



UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

For Friend

from Lenae and Biddaco

aa
2 16
~~17~~

XXV/5 VIII/4

HISTOIRE

D E

LA MEDECINE

DEPUIS GALIEN

JUSQU'AU XVI. SIECLE,

Où l'on voit les progrès de cet Art de siècle en siècle , par rapport principalement à la Pratique ; les nouvelles Maladies qu'on a vû naître , & les Noms des Médecins ; avec les circonstances les plus remarquables de leur Vie , leurs Découvertes , leurs Opinions , & enfin leur Méthode de traiter les Maladies.

Traduite de l'Anglois de J. F R E I N D , Docteur en Medecine.



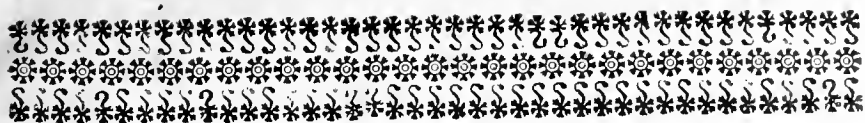
A P A R I S :

De l'Imprimerie de J A C Q U E S V I N C E N T , rue & vis-à-vis
l'Eglise de saint Severin , à l'Ange.

M. D C C. X X V I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



DISCOURS SUR L'HISTOIRE D E LA MEDECINE,

Adressé à Monsieur HELVETIUS.



ONSIEUR,

Je vous présente un Ouvrage, dont le mérite n'est pas douteux ; le seul nom de l'Auteur en assure le succès ; vous connoissez les Ecrits de cet homme illustre ; voici l'idée qu'on nous donne de son caractère & de ses lumières dans un Livre * Anglois, qui n'est pas peut-être parvenu jusqu'à vous.

* Mémoires de l'Europe.

M. Freind n'est pas un de ces Sçavans sombres & farouches, qui sont toujours étrangers dans le monde ; c'est l'homme le plus poli & le plus aimable ; on trouve en lui des charmes auxquels il est difficile de résister ; il répand dans ses Ecrits une force & une douceur qui le rend maître des esprits. On admire dans ses

*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

» conversations les agrémens de l'esprit , la justesse du
 » raisonnement & l'étendue de ses lumieres. Ses talens
 » brillent encore plus dans l'exercice pénible de sa
 » Profession ; il n'est pas de Medecin plus éclairé , plus
 » laborieux , plus heureux que lui. Ses opinions ont
 » parmi les Sçavans la même autorité que les sentimens
 » d'Hippocrate ; la pureté de son style est digne du siècle
 » d'Auguste.

* Milord
 Peterbou
 rug.

C'est à un homme * illustre par sa naissance , par ses lumieres , par ses actions, que nous devons ce portrait si juste & si flatteur. M. Freind étoit fort jeune lorsqu'il s'attira ces éloges , que peu de personnes méritent dans un âge avancé. Le Public les a confirmez par une estime que ce grand homme à toujours soutenue. On le reconnoît dans Londres pour le plus grand Medecin de l'Angleterre ; les petits & les grands ont recours à lui. La Cour qui n'est pas un séjour qu'il ambitionne , a voulu souvent se l'approprier.

Mais ces éloges & cette réputation ne sont pas un titre assuré du mérite ; le Public, juge si éclairé & si désintéressé, est suspect dans le jugement qu'il fait des Medecins. On lui en impose souvent par des titres spécieux, par des promesses hardies , par des succès douteux ; les esprits les plus élairez sont crédules sur l'Art qui interesse le plus la vie des hommes. Combien n'a-t-on pas vû de vils empiriques qui se sont heureusement travestis en Medecins aux yeux du Public ? Combien ne compte-t-on pas d'ignorans qui ont joui d'une estime presque universelle , sous les déguisemens les plus grossiers ? Combien d'hommes merveilleux ont quelquefois languï dans l'obscurité , où le Public qui n'a des yeux que pour les dehors, les a laissez à sa honte.

Ceux qui sont initiez dans les mysteres de l'Art sont les seuls juges d'un Medecin ; sans leurs suffrages les titres les plus brillans ne seront qu'une décoration passagere, qui ne tire son éclat que de quelque faux jour.

M. Freind a réuni les suffrages des Sçavans & du Public; il a écrit sur beaucoup de matieres avec un succès peu ordinaire : les regles des femmes, sujettes à autant de caprices que leur esprit, paroissoient inexplicables; les symptomes ne présentoient que des contradictions; ce grand génie est remonté à la source de cet écoulement fécond. Dans les plus grandes varietez , dans des phénomènes opposez, il a montré des regles sûres, tirées d'un seul principe, confirmées par l'expérience , & par la raison.

Les Ouvrages d'Hippocrate ont produit des Commentateurs innombrables ; les uns servilement attachés aux sentimens des Anciens n'ont été que de fades Apologiftes ; les autres n'ont fait des efforts que pour justifier de fausses idées. Quelques - uns ont retourné en cent façons des Livres qui n'avoient besoin que de leur forme naturelle ; la plûpart n'ont été que de misérables Interpretes , hérissés de grec , diffus en raisonnemens inutiles, stériles en observations. M. Freind a suivi une route bien différente. Hippocrate nous a donné une histoire exacte des Maladies épidémiques : les unes se terminoient par les selles & par les urines; les autres par les sueurs, par les hémorragies , par les vomissemens. Ces crises qui décident du sort des Malades , ont seules attiré l'attention de M. Freind. Il nous a développé leur nature , leur cours, leurs causes; ses réflexions sur la Saignée de la jugulaire, sur les sécretions de la peau & des intestins, sont puisées dans la Physique la plus brillante & la plus exacte.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

Cet Ouvrage si utile , & qui sent si peu le Commentaire , quoiqu'il porte ce titre donné par la modestie , a été suivi d'un traité plus hardi. Presque tous les Medecins suivoient aveuglément de vieux préjugés dans le traitement de la petite vérole ; l'idée seule de la purgation les épouventoit. M. Freind qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de l'expérience , conduite par les lumieres de la Physique , a secoué cette timidité aussi funeste que l'ignorance ; il a osé le premier appeller au secours un purgatif dans le tems que le pus formé couvre la surface du corps , arrête la transpiration , le répand dans les viscères.

Toujours avide de connoissances , M. Freind s'est familiarisé avec la Chymie , cette source de secrets utiles & pernicieux , qui ont produit tant de Charlatans & égaré tant de Medecins. Dans ses leçons on voit cette science mystérieuse dépouillée de son obscurité , réduite à des principes , asservie à des regles constantes , brillante d'un nouveau lustre emprunté de la Physique la plus relevée.

Ce sont ces Ouvrages qui ont mis le sceau à la réputation de M. Freind ; mais ce grand homme si riche de son propre fonds , n'a pas dédaigné d'être votre Commentateur : dans un petit traité sur les varietez de la petite vérole , il en parcourt quelques especes sur lesquelles vous n'aviez pas insisté. Il parle d'abord de l'élégance de votre diction : » C'est avec une impatience
» extraordinaire , & avec un plaisir encore plus grand ,
» qu'il a lû votre Ouvrage ; Maître de l'Art & de l'expérience , vous avez , dit-il , épuisé la matiere ; selon lui
» on n'y fera pas après vous des découvertes fort essentielles. Ce témoignage n'est pas suspect dans la bouche

de M. Freind ; les éloges ne lui sont pas familiers , & il ne vous connoissoit que par votre Ouvrage quand il a été votre panégyriste ; mais il seroit ridicule de justifier des louanges si justes & si désintéressées ; le triste lieu d'où elle sont sorties éloignent tout soupçon de flatterie : si elles trouvent des contradictions , ce ne sera pas dans des esprits éclairés par la Theorie , c'est-à-dire , dans ceux qui peuvent seuls être vos juges ; vous n'aurez pas même besoin de briguer leur faveur s'ils jettent les yeux sur vos Ouvrages Accadémiques. Ils seront plus portés à étendre les éloges que vous donne M. Freind , qu'à les resserrer.

Les Anatomistes vous doivent des lumieres qu'on n'auroit pas attendu d'un Medecin appliqué au soin des Malades. La structure du ventricule avoit occupé Willis , vous y avez porté des yeux plus éclairés & des mains plus habiles ; cette double cravate qui embrasse l'orifice du ventricule , & qui a des usages si merveilleux aux yeux d'un Physicien , a été décrite par vous seul : c'est vous qui nous avez développé la tunique nerveuse , membrane dont le tissu peu connu cede si facilement aux mouvemens les plus opposés. Vous nous avez rendu sensible la structure du velouté & ses mammelons , qui peut-être sont les admirables organes qui pompent le chile. Les travaux du grand Malpighi ne vous ont point découragé ; vous avez repris les poulmons après lui ; ces fausses idées de vesicules qui avoient passé dans les planches & dans les livres , se sont évanouies sous vos mains. Les replis des vaisseaux qui facilitent la respiration ; les ramifications plus nombreuses dans les artères que dans les veines pulmonaires ; le passage du sang dans ces routes ; les changemens merveilleux qu'il y souffre

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

remplissent honorablement plusieurs feuilles des Mémoires de l'Académie. Dans ces Ouvrages qui sont les dépositaires des plus illustres travaux de ce siècle, vos recherches éclaireront les Physiciens; ils verront que vous avez méprisé la Théorie aisée & stérile, qui fait l'ennuyeux jargon des Medecins de notre siècle. Pour vous rendre digne de l'estime publique, vous avez cherché dans la structure des corps animez les fondemens de la Medecine; vous avez donné plusieurs années à l'étude de l'Anatomie, occupation dégoûtante, qui rebute la délicatesse des Medecins. La Chirurgie, la Chymie, la Physique expérimentale, ont partagé tour à tour votre application. Dans une telle carrière, vous avez suivi les traces de ce grand homme qui a écrit l'Histoire de la Medecine: cet Ouvrage ne pourroit donc paroître sous de meilleurs auspices que les vôtres; mais en vous le présentant on ne lui cherche pas des protecteurs; ils ne sont qu'une foible ressource pour un Ecrivain qui se livre au Public; c'est parce qu'elle peut marcher sans appui qu'on vous présente cette Histoire. Elle est parfaitement digne de vous par les qualitez de l'Historien, par ses succès & par ses vûes.

L'Histoire des Etats & des Empires est un ouvrage dont les plus grands génies ont toujours redouté les difficultez; aussi les grands Historiens ne sont pas moins rares que les grands Poëtes & les grands Orateurs. L'Histoire de la Medecine n'est pas un Ouvrage moins difficile que l'histoire des Nations; son objet est immense, il embrasse la nature entiere. Un nombre prodigieux de Maladies, leur origine, leurs causes, leurs progrès, leurs changemens, leurs divers

remedes, les Ecrivains qui en ont traité, leurs idées, leurs opinions singulieres, leurs variations, leurs disputes, leurs succès, leur caractère, leurs méthodes, voilà l'objet que se propose un Historien qui écrit les annales de la Medecine : les qualitez essentielles à un Ecrivain qui porte sa vûe sur une matiere si étendue, si obscure, qui entreprend de la débrouiller, se trouvent-elles facilement réunies ? Qu'on en juge par les travaux que demande un sujet si épineux ; il faut d'abord parcourir l'un après l'autre des Ouvrages immenses par leur nombre, effraians par leur volume ; ennuyeux par les répétitions, fatigans par leur obscurité. Il ne suffit pas de se présenter avec ardeur devant cet assemblage énorme ; ces Livres ne s'ouvrent à l'esprit qu'après de longs détours ; l'étude de la Physique, la connoissance du corps humain, les travaux Chymiques, l'application des remedes, une longue & pénible expérience, sont les fondemens sur lesquels doit être appuyée toute l'Histoire ; ce sont là les clefs qui nous doivent ouvrir les Livres des Medecins. Mais après ce travail, qui malheureusement est un fardeau trop pésant pour la plûpart des hommes, l'Ouvrage est seulement ébauché. Sans un esprit vaste, qui rassemble, qui compare, qui parcourt d'un seul coup d'œil les monumens de nos prédécesseurs, on ne doit attendre qu'une vaine compilation qui fera le fruit d'une grande lecture faite sans jugement.

Ces difficultez ne peuvent que donner un nouveau lustre à l'Histoire de M. Freind ; il a parcouru avec une ardeur infatigable les Ecrivains qui ont traité de la Medecine. Il a pris dans chaque Livre ce qui n'étoit point emprunté ; il a remis en possession de leurs découvertes les Auteurs que les Plagiaires avoient dé-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

pouillé; il relève ceux que l'ignorance avoit abbaissé; il les présente par tout à la vanité de ces esprits superficiels, qui donnent si libéralement à leur siècle & à leur Nation la perfection de la Medecine & de la Chirurgie; il approfondit les idées des anciens Medecins; il les compare avec les opinions modernes; il porte dans leur théorie les lumieres que nous devons à la circulation; dans les matieres qui paroissent le moins curieuses il découvre des merveilles inconnues aux Physiciens; la dissertation sur les emplâtres nous prouve que tout est une source féconde de phénomènes curieux: ses réflexions sur l'Aneurisme nous montrent quel lustre la Chirurgie pourroit prendre entre les mains d'un Physicien. Mais les lumieres de la théorie ne l'éblouissent pas assez pour l'occuper entierement; il ramene tout à la Pratique, & c'est-là que doivent se terminer nos connoissances ou à l'inutilité: les routes qu'ont suivi nos Prédécesseurs dans le traitement des maladies, sont fidèlement représentées dans cet Ouvrage; leurs écarts & leurs détours n'y sont point cachés; M. Freind oppose toûjours son expérience à leur pratique; il abregé leur méthode en répandant sur leurs observations les lumieres de la Physique. Par des chemins qui paroissent opposés, il ramene souvent aux mêmes principes des opinions où l'on n'avoit vû que de la contrariété. L'esprit, l'érudition, le jugement, la théorie, l'expérience, marchent toûjours ensemble dans cette histoire; les matieres abstraites, tristes, désagréables qui y sont traitées, paroissent n'avoir d'attraits que pour des Medecins; mais M. Freind y sème des agrémens qui peuvent attirer des esprits curieux & délicats.

Une telle histoire est un monument bien plus intéressant que les histoires des Empires; ces Ouvrages qui nous

nous rappellent le souvenir des siècles passés , nous offrent peu de vertus & beaucoup de vices, on y voit les misères où les hommes se sont plongés ; on y apprend l'art de détruire des créatures , où l'Être suprême a bien voulu reconnoître son image; ces objets mêmes si grands dans l'imagination de la plupart des hommes, sont couverts d'une obscurité que nos recherches augmentent souvent ; l'infidélité altère les faits ; les tems, les circonstances, les vûes des Princes sont des secrets inconnus à l'Historien. Dans les monumens les moins douteux la certitude n'accompagne nos esprits que jusqu'à des tems peu reculés ; les premiers siècles n'ont envoyé jusqu'à nous que des fables où notre vanité croit appercevoir quelques traits de la vérité. Les Ouvrages historiques qui sont plus fidèles, ont des bornes fort étroites : nous n'avons que l'histoire de quelques Nations que leur ambition, leur injustice, leurs revers ont rendu célèbres. Ces traits mortifians pour notre curiosité ne portent point sur l'Histoire de la Médecine; elle est le portrait désagréable de nos maux, mais elle nous découvre en même tems les sources de la santé ; elle est la dépositaire des soulagemens que l'infirmité humaine a trouvé dans l'industrie des Médecins ; elle nous offre des instructions qu'il faudroit attendre d'une expérience, dont les commencemens sont toujours peu heureux. Une telle histoire est donc un digne objet de notre curiosité ; les hommes qui se sont appliqués à réparer les injures auxquelles nos corps sont exposés, méritent dans notre souvenir une place plus honorable que des ambitieux, qui, en s'élevant, n'ont travaillé que pour eux.

Cette histoire si curieuse, si intéressante, n'est pas

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

seulement un monument durable de l'esprit , du sçavoir , des recherches de M. Freind : elle est une preuve de son zele pour le bien Public , les vûes qu'il se propose donnent à son histoire un nouveau lustre.

Pour inspirer aux Medecins une nouvelle ardeur , il leur met devant les yeux la gloire de leurs Prédécesseurs : il leur présente des génies supérieurs ; cultivez par des belles Lettres , ornez des connoissances de la Physique ; infatigables dans la recherche de nos maux , & de leurs remedes , attachez à l'étude des anciens Ouvrages , célébrés par leurs succès , maîtres des esprits par leur éloquence , respectez des Grands , aimez du Peuple.

Parmi ces grands hommes on trouve un Oribase , l'homme le plus sçavant de son siecle , le plus habile en Medecine , le plus aimable dans la conversation , l'appui de l'Empereur Julien , son Ministre à Constantinople.

On y voit un Alexandre à qui on élève des statues parmi les trophées des Conquérans ; Un Elpidius , premier Medecin de Theodoric , le dépositaire de ses secrets , le confident de ses regrets sur la mort injuste de Symmache & de Boëce ; Un Etiene , Précepteur de Cosroës , Ambassadeur dans sa Cour , Orateur de la ville d'Edesse ; Un Tribunus , qui est envoyé en Perse par l'Empereur Justinien , qui conclut une Trêve , qui est chargé de présens par Cosroës , qui obtient la liberté de trois mille Romains.

Il est vrai que ces dignitez sont extrinseques à la Medecine , mais c'étoit le sçavoir qui en avoit revêtu ces grands hommes : s'ils n'eussent été de grands Medecins , ils ne seroient point sortis de l'obscurité.

Les Médecins n'ont pas été moins célèbres , selon

M. Freind, par leur éloquence que par les dignitez; leurs Ouvrages peuvent servir de modele aux Ecrivains: dans les Historiens, les Orateurs, les Philosophes, on ne trouve ni plus de clarté dans les raisonnemens, ni plus de justesse dans l'expression: quelques-uns même sont sortis avec éclat des ténèbres de leur siècle. Les Sophistes, dont l'étude n'avoit d'autre objet que l'élégance, ne sont pas comparables à Galien. Le grand saint Basile, qu'une santé foible appliqua à la Medecine, a répandu dans ses Ouvrages tous les charmes de l'expression: on trouve dans saint Luc une exactitude que les autres Evangelistes ont négligé; ses expressions sont justes, son style est coulant, facile. Dans des tems moins reculez nous trouvons l'illustre Fernel; les matieres les plus abstraites, les plus désagréables sont semées de fleurs entre ses mains. Tous ces grands hommes qu'a formé la Faculté de Paris, ne sont pas moins admirables par leur éloquence que par leurs lumieres. Des Lecteurs trop séveres regarderont peut-être les beautez du langage comme un ornement étranger à la Medecine, mais l'expression est l'image de la pensée: si le discours est peu exact, confus, mal lié, on peut douter de la justesse de l'esprit; souvent les défauts de l'expression blessent moins le langage que le bon sens. Qu'on ne dise donc point, pour excuser les négligences du style que la raison est plus brillante sous des dehors négligez; que les soins qu'on donne à l'expression éteignent la force de l'esprit, & lui font perdre de vûe l'objet qui demande toute son application: c'est-là un artifice de la vanité plutôt qu'une excuse légitime, la raison ne sçauroit excuser ce qui la défigure. Qu'on méprise cette attention scru-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

puleuse, qui n'a d'autre objet que le choix des termes. Elle est indigne d'un esprit occupé de matieres utiles; mais l'exactitude & la justesse de l'expression est nécessaire dans les Ouvrages de Medecine; des Traitez qui interessent la vie des hommes ne sçauroient être trop exacts.

Si ces grands Hommes dont nous venons de parler n'étoient que des Ecrivains polis, ils pourroient nous amuser, & ils nous seroient peu utiles. Ils seroient pour nous comme les Poëtes, ces Ecrivains orgueilleux, demi-sçavans, pernicious, flatteurs, médifans, parasites, que Platon banissoit sagement de sa République. Les plus illustres Medecins n'ont regardé l'élégance que comme un secours ou un assaisonnement. M. Freind les représente comme des hommes infatigables, avides de nouvelles connoissances; la lecture & la pratique partageoient leur tems; pleins d'estime pour les anciens Maîtres de l'Art, ils étudioient dans leurs Ouvrages les regles qui devoient leur servir de guide: ils joignoient les anciennes observations à leurs expériences; ils puisoient dans les Livres des instructions, & les Malades leur donnoient des éclaircissemens. Ils recherchoient dans la conversation des Medecins fameux la résolution de leurs difficultez. L'éloignement des lieux n'étoit pas un obstacle à leur curiosité: Alexandre élevé sous les yeux du fameux Cosmas, parcourt l'Italie, la France & l'Espagne. La méditation étoit d'abord l'occupation de Rhazès: plein de la doctrine des anciens Medecins, il va dans la Perse; il voyage parmi les Barbares, dans l'espérance de recueillir de nouvelles lumieres. Il écoute avec empressement les Botanistes, les Chirurgiens,

les Oculistes, les Alchymistes. Le sçavant Avenzoar ne croit pas avilir ses mains par les opérations de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Ce n'est pas seulement comme un exemple que le Docteur propose ces grands Medecins ; il les présente comme des sources d'instructions. Je ne sçai par quelle fatalité les anciens Ouvrages sont tombez dans l'oubli ; ils sont inconnus ou méprisez de la plûpart des Medecins ; des faits peu intéressans, des époques incertaines, des inscriptions énigmatiques, des médailles usées, occupent glorieusement la vie d'une infinité de gens vainement laborieux, & des Ouvrages qui brillent d'esprit & d'invention ; qui renferment l'histoire fidelle de nos maux, de leurs périodes, de leurs changemens, de leurs remede ; des Ouvrages, dis-je, la vie des hommes est le seul objet, ne peuvent sortir de l'obscurité où l'ignorance les a plongez. L'antiquité si respectée parmi les Poètes & les Orateurs est décréditée parmi les Médecins. La doctrine de la circulation, des systêmes sortis des Laboratoires, ont fait disparoître les anciennes opinions ; à l'estime outrée, a succédé un mépris injuste : mais quand on porte dans la Medecine des yeux attentifs, le préjugé se dissipe insensiblement. Dans le brillant de la nouvelle Physique on découvre son insuffisance ; sa clarté ne dissipe pas toutes les ténèbres ; on reconnoît qu'on est obligé d'appeller au secours des faits avérez, des expériences réitérées, & qu'on ne peut sans crainte des'égarer marcher à la lueur de la théorie. On trouve, par exemple, dans la circulation du sang l'explication de plusieurs phénomènes, les sources de plusieurs maladies : mais qu'un

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

Phyficien habile examine les loix de la circulation, les dérangemens qu'y apportent les obstacles, ses effets étonnans dans l'enfance, dans la vieillesse, dans les maladies: avec les connoissances qu'il puîsera dans cet examen, pourra-t-il se flatter de connoître les maladies, d'y porter des remedes? Non sans doute. Les Anatomistes qui ont pâli sur des Cadavres, les Botanistes qui ont employé leur vie à la recherche des Simples & de leurs vertus; les Chymistes, qui, par les feux de leurs fourneaux, croient forcer la nature à se dévoiler, ne sont presque jamais que des Medecins méprisables: ils portent le ravage par tout; leurs lumieres sont plus pernicieuses que l'ignorance; les conséquences les plus natuelles de leurs principes les jettent dans l'égarement; témoin le grand Bellini, c'étoit un génie vaste; la Physique, les Mathématiques, étoient pour lui des sciences familières. L'Anatomie la plus subtile ne lui étoit pas étrangere; cependant tant de connoissances n'ont été suivies que de succès peu heureux: ce n'est donc pas la seule spéculation qui peut être le guide des Medecins; il faut lui donner d'autres appuis; il faut en spectateurs timides chercher dans la nature elle-même la vérité de nos idées, c'est-à-dire, qu'il faut soumettre la théorie à nos observations, en attendre la confirmation, ou renoncer à l'art de soulager les Malades. Or les observations ne peuvent se tirer que des Livres des Medecins qui nous ont précédé, ou de notre propre expérience: mais nos travaux, peuvent-ils nous donner un fonds assez riche en observations pour n'avoir recours qu'à nous-mêmes, qu'à nos expériences? Quelque étendue que donne notre amour propre

à nos foibles lumieres , notre esprit trouvera dans les moindres difficultez des bornes qui arrêteront l'effort de notre orgueil. Les maladies varient , leur nombre , leur complication , leurs difficultez , sont sans bornes. Un esprit qui n'a d'autres secours que lui-même pourra-t-il embrasser un sujet si vaste ? Non , nos lumieres sont trop bornées ; les matieres qui ont été l'objet de tant de recherches en sont une preuve peu flatteuse pour notre vanité : prouvons cela par quelques exemples.

Quoiqu'on dise des parties solides , quoiqu'on reconnoisse ces organes pour les premiers acteurs dans la santé & dans les maladies , ce n'est qu'au dérangement des liqueurs que presque tous nos maux doivent leur naissance. La théorie & l'expérience concourent à établir cette cause , méconnue des anciens Méthodistes , rebutée par les Modernes , poussée trop loin par les Medecins vulgaires. Or quel est le Physicien qui connoisse exactement la nature des fluides , qui arrosent le corps humain ; qui puisse suivre les loix qui les forment ; les dégrez par lesquels ils dégènerent. Le sang où Boerhave ne reconnoît qu'un savon ; où Lewenoeck n'apperçoit que des globules entassez , où un Italien a cru découvrir un corps organique, &c. est une liqueur toujours examinée par les Medecins, toujours accusée dans des maladies , & toujours peu connue. La formation de la lymphe , son usage , ses vaisseaux , les glandes qui les reçoivent , sont des énigmes pour nous. La bile , cette espece de gomme qui a été l'objet de tant de recherches , oppose toujours à notre curiosité des difficultez insurmontables : il n'y a donc , encore une fois , que

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

des esprits téméraires qui puissent prendre pour seules regles les systêmes Physiques qu'on a formez sur ces liqueurs. Or quelle est la ressource que nous laisse l'obscurité de la nature parmi tant de difficultez ? C'est de rassembler les faits, de les comparer, de les séparer, de les réunir. Nous avons reçu de nos Prédécesseurs une histoire immense des maladies qu'entraîne la misere humaine : ce sont là les oracles que nous devons consulter ; sans leurs lumieres nous n'ajouterons à nos fausses idées que de nouvelles erreurs.

Ces réflexions ne tombent que sur ces esprits dédaigneux , qui n'estiment que la théorie moderne. L'histoire de M. Freind peut les ramener à l'estime qu'on doit aux Anciens , & les réconcilier avec eux ; mais pour le malheur de la Medecine , il est une autre espece d'hommes qui méprisent la lecture : c'est l'expérience , dit-on , qui forme le Medecin ; nous avons vû un nombre prodigieux de Malades ; nos succès sont des leçons plus sensibles pour nous que tous les préceptes. Les Malades sont nos Livres ; les années sont le titre de notre sçavoir. Les Medecins qui parlent ainsi forment le plus grand nombre ; le préjugé du vulgaire appuye leur prévention ou leur vanité. Un vieux Medecin , un Medecin d'Hopital, un Medecin d'Armée, est toujours un grand homme.

Mais si la prévention du Public est si favorable à une telle erreur , nous trouvons dans cette prévention même des armes pour la combattre. La Medecine , cette science inconnue à la plûpart des hommes , a toujours été l'objet de leurs vains raisonnemens : les plus sages mêmes ont à peine assez
de

DE LA MEDECINE

de retenue pour ne pas prononcer sur la nature des maladies & sur les remedes : tous appellent les Medecins à leur tribunal , apprécient leur mérite , condamnent ou approuvent leur conduite , leur imposent des loix , leur donnent liberalement des avis , vantent des remedes infaillibles , racontent des guérisons merveilleuses , discourent sur les tempéramens. Par un contraste ridicule de tels Juges ignorans & hardis prononcent gravement que la Medecine est obscure , qu'elle est la science des conjectures ; c'est-là une décision avouée de ceux mêmes qui sont les plus empressez à demander du secours à la Medecine. Or cette prévention prouve sensiblement la témérité des Medecins qui rejettent l'étude des anciens Livres , & qui ne veulent d'autres secours que leurs observations. En même tems elle met en tout son jour la contradiction absurde & bizarre des discours publics sur le mérite de l'expérience. Car si les ténèbres de la nature nous cachent la source de nos maux , quel est l'homme qui se conduira plus prudemment dans le cours d'une maladie ? Sera-ce un ignorant présomptueux qui est entré dans l'exercice de la Medecine , sans d'autre secours que ses lumieres ? Ne sera-ce pas plutôt un homme modeste & laborieux , qui s'instruit tous les jours dans les Livres des Anciens ; qui médite les préceptes des plus fameux Maîtres de l'Art ; qui se forme des regles sur leur expérience ? Qui est - ce qui évitera les écueils qu'on nous reproche si souvent ? Ne sera - ce pas un homme qui les connoitra avant de les rencontrer , qui apprendra de ceux qui les ont vûs

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

les routes qui y conduisent & s'en éloignent ? qui possèdera l'histoire des malheurs qu'ils ont causés ? qui se rendra familière la manœuvre de ceux qui auront échapé aux périls ? qui comparera leurs fautes & leurs succès. A un tel guide instruit par la lecture & par l'expérience , oseroit-on opposer un téméraire qui se croira toujours la vûe assez bonne pour découvrir ces écueils ; qui n'apprendra à les éviter que par les malheurs de ceux qu'il conduit ; qui ne connoîtra les routes qu'il faut suivre que par les préceptes passagers de quelques Maîtres peu expérimentez ; qui enfin ne trouvera des leçons qu'en lui-même , & ne verra jamais que par ses yeux.

Mais ce seroit faire injure aux grands Medecins que de pousser plus loin un tel parallele : examinons l'expérience de ceux qui méprisent , ou plutôt qui ignorent les Ouvrages des Anciens , & nous verrons qu'elle n'est pour eux qu'un très-foible appui.

Un Medecin expérimenté , selon l'idée vulgaire , c'est un Medecin qui a vû beaucoup de Malades , qui leur a donné ses soins & ses remedes ; mais pour mériter par l'expérience l'estime du Public , suffit-il d'être témoin ou spectateur de plusieurs maladies , de distribuer à pleines mains depuis plusieurs années la Cassé & le Sené ; d'avoir versé le sang en abondance ; de compter un grand nombre de morts , qui attestent une longue pratique ?

A ces Medecins qui vantent leurs années , on peut dire : Depuis que vous êtes chargé du soin des Malades , il s'est écoulé un long espace de tems , tous

les jours ont été marquez par des guérisons que vous vantez ou par des morts qu'on vous a quelques fois reprochées. Dans cette carrière, ou plutôt dans ce labyrinthe. n'avez-vous pas à vous reprocher de faux pas ? Parmi les routes périlleuses qui s'offroient à vous, avez-vous bien démêlé le bon chemin ? Avez-vous reconnu les maladies qui se déguisent si souvent ? Des signes trompeurs ne vous en ont-ils point imposé ? Le voisinage des parties ne vous a-t-il point fait prendre le change ? La complication des maux ne vous a-t-elle point trompé ? Les changemens qui dépendent des saisons, des climats, des âges, les crises des Maladies, leurs métastases, leurs mouvemens, leurs impressions, ces objets si délicats, si embarrassans, si insensibles, ne vous ont-ils point échappé ? Si vos lumieres ne peuvent dissiper cette obscurité qui nous cache si souvent l'origine, la nature, le siege de nos maux, vous ne pouvez pas nous opposer votre expérience, elle n'est qu'une suite de préjuges & d'erreurs.

Ce qui fait le Medecin est donc une expérience éclairée : mais les lumieres qui doivent la conduire & la soutenir s'offrent-elles facilement ? Ceux qui ont fait les premieres tentatives pourroient seuls nous l'apprendre. Quels efforts n'ont pas coûté les moindres progrès ? Les objets les moins embarrassans fournissent à nos recherches une variété intarissable ; ils ont toujours quelque merveille qui se dérobe à notre curiosité : or si notre esprit est renfermé dans des bornes si étroites le corps humain, ce petit monde si changeant, si sujet aux renversemens, qui porte en lui dans toutes ses parties les principes de sa

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

destruction ; qui a occupé tant de grands génies , se développera-t-il à un seul homme , à un simple témoin de ses mouvemens extérieurs ? Non , sans doute , il faut chercher des guides & des lumieres , & c'est des anciens livres qu'on peut les espérer ; il n'y a même que des présomptueux , dit M. Freind , qui osent négliger ces *Ouvrages* ; un honnête homme ne peut estre content de lui-même , s'il n'a d'autre appui que ses réflexions , & quelques *systèmes modernes* : l'arrogance de nos *Medecins méprise les anciens Ecrivains* ; une liberté effrénée de penser n'a pas été moins nuisible à la *Medecine* qu'à la *Religion*. L'expérience sans doute offre de grands secours , mais dans ceux qui la vantent le plus on n'en trouve souvent que le nom. Un homme peut voir des *Malades* toute sa vie sans estre plus éclairé ; s'il ne voit d'autres objets que ceux que lui découvre sa foible vue , il ne donnera jamais que de frivoles observations. Mais celui qui lit étend ses lumieres ; la lecture fait parcourir à l'esprit un champ plus vaste & plus fertile que la pratique la plus étendue ; elle joint à notre expérience celle des *Anciens* ; c'est de leur concours qu'on peut attendre quelque progrès , autrement le plus ancien *Medecin* seroit toujours preferable ; une *vieille Garde* , pourroit se charger d'une maladie.

Rhazez , dont l'expérience a été si longue & si heureuse , étoit dant les mêmes idées : L'expérience dit-il , est moins essentielle dans un *Medecin* que la lecture des anciens *Ouvrages* ; un esprit nourri des préceptes des anciens *Medecins* , laisse loin de lui dans peu de tems les *Medecins* sans lecture qui ont vieilli dans la *Pratique*. Dans l'espace de mille années peut-estre y a-t-il eu mille *Auteurs*. La lecture rassemble dans un esprit les connoissances qu'a produites cet espace si long ; on peut puiser dans les *Anciens* des

*richesses immenses ; si on les néglige , les talens les plus rares ne
sçauroient les remplacer, on s'égarera dans la cure des maladies.*

M. Freind nous propose les anciens Medecins comme nos maîtres , mais il ne veut pas qu'on les regarde comme des oracles ; il veut que nous ramenions leur expérience & la nôtre à une exacte théorie : il regne parmi quelques Medecins un pyrrhonisme ignorant , peu instruits des mysteres de la Physique , ils ne la regardent que comme un amusement curieux. Selon eux il n'y a que les faits qui soient appuiez de quelque certitude ; les causes leur paroissent dans une profonde obscurité : avec une telle défiance de leurs lumieres ils entrent donc dans la pratique sans être guidez par des principes , ils condamnent même ceux qui en recherchent ; ils ne portent les yeux que sur les dehors des maladies , les remedes qu'ils y appliquent sont ceux que la coûtume a consacré , ils n'en demandent pas d'autres ; une fièvre se présente-t-elle à de tels Medecins ; l'idée du Kinkina vient d'abord au secours ; ce remede si nuisible , si la théorie n'en regle l'application, réparoît toujours dans leurs mains ; les fièvres qu'il a rendu continuës , les fièvres lentes qu'il a fait naître , les squirrhes , les hydropisies qu'il produit ne rebutent pas ces empiriques , quelques succès douteux les autorisent dans leur obstination. Nous avons vû , disent-ils , des Malades revenus à la santé par de tels secours ; nous appliquons ces mêmes remedes à d'autres Malades , mais c'est l'expérience qui est notre guide.

Il est vrai que la nature est d'un accès difficile ; en nous offrant ses bienfaits & ses merveilles , elle

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

nous en cache la source ; il semble qu'elle ne demande que des spectateurs, & qu'elle n'ait travaillé que pour nos sens & non pour la raison. Les hommes animez par leur curiosité l'ont fatiguée dans tous les siècles par leurs travaux ; ils ont tenté de se rapprocher des principes en montant par degrés ; les uns croiant s'en être rapprochez s'en sont éloignez ; d'autres ont fait quelque pas heureux ; parmi bien des erreurs ils ont saisi quelques vérités ; enfin le travail de plusieurs siècles a rassemblé des lumières qui nous ont éclairés dans nos recherches. Mais il faut l'avouer, après toutes nos tentatives les premières causes se refusent à nous ; l'ame de l'univers, le mouvement, ne nous est connu que par ses effets ; la fluidité, la pesanteur, l'union des corps, le feu, sont autant d'énigmes. Si la theorie de la Medecine demandoit la connoissance de ces merveilles ceux qui négligent la Physique seroient les Medecins les plus sages. C'est trop demander à nos foibles efforts, que d'exiger de telles lumières : elles ne sont pas d'une nécessité absolue, les causes secondes suffisent pour nous conduire. La cause de la pesanteur de l'air nous est inconnue ; cependant dès qu'on a connu l'existence de cette force, combien de phénomènes se sont développés à nos yeux ? combien de machines n'a-t-on pas construit ? On peut douter si de nouvelles lumières sur ce mobile universel ajouteroit quelque chose à notre industrie.

Les causes qui donnent au cœur un mouvement perpétuel, l'action des muscles, la chaleur qui anime nos corps, la composition des liqueurs, l'accroissement des parties, n'ont produit que des tentatives

DE LA MEDECINE.

plus propres à rebuter les Lecteurs qu'à nous éclairer. Les maladies qui en dépendent ne peuvent donc se dévoiler dans leurs sources, mais il y a des causes secondaires qui ne sont pas si éloignées de nous ; la circulation a des regles constantes ; les sécrétions suivent un mécanisme, dont on peut pénétrer l'obscurité. La structure des parties n'est pas entièrement ignorée ; on trouve dans les cadavres des vestiges des maladies. Nous connoissons donc dans le corps des causes qui sont subordonnées aux premiers principes ; ce sont ces causes qui doivent être consultées, qui doivent nous conduire ; elles abrègent nos études, elles nous montrent de nouvelles routes, elles nous éclairent dans les chemins douteux ; donnons quelques preuves de cela.

Dans les fievres miliaires & dans d'autres éruptions cutanées, quelle est la conduite des Medecins vulgaires ? La nature, disent-ils, fait des efforts vers la circonférence : suivons ses mouvemens, aidons-la par des sudorifiques ; ne la troublons pas par des saignées & par des purgatifs, la matiere pourroit revenir sur ses pas ; ce reflux ne produit que des ravages dans les visceres ; vains raisonnemens que dissipe une theorie exacte. La saignée facilite ces éruptions ; les parties relâchées par les saignées s'opposent moins aux cours des matieres qui les traversent, au contraire les remedes actifs poussent avec plus de force le sang vers la peau, resserrent les couloirs : à ces remedes incendiaires, M. Stahl substitue la purgation ; les Medecins de Breslaw la recommandent dans leur histoire ; l'expérience nous montre que les fievres miliaires, les fievres pourprées,

DISCOURS SUR L'HISTOIRE
cèdent aux évacuations, & la theorie nous conduit à
cette méthode.

M. Freind a osé purger ceux qui avoient la petite-
vérole dans le tems de la suppuration ; la theorie lui a
appris que le pus surcharge souvent les parties ; qu'il
produit des ravages dans la tête, dans les poulmons.
Ouvrons-lui donc une porte, s'est-il dit, si les pores lui
refusent un passage, rappellons-le dans les intestins.

M. Stahl qui ne manquoit pas de préjuger contre
la theorie, en a démontré lui-même la nécessité &
même la facilité dans sa Dissertation intitulée, *Vena
porta, porta malorum*. Il prouve par la communication
des vaisseaux que le foye est une source de maux qui se
répandent sur les parties qui lui envoient du sang : les
lumières qu'il nous donne sur cette matière s'étendent
aux remèdes, il prouve l'utilité des uns, & le danger
des autres.

M. Freind dans son Commentaire s'élève contre
les fausses idées qu'on s'est formé de la pleurésie :
cette maladie n'est qu'une inflammation de la pleure ;
cependant les Medecins la confondent presque tou-
jours avec la peripneumonie, car ne tâchent-ils pas
d'exciter les crachats ? Or, si la maladie n'attaque
que la pleure, il est ridicule d'avoir recours à de tels
remèdes ; ils sont aussi inutiles que si l'inflammation
se formoit au pied ; tous ces raisonnemens érigent
la theorie en guide assuré ; & si les Malades y trou-
vent du secours, notre curiosité y trouve des ap-
pas. La maladie, dont nous venons de parler, est
accompagnée d'un phénomène qui a paru surpre-
nant, les Malades ne peuvent se coucher que sur
le côté qui souffre ; s'ils s'appuient sur le côté sain,
ils

ils sentent des douleurs surprenantes ; on a dit que le côté attaqué étoit attaché à la pleure ; que sa pesanteur le portoit vers le côté sain , cela ne peut arriver sans tiraillement & sans douleur. Mais qui ne sçait qu'on a trouvé des poulmons adhérens , sans qu'ils eussent été exposez à de telles douleurs ? D'ailleurs jamais les poulmons ne s'éloignent des côtes, l'air les y applique constamment. La vraie théorie nous dicte que lorsqu'on se couche sur le côté sain on le comprime , & que par conséquent il ne peut se dilater : or dans ce cas il entre plus d'air & de sang dans le côté malade , & ces fluides plus abondans doivent y causer des distentions douloureuses. Il s'ensuit de là que les Malades qui ne peuvent se coucher sur le côté sain ont le poulmon attaqué.

Pour prouver encore mieux l'utilité de la theorie , je n'aurois qu'à en appeller à votre œconomie animale , vous y rendez à la Physique les droits que l'ignorance lui refusoit. Ce que vous avez dit sur les vaisseaux lymphatiques est aussi glorieux pour la Physique , qu'utile à la Medecine. Les Anatomistes imaginoient à peine d'autres vaisseaux lymphatiques , que ces canaux blancs , interrompus par des valvules, reçûs dans des glandes : vous avez prouvé qu'il y avoit des artères destinées à recevoir la lymphe , à en faire la séparation , à la porter dans des tuyaux excrétoires. Ce n'est pas par le secours du scalpel que vous avez démontré ces tuyaux ; c'est par les phénomènes de l'inflammation , c'est par les lumieres de l'esprit qui fera désormais la seule source de découvertes , & qui écartera du

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

nombre des Anatomistes , ces Disséqueurs qui ne portent dans l'Anatomie que des mains & des yeux.

Mais , me dira-t-on , il n'y a pas de système parfait ; toutes les opinions sont plutôt des sources de disputes , que des idées que la vérité puisse avouer. Comment peut-on donc établir pour regle la theorie , qui n'est qu'un assemblage d'opinions contestées ?

On oppose à la Medecine ce qu'on a reproché à la Physique ; tous les siècles y ont apporté quelques changemens. Les opinions adoptées par nos Prédécesseurs ont été rejetées par leurs Successeurs ; elles sont sujettes dans notre esprit aux vicissitudes qui naissent d'une longue suite d'années. Eclaircz par de nouvelles lumieres , ou rebutez par quelques difficultez , nous condamnons ce que nous avons approuvé.

Mais ces objections ne sont fondées que sur un préjugé auquel on donne trop d'étendue ; toutes les matieres souffrent des disputes , la Religion même qui porte tant de caracteres d'évidence , ne trouble-t-elle pas quelquefois de l'opposition dans la foiblesse ou dans la malice de l'esprit humain ? Il y a sans doute dans toutes les sciences des replis que nous n'avons pas développés. Notre esprit n'est pas aussi vaste que la nature , il ne peut la suivre dans son cours immense ; mais , comme je l'ai établi , elle ne se cache pas par tout ; ces principes qu'elle veut bien nous dévoiler doivent être comme autant de pas qui nous rapprochent des objets que nos foibles yeux nous représentent dans un trop grand

éloignement ; nous devons attendre de notre travail de plus grands éclaircissemens. Parce que quelques-uns des myſteres de la nature ſont impénétrables pour nous, devons-nous fermer les yeux aux merveilles qu'elle expoſe à notre curioſité ? Non ſans doute , l'autorité même de ceux qui ſe déſient trop de nos lumières nous doit être ſuſpecte ; les doutes ont ſouvent leur ſource dans la vanité plutôt que dans les difficultez ; quand on affranchit ſon eſprit du joug des idées reçues , on ſe flatte d'avoir des yeux plus perçans ; ſouvent l'ignorance ſe couvre du pyrrhonisme , il eſt une reſſource à la vanité qui n'a d'autre ſoutien qu'elle-même ; ces eſprits qui prêchent , avec le plus de dédain , l'incertitude des ſciences n'en connoiſſent pas quelquefois les dehors : parce que le travail qu'elles demandent a effraié leur pareſſe , parce que les objets les moins cachez éludent leurs vains efforts , parce que la gloire que donne l'étude bleſſe leur vanité , ils reſuſent leur conſentement aux idées les plus reçues ; ils ſ'arment de quelques difficultez communes , ils en forment de nouvelles , & cela n'eſt pas difficile , car malheureuſement en fait de ſyſtème il eſt facile de détruire, & il encoûte beaucoup de bâtir. C'eſt cette facilité & cette difficulté qui ont attiré tant de ſectateurs au pyrrhonisme , je dis au faux pyrrhonisme , au pyrrhonisme que produiſent l'orgueil & l'ignorance ; car pour le vrai pyrrhonisme , quoique ſes prétendues lumières ne tirent leur ſource que de l'aveuglement , il eſt encore trop eſtimable pour être confondu avec le pyrrhonisme vulgaire ; il demande plus de travail que toutes les ſciences.

N'y a-t-il pas , ajoûtera-t-on , des Medecins heu-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

reux qui ignorent la theorie ? Nos Ancêtres ne sont-ils pas respectez parmi nous ? Cependant leurs lumieres Physiques ne sont pour nous que des préjugés. Mais suivez ces Medecins qui prétendent marcher sans être guidez par la théorie , vous les verrez dans l'incertitude ou dans l'erreur ; ils n'ont recours qu'à de vains spécifiques ; ils surchargent leurs Malades de remedes ; ils vident les boutiques des Apoticaire , mais ils n'éteignent point dans les corps les sources des maladies ; quelques remedes leur réussissent , mais leur succès sont peu nombreux. Si les maladies n'étoient pas si multipliées , si elles suivoient le même cours , on pourroit se dispenser de pénétrer dans leurs causes. L'histoire de leurs périodes & de leurs remedes suffiroit , mais elles varient éternellement ; comment les suivre , les reconnoître , les attaquer , sans s'attacher à quelque principe.

Il est vrai que les anciens Medecins étoient privez de quelques connoissances que nous vantons , mais leur Physique n'étoit pas aussi méprisable que nous nous l'imaginons , ils reconnoissoient un mouvement dans le sang , ce mouvement étoit une espece d'ondulation vers les extrémités ; Colombus méprisé sans raison par un Anatomiste , Servet brûlé insolemment par les ministres de Calvin , reconnoissent une force qui conduit le sang du cœur dans le poulmon , du poulmon le ramene au cœur , & l'envoie dans tout le reste du corps. En suivant le cours des maladies , en observant leurs métastases , les Anciens s'étoient formé des regles qui pouvoient les conduire. Alexandre connoissoit clairement l'effet de la dérivation & de la révulsion : qu'on lise ses observations sur la purgation dans les

fièvres sur la saignée dans la syncope, sur les évacuations dans l'épilepsie, sur l'usage des délayans dans la pleurésie, on se convaincra que sans sa theorie ses Malades eussent été moins heureux. Je pourrois rapporter les idées d'Ætius sur les applications extérieures, les réflexions de Rhazés sur les maladies cutanées; mais une telle énumération seroit inutile; elle préviendrait le détail historique de M. Freind. J'ajouterais seulement que les anciens Medecins, s'appliquoient aux mécaniques, aux expériences, aux observations, Hippocrate recommande à son fils l'étude des Mathématiques comme la baze de la Medecine: les Livres de ces Medecins ne peuvent donc pas mériter le sort des Livres d'Aristote, dont l'oubli a été glorieux pour les nouveaux Philosophes, souvent les termes de nos premiers Maîtres nous offensent plus que leurs idées; soions des interprètes sinceres, & nous deviendrons leurs admirateurs plutôt que leurs critiques.

On peut m'opposer encore une objection qui est de quelque poids; l'illustre Sydenham rejettoit la theorie comme un guide trompeur, auquel on ne pouvoit livrer que l'imagination; il vouloit qu'en voyant des Malades un Medecin fermât les yeux aux lumieres de la Physique, & qu'il ne prêtât son attention qu'aux préceptes de l'expérience.

Sydenham étoit sans doute un homme respectable, mais le mérite n'est jamais bien épuré de préjugés; ce Medecin écoutoit trop les difficultez, la timidité les grossissoit dans son esprit; il se défioit trop de la raison, il l'abandonnoit pour suivre l'expérience, qui, selon Hippocrate, est souvent trompeuse.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE

Mais il faut l'avouer , Sydenham n'étoit pas constant dans son averfion pour la theorie ; les raisonnemens des autres Medecins lui étoient fufpectés ; ceux qui venoient du fond de fon efprit lui paroiffoient moins éloignez de la vérité. Dans fon Traité fur les fievres , après avoir rabailfé nos lumieres , il dit qu'il y a dans les humeurs une ébullition , que le fang fe dépure par le feu de la fievre. Les hydropifies qui fuivent les fievres n'ont , félon lui , d'autres fources que l'épuifement des efprits , diffipez par les fermentations ; la dyffenterie n'eft qu'une fievre qui tourne fon action contre les inteftins ; c'eft la tranfpiration fupprimée qui entraîne une toux avec la peripneumonie ; l'affection hyfterique n'eft qu'une foibleffe des efprits animaux. Voilà les idées de ce Medecin fi animé contre la theorie ; elles étoient pour lui des regles qui le guidoient ; ainfi aux idées reçues il en a fubftitué d'autres qui n'auront que peu d'Approbateurs ; fon exactitude dans l'hiftoire des maladies lui méritent des éloges , mais fes raisonnemens fur les caufes ne font pas heureux ; un Phyficien n'y verra que des lumieres bornées ; c'eft là le jugement de M. Freind , qui , en rendant juftice à Sydenham , fçait borner fon admiration malgré les cris de quelques Auteurs trop enthoufiafmez des Ouvrages de ce célèbre Obfervateur.

J'aurois pu me difpenfer , Monsieur , d'un plus long détail , en rapportant vos réflexions judicieufes fur la theorie : » Les Arts les plus vils fe laiffent éclairer , dites-vous , par des principes qui leur font propres. La Medecine feule chargée du dépôt de la

vie des hommes , marchera-t-elle sans guides ? Ob- «
servez , nous dit-on , mais observera-t-on sans pren- «
dre pour regles des notions capitales , des princi- «
pes préliminaires ? Ce seroit s'exposer à rendre les «
observations infructueuses ; car ne le deviendront- «
t-elles , pour la plûpart , si on n'a pris soin de les «
faire remonter jusques à des principes d'où l'on puisse «
les faire couler naturellement & sans effort , lors- «
qu'il sera tems de les mettre en pratique. C'est en- «
core à la même source qu'on est obligé de ramener «
les observations des Auteurs qui nous ont devancez : «
quel usage fera-t-on de leurs Ecrits ? Comment «
réussira-t-on à connoître la juste valeur de leurs dé- «
couvertes , si on ne les réduit sous quelques chefs «
principaux , qui servent de pierre de touche pour en «
fixer le titre , & pour les apprécier. »

La nécessité de la lecture & de la theorie est donc
établie sur des fondemens inébranlables ; les rai-
sons qui l'appuient ne peuvent être combatues que
par des esprits peu éclairés , qui veulent autoriser
l'ignorance ; du moins peut-on les soupçonner de
n'être pas dégoûtés des Ouvrages des Medecins &
de leurs raisonnemens par une longue application ;
c'est cependant une longue étude qui donne seule
le droit de prononcer sur de telles matieres : mais
les Discoureurs les plus décisifs sont ceux qui ont
l'esprit vuides de connoissances. Les Medecins peu
éclairés sont encore plus hardis dans leurs décisions
que les autres especes d'ignorans , soit que l'obscu-
rité de la Medecine cache leur ignorance , soit que
la crédulité ou la foiblesse humaine reçoive avide-
ment , & avec respect , tout ce qui intéresse la vie ; tous

les donneurs de remèdes parlent avec assurance : que d'exemples anciens & modernes sont une preuve éclatante de cette hardiesse ? La Médecine a toujours été livrée à des Charlatans , dès les premiers siècles la misère érigea des vagabonds en Médecins : l'audace soutenue de la crédulité du Public , leur mit dans les mains les instrumens que la nature a destiné pour soulager nos maux ; leurs ravages n'ont pas encore défabusé les esprits ; cette race malheureuse s'est perpétuée jusqu'à nos jours , le zèle des Médecins n'a pu l'étouffer ; ce qu'il y a de plus triste , c'est que les Médecins eux-mêmes poussés par l'avidité ont souvent suivi les mêmes traces. C'est contre cette peste publique que M. Freind s'élève dans son histoire ; pour faire mieux connoître le génie des Charlatans , il nous a tracé le portrait de deux qui ont été fameux. Ces deux faux Médecins étoient Jean de Gadesden & Uranius , tous deux ignorans , discoureurs , hardis , flatteurs , rampans , hautains , estimez , récompensez.

Des caractères de cette espèce ne sont pas sans doute des gens méprisables ; les Charlatans , dit le Comte de Rochester , sont de grands politiques en fait de Médecine ; leurs artifices sont anciens , & ils les conduisent à des succès. D'ailleurs tel est l'esprit des hommes , il demande toujours un peu de charlatanerie ; ne sçait-on pas que le Public est capricieux , & qu'il dédaigne la simplicité ? Il veut un peu d'artifice , il faut le surprendre pour lui plaire , ce seroit être trop sévère que de blâmer un déguisement qu'autorise l'approbation du Public , nous serions trop heureux si les hommes ne se déguisoient que pour nous plaire.



IDÉE GENERALE DE L'OUVRAGE.



I le Docteur *Freind* n'étoit déjà celebre par l'édition du premier & du troisiéme Livre d'Hippocrate , auquel il ajouta un commentaire Latin sur les fievres , & par la Lettre Latine qu'il publia deux ans après *touchant

* En 1719.

l'utilité de la Purgation dans la seconde fievre des petites veroles confluentes , sa réputation seroit assez établie par son Histoire de la Medecine depuis Galien.

Elle commence à l'endroit où finit celle que nous a donnée un savant Medecin de Geneve. * Elle pourra lui servir de dernière partié , au lieu du supplément que cet habile homme y a fait lui-même. Effectivement ce petit Livre est inexact , superficiel & plein de bévues , comme s'exprime le Docteur Anglois. Par exemple , on y place Oribasius , Aetius , Alexandre & Paulus sans distinction dans le quatriéme siecle , ce qui est une faute considerable. Quoiqu'Oribasius ait écrit ses collections sous le regne de Julien , * lui-même , & Eunapius qui le connoissoit , prouvent qu'il a vécu jusqu'à la fin du quatriéme siecle. Quant à Aetius , puisqu'il cite saint Cyrille Patriarche d'Alexandrie , * & Pierre Archiater , Medecin de Theoderic , c'est une preuve qu'il est posterieur d'un siecle au moins à Oribasius. Alexandre & Paulus à leur tour sont plus nouveaux encore , puisqu'Agathias nous represente le premier comme faisant une grande figure à la Cour de Justi-

* M leClerc.

Défauts du supplément à l'hist. de la Medecine de M. le Clerc.

* Environ en 360.

* Mort en 444.

nien, & que le second cite l'autre dans ses Ouvrages, outre qu'Abulpharage le place dans le septième siècle, * sous le regne d'Heraclius. Que dirons-nous maintenant de l'Auteur d'un Traité inséré dans la Bibliothèque Littéraire, qui place ces Medecins dans une espace de septante années, * & qui compte après eux Diocles de Carystos, quoique Paulus rapporte une Lettre de ce Medecin à Antigonos, que Plin en parle comme du second après Hippocrate, & qu'il ait vécu au moins trois cents ans avant l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire huit siècles avant le tems où on le fait vivre ? Cependant, si on ne fait au juste en quel tems chaque Medecin a fleuri, il est impossible de marquer bien quels progrès la Medecine a faits, & quels changemens elle a soufferts.

Eloge d'Oribasius.

Voilà donc déjà un défaut considérable dans le supplément dont nous venons de parler. Un autre, c'est sa brièveté sur le chapitre d'Oribasius, d'Aetius, d'Alexandre & de Paulus, sous prétexte qu'ils ne sont que des Compilateurs. Cependant ces Auteurs ne méritent pas d'être traités avec tant de mépris. Oribasius nous aide à entendre beaucoup de passages de Galien ; il est le premier qui ait décrit la Lycanthropie, maladie dont parlent les Evangelistes Luc & Marc ; il traite de la saignée par scarification qui paroît avoir été inconnue aux Anciens, & assure sur son expérience qu'elle est excellente pour la suppression, les fluxions sur les yeux, la difficulté de respirer, les maux de tête & la peste ; il nous a donné aussi la première description des glandes salivaires. Lui & Aetius nous ont conservé des morceaux considérables d'Archigenes, d'Herodote, chef de la secte Pneumatique, de Posidonius, d'Antyllus, de Soranus le Methodiste, & de Leonides l'Episynthetique. L'un & l'autre nous ont enseigné plusieurs remèdes nouveaux.

Celui d'Aetius.

Aetius n'est pas moins considérable qu'Oribasius. On trouve dans ses Ouvrages beaucoup de choses sur les opérations manuelles, inconnues aux Auteurs précédens, & auxquelles il a joint ses propres observations. On y voit que l'Acupuncture dont Sylvius de le Boë se donne pour Inventeur, étoit pratiquée par les Anciens dans l'Anasarce, & qu'ils connoissoient les cauterés actuels & potentiels, que nous avons seulement perfectionnés quant à la manière de les appliquer.

Il est le premier qui en transcrivant Leonides d'Alexandrie , ait fait mention des Dracunculi , vers qui s'engendrent ordinairement aux jambes , & quelques fois dans les parties musculieuses du bras & des côtez , (Paulus ajoûte) des enfans. Ils se meuvent sous la peau , sans causer de douleur , mais dans son tems , l'endroit où est l'extremité du ver vient à supurer , la peau s'ouvre & la tête du ver paroît. Alors on doit bien prendre garde à le laisser sortir entierement de lui-même , & l'aider si on peut , soit avec un fil , soit en faisant une incision ; car s'il vient à se rompre , & qu'une partie reste dans la place , elle cause des douleurs cuisantes. Le Pere Labat a vu des Negres attaquez de ces vers , qu'il décrit dans son voyage de l'Amerique. Pour revenir à Aetius , il rapporte avec beaucoup d'étendue & de jugement diverses choses sur les remedes externes attractifs , suppuratifs & resolutifs , dont les unes sont de lui-même , & les autres tirées d'Auteurs que nous n'avons point. A propos des remedes resolutifs , le Docteur Freind traitant des huiles qui bouchent les pores , conjecture que les Athletes ne se frottoient point d'huile , pour échaper à leurs antagonistes en se rendant la peau glissante ; mais afin que la transpiration étant arrêtée , le sang & les esprits coulassent avec plus d'affluence & de force dans les muscles , & augmentassent leur vigueur. C'est au même Aetius que nous avons obligation de connoître beaucoup de la Pharmacie des Egyptiens. Le même nous apprend le prix extravagant que quelques Medecins mettoient de son tems à leurs remedes. Tels sont le Collyre de Danaüs qui se vendoit à Constantinople cent vingt écus , encore avoit-on bien de la peine à en avoir de lui , & l'Antidote de Nicostate contre la colique , qu'il avoit l'orgueil d'appeller Isotheos , & qu'il vendoit deux talens. Il parle aussi d'un remède divisé en trois cents soixante cinq doses , qu'on devoit prendre , de sorte qu'il y en eût pour deux ans entiers...

Addition
des J.

Alexandre est un Auteur d'un autre genre. On sent d'abord qu'il pense de lui-même : son stile qui est clair , concis , composé d'expressions ordinaires , lui est particulier ; il décrit les maladies avec beaucoup d'ordre , ainsi qu'Areteus , & ces deux Ecrivains , que le Docteur Freind regarde comme les deux meilleurs depuis Hippocrate , s'accordent encore à ne

Eloge d'Alexandre.

traiter que d'un petit nombre de maladies, & de cinquante ou soixante au plus. D'ailleurs il est exact, excellent dans la Diagnostique, exact à donner la composition des remèdes, & à marquer la manière de s'en servir, à quoi il faut ajouter, qu'il en a inventé lui-même plusieurs : Une autre chose qui le distingue encore, c'est qu'il s'attache uniquement & directement à la description des signes des maladies, & de la méthode des les guerir. Dans son Livre sur la goutte, la purgation est presque l'unique remède, qu'il recommande, ce qui montre que l'invention de guerir la goutte par la purgation, n'est pas moderne, comme certaines personnes voudroient se le persuader. Il est remarquable, que pour purger il préfère la pierre d'Armenie à l'hellebore blanc ; en effet, ce médicament fameux chez les Anciens avoit perdu sa réputation, & bien que Asclepiodotus l'eût ressuscité au commencement du sixième siècle, il avoit déjà perdu sa vogue du tems d'Alexandre. Il a découvert que la boulimie, ou faim canine, étoit causée souvent par les vers, ce qu'il prouve par l'histoire d'une femme, qui guerit de cette maladie en prenant du hiera, après quoi elle voida un ver de douze coudées de long.

Eloge de
Paul Egi-
nete.

Paul Eginete qui vivoit dans le septième siècle, est le dernier des quatre Auteurs sur lesquels le supplément passe avec trop de legereté, & dont il dit des choses fausses. Malgré le peu de figure que quelques personnes lui font faire parmi ses confreres, il a diverses choses, qui le rendent recommandable, comme que ses descriptions des maladies sont courtes sans laisser rien à desirer, qu'en traitant des maladies des femmes, il entre dans des détails savants, qu'il paroît avoir été le premier exemple d'un homme qui ait fait profession d'être accoucheur, ce qui fait que les Arabes l'ont appelé *viobstetrix*, qu'il nous a conservé plusieurs fragmens des anciens Medecins, & que son sixième Livre est peut-être le meilleur recueil de descriptions d'operations Chirurgiques qui ait paru. On voit par ce traité, qu'il pratiquoit lui-même la Chirurgie. Il y rapporte les différentes méthodes des Anciens, de ses Contemporains, & de lui-même, & il en décrit les differens succès. Loin de n'être qu'un simple Compilateur, il ne craint point de s'éloigner de Galien, lors que les ex-

periences modernes prouvent contre ce grand homme. Nous lui sommes redevables de je ne sçai combien d'operations manuelles, que personne n'avoit décrites avant lui. Enfin une preuve incontestable de l'excellence de ses Ouvrages par rapport à la Chirurgie, c'est qu'ils ont servi de texte & de base à tout ce qu'on a fait de traitez dans cette Faculté depuis son tems jusques au nôtre. Il n'y a même que trop d'Ecrivains qui l'ont copié mot à mot, ou qui se sont contentez de le déguiser un peu. C'est ce que le celebre Charles Bernard a reconnu dans le passage suivant que le Docteur Freind rapporte, & que nous copions, parce qu'il peut servir à faire juger du procès entre les Medecins & entre les Chirurgiens de Paris.

Si nous examinons, dit-il, les progrès que les Modernes ont fait dans la Chirurgie, nous nous trouverons obliger d'avouer, que nous avons si peu de sujet de nous glorifier par dessus les Anciens, ou de les mépriser, comme ceux qui ne sçavent que peu, & n'ont rien lû, ont coutume de faire; qu'au contraire, nous ne pouvons donner de preuve plus forte, ou plus convainquante, soit de notre orgueil, soit de notre ignorance. Je ne prétens pas dire par là, que les Modernes n'ayent contribué en rien à l'avancement de la Chirurgie; cela seroit non seulement absurde, mais injurieux, & je me rendrois digne des mêmes reproches que je fais à ceux qui méprisent les Anciens. Mais ce que je soutiens, c'est, que tout ce qu'ont fait les Modernes a plutôt été de raffiner sur les inventions des Anciens, & de les mettre dans un plus beau jour, & dans un meilleur ordre, que non pas d'y avoir ajouté beaucoup de choses essentielles de leur cru: soit que l'art de guerir les maux externes, étant principalement l'objet de nos sensations, ait fait plutôt le sujet de l'étude des hommes, & par conséquent se soit trouvé plutôt capable d'être porté à un plus haut degré de perfection que les autres branches de la Medecine; soit que le plus grand nombre de ceux qui faisoient leur unique profession de cet art, aiant été pendant plusieurs siècles composé de personnes ignorantes, & purement empiriques, il n'ait pu être cultivé & poussé aussi loin qu'il l'eût été, si ces personnes avoient eu les qualitez requises dans un degré plus éminent,

Senti-
mens de
Ch. Ber-
nard sur
l'excel-
lence des
anciens
Chirur-
giens.

» que ceux qui les ont suivis , & qui les suivent tous les jours , ne
» les ont eues , & ne les ont encore aujourd'hui pour la plûpart.
» Une preuve évidente de ceci , & qui je crois doit être suf-
» fisante , c'est ce nombre si extrêmement petit de bons Au-
» teurs en Chirurgie , comparé avec ce grand nombre de ceux
» qui ont écrit sur les autres sciences , ou sur les arts Libéraux ;
» & si l'on en croit ces Diminutifs de savans , ce ne seroit pas
» une grande perte pour leur art , quand il y en auroit encore
» moins. La meilleure excuse qu'on puisse inventer , & à la
» faveur de laquelle la folie de cette opinion puisse en quelque
» maniere passer , est ce me semble , que certaines méthodes
» de proceder , tant en Medecine qu'en Chirurgie , ne pou-
» vant se communiquer , & chaque personne étant alors obligé
» de se conduire selon son propre jugement , & la nature de
» son genie ; que ces méthodes , dis-je , ne se trouvent pas dans
» les Auteurs , que ces présomptueux Praticiens ont eu le bon-
» heur de consulter. Cela fait qu'ils sont tout aussitôt portez
» à mépriser toute sorte de lecture comme inutile & incapable
» d'instruire , particulièrement celle des anciens Auteurs qui ,
» generalement parlant , il faut l'avouer , n'écrivent ni pour des
» Novices , ni pour des Bêtes , ni pour ceux qui ne feront de
» leur vie que l'une ou l'autre de ces deux choses.
» Mais , quiconque a lû & étudié leurs Ecrits , & a les occa-
» sions de comparer les choses avec la capacité d'en juger par
» sa propre experience , reconnoîtra d'abord que ce qui ne con-
» tribue pas peu à les rendre estimables par dessus la plûpart
» des Modernes , c'est qu'ils sont generalement plus exacts dans
» les Descriptions des Pathognomiques , ou signes particuliers
» qui distinguent une maladie d'avec une autre , comme l'ac-
» compagnant toujours , & qu'étant en même tems plus so-
» gneux , ils ont aussi plus de justesse dans les distinctions qu'ils
» font entre les différentes especes de tumeurs ou d'ulceres ,
» que n'en ont ordinairement nos Modernes les plus rafinez.
» Si notre siecle a retranché quelques méthodes de pratique
» qui paroissent rudes & superflues , comme il faut confesser
» de bonne foi qu'il a fait , on ne peut pas prouver qu'elles
» nous fussent venues des Anciens ; il est certain au contraire
» qu'elles avoient été introduites par des Empiriques ignorans
» & barbares , d'une beaucoup plus fraîche date.

Il est encore très-certain que les principaux progrès qu'on a fait en Chirurgie dans ces derniers tems, sont particulièrement dus aux nouvelles découvertes qu'on a fait dans l'Anatomie : ce qui nous a donné les moyens de resoudre enfin beaucoup de ces Phenomenes, qui auparavant étoient ou inexplicables, ou mal expliquez. Mais la plus importante branche, je veux dire celle de guerir, à laquelle toutes les autres doivent seulement servir, est restée pendant tout ce tems-là dans le même état, à très-peu de choses près, où les Anciens nous l'avoient laissée.

Pour preuve incontestable de ce que j'ose avancer ici, j'en appelle à tous ces Ouvrages complets, ou autres de Chirurgie, qui ont été publiez jusqu'ici par les plus habiles & les plus fameux Chirurgiens modernes. N'est-il pas manifeste qu'ils sont tous copiez les uns des autres, & que les meilleurs de tous le sont des anciens? Il est vrai qu'on peut dire en faveur des modernes, & pour leur défense, que l'art de copier, quoiqu'ils en fassent leur pratique ordinaire, n'est pas néanmoins de leur invention : car Aetius & Paulus n'ont pas peu emprunté de Galien, & Marcellus Empericus encore plus grossierement de Scribonius Largus, à qui il n'a pas seulement fait l'honneur de le nommer, parmi tant d'autres Auteurs qu'il a citez, & auxquels il s'en falloit beaucoup qu'il fût si obligé.

Entre tous les compositeurs de sistêmes, je croi qu'il y en a bien peu qui refusent de céder la premiere place à Jérôme Fabrice d'Aquapendente, comme étant un homme d'un savoir & d'un jugement universellement reconnu. Cependant il n'a pas honte de nous dire que Celse entre les Latins, auquel il donne le titre de merveilleux en toutes choses *mirabilis in omnibus*, & qu'il nous conseille de feuilleter nuit & jour dans les propres termes d'Horace, *Nocturna versate manu, versate diurna* : Paul Eginere entre les Grecs, & Albucasis entre les Arabes, lequel je ne me soucie pas de placer entre les Modernes, parce qu'il est du nombre de ceux que nos pretendus juges modernes rejettent, soit pour ne l'avoir jamais lû, soit parce qu'il a eu le malheur de vivre il y a six cents ans; il ne fait pas, dis-je, difficulté d'avouer que ces trois personnages forment une espece de triumvirat,

» auquel il est obligé principalement , pour les secours qu'il en
 » a reçus dans la composition de son excellent Livre.

» Mais quelqu'un dira peut-être, combien y a-t-il d'opéra-
 » tions qu'on pratique aujourd'hui, qui étoient absolument in-
 » connues aux Anciens ? J'ai bien peur que si l'on examinoit
 » leurs Ouvrages avec l'attention qu'ils méritent , on n'y en
 » trouvât encore beaucoup de très-utiles, ou qu'on n'a point
 » pratiquées du tout, ou qu'on a discontinué de pratiquer, &
 » qu'elles n'excedassent même en nombre celles , que l'on
 » pretend que nous avons inventées.

Histoire
de diverses
Medecins
Grecs.

Comme l'histoire fournit peu de chose concernant les Me-
 decins Grecs, qui vinrent dans la suite, & que d'ailleurs ils
 ne contiennent presque rien de nouveau, le Docteur Freind
 s'étend moins sur ce qui les regarde. Palladius, surnommé
 le Sophiste, & le Jatrofophiste, est le premier dont il parle.
 En rendant compte de ses Ouvrages qu'il dit être melez, de
 bon & de mediocre, & contenir les explications claires,
 exactes, & sçavantes de divers endroits d'Hippocrate & de
 Galien, il remarque que la pierre fit beaucoup de progrès
 dans son tems, & devint moins facile à guerir, ce que cet
 ancien Medecin attribuoit à la débauche, à la quantité ex-
 cessive des nourritures, & au défaut d'exercice. Il lui reven-
 dique divers traitez qui passent dans les manuscrits, sous les
 noms de Theophile & d'Etienné, ce qui lui donne occasion
 de parler de l'un & de l'autre. Il observe au sujet du premier,
 que personne avant lui n'avoit traité des urines expressément,
 & que Theophile l'a fait d'une maniere qui montre qu'il en
 avoit fait sa principale étude, & quant au second surnommé
 tantôt l'Athenien & tantôt l'Alexandrin, après l'avoir distin-
 gué d'une autre Etienné d'Alexandrie, Astrologue fameux,
 qui prédit sous le regne d'Heraclius, ce haut degré de puis-
 sance, où les Sarasins devoient parvenir, il croit qu'il pour-
 roit bien être le même qu'Erienne le Chymiste, qui dédia son
 Livre de Chrysopœia à ce même Empereur. Nonus vient
 ensuite. Il fleurit sous le regne de Constantin Porphyroge-
 nere, fils de Leon. Ce qu'il a fait n'est qu'une copie effrontée
 & plagiaire d'Aetius, d'Alexandre & de Paul Eginete. Michel
 Psellus suit. Il étoit précepteur de Michel, fils de Constantin
 Ducas. La Princesse Anne Commene & Léo Allatius lui

donnent des louanges extraordinaires , cependant il n'étoit que le compilateur des compilateurs ; & ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'il trouva lui-même un copiste en la personne de Simeon d'Antioche , qui dédia son Livre à Constantin Ducas , furnommé Parapinaceus. Les derniers de tous sont Demetrius Pepagomenus , Actuarius , fils de Zacharie , dans lequel on trouve des choses bonnes & nouvelles , entre autres sur la palpitation & sur les urines , & Myrepsus.

Quoique le Docteur *Freind* finisse la premiere partie de son Ouvrage à l'endroit où nous venons de le quitter , il ne laissera point de nous fournir encore quelques remarques que nous avons omises exprès pour ne pas interrompre le fil de la narration. Tel est , par exemple , ce qu'il dit de Procope l'historien , & de saint Luc. Pour ce qui est du premier , il ne sauroit s'ôter de l'esprit , qu'il étoit Medecin , ce qu'il fonde sur divers passages de ses Ecrits. Par exemple , Procope remarque que les eaux du Pô affoiblissoient l'estomac des soldats , empêchoient la digestion , & leur caufoient des dysenteries dangereuses. Lors qu'il parle d'une certaine famine terrible , il dit que la chaleur de l'estomac étant refroidie & éteinte , on étoit obligé de nourrir les hommes comme on nourrit les enfans , & que la bile qui dominoit dans leur temperament , teignoit le corps de sa couleur. Il remarque que les pays qui sont à la portée des souffres du Vesuve , sont d'une extrême fertilité , que l'air qui regne autour de cette montagne est subtil & sain , & que c'est ce qui a toujours engagé les Medecins à recommander ce climat aux personnes attaquées du poulmon. D'un autre côté , il ne laisse passer aucune occasion de faire honneur à la Medecine. Il nous apprend qu'Elpidius , premier Medecin de Theodoric , fut celui que ce grand Prince choisit à l'heure de la mort pour lui avoïer les reproches , qu'il se faisoit d'avoir ôté la vie à Symmaque & à Boèce. Il nous dit qu'Etienne , fameux Medecin d'Edeffe , fut nommé chef de l'Ambassade envoyée par les Edeffeniens à Cosroës. Il nous apprend que ce même Roi eut pour Tribunus , Medecin celebre , la complaisance de consentir à une treve de cinq ans avec Justinien , à laquelle il n'avoit pas voulu entendre auparavant. Le même descend dans un grand détail au sujet des plaïes de diverses personnes dont il parle dans son histoire.

Divers
traits hono-
rables aux
Medecins.

Enfin dans les descriptions qu'il fait des maladies & des blessures, il se sert des termes propres de l'art, il s'exprime avec la dernière exactitude; en un mot, un Medecin ne feroit pas mieux, & c'est ce qu'on peut dire en particulier de la description de cette peste épouvantable, qui affligea Constantinople en 543, qui desola toute la terre, & qui dura cinquante deux ans, après avoir commencé par l'Orient, la cinquième ou la quinzième année de Justinien.

Dans un autre endroit, zélé pour l'honneur de sa profession, le Docteur Freind ramasse plusieurs traits, qui la rendent recommandable. Il observe, par exemple, que depuis Hippocrate jusqu'à Paul Eginete, il n'y a point de Medecin qui doive céder en rien aux meilleurs Auteurs de son tems, soit par rapport à la disposition de sa matiere & à la clarté de ses raisonnemens, soit à l'égard de la netteté & de l'élégance du langage. Il y en a même qui ont écrit d'un stile bien au dessus de leur siècle, & les Sophistes qui ne s'attachent qu'à imiter le stile des anciens Grecs, n'ont aucun avantage sur Galien. Au contraire, ce grand homme effaça autant les savans & les critiques de son siècle, qu'il en surpassa les Medecins.

La connoissance que saint Basile eut de la Medecine, est cause des éloges que le Docteur Freind lui donne. Il en est de même de ses remarques sur saint Luc. Quoique cet Evangeliste ait quelque chose de l'Hellenisme, & du tour de l'expression Syriaque, il prétend que la lecture des Medecins Grecs, qu'il étudia, donna à son langage plus d'exactitude & de politesse, & c'est ce qu'il prouve par trois ou quatre exemples. La personne attaquée de paralysie, est appelée proprement par cet Evangeliste *ὁ ἀλελυμένος*, au lieu que dans l'endroit parallele saint Matthieu & saint Marc employent le mot *ὁ ἀλυπτός*. L'Hemorroïsse est représentée par saint Marc comme *παθούσα ὑπὸ πολλῶν ἰατρῶν καὶ δαπανήσασα τὰ πλείω, καὶ μηδὲν ὠφεληθεῖσα, ἀλλὰ μάλλον εἰς τὸ χεῖρον ἐλθεῖσα*. S. Luc adoucit beaucoup ce passage en faveur de la Faculté, & au lieu de raconter combien elle souffrit de la part de plusieurs Medecins, ou combien elle empira par les remedes, il dit seulement que le mal étoit au dessus de la capacité des Medecins, *οὐ γούρουσεν αὐτὴ ἐνός θεραπευθῆναι*. Dans la même histoire, en parlant des grandes depenses, que cette femme

fit pour se procurer du soulagement , il se sert du terme propre *περσολαγνώσασα* , au lieu du *δαπανήσασα* de saint Marc , qui signifie proprement *dépenser en plaisirs & en débauche* , selon que saint Luc lui-même s'en sert dans l'histoire de l'enfant prodigue.

Au reste , l'amour du Docteur Freind pour sa profession , ne l'empêche point de censurer quelques-uns de ceux qui l'ont embrassée. Il dit , par exemple , qu'excepté Celsus & Pline , on ne peut lire les Medecins Latins sans perdre patience , & il assure de Scribonius Largus entre autres , que pour le rendre intelligible , il faudroit le traduire en Latin. La même équité lui fait avouer de bonne foi les vices honteux de ses confreres. C'est ainsi qu'après avoir parlé honorablement de Jaques Psÿchrestus , natif d'Alexandrie , & originaire de Damas , qui fut Archiater de Leon de Thrace , à qui le Senat fit ériger une statue dans Constantinople , & que ses malades regardoient comme un homme inspiré du ciel , & comme un nouvel Esculape , à cause des cures admirables qu'il avoit faites ; il copie ce qu'Agathias a rapporté d'un certain Uranius , contemporain d'Alexandre , qui exerçoit la Medecine à Constantinople. Nous le copierons après lui , afin que bien de faux savans & de prétendus esprits forts se reconnoissent dans ce portrait , & rougissent d'eux-mêmes.

Il étoit Syrien de naissance , & Medecin de profession. Sans avoir la moindre connoissance d'Aristote , ou de l'ancienne Philosophie , il avoit néanmoins une très-haute opinion de son propre savoir , quoiqu'il ne consistât tout au plus que dans une affluence de paroles , & une maniere décisive de soutenir les paradoxes les plus extraordinaires. On le trouvoit ordinairement , ou dans la boutique de quelque Libraire , ou dans la place publique , qui joignoit la Cour ; & là il disputoit avec diverses autres personnes , qui avoient aussi bien que lui une très-légere teinture de science , ou de vertu ; & cela touchant des matieres de haute importance , sur lesquelles il argumentoit & decidoit avec autant de temerité que de présomption ; telles que sont les attributs , & l'essence de Dieu , qui sont des choses si extrêmement au dessus de nos conceptions bornées. Mais ces Messieurs n'y regardoient pas de si près , ou s'en embarrassoient très-peu. Leur Societé s'assembloit communé-

“ Portrait
“ du Medec-
“ cin Cra-
“ nius.

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

“

» ment le soir ; après avoir passé toute la journée dans la dé-
» bauche , & même dans une maniere des plus libertines ; & ils
» disputoient sur les plus difficiles , abstraites , subtiles , ou su-
» blimes questions , qui s'agitent entre les hommes ; sans jamais
» être , ou se confesser vaincus , ou sans avoir eux-mêmes con-
» vaincu aucun de la compagnie , de sorte que leur coutume
» étoit de se séparer toujours , de plus en plus confirmez dans les
» opinions dont ils s'étoient prévenus , & fort souvent encore ,
» n'oublioient-ils pas celle des joueurs , qui est de faire précé-
» der leur retraite par des reproches , des querelles , & des in-
» jures. Voilà quelle étoit la fin de leurs disputes , c'est-à-dire ,
» une extrême aversion l'un pour l'autre. Uranius étoit du nom-
» bre de ces honnêtes gens là , l'un des chefs , & celui qui faisoit
» le plus de bruit ; c'étoit en un mot , le véritable original du
» Therfites , dont Homere ne nous a sans doute donné que la
» copie. Mais n'ayant aucun savoir solide , il ne faut pas s'éton-
» ner du peu de capacité qu'il faisoit voir à mettre ses argu-
» mens en forme. Son ignorance l'obligeoit quelques fois à se
» presser de répondre à des doutes qu'on ne lui avoit pas encore
» proposez ; & dans d'autres tems , au lieu de satisfaire les gens
» qui lui faisoient des objections , il demandoit par quelle rai-
» son on s'avisoit de les lui faire. Enfin il ne prenoit la parole
» dans les disputes , que pour renverser toutes les regles qu'on
» a coutume d'observer dans les conferences entre les per-
» sonnes raisonnables ; & cela devoit toujours être un obstacle
» à la Verité , & l'empêcher de se montrer jamais. Il affectoit
» de paroître sceptique en toutes choses , & il formoit toutes
» ses reponses sur le modele de Pyrrhon , & de Sextus Empiri-
» cus. Il s'imaginait que l'opinion où il étoit , qu'on ne pouvoit
» arriver à la certitude de quoi que ce fût , lui procureroit une
» parfaite tranquillité d'esprit , & le mettroit à couvert de tous
» les remords de sa conscience. Etant donc d'une trempe aussi
» médiocre , il ne pouvoit certainement qu'en imposer aux
» personnes simples & crédules ; car s'il n'y avoit point de scien-
» ce , dont il ne fût très-embarassé à se tirer , c'étoit encore
» bien pis à l'égard de celle du monde , & de la conduite qu'un
» homme doit avoir avec les personnes d'un caractère poli &
» distingué. Il étoit admis dans les maisons des Grands ; mais
» après qu'il y avoit bu & mangé avec excès , il devenoit le jouet

de la compagnie, & donnant à sa langue une liberté effrenée, on rioit quelquefois de ses sottises. Il étoit aussi fort sujet à recevoir des affronts, & des coups; de sorte qu'à la fin il devint aussi nécessaire dans les parties de plaisir, que l'est un boufon & un fou.

Eloge de
l'Ecole d'Alexandrie.

On sçait que l'Ecole d'*Alexandrie* a été fameuse dans le monde pendant plusieurs siècles, qu'elle étoit la depositaire des sciences, & qu'elle étoit particulièrement renommée pour la Medecine, ce qui a fait dire à Ammien Marcellin, que c'étoit assez qu'un homme y eût été élevé pour avoir toutes sortes de droits de pratiquer la Medecine. Cette réputation dura autant que la liberté de la ville, c'est-à-dire, jusqu'à l'année six cents quarante, qu'*Alexandrie* fut prise par Amrou, & sa Bibliotheque brulée pendant six mois en mille différentes manieres, par quatre mille baigneurs publics qui en reçurent la commission. Néanmoins il est probable que les Livres qui regardoient la Medecine, ne perirent pas avec les autres, & qu'ils furent conservez, ou par Jean le Grammairien, & d'autres Savans qui demeuroient alors dans cette ville celebre, ou par les Arabes mêmes, à qui des Ouvrages de cette sorte ne pouvoient être suspects. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Medecine ne fut pas enveloppée entierement dans le malheur des autres sciences, & que les persécuteurs mêmes des Lettres la protegerent. En effet Abulpharage fait mention de Theodulus & Theodocus, Medecins & Professeurs celebres vers la fin du septième siècle, qui autant qu'on en peut juger par les circonstances, residioient à *Alexandrie*. Les disciples du dernier parvinrent jusqu'au milieu du huitième siècle selon *Abi Osbaya*, qui a écrit les vies de plusieurs savans Arabes. L'Ecole d'*Alexandrie* ne fut transferée à Antioche & à Harran, qu'en sept cents vingt & un.

Premiers
Medecins
Arabes,

Quoiqu'il en soit, depuis la prise d'*Alexandrie*, les Arabes vinrent peu à peu à connoître les ouvrages des Grecs par le moyen des versions Syriaques, qui en avoient été faites, & sur lesquelles on fit les traductions Arabes. Le premier Traducteur dont il est fait mention, est *Masfer Jawaihus*, qui étoit Syrien Juif, & qui publia * en Arabe les Pandectes du Prêtre Aaron, Alexandrin, contemporain de Mahomet. Cet Ouvrage contenoit trente Livres recueillis principalement des

* Environ
l'an 623.

Auteurs Grecs. George Backtishua, Medecin Indien & Chrétien, celebre par la connoissance des Langes Perfane & Arabe, traduisit plusieurs Livres de Medecine pour Almanzor, second Calife de la maison des Abbasides. Ce savant homme étoit né à Nisabur, capitale de Chorasane, bâtie par Sapor Roi de Perse, en l'honneur de la Reine son épouse, qui étoit fille de l'Empereur Aurelien. Il est probable que la Medecine avoit fleuri dans cette ville, depuis qu'elle avoit été bâtie, jusqu'au tems dont nous parlons. Car Aurelien y envoya plusieurs Medecins Grecs à sa fille, & ils y établirent le système d'Hippocrate, qui se répandit ensuite dans l'Orient. C'est de là peut-être que les Rhazes, Hali Abbas, & Avicenne ont été élevez dans les Pays les plus Orientaux de l'Asie. Almanzor combla George d'honneur, & lui fit present de dix mille écus d'or. Contrel'avis des autres Medecins, il conseilla la saignée au Calife Rashid, attaqué d'apoplexie, & le tira ainsi de danger, ce qui lui procura la faveur du Prince, la dignité de son Medecin, & cent mille drachmes d'appointemens par an. Il y a quelques raisons de penser, qu'en ce tems-là comme en celui d'Hippocrate, cette science s'enseignoit dans certaines familles, où elle sembloit être un bien hereditaire, car ce George-ci eut un fils élevé dans la même profession, & peu après on vit trois ou quatre generations des Backtishuas, celebres par leur habileté, & par leur experience dans la Medecine.

Sous le regne de Rashid, qui orna Bagdal de plusieurs Mosquées, & qui selon la coutume generale des Mahometans en pareil cas, y érigea en même tems des hôpitaux & des écoles publiques, Mesuë Syrien professa la Medecine avec honneur, & fut employé par les Califes pendant plus de quarante ans à expliquer & à traduire les Ouvrages des anciens Medecins.

Cure plaisante d'un Medecin Arabe.

Sous ce même regne fleurissoit Gabriel, fils de Backtishua, fils de George. Abi Osbaya en raconte une histoire plaisante. Une des concubines d'Al-Rashid avoit perdu le mouvement d'une de ses mains en l'élevant en l'air, & les Medecins avoient employé sans succès toutes sortes de linimens & d'onguens, de sorte qu'on la regardoit comme incurable. Gabriel instruit de cet accident & introduit chez le Calife par Giafar, promit
cependant

cependant de la guerir , à condition que le Commandeur des Croyans fit venir la jeune Dame en presence de toute la Cour , & qu'il ne s'emportât point , s'il voyoit faire quelque chose qui lui déplût. Al-Rashid y consentit , la Dame vint , & le Medecin accourant à elle , lui prit le bas de la robe , comme s'il avoit voulu la lever , & l'exposer nuë. A l'instant la malade effrayée de l'intention qu'elle lui supposoit , se baissa pour l'empêcher de l'exécuter ; & sa main , qu'elle avoit tournée en haut perdit sa roideur & reprit sa situation naturelle , qu'elle conserva depuis. Le Prince fit donner cinq cents mille drachmes au Medecin. Il rendit la raison suivante du mal de cette Princesse. *Profudit se in puellæ istius membra inter venerem humor tenuis præ motu & caloris diffusionem , & cum subito à motu coitus quiesceret , congelatus est in interiori parte nervorum , adeo ut nisi à motu consimili solvi non posset : usus sum ergo commento , quo dilatato calore , solutus est humor superfluus.*

Enfin la Medecine fut relevée entierement sous le regne du Calife Almanon , fils de Rashid. Au commencement du Mahometisme , les Arabes ne s'attachoient presque qu'à cultiver leur Langue & à étudier leurs Loix , si on ne veut en excepter la Medecine , qui bien que sçûe de peu de personnes , étoit generalement approuvée à cause de l'utilité dont elle est pour le genre humain. Il faut seulement observer que cette Medecine étoit purement empirique. Telle étoit l'état des sciences sous les Omniades , qui régnerent 91. ans. Enfin la maison d'Abbas* les retira de l'obscurité par l'estime qu'elle leur témoigna. Almanzor en avoit donné l'exemple par l'application avec laquelle il avoit étudié les Loix de sa Nation , la Physique , l'Astronomie , & l'Astrologie. Almanon , le septieme Calife de cette illustre race , acheva ce que son ayeul n'avoit fait qu'ébaucher. Il fit venir des Livres & des Savans de toute-part ; il honora de sa faveur & de sa tendresse ceux qui enseignoient les sciences à ceux qui s'appliquoient à les étudier ; il fit construire des instrumens Astronomiques , & établit des Astronomes en divers endroits. C'est sous son regne que parut * Honaim , Chrétien natif d'Hira. Il savoit parfaitement le Grec , l'Arabe & le Syriaque. C'est à lui & à sa famille que nous avons principalement l'obligation des traductions Arabes d'Hippocrate,

Progrès de
la Medecine
chez les A-
rabes.

* Elle mon-
ta sur le
trône en
754.

* Environ
l'an 840.

d'Aristote , d'Euclide , de Ptolomée & de Galien. La Traduction d'Aristote lui fut payée à la lettre au poids de l'or. Il est vrai que ses traductions & les autres ne sont rien moins que fideles. On peut dire, que les Arabes ont gâté tout ce qu'ils ont traduit , soit dans l'Astronomie , soit dans les Mathematiques , soit dans la Physique , soit dans la Medecine. Mais d'un autre côté , ils nous ont conservé quelques Livres des Anciens ; & d'ailleurs , il y en a quelques-uns entre eux comme Averroës , qui les ont traduits avec une fidelité scrupuleuse.

Histoire
de plusieurs
Medecins
Arabes , &
jugement
sur leurs
Ouvrages.

* Il écrivit
environ l'an
920.

Le Docteur *Freind* rapporte ensuite l'histoire des Medecins Arabes , tirée d'Haly Abbas. Selon ce Savant , qui fut honoré dans son tems du titre de Mage , * le Prêtre Aaron péche par trop de brieveté dans ce qu'il dit des choses naturelles & non naturelles. Mesuë né à Nisabur , élevé sous la conduite de Gabriel , fils de Backtishua , & Nestorien , ne suit ni ordre , ni methode dans ce qu'il écrit. Jean fils de Serapion vient après. Il n'écrit de la cure des maladies , qu'autant qu'on peut l'effectuer par le moyen du regime & des medicamens. Du reste , il ne dit rien de la conservation de la santé , ni de la Chirurgie : il omet plusieurs maladies , & il en definit mal quelques-unes. Rhazes est le dernier dont Hali fait mention. Il naquit à Rei , ville de l'Irack en Perse , où il eut la direction de l'hôpital , & d'où il passa à Bagdad à l'âge de trente ans. Il perdit la vue en sa quatre-vingtième année. * Les Historiens Arabes sont pleins de ses louanges. Ils racontent , qu'il étoit versé profondément dans la Medecine , dans la Physique , dans l'Astronomie & dans la Musique. Il fut preferé entre plus de cent Medecins celebres qui résidoient alors à Bagdad , pour avoir le soin de l'hôpital de cette grande ville. Il voyagea beaucoup , & fut le Medecin de plusieurs Princes. Il acquit le surnom d'*Experimentator* par la multitude des experiences qu'il fit , & il passa pour un excellent Chymiste. Abi Osbaya conte deux cents vingt-six traitez qu'il composa. Hali trouve que son Continent est écrit d'une maniere confuse , qu'il est difficile à entendre par sa brieveté , & qu'on n'y aperçoit aucun ordre , mais que d'ailleurs il y a beaucoup de bon. Le Docteur *Freind* qui approuve ce jugement , avoue que le Continent est excellent en son genre ; mais que d'ailleurs ce n'est qu'une copie des Auteurs Grecs , semblable en ce point aux

* Il mourut
en 932.

autres Ouvrages des Arabes. Cependant il ne laisse point de parler souvent sur sa propre experience , & de rapporter bien des choses nouvelles & remarquables. Par exemple , la méthode , dont il se servit avec une femme d'un temperament vigoureux , qui avoit au poignet droit une tumeur accompagnée d'une inflammation & d'une douleur violente , a quelque chose de singulier & d'étrange. En neuf heures de tems il la seigna trois fois à la basilique & à la saphene , & chaque fois il tira de chacune demi chopine de sang , sur quoi la douleur cuisante cessa entierement. Il ne veut point qu'on ouvre le cancer par une incision. Selon lui , ceux qui le font y gagnent seulement , qu'ils causent une ulcere où il n'y avoit qu'une tumeur , à moins que ce ne soit en un endroit , d'où on le puisse arracher entierement par le fer ou par le feu. Il est le premier qui ait décrit une *Spina ventosa*, c'est-à-dire, une corrosion & carie de l'os accompagnée de douleurs cuisantes , differente du *περίδου* des Grecs , du *Paedarthrocace* & du *nodus*. Ses maximes valent aussi la peine d'être lues : on trouve des extraits de quelques-unes dans l'histoire de la Medecine.

Celui des Auteurs Arabes qui le suit selon l'ordre des tems, est le fameux Avicenne , fils d'Hali , né * à Bochara dans le Chorasán. On dit de lui , que ses débauches le firent tomber dans plusieurs maladies de routes les sortes , & qu'il mourut dans la cinquante-sixième année de son âge. L'histoire nous apprend , qu'il fit une belle figure dans le monde , & il y a même des Arabes qui ont écrit , qu'il fut élevé à la dignité de grand Visir , ce qui a donné lieu dans la suite à quelques Ecrivains de s'imaginer , les uns , qu'il étoit Prince , les autres , qu'il fut Roi. Il composa un gros Ouvrage intitulé le *Canon* , qui fut abrégé & commenté par plusieurs Medecins Arabes , & qu'il eut tant de vogue en Europe , que sa doctrine y fut enseignée seule dans les Ecoles jusqu'au retablissement des sciences. Cependant cette vogue étoit fondée sur peu de chose. On n'y voit rien qui ne vienne ou de Galien , ou de Rhazes , ou d'Hali Abbas. Il multiplie sans nécessité les signes des maladies , & il donne pour symptomes essentiels , des choses qui n'en sont que les simples accidens , ou qui n'ont pas même la moindre connexion avec elles.

Histoire
d'Avicenne.

* En 980

D'Aven-
zoar.

Avenzoar qui vient ensuite étoit de Seville , ou du moins , y a fait un long séjour. Il vécut cent trente-cinq ans , & avoit commencé à pratiquer la Médecine dès sa quarantième année , ou comme d'autres disent , dès sa vingtième , de sorte qu'il ne se peut gueres d'expérience pareille à la sienne , ayant joui d'une parfaite santé jusqu'à sa dernière heure. La plupart des écrivains en ont fait un Empirique , quoique cet épithète lui convienne moins qu'à aucun Arabe , quel qu'il soit , puis qu'il sortoit d'une famille toute de Médecins , qu'il reçut une éducation régulière de ses parens , comme il le raconte lui-même , & qu'outre les choses qui appartiennent proprement à un Médecin , il apprit encore la Pharmacie & la Chirurgie contre l'usage de son tems , où ces professions étoient séparées ; qu'il déclame en divers endroits contre les vieilles , qui donnent des remèdes , qu'il affecte par tout d'être de la secte dogmatique ou raisonnée , ce qui fait qu'il ne cite presque que Galien. Il est le seul qui ait décrit un abcès dans le médiastin , & le premier Arabe qui en ait décrit dans le péricarde. On omet beaucoup d'autres choses qui ne sont ni moins belles , ni moins particulières. Il suffit de dire , qu'il porte le caractère d'un Auteur original , & qu'il lui manque seulement d'être mieux traduit.

D'Aver-
roës.

Averroës vécut peu après Avenzoar. Il étoit natif de Cordouë. Son grand pere étoit chef des Prêtres & Grand-Juge du Royaume de Cordouë , dignité qu'il conserva long tems , & dans laquelle il eut pour successeurs son fils , & ensuite son petit fils. Averroës fut élevé pour le barreau , qu'il abandonna pour étudier les Mathématiques & la Médecine. Il se rendit célèbre par sa libéralité , sa patience , son application infatigable à l'étude , & le grand nombre de volumes qu'il écrivit sur Aristote qui lui firent donner le nom de Commentateur. Il entremêle la Philosophie d'Aristote dans ce qu'il dit de la Médecine. Dans l'Anatomie il avoue , qu'il ne donne rien de nouveau , & en effet ce qu'il dit , est tout copié de Galien , & il paroît n'avoir jamais pratiqué beaucoup dans l'Anatomie. Faute d'avoir eu connoissance des Auteurs originaux , le célèbre *Bayle* est tombé en diverses erreurs au sujet de cet Arabe. Il nous dit , par exemple après Champerius , qu'Averroës étoit ennemi mortel d'Avicenne , & que c'est par cette raison qu'il

Bayle re-
futé.

ne le nomme jamais. Or rien de plus faux. Averroës nomme souvent Avicenne en plusieurs de ses Ouvrages. Il a fait un commentaire sur le Cantica de ce Medecin : loin d'y paroître son ennemi , il parle de ce traité comme d'une introduction excellente à la Medecine ; il déclare qu'il n'a travaillé à l'éclaircir que pour le rendre utile à tout le monde ; lors même qu'Avicenne pose un principe qui paroît faux ; il explique en quel sens on doit l'entendre , pour qu'il soit conforme à la vérité. Voilà des preuves suffisantes d'erreur dans Bayle. Il y a encore deux ou trois autres fautes du même genre , mais nous ne parlerons que de la dernière , qui regarde les theses ou dissertations écrites par Averroës contre Algazel , fondateur d'une secte appelée les Motazelas. * Dans cet Ouvrage qui contient plusieurs speculations sur l'art selon les principes d'Aristote , l'Auteur explique l'unité de l'intellect , ce qui fait conclure à Bayle , qu'il étoit libertin , qu'il soutenoit la mortalité de l'ame , & qu'il nie les peines & les récompenses de la vie future. Cependant Averroës dit positivement le contraire ; car dans la troisième de ses dissertations , il affirme que l'ame n'est point materielle , & dans la quatrième , il assure en propre termes , qu'elle est immortelle.

Il mourut
l'an de l'E-
gire 505.

Le dernier Medecin Arabe , dont le Docteur Freind parle d'une maniere étendue , est *Alscharavius* , qu'il prouve être le même qu'Abulcasis. Il ne peut avoir vécu avant le milieu du douzième siecle , puis qu'en traitant des playes , il décrit les flèches des Turcs , nation qui n'a fait aucune figure avant ce tems. Il est le restaurateur de la Chirurgie presque éteinte de son tems. Il a joint beaucoup de lecture à beaucoup d'experience , & proteste qu'il n'avance rien qu'il n'ait vû de ses propres yeux. Il est recommandable pour avoir été le premier entre les Anciens , qui ait décrit les instrumens propres à chaque operation , & qui avertisse toujours s'il y a eu du danger dans quelques-unes , ce qui est d'une précaution non moins utile que les directions détaillées des autres sur la maniere d'operer dans chaque cas particulier. Il paroît par son premier Livre qui roule sur les cautères , que l'usage lui en étoit plus familier , qu'il ne l'avoit été aux Grecs mêmes. Il y rapporte cinquante maladies où les cauterres peuvent servir beaucoup , à quoi il ajoute que pour s'en servir , il faut savoir

D'Alschara-
vavius.

au juste, où sont situez les nerfs, les tendons, les arteres & les veines, temoin l'histoire d'un malade tué pour lui avoir brulé les tendons en lui cauterisant le col du pied. Au reste, il ne faut pas s'étonner, qu'il eût tant de connoissance des cautères. Long-tems avant lui le cautère potentiel étoit pratiqué communément parmi les Arabes, jusqu'à en avoir reçu le nom de *Ustio Arabica*, comme nous l'apprenons de Dioscoride dans l'histoire, qu'il donne de la fiente de bouc, dont il se servoit pour faire l'application de ses cautères. Dans son second Livre il traite au long des operations faites par incision, & en rapporte jusqu'au nombre de quatre vingt dix-sept. Il fait mention dans un endroit d'une maladie extraordinaire s'il y en eût jamais. Il la vit dans une femme d'une maigreur extrême, & dont les veines paroissoient au travers de la peau. C'étoit une douleur qui couroit d'un endroit à l'autre. Il aperçut à la main de cette femme une petite enflure dans la veine. En une heure de tems cette tumeur remonta en glissant comme un ver, après quoi elle s'élança tout d'un coup dans le bras avec une promptitude inexprimable. Là elle sautoit d'un endroit à l'autre comme du vif argent, & lors qu'elle s'éloignoit d'une partie, la douleur y cessoit au même instant. Dans l'espace d'une autre heure cette enflure courut par tout le corps jusqu'à ce qu'elle vint se replacer à l'autre main. Il ne dit pas si il ordonna quelque chose, seulement il conseille en pareil cas de faire une incision à la partie, & d'y appliquer ensuite un cautère, si l'enflure est visible & la douleur considerable. Il finit son second Livre par la description des différentes manieres de tirer du sang des veines. Il dit que celles du bras peuvent être ouvertes de deux manieres, la premiere en faisant une ponction avec un instrument fait en feuille de myrthe ou d'olivier; la seconde en coupant avec un couteau, qu'il appelle *Phlebotomus cultellaris*. C'est de ce dernier qu'il dit que se servoient les Medecins en vogue. Pour ouvrir la veine du front, il propose un autre instrument appelé *Fossorium*, qui ressemble à la flamme dont se servent nos Maréchaux, & il dit qu'on doit le faire entrer en le frappant avec quelque chose pour l'aider à pénétrer les tuniques des vaisseaux. Voilà peut-être la premiere mention qui ait été faite des instrumens particuliers des Anciens pour saigner; car le

Des instrumens
des Anciens
pour la saignée.

μαχαίειον ὀξύβιλος, le μαχαίεια ἀμφίκη, le μίλη d'Hippocrate, le σμίλη ou σμίλιον des Grecs que Galien explique par le μαχαίειον σπινθεΐδης d'Hippocrate ; enfin le *Scalper*. ou *Scalpellus* de Celse, ne sont que des couteaux à faire des incisions, à disséquer des corps, ou à couvrir des tumeurs. Il est donc certain que du tems d'Abulcasis la flamme étoit en usage, & ce qui rend vrai-semblable qu'on s'en servoit non seulement pour ouvrir la veine du front, mais aussi pour celles du bras, c'est qu'il repete fréquemment le mot de *percussio*, en parlant de la saignée. Rhazes & Ali Abbas se sont exprimez de la même maniere avant lui. Constantin l'Africain, qui les copie en mille endroits, n'use en traitant de la Phlebotomie que des mots *ferire* & *percutere*. Il semble aussi que Juvenal veuille faire allusion à la maniere de saigner au bras, puisqu'il se sert d'un terme, qui a la même signification que les précédens, *mediam pertundite venam*. Quoiqu'il en soit, le mot de Celse, pour désigner un instrument à saigner, est *Salpellus*, que les Auteurs de la basse-Latinité expriment généralement par *Phlebotomus*. On ne sçait combien cet instrument s'aprochoit ou s'éloignoit de notre Lancette, qui est un mot que nous avons reçu des anciens Gaulois, & qui est formé de λαγκία, mot ancien de leur langue selon Diodore de Sicile. L'antiquité du mot *lanceola* dans sa signification propre & naturelle, ne remonte pas au dessus de Jules Capitolin, quoi qu'on ne puisse pas dire au juste combien il y a qu'on lui fait signifier un instrument Chirurgical. Seulement il est sûr qu'il étoit connu en cette signification du tems de Guillaume le Breton,* qui a écrit l'histoire de Philippe Auguste, dont il étoit Aumônier. Cet écrivain nous parle en effet de la *lanceola*, & la distingue même du *Phlebotomus* de la maniere suivante. *Lanceola dicitur subtile ferrum acutum, cum quo minatores aliqui pungendo venam aperiunt in minutione. Aliqui cum Phlebotomo venam percutiunt, unde & Phlebotomia dicitur minutio*. La Lancette est un fer mince & aigu, avec laquelle quelques-uns de ceux qui saignent ouvrent la veine par Ponction. Quelques autres frappent la veine avec le *Phlebotomus*, d'où le nom de *Phlebotomie* a été donné à la saignée. Abulcasis finit par la *lithotomie*, qu'il traite avec beaucoup d'étendue & d'exactitude.

* Qui vivoit
en 1120.

Histoire de
la petite ve-
role.

Tels ont été les differens caracteres des principaux Medecins Arabes. On ne sçauroit nier qu'ils n'aient ajouté quelque chose à ce qu'ils avoient appris des Grecs. Une autre chose qui leur est dûë encore , c'est l'histoire de la petite verole , dont on ne peut trouver l'origine que dans leurs écrits , & qui naquit peut-être au commencement du septième siecle. Cette maladie si surprenante dans ses symptomes , si reguliere dans son cours , & si commune parmi les hommes , parut du tems d'Omar , successeur de Mahomet. Aparemment les Arabes l'avoient reçue originairment de quelques regions éloignées de l'Orient , car leurs anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie , dont on pût trouver l'origine en remontant un petit nombre d'années. Comme ces peuples étendirent les bornes de leur Empire & de leur Religion dans l'espace de moins de trente ans , ils portèrent avec eux cette maladie , inconnue aux peuples , qu'ils avoient conquis , dans l'Egypte , en Syrie , dans la Palettine , en Perse , le long des côtes d'Afrique , dans Lycie , & dans la Cilicie ; & enfin dans le siecle suivant , on la vit ravager les provinces maritimes de l'Afrique , d'où passant bientôt la Mediterranée , elle se jetta en Espagne. *Rhazes* est le premier qui ait écrit sur ce sujet avec un peu de clarté & d'exactitude. Le mal ayant été inconnu jusqu'alors ; il lui a donné une cause naturelle & inconnue dans la Medecine , sçavoir une sorte de contagion originelle. Il la definie une espece de levain dans le sang , semblable à celui qui est dans le vin nouveau , lequel levain se fermente & se purifie ensuite , ou de bonne heure ou tard , en réjettant hors de soi les matieres peccantes par les orifices des glandes de la peau. Il suppose qu'il est communiqué de la mere à l'enfant dans la matrice , ce qui fait que personne n'échappe à cette maladie. Le tems où elle est plus Epidemique est le Printems & l'Automne , particulierement si l'Hyver a été chaud , ou l'Eté pluvieux. Les enfans & les adultes y sont plus sujets que les vieillards. Les personnes corpulentes , dont les chairs sont molasses , qui abondent en humeurs , qui ont fait souvent des excès de vin , ou qui mangent trop de lait , prennent l'infection plutôt que les autres , & elle a plus de violence & de malignité dans ceux qui sont secs & bilieux. Les Symptomes qui la precedent sont une fièvre aiguë , un mal de tête violent , de grandes douleurs

douleurs dans le dos , qui en sont un signe indubitable ; la peau paroît sèche , on est appesanti , on a de la peine à respirer , les yeux deviennent rouges , le sommeil est troublé par des songes effrayans , on baille , on s'étend , la tête bat , & on peut à peine la supporter ; on a des maux de cœur continuels , avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos sont violentes , les maux de cœur insupportables , qu'on ne puisse trouver de repos nulle-part , que tout le corps soit brulant , que la couleur du visage soit haute & ardente , ce sont autant de signes d'une verole très-maligne. Plusieurs de ces symptomes sont communs à la rougeole , que les Arabes regardoient comme une espece de petite verole , & qu'Avicenne appelle avec assez de raison *Variola cholerica*. Si la chaleur qu'on sent est plus forte , la difficulté de respirer & l'oppression plus violente , & particulièrement s'il survient une toux , & une demangeaison des oreilles & du nez , il est apparent , que ce sont des signes de cette dernière maladie. Selon le même Rhazes , si les pustules sortent aisément , qu'elles meurissent bien , & que la fièvre cesse , il n'y a point de danger. Si au contraire , après la sortie la fièvre continue encore , tout est à craindre. On peut juger que la maladie est favorable , lorsque la respiration du malade est aisée , son pouls regulier , ses sens dans leur assiette naturelle , qu'il peut prendre la nourriture & dormir , que les pustules contiennent une matiere blanche , sont larges , séparées les unes des autres , en petit nombre , meurissant sans beaucoup de fièvre , sans oppression ni chaleur immodérée. Mais lorsque les pustules sont nombreuses , serrées les unes contre les autres , se communiquant ensemble , de sorte que plusieurs n'en font qu'une grande : si le cercle , qu'elles occupent , est grand , qu'elles ressemblent à de la graisse , qu'elles courent comme du feu volage , qu'elles s'élèvent comme des porreaux ou des verrues , & qu'elles ne contiennent point de matiere , on doit conclurre que c'est une espece de la dernière malignité , parriculièrement si après la sortie elles ne meurissent pas , que le malade n'en soit pas soulagé , & que la fièvre augmente après la sortie de l'humeur. Que si des pustules nouvelles viennent à sortir , lorsque les autres sont près de s'en aller , c'est une marque d'une grande plénitude d'humeur. L'espece est bien meilleure , quand elle n'est pas ac-

compagnée de grandes rougeurs. Mais si elle est d'une extrême pâleur, elle n'a pour l'ordinaire que des suites funestes. Le tems de la sortie des pustules est encore un prognostic, auquel il faut faire attention. Si elles paroissent le premier jour de la maladie, c'est une marque d'une impetuosité excessive dans les humeurs; si elles ne sortent que le troisième jour, les humeurs sont plus tempérées: enfin, si on ne les voit qu'aux jours de crise, la maladie est plus modérée encore, & les suites en seront moins fâcheuses. Il y a encore d'autres signes funestes, par exemple, une grande douleur à une partie qui devient verte, violente, rouge foncé, ou noir, ou si les pustules ne meurissent point, ou si la fièvre continue, ou si elle est accompagnée de défaillances, de maux & de palpitations de cœur. Quant aux remèdes, nous ne les rapportons point, parce que destinés à un climat chaud comme la Perse, ils ne peuvent gueres être d'usage dans les nôtres.

Ce que les Arabes ont ajouté à la Médecine.

Outre l'obligation que la Médecine a aux Arabes d'avoir décrit la petite verole parfaitement, ils ont introduit les premiers des préparations Chymiques dans la Médecine. Il est vrai qu'ils n'ont point perfectionné l'Anatomie, & qu'Abulcasis seul d'entre eux a porté la Chirurgie jusqu'à un haut degré de perfection. Mais d'un autre côté ils ajouterent beaucoup à la Botanique, & à la matière médicale, soit par l'introduction de l'espece Aromatique, qu'ils tiroient des pays Orientaux, soit par la découverte de diverses plantes nouvelles, & de plusieurs vertus des anciennes. Pour ce qui est de la Pharmacie, ils ont introduit l'usage des feuilles d'or & d'argent; ils ont trouvé le secret de tirer le sucre par coction; & d'en faire des syrops; ils ont inventé les pillules & les électuaires. Il est vrai que le naïf Guy-Patin s'est emporté contre eux au sujet de ces derniers remèdes entre autres. Mais les Arabes ne sont point les seuls Auteurs ou partisans des remèdes composés, & même Abulcasis, un d'entre eux, a déclaré que trop d'application à les faire, est une peine inutile & perdue. Galien a dans ses Ouvrages des remèdes de cette espece. Hippocrate en a parlé & s'en est servi. Deux siècles après lui Mantias, disciple d'Herophile, & Heraclide de Tarente écrivirent des traités sur les règles & sur la méthode de leur composition. Actuarius parle d'un antidote d'Hippocrate, composé de plusieurs drogues,

pour lequel les Atheniens lui firent present d'une couronne. Il ajoute même que c'est un excellent remede en bien des cas. Le Mithridat & la Theriaque d'Andromachus sont en vogue depuis plus de deux mille ans. On ne doit donc pas rejeter toute sorte de remedes composez, sous prétexte, qu'il est bien difficile de déterminer absolument quelles sont ses vertus, par la proportion des qualitez de chaque simple qui y entre. Il est constant, qu'il peut resulter d'un certain mélange une certaine propriété, qu'on ne trouve dans aucun des ingrédients qui y entrent. Quelques absurditez qu'on puisse commettre dans la composition des medicaments, la pratique en elle-même en est raisonnable, souvent elle devient necessaire, & la nature semble nous l'enseigner par ce qu'elle fait dans les eaux minerales. Pourquoi donc l'art aidé de la Chymie ne pourra-t-il à son imitation incorporer tellement plusieurs simples, qu'il en resulte un corps qui differe en même tems de chacun d'eux pris à part, & puisse produire d'autres effets? La différente combinaison des mêmes ingrédients peut de plusieurs remedes en former un d'un gout agréable. Pourquoi ne pourroit-elle pas leur communiquer une nouvelle vertu, ainsi qu'un nouveau gout?

Encore une autre remarque sur la pratique des Arabes, c'est que leur maniere ordinaire de purger étoit moins violente que celle des Grecs. Outre qu'ils avoient inventé des medicaments doux, lorsqu'il leur arrivoit d'ordonner ceux des anciens, ils en diminuoient la dose de beaucoup. Ils ne tomboient point dans l'excès de saigner jusqu'à la Syncope, *ad deliquium*, comme les Grecs faisoient, & dans les cas qui demandoient une revulsion grande & subite, où c'étoit une methode judicieuse, & dans des cas où il n'y avoit aucune necessité d'en user de la sorte.

Purgation
des Arabes
plus douce
que celle
des Grecs.

Mais à propos de saigner, nous ne devons pas oublier cette dispute extravagante, qui commença avec le quinzième siecle, sçavoir si dans la pleuresie on doit saigner du côté qu'est le mal, ou du côté opposé. Apparemment qu'ils suivoient alors l'opinion d'Archigenes & d'Aretæus, de sorte qu'on les appelloit déserteurs de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, quoique ni l'un ni l'autre n'ait donné sur ce point de regle constante & immuable. Quoiqu'il en soit, l'Université de Salamanque pre-

Plaisante
question de
Medecins.

nant le parti des Arabes, fit un décret, que personne en cette occasion n'eût la hardiesse de saigner d'un autre bras, que de celui qui étoit opposé au mal, & sollicita un Edit de Charles-Quint, alléguant que la methode contraire n'entraineroit pas moins de suites pernicieuses, que l'herésie de Luther. L'expérience a fait voir depuis, que les Arabes n'avoient pas moins de raison pour appuyer leur methode, que leurs adversaires pour la combattre. Un de ces derniers * attaqué d'une violente pleuresie, & réduit à choisir ou de perdre la vie, ou de suivre la methode des Arabes, qu'il avoit tant décriée, prit le dernier parti & s'en trouva bien, quoi qu'au fond la difference de saigner d'un bras ou de l'autre soit une pure vetille.

* Curtius.

La Medecine, la Philosophie & la Litterature des Arabes pénétrèrent bientôt dans l'Europe avec leurs armes, & y reçurent les mêmes applaudissemens qu'on leur avoit donnez ailleurs, de sorte que dans le onzième siecle la Physique & les Arts liberaux étoient designez ordinairement par le nom de *Sciences des Sarrazins*. Mais pour nous en tenir à la Medecine, long-tems avant les Croisades, & peut-être dès le milieu du septieme siecle, il y avoit en cette science des Professeurs Hebreux, Arabes & Latins, établis à Salerne, dont la réputation invita Charles-Magne à y fonder * un College. C'est-là que fleurissoit vers la fin du onzième siecle Constantin l'Africain, natif de Carthage. Il avoit voyagé en Orient pendant une longue suite d'années, & s'étoit rendu habile dans les langues & dans les sciences des peuples qu'il avoit frequentez. Il revint ensuite à Carthage, d'où ses ennemis l'obligerent à s'enfuir dans la Pouille. Il y fut recommandé à Robert Guiscard, Duc de cette Province, qui le fit son Secrétaire. On lui donna le surnom de Reginus. Enfin il se fit Moine du Mont Cassin, & dédia quelques Livres à Didier, Abbé de ce Monastere, qui devint Pape quelque tems après sous le nom de Victor troisième. Il traduisit plusieurs traitez, les uns d'Arabe en Latin, les autres du Syriaque & du Latin en Grec. Il dit, qu'il est le premier qui ait traité d'une maniere claire & distincte des maladies de l'estomach. On ne trouve rien de nouveau ni de considerable dans ses écrits.

* En l'an 802.

Histoire de
l'Ecole de
Salerne.

Environ au commencement du douzième siecle, on compila le fameux Ouvrage intitulé, *Schola Salernitana*, auquel Arnaud de Ville-neuve fit ensuite l'honneur de le commenter.

Il fut réduit en corps par Jean de Milan , qui le dédia au nom de la Faculté à Robert Duc de Normandie , fils de Guillaume le Conquerant. Cet Ouvrage contient les principaux préceptes qu'on doit observer pour la conservation de sa santé , & traite des six choses non-naturelles. Il est composé en Vers Leonins par une civilité particuliere pour le Duc , parce que cette sorte de poesie faisoit alors les délices des Normands. Ce fut par le même motif qu'ils ajouterent un chapitre entier sur la fistule dont ce Prince étoit incommodé, depuis une blessure qu'il avoit reçue d'une flèche empoisonnée. L'histoire nous apprend à ce sujet que les Medecins déclarerent la playe incurable , à moins que quelqu'un ne voulût bien la sucer. Le Duc ne voulut point employer ce remede cruel , de peur de causer la mort de quiconque le lui donneroit. Mais Sibylle son épouse profitant du sommeil du Prince , lui rendit elle-même ce genereux office , sans qu'il s'en aperçût. Illuste par sa vertu & par sa beauté , elle meritoit sans doute un meilleur sort que celui de mourir du poison qu'elle avoit succé. A l'imitation de l'Ecole de Salerne , les statuts du College de Salerne sont également extraordinaires & judicieux. Il a saint Matthieu pour Patron , & la devise de son sçeau consiste en ces deux mots, *Civitas Hippocratica*. Il est composé de dix Docteurs seulement , qui se succèdent les uns aux autres , selon leur rang d'ancienneté. L'examen par où ils passent est fort severe , & roule principalement , ou sur la Therapeutique de Galien , ou sur le premier Chapitre du premier Livre d'Avicenne , ou enfin sur les Aphorismes. Le Prétendant doit avoir vingt & un an , & être fourni de certificats , qui témoignent qu'il a étudié sept ans en Medecine. Si c'est pour être reçu Chirurgien seulement , il faut que la personne ait étudié l'Anatomie pendant un an. Celui qu'on reçoit doit jurer d'être obéissant & fidelle à la Societé , de refuser de l'argent des pauvres , & de ne partager en aucune maniere le gain des Apoticaire. On lui met ensuite un livre à la main , un anneau au doigt , une couronne de laurier sur la tête , & on finit la ceremonie par un baiser que chacun des Docteurs , qui la font , lui donnent. Il y a encore plusieurs autres reglemens pour la pratique , particulièrement celui , que les Apoticaire seront obligez de comp ser leurs Medicamens selon les ordres du Medecin , & de ne les vendre qu'à un certain prix fixe.

C'est ainsi que de fort bonne heure on vit fleurir la fameuse Ecole de Salerne , qui eut ensuite plusieurs beaux privileges, & entre autres celui d'être la seule avec celle de Naples, qui pût donner des degrés & des licences pour pratiquer. Ce fut l'Empereur Frederic II. qui lui donna ces Privileges , environ l'an mil deux cents vingt-cinq. Ce Prince étoit tout ensemble un excellent juge , & un zélé protecteur des sciences. Ce fut lui qui en ce tems-là favorisa & encouragea le projet de traduire en Latin tous les Ouvrages des Arabes.

Egidius, Moine Benedictin & Medecin de Philippe Auguste, à ce qu'on dit , écrivit en Vers hexametres Latins un traité de la vertu des medicamens , des urines , & du pouls. Telle fut la vogue de cet Ouvrage, qu'on le lisoit dans les Ecoles publiques, & que Gentilis , Ecrivain fameux de ces tems-là , l'orna d'un Commentaire.

Juifs étu-
dient la Me-
decine.

Outre ces Medecins, les Juifs se distinguoient dans le monde par la profession de la medecine, soit parmi leurs Tribus, soit parmi les Chretiens & les Maures. Environ l'an deux cents de Jesus-Christ, ils avoient eu une espece d'Université à Sora en Asie. Dès les commencemens du Mahometisme , plusieurs d'entre eux avoient été employez par les Califes en qualité de Medecins. On peut même observer que c'est parmi eux une sorte d'éducation Nationale, comme l'est une autre profession, que nous appellerons des Pourvoyeurs. Car nous lisons dans l'Histoire Byzantine qu'ils étoient souvent employez à pourvoir les armées Imperiales de toutes sortes de munitions , de même qu'ils font aujourd'hui parmi plusieurs Nations de l'Europe. On les avoit vûs pratiquer la medecine dans les Cours de Charlemagne & de Charles le Chauve. Mais ce ne fut rien au prix de la réputation où ils parvinrent vers la fin du dixième siecle. Etant presque les seuls qui entendissent la Langue Arabe , ils étoient aussi les principaux Medecins qu'il y eût alors en Europe, où il n'étoit pas possible d'avoir des versions d'Hippocrate ni de Galien. Il y eut jusqu'à des Papes qui en retinrent à leur service en cette qualité. Ils n'étoient pas moins confiderez chez les Rois Maures d'Espagne. Leur Nation fut même incorporée en quelque maniere avec les Maures, * lorsque ces derniers s'emparerent de l'Espagne , & on leur assigna ensuite Cardoue & Grenade pour leur demeure.

* Environ
l'an 714.

Comme la Medecine nous étoit venue des Arabes , c'est d'eux aussi que nous vint la Chymie long-tems après. *Roger Bacon* est celui qui l'introduisit en Angleterre. Il étoit d'une famille noble près d'Ilchester. * Il commença ses études à Oxford. Il étudia les Mathematiques & la Physique à Paris. De retour à Oxford il s'appliqua à la Philosophie & aux Langues , & le fruit de cette étude fut une Grammaire Latine , Grecque & Hebraïque. Il expliqua la nature des miroirs concaves spheriques , & démontra leur faculté de brûler les choses de loin. Son traité de perspective montre jusqu'où il porta la science de l'Optique , & les branches qui en dépendent. Il y parle de la reflexion & de la refraction de la lumiere. Il décrit la chambre obscure , & les differentes sortes de verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur de l'objet , & qui l'approchent ou qui l'éloignent de l'œil. On y voit entre autres choses , qu'il a connu parfaitement les Telescopes. Il faisoit de grosses dépenses en instrumens de Mathematiques. Il dit lui-même, que dans l'espace de vingt ans il avoit dépensé soit en instrumens, soit en livres , plus de deux mille livres sterling , ce qui étoit une somme prodigieuse de son tems. Il étoit presque le seul Astronome qu'il y eût alors. C'est lui qui présenta au Pape Clement IV. un plan de réformation du Calendrier , qui fut suivi à peu de choses près par Gregoire XIII. Son genie penetrant ne se borna pas à ces sortes d'études. Il approfondit les secrets de la Méchanique , par le secours de laquelle on dit qu'il fit un char volant, qu'il donnoit des mouvemens aux statues , & qu'il faisoit sortir des sons articulez d'une tête de bronze. On lui attribue aussi l'invention de la poudre à canon. En un mot , il n'ignoroit presque rien dans son tems , où peu de personne savoit quelque chose, où la cinquième Proposition d'Euclide étoit appelée le *Pont aux ânes*, où il regnoit en un mot une ignorance grossiere par toute l'Europe. Il a fait aussi de bonnes choses sur la Medecine. On trouve ensuite l'histoire des Chymistes , Guillaume de Saliceto , le premier qui ait prescrit des remedes Chymiques , & Arnaud de Ville-neuve. Ce dernier étoit de Milan , * si nous l'en croyons lui-même. Le desir d'apprendre lui fit passer vingt années à Paris , dix à Montpellier , & visiter les Universitez d'Italie. Il passa même en Espagne pour y apprendre sous les Medecins Arabes leur methode & leur Langue. Jacques II.

Eloge de
Roger Bacon.

* Il étoit
né l'an 1214
& mourut
le 11. Juin
en 1291.

* Il y a
apparence
qu'il étoit
né vers le
milieu du
12^e siecle, &
qu'il mourut
en 1292.

Roi d'Arragon l'envoya vers le Pape Clement V. à Avignon au sujet de quelques demêlez sur son titre de Roi de Jerusalem. Ce fut pendant son séjour en Espagne, qu'il fit connoissance avec Raimond Lulle, qui le nomme souvent son Maître. Pour son malheur, il voulut se distinguer par la Théologie, comme il faisoit par la Medecine, par la Chymie, & par la connoissance des Langues. Il ne s'en tint pas à cette espece d'imprudence. Il osa encore étaler ses sentimens avec une liberté entiere, & ne craignit point de vaincre un Moine fameux dans une dispute où le Pape assistoit. Pour comble d'imprudence, il parla mal des Moines & de la Messe, tellement que la Faculté de Theologie de Paris condamna quinze propositions qu'il avoit avancées, l'une desquelles portoit, *que les œuvres de miséricorde & la pratique de la Medecine étoient plus agréables à Dieu, que le Sacrifice de l'Autel.* Enfin la crainte de tomber entre les mains de l'Inquisition, comme Pierre de Apono, lui fit prendre le parti de se retirer chez Frederic d'Arragon, Roi de Naples & de Sicile.

* Il naquit
en 1258.

Pierre de Apono vient ensuite. * Il étoit né dans le territoire de Padouë à Apono, où sont ces bains chauds fameux dans l'Antiquité. Il étudia long-tems à Paris, où il prit ses degrés, & écrivit son Conciliator. Il avoit la réputation d'être également versé dans la Physionomie, dans la Chymie, dans les Mathematiques, dans l'Astrologie, & dans l'art Talismanique. On dit que cette dernière raison le fit soupçonner de Magie par l'Inquisition, qui se saisit de sa personne. Heureusement sa mort prévint sa condamnation, de sorte qu'il ne fut brûlé qu'en effigie.

Caractère
singulier de
Jean Gad-
desden.

Le Docteur Freind rapporte ensuite l'Histoire de Gilbert l'Anglois, & de Jean Gaddesden. Le caractère singulier de celui-ci merite qu'on s'étende sur ce qui le regarde. Habile à connoître jusqu'où l'homme pouvoir être trompé, il n'a jamais manqué de mettre à profit la crédulité & les passions de ceux qui avoient affaire à lui. On le voit toujours appliqué à tendre des pièges aux gens délicats, aux Dames & aux personnes riches. Il alloit jusqu'à enseigner aux femmes des eaux pour leur teint, & des drogues pour teindre leurs cheveux. Ses égards pour les riches vont jusqu'à se faire une étude particulière de leur trouver des remedes bien choisis & très-chers, dont il leur ordonne toujours le double de ce qu'il ordonne

ordonne pour les pauvres. *Experimentum meum si sit pro divite duplum*, *ossis cordis cervi*. Ce n'étoit pas assez pour lui de se distinguer dans la Médecine, s'il ne donnoit encore des preuves de sa profonde littérature, en donnant les étymologies de divers mots. Par exemple, il dit que *Peritonæum* est appelé ainsi, à cause qu'il est situé *juxta tonantem* *Hernia quasi rumpens enia*, c'est à-dire, *intestina* *Phthisis* vient, dit-il, de *tussis*, & *chiragra*, de *chiros*, & de *gradior*. C'est bien autre chose sur le mot *Epilepsie*; il le derive de *Epi*, & de *lædo*. C'est pourquoi il observe qu'on l'appelloit aussi *hiera noson*, de *hiera*, qui signifie *sacra*, & de *nôces*, parce qu'elle nuit aux parties nobles, & les offense. C'est ainsi qu'à l'imitation de son maître Gilbert, il fait parade de son habileté dans la Philologie; mais c'est aussi avec un succès semblable. Il n'affecte pas moins de faire briller ses talens poétiques, jusques là qu'il y a à peine une seule page de ses Livres qui ne soit ornée de ses vers, qui ont cette bonne qualité, qu'il faut être la mélancholie même pour les lire, sans en être réjoui. D'un genie turbulent & entreprenant, il falut qu'il se mêlât de faire des opérations de Chirurgie, dont il s'applaudit extrêmement. Il se vanta aussi d'être grand Oculiste, & pour les infections dans les yeux, (c'est le terme dont il use) il déclare qu'il a inventé un remède, mais qui n'est propre que pour les riches, *experimentum meum, quod divitibus convenit*. Il nous avertit aussi, qu'il est grand Physionomiste, & son dessein étoit de composer un Traité de la Chiromancie, si Dieu lui conservoit la vie & la santé. Mais à notre grand regret, cet excellent Commentaire sur l'art de dire la bonne aventure est perdu. Il étoit aussi grand amateur de secrets, qu'il vendoit un prix exorbitant, témoin ce remède fait de trois grenouilles, dont il dit en propres termes qu'il avoit eu une somme considérable des Barbiers. *Pro quo habui bonam pecuniam à barbitonsoribus*. Aussi il n'est point de maladie pour laquelle il n'ait un secret exprès. Il dit avoir guéri vingt personnes hydropiques avec le *spica nardi*; mais c'est un remède, qu'il ne veut point qu'on donne sans en avoir été payé auparavant, *nec debet dari nisi accepto salario*. Plus le cas étoit compliqué & difficile, plus'il faisoit paroître de plaisir à l'entreprendre. Quelqu'un étoit-il tourmenté de la pierre? il pouvoit la faire dissoudre. Un autre étoit-il cruellement affligé de la goûte? il pouvoit

attirer l'humeur au dehors, par le moyen d'un Cataplasme ou d'un onguent. Il pouvoit vaincre l'obstination du mal-caduc avec un colier. Il guériffoit la paralysie de la langue avec de l'eau de vie. Il descendoit jusqu'aux moindres choses. Si on avoit une dent pourrie, il la tiroit. Si on étoit couvert & rongé de vermine, il avoit un secret infallible pour en délivrer. Il portoit la tendresse de cœur qu'il avoit pour les humains, jusqu'à s'abaisser à couper les cors des pieds. Il guériffoit encore la colique par le moyen d'une ceinture faite de la peau d'un veau marin, pourvu que la Buccula en fût de baleine. Il avoit un emplâtre & un caustique, infallibles pour les playes & pour les ruptures. Il guériffoit un cancer produit par une cause externe, avec de la *pareille rouge*. Il connoissoit sur tout le plaisir, qu'il y a de se mêler des femmes grosses. Il leur ordonne de la Rhubarbe rôtie, il s'insinue auprès d'elles, & sachant qu'il y a une espece de jargon particulier pour ces occasions, il badine d'une maniere hardie & libertine. Il paroît s'être appliqué en particulier à trouver des moyens d'aider la conception. Ceux qui voudront être informez des grands talens, qu'il avoit dans cet art, prendront la peine de lire les sçavants Commentaires, & les divers secrets, qu'il a publiez touchant la méthode abominable des irritatifs. Il étoit Chanoine & non pas Moine, comme quelques-uns ont crû. Il a été le premier Anglois que la Cour d'Angleterre ait employé en qualité de Medecin.

Etablis-
sement de la
Chirurgie.

* Il étoit
curé.

Environ sur la fin du quinziesme siècle *Hermolaüs Barbarus* essaye de perfectionner la Botanique, en corrigeant les fautes nombreuses des manuscrits de Dioscoride & de Pline; mais nous avons resolu de ne nous y point arrêter, afin de réserver de la place pour l'histoire de la Chirurgie. Elle commença à être cultivée avec succès dès que les savans Livres d'Abulcasis sur cette science eurent été portez en Italie, c'est-à-dire, ou du tems même de cet Arabe, ou peu après sa mort. Les premiers Chirurgiens ne firent que copier leur maître, ce qui les a fait nommer *Arabistes*, comme furent Roger de Parme, ou de Salerne, Jamerius, Roland, Brunus qui vint après eux, * Theodoric qui publia les collections de Brunus sous son propre nom. Guillaume de Saliceto est un peu meilleur, & il a même assez l'air d'un Auteur original, particu-

rement dans ce qu'il dit de la hernie charnue. Lanfranc vint ensuite, & fut suivi de Guido de Cauliaco, qui fut Medecin de Clement V. Nous lui avons obligation d'une histoire abrégée de la Chirurgie de son siècle. Il nous apprend qu'elle étoit divisée en cinq sectes. La premiere suivoit Roger & Roland, & les quatre Maîtres qui appliquoient indifféremment des Cataplasmes sur toutes sortes de playes & d'abcès. La seconde suivit Brunus & Theodoric, qui dans les mêmes occasions ne se servoient que de vin. La troisieme avoit pour chefs Guillaume de Saliceto & Lanfranc, qui tenoient un milieu, & pansoient les playes avec des onguents, & des emplâtres doux & mollets. La quatrieme secte étoit celle des Allemans qui suivoient les armées, & qui employoient sans distinction les charmes, les potions, l'huile & la laine. Enfin la cinquieme étoit celle des femmes & des ignorans, qui, dans quelque maladie que ce fût, n'avoient jamais recours qu'aux Saints.

Le Docteur Freind termine l'histoire des Ecrivains de ce siècle & de cette classe par un nommé *Jean Ardern*, Chirurgien, qui a vécu avant dans le quatorzieme siècle, dont il rapporte plusieurs choses. Cet endroit est suivi de l'histoire de ce que les Anglois appellent *Sweating Sickness*, *Morbus Sudorificus*. Elle commença en premier lieu l'année quatorze cent quatre-vingt trois, dans l'armée de Henri VII. vers le tems qu'elle fit sa décente au port de Milford. De là elle se communiqua bien vite jusqu'à Londres depuis le vingt-un du mois de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. Elle revint visiter l'Angleterre jusqu'à cinq fois, & toujours dans l'Eté. La premiere fois qu'elle revint fut en quatorze cent quatre vingt cinq. La seconde en quinze cents six. La troisieme en quinze cents dix-sept, & alors elle emportoit le malade en trois heures de tems, de sorte qu'il perit beaucoup de Noblesse, & qu'il y eut pour le moins la moitié de la populace qui fut emportée dans un grand nombre de villes. La quatrieme fois qu'elle parut fut en quinze cents vingt-huit, & elle tuoit cette fois en six heures. Plusieurs Courtisans moururent, & Henri VIII. lui même fut en danger. En quinze cents vingt-neuf, & seulement alors, elle infecta les Pays-bas & l'Allemagne. Dans cette derniere sur tout, elle fit d'étranges ravages, détruisit bien du monde, & fut en particulier cause que la conference qui se tenoit à

Histoire
de la Sue.
Angloise.

Marpurgh entre Luther & Zuingle touchant la Sainte Cène fut interrompue.

La dernière fois qu'elle revint fut en quinze cens cinquante-un. Elle emporta alors jusqu'à cent vingt personnes en un jour dans Westminster. A Sheewsbury en particulier, où résidoit le sçavant Caius, qui en a fait la description, elle parut d'une manière terrible. Il l'appelle avec raison une fièvre pestilentielle contagieuse, dont la durée étoit d'un jour naturel, & il ne regarde la sueur que comme un symptôme, ou une crise de cette fièvre.

La manière dont on étoit saisi étoit telle. D'abord elle attaquoit quelque partie particulière, & étoit accompagnée de chaleurs internes & externes, d'inquiétude, de maux de tête, d'estomach & de cœur, quoi qu'il fût rare qu'on vomît, de délires, de défaillances, & d'assoupissemens extraordinaires & excessifs. Le Pouls étoit vite & vehement, & la respiration courte & difficile. Les enfans, les pauvres, & les vieilles gens étoient beaucoup moins sujets à en être attaquez. Des autres, il y en avoit peu qui échappassent à ce mal, & la plupart moururent. Dans Shrewsbury entre autres, où la maladie dura sept mois, il perit près de mille personnes.

On n'évitoit pas même la maladie en voyageant en France, ou en Flandres. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les étrangers, qui se trouvoient en Angleterre, n'en étoient pas attaquez, & qu'au contraire les Anglois en quelque Pays qu'ils fussent, y étoient seuls sujets.

Personne n'étoit hors de danger avant les vingt-quatre heures. Le seul remède qu'on trouva fut de continuer la sueur. Il étoit nécessaire de le faire pendant long-tems; car si on l'arrêtoit, il n'y avoit rien d'aussi dangereux, ni de plus fatal. Le seul remède étoit donc d'avoir patience, & de demeurer tranquille & chaudement, sans prendre l'air, de peur du froid. Si la nature n'étoit pas assez forte pour faire cela d'elle-même, il falloit l'assister par art, & tâcher d'exciter la sueur par le moyen d'habits, de couvertures, de remèdes, de cordiaux, de vin, &c. La violence du mal étoit bien passée en quinze heures, mais il ne falloit compter sur rien avant les vingt quatre. Il étoit nécessaire d'obliger quelques malades à suer une seconde fois, & quelques temperamens durs à émonvoir furent contraints de recommencer jusqu'à douze fois. Il y

avoit un grand danger à sortir du lit trop tôt, & ceux qui n'avoient pas sué assez, tomboient dans des fievres malignes. Il falloit ne point manger de viande tout le tems que duroit la maladie, & ne boire quoique ce fût les cinq premières heures. A la septième heure le mal s'augmentoit de beaucoup, & environ la neuvième, le délire survenoit : mais il falloit absolument prendre garde de ne pas dormir. L'expérience fit connoître que cette maladie étoit plutôt une surprise de la nature, qu'aucun mal véritablement rebelle aux médicamens, si l'on prenoit un grand soin des malades dès le commencement. Car lors qu'on apportoit au mal les remèdes nécessaires, & dans le tems qu'il falloit, il étoit rare qu'on en mourût.

On devroit peut-être s'étendre de même sur l'histoire de la verole, que le Docteur Freind rapporte avec un détail sçavant. Mais il vaut mieux renvoyer à son Livre. Les choses obscènes qu'il rapporte ne sont point obscènes dans un traité de Médecine, parce qu'elles y sont nécessaires, & elles le feroient ici. Ainsi nous passons à la vie de *Linacre*, par laquelle il finit son histoire. Il naquit à Cantorbery, * & fut élevé à Oxford, d'où il passa dans l'Italie, qui étoit fameuse par le rétablissement des belles Lettres. Il y fut reçu avec une extrême bonté par Laurent de Medicis, qui lui fit la grace de souffrir qu'il eût les mêmes maîtres que ses fils avoient. Linacre aimoit trop les sciences pour ne pas profiter de cette occasion. Aussi sous la conduite de Demetrius Chalcondyle & de Policien, il fit tant de progrès dans les Langues Grecques & Latines, que le Docteur Freind ne craint point d'en faire le premier homme de son tems. Il prétend que son stile Latin a été blâmé injustement par Erasme & par Cheke. Selon lui ; quoique Linacre eût une connoissance parfaite de tous les écrits de Cicéron ; il ne se proposa pour modele que le stile de ses épitres & de ses ouvrages de Philosophie, si ce n'est qu'il s'attacha encore à imiter l'élégance de Terence avec la clarté & la délicatesse de Celse, qui souvent conviennent mieux aux matières Philosophiques, dont il avoit envie de traiter. Le Docteur Freind ne s'en tient pas à ces éloges. Charmé du stile pur & correct de Linacre, il veut que nous en jugions par nous mêmes, & copie pour cet effet la traduction que ce sçavant homme fit de la préface de Galien aux quatorze Livres de la

Vie de Linacre.
• En 14

xxxviij. I D E E G E N E R A L E D E L' O U V R A G E
méthode de traiter les maladies. Une grande connoissance
de la langue Latine ne fut que le moindre mérite de Linacre.
Il se distingua tellement dans la Medecine, qu'à son retour
dans sa Patrie, il fut chargé par Henri VII. de l'éducation &
de la santé du Prince Artur. Il fut ensuite Medecin du Roi
lui même, de Henri VIII. & de la Reine Marie. Le Docteur
Caius fait un portrait magnifique de ses mœurs, de sa poli-
tesse, de sa sincérité, de l'horreur qu'il avoit pour la lâcheté,
de sa fidélité pour ses amis, de son ardeur à encourager les
jeunes gens, qui avoient du mérite, & de son zele pour
l'avancement & pour l'honneur de sa profession. Linacre ne
ne se contenta point d'avoir fondé trois lectures en Medecine
à Oxford & à Cambridge. Considerant qu'il n'y avoit pres-
que plus de Medecins que des Moines ignorans, ou des Em-
piriques fourbes, & que chaque Evêque dans son Diocese
admettoit à son gré ceux qui se présentoient pour y prati-
quer, il crut qu'il falloit mettre le droit d'approuver des Pra-
ticiens en de meilleures mains. Il conçut donc alors le projet
d'un College de Medecine. Protegé par le Cardinal Wolley,
il obtint des Lettres Patentes, que le Roi confirma ensuite,
pour établir une société de Medecins à Londres. Ce College
subsiste encore, & jouit du privilege d'admettre seul quelque
personne que ce soit à pratiquer la Medecine, & de revoir
les ordonnances des Medecins. Personne ne peut même exer-
cer la Medecine en aucun endroit d'Angleterre hors de
Londres, jusqu'à ce qu'il ait été examiné par le President,
accompagné de trois Membres du College, & qu'il ait reçu
d'eux des Lettres testimoniales, à moins qu'il ne soit gradué
dans l'une des deux Universitez. On ne choisit personne pour
Membre de cette Société, qui ne soit Docteur d'Oxford ou de
Cambridge, à moins qu'il ne soit Medecin du Roi, reconnu
& entretenu comme tel aux dépens de la Nation. Le même
College est chargé par d'autres actes de visiter les boutiques
des Apoticaire, & d'examiner les medicamens, chose qui n'est
pas moins à l'avantage des malades qu'à celui des Medecins.
Linacre présida dans ce College les sept dernieres années de sa
vie. Ceux qui voudront mieux connoître son histoire & ses ou-
vrages, n'ont qu'à consulter une Lettre Latine du sçavant
Monsieur Maittaire au Docteur Freind, que ce dernier a in-
serée dans son supplément.

College
des Medecins de Lon-
dres.

AVERTISSEMENT.

J'Ai écrit cette *Histoire* sans penser à la rendre publique ; je n'avois en d'autre vûe en écrivant, que de remplir quelques heures de loisir, mais on m'a persuadé de revoir mon *Ouvrage*, & j'y ai fait quelques *Additions*. Le *Lecteur* peut facilement s'imaginer que j'ai été obligé de consulter plus de livres que je n'en avois d'abord consulté. J'ai rapporté à chaque matière ce qu'on a écrit depuis la première ébauche de cette *Histoire*. Les feuilles qui traitent de l'*Hernie inguinale* étoient imprimées avant que j'eusse lu la traduction de la *Chirurgie* du *Sieur Garengeot* ; il est le premier qui a traité de cette *Hernie* ; mais l'essentiel de ce qu'il a dit sur cette matière avoit été expliqué il y a quatorze ans dans une *Assemblée publique*. Si mon travail peut être de quelque utilité à ceux qui sont versés dans la lecture des anciens *Médecins*, ou donner quelque goût pour ces *Auteurs* à ceux qui ne les connoissent pas, je croirai qu'il ne sera pas inutile. S'il arrive que j'aie vainement travaillé pour les autres, j'aurai du moins réussi à m'amuser moi-même.

Monsieur de B. s'est donné la peine de traduire en *François* mon *Ouvrage*, durant le séjour qu'il a fait en *Angleterre* en 1726. J'ai revû la traduction pour la rendre plus exacte ; & un *Médecin François* s'est chargé du soin de l'*Impression*. Cette *Histoire* avoit besoin d'une nouvelle traduction, celle qui a été faite en *Hollande*, étant défigurée & pleine de fautes grossières.



A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour Titre : *L'Histoire de la Medecine depuis Galien*, avec un autre Manuscrit, dont le Titre est : *Traité de la Formation de la Pierre dans le corps humain, des suppressions d'urine & des Operations de la Taille*. A Paris ce 8. Août 1726. CASAMAJOR.



HISTOIRE DE LA MEDECINE DEPUIS GALIEN.

*REMARQUES CHRONOLOGIQUES
SUR L'HISTOIRE DE M. LE CLERC.*



J'AI attendu avec beaucoup d'impatience la nouvelle édition de l'Histoire de la Medecine de M. le Clerc ; parcè que j'ai toujours fait grand cas de cet Auteur : dans les trois parties de son Ouvrage l'on voit un jugement sûr , soutenu d'un sçavoir profond ; l'histoire y est conduite jusqu'au tems de Galien. M. le Clerc ayant fouillé dans les Ouvrages de cet Ancien, & de tous les Ecrivains qui l'avoient précédé, est remonté à plus de six cens ans ; il a rassemblé ses Memoires non-seulement avec un travail infatigable, mais aussi avec un discernement exquis. La Philosophie, la Theorie, & la Pratique de tous les anciens Medecins est développée avec tant de netteté & d'étendue, qu'à peine est-il une notion, une maladie, un remede, ou même un nom d'Auteur dans un espace de tems si considerable, dont il n'ait parlé exactement.

Dans cette édition il nous donne (en 56. pages ,) un plan qu'il voudroit faire servir de continuation à son histoire jusqu'au milieu du seizième siècle; espace de 1200. ans , trop étendu sans doute pour être bien développé dans un abrégé si étroit ; & encore M. le Clerc en a-t-il rempli la moitié , en rapportant tout l'obscur galimathias de Paracelse ce Fanatique , sans lettres & sans jugement ; on a souhaité que je dise ce que je pense sur cette piece ; je souhaiterois pouvoir en parler de même que du premier Ouvrage ; mais elle me paroît non-seulement imparfaite & superficielle , elle est encore inexacte & fautive en plusieurs endroits. Je vais faire par déference quelques remarques sur cette partie de l'histoire de la Medecine : quoique j'aye assez de loisir à present , je ne pourrai pas beaucoup avoir recours aux Livres ; * ainsi qu'on n'attende point de moi quelque chose de parfait , qu'on se contente de quelques observations telles que pourront me les fournir ou ma memoire ou une legere revue de quelques Auteurs.

^a *In Chrysostomo.*

Monsieur le Clerc place Oribase Ætius Alexandre & Paul sans aucune distinction dans le quatrième siècle. Il faut avouer que tous nos Historiens , même les meilleurs parlent d'une maniere très-confuse du tems dans lequel ces Auteurs ont vécu ; ils sont si négligens , que c'est assez pour eux s'ils approchent de cent ou deux cens ans de la veritable époque. Mais on peut aisément remarquer que si M. le Clerc les avoit lûs avec le même soin & la même attention qu'il a lû Hippocrate & Galien , il auroit beaucoup plus approché de la verité ; les écrits mêmes de ces Auteurs lui auroient fourni des lumieres ; je le prouverai en peu de paroles. Oribase , quoiqu'il ait écrit ses collections dans le tems de Julien vers l'an 360. a cependant vécu jusqu'à la fin du quatrième siècle , ce que lui-même & ^a Eunapius avec qui il avoit des liaisons , fait entendre clairement : Ætius aussi le cite souvent , mais non pas comme un homme qui a écrit immédiatement avant lui. Pour Ætius il est clair par ses propres livres qu'il n'a écrit qu'à la fin du cinquième siècle , ou au commencement du sixième ; car il parle non-seulement de S. Cyrille Archevêque d'Alexan-

* M. Freind n'eut d'abord d'autre dessein que d'écrire une lettre à un de ses amis mais enfin engagé à écrire une longue histoire , il a approfondi parfaitement les matieres.

drie qui mourut en 444; mais encore de Pierre l'Archiatre qui étoit Medecin de Theodoric, & qui par conséquent doit avoir vécu plus tard. Alexandre n'a paru qu'après, car il fait mention d'Ætius: il n'y a pas cependant une grande distance entr'eux; car outre qu'il loue Jacques Psychrestus, ^a excellent & pieux Medecin qui fut premier Medecin de Leon de Thrace avant l'an 474. & que nous trouvons cité par Ætius. Agathias qui écrivit son histoire au commencement du Regne de Justin le jeune en 565. nous dit quelle belle figure faisoit à Rome Alexandre sous le regne de Justinien, il ajoûte un fort beau compliment qu'il lui fit & à ses quatre freres qui brilloient chacun dans leur état. Il est possible qu'Alexandre n'ait point écrit long-tems avant Agathias; car Alexandre lui-même nous apprend qu'il écrivit dans un âge extrêmement avancé, lorsqu'il n'avoit plus la force de supporter les fatigues de la pratique. Observez que Vanderlinden ne sçait décider si c'est en 600. 413. ou 360. qu'il a fleuri; mais ce ne sont là que de petites méprises de Chronologie pour un Auteur qui peut faire Arætaus contemporain de Strabon & de S. Gregoire de Nazianze, & les placer tous sous le regne de César-Auguste.

Paul a vécu encore plus tard; car il fait mention d'Alexandre: & Abulpharage Ecrivain Arabe, qui nous a laissé l'histoire la plus développée de ces tems, place Paul dans le regne d'Heraclius vers l'an 621. non comme Fabricius prétend ^b dans le regne de Constantin Pogonat vers l'an 680. ^c L'Auteur Arabe met Paul immédiatement devant le Chalifat d'Othman qui commença en 643. deux ans après la mort d'Heraclius; outre cela nous apprenons de Paul lui-même qu'il avoit étudié à ^d Alexandrie; c'étoit sans doute avant que cette Ville fût prise & pillée par Amrou en 640. Par là nous pouvons apprendre en passant, que l'école d'Alexandrie étoit encore en ce tems-là dans un grand éclat, ayant continué d'être la plus fameuse pour l'étude de la Medecine: ce que dit Abulpharage ^e de Jean le Grammairien homme très-sçavant, qui vivoit alors dans cette Ville fait voir quelle collection immense de livres avoit été faite par les Rois depuis que la Bibliothèque Ptolomeane avoit été brûlée dans le tems de César. Car quand Amrou eut reçu ordre du Chalife de faire périr tous les livres, il les fit distribuer par toute la ville chez tous

a 5. 4. On
parlera ail-
leurs de ce
Jacques.

b Biblioth.
Germ. vol.
12.

c 114.

d 4. 49.

e Ibid.

les Baigneurs, dont le nombre se montoit alors à quatre mille dans Alexandrie; & quoiqu'il s'en fit un prodigieux dégât, comme on doit le supposer, il fallut six mois de tems pour les consumer entierement. Ce petit détail fait voir combien l'on peut compter sur l'exactitude ^a d'un des derniers Journaux qui fixe ainsi le tems de ces Medecins & de Dioclés.

	A. C.
ORIBASE —————	350
ALEXANDRE ———	360
ÆTIUS —————	400
PAUL —————	420
DIOCLE'S DE CARISTE	500

La dernière bévête sur le tems de Dioclés est monstrueuse; car non-seulement sa lettre à Antigonus touchant sa santé est conservée dans Paul même qui est supposé ici avoir vécu 80. ans avant Dioclés; mais encore nous sçavons que cet Auteur étoit, comme s'exprime Pline, le second après Hipocrate & pour l'âge & pour la réputation, c'est-à-dire qu'il vivoit 300 ans au moins avant J. C. Ainsi dans ce seul article il n'y a déjà qu'une petite erreur de 800 ans. Qu'on me permette d'observer que si cette lettre est bien de lui, elle ne peut avoir été écrite, comme le suppose Fabricius, à Antigonus Gonatas Roy de Macedoine qui a vécu 240 ans avant J. C. car cela éloigneroit trop Dioclés d'Hipocrate: c'est pourquoi il est plus probable que cet Antigonus étoit plus vieux, & peut-être que c'étoit le successeur d'Alexandre environ l'an 320 avant J. C. ou 130 après la naissance d'Hipocrate; & cet Antigonus répond fort bien au portrait qui y en est fait comme d'un vieux homme, aussi avoit-il passé 80 ans quand il fut tué. Par ces raisons le tems de Dioclés peut tomber dans le siècle qui a suivi précisément Hipocrate, très-près de celui d'Aristote.

Au premier coup d'œil ce détail pourra paroître une pure vetille chronologique; mais je croi qu'après quelque réflexion on reconnoitra que si le véritable tems de chaque Auteur n'est bien connu, tout détail historique sur l'état de la Medecine ne peut qu'être très-défectueux; & il s'en faudra sans doute beaucoup qu'on ne puisse connoître quels progrès elle a

fait ; où en un mot quelles ont été les révolutions en différens tems.

M. le Clerc ne donne pas plus de quatre pages à l'histoire de ces quatre Auteurs , & il pense nous en donner une assez bonne raison en disant qu'ils n'étoient que des Compilateurs. Les deux premiers & le dernier sur tour meritent ce titre, il est vrai ; mais ont-ils composé de façon à n'avoir rien de neuf, ni rien qui leur soit propre ? J'avoue que ce qu'on trouve dans ces Ecrivains est peu de chose , si on le compare avec la masse de leurs volumes, ce qu'ils ont dit se trouve dans Galien & dans quelques autres ; cependant ils ne laissent pas de fournir certaines choses qui peuvent contribuer au progrès de l'Art. Pour ce qui est de la partie historique sur laquelle roule proprement cette discussion , assurément on peut tirer de ces Ecrivains beaucoup de matieres propres tout au moins à amuser notre curiosité, si elles ne peuvent nourrir notre jugement. L'état des Sciences comme celui des Empires présente une chose dont on est également frappé , je veux dire les révolutions successives ; & ce n'est point avec un plaisir vuide d'instruction qu'un lecteur attentif suit la décadence & les progrès des sciences par degrez , ou qu'il les contemple dans leur plus grand éclat ; mais disons quelque chose de plus particulier de ces Auteurs.

ORIBASE.

ORIBASE & Ætius dont les Ouvrages forment de grands volumes, compilent il est vrai ; mais c'est quantité de bons Auteurs tels que Galien. Oribase est plein d'une abondante variété d'expressions d'où l'on tire cet avantage, que souvent un passage ou un Auteur en explique un autre ; il faut lui rendre cette justice que c'est à lui à qui nous devons principalement l'intelligence de plusieurs passages de Galien, lesquels regardent l'Anatomie & la Médecine. Ætius écrit d'une manière plus claire ; il traite d'un plus grand nombre de maladies qu'Oribase n'a fait, ou dans son abrégé, ou dans ses discours à Eunapius ; il est plus circonstancié dans la description des symptômes , & dans la méthode qu'il donne pour la Cure.

ORIBASE.

M. le Clerc dit que ces deux Auteurs fournissent tout ce

ORIBASE. qu'il y a d'essentiel dans la Theorie & dans la pratique, particulièrement dans l'Anatomie & la Chirurgie. Mais je dois observer qu'Ætius dans son long Ouvrage ne parle de l'Anatomie, ni de l'usage des parties, & tout ce qui est purement Chirurgie en son Ouvrage, est répandu çà & là avec beaucoup de confusion, ce qu'il dit est très-imparfait en comparaison de ce qu'on trouve dans Paul sur le même sujet : raison pour laquelle je crois que *Fabricius ab Aquapendente* grand Maître en Chirurgie juge à propos de suivre presque par tout l'autorité de ce dernier Ecrivain préférablement à celle d'Ætius. Oribase à la vérité (dans deux gros Livres qui sont les deux dernières de ses collections qui nous restent,) a décrit toutes les parties du corps humain connues alors; mais il n'a ajouté que très-peu de chose à ce que Galien a dit dans ses Ouvrages Anatomiques; & c'est sur ce Traité plutôt que sur aucun autre de ses écrits, qu'il mérite le nom qu'on lui a donné, je veux dire le nom de Singe de Galien. On trouve en lui seulement une chose qui a été omise par Galien, ou peut-être qui a été perdue avec quelques autres Ouvrages de ce grand homme. C'est la description des glandes salivaires qui est telle.^a » A chaque côté de la langue sont couchez les orifices des » vaisseaux qui déchargent la salive, & dans lesquels on peut » porter une sonde; ces vaisseaux prennent leur origine des » racines de la langue où les glandes sont situées. Ils sortent de » ces glandes de même que les artères & conduisent la liqueur » de la salive qui humecte la langue & toutes les parties voisines.

^a Lib. 24.
3.

Oribase est fort étendu dans ses explications anatomiques, cependant dans ses trois différens Ouvrages à peine nous donne-t-il quelque chose qui ait du rapport à la Chirurgie, ou au moins qui concerne tant soit peu l'opération Manuelle; excepté qu'on ne veuille pas compter parmi ses ouvrages deux petits Traitez qui sont copiez d'Heracles & d'Heliodore: & même fussent-ils à lui, qu'ils contiennent peu de Chirurgie! Ætius étoit sans doute^b Praticien en fait de Chirurgie; il rend quelque raison presque de chaque opération, il est plus étendu même que Celse sur les opérations qui se font aux yeux; cependant il ne dit rien d'une des plus importantes parties de la Chirurgie, je veux dire des fractures & des laxations: partie sur laquelle Celse juge à propos de donner un Livre entier.

^b 4. 3. 3.
4. 4. 39.
Etc.

Oribase & Ætius ont conservé plusieurs fragments de l'Antiquité; quelques-uns sont d'un prix considerable, & ne se trouvent nulle-part que chez eux. Parmi un grand nombre d'Auteurs, ne parlons que d'Archigenes & d'Herodote le chef de la Secte *Pneumatique* dont ils nous ont ramassé plusieurs choses, aussi-bien que de Posidonius & d'Antyllus; tous ces Auteurs sont d'un merite assez considerable, quoique M. le Clerc ne parle du second que fort legerement, & qu'il ne fasse pas seulement mention des deux derniers, quoique louez tous les deux par Galien, particulièrement Posidonius. Antyllus, suivant Oribase ^a, a écrit plusieurs Livres, où en differens endroits il traite de l'Art Gymnastique. Dans ces restes que nous ont conservé ces Auteurs, on voit quelques sortes d'exercices dont ni Galien ni aucun autre avant lui ne font mention: & entr'autres on y trouve le ^b *Cricilasia*, comme l'appellent par méprise les Traducteurs, au lieu de *Cricoëlasia*. ^c Comme cet exercice n'avoit pas été en usage pendant plusieurs siècles, *Mercurialis* lui-même qui est celui qui a fait les recherches les plus judicieuses sur ce sujet, ne prétend point l'expliquer; & je pense que quoiqu'on en trouve une description dans Oribase, on aura bien de la peine à s'en former une idée. Ætius nous a fourni quelques pièces du même Auteur, comme aussi de quelques autres anciens Ecrivains, particulièrement de Soranus le Méthodiste & de Leonides l'*Episynthetique*; ce dernier fut très-habile en Chirurgie: ajoûtez à cela qu'on trouve dans ces deux Auteurs plusieurs remedes nouveaux, & qui n'avoient pas été décrits par leurs prédecesseurs.

Oribase, ou de ce qu'il prend d'Apollonius, ou de ce qu'il nous donne de lui-même, parle très-amplement des bons effets de la saignée par voye ^d de scarification; chose très-peu connue aux Auteurs qui l'ont précédé: & il nous assure par sa propre experience, qu'elle est d'un grand usage dans la suppression des mois, dans les fluxions des yeux, dans le mal de tête, dans la courte haleine, quand même les malades seroient dans un âge très-avancé. Il nous rapporte ce qui lui arriva à lui-même, lorsque la peste affligea l'Asie, il en fut attaqué, le second jour il scarifia sa jambe, en tira deux livres de sang, ce qui le remit entierement; plusieurs personnes suivirent sa méthode, & s'en trouverent bien.

ORIBASE.

a Collect.
6. 21.

b Ib. 26.
c j. 8.

d Collect.
7. 20.

ORIBASE.

Il faut observer en passant que cette maniere de scarifier étoit différente de celle qu'on pratique par le moyen des ventouses. Les Medecins Arabes semblent n'avoir connu que celle-ci: ^a & il est clair ou par ce passage ou par plusieurs de Galien que les Anciens faisoient de profondes incisions dans la peau avec un canif; ils croyoient que la grande quantité de sang qu'ils tiroient ainsi, étoit équivalente à la saignée qu'on fait en ouvrant la veine. Les Egyptiens se servent aujourd'hui même de cette méthode; Prosper Alpin en décrit amplement l'appareil ^b: ils font une forte ligature sous le jarret, frottent la jambe, la mettent dans de l'eau tiede, la frappent avec des roseaux pour la faire enfler & la scarifier ensuite: procedé différent en tout des ventouzes; aussi dans la cure des vertiges ^c, Oribase lui-même parle de ces méthodes comme de deux operations toutes différentes.

^a *Albucasis*
lib. 2.

^b 3. 5.

^c *Synops.*
8. 5.

43. 10.

Nous trouvons dans cet Auteur l'histoire d'une maladie surprenante, & dont personne ne parle avant lui; c'est une espece de mélancolie ou de rage, qu'il appelle *λυκανθρωπία* ou *λυκάνθροπος*, il en donne cette description. Les personnes affligées de cette maladie sortent la nuit de leurs maisons, & imitent en tout les loups, ils errent parmi les sepulchres jusqu'à la pointe du jour. ^e Vous pouvez les connoître à ces symptômes: ils ont la mine pâle, les yeux chargez, creux, secs, ils ne font point humecter de la liqueur qui forme les larmes; leur langue est sèche & brûlante, la salive tarit, la soif est extrême, leurs jambes par les meurtrissures qui s'y font dans les chûtes auxquelles ils sont exposez la nuit, se couvrent d'ulcères incurables. ^f Ætius fait la même description avec quelques petites variations; il appelle seulement cette maladie *κυνανθρωπία*, aussi-bien que *λυκανθρωπία*; il observe que c'est au mois de Février ^g qu'elle domine: Ætius dit qu'il prend ce passage de

^e *Actuarius* ajoute qu'alors ils retournent chez eux, & reprennent leur bon sens.
Method. Med. 1. 16.

^f Parmi les pierres & les épines *Actuar.* & par des morsures de chiens. *Æt. 6. 11.*

^g Ceci semble la vraie maniere de lire, quoique *Lambecius* voulût lire *φύροντα* au lieu de *φάρμακον*, le mois qui amene cette maladie; mais c'est là certainement une construction forcée, & qui n'est nullement Grecque; & quoiqu'il rapporte quelques histoires extraordinaires que C. Peucer homme qui avoit beaucoup de foy pour la magie & qui en faisoit négoce, rapporte des gens qu'il appelle *Lycaones*, qui se trouvent dans les parties du Nord en Europe & dans l'Asie, lesquels sont saisis de cette maladie dans l'espace des douze jours qui suivent Noël, je ne pense pas qu'au moins cela puisse servir l'autorité d'Ætius.

Marcellus

Marcellus Sidetes, Auteur qui a vécu sous Adrien & sous M. Antonin, & qui a écrit quarante-deux Livres en Vers heroïques sur les maladies, comme on le sçait non-seulement de Suidas, mais encore par un ancien Epigramme ^a qui s'est conservé jusqu'à présent. Paul a donné la même relation de cette maladie mot pour mot, le titre du chapitre c'est *ὡς λυγρόνως ἦ*, ^b & Lambecius semble ^c donner la véritable raison pour laquelle ce mot *λυγρόνως* se trouve changé dans Suidas en celui de *λυγρόνως*, c'est que dans ce mot l'abréviation dont les manuscrits sont pleins, n'a pas été bien entendue. Mais je ne puis approuver sa remarque sur *Ætius*; les termes d'*Ætius* soit dans le manuscrit, soit dans l'Ouvrage imprimé, sont *ὡς μέχρις ἡμέρας τὰ μνήματα μάλιστα διακρίβωσιν*, ils ouvrent les Tombes. Gorrée a corrigé cet endroit, & veut qu'on lise *ὡς τὰ μνήματα διακρίβωσιν*, ils habitent ou vivent dans les Cimetieres; car Paul dit dans le même sens *ὡς τὰ μνήματα διακρίβωσιν*. Lambecius croit cette correction mauvaise, parce que les manuscrits y sont contraires; mais je crains que ce ne soit trop déferer aux Copistes: car le mot *διακρίβωσιν* répond beaucoup mieux à la description de cette maladie telle qu'elle est donnée par tous ces Ecrivains. La traduction d'Oribase l'exprime par *vagantur*; & Actuarius employe ces expressions *courant autour* des sepulchres & des deserts, *ὡς καὶ καὶ περὶ τῶν*: expressions qu'il prend vraisemblablement d'Oribase. Cela est fort différent de *ouvrir* les Tombes; circonstance qu'aucun de ces Auteurs ne nous donne à entendre en aucune façon. Je puis ajouter comme une autre preuve de cette interprétation, que le Démoniaque dont parle la sainte Ecriture, & qui étoit affligé d'une maladie approchante de celle-ci, est représenté comme ^d faisant sa demeure parmi des tombeaux; comme ^e habitant dans les Cimetieres, & se faisant des playes lui-même avec des pierres. D'ailleurs le terme *μάλιστα* prouve la justesse de la correction de Gorrée; car on ne sçauroit former de sens en lisant autrement: cependant ^f *Donat Hautemer* reçoit ou plutôt confond les deux manieres de lire, & traduit ainsi le passage, *circa defunctorum monumenta plerumque versantur, eaque maximè aperiunt*. Je n'aurois pas fait cette digression critique, si je n'avois eu dessein de donner par là une preuve des méprises grossieres dans lesquelles tombent

ORIBASE:

^a *Kuster in Suidam.*^b 3. 16.^c *Library. Cæsar. lib. 6. 149.*^d *S. Mark.*^e 3.^f *S. Luc.*

8. 27.

^f *Atterhod.**Med. c. 98.*

ORIBASE. les hommes les plus sçavans lorsqu'ils prononcent sur des sujets qui ont du rapport à la Medecine, sans avoir quelque connoissance de cette Profession, & des differens Auteurs qui en ont écrit. Pour ce qui est de la maladie elle-même, je remarquerai seulement, que si l'on peut ajoûter foi aux voyageurs, elle a été assez commune dans quelques Pays tels que la Livonie, l'Irlande, &c. & nous lisons dans nos Medécins Modernes des descriptions de semblables cas. Un Auteur que nous ne faisons que de citer, c'est-à-dire *Donat*, dit qu'il en a vu lui-même deux exemples: l'histoire que ^a *Forestus* rapporte est très-remarquable, & s'accorde avec la description d'Oribase non-seulement par ce qui est rapporté *des ulcères* des jambes, mais encore par la circonstance dont j'ai parlé, je veux dire *la frequentation des Cimetieres*. Le mot Grec employé pour exprimer cette maladie l'exprime très-bien; malgré cela *Vanderlinden* est un Ecrivain si peu attentif, qu'il en fait une expression synonyme avec *la rage des loups* mêmes.

Vous voyez qu'il se trouve dans *Oribase*, quoique Compilateur, quelque chose de nouveau par rapport aux maladies, ou du moins quelque chose qu'on ne trouvera dans aucun des Auteurs qui ont été avant lui, & qui nous restent. Il étoit non-seulement au rapport de tous les Auteurs homme d'un grand génie, mais il avoit encore une grande experience; car il avoit été prodigieusement employé: si on le lit avec attention, ce que je croi qu'ont fait rarement ceux qui ont prétendu en donner le caractère, on trouvera en lui les plus sûres regles de pratique pour plusieurs cas. Je vais donner seulement une preuve de cela, je prens l'Epilepsie; ^b il décrit la cure de l'épilepsie aiguë & de la chronique; il marque ce qu'il faut faire durant l'accès & après l'accès; quand l'accès est passé, il ordonne la saignée, & après quatre ou cinq jours lorsque le corps a pris des forces, il prescrit la *purgation*: trois jours après il ordonne les *Ventouzes* & la *scarification*. Il repete ces évacuations, & quelquefois il employe les *Sinapismes* à des distances convenables; il donne dans les intervalles une bonne nourriture, des remedes chauds comme le *Castor*, la *Menthe*, la *Rue*, & le *jus Cyrenaique*. Je ne sçaurois dire s'il y a quelque raison de soupçonner qu'il ait pris cela de *Posidonius*, ou de ce qu'a dit ^c *Ætius* sur le même sujet; mais il est sûr que

^a 10. 25.

^b Syn. 3. 3.

^c 6. 11.

la methode est bonne & conforme à une pratique fondée sur la raison. L'abregé de ce que Galien a dit sur le même sujet n'est pas à beaucoup près si plein ni si circonstancié ; & l'on peut remarquer que quoiqu'Oribase fasse mention de specifics ; (car les Anciens en ont eu une aussi grande opinion que nous) & qu'il prescrive par exemple la racine de Pivoine en forme de *collier épileptique*, il est bien éloigné de se reposer sur cela uniquement ; il ne fait veritablement de fonds comme il le doit, que sur les évacuations. Je remarquerai même que Galien dans sa fameuse Epître à Cecilianus , laquelle est le premier monument de cette espece dans l'Antiquité, ne donne pas une méthode si exacte pour la cure ; il a écrit à dessein sur ce sujet en particulier ; mais n'ayant pas de connoissance des particularitez de la maladie, il a été obligé de *supposer* chaque circonstance qui peut se presenter, aussi il donne à son écrit le titre de *πρωτον* ; même dans cette lettre qui est écrite à Cecilianus, & qui n'est pas des plus courtes, il ne prescrit pas une méthode exacte pour la cure ; après avoir parlé legerement de la purgation, il propose deux ou trois Simples, la Squille, l'Absinthe, &c. comme de bons remedes dans cette maladie ; après cela il insiste principalement sur les regles de la diete qu'il décrit très-amplement. Qu'on ne se mette pas dans l'esprit sur ce que je viens de dire, que j'ai pour cela moins d'estime pour Galien, je reconnois qu'il a été un sçavant homme & un excellent Medecin, nullement inferieur sans doute à Oribase : mais je n'ai parlé ici qu'en Historien qui rapporte les faits tels qu'ils paroissent dans les Memoires qui nous restent des Anciens.

Remarquez que cette méthode d'Oribase consiste à faire des évacuations & à donner des remedes corroborants. Quelques personnes peu judicieuses ont cru ces choses non-seulement contradictoires en apparence, elles les ont jugées encore entièrement incompatibles ; mais c'est une erreur populaire de croire que quand un Medecin ordonne un de ces remedes, il doit naturellement penser à condamner l'autre ; l'experience nous apprendra que bien loin qu'il soit contradictoire d'employer en même-tems les deux especes de remedes, c'est au contraire la méthode la plus raisonnable & souvent la plus necessaire, non seulement dans cette maladie, & dans d'autres qui attaquent la tête, mais encore dans plusieurs sortes

ORIBASE. de fièvres. Un Medecin intelligent peut déduire cette vérité de sa propre pratique ; & quiconque aura une idée claire de l'œconomie animale , sentira fort bien les raisons qui appuient la méthode d'Oribase ; il comprendra aisément la nécessité qu'il y a souvent d'évacuer , ou de faire *révulsion* , pour dissiper les obstructions qui peuvent s'être formées de la surabondance ou de la viscosité des humeurs : il verra fort bien en même tems combien il sera salutaire d'employer successivement ces remèdes , afin que le sang soit mis en mouvement ; ou pour parler plus physiquement , afin que les fluides reprennent leur circulation naturelle , pour redonner aux solides leur premier ton.

Ce petit nombre d'exemples suffira pour montrer que même dans cet Auteur , (quoiqu'il ne soit proprement qu'un Compilateur) on y peut trouver quelques reflexions nouvelles & utiles dans la Medecine ; & que qui le lit dans cette vûe , y verra quelques passages de la même nature qu'il ne sçauroit rencontrer dans les plus anciens Ecrivains.

Quoiqu'Oribase passe pour être de Sardes , il nâquit à Pergame , ^a & fut élevé avec *Magnus & Ionicus* à l'école de Zenon de Chypre , qui , je croi , enseignoit alors à Sardes ; après cela il passa de Sardes à Alexandrie , où il devint un fameux Professeur. ^b Eunapius qui entendoit fort bien la Medecine , & qui est apparemment la même personne à qui les quatre Livres de *Euporistis* , &c. sont adressez , represente Oribase comme l'homme le plus sçavant de son tems , le plus habile en Medecine , & le plus aimable dans la conversation. Il le represente comme un homme aussi considerable par son crédit que par son grand sçavoir , il dit qu'il contribua beaucoup à élever Julien à l'Empire ; en reconnoissance cet Empereur le fit Questeur de Constantinople ; ^c il eut une grande confiance en lui , comme cela paroît par une de ses lettres. ^d Sous l'Empereur suivant , Oribase par l'envie de ses ennemis tomba en disgrâce , tout son bien fut confisqué , il fut banni , & livré aux mains des Barbares ; en peu de tems il s'attira si bien leur amour & leur respect par son courage & son sçavoir , que voiant les grandes cures qu'il faisoit au milieu d'eux , ils l'adorerent comme un Dieu. Enfin il fut rappelé par l'Empereur Romain ; il jouissoit d'une réputation & d'une fortune éclatante dans le tems qu'Eunapius écrivit cette histoire , c'est - à - dire , en-

^a *Eunap. in Oribasio.*

^b *Julian. Epist. 47.*

^c *Suidas.*

^d *Epist.*

17.

viron l'an quatre cent; car Eunapius étoit alors, comme on le verra, au rang des premiers Medecins, & il n'avoit que douze ans à la mort de Julien en 363. ORIBASE.

Oribase écrivit, à la priere de l'Empereur Julien, soixante & dix Livres de collections selon Photius, & selon Suidas soixante & douze, Ouvrage qu'il compila non-seulement de Galien, mais encore de tous les autres Medecins précédens; il y ajoûta tout ce qu'il avoit appris de sa propre experience: il n'en reste que les quinze premiers, & deux autres qui traitent d'Anatomie; ils sont intitulez par le Traducteur Rosarius *le 24. & le 25. de la collection.* Il fit après cela un abrégé de ce grand Ouvrage, & le réduisit en neuf Livres pour l'usage de son fils Eustathius. Il a écrit outre cela quatre Livres sur les Remedes & sur les Maladies; cet Ouvrage est adressé à Eunapius son ami, comme je l'ai déjà dit. Outre cela Phocius parle de deux autres pièces qui subsistoient encore dans son tems; l'une consistoit en quatre, & l'autre en sept Livres qui étoient purement un abrégé des Ouvrages de Galien, & dédiées à Julien. ^{a 2. 1.} Paul fait mention de cet abrégé; mais il est perdu de même que quelques autres Traitez dont parle Suidas. Il y a plusieurs recetres d'Oribase citées par Ætius. Les Commentaires sur les Aphorismes d'Hipocrate mis au jour par Guinther comme étant d'Oribase, sont supposés. Il est surprenant que cet Editeur, qui étoit un homme de quelque sçavoir, ait pû les attribuer à cet Auteur; car outre que l'Ouvrage est une bagatelle qui ne contient rien qui soit digne d'Oribase, l'Auteur quel qu'il soit, prend si peu de précaution dans sa supercherie, qu'il fait écrire cette pièce par Oribase à la priere de Ptolomée Evergetes ^b; & bien loin d'être contemporains, il n'y a pas moins de six cens ans de distance entr'eux. C'est encore avec plus d'absurdité qu'il recommande tantôt les saintes Ecritures, tantôt Terence & Virgile ^c comme des Livres qui peuvent être consultez utilement en certains cas: & qu'il s'avise de citer cet émistiche d'Ovide ^d. *Timor addidit alas.* Tout cela prouve que ces Commentaires tels qu'ils sont, ont été écrits en Latin & par un Chrétien.

Barchusen a. donné il n'y a pas long-tems une ébauche de la Theorie de cet Auteur sur les maladies; mais assurément il auroit pû s'en épargner la peine: car Oribase n'a pas

ORIBASE. sur ce Chapitre une syllabe de plus que Galien ; il pouvoit donc ne dire rien sur cet article par la même raison qu'il donne lorsqu'il fait mention d'Ætius qui certainement parle plus au long des causes des maladies, non-seulement dans tout ce qu'il a tiré de Galien, mais encore dans ce qu'il a ramassé de plusieurs Auteurs dont Oribase n'a pas fait mention. J'ai quelquefois admiré le profond jugement de cet Ecrivain moderne qui a pû donner deux formes différentes à l'histoire de la Medecine : il a écrit ce long Ouvrage en dialogues ingenieux & en dissertations simples ; mais il se renferme dans la Theorie de chaque Medecin, comme s'il étoit moins important d'examiner leur pratique & dans la Medecine & dans la Chirurgie, & de la comparer avec la méthode de ceux qui ont vécu devant ou après eux.

Æ T I U S.

ÆTIUS. J'AI déjà dit quelque chose d'Ætius, j'observerai que dans ses Ouvrages de Chirurgie il y a plusieurs choses qui méritent d'être remarquées ; il fait mention de diverses méthodes qui sont même en assez grand nombre ; méthodes qu'il a vû pratiquer de son tems en certaines operations : il a écrit ce qu'il a pratiqué & expérimenté lui-même ; il en parle non-seulement au Chapitre de la ^a Castration, mais encore en beaucoup d'autres endroits. Il a sur ce sujet beaucoup de choses qui ne sont ni dans Celse, ni dans Galien ; & il a au moins une fois plus de différentes méthodes qui peuvent être pratiquées dans ces cas, que l'on n'en trouvera dans ces deux Medecins. Il a même certaines choses que Paul a omises. Une ^b ou deux preuves de cela : il rapporte très-exactement ^b d'*Asclepiades* la maniere de guérir l'*Anasarque* en faisant au côté interieur de la jambe quatre doigts au-dessus de la cheville du pied des incisions de la profondeur de celles qu'on fait communément par la saignée. D'abord il sort un peu de sang ; ensuite ce n'est qu'un écoulement continuel d'eau sans aucune inflammation, en sorte que l'ouverture ne se peut refermer, que l'humeur ne soit tarie, & que l'enflure ne soit passée : & cet écoulement guérit la maladie sans aucun remede inte-

rieur. *Leonides d'Alexandrie*, Auteur qui a vécu ensuite, mais ÆTIUS.
 près de Galien, & dont on voit des restes principalement dans
Ætius, dit de plus, que si les incisions aux jambes ne donnent
 pas un assez prompt écoulement, il faut en faire en d'autres
 parties du corps, aux cuisses, au bras, au *scrotum*, supposé
 qu'il soit enflé, & par ce moyen il s'évacuera une grande
 quantité de matiere aqueuse. *Archigenes* ajoûte que par ces
scarifications, non-seulement l'enflure des cuisses & des jambes,
 mais encore celle du ventre s'affaîssera. Il n'y a pas de doute
 que quand l'*Ascite* est suivie de l'*Anasarque*, cette méthode
 n'ait quelque succès, quoique dans une simple *Ascite* il puisse
 arriver qu'elle ne produise aucun effet. Hipocrate fait men-
 tion de cette operation, & elle a été faite depuis jusqu'à no-
 tre tems avec un grand succès. *Sylvius de le Boë* propose une
 autre maniere de faire la ponction; il s'en attribue l'invention,
 quoiqu'il soit clair qu'il a pris cette méthode dans *Avicenne*.
 Mais ce n'est pas ici la seule invention moderne dont on peut
 rencontrer la source dans les anciens Auteurs de Medecine.
 Quoiqu'il en soit, il est sensible pour ceux qui ont vû quelque
 chose en Chirurgie, qu'une lancette vaut mieux qu'aucune ai-
 guille pour ouvrir une *Anasarque*.

On peut se convaincre par plusieurs passages de cet Auteur
 combien le *Cautere* actuel & le potentiel étoient alors en usa-
 ge; il dit après *Archigenes*, que dans le cas de Paralyse, ^a il a 2. 2. 23.
 n'hésiteroit pas du tout de faire une eschare, & cela en plu-
 sieurs endroits; il ordonne qu'on en fasse une à la nuque du
 col, à l'endroit où commence la moëlle de l'épine; deux de
 chaque côté, trois ou quatre au haut de la tête, une au mi-
 lieu, & les trois autres à l'entour. Il ajoûte que si les ulcères
 continuent à couler un certain tems, il n'y a pas à douter d'u-
 ne parfaite guérison. Il y a des personnes qui croient que les
 cautères sont une nouvelle invention qui n'a pas été connue
 des Anciens; mais quiconque examinera la description qu'en
 donne *Ætius*, se convaincra que les Anciens ont eu sur ce
 sujet des idées aussi claires que celles qu'on a à présent; on
 en trouve plus d'une preuve dans *Ætius*. Il est plus détaillé sur
 cette operation, quand il vient à en faire l'application dans
 un Asthme inveteré, ^b lorsque tous les autres remedes ont été b 2. 4. 63.
 tentez en vain. Un cautère, dit-il, pourroit être appliqué de-

ÆTIUS. chaque côté près du milieu de la jointure de la clavicule ; mais : en prenant des précautions pour ne pas toucher la Trachée-artère , deux autres pourroient être placez près des Carotides sous le menton , un de chaque côté , de maniere que le Cautérique ne pénétrât pas plus loin que la peau ; il faudroit en appliquer deux autres sous les mamelles entre la troisième & la quatrième côte , deux plus bas vers la cinquième ou sixième côte : on pourroit en porter un au milieu du *Thorax* , près du commencement du cartilage *Xiphoidé* au-dessus de l'orifice de l'estomach & une autre de la même maniere à chaque côté entre la huitième & la neuvième côte : de plus Ætius veut qu'on en fasse trois dans le dos , un au milieu , & les deux autres positivement dessous , de chaque côté des vertèbres ; sous le col les cautères doivent être assez larges , ni trop superficiels , ni trop profonds , & tous ces ulcères doivent être entretenus pendant long-tems. Il conseille la même sorte d'operation dans un *Empyeme* & dans la *Phthisie* ; & il faut observer dans ces deux cas que l'escharre doit être faite circulairement , ce qui empêche plus long-tems l'ulcère de se fermer ; & c'est la maniere de faire les cautères par le Cautérique. Paul transcrit presque mot pour mot ce qui a été dit par rapport à l'Asthme , & prescrit la même méthode pour la cure de l'*Empyeme* ; ajoutant seulement que pour le cautère actuel , on doit se servir de la racine d'*Aristoloché* avec de l'huile mise sur le feu. Touchant la même maladie il rapporte , après Leonides , la maniere de passer un fer chaud rouge à travers la *Pleure* pour emporter la matiere purulente du *Thorax*. Il fait mention aussi de la maniere commune de faire la *Paracentese* ; mais il observe que cette operation ou tue le malade , ou laisse une fistule incurable. *Albucasis* prend cela de *Paul* ; mais la premiere observation n'est pas toujours vraie , & dans un cas si dangereux , qui ne se résoudroit à passer sur un inconvenient tel que le dernier ? Ætius non-seulement en d'autres endroits ,^a mais particulièrement dans la cure de la *Sciatique* ,^b décrit les différentes manieres d'appliquer le *Cautère Potentiel* dans les jambes & ailleurs , & dit comment l'ulcère doit être entretenu fluent , en quoi il est suivi entierement par Paul .^c Par ce que je dis là d'Ætius , il est clair , je pense , que les Anciens ont fort bien compris l'effet des cautères , & generalement parlant la meilleure.

a 4. 2. 24.

4. 2. 25.

b 3. 4. 3.

c 6. 2. 3.

73. 53.

meilleure manière de les faire, qui est par les *Cautériques*, & on les trouvera aussi d'un grand usage, sur tout dans les maladies pour lesquelles il les recommande particulièrement. Je remarquerai que les trois Chapitres touchant la *Paralyse*, l'*Emphyème* & la *Sciatique* sont pris d'Archigènes, & sont par conséquent une preuve que l'ancienneté de cette operation remonte au moins aussi haut que le tems de Domitien. C. Aurelianus fait mention de ces deux manieres de cautériser dans le mal de tête & dans la Sciatique; mais il ne l'approuve pas du tout dans le premier cas, & cependant conformément à lui, Themison qui étoit plus ancien que Celse la conseille dans la Phrysie. Il est certain que cet usage du cautère étoit bien connu d'Hipocrate, & il est décrit en termes très-clairs par Celse qui le recommande, & sur tout l'actuel dans l'Hydropisie ^a, l'Epilepsie ^b, la Sciatique ^c & la Phrysie ^d.

a 3. 27.

b 3. 23.

c 4. 23.

d 3. 25.

Pour montrer la véritable idée qu'il avoit des avantages qui reviennent de l'évacuation produite par cette operation, il pose ce principe comme une regle constante dans tous ces cas, *que les ulcères ne doivent point être guéris, qu'on doit les laisser fluere jusqu'à ce que l'humeur soit tarie, & la maladie guérie.* Ainsi *Ætius* dans la morsure d'un chien enragé conseille de tenir les ulcères ouverts quarante ou soixante jours, & s'ils venoient à se fermer, il ordonne de les ouvrir de rechef; c'étoit là certainement la pratique des Anciens, équivalente sans doute à la nôtre; on a voulu mettre une différence entre les cautères des Anciens & les cautères des Modernes; mais cette différence n'est pas essentielle; on le peut voir par le détail abrégé que j'ai donné là-dessus. Les Modernes ont poussé plus loin cette épreuve; ils ordonnent communément, (suivant l'avis de Rhazés) ^e que ces cautères soient faits dans les parties les plus charnues du corps, ou plutôt dans les interstices des muscles; au lieu que nous trouvons que les Anciens les faisoient faire quelquefois près d'un os, comme au *Sternum*, à la nuque du col, aux *Clavicules*, &c. parties dans lesquelles si l'on met quelque corps étranger pour les entretenir ouvertes, il s'ensuit que le *Perioste* sera pressé, ce qui causera de grandes douleurs; outre que dans de telles parties l'évacuation de laquelle dépend principalement la cure, ne peut jamais être aussi considérable. C'étoit là l'unique maniere parmi les Anciens de faire les cautères; car les ouvertures avec la lancette sont une invention

e De Cass-
torius.

ÆTIUS. beaucoup plus récente. Plusieurs préfèrent le cautère *Actuel* au *Potentiel*, parce que l'escharre se separe plus vîte ; mais comme le premier semble beaucoup plus rude, on lui substitue communément le dernier pour s'accommoder à l'humeur craintive du malade ; & pour cette raison il peut arriver qu'on fait le cautère plus profond. Cependant *Glandorp* qui a fort bien écrit sur ce sujet, dit qu'il croit la première sorte si bonne, qu'il aimeroit mieux qu'on fît six cautères de cette manière là, qu'un de l'autre ; il ne s'est jamais servi du cautère potentiel que deux fois.

Peut-être qu'il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose de différentes sortes de cautères appelez *Setons*, lesquels ont été décrits nettement par Lanfranc ^a il y a quatre cens ans, comme le remarque M. Bernard, & si l'on feuillette les Ecrivains qui précèdent Lanfranc, on trouvera cette pratique beaucoup plus ancienne encore. *Roland* qui a vécu dans le treizième siècle, fait non seulement mention de la chose, mais employe le mot même, ^b & décrit comment l'aiguille avec le fil doit être conduite. *Camanuzali* Medecin de *Baldach* ou Bagdet, qui a vécu au plus tard avant que cette Ville fût prise par les Tartares en l'an 1258. a écrit sur les maladies des yeux, a ramassé tout ce que les Arabes, les Chaldéens, les Juifs & les Indiens ont dit sur ce sujet ; il fait mention deux fois du *Seton* dans la cure de la cataracte, ^c & dans ce qu'il appelle *Lunella* qui est un abcès entre la *cornée* & l'*uvée*. Je pense qu'*Albucasis* décrit nettement l'operation dans l'endroit où il traite du cautère qu'il faut faire à l'aisselle lorsque l'épaule est disloquée, & qu'il y a un trop grand flux d'humeurs ; il fait le cautère avec un instrument qui a deux ou trois branches très-petites & pointues qu'il fait glisser dans la peau jusqu'à ce que les pointes ressortent de l'autre côté. ^d Il se sert de la même méthode pour les tumeurs de la rate, ^e & conseille d'entretenir long-tems l'ulcère fluent. *François de Piémont*, qui étoit Medecin de Robert Roy de Sicile vers l'an 310. transcrit les expressions d'*Albucasis*, en parlant de la dislocation au même endroit. ^f Ce ne sont pas là les seules autoritez qui prouvent que le *Seton* étoit en usage dans les tems reculez ; mais le discours de *Rhazés* touchant les cautères montre clairement que c'étoit une pratique très-usitée dans son tems. Il marque les dif-

^f *Ægritud. junctur.* 3.

ferentes places où il doit être appliqué au col , entre les côtes , au ventre , &c. Il marque les maladies auxquelles il convient. Le Traducteur appelle cela *Sectorium* ; & ces ulcères doivent être tenus ouverts *cum tentis & petiis* , ce qui est une description très-claire du Seton. Pour le mal des yeux , des oreilles ou des dents , il conseille de placer le cautère dans le milieu , c'est-à-dire , dans la partie charnue de l'oreille , & d'entretenir autant qu'il est possible le flux de la matiere. Cette operation comme beaucoup d'autres choses , peut avoir été prise d'abord d'une pratique très-commune parmi les Bergers. Columelle qui a écrit dans le tems de *Claudius* , décrit cette operation amplement & avec élégance dans ces mots. ^a *Præfens etiam remedium cognovimus radicula quam pastores consiliginem vocant. Ea in Marfis montibus plurimo nascitur, omnique pecori maxime est salutaris. Lava manu effoditur ante solis ortum, sic enim lecta majorem vim creditur habere. Usus ejus traditur talis; ancâ subulâ, pars auriculæ latissima circumscribitur, ita ut manante sanguine tanquam O litteræ ductus appareat orbiculus. Hoc & intrinsecus, & ex superiore parte auriculæ cum factum est, media pars descripti orbiculi eâdem subulâ transuitur, & facto foramini prædictæ radicula inseritur; quam cum recens plaga comprehendit, ita continet ut elabi non possit: in eam deinde auriculam omnis vis morbi pestilensque virus elicitur, donec pars quæ subulâ circumscripta est demortua excidat, & minima partis jacturâ corpus conservatur.* Cette méthode est encore en vogue aujourd'hui parmi les gens de la Campagne , & ce que Columelle propose se pratique à présent dans le cas de certaines pestes ou maladies épidémiques qui naissent parmi les vaches : & de même on trouve que ce remede a été pratiqué en forme de cautère sur le corps humain dans de semblables maladies par *J. Arculan* pour la première fois ; ce Medecin vécut dans le quinzième siècle ; plusieurs Medecins du siècle suivant profitant de son exemple , ont recommandé ce remede comme un des plus puissants préservatifs dans la peste.

Pour ce qui est du Seton en particulier , on peut observer que du tems d'Albucasis, & quelques centaines d'années après, on le faisoit en forme de cautère. *Hollier* est le premier , ou du moins un des premiers qui l'a fait comme il est pratiqué aujourd'hui avec une aiguille non chauffée, ce qui doit faire voir

a De re
rusticâ. 6.5.

ÆTIUS, avec surprise que bien long-tems après Fabrice de Hildan le décrit comme une invention qui lui appartient. Peut-être encore que la maniere de faire le Seton par incision est beaucoup plus ancienne ; & il semble qu'il y ait quelque fondement à la remarque de Severin qui sur le mot de *Sectorium* qui est dans la traduction de Rhazés, prétend qu'il n'étoit point fait par *ustion* ; il est clair aussi que Rhazés distingue deux manieres de faire cette operation, l'une par *l'ustion*, l'autre par *l'incision*, & quelquefois par les deux jointes ensemble. Et dans l'article où il ordonne que le Seton soit fait entre le nombril & la clavicule pour un asthme, une Phthisie, une Pleurésie, &c. il ajoute que le cautère doit être fait en la même place pour le même sujet. Je dois observer là-dessus, que quiconque lira ce court Chapitre de Rhazés, & considerera les maladies pour lesquelles ces sortes de cautères sont faits, sera convaincu d'abord que les Anciens ont connu le veritable usage de cette operation aussi-bien qu'aucun Moderne l'ait connu depuis. Qu'on me permette de finir sur ce sujet par une remarque que fait Severin sur le passage de Rhazés. *Nota, hoc generale esse in omni loco fontium canterizandum est, per quem fluxus humorum transire videtur ad membrum aliquod sive deorsum, sive sursum, ad intercipiendum fluxum.* Il s' imagine que l'expression *Fonticulus* telle qu'elle est employée dans ce sens, a pris de là son origine. L'observation est ingenieuse & naturelle ; & comme cette expression est certainement moderne, il peut fort bien être que c'est là l'occasion par laquelle elle a été introduite.

Ætius est le premier qui d'après Leonides nous a dit quelque chose des *Dragoneaux* ^a qui sont une espece de vers quelquefois petits, quelquefois grands, qui se nourrissent dans les jambes, & quelquefois dans les parties musculaires du bras & des côtes dans les enfans, suivant ce qu'ajoute Paul ^b. Cette maladie attaque principalement les enfans, & se voit très-souvent dans l'Ethiopie & dans les Indes. Galien ne l'a jamais vûe, il a seulement oui dire qu'elle arrivoit en Arabie ^c ; c'est pourquoi il ne prétend pas en donner la description. Ces vers se remuent sous la peau sans causer aucune douleur : au bout d'un certain tems il se fait une suppuration vers l'endroit où est l'extrémité du ver, la peau s'ouvre, & la tête de l'animal

^a Loc. aff. fest. 6. 3.

paroit. Il faut toujours laisser le ver sortir entierement ÆTIUS.
ou de lui-même, ou par le moyen d'un cordon ou par
l'incision; car s'il vient à se rompre, & qu'il en reste quelque
partie en arriere, elle cause de vives douleurs. Paul propose
une autre maniere de tirer ce ver; il veut qu'on y attache un
morceau de plomb dont le poids l'entraîne: mais d'autres
disent que par cet expedient le ver seroit sujet à se rompre. Le
ver est quelquefois extrêmement long, il est de dix, quinze pal-
mes. Albucasis dit qu'il en a vu un de vingt; & Rhazés rappor-
te qu'une personne eut quarante de ces vers dans le corps, & fut
guéri. On peut trouver dans des Auteurs plus Modernes nom-
bre d'endroits qui traitent du même sujet ^a. Comme cette ma-
ladie étoit fort commune à Medine, les Arabes l'ont appelée
Vena Medinensis, & ils lui donnerent ce nom de veine, parce
que d'abord ils douterent, comme avoit fait auparavant So-
ranus, si au lieu d'un animal vivant, ce n'étoit point plutôt
quelque substance concrete telle qu'un nerf: aussi Avicenne,
opposé à Paul, ne met point cette maladie dans la catégo-
rie des vers, mais dans celle des abcès; ils se trompoient
certainement en cela. Leonides en propres termes appelle ce
ver un *Animal*. Velschius pour étaler son érudition Arabique
dont il est très-riche à la verité, a écrit sur ce sujet un Livre
entier qui est une espece de Commentaire sur le Chapitre
d'Avicenne qui en traite. Mais Avicenne n'ajoute presque rien
à la description qu'en donne Ætius; ainsi s'il falloit absolument
à Velschius un Auteur Arabe pour Texte de son Commentaire,
il auroit aussi-bien pû choisir Rhazés qui plusieurs années de-
vant Avicenne a écrit de cette maladie d'une maniere aussi
étendue. Cette maladie nommée *Vena Medinensis*, est suppo-
sée par plusieurs Auteurs, & même par M. le Clerc dans son
supplément être la même chose qu'une autre maladie décrite
par les Arabes, & appelée *affectio bovina*; maladie qui vient
d'un petit ver qu'on trouve souvent dans les Vaches. Mais
Ætius en distingue nettement deux sortes, une grande & une
petite: & Albucasis a deux ^b Chapitres separez sur ces deux
differentes maladies, & les descriptions sont differentes l'une
de l'autre. b 2. 91.
92.

Cette maladie est souvent suivie de fièvre pendant deux ou
trois jours, & quelquefois il y survient de terribles symptomes

^a a Cleric.
de vermi-
bus, Kemp-
fer, &c.
Philosophi-
cal. tranſact.
n. 225.

ÆTIUS. & des abcès qui demandent plusieurs mois pour être guéris. Elle est très-commune en Guinée, & sur tout parmi les Naturels du Pays; Kempfer^a l'a trouvée de même à Ormuz sur le Golfe Persique; c'est pourquoi il l'appelle *Dracunculus Persarum*: cette maladie est aussi en Tartarie. Kempfer observe que cette maladie est plus commune dans les Pays les plus chauds, & particulièrement dans l'été; & il attribue la production de ces vers à la stagnation des eaux de pluies dont on a fait des amas dans ce Pays-là. Il est plus aisé, dit-il, d'être guéri de cette maladie dans le climat où elle est née; il a vû ce ver deux fois en vie, & il décrit amplement la maniere de le tirer; elle est la même que celle dont se servent nos Chirurgiens dans les Indes Occidentales auprès des Negres qui en sont attaqués.

^{a Fascicul.}
524.

b 4. 3.

Ætius s'étend partout fort au long sur les *applications extérieures*, & il a fait là-dessus presque un Livre entier; b il s'étend sur tout sur les *emplâtres* en particulier, il ramasse non seulement tous ceux que Galien a décrit dans son Traité de la Composition des remèdes; mais encore tout ce qu'il a pû trouver dans les Auteurs les plus modernes, Perses, Egyptiens, & Grecs. Il les arrange suivant leurs différentes vertus & les différens usages auxquels ils sont employez. Il est très-exact à expliquer les raisons pour lesquelles ils sont employez, & à décrire les formes de ceux qui sont destinez à dissoudre & faire supputer les tumeurs. On trouvera qu'il parle fort sensément sur ce sujet.

» Quand quelque dureté se forme, & qu'il reste encore quelque
 » sentiment dans la partie, il faut employer, dit-il, des remèdes
 » émolliens qui soient en même-tems de legers discussifs, & il y
 » en a plusieurs qui ont ces deux qualitez: car pour de violents
 » discussifs qui évacuent sans ramollir, ils diminuent l'enflure
 » il est vrai; mais ils laissent après un mal incurable: car les
 » humeurs les moins grossières étant exhalées, celles qui ont
 » quelque chose de plus consistant & de plus terrestre restent
 » en arriere & ne peuvent être dissipées par aucun Art; c'est
 » pourquoi on doit faire des emplâtres qui contiennent un
 » mélange des deux qualitez. Il faut commencer d'abord par
 » les émolliens, continuer par les discussifs, & par degrez les
 » mêler ensemble. Il faut faire aussi attention à la constitution
 » du corps aussi-bien qu'à la nature de l'enflure. De cette ma-
 » niere on peut parvenir à sçavoir se conduire efficacement.

quoique par conjecture ; en essayant deux ou trois jours l'ex- «
 perience comme elle est décrite , on pourra discerner s'il «
 convient de diminuer ou d'augmenter la force du remede. »
 Ætius est encore plus développé lorsqu'il parle de la diffe- «
 rence qui est entre les *Discussifs* & les *Suppuratifs*. Ceux qui «
 ont écrit des vertus des remedes composez , ont appelé «
 quelques remedes *attractifs* , & d'autres *discussifs* ; il y en «
 a aussi qui tiennent de ces deux qualitez , lesquelles ont beau- «
 coup d'affinité : car ceux qui attirent sont discussifs en mê- «
 me-tems , & ceux qui sont discussifs attirent , & ils agissent en «
 qualité de discussifs ou de suppuratifs avec plus d'efficace , à «
 proportion qu'il y a dans le remede plus de l'un que de l'au- «
 tre. C'est pourquoi quand on en forme l'emplâtre , il y faut «
 mêler quelquefois de la poix , quelquefois de la cire , quel- «
 quefois de l'huile ou de la résine , &c. matieres qui n'ont «
 pas le plus de qualité ou attractive , ou discussive. »

Cependant lorsqu'Ætius vient au détail de ces emplâtres ,
 il nous laisse dans l'embarras & dans l'incertitude à l'égard de
 leurs effets ; souvent même il recommande fort le même em-
 plâtre pour les deux vûes. Ce qu'il dit de quelques emplâ-
 tres discussifs est très extraordinaire , pour ne pas dire extrava-
 gant ; il en appelle un ^a le très-merveilleux *Discussif* des abcès ;
 c'est celui qu'il appelle *Helladicum* ; ^b ils résolvent, dit-il , les ab-
 cès lorsqu'ils tournent en pus. Mais je croi pouvoir affirmer qu'il
 n'est pas dans la puissance d'aucun remede de produire un
 changement si miraculeux dans les abcès qui s'élevent sur une
 inflammation. Car comme il est certain que par remede on
 peut empêcher que certaines matieres ne s'amassent pour for-
 mer une tumeur , il est certain aussi que lorsqu'une fois la tu-
 meur est formée , aucun Art ne pourra la guérir qu'en donnant
 issue à la matiere ; & comme ce sujet demande quelques éclair-
 cissimens , je m'étendrai un peu davantage là-dessus , & au
 moins aussi loin que cet Auteur me conduira. On croiroit na-
 turellement que la pratique des applications exterieures qui
 est si ancienne & qui a continué dans tous les siècles suivans ,
 a été perfectionnée & fixée à une méthode exacte & assez par-
 faite. Il n'y a pas de maladies qui arrivent plus souvent que les
 tumeurs humorales ; & cependant si nous lisons les Ecrivains
 qui ont traité de la Chirurgie , soit Anciens , soit Modernes ,

ÆT I U S.

a 14.

b *Ibid.*

ÆTIUS. quoiqu'ils ayent été très-prolixes en distinguant les tumeurs dans leurs propres especes nous trouverons que ce sujet a été traité avec tant de confusion qu'on ne sçaura à quoi se fixer ni touchant les indications, ni touchant les remèdes. Pour revenir sur les deux méthodes generales dont on a fait mention, & qui concernent le traitement des tumeurs; ces voyes, je veux dire la discussion & la suppuration, sont distinctes & même contraires: si nous voulions nous conduire sur ce que nous lisons, nous serions souvent embarrassés de sçavoir quelle est celle des deux méthodes qu'il faut suivre; ou s'il nous arrivoit de trouver quelle est cette méthode, nous serions arrêtés sur les remèdes qu'il faut employer pour la faire réussir. Un Auteur vante comme le plus excellent *Discussif* ce qu'un autre recommande comme le plus puissant *Suppuratif*; cependant si l'on suivoit les lumieres que l'Anatomie donne sur le véritable tissu des parties cutanées, rien ne seroit plus clair que la nature & la mécanique de ces operations. Pour donner donc une juste idée de la discussion, il faut supposer d'abord que les differens fluides qui font ces tumeurs, sont encore contenus dans leurs propres vaisseaux; mais une obstruction se formant dans les artères capillaires, soit par quelque vice du sang, soit par quelque accident extérieur, les humeurs qui devoient circuler, viennent à croupir dans la partie affectée, & par une affluence continuelle distendent les vaisseaux, & les portent si loin au-delà de leur état naturel, qu'elles causent une enflure. Il suit donc de cette explication de la véritable cause d'une tumeur, qu'on peut connoître proprement quelles sont les vûes sensées qu'on se propose dans la discussion; il y en a deux: l'une que les pores soient assez ouverts pour que la matiere surabondante puisse être déchargée par la transpiration; l'autre, que les humeurs soient tellement atténuées, (& cela non-seulement par des remèdes extérieurs, mais aussi par les intérieurs,) qu'elles puissent reprendre leur cours naturel dans les vaisseaux capillaires; & l'on doit proceder dans ces deux vûes tout ensemble, elles contribueront chacune certainement à faire affaiblir & évanouir la tumeur. Si l'on ne travailloit que dans la première vûe qui est d'ouvrir les pores, il arriveroit, comme le remarque fort bien Ætius, que la matiere la plus déliée se dissiperoit, & que le reste deviendrait plus

plus dur , fixeroit l'obstruction , & épaissiroit les membranes. ÆTIUS.
 Il arrive par là si souvent , qu'après avoir employé de très-chauds discussifs , lesquels produisent une transpiration trop subite , il reste une dureré & un schirre incurable : de la même maniere que dans quelques fièvres , particulièrement dans celles qui sont appellées lentes , le trop grand usage des Diaphorétiques , sans des évacuations convenables , rend le sang plus visqueux qu'il n'étoit auparavant , & plus sujet à croupir. Par cette méthode où il n'y a pas de sens , & qui est employée à rebours , non-seulement l'on ne guérit point le premier mal , mais encore l'on jette le principe de plusieurs maladies beaucoup plus difficiles à guérir. Si l'on examine ce sujet avec attention , on s'appercevra combien certains Auteurs d'institutions ont mal défini la Discussion , lorsqu'ils ont dit qu'elle n'est qu'une insensible évacuation ; & qu'ils n'ont fait nulle mention de l'attenuation des humeurs , laquelle est également nécessaire. Pour faire donc une discussion utile , il faut , (& nous trouvons cela dans *Ætius* , & après lui dans *Hildan*) il faut prendre quelque partie d'ingrédiens émolliens qui serviront à moderer la force des autres qui causeroient une dissipation trop violente & trop précipitée à travers les pores cutanése. Dans la même vûe , certains Auteurs Praticiens recommandent beaucoup un mélange de remèdes spiritueux & huileux , non-seulement pour dissiper l'enflure , mais encore pour adoucir la douleur. Notre experience nous apprend aussi combien dans ces cas l'huile de Terebenthine & toutes les huiles chimiques sont utiles ; elles ne sont autre chose que des esprits enfermez , & suivant le langage ordinaire , concentrez dans quelque substance oleagineuse , comme on peut le prouver par cette raréfaction si prompte qu'y produit le feu , après des distillations réitérées ; ces huiles débarrassées des parties les plus visqueuses , sont converties en esprits & en reçoivent le nom.

Il est donc important d'attenuer en même-tems qu'on dissipe ; pour cet effet les applications dans lesquelles il y a un mélange de Mercure , sont les plus utiles discussifs. Le remède composé principalement de Cinnabre est celui qui est le plus recommandé par Alexandre pour dissoudre les concrétions causées par le rhumatisme ou la goutte dans les jointures.

ÆTIUS. De même on ne manqueroit jamais de voir des effets pareils ; si l'Opium ou le Camfre qui sont peut-être les deux substances les plus atténuantes que nous ayons , entroient davantage dans nos compositions pour les discutifs ; d'un autre côté il faut prendre garde en voulant atténuer, de ne se pas servir de choses qui bouchent ou obstruent les passages cutanées. Les huiles qui sont très-glutineuses sont de cette espèce : c'est pour-

^a Lib. 14. quoi Ætius , au sujet de l'application de l'emplâtre Persique ^a qu'il décrit & recommande extrêmement , a grand soin d'observer qu'il ne faut pas verser d'huile sur la partie. Galien dit expressément que les huiles bouchent les pores , & en conséquence il conseille l'onction après le bain , afin qu'on

^b Lib. 1. ne transpire pas trop ; & l'huile de Mastic ^b est un remède qu'il estime beaucoup contre les grandes sueurs , parce qu'il obstrue les pores. Sur le même principe C. Aurelianus s'oppose à l'application de l'huile de Roses dans un accès de phrenésie ; c'étoit plutôt apparemment pour la même raison que les Athlètes parmi les Anciens avoient accoutumé de s'oindre tout le corps d'huile, que pour la raison qu'on en donne communément, savoir qu'il étoit plus difficile de tenir prise bien ferme : la transpiration étant arrêtée, il y avoit une plus grande abondance de sang & d'esprits pour les muscles , ce qui donnoit à ces Athlètes plus de force & plus de vigueur durant ces exercices. Pour cette raison peut-être on attribue communément à Herodicus l'invention de l'onction , lui qui a été le premier qui a prescrit des remèdes pour les Athlètes. Hippocrate & Galien défendent l'usage des huiles & des graisses dans les playes récentes & dans les ulcères , par cette raison qu'elles retiennent au-dedans la matière qui devoit sortir , ce qui occasionne souvent des chairs fongueuses. Aussi Fabrice de Hildan dans la composition de son onguent Egyptiac si fort loué par lui-même & par d'autres pour la cure des gangrènes , quoiqu'il ne soit plus si fort en vogue à présent , n'y fait entrer ni huile ni graisse ; & ce n'est pas hors de propos qu'il recommande dans cette même vûe qu'on prenne garde que la farine de fèves & de lentilles avec laquelle il le fait ne soit point trop bouillie, de peur qu'elle ne contracte de la viscosité & n'occasionne un arrêt de la transpiration. La raison en est claire à quiconque entend l'anatomie de ces parties ; car les feuilles de l'Epiderme sont

rangées l'une dessus l'autre de manière qu'elles sont souvent attachées & collées ensemble par une substance aussi tenue que celle de la transpiration elle-même; ainsi dans les inflammations & les foulures les huiles glutineuses sont certainement préjudiciables, & au lieu de dissiper l'enflure, elles la tournent en pus; & si elle est près d'un os, il y a grand risque qu'il n'en soit carié. Les mêmes observations ont été faites au sujet des suppuratifs violents employez d'abord dans le Panarice quand la tumeur est profonde & près d'un os: & dans ce même cas vous trouverez qu'Ætius indique une toute autre pratique. Nos Chirurgiens fort sensément font l'incision le long de la tumeur sur un côté du tendon, ce qui épargne de grandes douleurs au malade, & le tire de danger. La cire est mise au nombre des suppuratifs par Celse, & il n'y a pas de doute qu'elle ne soit de ce genre: cependant combien peu est-elle employée aujourd'hui dans les applications discutives? Les gommes & les résines, quoiqu'elles soient de substance complexe, & qu'elles aient un mélange de parties pénétrantes, cependant elles contiennent quelque chose de trop glutineux, comme Ætius lui-même le reconnoît; elles semblent plus propres à fermer les pores qu'à les nettoyer: c'est pourquoi Fallope qui a mieux scû que bien des Ecrivains, distinguer les discutifs des suppuratifs, croit que les gommes ne conviennent pas pour dissiper. Hildan donne plusieurs preuves des mauvais effets de l'emplâtre stictique de Paracelse, lequel étoit si fort vanté dans son tems pour la cure des playes: & il attribue ces mauvais effets à la grande quantité de gomme qui y entre, & qui augmente, dit-il, l'affluence des humeurs à la partie à laquelle il est appliqué. Ainsi dans les phlegmons les emplâtres gommeux appliquez trop tôt augmentent l'enflure & la douleur: car quand on raréfie & qu'on attire les humeurs, & qu'en même tems on bouche les pores, de sorte qu'on empêche une libre dissipation, on est si éloigné d'avancer la discussion, que l'on met la nature dans un travail entièrement différent qui est celui de la suppuration. Et si l'on examine la composition des emplâtres & des onguents discutifs qui sont à présent en vogue, je crains que la plupart ne méritent cette censure; la pratique des Anciens étoit sans doute plus simple & plus uniforme. Hippocrate a certainement bien entendu la Chirurgie; cepen-

ÆTIUS. dant on ne lit rien d'aucun emplâtre dans ses Ouvrages, il emploie seulement quelquefois le Cerat, & cela fort rarement. Les onguents dont il fait mention n'avoient rien d'approchant de ce à quoi nous donnons ce nom à présent, mais étoient ou de simples huiles, ou des infusions d'herbes faites dans de l'huile ; nous trouvons que sa pratique pour dissiper vouloit toute entiere sur des fomentations, méthode qu'il a crû peut-être plus propre à extraire la vertu des plantes & à la faire passer dans les vaisseaux où est la tumeur. Dans le tems de Celse on avoit travaillé davantage sur la matiere Medicinale ; & comme le principal mérite de cet Auteur consiste dans la partie chirurgique de ses écrits, l'on voit aussi que les applications exterieures font le gros de son Livre : cependant si nous examinons les émolliens qu'il décrit pour faire la discussion, nous trouverons qu'il y entre une moindre proportion d'huile, de graisse ou de cire que dans nos recettes modernes. La composition des remedes étoit encore poussée plus loin dans le tems d'Andromache, & plus perfectionnée dans celui de Galien, & même après l'on fit beaucoup d'additions à cette partie de la Pharmacie, comme on peut l'apprendre d'Ætius. Cependant quoique les ingrediens eussent été fort multipliez, ils n'étoient pas contradictoires ; car ou il n'y avoit aucune des substances grasses mêlées avec les discussifs, (comme on peut le remarquer dans plusieurs qui sont décrits au cinquième Chapitre, lesquels étoient principalement des Cerats, & conseillez pour la cure des écrouelles par Leonides qui est un fort bon Juge :) ou si on y en mettoit, pour la forme, on les corrigeoit par une plus grande portion d'ingrediens chauds. On verra après avoir examiné cela, que ces regles n'ont pas été si bien observées dans les âges suivans, particulièrement dans la composition des onguents. Peut-être que ce que Zwelfer remarque sur l'onguent d'Agrippa, sera appliqué avec justice à la plupart des autres dont on se sert pour dissiper ; les sucs, dit-il, ou les racines bouillies réussiront mieux sans cire ni huile. C'est pourquoi dans bien des cas où l'on emploie à présent des onguents discussifs ou fortifiants, Hippocrate ne se servoit que de fomentations d'herbes infusées dans de l'eau. Vous trouverez la même simplicité dans l'emplâtre de ^a Nechepso dont Ætius fait mention : ce n'est que les feuilles de Cyprès broyées &

^a Lib. 9.

trempées dans du vin nouveau de la seconde cuvée ; il le recommande comme un admirable discutif dans les écrouelles , & il assure qu'il les guérira en sept jours. Il dit qu'il y a une telle propriété dans ce remède , qu'il en fait une espece de spécifique pour ce cas ; & il ajoûte que si on veut y changer ou y mêler quelque chose , on fera plutôt du mal que du bien. Certainement dans toutes les compositions discutives le mélange des matieres glutineuses semble contribuer moins à leur efficacité qu'à leur consistance. Ceci peut être dit particulièrement des onguens & emplâtres Mercuriels qui répondroient mieux au but qu'on se propose de dissiper , si le Mercure étoit mêlé seulement avec un peu de lard , comme le mêloit Fallope , ou avec de la Therebentine ; au lieu que suivant la méthode commune il est enterré sans raison dans un amas de matieres glutineuses ou mucilagineuses , qui en bouchant les pores , ne servent qu'à empêcher que le Mercure n'opere , & l'éteignent , à proprement parler. A l'égard de l'usage des emplâtres pour dissiper , Galien en désapprouve la forme même qui est trop dure & ne lui permet pas de plier : c'est pourquoi dans les phlegmons qui ont besoin de discussion , il ne conseille que des linimens , comme moins capables d'obstruer les pores. Les emplâtres *ex succis* , décrits par *Ætius* sont d'une consistance convenable , lorsque les sucres des plantes sont bouillis dans de l'huile seulement. Cependant dans les enflures appelées *οιδηματα* , les emplâtres sont convenables & peuvent être regardés en quelque sens comme une sorte de bandage ou de compresse qui repousse les humeurs dans leurs canaux & leur rend leur cours accoutumé.

Par là nous voyons les meilleures méthodes pour la discussion que nous indiquent & la nature & ses meilleurs Interpretes ; & sur tout ce qui vient d'être dit à ce sujet , on pourra aisément , je pense , se former une juste idée de la suppuration : pour la produire il faut boucher si fort les pores , qu'il ne puisse passer d'air à travers la peau , & qu'en même-tems les humeurs soient tellement rarefiées & attirées , que par la grande distension qu'elles causent , elles crevent le tissu des vaisseaux & paroissent ensuite en forme de pus , lorsqu'elles sont extravasées & parvenues à digestion. Il arrive de là que lorsqu'on ouvre une tumeur trop tôt , la matiere étant encore

ÆTIUS. crue, on l'empêche de meurir. C'est pourquoi tous ces reme-
des qui ont été regardez comme de mauvais discussifs, sont
les meilleurs suppuratifs; Galien dit conformément à cela,
qu'ils doivent essentiellement être composez de parties gros-
sieres; & Celse croit que le *Tetrapharmacum* qui est composé
de poix, de graisse, de résine & de cire, est le plus efficace
de tous les suppuratifs; ainsi dans les playes la matiere est en-
fin amenée à digestion par l'application des remedes emplasti-
ques; & comme on a observé à l'égard de la discussion, qu'on
ne doit y employer aucune matiere bien visqueuse, de même
pour la suppuration on ne doit mêler dans les remedes aucune
chose qui soit trop discussive ou deterstive, par la raison que don-
ne Hollier, qu'on ouvre les pores qui devoient être tenus fer-
mez. Et il n'y a eu que trop de malheureux exemples qui nous
montrent que lorsque l'intention étoit de faire suppurer, on em-
ploit des remedes vraiment discussifs; car lorsque la matiere
tend d'elle-même à la suppuration, tout ce qu'on fait pour la
discussion, la révulsion ou l'évacuation, ne sert qu'à la détourner
de son issue naturelle, & ainsi ne fait que prolonger la cure,
& quelquefois la fait manquer entierement. Il est clair au
contraire que lorsque l'on travaille à la discussion, il faut en
même-tems se servir de tous les remedes interieurs pour vui-
der les vaisseaux & dissiper les obstructions qui s'y sont for-
mées, comme Ætius l'inculque à toute occasion; car autrem-
ent au lieu d'obtenir la discussion, on poussera la matiere à
la suppuration. La nature est toujours simple & uniforme, &
l'Art pour réussir doit toujours tendre au même but; & cer-
tainement si cette partie de la Chirurgie étoit mise par les
Maîtres de cet Art dans un meilleur jour, si les effets des
applications exterieures étoient mieux éclaircis, rien ne pour-
roit nous donner plus de lumieres sur la vertu & les opera-
tions des remedes interieurs.

Plusieurs autres choses particulieres relatives à la Chirurgie,
& qui se trouvent dans Ætius méritent notre attention; il y a
aussi quelques passages qui pourroient nous fournir des pen-
sées & des vues dans notre propre Profession; je ne donnerai
qu'un exemple de cela dans une regle qu'il pose sur la pratique,
& qui est très-digne de notre imitation. Le chapitre, ^a ou
au moins une partie est dans Herodote, & traite des exanthe-

mes ou des éruptions cutanées de toutes les espèces qui sont ÆTIU.
suivies de fièvre, ou qui surviennent après une fièvre, particulièrement celles qui causent de la démangeaison & paroissent sur la peau comme des morsures de puces. Dans ce cas, dit-il, la nature est surchargée de sucs vitz ; s'ils ne sont poussés en dehors par quelques évacuations, comme le vomissement ou la selle, ils peuvent tomber très-dangereusement sur les parties vitales. C'est pourquoi au commencement si la fièvre est forte, la première chose qu'il conseille est la saignée. Je sçai que c'étoit une idée commune alors comme à présent, qu'une éruption sur la peau défend une telle pratique, & la raison qu'on en donne ordinairement est la crainte que l'humeur ne revienne de la circonférence affecter le centre.

Mais il seroit aisé de faire voir par les règles de l'économie animale, combien cette manière de raisonner est fautive, & comment en plusieurs cas lorsque le sang est trop abondant ou qu'il est visqueux, on atténuera ses parties en diminuant la quantité, & on lui donnera plus de liberté pour circuler : & ainsi l'éruption au lieu d'être repoussée, s'avancera d'une manière plus douce. C'est pourquoi dans l'érésipele, la petite vérole, la rougeole, la fièvre pourprée, &c. si les symptômes sont violents & affectent la tête, les poulmons ou quelque autre partie jusqu'à donner une grande douleur, on expérimentera sans doute qu'il est très-raisonnable de saigner ; & en effet, quoique j'aie fait très-souvent cette expérience, je n'ai jamais observé qu'aucune éruption fût réprimée par la saignée, lorsque la maladie demandoit ce traitement. Dans les affections inflammatoires, & particulièrement dans les érisipèles, on voit souvent par expérience, qu'en faisant des scarifications sur la partie, lorsque les membranes sont chargées & épaissies, on enlève l'inflammation par un effet subit & surprenant.

Ætius étoit natif d'Amida en Mesopotamie, il avoit étudié à Alexandrie ; il étoit probablement Chrétien, ^a & c'est peut-être pour cela que plusieurs l'ont confondu avec un autre de ce nom, & qui étoit un fameux Arrien qui vécut dans le tems de Julien. Dans certains Manuscrits il a le Titre de *Kômes ou Kômes*, ^b *comes obsequii*, c'est-à-dire, le principal des

^a *A. Do. missim, Dei munus. 4.*
3. 14.

^b *Biblioth. Ces. ur. 6.*
101.

ÆTIUS. Officiers qui alloient devant l'Empereur, & faisoient les provisions, comme ceux qu'on appelle à present *Maréchaux de Logis*. On trouve en lui plusieurs particularitez qui ont du rapport à la *Pharmacie Egyptienne*; il a ramassé une grande quantité de Recettes qui avoient été vantées ou mises en usage, comme le *Noftrums* par leurs Inventeurs. Il semble ne faire mention de quelques-unes que pour faire connoître à quel prix extravagant ils se les faisoient payer: tel étoit, par exemple;

^a 2. 3. 98. le Collyre de Danaus ^a qui se vendoit à Constantinople à cent vingt numismes, & qu'on ne pouvoit avoir qu'avec beaucoup

^b 35. 32. de peine: tel étoit l'antidote de Nicotratus ^b appelé fort audacieusement *Isorheos*, lequel s'achetoit deux talents. Il semble, dis-je, que son dessein ait été de faire voir combien peu de chose sont ces recettes, lorsqu'elles sont devenues publiques, quelque grands noms qu'on leur ait donné, ou quelque grande qu'en ait été la vogue; c'est pourquoi il ne les recommande pas lui-même comme les ayant expérimentées, ni comme

^c *Ibid.* il loue avec justice le Philonium ^c; il pense que c'étoit assez d'en faire un simple narré pour prouver la mauvaise foi de ceux qui les vendoient, & la folle credulité de ceux qui les achetoient. Un homme qui a la moindre connoissance de la Medecine, doit sentir que tout remede universel doit être une imposture; quoique le remede fût le meilleur du monde en lui-même, il est cependant impossible qu'il puisse être appliqué également à toutes personnes en tous cas, & en toutes circonstances; & ainsi c'est à un habile Medecin de déterminer par la nature & les symptomes de la maladie quand il faut l'ordonner, ou quand il faut le défendre. Il n'est pas nécessaire de chercher une preuve de ceci plus loin que dans ce grand spécifique, je veux dire le Quinquina; si l'on s'en sert indifferemment & sans discernement même dans des fièvres intermittentes, il fait souvent plus de mal que de bien.

Il semble qu'Ætius est parmi les Chrétiens le premier Ecrivain Grec qui ait écrit de la Medecine, du moins mes recherches ne m'en ont pas présenté d'autre; il est aussi le premier qui dise quelque chose des remedes qui étoient si fort en vogue parmi les vieux Egyptiens, & qui consistoient en paroles magiques, comme celui de saint Blaise ^d qui ôtoit du gosier un os qui s'y arrête; & un autre contre la fistule. ^e

^d 2. 4. 50.

^e 4. 3. 14.

La division de seize Livres d'Ætius en quatre intitulez : **ÆTIUS.**
πρεβιβλη, n'a point certainement été faite par lui-même ,
 comme le remarque Fabricius , mais c'est une division moder-
 ne ; car la maniere dont il s'est cité non seulement lui-même ;
 mais encore dont il est cité par Photius , est relative à la suite
 numerique des Livres. Je trouve cependant dans un endroit ,
 que le Traducteur se sert du mot de *Quaternionibus* ^a , qui ap- a4. l. 119.
 paremment se sera glissé par inadvertance.

Je quitterai cet Auteur en donnant encore l'échantillon
 d'un remede pour la goutte , à cause qu'il est & fort extraordi-
 naire, & le premier dans son espece qu'on puisse rencontrer je
 pense dans l'histoire de la Medecine : il l'appelle le grand *Dissi-*
catif ^b , le malade doit s'en servir pendant une année entiere , b3. 4. 48.
 & outre cela il faut qu'il observe cette diete chaque mois.
 Ætius donne aux mois les noms Alexandrins ou Egyptiens ;
 mais en François c'est ainsi que marche sa direction. Il faut en
 Septembre boire du lait ; en Octobre manger de l'ail ; en No-
 vembre s'abstenir du bain ; en Decembre ne pas manger de
 choux ; en Janvier prendre un verre de vin pur le matin ; en
 Février ne pas manger de bête ; en Mars mêler des choses dou-
 ces & dans la boisson & dans les aliments ; en Avril ne pas
 manger de Raiforts ; ni en Mai le poisson appellé *Polypus* ; en
 Juin boire de l'eau froide le matin ; en Juillet s'abstenir des
 femmes , & enfin dans Aoust ne pas manger de Mauves. C'en
 est assez pour nous donner une idée de la Charlatanerie de
 ces tems-là : on trouvera dans Alexandre ^c un Antidote enco- c Lib. 11.
 re plus extravagant pour la même maladie ; lequel doit être
 pris aussi pendant l'espace de douze mois , de la maniere sui-
 vante. Il doit être donné en Janvier , Février , Mars & Avril
 cinq jours dans chaque mois alternativement ; en May trois
 jours , & en Juin deux alternativement ; en Juillet , Aoust &
 Septembre un jour dans chacun ; dans Octobre & Novembre
 deux jours dans chacun, & dans Decembre quatre jours alterna-
 tivement : il y a ainsi trente-six doses à prendre dans le courant
 de l'année ; le malade doit en même-tems s'abstenir de vin ,
 de chair de porc , de bœuf , de lièvre , de choux , de moutarde,
 de lait , &c. Alexandre a encore un autre remede consistant
 dans trois cens soixante-cinq potions , lesquelles doivent être
 prises de maniere que cela emporte deux ans de tems. Et j'ose
 dire que qui suivra aussi long-tems & étroitement un tel régi-

me & des regles si severes, se plaindra de la goutte moins qu'on ne s'en plaint.

ALEXANDRE

ALEXAN.

ALEXANDRE dont j'ai tiré le remede extravagant que je viens de rapporter est cependant un Auteur d'un caractère tout different des autres, & a plus l'air d'un Auteur original, comme M. le Clerc lui-même le reconnoît, & certainement il est tel ; car outre sa méthode il a le plus souvent un langage, qui, si on le compare avec Galien, ou avec les Copistes que nous avons nommez, paroîtra lui être particulier. Lors même qu'il suit les Anciens dans la description des symptomes ou dans la cure des maladies, comme il fait sans doute, ou comme tout autre doit faire au moins lorsqu'il écrit un systême de Medecine, il le fait à sa maniere, & dans son propre style. En general son style est bon, il est concis, clair ; & pour se servir de son propre terme, composé d'expressions communes : on y trouve quelquefois des mots étrangers, ses grands voyages en sont cause : ainsi il n'est pas toujours fort élégant ; mais il est toujours énergique & intelligible. Les autres rangent les maladies dans un ordre très-confus : il les prend suivant leur ordre naturel depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est le seul Ecrivain Grec qui soit aussi méthodique, quoique dans une route differente, que l'est Aretæus : & ces deux Auteurs que je regarde comme les plus estimables qui aient été depuis Hippocrate, s'accordent dans une chose, qu'ils traitent de peu de maladies, elles ne passent pas cinquante ou soixante ; & l'on peut supposer par consequent qu'elles peuvent souvent leur avoir passé devant les yeux. S'ils n'avoient fait simplement que piller les autres, pourquoi leurs ouvrages n'auroient-ils point été aussi nombreux que ceux d'Oribase & d'Ælius ? Je suis surpris d'une chose, c'est qu'Alexandre ne traite d'aucunes des maladies auxquelles les femmes sont sujettes. Il est assez exact dans l'explication des causes des maladies ; & les vûes qu'il propose pour la cure sont très-judicieuses. Il est excellent dans la partie *Diagnostique*, très-exact à distinguer les maladies qui ont une grande ressemblance ; comme la pleurésie & l'inflammation du foye^a ; la pierre & la colique^b, les fièvres hectiques & les quotidiennes^c, &c.

^a 6. 1.

^b 9. 4.

^c 12. 4.

On peut remarquer au premier coup d'œil combien Oribase & Aëtius sont défectueux sur ce point. Il donne l'histoire de deux cas avec la méthode qu'il garde dans la fièvre tierce & le schirre de la rate; si on excepte ce qu'on lit dans Hippocrate & Galien, qui ne sont pas descendu dans tant de particularitez, ce sont les seuls exemples de ce genre dans l'Antiquité.

Il est très-ponctuel à rapporter la composition des remèdes, & à marquer le tems & la manière de les donner; & parmi ces méthodes il y en a plusieurs de son invention. Et pour dire la vérité, il fait choix de tant de remèdes, qu'on peut se plaindre plutôt de son abondance, que de toute autre chose; & il semble qu'il a beaucoup de foi dans l'efficace de ses drogues; il a aussi un autre foible qu'il ne faut pas oublier, c'est sa credulité pour les charmes & les amulettes; il la pousse au-delà de ce qu'on peut attendre d'un homme d'un aussi bon sens. Il s'efforce d'en donner quelques raisons^a, il a plusieurs choses qui prouvent son attachement à la Magie; & il est peut-être le seul Medecin qui ait cité *Ostanes* un des plus anciens Mages Perfes. Mais ne peut-on pas lui passer cela par égard pour lui ou pour le goût de son tems, ou à cause de la foiblesse de son grand âge. Je remarquerai seulement qu'il ne parle de ces sortes de ressources qu'à l'égard de la fièvre, la pierre, la colique & la goutte, & je croi qu'on s'est servi depuis de ces applications magiques, principalement pour ces sortes de maladies. Ce vers d'Homere^b en est une bonne preuve.

Τετρήχει δ' ἀγορή, ἔτι δ' ἐσοναχίζετο γαῖα.

Ce qui coûte le moins n'est pas le plus mauvais.

En d'autres sujets quelque considération qu'il ait pour les Anciens, il donne très-librement son opinion, & marque^c en quoi il ne pense pas comme eux lorsqu'il croit avoir la raison de son côté: il est souvent opposé à Galien^d, & marque sa surprise sur ce qu'il a écrit des choses si confuses & si obscures^e; il donne aussi d'autres méthodes pour la cure^f, non pas, dit-il, que ce soit par aucune envie de le contredire, mais uniquement pour donner les choses dans leur véritable point de vûe. En general je dois observer que non seulement il explique très-nettement la méthode entière de la cure dans

ALEXAN. chaque maladie , mais encore qu'il a l'attention d'avertir son
 a 3 7. 4. lecteur des choses qu'il doit éviter ^a. Si cette méthode eût
 1. 3. 10 13. été suivie exactement des autres Ecrivains , elle nous auroit
 12. 7. été d'un plus grand usage que plusieurs de leurs préceptes
 positifs.

Une chose encore distingue Alexandre de tous les autres
 Ecrivains qui l'ont précédé, c'est qu'il s'applique à décrire
 les signes des maladies & la méthode de la cure sans y mê-
 ler ni Anatomie, ni matiere Médicale, ni Chirurgie, comme
 ont fait les autres. Nous trouvons cependant qu'il a écrit ou
 b 1. 14. eu intention d'écrire un Livre sur les fractures ^b, & il a écrit
 c 2. 1. aussi un autre ouvrage sur les maladies des yeux ^c.

d 11. Il employe un Livre entier ^d à traiter de la goutte , de la-
 quelle Galien dit très peu de chose ou rien du tout : ce qui
 pourroit faire croire que c'étoit une maladie plus commune
 dans le tems d'Alexandre. La principale des méthodes qu'il em-
 ploye pour la cure de cette maladie est la purgation ; & l'*Her-
 modaëte* dont il a grande opinion , & dont Oribase & Aëtius font
 exactement mention , est le principal ingrédient qui y entre.
 Vous voyez combien il s'en faut que cette méthode pour la
 cure de la goutte par la purgation, ne soit une nouvelle invention
 comme on se l'imagine : je veux dire après tout qu'il seroit
 peut-être mieux de ne point trop tourmenter cette maladie
 malgré toutes les bonnes recettes d'Alexandre qui valent bien
 au moins celles que nos nouveaux Medecins prétendent avoir
 inventées.

Je me suis un peu étendu pour faire voir qu'il y a assez de
 choses dans ce Livre qui méritent à l'Auteur le titre d'Original.
 Il nâquit à *Tralles*, Ville fameuse de Lydie, où l'on parloit
 parfaitement Grec à cause du voisinage de l'Ionie. Il eut le
 bonheur d'être élevé non seulement sous son pere Etienne ^e qui
 étoit Medecin, mais encore sous le pere de *Cosmas* ; à la priere
 du fils il écrivit ce Livre par reconnoissance. C'étoit un homme
 d'une prodigieuse pratique, d'une longue experience & d'une
 grande réputation qu'il acquit non seulement à Rome, mais par
 tout où il voyagea en Espagne, en France, &c. ce qui le fit appeler
 comme par excellence *Alexandre le Medecin*. C'est pour-
 quoi il est ordinairement plus étendu & plus exact sur la *The-
 rapeutique*, que ceux qui l'ont précédé ; parce qu'il a ramassé

c 1b. 4.

principalement les remèdes, qui par des observations répétées lui ont paru les plus efficaces, comme il le dit en plusieurs endroits, & expressement dans sa Préface au douzième Livre qui traite d'abord des fièvres en general, & ensuite de plusieurs especes particulieres, & à la premiere lecture on sera convaincu qu'il doit être placé devant les onze autres, puisqu'il dit lui-même à la fin du onzième que c'est-là qu'il finira son Ouvrage.

Ce que je viens de dire de cet Auteur pourra peut-être engager les Medecins à le lire. Que je touche encore quelques passages remarquables relatifs à la pratique, & desquels on n'a pas fait encore mention, ou qui n'ont pas été fort éclaircis par d'autres. Je vais suivre Alexandre dans sa propre méthode.

Dans ce qu'il appelle ^a *fausse fièvre ardente* où la bile domine, où la matiere est propre à être évacuée, & où enfin la fièvre n'est pas extrêmement violente, il préfère la purgation à la saignée, & il ajoûte cette remarque judicieuse. « Jeme « souviens, dit-il, d'avoir ordonné la purgation, même dans « les fièvres aiguës; mais une telle pratique demande non « seulement beaucoup d'attention & de discernement, mais « encore un Medecin qui ait du courage & de la presence « d'esprit. » Ceux qui reflexissent sur tout ce qui se présente à leur experience, sentiront la force de cette observation, & avoueront, jé pense, que dans certains cas cette méthode, conduite avec jugement, sera suivie d'effets surprenants: car souvent c'est-là la veritable voye à suivre pour aider la nature. Oribase a sur le même sujet un Chapitre ^b (pris de Archigenes) ; & Galien observe fort bien qu'un des vrais moyens d'amener cette maladie à une crise, est de lâcher le ventre. ^c Ce qu'Alexandre observe de plus qu'il faut donner des purgations douces dans la tierce & la quotidienne; (car il n'est nullement pour celles qui sont violentes) mérite fort reflexion, & prouve qu'il a eu beaucoup de précaution aussi bien que de justesse dans sa pratique.

Dans cette même maladie, c'est-à-dire, dans la fièvre ardente, s'il arrive syncope par des humeurs crues & surabondantes, il recommande la saignée: ce que je remarque particulièrement, parce qu'à peine y a-t-il d'Auteur précédent, de qui il ait pû prendre cette méthode pour ce cas; si ce n'est qu'il l'ait prise d'Aretæus. ^d

E iij

a 12. 3.

b Coll. 7.
8. 46.c. De Cris.
3. 3.d Car. Acut.
2. 3.

ALEXAN. Pour ce qui est de la syncope en general, on peut dire presque universellement que les Auteurs Praticiens, même parmi les Modernes, ne parlent point de la saignée pour ce sujet, au moins si quelques-uns en font mention, c'est pour se declarer contre. A peine aucun la permet-il, excepté Sennert & son Copiste Riviere, ce dernier n'en parle qu'en passant & comme pouvant être mise en usage seulement dans ces deux cas, dans celui de plenitude & celui de frayeur. Nous serons peut-être moins surpris de cette précaution extraordinaire, si nous considerons ce que quelques Anciens ont dit sur ce sujet. ^{a 2. l. 96.} ^{b Synopf.} ^{7. 26.} ^{c 2. Acut.} ^{38.} ^{d Hist.} ^{Acut. 4. 23.} ^{e Method.} ^{Med. 12.} ^f ^g ^h ⁱ ^j ^k ^l ^m ⁿ ^o ^p ^q ^r ^s ^t ^u ^v ^w ^x ^y ^z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M ^N ^O ^P ^Q ^R ^S ^T ^U ^V ^W ^X ^Y ^Z ^A ^B ^C ^D ^E ^F ^G ^H ^I ^J ^K ^L ^M

il survient une syncope. P. Salius ^a est le seul parmi les Modernes qui ait bien examiné ce cas, quoique ce ne soit pas encore avec les restrictions que pose Hippocrate; & il remarque avec raison que ce cas est un de ceux qui n'a pas été traité par les Auteurs Praticiens. Il rapporte deux ou trois exemples de ce cas qu'il a vu lui-même, qui méritent bien d'être lus; il observe que cette sorte de syncope donne durant un jour ou deux des pressentimens par une espèce de suffocation, ou par un pouls intermittent; il dit qu'il en a prévenu l'accès par la saignée, & & il recommande beaucoup aussi les frictions, ce qui est positivement la doctrine d'Alexandre; il a prédit le danger à d'autres personnes, qui ayant négligé son avis, sont mortes subitement; & il ajoute qu'à l'ouverture de leur corps, le sang fut trouvé tellement coagulé, qu'on auroit pu le tirer des veines comme un corps solide. Dans ce cas la saignée est sans doute d'une nécessité absolue, & il est certain que si l'on n'est pas soulagé par ce remède, on ne le sera par aucun autre. C'étoit là la pratique d'Alexandre; les diagnostics qu'il a trouvez de cette maladie sont clairs & distincts, sçavoir un visage plus pâle & plus enflé qu'à l'ordinaire, le corps bouffi, avec un pouls petit, lent, & qui ne bat qu'à longs intervalles: indications bien fortes pour la méthode qu'il faut suivre dans la cure.

Dans les fièvres tierces ^b, & plus encore dans les quartes ^c, il recommande par dessus toute autre chose le vomissement devant l'accès, & il a guéri les plus inveterées de la dernière sorte par ce seul remède. Cette pratique sur laquelle les autres Anciens ont peu insisté, quoiqu'ils en aient fait mention, est sûrement très-conforme avec la nature & d'une grande efficacité non seulement dans ce cas, mais dans toutes les autres maladies chroniques. L'antidote qu'il décrit, auquel il donne le nom de très-merveilleux, a l'air d'une drogue de Charlatan; c'est une sorte de Catholicon, comme le Mithridat, lequel guérit, dit-il, non-seulement cette maladie, mais trente autres dont il fait l'énumération. Le bon vieux homme dit que la personne qui le lui a donné, l'assura solennellement qu'il n'y a pas de remède qui pût être comparé à celui-ci à cause de ses vertus excellentes. Non seulement il explique toutes ces vertus, mais il décrit amplement la manière dont

ALEXAND.

^a De aff. 7.
partic. 4.^b 12. 6.^c 12. 7.

ALEXAN. il se prépare, & comme il lui avoit été donné, il le donne aussi très-honnêtement à son tour au Public. On trouve plusieurs autres exemples de la generosité de son procedé. J'ai souvent admiré la bonne foi des Anciens, qui quoiqu'ils fussent credules quelquefois, & qu'ils s'imaginassent que leurs remedes qu'ils appelloient spécifiques, & qu'ils élevoient au-delà de leur veritable valeur, renfermoient des vertus surnaturelles : cependant ils n'en ont jamais fait de secrets. Ils prenoient beaucoup de peine pour être foncierement instruits de leur Art, & ils étoient poussez par le motif du bien public. Etant ainsi au-dessus des petites vûes d'un intérêt particulier, ils cherchoient tout ce qu'ils pouvoient apprendre ou par leur propre experience, ou par les observations d'autrui pour contribuer à soulager leurs semblables dans les maladies auxquelles la nature humaine est sujette ; ils rendoient ainsi avec beaucoup de generosité leurs découvertes publiques, modèles de vertu autant que de science pour leurs successeurs.

a 1. 13. Il décrit très-exactement la phrénésie, ^a & donne de bonnes raisons pourquoi elle ne vient point d'un désordre dans le Diaphragme, comme quelques-uns se le sont imaginé ; mais plutôt dans la tête. Lorsqu'il ne pouvoit être aisément le maître de la veine du bras, il ouvroit celle du front ; pratique que Rhazés recommande après lui. Il conseille le Diacode dans les phrenesies obstinées, mais avec précaution ; si le malade est d'une constitution flegmatique, que la phrenésie ne soit pas bien violente, que le corps soit foible, il le défend ; car alors les opiates sont nuisibles & quelquefois mortels. Il rappelle les mêmes précautions dans le cas de la pleuresie & de la toux ; si l'on compare ce qu'il dit de la plenresie & de la toux avec ce qu'en ont dit Oribase & Aëtius, on trouvera combien il en parle mieux que ces deux Auteurs. Pour Paul, il en fait que transcrire notre Auteur en parlant de ces deux articles.

b 1. 14. Il employe les vesicatoires comme la Squille dans la léthargie ^b, le Lepidium dans l'épilepsie ^c, & nombre d'autres dans la goutte ^d, particulièrement des remedes tels que l'ail, l'euphorbe, la moutarde, &c. & parmi le reste des Cantharides, remede, dit-il, qui déchargeant une grande quantité de serositez, donne un prompt soulagement ; mais il ajoûte avec raison qu'il ne faut pas trop se reposer sur ces applications topiques.

ALEXAN.
a 1. 16.

Il recommande pour la cure de la paralysie ^a une nouvelle sorte de Hiera qu'il décrit, & qui est fort bonne; il recommande après cela de n'y pas mettre davantage de *Scammonée*, & fait cette observation que je n'ai trouvée dans aucun autre, & de laquelle si on y fait bien attention, on peut faire un fort bon usage dans la pratique. « Quelques-uns, dit-il, mettent beaucoup de scammonée, croiant augmenter la force de la Médecine, « ne connoissant pas que par-là ils la rendent inutile: car l'attention ne seroit point que cette Médecine fût portée immédiatement dans les intestins, mais qu'elle fût retenue dans le corps, & portée dans les parties les plus éloignées pour atténuer & corriger les humeurs, ouvrir les passages, ôter les obstructions des nerfs, & frayer un chemin pour le cours des esprits, & cela convient sur tout dans une constitution phlegmatique. » Il seroit aisé de faire voir combien il y a de sens dans cette doctrine, & de quelle étendue est l'usage de la réflexion qu'il fait à l'égard des purgations lentes dans quelques maladies chroniques. Une expérience journalière nous convainc que c'est une règle admirable dans la pratique, particulièrement lorsque nous ordonnons les eaux minérales (comme celles de Bath) & le Calomel dans plusieurs cas. Ainsi dans la colique, dans la passion Hiaque, les purgatifs trop vifs ne font qu'augmenter la maladie, & occasionner peut-être une inflammation, comme il le remarque lui-même ailleurs, excepté qu'elles ne soient prudemment adoucies & embarrassées dans des opiates.

Les différentes sortes de mélancolies ^b sont fort bien décrites: la force de l'imagination est peinte en de vives couleurs; il y a divers exemples bien appliquez, Alexandre dépeint cette maladie de la même manière qu'Aretæus la représente. Il la guérit par la diète, le bain, & quelques autres bagatelles plutôt que par beaucoup de remèdes; il désapprouve les Anciens sur ce qu'ils ordonnoient si fréquemment les ventouzes, les sangsues & les sinapismes. Et à l'égard des purgations il préfère aussi à l'Ellebore blanc, si fort vanté dans l'Antiquité, la Pierre Arménienne qui purge efficacement & sans aucun danger; elle n'entraîne après elle aucun des accidens qui ne sont que trop souvent occasionnez par d'autres médecines violentes. L'opinion qu'Alexandre marque au sujet de l'Ellebore blanc, s'accorde

b 1. 17.

ALEXAN.

a *Phetii*
Biblioth.
 562.

avec ce que nous apprend l'histoire de ces tems-là , que ce purgarif si fameux parmi les Anciens étoit tombé dans un entier oubli jusqu'à Asclepiodorus ^a ; homme également habile dans la Médecine , la Musique & les Mathématiques : vers l'an 500. il la remit en usage , & fit plusieurs cures suprenantes dans les maladies les plus obstinées. On voit cependant que notre Auteur , qui a vécu peu de tems après lui , n'en approuve point l'usage.

b 3 7.

Il donne une fort bonne regle par rapport aux Parotides ^b , qui est de saigner d'abord avant de faire des applications discutives ou attractives ; il dit que ceux qui se sont pressés à le faire sans avoir saigné , ont étranglé leurs malades. Sur le même principe il rejette l'usage des violens répulsifs & des astringens , tels que le solanum , l'alun , &c. Il décrit des remèdes qui sont propres à dissiper les Parotides ; la résolution doit toujours être essayée lorsque le cas est tel que la cure peut être faite par-là plutôt que par la suppuration : mais après cela si la tumeur ne s'affaït pas du tout , & que la douleur s'obstine , il faut faire tous les efforts , dit-il , pour amener la suppuration ; si n'y aiant pas eu d'abord des frissons ni de fièvre , & que la douleur augmente , il en survient tout d'un coup , c'est une marque que la matiere se forme. En ceci il s'accorde dans les principales choses avec Celse qui donne sur ce sujet des distinctions très-propres à regler notre pratique : quand l'enflure , dit-il , n'est causée par aucune autre maladie , il est bon de tenter d'abord des repercussifs moderez avec des discutifs ; mais si l'enflure est accompagnée ou suivie de quelqu'autre maladie , ce qui est très-fréquent , alors il faut pousser la tumeur à maturation , & l'ouvrir aussi-tôt que cela est possible ; car en ce cas l'enflure est une crise par laquelle la maladie se fait une issue. Hippocrate déclare que toutes ces Parotides qui surviennent après de longues fièvres sont mortelles , à moins qu'elles ne suppurent. Lorsqu'elles sont rebelles , & qu'elles ne peuvent être mûries par les applications externes , il y a plusieurs exemples qui nous font voir qu'elles ont été amenées à suppuration par le feu Severinus , & avant lui Valesius , nous ont instruit avec quel succès ils se sont servis de cette pratique dans les Parotides malignes.

La méthode prescrite pour l'Esquinancie est très-juste ; il per-

met les répulsifs seulement au commencement, il défend absolument tout ce qui relâche. Il recommande beaucoup, comme le fait aussi Aretæus l'Antidote *δυσενουσι*, ainsi appelé à cause de la Rue sauvage, l'un des principaux ingrediens dont il est composé; il en décrit la composition. Il croit la saignée nécessaire plus que toute autre chose, & à trois ou quatre reprises suivant le besoin; on doit seulement prendre garde de ne pas tirer du sang jusqu'à la défaillance; si cela ne produit rien, il faut ouvrir les veines de dessous la langue: (C. Aurelianus condamne cette méthode comme superstitieuse); il ne faut pas renvoyer au jour suivant, (comme *Ætius* le conseille) mais le faire le jour même. « Souvent, dit-il, lorsque le cas étoit pressant, j'ai ouvert la veine le matin; le soir j'ai ouvert la ranine, & la nuit j'ai donné une purgation; & malgré tout cela j'avois beaucoup de peine à emporter l'obstruction. Après la saignée aux deux bras, j'ai ordonné immédiatement la purgation, sans attendre le jour suivant. Ceci doit être fait lorsque le danger est pressant & ne peut souffrir de délai. J'ai ouvert les jugulaires avec beaucoup de succès: de même que le saphene dans les femmes, lorsque les mois étoient supprimés; ce qui les faisoit couler, & dissipoit en même-tems l'enflure de la gorge. Vous voyez qu'il parle là comme il fait presque par tout, en vrai Maître dans la Pratique: & ce n'est que lui rendre justice, d'observer que sa méthode est très-raisonnable & très-juste; à peine y pourrions-nous ajouter quelque chose, après toutes nos découvertes & nos progrès dans la Médecine.

Il fait mention d'un tubercule dans les poulmons ^a, lequel occasionne une difficulté de respirer, mais qui n'est suivie ni de crachement, ni de fièvre: maladie qui a été connue de Galien ^b, & qui est de l'espèce de celles que nous appelons *consomptions* parmi nous, particulièrement dans des corps scrophuleux: & quoiqu'elle soit plus lente dans ses progrès, qu'une véritable Phthisie, ou une consommation hectique qui est causée par un ulcère aux poulmons, cependant après avoir tourné en enroueure & en atrophie, elle se trouve enfin mortelle comme l'autre.

Il rapporte un cas qui lui semble prodigieux & inoui; c'est le cas d'une personne qui a craché une pierre ^c, une pierre réelle,

a 6. 3.

b Loc. aff. 3.
4. 6. 7.

c 3. 4.

ALEXAN. & non une concrétion visqueuse; une pierre unie & dure faisant du bruit si on la laissoit tomber à terre. J'ai vû plusieurs de ces pierres qui ont été crachées & quelques-unes aussi grosses qu'une noisette, & cela dans une toux inveterée, sans qu'il parût aucun signe de consommation. Je connois une personne, dit-il encore, qui en a rendu ainsi quatre ou cinq, à de longs intervalles; & cette personne dont il fait mention, fut tourmentée long-tems d'une toux, & n'eut de soulagement que quand la pierre fut sortie. Cette personne étoit d'une constitution fort frêle & très amaigrie par la maladie; & probablement elle seroit morte, dit-il, insensiblement, si on ne l'avoit traitée par des humectans & des rafraîchissans pour amener au dehors cette substance dure. Et à cette occasion il fait une reflexion severe, mais fort juste sur la pratique de Galien qui observant qu'une matiere grossiere comme de la grêle, mais non
 a Loc. affect.
 4. 6. comme une veritable pierre ^a, sortoit en crachats, conseille seulement des remedes chauds & desséchans, tels que le Mithridat, la Theriaque, &c. il remarque, dis-je, qu'aucun n'en revenoit. Alexandre ne craint point de dire que la méthode étoit absolument mauvaise, & qu'il n'auroit pas voulu dire si librement sa pensée sur un si habile homme, s'il n'y étoit forcé par l'amour de la verité, & s'il ne croyoit que ce seroit un peché de garder le silence dans un tel cas, & il finit par ce mot d'Aristote: Platon est mon ami, la verité l'est davantage. Bien différent par sa franchise de quelques admirateurs de Galien, qui comme Massarias un fameux Professeur Italien, aimeroient mieux errer avec lui, que d'avoir raison avec tout autre.

b c. 1. L'observation qu'il fait en traitant de la Pleuresie ^b est digne d'être remarquée; il paroît qu'elle a été faite par un homme qui entendoit fort bien & la nature des fluides animaux & la
 » force des remedes. » Les humectans, dit-il, d'après Hippo-
 » crate, sont le vehicule de l'aliment. C'est pourquoi ne man-
 » quez pas de donner *ευκραπιν*, c'est-à-dire, de l'eau &
 » du lait tiede avec d'autres liqueurs & alimens; car aucun
 » remede sec destitué d'humidité ne pourra pénétrer un peu
 » avant, mais restera à la surface dans un état d'inaction;
 » lorsque l'on y joint quelque chose d'humide, il s'insinuera
 » par ce mélange de frais & de chaud. C'est pourquoi quoique

l'eau ne soit pas regardée par quelques personnes comme une véritable nourriture, parce qu'elle est un corps simple; elle est pourtant l'unique principe qui nourrit toutes choses, qui porte les alimens dans tout le corps & unit les parties divisées; car si ce principe unit les particules de terre qui de leur nature sont séparées, & leur donne une continuité, de manière qu'on en peut former divers vases: si c'est l'eau qui fait le pain que nous mangeons, & si elle est le principal instrument de la generation dans le monde & vegetal & animal, il est très-raisonnable de penser qu'elle produit les mêmes effets dans le corps humain. Cette observation bien appliquée est d'une grande consequence & d'une grande étendue dans la pratique, particulièrement dans les maladies aiguës: & quiconque lira avec attention les Livres d'Hippocrate touchant la diete dans les maladies aiguës, (l'un des plus estimables restes de l'Antiquité, & duquel plusieurs longs Traitez sur les fièvres ont été copiez,) jugera combien les dilayans seuls peuvent agir salutairement dans les plus dangereuses maladies sans le secours d'aucun autre remede. En consequence on trouve que le premier principe d'Alexandre dans la cure des fièvres, ^a *est de faire tout ce qu'on peut pour augmenter l'humidité*; c'est pourquoi dans tous ces cas aigus sa pratique consiste en rafraichissans & delayans tels que la prîsanne ou l'hydromel, &c. de telle façon que quoique les attenuans aillent au même but, il est très-circonspect à en donner, parce qu'ils sont chauds, & aussi il blâme Galien sur cette méthode. Je dois remarquer encore une chose de lui qui est que lorsqu'il juge convenable de donner de ces simples chauds, il veut qu'on en fasse une décoction dans de l'eau; pratique qui n'est pas fondée uniquement sur ses idées particulieres, mais encore sur de très bonnes raisons.

Dans le crachement de sang ^b, il dit que quelquefois il faut saigner du pied, il s'en est mieux trouvé que de la saignée du bras, & il en donne cette raison, qu'en attirant la matiere aux parties les plus éloignées, cette saignée fait une révulsion plus forte, raison aussi nettement exprimée & aussi bonne que celle que nous pourrions donner à present que nous connoissons la circulation du sang.

L'observation qu'il fait sur le βέλινος ^c, qui est une faim

a 12. 1.

b 7. 1.

c 7. 4.

ALEXAN.

excessive ; est entièrement neuve & de lui ; on ne trouve rien d'approchant dans aucun autre Auteur ; c'est qu'elle est causée quelquefois par des vers. Il rapporte le cas d'une femme qui étoit affligée de cette maladie , elle avoit un appetit dévorant , un sentiment perpetuel de tiraillement à son estomach & une douleur violente à la tête : après avoir pris de l'Hiera , elle rendit un ver long de douze condées , & fut par là soulagée de tous ses maux. Nous rencontrons souvent ce cas dans la pratique.

Il fait une remarque touchant le hoquet , quoique ce soit une bagatelle , qui est en usage parmi nous ; il y a quelque chose de neuf , c'est que le hoquet peut être arrêté par quelque surprise , ou par l'attention de l'esprit à quelque objet , comme en comptant de l'argent , ou quelque autre chose pareille , &c.

a 7. 14.

Dans quelques occasions il recommande du vin pur ^a pour le *χολεα* ; il est remarquable que dans plusieurs maladies il a un article séparé touchant le vin , & il est fort attentif à en choisir la sorte qui suivant ses propres qualitez peut convenir au cas de la personne malade.

Dans une foiblesse de foye & dans la dysenterie , il conseille la rhubarbe , & il est le premier , si je ne me trompe , qui a fait mention de cette plante , quoique M. le Clerc nous dise que l'usage en a été introduit par les Arabes. Il est vrai que les Arabes en traduisant Dioscorides & les Medecins Grecs ont confondu cette racine avec le *Rhapontic* , en attribuant à celle qui est proprement appelée *Rhabarbarum* , les vertus que les Anciens ont observé dans l'autre : ce qui paroîtra évident à quiconque examinera la description qu'en donne Rhazés. Et je croi qu'Alexandre lui-même , quoiqu'il soit clair que la rhubarbe étoit comme de son tems , est dans la même erreur ; il n'en fait mention que comme d'un astringent tel que les plus anciens Grecs décrivent le *Rhapontic* sans rien dire de sa vertu purgative. Paul semble le premier qui parle de faculté purgative ^b qui est dans le *Rheum* , (il l'appelle simplement ainsi :) & il dit comment on peut donner plus de force à des remèdes laxatifs en l'y ajoutant. P. Alpin dit que quelques-uns ont observé que le *Rhapontic* purge même quelquefois , quoique dans un moindre degré que la rhubarbe ^c ; les Grecs moder-

b 1. 43.

^c *Plant.*
Exot. 2. 5.

nes ont donné à cette racine le nom de *Barbaricum*, non à cause du Pays où il croît, mais à cause de celui où il étoit transporté; car la haute Ethiopie étoit appelée *Barbaria*, parce que comme le remarque fort bien Saumaïse^a, elle est située le long du Golfe de Barbarie, pays où étoient nombre de grands Marchez, particulièrement à Rhapta qui en étoit la Métropole; à l'Est ce Golphe joint l'Océan Indien, c'est pourquoi Actuarius, & après lui Myrepsus appelle cette plante *ῥέον ἰνδίκον*. Il n'y a pas de doute que dans ces tems-là il ne fût porté par Alexandrie; & c'est ainsi qu'il a pû être connu de ces derniers Medecins Grecs. Je dois cependant observer que Saumaïse ne dit point qu'Alexandre ait fait mention de la rhubarbe; mais il cite là-dessus Paul, lequel n'en a parlé qu'en termes generaux; il décrit le Rha. *Garcias ab Horto* Medecin du Viceroi d'Espagne, nous dit qu'il avoit appris dans l'Inde que la rhubarbe qui étoit portée là & en Perse croissoit à la Chine: qu'elle étoit transportée par mer & par terre; mais que le transport qui s'en fait par la Tartarie à Ormuz est le plus favorable, parce qu'elle est sujette à se corrompre par le trajet de mer.

ALEXAN.

^a *Plin. Exercit.*
798.

Dans la dysenterie^b qu'il appelle *Rheumatique*, il ordonne de tirer deux Hemines de sang. Il condamne avec beaucoup de raison la pratique temeraire de quelques-uns qui sans aucun discernement font avaler immédiatement des opiates; par là ils ne font qu'amortir les humeurs pour quelque tems, lesquelles affectent la tête, & occasionnent ensuite un retour de flux plus violent; c'est pourquoi il croit qu'on ne doit se servir d'opiate qu'en cas de nécessité. Il remarque que dans une véritable dysenterie où il y a exulcération, on prend souvent la matiere pour de la glaire; je croi aussi que souvent nous prenons pour de la matiere ce qui n'est que pure glaire.

b 3. 3.

Dans le schirre de la rate^c il parle beaucoup des vertus de l'acier; il le recommande en infusion aussi-bien qu'en substance: & ceci qui semble être le premier exemple de cette pratique peut servir de réponse à ceux qui prétendent que les qualitez medicinales de ce métal ont été découvertes par des préparations de chymie. Il est vrai qu'Hippocrate n'en fait pas la moindre mention, quoiqu'il ait la plupart des remedes simples dont nous nous servons aujourd'hui. Mais Pline en

c 8. 13.

ALEXAN.

rapportant toutes les qualitez medicinales de l'acier , ne fait mention que d'une maniere de s'en servir interieurement , & c'est de tremper un fer chaud dans l'eau pour la dysenterie : Dioscorides le trempe dans du vin pour le même but. On lit dans Celse la même maniere de s'en servir pour empêcher la rate de grossir trop. Ætius & Oribase font mention de l'acier proprement dit *σίδερον, ferri* , uniquement comme d'un remede exterieur pour la cure des ulcères malins. Si nous consultons les Ecrivains des tems suivans , nous trouverons qu'on s'est servi rarement de ce métal ; & quand on s'en servoit ou interieurement , ou exterieurement , ce n'étoit que comme d'un astringent. Avicenne même craint si fort qu'il ne soit pernicieux si l'on s'en sert en substance , qu'il conseille de prendre de la pierre d'aiman après pour prévenir toute mauvaise suite ; cependant Rhazés qui est de son pays recommande souvent cette maniere de s'en servir , & rapporte les differentes formes dans lesquelles il le donne. Depuis lui je ne sçai personne qui en parle comme d'un défobstruant interieur , avant Monardes , lequel a écrit vers le tems que l'Anatomie est venue en vogue ; laquelle ayant répandu une plus grande lumiere & plus de certitude dans la veritable cause des maladies , a aussi donné occasion à quelques méthodes plus efficaces pour la cure. Et on ne peut mieux se convaincre que dans le cas present , combien l'Anatomie est utile pour la pratique de la Medecine ; car par quel autre principe peut-on avoir pensé à donner de l'acier dans le schirre de la rate ou du foye , si ce n'est que les dissections ont montré à l'œil que la cause de ces maladies est une obstruction ? d'où l'on a inferé aisément que tout ce qui pouvoit emporter avec le plus de force la matiere de l'obstruction , seroit l'instrument le plus propre pour la cure. Tel est le remede dont nous venons de parler , qui outre sa vertu attenuante , a de plus dans ce cas une grande force par la pesanteur de ses parties , lesquelles étant sept fois plus pesantes de leur nature que celles d'aucun corps vegetal , agissent proportionnellement avec une impulsion plus forte , & par cette raison l'acier est le plus puissant défobstruant. Quiconque lit les Ouvrages des Medecins modernes , ou qui pratique soi-même , sera convaincu qu'on peut faire de très-grandes cures dans plusieurs maladies chroniques non seulement
par

par les eaux chalybées, mais aussi par une suite de remèdes chalybés. Celui qui voudroit nous persuader que ce métal n'a pas de vertu alterative, a eu le malheur sans doute d'apprendre aussi peu de l'expérience des autres, que de la sienne propre.

La saignée n'est nulle part recommandée autant qu'ici dans un cas pressant de la pierre^a, la pratique en est certainement très-judicieuse, particulièrement s'il y a, comme cela arrive presque toujours, suppression d'urine. Notre expérience nous apprend que quelquefois la saignée apaise tout ce malheureux désordre, non seulement lorsque tout autre remède y est sans effet, mais encore sans le secours d'aucun remède.

J'ai fait mention de ce qu'il a dit auparavant de la goutte; seulement j'ajouterai qu'il observe qu'elle est généralement regardée comme une maladie incurable. Et il ne pense pas que cela soit ainsi si l'on se sert d'une méthode convenable: celle qu'il prescrit semble très-raisonnable, & les règles pour la diète & pour les remèdes en sont fort exactes & bien choisies. Rien ne semble pouvoir mieux promettre la guérison à qui aura la patience de s'y soumettre.

Outre ces douze Livres d'Alexandre, il reste encore une lettre qu'il a écrite à Theodorus sur les vers; elle est écrite comme celle de Galien à Cecilianus en manière d'avis touchant l'enfant de Theodorus. Il dit & c'est une réflexion très-juste qu'il est très-difficile de donner un bon conseil sur un cas qui n'est décrit qu'en termes généraux; c'est pourquoi, dit-il, comme je n'ai pas vu le malade, je ne peux connaître chaque circonstance particulière; je suis donc obligé de penser & de faire attention à plus de choses; ainsi ma lettre est plus longue qu'elle ne l'auroit été sans cela. Il commence par décrire trois sortes de vers; 1°. de petits & déliés appelez *Ascarides*; 2°. de ronds, 3°. de larges qui sont le *Tania*. Il en a vu un de la troisième sorte long d'environ seize pieds. Il en traite pour le cas où ils sont accompagnés de fièvres, & où ils ne le sont point; il décrit les remèdes qui sont propres dans ces différents cas, & dont les Anciens se sont servis; il y en a beaucoup qui sont les mêmes que ceux que nous employons à présent excepté les Mercuriels.

ALEXAN.

Qu'on m'excuse si j'ai été si long sur cet Auteur, il me semble qu'il est un des meilleurs Ecrivains Praticiens parmi les Anciens, & très-digne d'être lu par quelque Moderne que ce soit. On croiroit par quelques recettes qui sont à la fin de son Livre, qu'il a été ou Chrétien ou Juif : car sûrement un Payen n'auroit pas vanté autant qu'il paroît le faire quelques recettes qui semblent faire allusion à quelques passages de la Bible. Je sçai que les Payens se sont servis de charmes qui consistoient en paroles prises des Ecritures ; mais c'étoit principalement, si l'on le peut dire, uniquement dans le cas des Démoniaques ; rarement s'en sont-ils servis dans d'autres maladies. Les Chrétiens ont introduit cette coutume, comme nous en avons insinué quelque chose en parlant d'Ætius, ce qui paroîtra plus clair encore si l'on consulte Marcellus Empiricus qui est rempli de ce jargon, & qui sans doute étoit Chrétien.

Fabrice s'imagine qu'il a découvert la secte d'Alexandre qui étoit, à ce qu'il croit, la Méthodique ; & il s'étonne que P. Alpin qui est entré dans un si grand détail sur les Méthodistes & leur doctrine, n'ait pas dit un mot de cet Auteur. Fabrice fonde sa conjecture sur ce qu'Alexandre fait mention de la méthode dans l'Art de la Médecine : il est vrai qu'il en parle ; mais il n'entend pas une méthode telle qu'étoit celle des Méthodistes, mais une méthode comme celle que Hippocrate a suivi ; & il le fait entendre clairement dans un autre endroit : le caractère de cet Auteur est aussi très-différent de celui d'un Méthodiste, qui comme tel considère seulement les causes évidentes, & ce qu'une chose a de commun avec une autre, si la maladie vient de contraction ou de relaxation sans aucun égard aux causes ou aux symptômes, à l'âge, au climat, à la constitution. Alexandre suit toute une autre méthode dans ce qu'il écrit des maladies, & cela paroît à chaque page. Outre qu'il ne nomme nulle-part la grande distinction que les Méthodistes ont faite des maladies ; & qu'il ne fait pas une seule fois allusion au cercle résumptif ou *metasyncritical* au diatriton, &c. dont ils sont si pleins ; sa méthode constante de purger dans nombre de maladies & particulièrement dans la goutte est entièrement contraire à leur Pratique avérée. Et pour ce qui est des Sectes, je dois observer que je n'en

trouve aucunes traces après le tems de Galien, non pas même à Alexandrie qui a continué encore durant quelques siècles à être la grande Ecole de la Medecine, si l'on ne veut excepter Vindicianus & Theodore Priscian, deux Méthodistes qui ont vécu vers le tems de Valentinien Second, & dont les Ouvrages semblent seulement être transcrits des plus anciens Ecrivains de cette classe. A la verité Galien a si bien établi la Secte Dogmatique, qu'elle a prévalu ensuite sur toutes les autres, & les a comme englouties : & à parler proprement, c'étoit moins une Secte fondée sur des idées particulieres, qu'un amas des meilleures opinions que chaque Secte avoit embrassé & enseigné ; c'est pourquoi en plusieurs choses les Dogmatiques s'accordent avec les Méthodistes, & particulièrement dans la méthode de la cure.

JACQUES PSYCRESTUS.

Alexandre fait mention de plusieurs Medecins, & de quelques-uns qui ont vécu vers son tems ; il loue beaucoup entr'autres Jacques Psychrestus a homme d'un mérite éminent pour sa grande pénétration dans la Philosophie & la Medecine qu'il apprit de son pere Hesychius, qui avoit voyagé dans un grand nombre de Pays pour y acquérir des lumieres ; Il fut fait Comte & premier Medecin de Leon le Grand ou le Thracien, & étoit si chéri & de cet Empereur & du peuple, que le Senat lui fit ériger une statue dans le bain de Zeuxippe bâti par Severe b. Isidore de Gaze appelé par d'autres le Pelusiote, lequel a fleuri dans le tems de Justinian, a vu encore une statue élevée en son honneur à Athenes c. Cet Auteur dit de plus d'Alexandre qu'il étoit d'Alexandrie, quoique sa famille fût originaire de Damas ; qu'il eut une très grande experience dans la Medecine ; qu'il fit plusieurs cures merveilleuses ; qu'il entroit dans sa pratique beaucoup de clysteres & de suppositoires ; qu'il fit rarement usage du fer ou de la lancette dans la Chirurgie, & qu'il n'étoit point ami de la saignée. Il a été préféré à tous les Medecins Modernes par son disciple Asclepiodorus qui s'est rendu fameux pour avoir remis en usage l'hellebore blanc qui dans ce tems-là étoit tombé dans un entier ou-

PSYCHR.

a f. 4.

b Malcol. in
Vit. Leon.

c P. 111. 112.
559.

PSYCHR.

bli, & n'étoit pas seulement connu de Jacques lui-même. Suidas s'étend beaucoup sur les louanges de ce Jacques, il dit qu'il étoit parvenu à une connoissance parfaite soit de la theorie, soit de la pratique; qu'il surpassoit tous ses contemporains; qu'il peut être comparé aux Anciens, & qu'il est supérieur à plusieurs d'entr'eux; qu'il étoit aimé & adoré de ses malades, qui le regardoient comme un homme inspiré du Ciel; qu'ils avoient une foi aveugle en lui, parce qu'ils n'avoient jamais vu manquer aucun de ses pronostics. Il eut tant d'ardeur à se rendre habile dans son Art, qu'ils croyoient que l'ame d'Esculape lui avoit été transmise. Kuster dit qu'il a retrouvé son véritable nom $\psi\chi\epsilon\iota\sigma\varsigma$ dans Malelas: dans les précédentes éditions de Suidas le nom étoit $\psi\chi\rho\chi\epsilon\iota\sigma\varsigma$, quoique dans la traduction d'Ætius on lise Psychristus. Mais j'ai raison de croire que ces deux manieres de lire sont mauvaises; si l'on consulte Alexandre, on découvrira nettement qu'il faut lire $\psi\chi\rho\chi\rho\iota\sigma\varsigma$ ou $\psi\chi\rho\epsilon\chi\rho\iota\sigma\varsigma$ (car le nom peut être différent) de même que $\phi\iota\lambda\omicron\chi\rho\iota\sigma\varsigma$; il dit en termes exprès que ce nom lui étoit appliqué $\delta\pi\ \upsilon\lambda\epsilon\alpha\iota\nu\acute{\alpha}\sigma\eta\ \tau\epsilon\theta\phi\eta\ \text{ΕΚΕΧΡΗΤΟ}$. Alexandre lui donne l'Epithete de $\Theta\epsilon\omicron\phi\iota\lambda\acute{\epsilon}\sigma\alpha\tau\epsilon\varsigma$, & Suidas l'appelle d'après lui $\Theta\epsilon\omicron\phi\iota\lambda\eta\varsigma$; c'est pourquoi il doit y avoir une erreur dans le texte de Photius, où lui & son pere est dit $\alpha\sigma\epsilon\beta\acute{\epsilon}\epsilon\ \eta\sigma\theta\eta\nu$: quiconque fera attention à ce qui suit dans Photius, s'apercevra qu'il faut lire $\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\beta\acute{\epsilon}\epsilon$.

URANIUS.

URANIUS

2 Lib. 2.

URanius ^a étoit contemporain d'Alexandre, il pratiqua la Medecine à Constantinople: son caractère a quelque chose de si singulier & de si remarquable, qu'Agathias a crû que c'étoit bien la peine de l'insérer dans son histoire; j'en dirai donc quelque chose ici suivant ce qu'en rapporte cet Auteur. Uranius étoit Syrien de naissance, Medecin de profession; lequel n'ayant pas la moindre connoissance d'Aristote ni de la Philosophie ancienne, avoit cependant une très-haute opinion de son sçavoir qui ne consistoit que dans un grand flux de bouche, & une assurance présomptueuse à soutenir quelque paradoxe qu'il avançât. On le trouvoit ordinairement

dans des boutiques de Libraire, ou dans des places publiques voisines de la Cour, où il disputoit avec différentes personnes qui avoient aussi peu de sçavoir que de Religion; il entroit dans des questions très-élevées sur lesquelles il raisonnoit avec beaucoup de temerité & de présomption; il parloit des attributs de l'essence de la Divinité, speculations qui passent de beaucoup la portée de nos foibles esprits; mais les disputans ne s'en embarrassoient pas. La société s'assembloit ordinairement le soir après la débauche du jour, & discouroit d'une maniere très-libertine sur les questions les plus sublimes & les plus épineuses, sans que l'un pût jamais être convaincu d'une chose par l'autre, de maniere qu'ils se quittoient chacun avec l'opinion qu'il avoit apportée, & terminoient souvent leur dispute, comme font les joueurs par des reproches amers & des paroles hautes: d'où il ne pouvoit résulter qu'une aversion réciproque. Uranius tenoit le premier rang parmi ces gens-là, & y faisoit un aussi grand fracas que Thersites dans Homere; mais destitué d'un sçavoir solide, il n'étoit pas capable de proposer en bonne forme aucun argument; ce qui le rendoit très-prompt à répondre aux objections avant qu'on les formât; & quelquefois au lieu d'y répondre, il demandoit pour quelle raison on les proposoit. En un mot il renversoit toutes les regles qui doivent s'observer dans les Conférences, ce qui ne pouvoit que mettre de perpétuels obstacles à la découverte de la verité. En toute chose il affectoit le scepticisme, & formoit ses réponses sur le modèle de Pyrrhon ou de Sextus Empiricus. Il s'imaginait que son opinion (sçavoir qu'il n'y a pas de certitude sur aucune chose) lui donneroit une entière liberté, & le délivreroit de tout remords ou trouble d'esprit. Sa capacité étant fort bornée, il ne pouvoit en imposer qu'aux simples & aux esprits credules; mais s'il étoit en arriere du côté des sciences, il étoit d'autant plus liabile dans le sçavoir du monde; vivant avec les grands il buvoit & mangeoit avec tant d'excez, qu'il se rendoit la risée de la compagnie: s'abandonnant à toute sorte de licence dans ses discours, souvent il étoit insulté, raillé, même battu; & il étoit devenu aussi nécessaire dans les parties de plaisir, que le sont les fols & les boufons. Uranius tel que je viens de le décrire, fut avec Arebindus envoyé Ambassadeur en Perse; il se contrefit si bien que cachant tous ses dé-

URANIUS

faits, toutes ses actions étoient colorées de quelque apparence de vertu. Il avoit pris la contenance & l'habit de Philosophe; la première fois qu'il parut devant Chosroës, ce fut avec un air si sérieux & si grave, qu'il en imposa, & se procura par là une réception favorable. Chosroës assembla aussitôt ses Mages pour conférer avec lui; on éleva plusieurs questions de Philosophie naturelle, comme si le monde a été de toute éternité, s'il y a une cause ou un principe de toutes choses. Uranius quoique fort ignorant sur ces matieres, soutint sa réputation par son assurance, & eut cet avantage sur ses Adversaires, comme le dit Socrates dans le Gorgias, *Que s'il sçavoit peu de chose, ses Adversaires en ignoroient encore davantage.* Cet Empirique sçut si bien faire sa cour, que le Roy le fit mettre à sa table, but à sa santé, & lui presenta la coupe pour qu'il lui fît raison, honneur qu'il n'avoit daigné faire à personne; mais il disoit qu'il avoit vû nombre de Philosophes fameux qui étoient venus de Grece à dessein de voir sa Cour, & qu'Uranius étoit le plus subtil & le plus accompli.

Il est certain que quelque tems auparavant Damascius le Syrien, Simplicius de Cilicie, Diogenes de Phœnicie & Isidore de Gaze, &c. les plus grands & les plus sçavans Philosophes du siècle ayant de l'aversion pour la Religion établie, se retirerent en Perse, ils avoient ouï vanter & le gouvernement & le peuple; on leur avoit dit que la justice & l'équité étoient en Perse les seuls ornemens du Trône; qu'une parfaite soumission & une entière obéissance faisoit le bonheur du peuple; que les voleurs ou sangsues publiques étoient en horreur; qu'on ne voyoit regner que la vérité & la fidélité. Ils ne furent pas plutôt arrivez là, qu'à leur grand regret ils trouverent tout le contraire; la violence & l'injustice étoient sans frein, & aussitôt qu'ils eurent approché le Prince, ils s'apperçurent combien ils s'étoient trompez; quoiqu'il eût la vanité de discourir de Philosophie, il ne sçavoit ce qu'il disoit; Chosroës étoit convaincu de leur mérite, cependant il conserva une haute opinion d'Uranius. Il me semble que la raison en est claire & naturelle, nous avons de l'inclination pour ce qui nous ressemble, & de l'aversion pour ce qui est au-dessus de nous. Uranius après son retour de ses voyages reçut plusieurs lettres très-civiles de Chosroës; ce Prince l'appelloit souvent

son maître. Uranius devint par là insupportable ; l'amitié de URANIUS Chosroës poussa si loin son arrogance , qu'il ne regardoit plus personne que d'un air de mépris. Il ne se trouvoit jamais à table en compagnie qu'il ne recitât les faveurs qu'il avoit reçu de ce Prince , & les conférences qu'ils avoient eues ensemble ; il ne rapporta donc de ces Pays éloignez qu'un excès d'orgueil & de vanité , qualitez dont il étoit déjà assez fourni avant ses voyages. Les éloges qu'il donnoit à ce Prince faisoient quelque impression sur les esprits credules , & persuadoient à quelques-uns qu'il étoit fort sçavant. Ceux qui se plaisoient à des récits nouveaux & merveilleux ne connoissant ni la personne qui louoit , ni celle qui étoit louée , se laissoient aisément surprendre par les couleurs séduisantes dont cet Imposeur ornoit son discours. Il faut avouer que Chosroës avoit toutes les qualitez propres à faire un grand Capitaine , il est juste d'admirer son courage qui ne put être abattu ni par l'âge ni par les fatigues de la guerre ; mais à l'égard des sciences , il faut dire qu'il n'a pû s'élever plus haut qu'un Ecolier d'Uranus.

De cette description d'Agathias on peut se former le vrai caractère & de Chosroës & d'Uranus. On prendra aussi dans le Traité sur la sagesse des Indiens , la même idée de ce Prince qui fut encore prévenu à la folie pour un autre Medecin nommé Perroës.

P R O C O P E .

B Londus ; Sabellicus & Tiragueau croient que Procope PROCOPÉ cet excellent Historien qui écrivit au tems de Julien , étoit Medecin ; ils ne donnent pas de raisons pour prouver leur opinion , d'autres aussi la regardent comme un songe : cependant si nous réfléchissons sur quelques passages de ses Ouvrages , il semblera qu'il y a quelque fondement à cette opinion : car dans plusieurs choses qui ont du rapport à la Medecine , il est beaucoup plus détaillé qu'aucun autre Historien ; sans même en excepter Agathias son grand admirateur & imitateur , qui ayant été élevé au barreau , est plein de réflexions qui

PROCOPE sentent les Loix ^a. Voici quelques exemples qui prouvent ce qui vient d'être dit de Procope. Il remarque que les eaux du ^a Lib. 2. *Berytus & Alexandria.* Pô ^b avoient si fort affoibli l'estomach des soldats & dérangé la digestion, que cela leur avoit causé de dangereux dévoiements & des dysenteries: il dit aussi en décrivant la terrible famine ^c dont toute l'Æmilie fut affligée, que toute la chaleur de l'estomach étoit entièrement éteinte: en sorte que si l'on n'avoit pas soin de donner à ceux qui avoient été exposez à ce fleau la nourriture comme à des enfans, c'est-à-dire, peu à la fois & plus souvent, ce qu'ils mangeoient les surchargeoit & les faisoit périr; la bile qui dominoit dans leurs constitutions teignoit tout leur corps. Il remarque que par tout où le souffre du Vesuve est porté ^d, la campagne est fertile; que l'air qui environne cette montagne est très-subtil & très-sain; & c'est pour cette raison qu'il croit que depuis plusieurs siècles les Medecins ont recommandé ce climat aux personnes attaquées de consommation. On ne croira pas, j'espère, que je veuille trop raffiner si je dis encore qu'il ne laisse échapper aucune occasion de donner des louanges à notre Profession. Selon lui Elpidius premier Medecin de Theodoric ^e est la personne à qui ce grand Monarque ouvrit son cœur à l'approche de la mort, & confessa l'injustice dont il s'étoit rendu coupable en faisant mourir Symmachus & Boethius. Et lorsque durant le siege d'Edesse des Ambassadeurs furent envoyez à Chosroës ^f, Etienne fameux Medecin, natif de cette Ville & qui avoit été Précepteur de ce Prince, & avoit guéri son pere Cavades de quelque maladie; fut non seulement nommé pour être un des Ambassadeurs, mais il fut encore choisi pour haranguer le Prince, lorsqu'ils lui seroient presentez. Le même Chosroës quelque tems après, négociant un Traité de paix avec Justinien ^g, ne vouloit pas seulement consentir à faire une trêve sans cette condition, sçavoir que Tribunus dont il connoissoit la capacité en Medecine lui fût envoyé: & l'Historien marque qu'aussitôt que cela fut fait, la trêve fut conclue pour cinq ans. Dans un autre endroit ^h il dit de plus que ce Medecin étoit né en Palestine; qu'il étoit son Compatriote & homme sage, modéré & pieux. Il avoit guéri auparavant Chosroës de quelque maladie, sur quoi il reçut des presens considerables.

^a Lib. 2. *Berytus & Alexandria.*
lib. 4. *Cour de Justice tenue par Anastase.*

^b Bell. Goth. lib. 2.
^c Ibid.

^d Ibid.

^e Ibid.

^f Bellum Persic. 2.

^g Ibid.

^h Bellum Persic. lib. 4.

considérables avec lesquels il s'en retourna dans son Pays. PROCOPE

Après la trêve dont on vient de parler, il resta une année entière avec Chosroës; le Roy lui offrit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit; mais au lieu de lui demander de l'argent, il témoigna seulement qu'il desiroit que quelques Romains qui étoient captifs en Perse, fussent mis en liberté. A sa demande Chosroës relâcha non seulement ceux que le Medecin demandoit, mais encore trois mille de plus, ce qui rendit le nom de Tribunus fameux dans toute l'étendue de l'Empire. On conviendra au moins avec moi que Procope représente les personnes de cette Profession comme ne faisant pas une petite figure; & par la considération qu'on avoit pour eux, il paroît qu'on les croyoit appliquez à différentes sciences, & particulièrement à celles qui ont du rapport à leur Art. Procope a encore plusieurs choses touchant les playes, ce qui peut faire juger qu'il a été instruit de la Medecine: en parlant de la playe dont Artabazés mourut, il est si circonstancié, qu'il dit qu'une artère ^a du col avoit été coupée, en sorte qu'on ne put arrêter le sang. Trajan fut blessé au-dessus de l'œil droit près du nez ^b, le fer dont la flèche étoit armée, étoit large & long, cependant il pénétra si avant, qu'on ne pouvoit l'appercevoir; Procope dit expressément qu'il ne comprenoit pas bien où elle étoit entrée, & s'étoit logée de façon qu'elle ne causât pas de douleur à Trajan: cinq ans après la pointe de la flèche commença à paroître sur le visage: cet Auteur ajoûte qu'au tems qu'il écrivit ceci, cette flèche avoit été trois ans dans la route qu'elle se faisoit pour sortir; & que suivant toute apparence dans quelque tems elle sortiroit entièrement sans causer beaucoup de douleur; car alors elle n'en donnoit aucune. De même il donne un détail circonstancié de la playe que Arsés ^c reçut au visage, & rapporte comment les

^a *Bellum Goth. 3.*

^b *Bell. Goth. 2.*

^c *Ibid.*

PROCOPE perdrez point votre œil ; il jugea que la flèche n'avoit pas pénétré avant dans la peau : ainsi il coupa la partie du bois de la flèche qui paroïssoit au dehors , & fit ensuite une incision dans le corps des muscles où la douleur étoit la plus violente ; il emporta sans aucune difficulté le reste de la flèche dont la pointe étoit tricuspidale , & réussit si bien dans la cure , qu'il ne resta pas de grandes marques de cicatrice au visage. La même opération fut faite à Cutilas à qui il fallut arracher la flèche avec plus de violence ; il s'évanouit à diverses reprises & les membranes de la tête s'étant enflammées , il mourut subitement en phrénésie. Bucas perdit beaucoup de sang & faillit à expirer sur le champ , ce que les Medecins attribuerent aux muscles coupez transversalement & non selon la longueur ; quoiqu'il en soit , il mourut au bout de trois jours. Tous ces passages donc montrent assez suffisamment que cet Auteur eut au moins une teinture de la Medecine pendant sa jeunesse & avant qu'il fût employé dans les affaires civiles , & suivant la description des cas qui est donnée ici , on peut observer qu'il se sert d'expressions toutes semblables à celles dont se servent ordinairement les Ecrivains en Medecine. Quoique je ne veuille pas pousser la chose si loin que de décider s'il a été de la Profession , ou non ; j'ose dire qu'il a décrit une maladie avec autant d'art que d'exactitude , dans le propre langage de la Medecine , & aussi-bien que s'il avoit été Medecin de profession : cette maladie est la peste qui désola Constantinople en 643. & parce que non seulement cette relation est écrite de main de maître ; mais encore parce qu'elle peut nous fournir plusieurs reflexions touchant cette maladie ; je vais la transcrire ici telle qu'elle est dans le Docteur Howel , & j'y ajouterai quelques remarques.

- » Cette peste consuma presque tout le genre humain , d'où
- » Procope conclut qu'elle ne pouvoit être causée que par une
- » vengeance de Dieu lui-même : car elle n'affligea pas une seule
- » partie du monde , & ce ne fut pas dans une saison particuliere
- » de l'année , comme l'auroient pû prétendre , dit-il , certains
- » esprits subtils : elle désola le monde entier , n'épargnant per-
- » sonne dans aucune condition ni dans aucun âge , quoiqu'il y
- » ait une si grande diversité dans les temperamens & dans les
- » dispositions. La differente situation des lieux , la difference de

la demeure, la diete, les complexions, les inclinations, rien ne put soulager dans cette maladie. Quelques-uns en furent attaquez dans l'été, quelques autres dans l'hyver, & d'autres dans d'autres saisons. Elle commença parmi les Egyptiens de Peluse, se répandit à Alexandrie dans le reste de l'Egypte d'un côté, & de l'autre dans ces parties de la Palestine qui confinent à l'Egypte : ainsi elle parcourut l'univers jusqu'à ses limites les plus reculées, comme si elle eût eu seulement en vûe de travailler par journée à tout détruire; les Isles, les cavernes, les sommets de montagne, tous les lieux où il pouvoit y avoir des hommes en furent infectez : car si la maladie fautoit par dessus un Pays, on n'avoit pas long-tems sujet de se feliciter, elle retournoit en arriere pour ne rien épargner. Elle commença sur les côtes de la mer, & s'étendit de là dans les terres. A la seconde année elle arriva environ au milieu du printems, à Constantinople (où Procope faisoit alors sa résidence :) rien de plus commun alors que des apparitions d'esprits que plusieurs personnes croyoient voir en toute sorte de formes humaines, ils s'imaginoient que les hommes qui se trouvoient à leur rencontre les frapoient en quelque partie de leur corps ; & aussitôt que ces pauvres malheureux avoient vû l'esprit, ils étoient saisis de la maladie. Lorsqu'ils croyoient voir des esprits, ils proferoient & repetoient sans cesse les noms de la Divinité, ils couroient dans les Eglises. En d'autres moments, effrayez d'entendre leurs amis les appeller, ils s'enfermoient dans leurs chambres, se bouchant les oreilles. Les uns croyoient qu'ils avoient eu certaines visions, d'autres qu'ils avoient entendu une voix qui leur disoit qu'ils étoient marquez dans la liste de ceux qui devoient mourir. Quelques autres personnes sans aucun indice précurseur de maladie, tomboient subitement en fièvre; leur corps ne changeoit pas de couleur ; il n'y survenoit pas de chaleur, la fièvre étant si foible jusqu'au soir, que ni le malade, ni le Medecin ne pouvoit par le pous soupçonner aucun danger. Cependant il se formoit un bubon & à l'aîne & à l'aisselle, sous l'oreille, en d'autres parties ; à quelques-uns le premier jour, à d'autres personnes le second, ou même quelques jours après : tels étoient les symptomes generaux qu'éprouvoient presque de même toutes les personnes frappées de cette maladie.

PROCOPE

On remarqua en certaines occasions quelques autres symptômes differens; s'ils naïssoient de la diversité des tempéramens ou de la volonté de celui qui envoyoit la maladie, notre Auteur ne peut le dire. Quelques-uns tomboient dans un appesantissement où ils sommeilloient; d'autres étoient agitez d'une rage violente: ceux qui dormoient oublioient toutes choses; lorsqu'on alloit les visiter, quelques-uns demandoient à manger, d'autres qui avoient été négligés mouroient de faim; ceux qui étoient enragez étoient tourmentez d'apparitions; croyant qu'ils voyoient des hommes prêts à les tuer, ils s'enfuyoient de toutes leurs forces; ils étoient si extravagants & si inquiets, que ceux qui les gardoient étoient aussi à plaindre qu'eux-mêmes. Ni Medecin, ni autre personne ne gagnoit la maladie en touchant les malades ou les morts; plusieurs continuoient à jouir d'une santé merveilleuse, quoiqu'ils soignassent & ensevelissent les personnes infectées, & d'autres gagnant la maladie sans sçavoir comment, mouroient à l'instant. Plusieurs sans être cependant alterez, se jettoient dans l'eau, & quelquefois dans la mer. Quelques-uns sans être tombez ni en assoupissement, ni en fureur, avoient leur bubon gangrené, & mouroient dans d'extrêmes douleurs; ce qui arrivoit aussi sans doute à ceux qui étoient en phrénésie, quoique n'étant plus à eux-mêmes ils ne se sentissent pas. Quelques Medecins comprenant que le venin & le principe de la maladie consistoit dans ces ulcères pestilentiels, ouvrirent les corps morts, & fouillant dans les ulcères, trouverent un charbon énorme croissant au dedans. Ceux dont le corps étoit taché de petits boutons noirs de la grosseur d'une lentille, ne vivoient pas un jour. Plusieurs mouroient d'un vomissement de sang. Quelques-uns qui étoient abandonnez entierement des Medecins étoient rétablis inopinément; d'autres qui se croyoient assurés de leur guérison, périssoient soudainement: aucun homme ne pouvoit rendre raison de cette maladie. Le bain fit du bien à quelques-uns, il nuisit à d'autres; en un mot il n'étoit pas possible de trouver aucune méthode pour conserver la vie des hommes, soit en prévenant la maladie, soit en la domptant, n'y ayant aucune cause apparente pour laquelle on en fut attaqué, ni pour laquelle on en fût guéri.

Les femmes enceintes qui en étoient frappées, mouroient certainement, les unes faisant de fausses couches, d'autres délivrées heureusement périssoient également avec leurs enfans ; trois seulement eurent un heureux accouchement & recouvrèrent une bonne santé, mais leurs enfans moururent ; une au contraire mourut, & l'enfant eut le bonheur de vivre. Les malades dont les ulcères étoient fort ouverts & couloient abondamment, réchapoient, la violence du charbon étant adoucie par là ; c'étoit aussi l'indice le plus certain de guérison : ceux dont les ulcères restoient dans le même état qu'ils avoient paru d'abord, étoient exposez au misérable accident dont nous avons fait mention. Quelques-uns avoient les cuisses desléchées, lorsque des ulcères y paroissoient sans fluer. Quelques autres sortirent de la maladie avec la langue mutilée, & furent begues, ne pouvant plus de leurs jours prononcer que des sons confus. Cette peste dura quatre mois à Constantinople, & y fit un extrême ravage pendant trois mois. Au commencement il n'en mourut pas extrêmement ; mais ensuite la peste ravagea tout avec plus de fureur, le nombre des morts monta de cinq à dix mille chaque jour. Au commencement les morts étoient ensevelis, mais enfin tout tomba en confusion, & un grand nombre de morts restèrent fort long-tems sans être enterrez. Les domestiques n'avoient pas de maîtres, ni les personnes riches de gens pour les servir. Dans cette Ville affligée on ne voyoit que maisons où il ne restoit plus personne, que magasins & boutiques qu'on ne venoit plus ouvrir, tout commerce étoit entierement mort. L'Empereur avec raison se donna beaucoup de soins à ce sujet, il chargea de l'inspection des pauvres Theodorus, l'un des Referendaires qui écrivoient les réponses de l'Empereur sur les Requêtes, & lequel distribua de l'argent des coffres de la Trésorerie à ceux qui étoient dans le besoin. Procope ajoute que plusieurs frappés de crainte, quitterent leur mauvaise vie, & se consacrerent à Dieu ; que plusieurs aussi retournerent à leur vie libertine & injurieuse à la Divinité, aussitôt que le danger fut passé, & par là Procope finit la description de cette peste. Le Docteur Howell continue & dit, que quoiqu'elle ne dura que quatre mois à Constantinople, cependant Evagrius qui en fut frappé avec sa famille, dit qu'elle dura l'espace de cinquante-

PROCOPE deux ans; elle monta à un tel point, qu'elle détruisit presque
 » le monde entier. Ainsi cette peste ayant duré long-tems après
 » la mort de Procope, il n'est pas étonnant si pendant un si long
 » tems, en passant dans des climats si differens, elle a changé de
 » symptomes, & varié les accidens qu'elle produisoit d'abord :
 » cependant la description d'Evagrius differe très-peu de celle
 » de Procope. Il dit que dans certaines choses cette peste res-
 » sembloit à la peste d'Athenes décrite par Thucydides, & étoit
 » très-différente à quelques égards; qu'elle commença en Ethio-
 » pie comme celle-là, mais elle surpassa toutes celles dont le
 » monde avoit éprouvé les calamitez; & faisant attention au
 » long tems qu'elle avoit erré en ravageant la terre, il est surpris
 » que Philostrate témoigne de l'étonnement au sujet de la peste
 » qui arriva dans son tems, sur ce qu'elle dura quinze ans de
 » suite. Comme l'histoire de Procope est assez connue de tout
 » le monde, particulièrement d'Evagrius qui, comme tous les
 » sçavans ne l'ignorent pas, en a pris beaucoup de choses, il est
 » très-surprenant qu'il ait pû dire que l'histoire de cette maladie
 » n'avoit pas été couchée par écrit jusqu'au tems qu'il l'entreprit;
 » car on ne peut s'imaginer que ce ne fut point positivement la
 » même peste dont tous les deux ont parlé.

Comme le remarque le Docteur Howel, c'étoit sans doute la même peste dont ils ont parlé tous les deux, c'est-à-dire, la peste qui dura cinquante-deux ans, & qui au rapport d'Agathias commença à l'Est à la cinquième année de Justinien : quoiqu'afin que son récit se rapportât avec celui de Procope, il faudroit lire, je croi, la quinzième année au lieu de la cinquième : on peut observer de plus qu'il la décrit seulement telle qu'elle parut à Constantinople la seconde année; & que Evagrius en parle conformément à ce qu'elle étoit plusieurs années après suivant ses propres observations : au tems que cette maladie commença, suivant la relation de Procope, Evagrius n'étoit encore qu'un enfant qui apprenoit la Grammaire ^a, quoiqu'il eût la peste dans ce tems-là; ainsi l'on peut voir la véritable raison pour laquelle ces Auteurs different en quelques points. Le dernier par exemple rapporte une circonstance très-surprenante, sçavoir qu'aucune personne native des Villes infectées, quoiqu'elle fût dans des pays bien éloignés de l'infection, n'échappoit à la fureur de cette maladie qui

^a Lib. 4.

sembloit les chercher dans quelques lieux qu'ils pussent être, pour les enlever de même que tous leurs autres compatriotes : fait qui auroit pû paroître suspect, s'il n'y en avoit de semblables exemples dans des tems moins éloignés ; j'en parlerai dans son lieu, lorsque je viendrai aux maladies qui viennent de sueur. Le même Evagrius dit que cette peste avoit à certains égards du rapport avec celles d'Athenes, & qu'à d'autres elle n'en avoit pas, mais il n'en dit aucunes particularitez, quoiqu'elles soient en grand nombre. La maniere dont elle se répandoit étoit différente ; dans celle-ci quelques-uns mouroient à l'instant ou le premier jour comme ceux qui étoient marquez de petits boutons noirs, ou au moins ils périssoient en peu de jours. Et Agathias qui décrit cette même maladie à son retour à Constantinople en 558^a, dit expressément que la plupart mouroient dans le moment comme dans un violent accès d'apoplexie, & que ceux qui se trouvoient du temperament le plus vigoureux, ne passoit pas le cinquième jour. Dans celle d'Athenes la maladie alloit jusqu'au septième ou neuvième jour qui étoient le terme commun de la mortalité ; dans celle-là ceux qui approchoient des malades en étoient infectez ; dans celle-ci il est positivement remarqué que ce n'étoit pas la même chose. On ne trouve dans Thucydide rien qui fût semblable, ni à l'assoupissement dont ils étoient saisis d'abord, ni à la rage de ceux qui se rouloient par terre, ni à ce qui a été dit des femmes enceintes. Galien en comparant les descriptions qui sont données de la maladie ou par Hippocrate ou par Thucydide, remarque que ce dernier ne la décrit que comme un Observateur ordinaire, car il fait l'énumération de toutes les circonstances qu'il avoit remarquées sans distinction, & non comme un Medecin. Pour Procope je croi qu'on peut dire qu'il a décrit cette peste & comme Observateur & comme Medecin ; cela paroît dans ses observations dont on vient de parler au sujet des femmes enceintes, parmi lesquelles il n'y en eut que trois qui purent réchapper ; & à l'égard du bubon sur lequel il est le premier qui ait observé que l'écoulement de la matiere est le signe le plus assuré de guérison dans ce cas, l'expérience a prouvé la même chose jusqu'ici. Il parle comme Medecin lorsqu'il rapporte les différentes méthodes qu'on avoit tentées, comme le bain, &c. les cas où elles avoient

a s. s.

PROCOPE

manqué, les differents symptomes pour lesquels on s'en feroit ; il remarque particulièrement que dans la fièvre les corps ne changeoient pas de couleur, & qu'il n'y survenoit pas de chaleur ; que la fièvre étoit si petite jusqu'au soir, que pas même le Medecin ne pouvoit soupçonner par le pous que le malade fût dans aucun danger. On peut remarquer en lisant Thucydide & Lucrece qu'on n'avoit pas alors d'autre moyen pour juger de la fièvre que de toucher le corps ; l'art d'en juger par le tâtement du pous est d'une date postérieure. Il nous fait voir combien peu les Medecins connoissoient les véritables causes de cette maladie, aussi ouvroient-ils pour acquiescer plus de lumière, les corps de ceux qui étoient morts d'ulcères pestilentiels, & ils trouverent un charbon croissant intérieurement. On peut conclure de là en passant que les Medecins de ce siècle-là ne négligeoient aucune partie qui pût contribuer à la perfection de leur pratique, & que particulièrement ils s'appliquoient à l'Anatomie, dont il est clair par cet endroit qu'ils faisoient un bon usage pour découvrir les causes des maladies & leurs differens symptomes. Il y a une chose au sujet de la contagion, qui mérite d'être observée dans cette histoire. Procope nous apprend qu'aucun Medecin ni aucune autre personne ne gagna la maladie en touchant les corps malades ou morts ; (je suppose qu'il entend pour cette raison seulement) plusieurs conserverent une santé merveilleuse, quoiqu'ils soignassent & ensevelissent les personnes infectées ; Evagrius ajoute que quoique cette maladie se communiquât pour le plus souvent, cependant quelques personnes lassées de vivre apparemment, vivoient continuellement parmi les malades, & ne pouvoient gagner ni la maladie, ni la mort, & dans toutes les maladies épidémiques quoique jamais aussi contagieuse, certainement on trouvera des exemples où l'infection ne s'est pas communiquée généralement de l'un à l'autre ; mais ce que Procope crut, je veux dire que la maladie s'étoit étendue par contagion, quelle qu'en pût être la première cause, est clair par ce qu'il ajoute que constamment elle commença sur les côtes de la mer, & de là s'étendit dans les terres : matiere de fait qui est une preuve meilleure qu'aucun raisonnement, combien loin cette maladie peut être portée & répandue par le commerce & la communication : ce qui a été

été l'opinion generale dans les tems les plus reculez. Je ne pousserai point plus loin la digression, s'il est vrai que ç'en soit une. Je reviens à present au quatriéme & dernier de ces vieux Ecrivains Grecs, comme je me le suis proposé.

PROCOPE

P A U L.

PAUL, quoique placé par M. le Clerc au quatriéme siècle, n'a pourtant vécu que dans le septiéme, & quoique Compilateur, il est fort différent d'Oribase, (tel que nous l'avons à present de même que d'Ætius) : il a transcrit beaucoup de choses d'Alexandre, & non seulement le sens, mais même les propres paroles. Il nâquit dans l'Isle d'Ægine, il fut un grand voyageur, & eut beaucoup d'occasions de voir pratiquer bien des choses differentes. Il mérite cette louange, que ses descriptions des maladies sont completes & courtes : & quoiqu'il fût un grand Compilateur, il y a en lui une chose remarquable, qu'il traite particulièrement des maladies des femmes, & qu'il semble être le premier Accoucheur de profession dont l'histoire nous donne connoissance. Il fut appelé de ce nom par les Arabes, & commence aussi son Livre par les accidens auxquels les femmes sont sujettes dans la grossesse.

PAUL.

Nous devons à Paul quelques fragmens de Medecins anciens, particulièrement la Lettre de Dioclès à Antigonus touchant la conservation de la santé.

Mais arrêtons-nous davantage sur cet Auteur, quoique quelques-uns l'aient représenté comme si méprisable qu'il n'y ait rien d'intéressant dans ses Ecrits. Je me fixerai à ses six Livres, dans lesquels j'ose dire qu'il est certainement quelque chose de plus qu'un simple Compilateur ; ce Livre est plein d'operations de Chirurgie seulement ; on pourroit le regarder comme le corps le plus complet qui ait été en ce genre, au moins avant la restauration des sciences. J'entens d'abord les operations manuelles ; car pour les applications extérieures aux playes & aux ulcères, &c. il en traite au long dans le quatriéme Livre. Il est clair par ce Traité, qu'il faisoit les operations de Chirurgie lui-même ; il décrit les différentes méthodes dont se servoient les Anciens, celles de ses contempo-

PAUL. rains, & les siennes propres : il rapporte le bon ou le mauvais succès de plusieurs ; & dans ce qu'il écrit sur ce sujet, il est si éloigné de n'être qu'un simple Copiste, que quelquefois il ne veut pas entrer dans l'opinion de Galien^a, & en préfère de plus modernes. Ainsi dans le Chapitre sur l'*Aneurysme*^b, après avoir rapporté ce que dit Galien à ce sujet, il donne sa propre opinion sur la méthode de la cure. Il en use de même à l'égard de Leonides, (Auteur souvent cité par lui & par *Ætius*) dans le traitement de l'*Hernie Variqueuse*. Il est même si éloigné de suivre aveuglément les Anciens, qu'il témoigne n'être pas satisfait de ce que dit Hippocrate lui-même pour remettre un nez rompu^c, & il ajoute une pratique moderne qu'il semble préférer.

a 87.

b 37.

c 91.

On trouvera par experience que cet Auteur nous apprend plus de choses différentes sur la Chirurgie qu'aucun des plus anciens Ecrivains, particulièrement si on le compare avec Celse qui nous a donné le Traité le plus complet de la Chirurgie telle qu'elle avoit été pratiquée du tems des Anciens & du sien, & à laquelle on avoit fait très-peu d'additions du tems de Galien. Dans plusieurs articles Paul est plus ample & plus exact, comme dans la cure de l'hydrocephale, dans l'article de la Paracentese faite ou dans le thorax ou à l'abdomen, &c. enfin en traitant de l'extraction de la pierre de la vessie. Et Celse ne veut pas que cette dernière operation soit faite à aucune personne au-dessous de neuf ans ou au-dessus de quatorze ; notre Auteur cependant la permet dans un âge moyen, quelquefois même dans un âge avancé, quoiqu'il avoue qu'elle réussit mieux dans de jeunes gens. Il fait encore cette remarque sur cette operation, que l'incision doit être faite non pas exactement au milieu du perinée, mais plutôt obliquement sur un côté (il choisit le gauche) vers la fesse ; qu'elle doit être plus large extérieurement qu'en dedans, ou c'est assez qu'il y ait de la place pour donner issue à la pierre. Il y a quelques autres choses particulieres dans ce Traité qui semblent être entièrement neuves ; il traite de la fracture de la rotule^d, cas qui arrive, dit-il, très-rarement, mais que nos Chirurgiens rencontrent souvent. Celse n'en fait pas mention. Paul ouvre les veines jugulaires^e dans une fluxion obstinée sur les yeux ; épreuve qui n'a jamais été faite par aucun autre Ecrivain plus

d 100.

e 40.

ancien, excepté Alexandre qui a ordonné cette sorte de saignées dans l'Esquinancie ^a. Paul décrit la maniere d'ouvrir les arteres derriere les oreilles, comme dans une ophtalmie inveterée & un vertige; contraire en cela à l'aphorisme de Celse, qui dit qu'une artère une fois ouverte ne peut plus se fermer. On sçait cependant qu'Aretæus, & quelquefois Galien, ont ordonné que l'artère fût ouverte, ainsi que nous le verrons plus amplement. Comme il s'est servi souvent des ventouzes, il semble avoir inventé un instrument pour scarifier, il étoit à trois pointes ou flammes pour faire trois incisions à la fois ^b. P A U L. a 4. 1. b 41.

Le Chapitre touchant l'extraction des dards & des flèches ^c, &c. est très-remarquable, & contient plusieurs regles excellentes: la description qu'il donne de cette sorte d'arme, dont se servoient les Anciens, & particulièrement les Egyptiens, est très-curieuse, claire & concise. c 86.

Il est très-étendu & très-exact à décrire les différentes sortes d'Hernie, sur-tout l'intestinale ^d; il en donne les différentes causes & les symptomes, comme lorsqu'elle procede ou d'une rupture ou d'une distension du péritoine: dans ce cas le boyau (c'est-à-dire une partie de l'Ileon) qui est couché sur les allongemens de cette membrane, peut aisément tomber ou dans l'aîne, ou dans le scrotum. C'est pourquoi dans certains cas il est nécessaire de faire une incision pour replacer le boyau; l'operation entiere est ici expliquée, très-circonscanciée & très-exacte, & beaucoup mieux qu'elle ne l'est même dans Celse: les Anciens connoissent fort bien cette méthode de pratique; elle est recommandée par Rossier, Paré & Hildan, & elle a été remise en usage par quelques habiles Praticiens parmi nous. Celse dit, il est vrai, que c'est une opération *quam puerilis ætas & malum modicum solum recipit*: & les deux derniers Auteurs qui viennent d'être citez ne la conseillent que comme une ressource dans la dernière calamité; il est certain que dans leur tems cette pratique étoit presqu'entièrement hors d'usage: quoique l'exemple que donne Hildan ^e d'une personne âgée de plus de soixante & dix ans qu'il guérit par cette opération, prouve que non-seulement on peut s'en servir sûrement, mais encore qu'elle réussiroit mieux si on y avoit d'abord recours avant qu'il y eût aucun danger de mortification. Barbette propose dans une passion Iliaque d'ouvrir

PAUL. l'abdomen dans l'endroit où s'est faite l'introsusception du boyau , si cette méthode est praticable en ce cas , on peut penser qu'elle doit être plutôt tentée au défaut d'autres remèdes dans des cas où la maladie procède de l'une ou de l'autre Hernie décrite , sur-tout puisqu'il paroît qu'il y a aussi peu de danger à faire l'incision à travers l'épigastre , qu'il y en a à la faire sur les prolongemens du peritoine. Rossét donne trois exemples où l'opération fut réellement faite, l'une par un Charlatan, & les autres par des Chirurgiens de réputation dans ces tems-là. Une hernie inguinale, suivant l'opinion commune des Auteurs, n'est que le commencement de l'intestinale : il faut, disent ils , que le boyau descende dans l'aîne avant qu'il puisse passer au scrotum ; & c'est pour cette raison que Paul dit que le bubonocèle précède toujours l'enterocèle. Conséquemment tous les Anatomistes & les Chirurgiens conviennent que dans le bubonocèle le boyau tombe dans les anneaux ou les perforations des muscles abdominaux. Cependant quoiqu'il n'y ait pas de doute que cela n'arrive souvent ainsi ; si l'on examine la chose de plus près, on trouvera que le boyau peut se faire un autre chemin, qui jusqu'ici n'avoit pas été observé, & produire le bubonocèle. La cavité dans la cuisse entre les muscles pectinée & le couturier , où les vaisseaux cruraux descendent , est très-remarquable ; & les tendons des muscles abdominaux sont si lâches, qu'il n'y a là qu'un peu de graisse & quelques fibres membraneuses qui séparent cette cavité de l'abdomen : l'on voit ainsi combien il est aisé que le peritoine soit forcé en bas par quelque compression, au travers de cet interstice & poussé dans la cavité que nous avons décrit , sur-tout quand on est debout : cette cavité est en une ligne plus directe que les anneaux mêmes de ces tendons. Si nous comparons ce que disent ces Auteurs mêmes qui pensent que le bubonocèle se forme dans les allongemens du peritoine, on trouvera qu'ils s'accordent souvent , à cet endroit près. Aquapendente remarque que le bubonocèle & les varices des veines crurales ont souvent passé pour un bubon , & dans ce cas il arrivoit que par l'incision on perceroit ou la veine ou le boyau au grand danger de la vie du malade.

Nous sçavons tous que les bubons sont toujours dans ces glandes qui sont situées sur les vaisseaux cruraux : c'est pour-quoi il croit qu'il est clair dans plusieurs occasions que le

bubon & le bubonocèle sont dans la même place qui est celle que nous avons déjà marquée; c'est pour cela qu'il semble que Celse appelle un bubonocèle *Varix Inguinis*. Feu M. Bernard se trouva dans un cas où le boyau coula sous la peau jusqu'au milieu de la cuisse; cas dans lequel il a fallu nécessairement que le boyau ait descendu à travers l'interstice sous les tendons des muscles abdominaux; car s'il avoit passé à travers les anneaux, il auroit dû aller droit au scrotum, & il ne se seroit pas détourné en bas vers la cuisse. Barbette semble avoir connu ce sentier, quoiqu'il s'exprime aussi obscurément que les autres Ecrivains quand il dit : *Experimur etiam processum peritonei ita posse disrumpi, ut intestina non in scrotum sed inter cutim & musculos, versus femur sese urgeant*. Si par ces mots *processum peritonei*, il entend les productions qui forment l'enveloppe vaginale, nous avons vu que le boyau ne peut pas prendre la route que Barbette désigne. Peut-être recevrons-nous quelque lumière de plus sur cette matière, si nous considérons l'hernie inguinale dans les femmes. Fallope la déduit des ligaments ronds de la matrice qui font les mêmes perforations dans les tendons abdominaux dans ce sexe, que les vaisseaux spermatiques font dans les hommes. Il est vrai qu'ils ne les font point dans le même endroit; car dans les femmes ces anneaux sont placez juste dessus l'os pubis, & les ligamens, aussitôt qu'ils ont une fois passé au travers, ils ont comme une forte insertion avec les tendons dans l'os; ainsi le passage étant fort étroit, il ne semble pas qu'il y ait là de place pour une hernie; & s'il y en avoit, le boyau doit se jeter en avant sur l'os pubis: on trouve aussi quelquefois qu'il le fait, il avance autant même que les lèvres du *Pudendum*; mais je croi qu'en de telles hernies on trouvera généralement que l'intestin sort plus latéralement vers l'os Ilium. C'est pourquoi Celse dit expressément que l'hernie dans les femmes *fit præcipuè circa Ilium*. Il est clair que le péritoine peut être distendu en cette place par la relation que Nuck donne d'une hydro-pisie en cette membrane qui se répand elle-même, dit-il, & forme un sac dans la cuisse par *vacua musculorum spatia*. Et Hildan en donnant la raison de l'hernie utérine, croit que l'extension du péritoine se fait *circa foramina illa, circa que bubonocèle fit in mulieribus*; & si nous comparons ces mots

PAUL. qui sont assez ambigus, & peut-être mis à dessein avec la description de la situation qui est attribuée à la tumeur, on trouvera qu'ils ne peuvent être appliquez qu'à l'interstice dont nous parlons. Un simple Ascite nous fera voir suffisamment combien le peritoine est capable d'une grande distension; & nous trouverons des preuves suffisantes dans les Ecrivains qui ont traité de Chirurgie, que ce n'est pas seulement dans les productions de l'aîne ou au nombril qu'une distension peut arriver sans rupture, comme dans l'Ascite. Barbet donne des exemples de telles hernies au dos, au-dessus & au-dessous du nombril, *longè supra Iliā*, qui ont été, dit-il, ouvertes par méprise pour un abcès. Paul distingue l'hernie intestinale suivant qu'elle procède ou de rupture ou de distension du peritoine, & dit expressément qu'on ne doit tenter l'opération par la lancette que dans le dernier cas; mais qui considère avec attention la situation de ces parties, fera d'une opinion toute contraire; car si dans une rupture du peritoine cette opération est faite & le boyau réduit, on conçoit comment toutes ces parties du peritoine, aussi-bien que le reste, peuvent être réunies & si bien guéries, qu'il n'y aura plus de nouvelle descente à craindre pour l'avenir. Mais dans le cas de distension, si après l'opération le peritoine demeure distendu, comme il le doit, par quel moyen prévenir le retour de l'hernie? Pour se former une juste idée d'une telle distension, on peut voir les préparations curieuses du Docteur Douglas très-appliqué & très-exact Anatomiste qui est le premier qui nous a donné une idée vraie du peritoine; partie fort intéressée non seulement dans cette opération, mais encore dont on ne sçauroit examiner trop soigneusement la structure pour bien réussir à faire le haut appareil. Il est aussi le premier qui a montré clairement que l'allongement de la lame extérieure du peritoine ne forme point l'enveloppe vaginale des testicules, comme des Auteurs le disent, mais une enveloppe particulière pour les vaisseaux de la semence; il l'appelle la tunique des vaisseaux spermatiques, *Tunica vasorum spermaticorum propria*. Il observe après cela au sujet de Paul, que cette enveloppe étoit connue & décrite par lui sous le nom de *ἐλικοειδής*, à cause des nombreux contours de ces vaisseaux qu'elle couvre. Cornarius & les autres expositeurs n'ayant pas de connoissan-

ce d'une telle enveloppe , corrigent ce mot , & voudroient qu'on lût ἐρροειδής , & ainsi la confondent avec la vaginale.

PAUL.

Paul décrit une autre operation qui est la maniere d'ouvrir les artères derriere les oreilles * dans les fluxions & autres maladies de la tête : la pratique en general étoit aussi ancienne qu'Hippocrate , & observée par Galien ; mais la maniere de la faire est spécifiée ici avec plus de précision , elle se fait par une section transverse , en appliquant après le cautère , ou par excision. Les expressions de Paul ^a font connoître nettement la premiere méthode , & il parle de la seconde dans le Chapitre suivant , l'on peut supposer quelle étoit la plus commune des deux ; car Aretæus qui est toujours très-exact dans ses expressions , ne fait pas mention d'autre arteriotomie que de cette dernière ^b . Telles étoient les deux méthodes d'ouvrir les artères , qui furent pratiquées non seulement dans l'Ecole Grecque , mais encore dans celle d'Arabie. Il est donc étonnant que quelques Modernes aient pû s'imaginer que les Anciens saignoient aux artères en la même maniere qu'aux veines , c'est-à-dire , en faisant l'incision avec une lancette. Il y a un exemple , & le seul que je puisse trouver dans l'histoire , lequel pourroit faire voir que l'arteriotomie a été faite de cette maniere , & cet exemple est dans Galien ^c : ce Medecin , autant que je peux comprendre sa pensée , dans son Traité de la cure des maladies par l'ouverture du vaisseau du sang , semble être le premier qui la hazarda , & fit l'experience sur lui-même. Il étoit dangereusement malade d'une douleur qui le faisoit vers le diaphragme , & il fut averti deux fois en songe de tenter cette pratique ; en consequence il le fit en ouvrant l'artère entre le pouce & le premier doigt , d'où il laissa sortir environ une pinte de sang ; il fut par là soulagé de sa douleur , & sa vie fut conservée. Il donne un exemple semblable d'un Prêtre qui fut guéri d'une pleurésie desespérée , par l'ouverture de l'artère dans la main : ceci , dit-il , le mit dans la pratique d'ouvrir les artères à la main & à la tête dans toutes les douleurs violentes fixes qui procedent de chaud , & particulièrement dans les douleurs des membranes. Il dit au même endroit qu'il avoit vû l'artère de la cheville du pied après une blessure qui y avoit été faite , elle fut cicatrisée si bien , qu'il n'y resta pas d'aneurisme. Il rapporte dans un autre en-

* 6. 4. 5.

a *Ἀπὸ τοῦ χειρὸς*
Ἀπὸ τοῦ ποδὸς.b *ἐν τῇ χειρὶ*.
I. 2. 3.c *Rhaz. ad*
Almanz. 9.
I.

PAUL. droit ^a un cas pareil où une piqueure ayant été faite par mégarde à l'artère du *Cubitus*, elle fut fermée en quatre jours : il remarque, il est vrai, que la piqueure avoit été très-petite, & c'est apparemment la raison pour laquelle l'artère fut si-tôt fermée : car dans tous les autres accidens de cette nature il a toujours vû succéder un aneurysme. Il ajoûte une observation touchant les playes aux artères, qui est qu'elles sont moins dangereuses dans les femmes & dans les enfans, dans lesquelles il suppose que les enveloppes de ces vaisseaux sont moins dures & plus aisées à être réunies. Les deux méthodes dont on a parlé d'abord étoient fort rudes & fort douloureuses, cependant on s'en servoit frequemment; mais celle qui se fait par la lancette est si aisée, qu'on sera surpris qu'elle ait été pratiquée depuis si rarement parmi les derniers Grecs; on peut voir clairement dans cet Auteur & dans Actuarius ^b, qu'elle n'étoit point en usage; & ce qui augmentera la surprise, est que lorsque l'artère est superficielle & près d'un os, il ne semble pas qu'il y ait de la difficulté, & moins encore de danger dans cette pratique. Telle est l'artère temporale; c'est pourquoi plusieurs Modernes se sont hazardés à l'ouvrir dans presque toutes les maladies de la tête, & particulièrement dans les migraines. Paré ^c, qui sans doute fut un bon Praticien, nous dit combien il la trouve utile dans ce cas non seulement pour ces malades, mais pour lui-même, après avoir éprouvé en vain tous les autres remèdes : & il fait cette remarque, qu'il a trouvé par une longue experience que l'ouverture de l'artère avec une lancette, n'étoit point une chose aussi dangereuse qu'on se l'imaginoit; & que l'artère se renfermeroit aussi-bien que la veine dans un peu plus de tems à la vérité; & il n'en a jamais vû ressortir du sang quand on a gardé, comme on le doit, la compresse pendant quatre jours.

^d 3. 96. Gesner, ^d Auteur d'une grande réputation, rapporte dans ses Epîtres une histoire fort extraordinaire d'un Chirurgien de Zurich, qui avoit été annuellement affligé d'une violente migraine, Gesner lui conseilla de se faire ouvrir l'artère temporale; mais étant impatient dans sa douleur, il voulut se faire l'opération lui-même, il coupa l'artère transversalement, & en laissa sortir trois pintes de sang; la douleur revenant, il recommença hardiment la même manœuvre, & fut guéri parfaitement.

^a *Method.*
Med. 5. 7.

^b *Meth*
Med. 3. 4.

^c 16. 4.

faitement. Et l'on pourra être aisément convaincu que l'incision dans cette artère est praticable, parce que Meckeren ^a rapporte, que dans une douzaine de fois qu'il fit cette operation, il ne lui arriva qu'un seul accident, qui fut causé par la négligence du malade, & non par aucune faute de l'Operateur. Pour prévenir qu'il n'en arrive, il donne la description d'un bandage très-convenable dont il se servoit; & l'on peut remarquer une fois pour toutes que Prosper Alpin ^b a vû ouvrir par les Egyptiens dans plusieurs maladies chroniques non seulement les artères temporales, mais encore celles qui sont derriere les oreilles, au front, à la cheville du pied, &c. il les a vû ouvrir aussi communément que les veines: pour toutes les inflammations interieures les Egyptiens ouvroient la même artère que Galien ouvrit dans un tel cas entre le ponce & le premier doigt. Il rapporte leur maniere de faire cette operation, soit à l'égard de l'incision, soit à l'égard du bandage; & il observe que parmi tous les exemples, dont il a été témoin oculaire, il n'a pas vû une seule arteriotomie échouer, ni même être suivie d'un aneurisme. On peut trouver plusieurs exemples du même genre dans Severin ^c.

Les vûes qu'on a en ouvrant une artère, se réduisent à deux, c'est la dérivation & la révulsion, quoique suivant ce que je puis voir dans tous les exemples, l'unique vûe qu'on se propose est la révulsion. Par exemple, lorsque la douleur est au front ou à la suture coronale, l'ouverture des artères occipitales, ou de celles qui sont près des oreilles (comme celles qu'Oribase d'après Antyllus conseille de choisir) n'opere point évidemment une révulsion: quoique Severin affirme qu'elle fait dérivation, pendant qu'en même-tems, peu d'accord avec lui-même, il dit que lorsque la douleur est derriere, l'ouverture de l'artère anterieure fait révulsion. J'observerai seulement au sujet de la révulsion, que son effet consiste beaucoup dans la soudaineté: il est évident que la révulsion doit être plus forte & plus prompte lorsqu'on fait l'ouverture à l'artère plutôt qu'à la veine, & par consequent combien plus de liberté ne donne-t-on pas aux vaisseaux d'où la révulsion est faite, pour reprendre leur force elastique & chasser la matiere dont ils étoient obstruez, n'ayant plus alors l'effort d'une si grande masse de sang à combattre. La révulsion est encore plus forte lorsque le sang est intercepté,

PAUL

^a *Observ. Chirurg.*
38.

^b *Med. Æg. P. 2.*
12.

^c *Chirurg. Effic. 42.*
45.

PAUL. comme dans le cas où l'artère qui conduit à la partie affectée est ouverte; & cette révulsion est telle qu'il n'y a pas d'exemple où l'ouverture de la veine ait pû en faire une semblable, cependant quelque raisonnable que soit cette operation, le danger de perdre sa réputation par les contradictions, empêchera apparemment que les Medecins ne la mettent jamais en vogue; cependant il est bien fâcheux qu'un Chirurgien soit bridé dans son Art par des considerations étrangères aux malades.

Le sujet me mene naturellement à cet accident qui arrive quelquefois par quelque ouverture ou quelque playe, ou par une legere piqueure à l'artère, c'est l'aneurisme; vous trouverez que notre Auteur a là-dessus certaines choses particulieres ^a, qui ont été obmises par ceux qui ont écrit avant lui. Après qu'il a repeté ce que Galien a dit sur le même sujet, il ajoute quelques observations nouvelles & qui sont de lui; il fait une distinction très-exacte entre celles qui viennent d'une anastomose, & celles qui suivent une rupture à l'artère. Ceux de la premiere sorte sont oblongs & plus profonds, & sont sous la pression du doigt, une sorte de bruit. Les autres sont generalement plus superficiels & plus ronds; on y remarque ce craquement que font les autres au toucher; Paul suppose que dans les deux cas le sang est extravasé. ^b *Ætius* declare ^b que les aneurismes qui sont à la tête & à la gorge sont desesperés, & il ne conseille pas d'essayer aucun remede, mais seulement d'appliquer l'emplâtre de Cyprès. Il ne conseille d'operation manuelle que pour les aneurismes du bras; mais Paul quoiqu'il juge qu'il est dangereux de faire aucune incision à ceux de l'aisselle, de l'aîne ou du col, ou par tout ailleurs, s'ils sont grands, par la raison que les vaisseaux sont considerables: cependant il est si éloigné des sentimens d'*Ætius*, qu'il pense que les aneurismes qui se trouvent aux extrêmités, aux jointures, & particulièrement à la tête sont de veritables sujets soumis à la Chirurgie. Il décrit l'operation très-exactement rouchant les deux sortes dont il a parlé: après que les ligatures sont faites, il ordonne l'incision; après cela il faut, dit-il expressément, lier l'artère non seulement au-dessus de l'ouverture, mais encore au-dessous, comme nos Chirur-

§ 6. 40.

§ 4. 3. 10.

giens Hollandois est notoirement défectueuse sur ces deux points, comme on peut le recueillir dans Barbette ^a, & le voir encore plus amplement dans deux cas rapportez l'un par Ruisch dans sa seconde observation, & l'autre par Nuck dans sa 29^e. experience.

PAUL.

^aChirurg.

144.

Puisque j'ai déjà parlé long-tems d'aneurisme, qu'on me permette d'en dire quelque chose de plus : cette recherche paroitra peut-être moins hors de propos si l'on réfléchit sur toutes les disputes qui se sont élevées à ce sujet & sur toutes les descriptions précaires & incertaines qui nous ont été données de l'aneurisme jusqu'à présent. L'aneurisme est décrit par Galien, & ici par Paul, comme une tumeur qui vient d'un sang artériel extravasé ; & c'étoit l'opinion de tous les Ecrivains Grecs & Arabes, qu'il procedoit d'une rupture des enveloppes des artères. Fernel a été le premier qui a avancé que dans l'aneurisme la membrane artérielle n'est que dilatée, & non pas crevée. Vesale semble être de la même opinion ; car Adolphe Occo donne la relation du cas d'un malade qu'il voyoit, avec Achilles Gasser ; le mal étoit une tumeur au dos ; cet excellent Anatomiste étant appelé, découvrit aussitôt ce que c'étoit par la pulsation, & prononça que c'étoit un aneurisme causé par une dilatation de la grande artère. Il dit en même-tems que le sang étoit arrêté dans les parties interieures des membranes mêmes de l'artère, comme cela arrive à celles des veines dans une *varice* ; qu'il a trouvé quelquefois dans ces tumeurs une humeur concrete telle que de la glace ou du crystal, quelquefois telle que du sang grumelé comme une mole. Après la dissection la cavité de l'aorte fut trouvée prodigieusement distendue & pleine de sang caillé, comme l'avoit prédit Vesale, ce qui lui acquit une grande réputation. Que les artères soient capables de distension, on en trouve souvent la preuve dans des personnes qui sont empoisonnées & dans des cas d'infection. Vidus Vidius * rapporte un exemple remarquable, & dit en même-tems qu'il est fort rare ; c'est une prodigieuse distension des artères presque tout autour de la tête, de maniere que cela ressemble à de grandes varices. Il ajoûte que Fallope ayant en-

Professeur au College Royal de France qui entre'autres choses a donné une figure exacte des os palatins postérieurs,

PAUL. trepris de l'ouvrir, comme il alloit commencer son opération, il fut découragé par la grosseur de la tumeur, & changeant de sentiment, ne voulut pas y toucher. Mais une distension telle que celle-ci qui se répand elle-même également dans plusieurs branches peut à peine, je pense, être appelée un aneurisme, étant une tumeur d'une nature bien différente & plus étroitement renfermée.

Sennert encherissant sur l'idée de Fernel, & n'étant pas satisfait d'une simple dilatation, fait consister la nature des aneurismes dans une rupture musculaire, c'est-à-dire, une rupture de la partie intérieure de l'enveloppe de l'artère pendant que la partie extérieure demeure continuë & dans son entier. Il me semble qu'il est clair que quoiqu'il ne nomme pas Hildan, il a cependant pris cette idée de lui qui a dit la même chose en termes exprès. Le cas que décrit Hildan est celui d'un aneurisme survenu après une piqueure, & il peut fort bien arriver dans ce cas que la partie extérieure de l'enveloppe se réunisse par compression, étant composée de parties membraneuses & fort glutineuses, comme cela paroît par toute la glu qu'on extrait de ces parties : mais les fibres intérieures de l'enveloppe étant musculaires, lorsqu'elles viennent à être rompuës, elles se contractent, se rétrécissent, & s'étant écartées, ne peuvent être ramenées à la réunion qu'avec plus de peine. A peine pensé-je qu'il soit concevable qu'aucun aneurisme puisse être formé de cette manière, excepté seulement, & même pas toujours, celui qui se forme d'une piqueure : car il ne semble pas probable que lorsque la cause est intrinsèque, la force qui est supposée capable de briser la partie intérieure de l'enveloppe, pût trouver aucune résistance en venant à l'extérieure qu'on reconnoît être sept fois au moins plus foible. Cependant l'idée que nous avons rapportée (quoiqu'à peine plausible seulement) étoit embrassée par Willis, Barbette & d'autres, & devint pour plusieurs années la définition commune de l'aneurisme ; & depuis que l'opinion que le sang n'étoit point extravasé commença à se répandre, on peut observer que tous les faiseurs de systèmes ou de Médecine, ou d'Anatomie, ont tous saisi cette hypothèse sans connoître beaucoup le sujet sur lequel ils écrivoient, ou sans sçavoir trop ce qu'ils écrivoient sur le sujet. Un exemple de

cela : Forestus prétend fortement que tous les aneurismes viennent de dilatation dans l'artère : & cependant dans l'exemple qu'il rapporte d'un aneurisme, & qui est le seul qu'on trouve dans ses ouvrages, la tumeur venoit d'une rupture, & le sang avoit été extravasé. Diemerbroek se conforme à la doctrine qui étoit alors à la mode, & définit l'aneurisme d'une manière opposée à M. Regi qui étoit pour la rupture dans l'artère ; ensuite il rapporte un cas d'un aneurisme où il y avoit rupture, mais il a assez desprit pour dire à la fin que ce n'étoit pas un aneurisme : il n'en donne pas d'autre raison, si ce n'est qu'il y avoit rupture, & cela ne quadroit pas avec sa définition.

Les principaux arguments que proposent ceux qui soutiennent la dilatation, & auxquels ceux qui sont pour la rupture ont de la peine à répondre, sont uniquement ces deux ci : d'où vient que si le sang n'est pas renfermé entre les membranes des vaisseaux, il y a pulsation dans un aneurisme ? comment se peut-il que le sang s'il est extravasé, ne tourne pas en pus ? Pour ce qui est de la pulsation, je croi qu'on peut aisément concevoir comment l'impulsion constante du sang dans les artères peut communiquer un mouvement à celui qui en est proche, quoiqu'il soit extravasé. La force de la percussion est fort grande ; on éprouve dans une vessie pleine d'air, que le moindre nouveau coup de piston de la seringue mettra en mouvement tout l'air qui est contenu dans la vessie & distendra ses parois. Si l'artère est grande, qu'elle soit superficielle & près du centre de la tumeur, & que l'aneurisme ne soit pas étendu trop en long, la pulsation sera forte, quoique l'enveloppe de l'artère soit crevée ; & ceci peut être prouvé non seulement par raisonnement, mais encore par fait. On trouve un cas dans Severin où à l'occasion d'une blessure à la grande artère, il y eut une effusion de six livres de sang dans les interstices des muscles ; il y avoit à l'enflure une si violente pulsation, que si on mettoit la main dessus, elle étoit repoussée. Lorsque l'aneurisme est situé profondément parmi les muscles, très-souvent la pulsation n'est pas sensible. On peut ajouter à ceci qu'elle peut devenir moins sensible & s'éteindre à la fin tout-à-fait, selon que la coagulation du sang s'augmente ; & nous avons des exemples de cela

PAUL. dans Severin & M. Littré , où la pulsation ayant été d'abord fort violente , s'évanouit ensuite entièrement. C'est pourquoi on ne doit pas la regarder comme une suite nécessaire de l'anéurysme. Dans la plupart des enfures on doit pencher pour la négative, & si l'on n'est pas assuré qu'il y ait du pus , on doit toujours soupçonner un anéurysme ; plusieurs qui n'avoient pas cette crainte prudente se sont mépris & ont fatalement coupé l'artère, croyant ouvrir un abcès. Ce qui a été dit sur la pulsation peut nous conduire à la solution de la seconde objection ; car si nous pouvons concevoir comme le mouvement du pouls peut être communiqué à la tumeur , il est aisé de comprendre comment le même mouvement peut préserver le sang de putréfaction, aussi-bien que s'il étoit contenu dans le canal de l'artère qui n'est qu'élargie par la distension ; un très-petit degré d'impulsion est suffisant pour empêcher une masse considérable des fluides de croupir entièrement. Conséquemment dans un Ecchymose on voit que le sang extravasé ne suppure jamais, ou quand il le fait , on en trouve une partie en coagulum rouge distincte & séparée du reste sans aucun mélange de pus. Le cas dont nous avons déjà parlé qui est dans Severin vient fort bien à ce propos : la tumeur s'étant accrue quarante jours , on en tira six livres de pur sang extravasé entre les interstices des muscles , lequel ne sembloit pas tendre du tout à se tourner en pus. Je croi outre cela que la maxime de ces Ecrivains , que tout sang extravasé tourne en pus , peut fort bien être mise en question : quelle qualité ou quelles parties du sang le disposent à la suppuration , c'est un problème , je l'avoue , très-difficile à résoudre ; mais je suis sûr qu'il y a quelque chose dans le sang artériel qui l'empêche, quoiqu'extravasé, de se changer en pus.

Ainsi l'on voit combien ces argumens sont incapables de renverser l'opinion des Anciens , & nous trouverons que l'expérience elle-même par les dissections qu'on a faites dans ces cas décide généralement la controverse en leur faveur. Pour revenir au cas même où nous avons cité ci-devant Vesale , (cas qui est certainement rapporté dans l'histoire d'un anéurysme disséqué) il y avoit outre la dilatation de l'artère une grande rupture , comme le remarqua Achilles Gasser, l'un

des Medecins appelez. Saporta contemporain de Fernel & qui semble l'avoir en vûe quoiqu'il ne le nomme point, rapporte trois cas avec toutes les particularitez d'une artère crevée. Le premier est choisi & repeté au long par Sennert qui prononce que ce n'étoit point un aneurisme. Je ne puis m'imaginer cependant pourquoi il choisit celui-là qui de tous les trois étoit le plus clair & le moins susceptible de difficulté ; car par la dissection on emporta une grande quantité de sang pur, & l'artère étoit dilatée & crevée ; cependant lorsque le malade étoit en vie, la tumeur avoit une grande pulsation & cedioit à l'impression du doigt. Si ce n'étoit pas là un vrai aneurisme, je ne sçai plus avec quelles expressions on pourra définir l'aneurisme. Bartolin donne l'histoire de plusieurs aneurismes dissez, & particulièrement d'un qui fut ouvert à Naples, & dont il a fait le sujet d'un Livre écrit à la verité en style Romanesque, mais où le fait est couché assez clairement. Cet aneurisme étoit au bras & avoit été occasionné par une piqueure ; le bras fut coupé, mais le malade mourut. L'artère axillaire fut considerablement dilatée à l'aisselle ; elle étoit entiere seulement à l'endroit où la piqueure avoit été faite ; de l'autre côté toutes les membranes de l'enveloppe étoient crevées, & les branches qui en sortent ne-pouvoient être distinguées. Comme elle est située superficiellement, il y avoit aussi du sang grumelé croupissant tout le long des muscles. Vanhorne dans son Epître qui est imprimée avec le Traité de Bartolin, a un autre cas très-remarquable ; je vais en rapporter les particularitez, parce qu'elles peuvent nous fournir plusieurs reflexions pour la pratique. C'est une tumeur au gras de la jambe ; Antoine Vacca a déclaré que c'étoit un aneurisme ; d'autres furent d'une opinion differente ; l'ayant emporté ils traiterent l'aneurisme comme un abcès. Ils firent si bien que l'enflure s'étendit jusqu'aux orteils, & qu'il survint une gangrène : ainsi ils furent obligez de couper le pied au-dessus de la cheville, de peur que la mortification ne tombât à la cuisse. Le troisiéme jour après ils essayèrent d'ouvrir la tumeur, & le malade mourut au milieu de l'operation. Quoique l'arrère fût dilatée à tel point qu'elle étoit devenue six fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, le côté qui regardoit la peau étoit entierement rongé & crevé, & entre les

PAUL. jumeaux il y avoit du sang grumelé, solide & approchant de la consistance de la chair. J'ai été moi-même témoin oculaire d'un cas à peu près semblable avec les Chirurgiens de l'Hôpital de saint Barthélemi, la personne étoit âgée & d'une mauvaise constitution. L'aneurisme avoit été douze ans dans son accroissement, & enfin il étoit devenu d'une grosseur prodigieuse; il environnoit tout le gras de la jambe en montant presque jusqu'au genouil: la pulsation étoit très-forte non seulement le long de la peau, mais aussi sur les muscles dans la partie la plus épaisse du gras. Les valvules des veines, (plusieurs au moins) étoient si fort rompues, qu'il y avoit des varices au-dessus & au-dessous du genouil, elles étoient d'une grosseur prodigieuse, qui cependant s'affaïssoit lorsqu'on tenoit la jambe élevée. A l'amputation, quoique les ligatures fussent très-fortes, & que l'opération fût faite promptement, il sortit des vaisseaux plus d'une pinte de sang, tant le diamètre des artères & des veines étoit aggrandi. A une dissection on a trouvé dans l'aneurisme, outre le sang fluide, deux ou trois livres de grumeaux qui étoient posez comme par couches l'un sur l'autre: l'artère crurale étoit extrêmement dilatée dans toute sa longueur, & nombre de ses petites branches étoient déchirées à un quart de pouce près de leur origine; & de là le sang s'étoit jetté dans les interstices des muscles jumeaux, & il n'y avoit pas là de communication avec le tronc de l'artère. Les os étoient si cariez, qu'il y avoit un grand trou dans le Tibia, & qu'il en manquoit au moins quatre doigts au peroné. Cette circonstance de la carie des os se trouve souvent à la suite des aneurismes: Ruifch a deux cas où toutes les vraies côtes & le sternum étoient presque consumez, & le peu qui restoit étoit tout pourri. On conçoit aisément comment une telle tumeur par une pression continuelle peut affecter le périoste & causer là une obstruction, & endommager par degrez l'os même. On peut apprendre une autre chose par cette circonstance, c'est que puisqu'une substance solide telle que l'os ne peut résister à la pression d'un aneurisme, on peut bien penser comment les enveloppes des artères doivent céder à cette force & en être emportées. Lancisi rapporte le cas d'un aneurisme dans le tronc ascendant de l'aorte, dans lequel le malade se plaignant de palpitation, de foiblesse, de

douleur

douleur d'oppression, & le battement dans le thorax, il mourut subitement. La partie supérieure du sternum étoit poussée un peu en dehors d'un côté. La dissection aiant été faite, on trouva dans toute la courbure de l'aorte une substance telle que du lard enfermée dans une kiste; il y avoit un trou dans le pericarde même, où l'on trouva conséquemment deux livres de sang. Lancisi est d'avis que tous les aneurisines viennent de dilatation de l'artère; probablement c'est ainsi que la plupart commencent: cependant dans cet exemple il parle de fibres corrodées, & conclut de là pour leur dilorication comme il parle, & en cela consiste, dit-il, la nature de l'aneurisme: je crois que par ce terme il entend la desunion ou le déchirement des membranes artérielles. On trouve un cas semblable dans du Laurent au sujet de Guicciardin, non seulement la veine cave & toutes ses valvules étoient crevées, mais l'orifice de l'aorte étoit devenue de la grosseur d'un bras. Il en arriva autant dans un cas que Paré^a rapporte, la partie intérieure de la membrane de l'artère, quoique ossifiée, s'étoit en même tems crevée. Il est certain que l'aorte avant sa courbure, est plus aisément dilatée par la raison de la résistance que le sang trouve dans cette courbure; & c'est pour cette raison que les aneurisines se forment souvent dans cette partie de l'artère; & s'ils ne consistent qu'en dilatation, on voit aisément qu'il n'y a pas d'endroit dans l'artère qui en soit plus capable.

a Lib. 6.
25.

M. de Littre dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, donne un détail long & particulier de deux aneurisines formées dans la crosse, où l'artère étoit tellement dilatée, qu'elle formoit une espece de sac qui atteignoit du thorax jusqu'au col, & qui dans un des cas gagna si avant le long du col, qu'il montoit jusqu'à la machoire inférieure. Dans ces deux cas les malades se plaignoient d'abord d'un battement qui répondoit à celui des artères, & d'un embarras dans le thorax, qui à la fin fut suivie d'une grande oppression, d'une difficulté de respirer, & d'une langueur universelle quelque tems avant qu'on s'apperçût d'aucun signe extérieur au dessus des clavicles: après cela il parut d'autres symptomes tels que je les ai observés moi-même dans un cas pareil, comme la douleur non seulement dans la poitrine, mais encore aux épaules, aux bras & à la tête; à la fin une fréquente pulsation; un sommeil léger, souvent interrompu; une peine à se coucher horizontale-

ment dans le lit , où le malade étoit toujours plus commodément dans une posture panchée en avant ; la respiration étoit quelquefois si embarrassée , qu'il sembloit qu'il allât mourir d'une suffocation soudaine. Dans le premier de ces exemples quelques-unes des côtes , le sternum & les clavicules ont été trouvées cariées. Un Charlatan par des remèdes suppuratifs en fit crever une partie , la gangrène survint , & la mort suivit en trois jours de tems. Chacun de ces trois aneurismes , dit M. Littre , n'étoit qu'une dilatation de l'artère ; mais j'avouerai que quoique sa description soit fort détaillée & fort exacte , j'ai de la peine à croire que dans ces cas ce ne fût qu'une simple dilatation des membranes artérielles : car outre qu'il dit lui-même qu'il n'y avoit pas par tout une ferme adhésion de cette poche aneurismale aux côtes , au sternum , aux clavicules , aux muscles , mais une corrosion des membranes dans tous ces endroits où elle étoit adhérente : ces membranes qu'il attribue à cette poche pourroient bien être des portions du mediastin & de la pleure , ou des expansions appartenantes aux muscles. Nous ne dirons rien d'absurde , si nous avançons outre cela que les humeurs extravasées se forment une nouvelle membrane pour elles-mêmes , laquelle ne fait pas partie des vaisseaux d'où les humeurs sont déchargées , ce qu'on observe chaque jour dans le sarcocèle & dans les schirres , consistans dans un grand nombre de kystes , chacun desquels a sa membrane particuliere & est plein souvent de différentes sortes de substance ; cette observation , dis-je , appuie si fortement cette opinion , qu'elle vaut au moins la peine d'être examinée avant de décider sur cette question. La relation que Ruisch donne d'un aneurisme dans le thorax qui en emplît la cavité entiere sans qu'il parût aucune enflure extérieure , semble quadrer assez bien avec cette idée ; car cet aneurisme consistoit , dit-il , dans un grand nombre d'enveloppes épaisses qui étoient placées comme par couches l'une sur l'autre , & entre lesquelles s'étoit insinué beaucoup de sang coagulé : ainsi la matiere du sang reste couchée comme une feuille sur une autre , de maniere qu'elle forme la sorte de Polipe qu'on voioit dans le cas rapporté par M. Littre ^a. Il est certain qu'on trouvera des exemples de cette sorte dans Severin , Marchetti & d'autres. Wiffemant , notre Compatriote , dit qu'il a toujours trouvé les deux enveloppes de l'artère ouvertes. En un mot ;

^a Mémoires
de l'Académie
1712.

comme ici le fait est le meilleur argument, je ne puis m'empêcher d'observer que parmi toutes les relations que nous donnent les Anatomistes de dissections d'aneurismes, à peine s'y trouve-t-il un exemple où il n'y ait pas eu rupture dans l'artère, conformément à la doctrine de Paul. Ce qui a été dit jusqu'ici est suffisant, je pense, pour montrer combien est mal fondée la division que font certains Modernes * des aneu-

PAUL.

* Croissant
Garengoet.

rismes en vrais & en faux pendant que toute la différence consiste dans la forme de la tumeur; & si l'on considère ce qu'ils ont avancé sur ce Chapitre, on trouvera que comme leur distinction est mauvaise dans la theorie, elle l'est encore davantage dans la pratique.

On voit combien Paul étoit expérimenté dans les opérations les plus difficiles de Chirurgie; comme il paroît fort bien entendre les cas qu'il traite, on trouvera qu'il n'est pas moins sçavant dans la meilleure méthode pour la cure. J'observerai de plus encore, qu'il y a quelques opérations dont il fait mention, & qui n'ont été ni décrites, ni recommandées avant lui par aucun autre Auteur qui nous reste. L'une est la bronchotomie qui est l'ouverture de la trachée-artère dans une violente esquinancie. Il prend la méthode d'Antyllus; comme elle est neuve, qu'on me permette de la transcrire ici ^a. « Nos meilleurs Chirurgiens ont décrit cette opération, particulièrement « Antyllus; ainsi nous croyons cette pratique inutile, elle ne « doit pas être tentée lorsque toutes les artères (je suppose qu'il « entend les branches de la trachée-artère) & les poulmons sont « affectez; mais lorsque l'inflammation est principalement au- « tour de la gorge, du menton, des amigdales qui couvrent le « haut de la trachée-artère, & que l'artère n'est pas affectée, cette « épreuve est très-raisonnable pour prévenir le danger de suf- « focation. Quand on vient à faire l'opération, il faut faire l'in- « cision à travers une partie de la trachée-artère sous le larynx « vers le troisième ou quatrième anneau: car il seroit dangereux « de couper tout. Cet endroit est le plus convenable, parce qu'il « n'est couvert d'aucune chair, & qu'il n'y a pas de vaisseaux « auprès. C'est pourquoi tournant la tête du malade en arriere, de « maniere que la trachée-artère puisse paroître plus en avant, « nous faisons une section transverse entre deux des anneaux: « ainsi ce n'est point le cartilage, mais la membrane qui unit & «

a 33.

PAUL. » enferme les cartilages , qui est divisée. Si l'Operateur est crain-
 » tif, il peut d'abord diviser la peau bien tendue, & en allant
 » à la trachée, séparer les vaisseaux s'il en trouve en son chemin,
 » & faire alors l'incision ; jusques-là c'est Antyllus qui parle. Paul
 » ajoute qu'Antyllus croyoit que dans cette incision l'air s'écha-
 » poit au travers, & qu'il y avoit une interruption de voix. Lors-
 » que le danger de la suffocation est passé, les lèvres des playes
 » doivent être réunies par suture, c'est-à-dire, en cousant la
 » peau & non le cartilage, & alors on doit appliquer les reme-
 » des vulneraires. S'ils n'operent pas d'agglutination, il faut se
 » servir des incarnans. On doit se servir de la même méthode
 » dans ceux qui en se coupant la gorge ont attenté sur leur vie.
 L'operation est, comme on voit, fort clairement décrite, &
 les observations qui sont faites sur l'operation sont fort justes.

^a *Acut.* 3. 4. C. Aurelianus ^a ridiculise cette operation comme fabuleuse &
 comme si elle n'avoit jamais été pratiquée par les Anciens ; &
 c'est, dit-il, une temeraire invention d'Asclepiades. Aretaus
 en fait mention, mais il croit qu'elle n'a pas été soutenue de

^b *Acut.* 1. 7. l'experience ^b « Que la playe pourroit occasionner une inflam-
 » mation, une toux & un étranglement ; & supposé même qu'on
 » pût éviter dans cette méthode le danger de quelque accident,
 » malgré cela les parties ne pourroient pas se guérir, parce qu'el-
 » les sont cartilagineuses. » Mais Paul répond, je pense, à ces
 objections ; & il est certain que quelques-uns parmi les Mo-
 dernes ont tenté cette pratique avec succès, quoiqu'on re-
 connoisse en general que c'est une dangereuse entreprise. *

* Garen-
 goet.

Purman nous dit qu'il a fait cette operation dans une per-
 sonne qui avoit une violente inflammation & une enflure à la
 gorge, de sorte qu'elle étoit en danger d'être étouffée. Le ma-
 lade qui avoit perdu & la parole & l'entendement, les recou-
 vra aussitôt après. Un Chirurgien d'une grande experience &
 d'une grande probité m'a dit qu'il a tenté cette épreuve lui-
 même ; il la fit sans aucun appareil préliminaire, ni sans divi-
 ser auparavant la peau ; il fit simplement l'incision avec un
 bistouri, & introduisit une petite spatule, après quoi il se servit
 d'une tente creuse, & le malade qu'on croyoit alors à l'ex-
 trêmité, fut bientôt guéri & vécut encore plusieurs années.

Albucasis Chirurgien Arabe & expérimenté, comme vous le
 verrez ensuite, transcrit de Paul, sans faire mention de lui, la

maniere de faire cette operation; il croit qu'elle pouvoit être faite sans aucun péril, quoiqu'il ne l'eût jamais vû executer. Ce qui lui avoit donné le plus d'occasion de penser ainsi, étoit le cas d'une femme qui s'étant coupée la gorge, fit un bruit & un mugissement comme si elle avoit été à l'agonie; il trouva que l'air sortoit de la playe, & qu'elle n'avoit pas ouvert les veines jugulaires, ainsi il la guérit très-promtement, & il n'en resta à cette femme d'autre incommodité qu'une enroueure. Guillaume Salicer, Auteur qui n'est pas méprisable pour son tems, confirme cette pratique par sa propre experience, & rapporte quatre cas qui approchent beaucoup de l'espece de celui-ci. Il y en a aussi un exemple remarquable dans les Transactions Philosophiques.

Une autre operation qui n'a jamais été décrite auparavant, c'est l'operation par laquelle on emporte les mammelles des hommes lorsqu'elles viennent d'une grosseur excessive, comme cela arrive quelquefois^a. En ce cas, dit Paul, il s'accumule au-dessous beaucoup de graisse, ce qui rend la mammele semblable à celle d'une femme, & demande par conséquent la main du Chirurgien pour y remedier. Têl est le procedé. « On doit faire une section lunaire à la partie la plus basse de la mammele, & après que la graisse est emportée, il faut recoudre la peau. Si elle est fort saillante, & qu'elle pende comme dans les femmes, alors il faut faire deux sections lunaires qui se rencontrent à leur extrêmité; & lorsque la graisse & la peau superflue sont coupées, il faut recoudre l'ouverture de la playe. Si on laisse quelque chose en arriere, il faudra repeter l'operation une troisième fois, » Fabrice d'Aquapendente^b appelle cette méthode cruelle & barbare, & il voudroit trouver quelque remede pour ces excroissances qui n'arrivent, dit-il, qu'à ceux qui n'ont point de poil sur l'estomach, & qui sont peut-être nécessaires pour entretenir le cœur dans une chaleur convenable. Je ne dirai pas que l'operation ne soit rude; cependant c'est le seul remede dans ce cas, & je croi qu'on peut hazarder de dire que la maniere de traiter cette maladie avec une lessive de chaux, n'aura que peu ou point de force pour dissiper l'excroissance.

Je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je me sois étendu à observer certaines particularitez de ces vieux Auteurs

PAUL.

a 6. 45.

b Operat.
Chirurg p.
1. 50.

PAUL, dont ne parlent pas nos Medecins Memorialistes, ce qui semble prouver ou qu'ils n'ont jamais lû leurs écrits, ou qu'ils l'ont fait si négligemment qu'ils n'en ont tiré aucun profit. Et pour ce qui est de la Chirurgie de Paul dont je parlois, elle a fait le fondement de tous les Traitez qui ont été faits sur cet Art depuis lui jusqu'à nous : plusieurs Ecrivains même n'ont fait que le transcrire, & quelques autres que le déguiser. Je n'ajouterais plus que cette remarque que Fabrice d'Aquapendente, Chirurgien d'une longue experience, & très-célebre, & qui a mieux décrit qu'aucun Moderne le procédé des operations manuelles, prend presque par tout la doctrine de Celse & de Paul pour son Texte ; ses observations & ses reflexions consistent principalement dans des explications de ces deux Auteurs. Il y a cependant plusieurs personnes qui croient qu'il n'y a dans Paul rien qui soit digne d'attention, & qui ne soit très-commun, & que Celse lui-même n'a jamais pratiqué aucune operation de Chirurgie. Saumaïse donne au dernier le dur épithete de *ἀνίατος λογιστὴς* homme ignorant en Medecine ; mais j'espere qu'on nous permettra d'être d'une opinion differente de ce grand Critique en fait de Medecine. Pour ce qui est de Paul, je croi en avoir assez dit pour former son veritable caractere. Si Celse n'avoit pas été Praticien, sûrement il ne se feroit jamais servi de cette expression en rapportant la maniere dont Heraclides traitoit le *ἀγκυροβλέ-
φον*^a ; *Ego sic restitutum esse neminem memini* : il y a d'autres passages encore qui vont au même but. Auroit-il écrit ainsi à Rome où l'on sçavoit bien s'il étoit Praticien, ou non ? Peut-on supposer d'ailleurs qu'aucun homme ait été capable d'écrire sur un sujet, & particulièrement sur un sujet aussi délicat & aussi rempli de difficultez que l'est celui de la Chirurgie, sans avoir été versé dans la pratique de cet Art ? Au moins quand même on voudroit le regarder comme un Copiste, doit-il être instruit à un certain point : car autrement il auroit pillé mot pour mot tout ce qu'il auroit pris des autres.

A la seule lecture du Chapitre de la fracture du crâne, on verra qu'il a fait des remarques fines sur les contre coups, & cela d'après sa propre experience. Et quoique ce soit une chose disputée, s'il peut y avoir de contre coup, je ne vois pas de raison qui rende la chose improbable, si les futures sont ser-

rées ou effacées , comme c'est là souvent le cas , particuliere. PAUL.
 ment dans les vieillards. C'est une objection singuliere de dire
 qu'il a fort bien écrit sur d'autres sujets tels que la Rhetori-
 que , &c. & qu'il y a fait entrer la Medecine seulement comme
 une partie qui demande plus de travail : n'est-il pas plus pro-
 bable qu'un Medecin pourra écrire bien en fait de Rhetorique
 ou en quelque autre Art , qu'il ne l'est , qu'un simple Rhetori-
 cien écrive avec jugement & avec solidité sur la Medecine ?

Je pourrois montrer plus amplement à quel point de per-
 fection la Chirurgie avoit été poussée dans ces tems reculez ,
 telle qu'elle paroît dans les ouvrages de ces anciens Ecrivains.
 Mais pour finir ce Chapitre , je choisirai les expressions d'un
 des meilleurs Juges qu'il y ait eu sur ce sujet , & qui a par son
 grand sçavoir & sa grande experience a été l'ornement de sa
 Faculté & l'honneur de sa Patrie. Si nous pénétrons, dit-il, dans
 les progres qu'ont fait les Anciens sur la Chirurgie , nous se-
 rons obligez d'avouer que nous avons si peu de raison de nous
 élever au - dessus d'eux , ou d'avoir quelque envie de les
 mépriser , comme c'est la mode parmi tous ceux qui sçavent
 peu de chose & qui n'ont rien lû ; que nous ne sçaurions par
 là fournir une meilleure preuve de notre ignorance & de notre
 présomption. Je ne prétends pas dire que les Modernes n'ont
 pas contribué du tout à la perfection de la Chirurgie , cela se-
 roit absurde & injurieux , & me couvriroit du même blâme
 que je donne aux autres ; mais ce que je veux soutenir , c'est
 que le mérite des Modernes consiste à avoir raffiné sur les in-
 ventions des Anciens , à les avoir développées & mises dans un
 meilleur jour ; mais on n'a ajouté rien d'important par des dé-
 couvertes propres. Soit que cet Art de guérir les blessures
 exterieures étant principalement l'objet des sens , ait été étu-
 dié plutôt , & amené par consequent à une plus grande per-
 fection que les autres branches de la Medecine ; ou que dans
 la suite le plus grand nombre de ceux qui ont été Chirur-
 giens , soit tombé dans l'ignorance & l'empirisme , cet Art n'a
 pas été cultivé & avancé comme il auroit pû l'être si ceux qui
 l'ont professé avoient été de plus dignes sujets : reproche qui
 porte encore aujourd'hui sur la plupart de nos Chirurgiens.
 Le peu de bons Ecrivains en Chirurgie , comparé avec le
 grand nombre qu'il y a sur chaque Art ou science , en est une

a M. C.
 Bernard.

PAUL., preuve suffisante ; cependant s'il y en avoit moins encore , ce
„ ne seroit pas, au jugement de ces demi-Sçavants , une grande
„ perte pour l'art. La meilleure excuse qu'il puisse y avoir pour
„ une proposition si absurde , est que soit en Medecine , soit en
„ Chirurgie , il y a plusieurs méthodes qui sont incommunica-
„ bles , & dans lesquelles chaque homme doit être guidé par son
„ propre jugement & par une sagacité naturelle ; ces méthodes
„ ne se trouvent point dans les Auteurs sur lesquels nos vains
„ Praticiens seront tombez par hazard ; ils se portent & dès-lors
„ à mépriser toute lecture comme inutile & vuide de toute
„ instruction , particulièrement celle des Anciens qui à la verité
„ n'ont pas écrit pour des novices , pour des fots , ou pour des
„ gens qui veulent rester tels toute leur vie.

„ Mais quiconque sera versé dans leurs écrits , & qui aura les
„ occasions & la capacité nécessaire pour les comparer avec ce
„ qu'il rencontre dans sa propre experience , il avouera bien
„ vite , qu'une chose qui doit engager à les lire préferablement
„ aux Modernes , c'est qu'ils ont été plus exacts dans la descrip-
„ tion des signes pathognomoniques , plus soigneux & plus pré-
„ cis dans la distinction des especes de tumeurs & d'ulcères , que
„ ne le sont nos Modernes les plus raffinez.

„ Si notre âge a rejetté quelques méthodes grossieres ou su-
„ perflues , comme il est certain qu'il l'a fait , on ne sçauroit prou-
„ ver qu'elles nous viennent des Anciens , elles ont plutôt été
„ introduites la plupart par des Praticiens ignorans & grossiers ,
„ dans des tems plus proches de nous.

„ Il n'y a pas de doute que les progres les plus considerables
„ en Chirurgie qui ont été faits dans ces derniers tems , ne
„ soient principalement dûs aux découvertes d'Anatomie par les-
„ quelles on est devenu plus capable de résoudre quantité de
„ phenomenes qui auparavant étoient inexplicables , & sur les-
„ quels on n'avoit fait que begayer. La partie la plus importan-
„ te cependant (j'entends l'art de la cure auquel tous les au-
„ tres sont soumis) n'est pas dans un état plus parfait que
„ celui-ci où les Anciens l'ont laissé. Mais l'on peut dire pour la
„ défense des Modernes , que l'art de copier n'est pas de leur in-
„ vention , quoiqu'il soit de leur usage : car Ætius & Æginete
„ n'ont pas peu pillé de Galien : & Marcellus Empiricus a copié
„ encore plus effrontément Scribonius Largus , sans lui faire
„ même

même l'honneur de le citer parmi le reste d'autres Auteurs à qui il étoit moins redevable. PAUL.

Parmi les Ecrivains systématiques, je croi qu'il y en a peu qui refusent la préférence à Jérôme Fabrice d'Aquapendente, c'est un homme d'un sçavoir & d'un jugement généralement reconnu ; il n'a point honte cependant d'apprendre à ses lecteurs que Celse parmi les Latins (Celse qu'il appelle *Mirabilis in omnibus*, & sur lequel il donne le conseil d'Horace : *Nocturnâ versare manu, versare diurnâ*) que Paul Eginete parmi les Grecs, que parmi les Arabes Albucasis que nous ne placerons point parmi les Modernes, parce qu'il est un de ceux que nos Juges rejettent, peut-être ou parce qu'ils ne l'ont point lû, ou parce qu'il a eu le malheur de vivre il y a six cens ans ;) Fabrice, dis-je, n'a pas honte de nous apprendre que ces trois Auteurs font le Triumvirat auquel il doit le plus de secours dans la composition de son Livre, qui est si excellent.

Mais combien d'operations avons-nous à présent qui aient été inconnues aux Anciens ? Je crains qu'après une recherche un peu exacte, on ne trouve que nous en avons plus laissé perdre que nous n'en avons inventé.

J'ai ici donné quelque détail, (car on pourroit s'étendre beaucoup plus) sur ces quatre Auteurs Grecs : & l'on remarquera par le peu que j'en ai dit, que M. le le Clerc auroit pû trouver dans ces Auteurs des choses que personne n'a touchées, & qui sont aussi importantes que plusieurs de celles sur lesquelles il a fait de longs Commentaires, & qu'il a trouvées principalement dans les Auteurs qui ont écrit au tems qui s'est écoulé depuis Hippocrate jusqu'à Galien.

Et c'est ici que finit le période des Medecins Grecs Classiques : je dois leur donner ce nom ; car qu'on prenne celui qu'on voudra des Auteurs Grecs de notre profession, depuis Hippocrate le premier de tous, jusqu'au dernier qui a vécu dans le tems dont nous parlons ; qu'on le compare avec leurs Contemporains les plus habiles en quelqu'art ou quelque profession que ce soit, on trouvera que dans leurs ouvrages ils ne leur cèdent en rien, ni pour la disposition du sujet, ni pour la clarté des raisonnemens, ni pour la justesse des expressions ; quelques-uns même d'entr'eux sont sortis avec éclat des téné-

PAUL. bres de la barbarie qui regnoit dans leur siècle. Aretæus en est un exemple incontestable. Les Sophistes mêmes qui avant & après le regne d'Adrien se répandirent non seulement dans Rome, mais encore le long des côtes d'Asie; eux dont l'étude n'avoit d'autre objet que l'élégance, ou au moins la diction des vieux Ecrivains Grecs, ils n'ont point surpassé Galien, ni quelques-uns de ses successeurs par la beauté du style. Galien étoit non seulement le meilleur Medecin, mais encore l'homme le plus lettré & le Critique le plus sensé de son tems. Aussi ces Auteurs faisoient beaucoup d'honneur à leur profession, les autres sciences leur étoient aussi familières que la Medecine. Le grand saint Basile qu'une mauvaise santé rendit Medecin, & qui a répandu dans ses Ouvrages beaucoup d'allusions qui regardent la Medecine, il étoit, j'ose le dire, (en me servant des termes de Photius) soit pour la beauté, la justesse, la clarté & la facilité du style, un des meilleurs Ecrivains d'entre les Peres. Saint Luc qui étoit Grec, a plus approché du style des anciens de sa nation, que les autres Evangelistes; car quoique saint Luc ait quelques Hellenismes ou quelques phrases Syriaques, ce qui n'est pas étonnant dans un homme qui étoit Syrien de naissance, & qui probablement avoit été converti par les Hellenistes ^a, cependant la lecture qu'il avoit faite des Auteurs Grecs dans ses études de Medecine, avoit rendu son langage plus exact; son style est quelquefois coulant & fleuri, comme lorsqu'il décrit le voyage de saint Paul. Saint Luc étant sans doute Medecin, fait choix, lorsqu'il a occasion de parler des maladies, d'expressions plus propres que les autres Evangelistes; on pourroit en donner plusieurs preuves; je me contenterai d'en rapporter une ou deux. Il appelle le Paralytique *ὁ ἀλελυμένος* ^b, & cette expression est très-propre. Saint Matthieu ^c & saint Marc ^d l'appellent *ὁ ἀλυπκός*; expression qui n'est point usitée dans les anciens Ecrivains Grecs. La femme qui étoit affligée d'une perte de sang, est représentée par saint Marc ^e comme *παθούσα ὑπὸ πολλῶν ἰατρῶν καὶ διαπνήσασα τὰ παρ' ἑαυτῆς, καὶ μηδὲν ὠφεληθεῖσα ἀλλὰ μᾶλλον εἰς τὸ χεῖρον ἐλθούσα*. Saint Matthieu ^f omet toutes ces particularitez; mais saint Luc, quoiqu'il en fasse mention, y donne tout un autre tour, & il adoucit les termes sur ce qui regarde les Medecins; & au lieu de rapporter ce que cette personne souffrit

^a Voyez.
Grotius in
Titul.

^b 5. 18.
^c 9. 2.
^d 2. 3.

^e 5. 26.

^f 9. 20.

de differens Medecins, ou comment sa maladie augmenta après qu'elle eut pris tous leurs remedes; il dit seulement que sa maladie passoit leur pouvoir, & qu'ils ne purent y apporter de remede *ἐν ἰσχύειν αὐτῶν εἰδὲος θεράπευσθαι* ^a. L'on peut observer que quand il vient à parler des dépenses qu'elle avoit faites, il se sert d'une expression très-juste, *περὶ παναλώσατο*; au lieu que le mot *δυσπαύσατο*, dont se sert saint Marc, signifie proprement une dépense de luxe; expression que saint Luc employe lorsqu'il parle de l'enfant prodigue ^b. En rapportant la cure de la même femme, saint Matthieu dit seulement *ἰσώθη*. Saint Marc imitant la phrase Hébraïque, l'exprime par *ἐξηράνθη ἢ πληγὴ τῆ αἵματος*: le langage de saint Luc est plus simple, plus correct, c'est le langage d'un Medecin, *ἔση ἡ ψύσις*. Lorsque notre Seigneur guérit de leurs maladies ceux qui lui étoient amenez, l'expression de saint Matthieu est *θεσώθησαν* ^c, & celle de saint Marc est *ἰσωζοντο* ^d; mais saint Luc employe le terme propre pour la guérison ^e, *ἰάτο πάντα*. De même lorsque saint Matthieu dit que le serviteur du Centurion fut guéri ^f, saint Luc dit qu'il fut trouvé non seulement rétabli, mais encore *ὑγιαίνοντα* ^g, en parfaite santé; ce qui indique mieux que la cure avoit été très-efficace. De même en parlant de la jeune fille à qui la vie avoit été rendue par une seule parole de Notre-Seigneur, il dit ^h, *ἐπέστρεψε τὸ πνεῦμα*; expression par laquelle il veut marquer sans doute le premier signe du retour à la vie. On peut remarquer la justesse de ses expressions dans ce qu'il dit sur le boiteux. ⁱ. Il est visible que saint Luc est plus circonstancié dans le récit des miracles de Notre-Seigneur, qui ont du rapport à quelque guérison, qu'aucun des autres Evangelistes: il rapporte ^k l'histoire de la resurrection du fils de la veuve de Naim, dont les autres Evangelistes ne parlent point.

PAUL.

a 8. 43.

b 15. 14.

c 14. 36.

d 6. 56.

e 6. 19.

f 8. 13.

g 7. 10.

h 8. 55.

i 47. 3, 7.

k 7. 11.

Le caractère qu'on donne ici est juste, on ne donne aux Medecins Grecs rien de plus que ce qui leur est dû. Les Ecrivains Latins les ont mal copiez, il en faut excepter Celse & Plinie; ce dernier a touché quelque chose de la Medecine. Quel autre y a-t-il qu'on puisse lire avec quelque patience? Scribonius Largus, qui ne peut être regardé que comme un Empyrique, quoiqu'il ait écrit dans le tems du premier Claudius, quand le langage Romain étoit encore dans un degré de

PAUL. pureté tolerable ; il a besoin , je puis le dire , d'être traduit en Latin même , pour être entendu par ceux qui ne sont versez que dans les Auteurs Classiques de cet âge là.

Leonard de Capouë dans les discours fantastiques qu'il appelle raisonnemens , insinue plus d'une fois que les Grecs avoient fait très-peu de progrès dans la Medecine , & ne l'ont gueres enrichie que des ornemens du langage ; mais on peut prouver très-clairement qu'ils ont été les premiers qui ont réduit la Medecine en Art , & qui en ont fait une science ; depuis leur tems jusqu'à ce jour l'on ne trouvera qu'empyrisme pour la cure des maladies dans toutes les parties du monde où la Medecine Grecque est ignorée : on auroit pû aussi-bien leur disputer la gloire d'avoir porté la Poësie , l'Eloquence , la Sculpture , la Peinture à leur perfection. Ce Traité de Leonard est un des plus extraordinaires que j'aye jamais lû ; l'Auteur y fait voir qu'il est chargé d'érudition , & qu'il ne manque pas de talens pour en abuser , en donnant un mauvais tour à chaque chose qu'il a lûë. M. le Clerc a fait fort bien voir combien l'art de la Medecine avoit été étendu & perfectionné par les Grecs. Je ne perdrai pas mon tems ni celui de mes Lecteurs à disputer avec un homme tel que Leonard , qui semble connoître si peu ce que cette profession a de solide , qu'il ne veut pas seulement reconnoître qu'il y ait de l'art. Il est même assez ridicule pour citer Sextus Empiricus le fameux Sceptique , pour un des Auteurs ^a qui avoit bien découvert l'incertitude de la Medecine ; ne sçait-on pas que son principe étoit de ne reconnoître de certitude en aucune chose , pas même aux démonstrations mathématiques.

a 454.

N E M E S I U S.

NEMES. J E ne sçaurois m'empêcher de dire encore quelque chose d'un Auteur qu'on peut regarder comme un des anciens , quoique ce ne soit pas proprement un Ecrivain en Medecine , c'est N E M E S I U S , Evêque d'Emisse , qui a écrit vers la fin du quatrième siècle un Traité sur la nature de l'homme : l'édition d'Oxford attribue à cet Auteur deux découvertes dont l'une est des plus considerables qui ait jamais été faite dans la

Medecine. La premiere est touchant la bile^a ; « qui , com-
me dit Nemefius , n'a pas été faite feulement pour elle-mê-
me , mais pour d'autres ufages ; elle aide à la digeftion & à
l'expulfion des excréments , c'eft pourquoi elle eft en quelque
maniere une des facultez nutritives : outre cela comme fa-
culté vitale , elle donne au corps une forte de chaleur , & elle
purge le fang. » Le fyftême de la bile eft nettement & exa-
ctement expofé , dit l'Editeur ; fyftême dont Sylvius de le Boé
a ofé fe dire l'Inventeur. Il eft très-vrai que tout le raifonne-
ment de Sylvius eft pris d'ici ; & que fi cette Theorie peut
être de quelque ufage dans la Medecine , Nemefius a un jufté
droit à la découverte ; mais voici un autre point encore plus
confiderable. L'Editeur prétend que la circulation du fang ,
découverte dont le dernier fîecle a tiré tant de gloire , étoit
connue à Nemefius , & qu'il l'a décrite en termes fimples &
expreffifs , qui font tels : « Le mouvement du pous^b prend fon
principe du cœur , & principalement du ventricule gauche ;
l'artère eft dilatée & contractée avec beaucoup de violence ,
dans une forte d'harmonie & d'ordre constant. Pendant qu'il
eft dilaté il pompe des veines contigues la partie la plus fine
du fang , l'exhalation ou la vapeur de ce fang devient l'a-
liment des efprits vitaux : pendant qu'il eft contracté , il exhale
ce qu'il a de fumeux dans tout le corps par de fecrets pa-
fages ; ainfi le cœur chaffe tout ce qu'il a de fuligineux au
dehors par l'expiration qui fe fait à la bouche & au nez. »

NEMES.

« a 28.

b C. 1. p. 24.

C'eft fur cette feule & legere preuve qu'on attribue à Ne-
mefius la découverte de la circulation du fang ; ceux qui ont
prétendu qu'elle a été connue & à Hippocrate & à Galien ,
ont bien des argumens auffi forts. Er je dirai feulement que
par la defcription même , & par celle qu'il donne auffi du foye
dans le même chapitre , où il dit qu'il fournit de la nourritu-
re au corps par les veines , on peut en conclure démonftra-
tivement qu'il n'a pas eu d'idée fur la maniere dont fe fait la
circulation du fang.

Je ne difputerai pas fur ce fujet : j'observerai feulement que la
circulation du fang n'a pas été exactement entendue par un
Auteur beaucoup plus récent , je veux dire , l'exact & l'élegant
Columbus ; comme il étoit un excellent Anatomifte (il y a cent
cinquante ans ,) il a expliqué avec beaucoup de jufteffe non-feu-

NEMES.

lement la structure , mais encore les usage de chaque partie appartenante au cœur , à une petite méprise près sur quelques valvules : il a montré d'une manière aussi claire qu'il est possible , comment par la contraction & la dilatation du cœur & le mécanisme de ses vaisseaux , le sang circule à travers les poulmons de la veine cave dans l'aorte , & de là dans tout le reste du corps ; (personne , dit-il lui-même , n'a encore rien observé ou écrit de semblable.) Suivant ce langage qui pour le sens est le même que celui de Servet son Contemporain , quoique plus amplement développé , les poulmons sont destinez à engendrer les esprits vitaux , ce qu'il décrit par les termes suivans : »^a La trachée-artère répand l'air dans
 » toutes les parties des poulmons ; les poulmons mêlent cet air
 » avec le sang qui vient du ventricule droit du cœur dans
 » l'artère pulmonaire. Le sang par le mouvement continuel des
 » poulmons est agité , atténué & mêlé avec l'air , lequel air par
 » cette collision & raréfaction est préparé , de sorte que le sang
 » & l'air mêlez ensemble sont pris par les branches de la veine
 » pulmonaire , & portez à travers son tronc au ventricule gauche
 » du cœur , & ils y sont portez si bien mêlez & atténuez , qu'il
 » ne reste plus pour le cœur que très peu à faire : c'est pour-
 » quoi après une nouvelle élaboration qui semble mettre la
 » dernière main à la formation des esprits vitaux , il ne reste
 » plus sinon que le cœur , par le secours de l'aorte , chasse & distribue le sang dans toutes les parties du corps. C'est là exactement ce qu'a pensé cet Auteur curieux & pénétrant , & l'on voit combien sa doctrine est conforme à la vérité : seulement il s'arrête ici & n'explique pas comment le sang passe des artères dans les veines. Il est même évident par ce qu'il dit de ces vaisseaux dans différens autres endroits , qu'il n'a pas connu la moindre communication entre ces vaisseaux ; car outre qu'il attribue seulement aux artères le transport des esprits vitaux , il dit dans un autre discours que les veines portent le sang du foye dans toutes les autres parties du corps. Et dans ce qui regarde le passage du sang des artères dans les veines , sa doctrine est défectueuse ; ce point a été peu entendu
 aussi par ceux qui ont écrit pour ou contre Harvé. Cæsalpin , il est vrai , lâche le mot de *Anastomosis*^b (copiant peut-être Servet à qui ce mot^c appartient) il suppose que la chaleur naturelle

^b *Question.*
Perip.

^c *De Trinitat. 5.*

peut passer des artères dans les veines , mais cela seulement dans le tems du sommeil , & il est clair par ce qui suit , qu'il n'a point connu le mouvement circulaire du sang ; car il le fait mouvoir comme un Euripe , qui est le mot même qu'il emploie ; il lui attribue un mouvement d'ondulation depuis une extrémité du vaisseau jusqu'à l'autre : Aquapendente en propres termes décrit le sang comme circulant en maniere de flux & de reflux dans les artères. Si nous raisonnions sur ce que ces Ecrivains disoient touchant la circulation du sang & à travers le cœur & à travers les poulmons dans l'aorte , nous concluons probablement que le sang qui va dans l'aorte doit revenir dans la veine cave ; autrement comment se maintiendrait le courant constant , qui suivant leur propre aveu , se porte dans le cœur & dans les poulmons ? Mais il peut être démontré qu'ils n'ont pas apperçu cette conséquence qui couloit si naturellement de leurs principes. Et l'on ne doit pas si fort s'en étonner : Columbus & Cæsalpin pouvoient atteindre , sans passer plus loin , à ce qui a été découvert & décrit des valvules par Aquapendente , lequel en même-tems n'a pas compris le vrai usage de ces valvules , ^a comme il est clair qu'il l'a ignoré par la description même qu'il en donne.

a De venarum ostiis.

Comme cette grande découverte appartient véritablement à * notre Compatriote , aussi l'a-t-il expliquée avec toute la clarté imaginable : & quoiqu'on ait beaucoup écrit depuis sur ce sujet , j'ose dire que son Livre est le plus court , le plus net & le plus convaincant de tous ; on en sera persuadé si l'on jette les yeux sur plusieurs apologies écrites pour la défense de la circulation du sang , ou si l'on a la patience de lire l'ennuyeux & peu instructif Traité de Raimond Vieussens ^b.

b De sanguine & corde.

Cette nouvelle doctrine de la circulation , quoiqu'elle fût soutenue par des preuves démonstratives , trouva de grandes oppositions , & l'Inventeur fut obligé d'essuyer les attaques d'un nombre infini d'adversaires qui dans leurs réponses faisoient paroître generally plus d'esprit de contradiction que de solidité de raisonnement. Le sçavant Gassendi agit tout différemment , & fit paroître cette ingenuité qui sied

* Quelques-uns ont attribué la découverte à Frapalo , d'autres assurent que Fabri Jéuite a publié la doctrine de la circulation deux ans avant Harvée ; mais qu'on produise des preuves qui confirment à ces Auteurs la découverte ?

NEMES. si bien à un vrai sçavant ; & quoiqu'auparavant il eût été un de ceux qui avoient nié fortement la circulation & la communication du chyle avec le sang ; cependant il fut convaincu à la fin de son erreur par Pecquet qui découvrit le récépacle du chyle & sa route par le canal thorachique dans le corps humain ; aussitôt qu'il connut ces découvertes , il témoigna une grande joye de ce que prêt à finir sa carrière , il étoit parvenu à la connoissance de ces deux points importants , il ajouta qu'il regardoit ces deux veritez qui se confirment l'une l'autre , comme les deux poles sur lesquels devoit tourner dorénavant toute la Medecine.

Cette découverte de notre celebre Compatriote a dû occasionner de grands progres dans la cure des maladies ; il a eu dessein lui-même de composer un Ouvrage pour montrer les influences de cette doctrine dans la pratique ; mais une maladie & la mort ne lui en ont pas laissé le tems : le dessein de l'Architecte étoit fort noble ; il seroit à souhaiter que quelques-uns de ses successeurs l'exécutassent. Je marquerai deux ou trois particularitez seulement par lesquelles on sera convaincu de quel usage peut être dans la pratique une parfaite connoissance de la circulation , si elle est appliquée à propos.

Par exemple , cette doctrine fait voir combien il est raisonnable de lier les artères dans les amputations , comme nos Chirurgiens à présent le pratiquent ; & combien cette pratique est préférable à la douloureuse méthode d'arrêter le sang par les cautères , les caustiques ou les escharotiques ; car outre que par cette méthode on évite de grandes douleurs dans ce cas , nous connoissons que le sang par les loix de son mouvement doit continuellement frapper avec une telle force contre l'eschare du vaisseau coupé , que rien ne peut y résister comme une ligature. On est redevable de l'invention de cette méthode à Paré^a , qui , comme il le dit lui-même , n'avoit jamais appris ou vû qu'elle eût été pratiquée auparavant. Il en prit la premiere idée dans un passage de Galien touchant les blessures , & il en fit l'experience avec tant de succès qu'il crut que cette pensée lui étoit venue par inspiration. Il n'y a pas de doute que sans aucune inspiration , si nous voulions bien repasser dans notre esprit ce que les anciens Medecins ont

^a Lib. 10.

ont écrit sur chaque sujet particulier, il ne nous vînt de nouvelles idées sur d'autres sujets, comme cela arriva à Paré.

Ce fut sans doute avant la découverte de la circulation, que Paré se servoit de cette méthode; mais je doute qu'elle eût été si fort en vogue, si la connoissance de la circulation n'avoit ensuite convaincu évidemment les Medecins de l'utilité de cette pratique; nous pouvons conclure cela de ce qu'elle n'avoit été que très-peu reçue dans plusieurs pays, & même en France, comme on peut en juger par ce qu'en dit Vigierius^a; & qu'elle n'a été remise en usage, ou pour mieux dire, qu'elle n'a été introduite parmi nous, que dans les dernières années. Cette ligature est encore peu familière aux Allemands; Hildan^b lui-même en parle très-legerement; & Nuck^c nous apprend que les Hollandois la rejettent entierement.

^a *Chirurg.*
p. 39.

^b *De Gangran.* 8. 4.

^c *Experiment. Chirurg.* 49.

Cette doctrine nous fait voir aussi comment après une amputation, si le tronc de l'artère est coupé, le cours du sang peut être néanmoins conservé: les branches artérielles quoique moindres suppléent à ce défaut dans ce cas, & arrivant graduellement à une plus grande dimension, elles sont capables de fournir aux parties ce qui est nécessaire pour leur mouvement & leur nutrition: problème qui ne peut être résolu par d'autres principes que ceux de la circulation, & qui bien loin qu'elle offre une objection, comme l'ont voulu prouver quelques Ecrivains ignorans, n'est pas une des preuves les moins démonstratives de la vérité de cette doctrine.

Encore une fois cette doctrine montre du premier coup d'œil la vraie méthode, (telle qu'elle est pratiquée par nos propres Chirurgiens qui ne le cedent à personne dans la science, soit de l'Anatomie, soit de l'ancienne Chirurgie:) la méthode, dis-je, de traiter les aneurismes qui viennent d'une piqueure, au lieu d'user de compression qui arrête souvent le courant du sang dans l'artère, on doit après avoir fait les ligatures convenables, ouvrir le vaisseau, & lier l'artère non seulement au-dessus, mais encore au-dessous de la piqueure, comme dans le cas d'une varice, afin d'empêcher le concours du sang de quelques autres branches qui communiquent presque par tout les unes avec les autres. On a remarqué ci-devant que la pratique d'une autre Nation est très-défectueuse sur ce point.

NEMES.

Galien & tous ceux qui le suivent ordonnent que la révulsion soit faite du même côté, parce qu'elle doit être plus grande: & la raison qu'ils en donnent, c'est qu'il y a plus de rapport entre les parties du côté droit avec les veines du côté droit, & entre les parties du côté gauche & les veines du côté gauche. Conséquemment presque pendant deux siècles il y a eu en Medecine une dispute aussi chaude qu'il y en ait jamais eu: on demandoit si dans la pleurésie la saignée doit être faite du même côté ou du côté opposé. Je n'observe cela que pour montrer qu'ils n'avoient pas une véritable idée de la révulsion avant que la circulation eût été démontrée, quoiqu'ayent voulu dire quelques Partisans peu judicieux des Anciens; & aussi est-il impossible d'entendre rien en cela sans une connoissance de la circulation. Elle nous fera connoître dans le moment où peut être faite la plus forte révulsion; & pour ce qui est de la maniere de faire la saignée dans la pleurésie, elle nous fait voir que saigner du même côté, c'est ce semble, faire la révulsion plus immédiatement, mais avec une différence si petite, qu'il est étonnant qu'il y ait eu sur cela une si grande dispute. J'ajouterais touchant la saignée en general que la connoissance de la circulation a confondu & renversé toutes ces regles qui avoient été données auparavant avec tant de peine & tant de formalités pour ouvrir dans certains cas telle ou telle veine: & si les ignorans ont perdu par là les occasions de faire une sorte de trafic dans la Medecine, & de faire de grands mysteres où il n'y en avoit point: sûrement ceux qui entendent leur profession reconnoîtront que la circulation leur a procuré au moins l'avantage de connoître exactement combien il est indifférent souvent de choisir telle ou telle veine; ou bien quand il y a quelque préférence à faire, de voir sans hésiter quelle est celle qu'il faut choisir.

Mais pour reprendre le fil de mon histoire, je dois venir à quelques autres Ecrivains Grecs qui ont traité de la Medecine, ils sont d'un rang inferieur & d'une date plus récente; mais comme la plus grande partie d'entr'eux n'a rien écrit de nouveau, je me contenterai de donner un extrait très-brief de leurs Ouvrages, & d'être aussi exact qu'il me sera possible à ajuster les tems où ils ont vécu, sur quoi je pense que tous nos

Auteurs nous ont laissé dans une grande confusion ; l'on ne doit pas en être fort surpris si on considère que depuis le tems d'Agathias, qui a vécu il y a cinq cens soixante ans, dans le regne d'Isaac Comnene en l'an mil soixante, il y a un vuide de cinq cens ans dans l'Histoire Grecque ; de manière que nous sçavons très-peu ce qui s'est passé dans cet intervalle ; ce que nous en sçavons nous l'apprenons par de légers récits des regnes de quelques Empereurs, particulièrement de Maurice & d'Heraclius.

NEMES.

PALLADIUS.

PALLADIUS appelé *Sophiste* ou *Jatresophiste*, fut élevé, comme il semble l'insinuer lui-même, à Alexandrie. Je le place le premier parmi les Grecs les plus modernes ; mais je ne puis m'accorder avec un sçavant Auteur qui compte qu'il a fleuri vers l'an cent vingt six. * Saint Albin devine mieux le tems de Palladius en le plaçant après Galien, c'est-à-dire, après l'an deux cens : quoique cet Auteur soit tombé dans une grande bévûe en cette matière ; car dans sa Préface de la traduction qu'il nous donne des Commentaires de Palladius sur le Livre d'Hippocrate touchant les fractures, il dit qu'il croit probable que cet Auteur a vécu après Galien, puisque Galien ne fait pas mention de lui ; il auroit pu connoître par sa propre traduction que cela est certain ; car Palladius y cite Galien : & il le fait non seulement là, mais encore très-souvent dans d'autres de ses Ouvrages, & l'on peut prouver qu'il a vécu non seulement après Galien, mais encore après *Ætius*, & même Alexandre dont il prend les paroles, comme on verra.

PALLAD.

* *Ét. hist.*
Litt. var.
n. 2.

Les Commentaires sur les fractures sont imparfaits, & il en reste assez pour nous faire juger qu'en les perdant on n'a pas perdu grand-chose ; le texte est aussi clair & aussi instructif que les annotations. Ceux qu'il a fait sur le sixième Livre des Epidémies ne vont pas plus loin que la septième section ; le reste qui comprend la huitième, s'est perdu. Dans ces Commentaires il éclaircit non seulement quelques passages d'Hippocrate, mais encore plusieurs de Galien ; il y répand beau-

PALLAD. coup de clarté, & montre une grande exactitude. Il observe particulièrement que la pierre devenoit commune dans son tems, & étoit moins curable, ce qu'il attribue au luxe du siècle, aux excez de la table, & au défaut d'exercice ^a.

^a 162.

Le Traité des fièvres est clair & succinct; mais il est pris ^b d'Ætius pour la plus grande partie: le Chapitre *de Epiala* ^b est pris mot pour mot de cet Auteur; & dans celui qui regarde ^c la fièvre hectique ^c, la comparaison remarquable tirée de l'eau qu'on verse sur de la chaux, est non seulement marquée dans Galien, mais encore dans Ætius & dans Alexandre.

^b Cap. 27.

^c Cap. 17.

Le Chapitre suivant traite du Marasme; & l'on me permettra de relever une grande faute qu'a faite M. Chartier qui a donné une édition élégante de cette pièce. Il est dit dans la description de cette maladie, Βλέπετε ὡς ἀπλησίως μυσαζόντων, & voici la traduction, *Palpebre sacrificantium similes*. Outre qu'il n'y a pas dans le Grec un tel mot que μυσαζώ, le sens demande qu'on lise μυσαζόντων, *dormitintium*. Cette même circonstance des paupieres est dans Galien, & exprimée par le même mot, ὡς ἀπλησίως μυσάζουσι διακείμενοι. L'expression d'Ætius est ὁπνώνοντες, & celle d'Alexandre est εἰς ὕπνον ἔλκοντα.

Il y a plusieurs Manuscrits de cette pièce dans la Bibliothèque de Vienne, quoiqu'aucun ne porte le nom de Palladius; mais ils sont donnez quelquefois à Theophile, quelquefois à Etienne, quelquefois à tous les deux. Le titre d'un Manuscrit porte que Theophile l'a dicté, comme Lambecius le rapporte au long ^d; cependant si l'on consulte Palladius lui-même, on sera convaincu qu'il est le véritable Auteur de ce Livre; car il y renvoie dans ses Commentaires sur les maladies épidémiques ^e. On voit ici une preuve du peu de fonds qu'on doit faire sur les titres tels qu'ils sont souvent aux manuscrits; ils portent le nom tantôt d'un Auteur, tantôt d'un autre suivant le sentiment peu sensé, la fantaisie, ou quelquefois les vûes cachées de ceux qui les ont transcrits.

^d Lib. 6.
^e 38.

^e Sect. 6.
^f 6.

THEOPHILE.

IL est certain qu'il y a plusieurs Traitez sous le nom de THEOPH. Theophile, lesquels paroissent sous differens Titres, tels que *Jatrosophista, Protospatharius, & Monachus*, les deux derniers desquels semblent être contradictoires l'un à l'autre. Lambecius place ce Theophile dans le regne d'Heraclius, par cette seule raison que dans un Manuscrit ^a le Livre sur les fièvres est dit, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure, avoir été écrit en sortant de la bouche même de Theophile; c'est pourquoi puisque le même Livre est attribué à Erienne qui a écrit pendant ce regne-là, ileroit qu'il s'ensuit que cet Etienne étoit un de ses Auditeurs. Mais l'autorité & le raisonnement paroissent également mal fondez, & je croi que ce qui a été dit ci-devant de ce Traité est suffisant pour réfuter cette opinion. J'aurois plus de penchant à croire par quelques mots barbares dont ses écrits sont semez, qu'il a vécu plus tard.

a 15.

Il est le premier Auteur qui nous reste à présent qui ait traité *ex professo* des urines, & il a fort bien expliqué les causes de leur couleur & de leur consistance; quelles maladies elles indiquent respectivement, & quels pronostics on en peut tirer. Il y a ici plusieurs passages qui sont les mêmes, & expriment dans les mêmes termes que ce qu'on peut lire dans un Livre écrit sur le même sujet, & attribué fausement à Galien, comme cela paroîtra à quiconque voudra les comparer. Il transcrit beaucoup d'Ætius. Il a écrit d'une manière fort approchante au sujet des matieres fécales. On a encore à présent deux Ouvrages de ce Theophile, la structure du corps humain, & les Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate: le dernier est court & net, & fait voir qu'il a été instruit des idées d'Aristote, & qu'il a bien entendu le sens d'Hippocrate. Mais dans ces deux Ouvrages, & particulièrement dans le premier la plus grande partie est prise de Galien, dont il copie si souvent & si religieusement les Livres qui regardent l'usage des parties, que dans la description de la Trachée-artère, il cite le même vers d'Homere qu'a cité Galien.

Κλαγγιδόνδε πέτον' ἐπὶ ὠκείνοιο ῥοάων.

N iij

THEOPH. Mais nous allons mieux sçavoir en quoi cet Auteur differe de Galien, & ce qu'il ajoûte par une nouvelle édition de cet Ouvrage & de quelques autres pièces d'Anatomie des Anciens, qu'une personne d'esprit va donner, édition dont on a grand besoin.

Les Aphorismes dont j'ai fait mention, sont imprimez sous le nom de *Philothens*, & dans les manuscrits de Vienne ils sont attribuez à Etienne.

Le Traité touchant le pous, dont nous avons une Traduction sous le nom d'*Aretæus*, est, suivant le manuscrit dont nous avons fait mention, écrit par Theophile, cela n'est pas peut-être sans quelque raison; car la structure du corps humain est décrite de la même maniere: il dit que d'autres avoient écrit sur ce sujet ou trop imparfaitement, ou avec trop de prolixité: il semble par la dernière expression désigner Galien duquel il nous donne ici un abrégé tiré de ses livres de pronostics faits sur le pous.

ETIENNE L'ATHENIEN.

ETIENNE

ETIENNE l'Athenien ou l'Alexandrien; car il est appelé tantôt d'un de ces noms, tantôt d'un autre, noms sans doute que sa naissance ou le lieu de sa résidence lui ont fait donner, a écrit un Commentaire sur le premier Livre de Galien à Glaucon; ce Livre est écrit avec tant de clarté, qu'il ne semble pas avoir besoin d'aucun Commentaire. Mais il y a quelque raison de croire que dans ce tems-là le sçavoir des Medecins consistoit à avoir étudié Galien: *Abi Osbeia* le *Biographe* Arabe, en parlant de sept Medecins d'Alexandrie, parmi lesquels il place Etienne, lequel partagea les ouvrages de Galien en seize livres qui furent derechef divisez en sept classes suivant les différentes matieres, dit que ces livres-là étoient les seuls que ces Medecins étudioient, & qu'à leur tour ils ne travailloient qu'à les commenter & à les expliquer à leurs Auditeurs. C'est pourquoi il n'est nullement probable qu'il ait vécu dans le troisième siècle, comme le suppose M. le Clerc sans aucune autorité; & il est clair par ce Commentaire même qu'il a vécu beaucoup plus tard: il parle lui-même d'an-

ciens Expositeurs ^a de ce Livre de Galien en particulier : & considerant ce qu'il dit dans la section cent quarantième sur la fièvre quarte, il me semble qu'il fait allusion à une mauvaise interprétation, qu'il represente comme telle, & qu'Alexandre ^b a faite du sens de Galien dans cet endroit. Si cet Auteur est le même qu'Erienne le Chymiste, (comme il est appelé) le tems où il a vécu est aisé à connoître : car cet Auteur dédie son ouvrage de *Chrysopaia* à Heraclius ; & suivant cela il aura vécu au tems que nous l'avons supposé. On lit quelque chose d'un Etienne qui fut aussi d'Alexandrie, & qui pendant le regne de ce même Empereur, se montra un grand Astrologue en prédisant la puissance prodigieuse à laquelle les Sarrazins devoient arriver, & à laquelle, comme on sçait, ils parvinrent quelques années après. Vanderlinden appelle Etienne le dernier des Auteurs Grecs, quoique si ce calcul du tems où il a vécu est vrai, on verra que plusieurs autres ont écrit en Grec depuis.

ETIENNE

^a S. 98.^b Lib. 11.

8.

N O N U S.

A Près ces Ecrivains, Nonus est celui qui se presente le premier : il a composé un Manuel de Medecine, lequel contient une exposition de la plupart des maladies & de leur cure. Il l'adresse à Constantin Porphirogenete, qui selon Lambecius est le septième Empereur de ce nom ; il étoit fils de Leon, & mourut en 959. Comme il avoit lui-même quelque teinture des Sciences, il les favorisoit beaucoup. Mais Jer. Martius qui a publié une édition de cet Auteur en Grec & en Latin, croit que le Constantin dont il est question ici, se nommoit à la verité Porphirogenete, de même que celui dont nous venons de parler, mais qu'il étoit fils de Constantin Ducas qui mourut en 1067. sa raison est que le pere Ducas, quoique assez peu lettré lui-même, admiroit beaucoup les sciences, & en étoit le promoteur ; il avoit souvent ce mot à la bouche, *Qu'il auroit été plutôt annobli par le sçavoir, que par la souveraineté.* On voit aussi que les Psellus firent quelque figure dans la République des lettres environ ce tems-là.

Auquel de ces Constantins que Nonus ait dédié son Ouvra-

NONUS. ge, cela n'importe pas beaucoup. J'observerai seulement qu'on peut inferer d'un passage de l'histoire d'Anne Comnene, que dans l'intervalle qui a été entre ces deux Empereurs, les sciences étoient en grande décadence, si elles n'étoient entièrement tombées & éteintes ^a.

Cet abrégé n'a presque rien qui ne soit pris d'Ætius, d'Alexandre & de Paul. Par exemple, dans le Chapitre sur le Carus, ce qu'il dit ^b de la partie antérieure du cerveau est pris d'Alexandre ^c & de Paul ^d. Il conseille de saigner dans un accès de Pierre ^e, mais cela est évidemment pris de ce dernier ^f; & l'observation & la distinction qu'il fait touchant la saignée & la purgation dans la pleurésie ^g est prise du premier ^h, quoique Moreau qui cite ses propres paroles ⁱ, ne le remarque point.

La plupart des remèdes qu'il recommande sont dans Ætius, par exemple, le collyre d'Erasistrate; ceux qui sont faits d'encens franc & de la plante appelée *Glau-cium* ^k; les applications qu'on fait au visage dans un Elephantiasis, &c. l'antidote d'Esdras & autres. Nonus est assez modeste pour ne citer aucun Auteur: ce qui à la vérité convenoit fort à un homme qui étoit si peu riche de son propre fond. Il use même si librement du travail de ses prédécesseurs, qu'il s'en attribue à lui-même jusqu'aux expériences: il donne une description particulière de la mélancolie ^l, & il s'étend beaucoup, en se donnant un air de grand Praticien, sur les bons effets qu'il a vû lui-même produire à la Pierre Arménienne, qu'il préfère aussi à l'hellebore blanc: il parle fort bien sur la morsure d'un chien enragé ^m, & il remarque que quand une fois l'hydrophobie paroît, il n'a pas observé dans le cours de toute son expérience, qu'il en réchapât un seul; mais le premier cas est pris mot pour mot d'Alexandre ⁿ, & l'autre de Paul ^o. Barchuysen, comme on peut le remarquer, le traite comme un Auteur original, & emploie un paragraphe entier à expliquer ses notions, dont il est clair qu'il n'y en a pas une qui ne soit empruntée.

En quelques manuscrits de Vienne cette pièce est divisée en Chapitres, comme elle est dans l'impression; dans d'autres elle est en Livres; mais dans tous ces manuscrits elle porte le nom de *Theophanes*, sans qu'il y soit fait la moindre mention de Nonus; & il est dit dans le titre qu'elle est prise principalement

lement d'Oribase, quoique par tout ce qu'on vient de dire il est très-clair que le Compilateur, quel qu'il soit, est plus red-
vable à d'autres Auteurs.

ETIENNE

MICHEL PSELLUS.

MICHEL PSELLUS a vécu peu de tems après Nonus, & a dédié à l'Empereur Constantin un ouvrage où il traite des qualitez & des vertus des alimens. Lambecius ^a croit que ce Constantin est celui qui est appelé *Monomache*, & qui a regné depuis 1043. jusqu'à 1055. mais suivant son compte si Psellus est mort en 1078. il est au moins probable que ce Constantin pourroit être Constantin Ducas : ce qui fortifie cette probabilité, est qu'il étoit précepteur de Ducas, fils de l'Empereur, comme cela paroît dans Zonare ^b. Ce Psellus n'étoit nullement propre à avoir soin de l'éducation d'un Prince, suivant le caractère d'homme sans lettres que lui donne Zonare. Au contraire Anne Comnene ^c qui a vécu peu d'années après lui l'élève comme un parfait Maître de Philosophie, comme un homme qui a eu de grandes parties, & qui étoit profondément docte dans les sciences des Grecs & des Chaldéens. Il est surchargé des mêmes éloges par Leon Allatius qui (dans sa dissertation de *Psellis*) semble être fou de ce nom seul ; il dépeint ce Psellus non seulement comme *πολυεργα-
τας*, mais comme étant du premier rang entre les Ecrivains. Il n'y a cependant rien dans son Traité qui pût donner quelque réputation à qui que ce soit : ce n'est qu'une pure collection des livres des Medecins Grecs les plus anciens, qui ont ramassé eux-mêmes cette partie de science, principalement dans Galien, qui a aussi puisé lui-même dans Dioscorides. Psellus fut persecuté & dépouillé de tout par Nicephore Bottoniate ; il se fit Moine, & mourut peu après très-âgé. Il y a plusieurs autres Traitez écrits par cet Auteur : on en peut voir un ample exposé dans Leon Allatius.

Quoique Psellus ait été un Compilateur tel qu'on l'a dit, Simeon d'Antioche écrivant sur le même sujet, mais dans un mauvais style à la vérité, n'a fait que le copier ; ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que le livre qu'il pilloit étoit récent

MICHEL
PSELLUS.

^a *Biblioth.
Cæsar. 6.
208.*

^b *Lib. 13.*

^c *Lib. 5.*

PSELLUS.

dans la memoire de tout le monde : car Simeon doit avoir été contemporain de Psellus , quoique plus jeune sans doute , puisqu'il a dédié son Traité à Michel Ducas appelé *Parapiniceus* , lequel résigna l'Empire en 1078. l'année même qu'on nous apprend qu'il est mort. Il y a plusieurs autres Ouvrages de ce Simeon ; nous lui devons particulièrement la traduction d'Arabe en Grec d'un Livre très-bizarre sur la sagesse des Indiens , que Perzoës Medecin compila à la priere de Chosroës Roy de Perse.

Il nous reste aussi de même un petit Traité sur la Goutte , écrit par Demetrius Pepagomenus , dédié à Michel Palæologue vers l'an 1260. si c'est au premier Empereur de ce nom ; & vers l'an 1310. si c'est au second. Ce discours quoique ne contenant rien de bien extraordinaire , ni qui ne soit pris d'autres Auteurs , & principalement d'Alexandre , ne mérite pourtant pas le nom que M. Musurus donne à l'Auteur qu'il a traduit de *infans & elinguis* , comme s'il étoit incapable d'exprimer ce qu'il pense. Fabrice paroît s'imaginer que le Traité touchant la cure de la pierre , faussement attribué à Galien , pourroit bien avoir été écrit par ce Demetrius ; mais je ne puis deviner ce qui lui a donné cette pensée , à moins que l'affinité de ces deux maladies ne lui ait donné lieu de soupçonner que les deux Traitez partoient de la même main.

ACTUARIUS.

ACTUAR.

^a Cod. in
Lib. 2.

ACTUARIUS, le fils de Zacharie, ainsi appelé sans doute à cause de son emploi de premier Medecin^a de l'Empereur, est un Auteur d'un meilleur caractère que tous ceux dont je viens de parler. Il a écrit divers Traitez où nous trouverons plusieurs choses dignes d'être lûes. Il a pratiqué à Constantinople, & il paroît que ç'a été avec quelque réputation ; ses six Livres sur la méthode de la cure avoient été compilez pour l'usage d'un des principaux Officiers de la Cour, c'étoit le Chambellan qui étoit envoyé en Ambassade dans le Nord. Fabrice par méprise fait Actuarius même Ambassadeur. Dans ces Livres , quoiqu'il suive

principalement Galien, & très-souvent Ætius & Paul sans les nommer, il fait encore usage de tout ce qu'il trouve convenable à son sujet, soit dans les Livres des Barbares, soit dans ceux des Grecs; & pour lui rendre justice, il faut dire qu'il a bien des choses qu'on ne sçauroit trouver nulle-part que chez lui. ACTUAR.

Il appelle cette pièce un petit Livre écrit *extempore*, & il dit en plusieurs endroits qu'il n'étoit destiné qu'à l'usage particulier de cet Ambassadeur, qui ayant lui-même quelques connoissances de la Medecine, pouvoit le consulter à chaque occasion: on remarquera aussi qu'il n'y a rien de relatif à la Chirurgie ou aux maladies des femmes. Il faut avouer cependant que l'Auteur s'oublie quelquefois lui-même, & sort de son dessein; il ne feroit pas mention sans cela des maladies des enfans, & particulièrement des aphtes. Il traite dans les deux premiers Livres des causes & des signes des maladies; dans les deux suivans de la cure en general & en particulier; & dans les deux derniers, il décrit tous les remedes interieurs & exterieurs, dont les uns, dit-il, sont pris des Grecs, quelques-uns sont de son invention, & d'autres ne sont que ceux dont il a oui parler; mais il ajoûte rarement le nom de l'Auteur, de peur que cela n'occasionnât de la prévention en faveur du remede.

Il parle beaucoup de son experience propre dans le troisième & quatrième Livre: il dit en parlant de la morsure d'un chien enragé, qu'il a vû une hydrophobie survenir après l'espace de douze mois: quelques-uns disent qu'elle peut paroître au bout de sept années; & ici, quoique Paul n'y soit point nommé, ce sont ses propres paroles qui sont inserées. L'Auteur a quelques remarques nouvelles & justes dans l'endroit où il traite de la colique ^a & des inflammations du foye ^b: la distinction qu'il fait dans les causes de palpitation semble être de lui ^c, & je n'en trouve aucune trace nulle-part; Oribase, Ætius & Paul ne font que transcrire de Galien le peu qu'ils ont sur ce sujet. L'Auteur nous dit que ce désordre, c'est-à-dire la palpitation, vient souvent d'une trop grande chaleur dans le sang ou d'une trop grande plénitude, mais que ce n'est pas là toujours la vraie cause; il est produit quelquefois

a 4. 6.

b 4. 7.

c 4. 3.

ACTUAR. par des vapeurs qui élèvent des fumées; ce qu'on peut distinguer particulièrement par un signe; car s'il procede de la premiere cause, il y aura sûrement inégalité dans le pouls; au lieu qu'au second cas cela peut n'être point ainsi. Il donne certainement d'aussi bonnes raisons sur ce qui cause ce mouvement violent dans le cœur, qu'aucun Auteur qui ait écrit depuis. Si nous lisons les Auteurs Arabes qui ont écrit avant lui, ou dans son tems, nous trouverons qu'ils attribuent cette maladie à une cause froide; Paracelse l'attribue à la dissolution de son tartre; Vanhelmont à l'acidité naturelle du Gas, & Sylvius de le Boë aux vapeurs corrosives qui sortent du Pancreas. Il seroit trop long de répéter toutes les hypotheses qu'ont imaginé les Auteurs pour expliquer le principe de ce désordre. J'en donnerai seulement un échantillon que je prendrai par exemple dans Dolæus Allemand qui a écrit, comme le porte le titre de son Livre, une Encyclopædie de toute la Medecine, pour nous donner de justes notions sur chaque maladie. » La palpitation, dit-il, est un désordre ou *cardimoleck*; le Roy qui semble faire sa résidence dans le ferment du cœur, se trouvant attaqué & pressé par une guerre civile qu'a élevé un parti de mal-intentionnez parmi ses sujets, fait tous ses efforts pour chasser l'ennemi; & appelant à son secours son ancien & bon allié *Microscometor* gouverneur des esprits animaux, il livre bataille aux perturbateurs de son repos. Mais pour passer sur ce vain jargon & entrer dans une plus serieuse Pathologie de la palpitation, nous trouvons souvent par experience, que ce qu'a dit Actuarius d'un pouls inégal dans le cas de plénitude, est très-vrai. Et cette inégalité du pouls est souvent un avant-coureur non seulement de palpitation, mais encore de syncope & de mort subite; ce qui indique quelque obstruction autour du cœur: Galien^a a prédit cela dans le cas du Medecin Antipater qui mourut aussitôt de mort subite. Dans ces violentes commotions le pouls est non seulement inégal, mais encore très-souvent intermittent: car le sang rencontre de la résistance de la part du sang, ou à l'artere pulmonaire, ou à l'aorte; & ne pouvant pas vaincre d'abord cette résistance, par exemple, si cela arrive durant sa contraction, il est en suspens jusqu'à ce qu'il soit renforcé par un

^a Loc. affect. 4. 11.

supplément d'esprits suffisants pour pousser le sang dans les canaux accoutumés. C'est pourquoi on peut observer que dans l'accès d'une plus forte palpitation, l'intervalle entre les pulsations est plus grande; & plus il est long, & plus elles sont violentes. C'est là le cas dans la plénitude de sang: Galien observe sur cela que les personnes en qui les hémorroïdes ou les mois sont supprimés, sont sujettes aux palpitations. Ce mal peut venir non seulement de plénitude, mais encore ou d'une excessive raréfaction, ou d'une trop grande cohésion & tenacité des parties du sang, ou d'une trop grande quantité d'air qui oppresse ou distend la cuisse ou le bas-ventre. Pour les unes ou les autres de ces raisons on voit que la palpitation de cœur est un symptôme très-ordinaire dans les maladies hypocondriaques & hystériques, comme l'observe Actuarius. Hollier décrit un cas qui a du rapport à cette maladie; dans ce cas le péricarde fut prodigieusement dilaté par l'air seulement: il ne paroïssoit pas de marque d'aucune autre chose qui eût occasionné ce désordre.

Actuarius dit plus de la cure de la palpitation qu'aucun autre des Médecins Grecs; qu'il faut donner les alterants selon lui, suivant les causes du mal & la constitution du malade, mais il compte principalement sur la saignée & la purgation; & il est le premier, je croi, qui ait parlé de la purgation dans ce cas. Et certainement, comme lorsque la maladie vient d'un certain état des esprits ou du sang, l'intention pour la cure doit être ou de diminuer l'affluence des esprits dans les nerfs, ou d'emporter la résistance dans les vaisseaux du cœur; de douces évacuations semblent répondre à ces deux vûes; la saignée & la purgation semblent d'autant plus convenables, qu'en évacuant elles font aussi révulsion. Je croi qu'il n'y a pas de palpitation idiopathique & qui vienne d'une mauvaise qualité dans le sang, où ces deux sortes d'indications ne soient raisonnables, quoiqu'en dise Sennert. J'ai souvent été surpris que Willis notre Compatriote ne fasse mention d'aucune des deux dans sa méthode pour guérir cette maladie. Pison qui n'a pas été un mauvais Praticien, recommande les deux méthodes ^a, de même que plusieurs Auteurs; mais ils sont si pleins d'exceptions & de précautions, qu'il est fort difficile de déterminer quand il est convenable d'appliquer ces remèdes ^{2.}

ACTUAR. ou non. Il est certain que Galien a conseillé universellement la saignée; & il rapporte un cas remarquable ^a d'une personne qui étoit saisie d'une violente palpitation tous les printems. La saignée à chaque printems, repetée trois ans de suite, l'emporta; ce que le malade ayant observé, il prévint l'accès la quatrième année, en se faisant saigner plutôt: ce qu'il pratiqua avec succès plusieurs années après. Tous conviennent de la saignée dans le cas de plénitude; mais Salius ^b semble avoir raison en la prescrivant toujours, qu'il y ait plénitude ou non: car si l'on regarde cette palpitation comme procedant ou d'un trop grand mouvement dans les esprits, ou d'une trop grande raréfaction ou cohésion dans les parties du sang, qui peuvent par là produire une résistance trop forte dans les issues du cœur: à tous égards la diminution de la quantité du sang doit apporter du soulagement. C'est pourquoi l'on voit dans les palpitations symptomatiques, qui viennent, par exemple, de la suppression des mois ou des hémorrhoides; que ce désordre dans le cœur cesse aussitôt que la nature reprend son cours ordinaire; même l'éruption soudaine des hémorrhoides, lorsqu'elles n'ont pas été habituelles, ne manque guères d'emporter ce mal. C'est sans doute une regle fort sage que donne Sennert, qu'il ne faut jamais saigner ni purger dans le cas où la palpitation est causée par un excès d'eau dans le pericarde; & si on l'a fait, on aura bien vû que ç'a été sans succès, la cause de la maladie étant au-dessus de la portée de ces sortes de remedes. Mais ce qu'il propose d'un électuaire chaud, d'un pain chaud, d'un sac aromatique pour dissiper cette eau, est aussi incomprehensible que le vesicatoire au sternum recommandé par quelques-uns, & dont l'effet paroît à lui-même inconcevable. Je crains que le cas qu'il décrit ne soit sans ressource, c'est pourquoi il est inutile de disputer si la saignée y est propre ou non. Je dois ajouter ici une remarque, sçavoir que la cure d'une palpitation idiopathique a été omise par la plûpart de nos Ecrivains en Medecine, qui generalement ont dirigé toutes leurs regles de pratique à la palpitation sympathique ^c uniquement, quoique certainement il y ait des palpitations qui ne viennent d'aucune autre maladie précédente, ni par aucun défaut ni du cœur, ni du pericarde, & qui peuvent pourtant être guéries, comme Actuarius le propose ici.

^a *Loc aff. scilicet. 5. 2.*

^b *Charat. particul. affect.*

^c *Vid. Rivar.*

Actuarius est le premier Auteur Grec qui ait fait mention ou décrit les purgatifs doux comme la casse, la manne, le senné, les myrobolans, les deux derniers desquels furent apportez des pays étrangers, c'est-à-dire, de Syrie & d'Egypte. Il décrit le senné comme un fruit, par où il entend sans doute la même chose que Serapion par le *Vagina*, & Mesue par les *Follicules*, qui contiennent la graine : car aucun de ces Auteurs, pas même Actuarius ne disent rien des feuilles. Et quoiqu'elles soient principalement en usage à présent, on ne laisse pas de se servir aussi quelquefois de la cosse, qui suivant ce qu'on peut recueillir de ces Ecrivains, étoit probablement la seule partie du senné qu'on employoit en Médecine. Il ajoute que ce Simple purge très-efficacement le phlegme aussi-bien que la bile : la première qualité est celle que remarquent les Auteurs Arabes. Ce qu'il dit, sçavoir qu'il vient de Syrie & d'Egypte, s'accorde avec les meilleures relations que nous ayons touchant cette plante : & le senné qui nous est apporté du Levant est le plus estimé. Pour ce qui est de ces différentes sortes de purgatifs dont il parle, il fait connoître qu'il les prend des Arabes qu'il appelle Barbares ; ce sont eux sans doute qui ont été les premiers qui ont introduit ces Simples dans la Médecine. Il fait mention comme eux des trois sortes de myrobolans, & marque le nom des Embliques & Belliriques dans le propre langage des Arabes ; mais il distingue ces deux derniers des myrobolans, comme tous les Arabes les ont distinguez, quoique leurs qualitez aient beaucoup d'affinité. Myrepsus semble être le premier qui les a confondus avec les myrobolans, & il en nomme à cause de cela cinq sortes, comme le font généralement d'après lui les Modernes. Ce que dit Actuarius de la composition de toutes ces sortes de myrobolans ^a, qui est appelée *Triphala* ou plutôt *Tryphera parva*, (car Triphylos comme Gesner ^b voudroit qu'on lût, semble trop recherché) est exactement la même chose que nous rencontrons dans Serapion ^c & Mesue ^d qu'il appelle le Philosophe barbare, & qu'ils recommandent dans les mêmes cas. Il employe un Chapitre entier à traiter des Syrops & Juleps ^e, & le sucre est un ingrédient qui entre généralement dans tous les deux ; & sans doute il les a pris de même des Arabes : pour cela aussi quelques-uns

^a *Math.*
Med 5. 8.

^b *Epist.*

^{22.}
^c *Simp.*

^{95.}
^d 5. 9.

^e 5. 4.

ACTUAR. l'ont supposé habile dans la Langue Arabe. Mais quelque connoissance qu'il ait eue de certains remedes Arabes, on peut remarquer qu'il n'a traité d'aucune maladie, que de celles qu'on trouvera dans les autres Auteurs Grecs, & il ne parle pas du tout de ces maladies qui ont été si fort connues des Arabes, pas même de la petite vérole. Les Sarrazins ont porté cette maladie par tous les pays que leurs victoires leur ont soumis, & l'ont répandue avec la même furie en Afrique, en Europe & au travers de la plus grande partie de l'Asie, & sur tout dans la Partie Orientale : & il est fort surprenant que pendant un si grand nombre de siècles, cette maladie n'ait pas paru dans l'Empire Grec, comme on en sera persuadé, si l'on consulte non seulement les Medecins, mais encore les Historiens de ce tems-là, qui ne manquent jamais de faire mention ou d'un tremblement de terre, ou d'une maladie épidémique.

On trouve dans Actuarius une chose dont aucun Auteur ne parle avant lui, ce sont des liqueurs distillées, telles que le Rhodostagma & l'Intybo stigma^a, que le Traducteur appelle *Stillatitius liquor Rosarum*, & *aqua quam Intybus stillavit* : l'Auteur l'a fait entrer dans le Julep. Gesner prétend^b que ces liqueurs ne sont point préparées par aucun procedé Chirurgique, & ne sont rien de plus que les syrops de ces plantes, de même que le Rhodostacton décrit dans Paul^c. M. le Clerc, qui suit l'opinion de Langius^d pense autrement, & il a montré d'une maniere très-claire, que *stillatitius liquor Rosarum* dont Actuarius fait mention, est très-different du Rhodostacton de Paul qui est fait uniquement avec du jus de roses & du miel bouillis ensemble. Il semble avoir bien jugé sur cette matiere; & pour plus grande preuve de cela, je remarquerai un passage ou deux dans Nic. Myrepsus un des derniers Grecs, lequel copie souvent notre Auteur. Il décrit le Rhodostacton^e de Paul, avec cette seule difference qu'il dit, qu'il peut aussi bien être fait avec le sucre qu'avec le miel; il décrit après l'Hydrorofatum tel qu'il est donné par Ætius & Paul, remede fort semblable au précédent, à cette difference près, que l'eau est ajoutée aux roses; après cela il vient à donner la recette de ce même Julep qui est dans Actuarius; ce qui prouve au moins qu'il l'a regardé comme une préparation très-distincte des deux autres: & il paroîtra évident à quiconque examinera la

^a Method. medend. 5.

^{4.} ^b Pref. Euonym.

^c Lib. 7.

^d Epist. lib. 1. 53.

^e S. H. 35.

la composition elle-même, qu'elle feroit très-absurde, si ce n'étoit l'eau distillée de roses qu'il a en vûe ; car autrement ce feroit une double peine, & faire deux fois le remede avec les mêmes ingrédients, sans sçavoir pour quel dessein. ACTUAR.

M. le Clerc suppose qu'Actuarius fut élevé à l'Ecole des Arabes, & qu'il apprit d'eux quelque chose de la Chymie ; mais cela ne semble qu'une pure conjecture qui n'est fondée sur aucune autorité. Car quoique sans contredit Actuarius ait connu, comme on l'a remarqué, quelques-uns des remedes des Arabes, ce qu'il peut avoir appris par le commerce qui étoit dans ce tems-là entre les Grecs & les Arabes, il ne paroît pas cependant qu'il ait été versé dans leurs écrits de Medecine, de même qu'il peut arriver qu'une personne connoisse quelque Drogue venant des Isles ou Orientales ou Occidentales, sans connoître pour cela la theorie ou la pratique de Medecine de ces pays-là.

Pour ce qui est de la distillation ou de l'introduction de la Chymie dans la Medecine, M. le Clerc en fixe l'époque au tems d'Avicenne, qui, comme il suppose, appliqua cette sorte de science à la Medecine. Je n'entrerai ici dans aucune discussion sur l'origine de la Chymie Medicinale ; j'observerai seulement que si, comme cela peut être, elle est venue des Arabes, il en faut rendre l'honneur à Rhazés ; car pour ne rien dire du Mercure éteint & sublimé dont il parle ², ^{1 Ad Al-} comme de l'huile d'œufs, le seul remede chymique que je ^{moz. S. 42.} puisse trouver dans Avicenne, est décrit par cet Auteur ; outre cela Rhazés parle le premier de l'*Oleum benedictum* ou *Philosophorum*, & il est très-exact à expliquer la maniere de la faire dans une retorte qui pourra supporter le feu, & qui sera bien lutée (*luto sapientie*, dit l'Interprete) on augmente le feu doucement & par degrez, jusqu'à ce qu'il sorte par distillation une huile rouge. Je croi que cet Auteur est le premier qui donne quelque idée des remedes Chymiques ; car tout ce qu'on trouve dans les anciens Chymistes Grecs, comme ils sont appelez, n'a de rapport qu'à la fusion ou transmutation des métaux. M. le Clerc marque Avicenne pour le premier introducteur de la Chymie dans la Medecine, parce qu'il est le premier, dit-il, qui fasse mention d'un remede Chymique, quoique ce ne soit que d'un seul qui est l'eau de roses distillée, &

ACTUAR.

a De vi-
ribus cordis
et Pleuris.

il cite à ce sujet deux endroits de cet Auteur ^a. Mais s'il avoit examiné ces endroits plus attentivement, il auroit trouvé qu'il n'y a pas là d'ombre de distillation; mais que c'est purement une méthode de faire bouillir dans de l'eau les roses, telle que celle des Grecs, en faisant le Rhodostacton ou l'Hydro-rofaton: & ce que dit Gesner des anciens Arabes, est vrai, je pense, que par tout où l'on trouve dans leurs écrits l'eau de quelque plante, il ne s'agit là uniquement que de décoction. Et il est certain que de tous les Ecrivains Arabes, Jean Damascene^b, appelé Mesue, qui a vécu à la fin du douzième siècle, dans le Regne de Frederic Barberousse, est le premier qui a décrit la maniere de faire cette eau par le procédé chymique.

b Lib. 15.
sub fine.

Il y a cependant lieu de penser que l'eau de roses distillée étoit en usage parmi les Grecs avant ce tems-là. Il y a dans l'histoire écrite par Anne Comnene un passage très-particulier, & qui vient à ce sujet: sçavoir, qu'un jour l'Empereur s'évanouissant, on lui versa dans la gorge de cette liqueur, qui le fit revenir; les ^b termes sont τὸ ἔξωθεν σαλᾶγματος. Cette expression ne peut être employée, je pense, avec quelque justesse de langage, pour exprimer aucun syrop, décoction, ou jus exprimé de roses; & lorsqu'il est appliqué à quelque plante de liqueur, ce n'est jamais que quand après une incision faite à la plante, le suc en sort par gouttes, comme dans les vegetaux d'où suintent de la gomme ou du baume. Outre cela, au cas rapporté dans cette histoire, on peut s'imaginer aisément si un simple suc de roses eût pû jamais être pris pour un cordial dans une telle extrémité. La mort de cet Empereur Alexius arriva en 1118. c'est pourquoi supposant que dans ces endroits c'est de l'eau de roses distillée qu'il est fait mention, il paroît qu'elle a été connue des Grecs peu après le tems d'Avicenne.

Nous pouvons remarquer en passant que la Princesse, laquelle a écrit cette histoire, passoit pour très-sçavante en plusieurs Arts & Sciences, & avoit quelque teinture de Medecine: elle fut aussi fort empressée à tâter le pous de son pere & à donner son opinion suivant sa portée: elle donne une relation très-circonstanciée de cette maladie, & raconte combien fut vrai dans son pronostic à cette occasion le Medecin Nicolas Caliclès qui avoit alors beaucoup de réputation: les

autres Medecins étoient contraires à la purgation après que la matiere goutteuse se fût fixée à l'épaule , & lui il prédit que puisqu'elle avoit quitté les extrémités , elle tomberoit, si on ne l'emportoit par cette méthode , sur les parties nobles , ce qui arriva , causa un asthme , & peu après la mort.

ACTUAR.

Il y a outre cela dans cette histoire une longue & élégante description d'un magnifique Hôpital érigé par Alexius pour les pauvres. Et comme il semble que ce soit ici une des premières fondations de cette sorte parmi les Grecs , nous pouvons bien lui donner une place dans l'histoire de la Medecine. Je croi qu'on ne trouvera pas que je m'écarte trop en entrant dans quelque détail là-dessus. Alexius bâtit une Ville quadrangulaire près de l'emboûchure du Pont Euxin ; & parmi ces nouveaux bâtimens il y avoit des Hôpitaux qu'il fonda touché de l'infirmité humaine , pour la subsistance & le soulagement des Estropiez & des Invalides. On pouvoit voir là l'aveugle & le boiteux comme au portique du temple de Salomon , qui étoit rempli de toute sorte de malades. Le bâtiment étoit double & de deux étages de hauteur. Il étoit d'une si grande étendue que l'espace de tout un jour n'auroit pas été suffisant pour le visiter tout entier. Quoique les habitans de cette Ville ni ceux qui étoient mis dans l'Hôpital n'eussent ni terres ni possessions , & qu'ils fussent réduits à une pauvreté égale à celle de Job , ce Prince ne les laissa jamais manquer d'aucune chose necessaire & à leur subsistance & à leur soulagement. Et ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que ces gens-là , qui ne possédoient rien , ne laissoient pas d'avoir leurs Receveurs & leurs Maîtres d'Hôtel ou Intendants , si bien que les personnes du premier rang se piquoient de prendre soin de leurs affaires , & ainsi par plusieurs acquisitions & par des bienfaits cet ouvrage fut tellement avancé que la Princesse qui a écrit cette histoire , vécut assez pour le voir achevé. Mais Alexius en fit le premier établissement , y destina des revenus fixes à prendre sur ses revenus par mer & par terre , & ordonna qu'un de ses premiers Ministres en auroit toujours l'inspection. Quoiqu'il entrât là des soldats invalides ou des vieillards incapables d'aucun travail , cet endroit étoit appelé *l'Hôpital des Orphelins* , parce que généralement il y en avoit un beaucoup plus grand nombre que d'autres personnes. On expédioit des Pa-

ACTUAR.

tentes scellées du Taureau doré pour assurer les fonds annuels à cet Hôpital. Les Receveurs étoient obligez de tenir des comptes exacts pour justifier qu'ils n'avoient pas diverti ces fonds destinez pour les pauvres. Procope dit à la verité que Justinien fonda plusieurs Hôpitaux semblables; mais il n'en dit rien de particulier comme il fait de tous les autres édifices élevez par l'Empereur : & qui lira non seulement l'Histoire Grecque , mais encore celle d'autres pays , sera surpris de trouver combien peu il y est parlé de tels établissemens.

Mais pour revenir à Actuarius & pour conclure ce que j'ai à dire sur son Traité de la méthode de la cure; cet Auteur semble fort curieux dans le choix & dans la description de ses remedes : cet Ouvrage peut fort bien passer pour un bon corps de Medecine pratique.

Les deux Livres concernans les esprits , sont écrits phisiologiquement , & tous les raisonnemens dans ce discours semblent fondez sur les principes qu'ont donné Galien & Aristote , &c. sur les mêmes sujets. Mais comme cela est rarement d'usage dans la distinction ou la cure des maladies , je n'en dirai rien de plus , on en trouvera un extrait dans Barchuisen. J'observerai seulement que le style de ce Livre n'est pas mauvais , & qu'il y a un grand mélange de l'ancien Attique , dont on trouvera rarement quelque chose dans les derniers Ecrivains Grecs.

Cet Auteur a encore sept discours sur l'urine , il a traité le sujet amplement & nettement ; & quoiqu'il suivît le plan que Theophile a donné , il a cependant ajouté beaucoup sur ce sujet , si bien qu'il n'a rien laissé de nouveau à dire pour aucun Moderne , quoique plusieurs ayent transcrit presque mot pour mot cette pièce d'Actuarius sans lui faire seulement la faveur de le nommer. Il finit ce Traité par un Chapitre qui mérite d'être lû de tout le monde , & ajoute une remarque très-juste touchant les pronostics dans les maladies , sçavoir , que rien ne contribue mieux à en former de vrais , que l'examen du pous & de l'urine conjointement ; c'est pourquoi en ce qui regarde la méthode de la cure dans ses Livres , il traite fort judicieusement de ces deux indications en même-tems ; comme il a connu quelques drogues des Arabes , quelques-uns ont soupçonné qu'il a traduit ces Livres d'Avicenne ; mais

leur maniere d'écrire est si différente qu'il ne paroît pas y ACTUAR. avoir le moindre fondement à une telle conjecture; il est plus probable que la copie Arabe conservée en manuscrit a été traduite du Grec.

Nous n'avons pas de preuves assez claires pour fixer précisément le tems où a vécu cet Auteur. Quelques-uns comptent qu'il a vécu au onzième siècle, d'autres au douzième, & tous sans aucune autorité. Lambecius le place beaucoup plus bas, c'est à dire, au commencement du quatorzième; la raison qu'il en donne est que dans les manuscrits de Vienne les Livres touchant la méthode de la cure sont dédiés à Apocauchus qui selon lui est la même personne qui a fait une grande figure dans le Regne d'Andronic & Cantacuzene vers l'an 1330. ou 1340. Toute la force de cette preuve porte sur cette seule circonstance; & parce que les raisonnemens dont il se sert pour appuyer son opinion, ont quelque chose d'extraordinaire, permettez moi d'en sonder la force. Il tâche de prouver qu'Apocauchus étoit la personne décrite par Actuarius (quoique sans aucun nom) comme allant en Ambassade dans le Nord, & étant son compagnon d'étude ^a sous Joseph Rachendyt à qui les Livres touchant les esprits sont dédiés; il le représente comme un homme sçavant en Philosophie & en Medecine; & pour le prouver il a recours à l'histoire de J. Cantacuzene, où, dit-il, Apocauchus est appelé ironiquement *ὁ διδάσκαλος ὁ οὐκ ἐμὲνς καὶ μαθητὴς τῷ ὀνόματι καὶ φιλενθεόπου* ^b, id est, *Magister orbis, & discipulus mitis illius ac benigni praeceptoris nempe Josephi Rachendyta, cujus nomen ibi subaudiendum est.* Après il continue ainsi: *Huc etiam pertinet quod J. Cantacuzenus refert Apocauchum metaphoricis loquendi modis à medicinâ desumptis uti consuevisse, & J. Cantacuzenum suum appellasse medicum* ^c *utpote cujus operâ multis implicatus periculis, & miseris affectus modis, creptus atque curatus fuisset.* Ce sont ses propres termes, qui quoique citez & reçûs implicitement par Fabrice, paroîtront surprenants à ceux qui voudront se donner la peine de consulter l'Historien même; car dans le premier paragraphe allegué, Cantacuzene est si éloigné d'avoir Apocauchus en vûe, qu'il parle du Patriarche Jean, qu'il représente, comme un homme fier & d'un mauvais naturel, qui prétendoit être le pedagogue de l'Univers, & d'un de ses disciples qui étoit d'un

^a *Pres. in*
I. And. 1.
Meth. Med

^b *Lib. 3.*
^{36.}

^c 3. 10.

ACTUAR. caractere doux & humain : par ce caractere il est clair qu'il ne désigne point Rachendyt , mais notre Sauveur : il se sert dans
 a *Lib. 3.* un autre endroit de la même expression & dans le même sens ^a.
 74. Il fait presque une aussi grande bévûe dans ce qui suit touchant les métaphores prises de la Medecine auxquelles il dit qu'Apocauchus se plaisoit si fort : l'Historien ne dit pas un mot à ce sujet ; il dit seulement qu'Apocauchus étoit accoutumé à l'appeller son Medecin , non dans un sens litteral , mais parce qu'il l'avoit retiré de plusieurs troubles & dangers : & sûrement il s'en faut bien que ceci ne signifie qu'Apocauchus eût quelque connoissance de la Medecine ou quelque goût pour cette science. Et même Apocauchus est si peu représenté dans toute cette histoire comme un homme de lettres , qu'il est dépeint sous le caractere d'un homme dont les commencemens furent très-obscurs , & qui étant né dans la misere , de sous-Commis dans les Finances, ou par un naturel rusé, ou par beaucoup d'avidité & de dextérité pour amasser de l'argent , fut d'abord fait Fermier de quelques-uns des revenus , & de là il fut mis à la tête des Publicains dans le tems de l'Empereur Andronic ; changeant après cela de parti , il se joignit à Andronic le petit-fils , (car n'ayant aucun sentiment d'honneur , il ne rougissoit de rien) peu à peu il s'insinua si bien par là , qu'il fut fait Questeur , Gouverneur de la Cour & de l'Empire , & enfin grand Duc , & tout ce qu'il pouvoit être , comme le dit Cantacuzene. Ce qu'il y a de plus surprenant est qu'il conserva tout ce pouvoir contre l'inclination du Prince ^b,
 b 3. 14. qui quoiqu'il l'eût revêtu de si grands emplois , le regardoit
 2. 38. comme un insigne fripon ^c. Enfin sa conduite insolente qui est si naturelle aux gens sans honneur, étant parvenue à un point insupportable ; cet Apocauchus regardé avec justice comme l'Auteur de la calamité publique, eut le sort qu'il méritoit , il fut tué par les prisonniers en 1345. *

Mais pour revenir à notre sujet : supposé que le caractere de cet Apocauchus pût convenir à la personne décrite par Actuarius , il n'est pas possible qu'il soit le même homme qui est désigné ici ; car on peut aisément prouver que non seulement Actuarius , mais encore un autre Auteur qui le cite , &

* Dans cette histoire d'Apocauchus il y a , je croi , quelque allusion au Gouvernement & à un Ministre d'un certain Royaume.

le transcrit souvent, doit avoir vécu avant ce tems-là ; c'est ACTUAR. Nic. Myrepsus le dernier des Ecrivains Grecs : (si l'on peut appeller Grec un aussi mauvais style que celui dans lequel il a écrit :) il a pris la peine de ramasser en maniere de Dispensaire, les differents remedes composez qu'on trouve çà & là dans les Ecrivains Grecs & Arabes. Il est très-certain que Myrepsus a compilé cet Ouvrage avant l'an 1300. car non seulement Pierre de Abano le fameux Conciliateur qui est mort en 1316. mais encore M. Sylvaticus & F. de Piémont tous deux Medecins de Robert Roy de Sicile, lesquels ont écrit tout au commencement de son Regne qui fut en 1310. rapportent nommément toutes les différentes recettes qu'on trouve en lui. On ne sçait pas de combien il étoit plus ancien ; il semble probable cependant qu'il a vécu peu avant la fin du treizième siècle ; car pour ne rien dire de l'Antidote de Michel-Ange qui pourroit être le premier Empereur des Paleologues vers l'an 1250. & dont la femme étoit fille de Alex. Ange ; il en décrit un autre dont se servoit le Pape Nicolas. Ce Pape peut avoir été, je pense, le troisième de ce nom qui mourut en 1280. & fut contemporain de Myrepsus, parce que c'étoit, suivant la portée du tems, un homme de sçavoir, & grand Promoteur de toutes sortes de sciences ; c'est là au moins une preuve suffisante, qu'Actuarius a vécu plutôt que ne le marque Lambecius. J'ai dit ci-devant quelque chose du style d'Actuarius, & je pense qu'on peut tirer de là un argument, qu'il étoit plus ancien ; car si on le compare ou avec Psellus, ou avec Simeon, on lui trouvera plus de pureté dans la diction : & il est sûr qu'après l'an 1200. on rencontrera peu d'Ecrivains qui n'aient un mélange de Grec moderne & de barbarismes pris des autres langages.

Si l'on continuoit d'objecter l'autorité du manuscrit par laquelle il paroît que la dédicace est faite à Apocauchus, il est aisé de répondre, ou que ce peut être un autre Apocauchus, ou que le titre a été forgé, pratique très-ordinaire à ceux qui transcrivoient les manuscrits, & aussi ancienne que l'établissement de la Bibliotheque Philadelphienne.

On peut trouver dans Athenée, Phocius, Lambecius, Fabricius, &c. quelques autres Auteurs Grecs & quelques autres pièces de peu de consequence dont on a déjà parlé. Mais

ACTUAR. comme elles ne contribuent pas beaucoup ou à l'ornement de l'Histoire, ou à l'avancement de la Medecine, je ne m'y arrêterai pas. Je ne dirai rien non plus des Ecrivains Latins qui ont vécu après le tems de Galien, puisque M. le Clerc a donné d'eux tous un extrait ample & net dans la premiere édition de son histoire: exceptons-en Marcellus Empiricus qui a pillé & transcrit très-impudemment Scribonius Largus, & n'a rien mis du sien dans tout cet Ouvrage que quelques mauvaises recettes qu'on pourroit appeller de vraies legendes.

Voilà donc une histoire abregée du petit nombre de Medecins Grecs qui ont été depuis Galien; je l'ai appuyée sur de bonnes autoritez autant qu'il m'a été possible; j'ai extrait de leurs Livres certaines choses qui ont du rapport à la perfection de la Medecine, & je les ai inserées ici. On a crû si generalement qu'excepté ce que contiennent les Ouvrages immenses de Galien, les autres anciens n'ont presque rien fait pour l'avancement de cet Art; voici apparemment le principe de cette prévention. Il semble au premier coup d'œil que les successeurs de Galien ont beaucoup transcrit de lui; ainsi sans se donner beaucoup la peine d'examiner & de comparer leurs écrits, plusieurs se sont mis dans l'esprit qu'ils n'avoient fait que copier; & aucun Editeur de ces Ecrivains n'a encore jugé à propos de faire connoître la fausseté de cette prévention: les Commentaires qui nous ont été donnez n'étant remplis que de remarques grammaticales & critiques, sans la moindre vûe d'éclaircir ce qui a du rapport à l'histoire ou à la pratique de la Medecine dans le tems relatif à chaque Auteur; je n'ai pas besoin de donner une plus grande preuve de cela que les Dodelabelles de Cornarius sur Paul. Une autre circonstance peut avoir contribué à cette erreur, c'est l'extinction ou plutôt la réunion de toutes les Sectes après le tems de Galien, comme je l'ai observé, & d'où apparemment la Secte Episynthetique a pris son nom. Si quelqu'un debitoit une nouvelle doctrine sur-tout si elle étoit singuliere & extravagante, il faisoit, comme cela arrivera toujours, plus de bruit dans le monde, qu'un autre qui donne quelque production utile pour la pratique soit en remedes, soit en operations; & comme trois ou quatre siècles de suite après Galien, les Auteurs se sont appliquez à cette derniere sorte d'étude sensée, c'est là encore une raison peut-être

être pourquoi on l'a fait peu d'attention à eux ; mais malgré toute déference pour les hypothèses qui distinguoient principalement une Secte de l'autre , & qui faisoient le sujet de toutes leurs recherches , je n'imaginerois que l'invention de quelque nouveau remède ou de quelque nouvelle méthode de cure , mériteroit aussi-bien au moins d'être rapportée dans les Annales de la Medecine.

J'ai donné plusieurs preuves , on pourroit en donner encore davantage pour faire voir que les Medecins dont j'ai parlé ont décrit des maladies dont leurs Prédecesseurs n'ont point traité ; qu'ils nous ont enseigné de nouvelles méthodes pour traiter des vieilles maladies ; qu'ils nous ont donné de nouveaux remèdes soit simples , soit composez , & qu'ils ont fait des additions considerables à la pratique de la Chirurgie ; & si ce sont là des progrès réels de cet Art , je croi qu'on ne sçauroit nier que la Medecine en a fait jusques vers l'an 600.

Ceci paroîtra plus évident à ceux qui voudront réfléchir sur les relations que nous avons des maladies dans ces differens tems. M. le Clerc nous a donné une liste des maladies qu'Hippocrate décrit ou dont il a fait mention ; liste plus longue que celle qu'on trouve dans Celse. Je souhaiterois qu'il eût de même pris une liste de celles qui sont dans Galien , il auroit vû par là que le catalogue des maladies n'étoit pas si étendu qu'on se l'imagineroit par la grosseur des volumes qu'il a écrits ; mais si l'on examine dans cette vûe les Ouvrages d'Ætius , & qu'on compare ses descriptions avec celles de Galien , on trouvera que le nombre des maladies dont il fait mention , se monte à un tiers de plus. Ce seroit donner de l'ennui sans aucune instruction que d'entrer dans le détail sur ce sujet ; je ne parlerai que d'un seul article qui regarde les yeux. Les maladies qui arrivent à cet organe , selon qu'elles sont rapportées dans Celse , sont les mêmes dans Hippocrate , & se montent au nombre de trente : Galien donne les noms de quelques autres ; mais comme elles n'ont pas de différences essentielles , il n'en donne pas de description. Dans Ætius on trouvera un Livre^a entier sur ces maladies , le nombre y en est double , les symptômes sont amplement marquez , & la méthode de la cure y est bien développée. Parmi ces maladies , Celse n'en décrit que treize qui demandent d'operation ma-

ACTU...R.

a Cap 89.

90 91.

nuelle, & Galien presque aucune ; mais *Ætius* en a trente où il conseille les applications chirurgicales ; & dans une de ces maladies qui est une grande fluxion d'humeurs , il expose ^a trois différentes manieres de la guérir par le moien de la Chirurgie. J'observerai encore que dans ce Livre, qui est un des plus longs, *Ætius* cite beaucoup moins d'Auteurs qu'il ne fait ordinairement dans les autres ; ce qui doit faire penser qu'il a écrit sur ce sujet en partie au moins d'après sa propre experience. Il est évident que cela est ainsi en plusieurs endroits ; & les deux principaux Auteurs auxquels il s'en rapporte sont *Severe* & *Demosthenes* , deux Ecrivains vraiment intelligens , comme cela paroît par ces fragmens mêmes. Le dernier fut disciple d'*Alexandre l'Herophiléen* , & eut comme son Maître le surnom de *Philalethes* : il écrivit trois livres sur les yeux : *Galien* dit qu'ils étoient fort estimez de son tems.

Pour ce qui est de la Chirurgie en particulier , je croi pouvoir affirmer , sans faire aucun tort aux Ecrivains plus anciens , que quiconque lira attentivement *Ætius* & *Paul* , se convaincra que dans cette branche de Medecine on a ajouté beaucoup de choses qui ne sont rapportées ni dans *Galien* , ni nulle-part ailleurs. Et en general on peut remarquer une fois pour toutes que les Ecrivains que j'ai renfermez dans cet espace de tems jusqu'au commencement du septième siecle , & ceux dont ils nous ont conservé des fragmens , n'étoient pas des Compilateurs qui ignorassent, comme il est ordinaire, la nature du sujet dont ils traitoient : ils étoient chacun au contraire gens d'experience & de pratique : & si les derniers Ecrivains Grecs qui les ont suivis ont été d'un caractère inferieur ; & qu'ils aient peu perfectionné l'art qu'ils professoient , on ne doit pas s'en étonner si fort , puisqu'alors l'ignorance se répandit dans tout l'univers , & ne fut dissipée qu'après plusieurs siecles. Toutes les autres sciences étant presque entierement éteintes, pourquoi & comment la Medecine auroit-elle pû être exemte de la calamité generale de ces tems malheureux ?

Je n'éleve pas trop cette classe inferieure d'Ecrivains : malgré cela je ne regrette ni le tems ni la peine que m'a coûté la lecture de leurs ouvrages ; les avantages qu'on en peut tirer ne sont pas fort ^{substantiels} considerables , mais ils ne sont cependant pas tout-à-fait à mépriser. Par leurs ouvrages & par ceux des Au-

teurs qui les ont précédés , je conçois les avantages qu'on ACTUAR.
pourroit tirer des livres de nos prédécesseurs ; & je suis convaincu qu'une parfaite connoissance des Auteurs de Medecine & sur-tout des anciens , est la voie la plus sûre pour devenir habile dans la Pratique. Mais si ce que je dis là paroît trop fort à ceux qui ne goûtent que leurs propres reflexions sur leur pratique , je souhaite qu'on observe qu'il y a quelques cas au moins qui n'arrivent que très-rarement ; & lorsqu'ils surviennent , ils étonneront moins sans doute un homme versé dans la lecture des bons Auteurs de Medecine ; il les saisira même plus promptement , & les distinguera plus clairement que le plus grand genie qui méprise ces secours.

Chaque Medecin fera , ou doit faire , ses observations sur sa propre experience ; mais il sera plus capable de porter un jugement plus juste , en comparant ce qu'il voit avec ce qu'il a lû. Lire , chercher , examiner les opinions & les méthodes de ceux qui ont vécu avant nous , bien loin de marquer aucune foiblesse dans notre génie , semble l'élever & le rendre juge d'autrui ; puisque d'un côté personne n'est obligé de suivre les opinions d'aucun Auteur , qu'autant qu'il les trouve conformes à la raison , & propres à être réduites en pratique ; & que de l'autre par cet examen même on devient capable d'en porter un bon jugement. Ainsi on ne doit pas craindre de voir la sagacité & le jugement s'embarasser dans la lecture , l'esprit s'y développe à chaque moment , on a occasion de comparer & de distinguer ce qu'on lit de deux differens Auteurs , ou même de differens passages d'un même Auteur ; la lecture fait parcourir à l'esprit un champ plus vaste & aussi fertile que la pratique la plus étendue & la plus variée. Je regarde même comme de vrais présomptueux les gens qui avec la plus longue experience ne daignent pas consulter les Anciens comme gens incapables de leur présenter rien de nouveau ou d'intéressant. Pour moi , je ne vois pas qu'un honnête homme puisse se contenter soi-même avec une connoissance aussi superficielle que celle qu'on peut ramasser de quelques systèmes nouveaux , & se croire en état de décider sur la vie ou sur la mort (car c'est-là le cas) en consultant deux ou trois Dispensaires , ou quelques crochets d'Apotiquaires , ou , ce qui est un peu mieux , en passant quelques mois dans un Hôpital. C'est une

VAR. arrogance particuliere à quelques personnes de notre tems & de notre Nation de mépriser les Ecrivains les plus sçavans & les plus célèbres dans leur profession : cette liberté effrenée de penser dont on est si jaloux a fait autant de mal dans la Medecine que dans la Religion. Personne, il est vrai, ne doit embrasser sans les examiner, les opinions d'autrui ou sur le nom ou sur l'antiquité de leur Auteur ; mais aussi une longue réputation & toujours soutenue doit être une raison suffisante pour nous porter à écouter & examiner les Anciens avant que de les condamner. Et je croi qu'après une recherche impartiale on verra que ç'a été sur des raisons très-solides qu'Hippocrate, Galien & leurs successeurs ont toujours été reconnus comme les grandes lumieres & les peres de la Medecine, & leurs écrits honorez d'une estime universelle pendant un si grand nombre de siècles, espace dans lequel il s'est trouvé apparemment quelques hommes nez avec des talens aussi heureux & perfectionnez par une aussi grande experience que celle de tous les habiles gens que notre siècle si vanté a pû produire. Se croire assez sage pour n'avoir besoin d'aucune instruction, ce n'est pas une grande marque de sagesse ; il semble pourtant que ce soit-là le cas de ceux qui s'appuient uniquement sur leur propre experience, méprisent tous les Maîtres, excepté eux-mêmes.

N'est-ce donc pas la peine pour un Medecin de comparer les cas & les symptômes, les raisonnemens & les remedes tels qu'ils sont dans les anciens Ecrivains & dans les modernes, en les comparant & en observant les endroits où ils s'accordent & ceux où ils different, ceux où ils ont réussi, ceux où ils ont échoué ? On pourra mieux juger si les modernes doivent être préferés ou non ; le jugement qu'on portera de ces Ecrivains, après un tel examen, sera plus sûr que si l'on ne connoissoit ni les uns ni les autres, ou si on n'étoit familier qu'avec un des deux partis.

On dit, & on croit communément, que la matiere medicinale loin d'avoir été perfectionnée, a été resserrée en des bornes plus étroites depuis les Anciens ; de dire à quel point & à combien d'égards cela est vrai, ce seroit élever une grande querelle, & il n'en est pas question à present ; que cela soit vrai ou non, n'importe à la science dont nous parlons, à moins qu'on ne pût dire que la nature des maladies, a changé & que leur nombre a aussi diminué, ce que je n'imagine pas.

Cependant si nous voulions souscrire à la méthode abrégée que suivent dans leurs études quelques-uns de nos Confreres, nous devrions contredire ce divin vieillard Hippocrate, & raier d'abord son premier aphorisme; mais si la nature de la Medecine étoit telle qu'il ne fallût qu'une legere étude pour pénétrer dans ses mysteres, pourquoi ferions-nous difficulté de donner la main au premier Empirique qui demanderoit l'association? Car où est une difference si grande en fait de science, entre regler toutes nos idées sur un ou deux Auteurs particuliers, & borner toutes nos prescriptions à tel ou tel remede particulier. L'experience offre de grands secours sans doute à la science, aucun homme de bon sens ne le niera; mais on devoit ne pas nier non plus que le mot est souvent substitué à la réalité de la chose. Un homme peut pratiquer durant toute sa vie & n'en devenir pas meilleur juge, s'il néglige de faire les observations que l'experience doit lui présenter; mais il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui va toujours son même train, & qui ne voit d'autres objets que ceux que lui offre sa propre vûe, qui est fort bornée, devienne fort délicat dans ses observations: un homme au contraire qui lit, étend & fortifie sa vûe par les lumieres qu'il trouve dans les Auteurs; la lecture joint à notre experience celle des autres, & c'est du concours de ces deux sortes d'experiences qu'on peut attendre quelque progrès de nos connoissances. Si cela n'étoit pas, le plus ancien Praticien seroit toujours le meilleur Medecin, & il y auroit peu de difference entre une vieille femme qui soigne les malades, & un Professeur même le plus éclairé.

Après tout, j'avoue que lire tous les Livres de la Medecine sans discernement & sans s'attacher aux observations, ce n'est pas mettre en sa tête la science qui fait le vrai Medecin. *Lire beaucoup*, dit un grand Auteur, *& manger beaucoup*, c'est la même chose, on est également incommode par la difficulté de la digestion. Je ne croi pas non plus qu'un homme qui se renfermera tout entier dans les écrits des Anciens pût acquerir par là des qualitez suffisantes pour la pratique. Tout ce que je prétens, c'est que pour soutenir l'honneur de la Medecine, il n'y devoit entrer que des personnes d'une science convenable, science qu'on n'obtiendra jamais au degré qu'il faut

ACTUAR

fans lire les anciens & les modernes pour pouvoir les comparer & choisir les opinions ou des uns ou des autres suivant que les differens cas qui surviennent peuvent l'exiger ; & c'est cette application qui rend un Medecin superieur à un autre. On voit combien d'Auteurs ont mal réussi pour n'avoir pas connu les meilleurs Ecrivains. Ils ont beau se donner la gloire d'une longue pratique, lorsqu'ils viennent à traiter des maladies, plusieurs d'entr'eux écrivent si mal, qu'ils ne méritent pas d'être lus ; & loin de connoître & de pouvoir imiter le bon sens qui brille dans les ouvrages de leurs prédecesseurs, ils ne sçavent pas seulement en quelle langue ils ont écrit.

On devroit s'attacher davantage à la connoissance des Auteurs qui ont excellé dans cette profession : elle est utile ; mais ce Traité a si fort grossi sous ma plume, qu'une longue digression seroit inexcusable. Mettons donc fin à ma peine & à celle du Lecteur ; qu'on me permette seulement de rappeler une chose à laquelle j'avois d'abord pensé en adressant ce discours à un grand homme ; & laquelle m'est encore très-présente ; ce sont les sentimens dont m'ont rempli son amitié & la bonté de tous Messieurs de la Faculté dans le tems que l'on m'a crû en danger. Je m'en ressouviendrai toujours avec plaisir, & je me croi obligé de le reconnoître de la maniere la plus publique.





HISTOIRE DE LA MEDECINE DEPUIS GALIEN.

SECONDE PARTIE.



JAi fait voir dans la premiere Partie de ce Traité en quel état a été la Medecine parmi les Grecs, & quels ont été les principaux Ecrivains de cette Nation qui ont traité de cette science. Je dois à present porter ma vûe ailleurs, & examiner les progrès de la Medecine parmi les Arabes, peuple barbare, quoique grand; peuple qui par la force & par l'esprit d'enthousiasme qui lui est naturel, a porté ses armes & ses connoissances presque dans tout le monde; cette Nation a donné un spectacle éclatant à tous les autres peuples par les sciences & par les conquêtes pendant plusieurs siècles; on ne trouvera cependant que très-peu de chose qui ait rapport à l'histoire Arabe dans les Ecrivains Grecs & Romains. Aussi entr'ai-je à present dans un vrai labyrinthe où l'on est plus assuré de se lasser, que de trouver enfin le chemin.

Dans la nécessité désagréable où l'on est de reprendre souvent même sentier, tout fatigue & le décourage; l'on n'y trouve point comme dans d'autres histoires une suite agréable d'objets qui s'offrent à l'esprit comme dans une perspective variée; je tâcherai cependant de débrouiller la Medecine Arabe le plus exactement que je pourrai; mais je prévois bien que quand même je réussirai dans la peinture que j'en ferai, je ne donnerai jamais que le tableau d'un desert.

Avant d'entrer en aucun détail sur ces Ecrivains qui ont traité de la Medecine, il sera nécessaire, je croi, de dire auparavant quelque chose en general sur la maniere dont les sciences des Grecs ont pénétré parmi ces peuples-là.

L'état des Sciences parmi les Arabes.

J'AI déjà fait mention de la prise d'Alexandrie par les Sarrâzins, & de la destruction de la fameuse Bibliotheque qui y étoit; il n'y a pas de doute qu'ils n'aient trouvé d'abord les ouvrages des vieux Ecrivains Grecs dans cette Ville qui fut une de leurs premieres conquêtes, & qui avoit été la grande école dépositaire pendant tant de siècles de toutes les sciences, & particulièrement de la Medecine; cela paroît non seulement par tout ce qu'on trouve dans les Ecrivains Grecs dont j'ai parlé, mais encore par l'éloge remarquable que Ammien Marcellin dans le tems de l'Empereur Valens fait de cette Ville; il dit qu'avoir étudié à Alexandrie étoit un titre pour s'établir & pratiquer la Medecine. L'histoire rapporte que la fameuse Bibliotheque fut détruite: & en cela les Arabes ne firent rien qui ne leur fût très-ordinaire en de semblables occasions; car à leur conquête de Perse non seulement tous les Livres qui traitoient de la Philosophie naturelle & de la Religion idolâtre de ce Pays-là furent brûlez par l'ordre du Calife Mahometan; mais les caracteres même particuliers aux Perses furent abolis. Ils éteignirent les restes de toutes les sciences en Afrique, lorsqu'ils en devinrent les maîtres, comme firent les Goths lorsqu'ils subjuguèrent l'Italie. Dans ces ravages ordinaires à ces Barbares, il est pourtant probable que les écrits des vieux Medecins Grecs furent épargnez, uniquement parce qu'ils

qu'ils traitoient de Medecine ; le desir naturel à tous les peuples de conserver leur santé, préserva sans doute ces Livres de l'incendie ; ils n'avoient d'ailleurs aucun rapport avec la Loi de Mahomet. Abulpharage semble fortifier cette conjecture par quelques particularitez qu'il nous a laissées dans l'histoire d'Almanon : on trouve encore des preuves qui la favorisent dans ce qui est contenu dans la Medecine Prophetique ; (Traité manuscrit qui est dans la Bibliotheque de Bodlei) mais peut-on y ajoûter quelque foi ? C'est ce dont le sçavant M. Gagnier nous instruira bientôt. On apprend dans ce Traité que Mahomet étoit très-versé dans la Medecine , & particulièrement dans la partie experimentale , laquelle est appelée Empirique , & a toujours été en vogue parmi les Indiens & les Arabes , & qu'il compila un Livre d'aphorismes contenant les principaux préceptes de cet Art. S'il y a donc eu une tradition que le Prophete faisoit un si grand cas de la Medecine, il n'y a pas de doute que ses disciples & ses successeurs ne l'aient suivi dans ceci comme dans ses autres opinions.

Ajoûtez à cela que dans cette malheureuse destruction de la Bibliotheque d'Alexandrie, on ne sçauroit croire que plusieurs manuscrits n'aient été conservez par Jean le Grammairien & par d'autres Sçavans qui alors faisoient leur résidence dans cette Ville ; ces manuscrits conservez ont été sans doute transcrits & ont passé en plus grand nombre de mains , comme il arriva à Constantinople , lorsque cette Ville fut saccagée : alors (quoique tard) les Grecs introduisirent leur science & leur langue dans les Parties Occidentales de l'Europe. Leurs Livres furent immédiatement traduits en Latin & firent presque tout le sçavoir du quinziesme siècle. Malgré le dégât que les Turcs firent dans cette Ville, Busbequius, plus de cent ans après, ramassa un grand nombre de manuscrits précieux , sur-tout des manuscrits qui traitoient de la Medecine ; il les rechercha avec le plus de soin , & les marqua de sa propre main , comme l'observe Lambecius , & à present ils font l'ornement de la Bibliotheque Imperiale à Vienne.

Mais à quelque cause qu'on doive l'attribuer , la science des Grecs se soutint & sur-tout en fait de Medecine jusqu'à un certain point : toute l'Egypte se servoit encore de l'Ere d'Alexandre ; & ce ne fut que vers l'an de J. C. 718. durant le

regne d'Alwalid qu'il fut ordonné aux Ecrivains Chrétiens de se servir du calcul Arabe pour les années & pour l'Arithmétique ; les Ecoles de Medecine furent entretenues à Alexandrie pour quelque tems, (quoique M. Renaudaut n'en veuille pas convenir) car Abulpharage parle de Theodunus & Theodocus fameux Medecins & Professeurs qui vivoient vers la fin du septième siècle, & qui, autant que nous en pouvons juger par toutes les circonstances, étoient d'Alexandrie ; nous trouvons que les disciples du dernier vivoient au moins en 754. lorsque la maison des Abbas fut élevée à l'Empire. Abi-Osbaia qui a écrit les Vies de plusieurs Medecins, & qui jusqu'ici n'ont pas été imprimées, est encore plus circonstancié : & parlant d'Elkenani, il dit qu'il étoit Chrétien, & qu'il fut nommé Professeur de Medecine dans cette Ville-là, & qu'ensuite sur les insinuations du Calife Abdil-Aziz, il se fit Mahometan : alors dans l'année 721. ces écoles publiques furent transportées à Antioche & à Harran, & c'est de là que l'étude de la Medecine fut portée dans les autres parties de l'Empire Sarasin. Cependant l'histoire de ces tems-là nous apprend que cette science fut cultivée plus tard à Alexandrie, de maniere que vers l'an 800. le Patriarche de cette Ville devint si fameux pour son sçavoir en Medecine ^a, que le Calife Rashid, le cinquième de la ligne des Abbas, envoya à lui pour guérir une de ses maîtresses favorites.

^a Elmacen. Suracen histor. pag. 123.

Il n'y a pas de doute que les premieres versions des Auteurs Grecs n'aient été faites en Langue Syriaque ; car les Syriens étoient generalement lettrez & Chrétiens. Nous trouvons

^b Albu-pharag 99. aussi qu'Aaron le Prêtre ^b, qui étoit d'Alexandrie, & vécut dans le tems de Mahomet vers l'an 622. écrivit en cette Langue trente Livres qu'il compila principalement des Grecs, & qu'il appella les Pandeûtes de Medecine. Par le secours de ces versions Syriaques, les Arabes commencerent à connoître les écrits des Grecs. Le premier Traducteur dont il y ait quelque trace,

^c Id. 117. & ^c qui tenta quelque chose dans la Langue Arabe, fut le Medecin Maserjawaihus Syrien & Juif, lequel vers l'an 683. donna une interprétation de ces Pandeûtes : la plûpart des Interpretes suivans imiterent son exemple, firent des traductions sur le Syriaque, & non sur le Grec. Quelque tems après, Almanzor second Calife de la maison des Abbas, avança beaucoup les

sciences , & particulièrement l'Astronomie ; il bâtit dans l'année 767. la Ville de Bagdad ^a, lieu qu'il choisit par le conseil des Astrologues ^b ; & cette Ville étoit si belle , qu'elle devint immédiatement la résidence des Califes. Almanzor étant fort malade appella George Bactishua ^c Medecin Indien Chrétien , très-estimé pour son sçavoir dans la Langue Persienne & l'Arabe ; à la priere d'Almanzor il traduisit plusieurs Livres de Medecine. Il avoit été élevé & il vécut à Jondifabur ou Nisabur Capitale de Chorasan , qui fut bâtie vers l'an de J. C. 272. par Sapor Roi de Perse pour la Reine son épouse fille d'Aurelien ^d Empereur Romain. Il n'est pas hors de vraisemblance que la Medecine ait fleuri dans cette Ville depuis ce tems-là jusqu'à celui dont nous parlons ; car Aurelien pour faire plaisir à sa fille y envoya plusieurs Medecins Grecs qui firent revivre la Medecine Hippocratique dans l'Orient où ils la répandirent. C'est pour cela peut-être que les Professeurs de Medecine célèbres parmi les Arabes , comme Rhazés , Haly-Abbas , & Avicenne , furent élevez dans ces parties les plus Orientales de l'Asie. Almanzor traita George avec beaucoup de civilité & de bonté ; & sur ce que George ne se trouvant pas lui-même en bonne santé , parut souhaiter de s'en retourner dans son pays natal , Almanzor le fit conduire chez lui avec de grands honneurs , & lui fit present de dix mille écus d'or. Il semble que cet Art étoit enseigné alors comme au tems d'Hippocrate dans des familles particulieres ; car ce George eut un fils élevé dans la même profession , & peu après il y eut trois ou quatre generations des Bactishua tous fameux pour leur experience en Medecine : quelques-uns d'eux traduisirent plusieurs Traitez de ce genre en Syriaque & en Arabe.

On dit que sous le regne du successeur d'Almanzor , je veux dire Almohdi , Theophile d'Edesse , Maronite & fameux Astronome ^e , traduisit très-élegamment l'Iliade d'Homere en Syriaque.

Rashid dont le regne commença en 792. embellit Bagdad , en y faisant élever plusieurs Mosquées , & en y établissant plusieurs Ecoles publiques , & ç'a toujours été depuis une Coutume parmi les Mahometans que par tout où ils ont bâti une Mosquée , ils ont en même-tems fondé un Hôpital & un College , comme ils l'ont fait à Grenade & à Cordoue lorsqu'ils

^a Id. 141.

^b Elmacen.

124.

^c Abulph.

143.

^d Abulph.

81.

^e Id. 147

^a *Hist. Sin-
rec.* p. 122.

se sont établis en Espagne. Dans cette Ville nouvellement bâtie, je veux dire Bagdad, la langue naturelle étoit la Syriaque, & Mesue Syrien y fut un grand Professeur, qui fit nombre de disciples : il fut aussi employé par ce Calife & ses successeurs pendant plus de quarante ans à interpréter & expliquer les vieux Medecins. On peut juger de l'état de la Medecine par une chose que rapporte Elmacen ^a ; le Calife Rashid fut attaqué d'apoplexie, l'An de l'Hegire 180. Les Medecins furent appelez pour consulter sur le cas ; le fils de Baïtishua (qui est probablement le fils de George dont on vient de faire mention) jeune Medecin fort ingenieux, proposa la saignée. Mahomet Alamin, fils aîné de Rashid, s'y opposa ; mais Almamon le plus jeune dit que puisque le Calife étoit abandonné de tous les Medecins, & qu'il falloit certainement qu'il mourût, on ne couroit aucun risque en le faisant saigner, & que peut-être elle pourroit faire du bien. Il fut saigné en consequence, & fut guéri immédiatement. Il eut depuis une grande amitié pour Almamon, & fit Baïtishua son premier Medecin avec une pension annuelle de cent mille drachmes. On voit combien ces Medecins étoient ignorans dans la science des Grecs, puisque leur opinion generale étoit si contraire à la saignée dans ce cas ; mais comme le conseil de ce jeune Medecin dans cette occasion pressante fut très-sensé, cela nous doit faire penser comment nous devons être attentifs à ne pas négliger dans certaines extrêmités le seul remede qui peut être d'usage & sans lequel tous les autres seront sans effet.

On peut remarquer en passant que dans ces tems-là la doctrine de la Prédestination n'avoit pas fait sur ces peuples des impressions si profondes, qu'elle en a fait sur les Turcs modernes. La suite de cette histoire fera voir que bien loin de regarder la fin de la vie comme fixée, ils n'ont négligé aucuns des moiens humains propres à prévenir ou à guérir les maladies, & ils ont encouragé autant qu'aucune autre Nation les Professeurs de la Medecine.

Le deuxiême Calife qui regna après celui-ci, & qui fut son fils, c'est-à-dire Almamon, vécut A. C. 840. & travailla plus qu'aucun de ses prédécesseurs pour l'avancement de toute sorte de sciences. Abulpharage ^b en fait une relation circonstanciée qui est telle : Les Arabes au commencement du Ma-

^b 160.

hometisme s'appliquerent à peine à d'autre étude qu'à celle de leur propre Langue & de leur propre Loi : si l'on en excepte la Medecine , si elle n'étoit connue qu'à un petit nombre , le general au moins en faisoit un grand cas par les avantages publics qui en reviennent ; mais ce ne fut qu'Empyrisme jusqu'à ce que les Auteurs Grecs furent connus. Tel fut l'état des sciences sous les Omniades qui avoient regné environ quatre-vingt-onze ans ; mais lorsque Dieu eut placé sur le trône en 754. la race des Abbas , ces peuples furent réveillés de leur assoupissement & retirés de cette négligence paresseuse dans laquelle ils avoient languï si long-tems. Le premier Empereur qui parut s'interesser pour les sciences , fut Almanzor , comme nous l'avons remarqué ci-devant , lequel eut non seulement de grandes connoissances dans la Loi , mais qui s'attacha aussi à l'étude de la Philosophie naturelle , & particulièrement à l'Astronomie ; mais Almamon septième Calife de cette race , perfectionna ce que son aieul Almanzor avoit commencé ; & donnant tous ses soins pour tirer les ouvrages des Sçavans de leurs propres pays , il pria les Empereurs Grecs de lui envoyer tous les Livres de Philosophie qu'ils avoient ; ce qu'ils voulurent bien faire. Il fit traduire tous ces Ouvrages par les meilleurs Interpretes qu'il put avoir , & fit tout ce qu'il put pour qu'on s'appliquât à les lire & à les étudier : il se plaisoit à entendre lui-même & les lectures & les disputes : il avoit une telle passion pour acquérir les sciences naturelles , qu'il n'en resta pas à la simple étude des Arts mécaniques , comme les Chinois & les Turcs ont fait. Il fit faire des instrumens pour observer les étoiles ; les Astronomes les firent dans la Province de Bagdad & au mont Casius près de Damas. Plusieurs de ces Astronomes écrivirent , & particulièrement Alfraganius Auteur d'une introduction à l'Astronomie qui renfermoit tous les principes établis par Ptolomée , & qui étoit écrite en fort bon langage , avec des explications très claires. Il s'en faut donc bien que la Religion Mahometane favorisât alors l'ignorance , ou défendît l'étude des lettres , comme elle le fait à présent.

Malgré ce progrès dans les sciences , qui est dû entièrement aux Grecs , il ne paroît pas que la Langue Grecque fût fort bien entendue que vers le tems de Honain , dans le regne

d'Almamou, environ l'an 840. Honain étoit Chrétien, né à Hira: aiant été traité avec dureté par Mesue, il quitta Bagdad, se retira en Grece, & y fit un séjour de deux années, au bout desquelles il fut parfaitement maître de la Langue: aiant fait une collection considérable de tous les Livres de Philosophie qu'il put trouver écrits en Grec, il revint après cela à Bagdad; après peu de séjour il en partit pour aller en Perse, & y apprit à Basora la Langue Arabe en perfection: enfin il revint s'établir à Bagdad où il fut extrêmement estimé: habile dans les deux Langues, il s'occupa à traduire les Ecrits des Grecs; il travailla entr'autres à rendre les sept Livres de Paul. Il entendoit fort bien outre cela le Syriaque: il traduisit dans cette Langue plusieurs choses, & particulièrement des Livres de Medecine. Par toutes ces raisons on l'appelloit par excellence *l'Interprete*, & il étoit aussi renommé dans ce genre, que le fameux Sergius, si loué par Agathias, le fut au tems de Justinien. Abi-Osbaia raconte qu'Almamou vit en songe un vieillard qui l'appella Aristote: s'éveillant il demanda qui étoit Aristote; on lui dit que c'étoit un des plus célèbres Philosophes Grecs: là-dessus il souhaita qu'Honain en traduisit les Ouvrages en Langue Arabe; sa coutume étoit de lui donner pour chaque piece qu'il traduisoit autant d'or pesant que le Livre. Suivant cet Auteur, Honain a vécu cent ans; car il nâquit A. H. 164. & il mourut en 264. Le même Ecrivain a un chapitre particulier où il ne traite que des Traducteurs: il donne les noms de quarante-six qui ont traduit les Medecins Grecs en Arabe; mais il préfere à tout le reste Honain dont les traductions ont soutenu leur réputation dans la suite. Son fils Isaac & son neveu Hobais s'appliquerent aux mêmes études, & c'est particulièrement à sa famille qu'on est redevable des versions d'Hippocrate, d'Aristote, d'Euclide, de Ptolomée & de Galien.

Mais M. Renaudaut montre amplement dans deux Epîtres que Fabrice ^a a publiées, combien sont mauvaises ces Traductions & toutes les autres qui ont été faites en Arabe, & combien peu de secours elles nous fournissent pour expliquer ou rétablir le Texte Grec. Je croi même qu'on peut risquer d'avancer que le sçavoir des Arabes quoique fort vanté pareux-mêmes, & par quelques Européens modernes, étoit entierement

^a *Biblioth.*
Græc. 2. 24.
6. 6.

emprunté des Grecs : & cette race d'hommes a été si éloignée de faire par elle-même de grands progres dans les sciences , qu'elle a même défiguré & gâté ce qu'elle a copié ou imité des autres.

Et puisque cette matiere a élevé des disputes parmi les Sçavans , il ne sera pas hors de propos de considerer un moment jusqu'où cette Nation a porté ses recherches dans l'Astronomie , les Mathematiques , la Philosophie naturelle & la Medeciné. Pour ce qui est de l'Astrologie , nous pouvons bien leur accorder un aussi grand sçavoir que tout celui dont se vantent nos Modernes , puisqu'il ne leur est pas plus possible aux uns qu'aux autres de pénétrer dans l'avenir : cet art ou plutôt cette imposture a toujours été & est encore fort en vogue dans toute l'Asie , particulièrement parmi les Arabes qui ont prétendu parvenir à une grande connoissance sur les influences secretes des Etoiles , de la conjonction & de l'opposition des Planetes , quoiqu'ils n'aient presque rien sçu touchant leurs causes ou leurs effets. Et cette manie a si fort prévalu parmi ces peuples , que quelquefois les Astrologues étoient appelez avec les Medecins pour consulter dans les maladies. Mais pour venir à leur Astronomie , il est vrai qu'ils ont traduit l'Almageste de Ptolomée ; mais ils n'y ont ajoûté que peu ou point d'observations nouvelles : & leur sçavoir si vanté ressemble assez à celui des anciens Chaldéens si fameux dans les histoires des Orientaux pour leurs exactes observations sur les Eclipses & le cours des Planetes : il ne paroît pas qu'ils aient fait autant de progrès sur cette science , qu'en ont fait après eux les Astronomes Grecs. Cent trente ans avant J. C. Hipparche calcula les Eclipses du Soleil & celles de la Lune pour l'espace de 600. ans , & c'est sur ses observations que Ptolomée a fondé la célèbre construction de ses tables. Hipparche observa 1022. Etoiles & leur assigna à chacune leur propre longitude & latitude. Le catalogue de Ptolomée en contient 1026. les Arabes, comme nous l'avons vû , ont traduit ses ouvrages ; s'ils avoient poussé leurs observations dans ce genre à un point de perfection proportionné aux grands encouragemens qu'ils recevoient des Califes , & à la dépense considerable que faisoient ces Princes pour l'Astronomie , ils auroient dû faire des progres dans cette science & donner de nouvelles découvertes touchant le nombre ou

la situation des Etoiles ; mais on ne trouve rien de tel dans ce qu'ils ont laissé ; l'on voit seulement dans une table du fameux Calife Vlugh-Begh , qui a été conservée , une liste de 1017. Etoiles fixes ; & qu'est-ce que cela en comparaison des observations de nos Modernes , & particulièrement de feu M. Flamsteed où l'on trouve qu'il en compte près de trois mille ? On a parlé beaucoup des Annales des Chaldéens & des Assyriens ; mais combien peu de chose nous reste-t-il d'eux en fait d'Antiquité ? Leur célèbre Ere de Nabonassar est de date plus récente que n'est celle des Olympiades , & même que celle de l'origine de Rome ; elle est encore beaucoup plus récente que celle de la fondation de Carthage , qui est certainement de toutes ces Epoques la plus ancienne.

A l'égard des Mathematiques , on trouvera aussi que les Arabes ont si peu ajouté à ce qu'ils ont reçu des Grecs , que les versions même qu'ils en ont donné sont tout autant d'alterations du Texte qu'ils ont traduit. Un Euclide en Arabe a été publié à Rome par l'ordre du Pape Sixte-Quint ; l'ordre même & la méthode qui fait le caractère particulier de cet Auteur , est entierement renversé dans cette version , les propositions y étant par tout déplacées , & leur enchainement rompu. La sphere de Theodote a été aussi publiée dans cette Langue , & J. de Pana observe dans sa Préface sur ce Livre , que quiconque comparera la version Arabe avec l'original , y trouvera une très-grande difference : où l'Auteur ne donne que six définitions , l'Arabe les fait monter jusqu'à quatorze , & l'Ouvrage entier , qui n'est composé que de soixante propositions , se trouve porté au nombre de quatre-vingt dans l'Arabe. Le Planisphere de Ptolomée n'a pas eu un meilleur sort : l'on peut juger par ce petit nombre d'exemples quel fonds l'on doit faire sur les Arabes pour l'exactitude de leurs Traductions , qui non seulement sont libres & diffuses , mais encore très-peu fideles en general. Je dis en general , car je dois excepter la version d'Apollonius faite par Thabe-Ben-Corah vers l'an 900. & revûe par Nasiredin vers l'an 1280. de laquelle le Docteur Halley notre célèbre Compatriote dit qu'elle lui a extrêmement servi dans la belle édition qu'il nous a donnée de cet Auteur. Bien loin de rendre précisément le sens des Auteurs Grecs , on voit assez combien ils les ont falsifiés par plusieurs

plusieurs Traitez de Galien qu'on lui attribue au moins, qui sont traduits de l'Arabe, & qui n'existent pas dans l'Original Grec. La liberté qu'ils se sont donnée dans leurs Traductions n'a rien épargné dans tout ce qui leur est tombé sous la main; ils ont altéré, ajouté, supprimé à leur fantaisie. Ils en ont usé de même à l'égard des Auteurs Latins: on a là-dessus en particulier le témoignage de J. Leon qui les blâme sur ce que prétendant traduire les Historiens Romains, ils s'en écartent si fort qu'ils n'observent pas l'arrangement & la suite des faits telle qu'elle est couchée dans l'original, mais en donnent simplement les chefs en maniere d'abregé, & ajustent toutes les choses qui ont du rapport à la Chronologie, aux Annales Persiennes, ou à l'Hegire.

La Philosophie naturelle a de même souffert par leurs versions, mais sur-tout la Botanique; car quoiqu'on croie qu'ils aient rendu plus de justice à Dioscorides qu'à aucun autre Auteur, ils ont fait tant de bévûes en voulant rendre sa pensée, que souvent on ne peut soupçonner que ce qu'on y lit soit de l'Auteur qui a écrit en Grec. Non seulement les noms des plantes sont confondus avec d'autres qui sont très differens en Arabe, mais encore il y en a beaucoup que les Arabes même d'aujourd'hui n'entendent pas. Surian, le Traducteur de Rhazés, se plaint de cette confusion qui a été occasionnée, à ce qu'il croit, par des méprises sur les lettres Persiques ou Arabes.^a Parmi ces méprises il remarque entr'autres le mot de Talback qui en Persan signifie une datte; cependant Kempfer qui a fait des recherches fort curieuses dans son Livre appellé *Amanitates Exoticae*, donnant une ample description de ce fruit & de ses différentes dénominations, ne rapporte pas ce terme dont Surian fait mention. Je croi aussi que si quelque voiageur bien versé dans les Langues Orientales, vouloit se donner la peine de comparer les catalogues de plantes de Rhazés, de Haly-Abbas & d'Avicenne, il remarqueroit d'abord cette difference de dénominations non seulement parmi les anciens Arabes, mais encore parmi les modernes: car les noms mêmes de ces Simples, tels qu'ils sont écrits dans l'Arabe, sont inusitez & inintelligibles aux habitans de l'Arabie & de la Perse, quoiqu'il soit difficile de comprendre comment dans une Langue vivante les dénominations communes des plantes ont pu se-

^a *Continet.*
P. 83.

perdre ; cela paroîtra d'autant plus étonnant , que plusieurs centaines de noms de Simples ont été confervés dans notre Langue Angloife , & font à présent les mêmes que ceux dont se servoient les Saxons nos Ancêtres , il y a plus de mille ans.

A l'égard des autres branches de la Philosophie naturelle , ils n'ont rien de plus que ce qu'ils ont pris dans les Grecs : Averrhoës même ce célèbre Commentateur, si renommé dans sa patrie pour son profond sçavoir , qui a écrit tant de gros volumes sur Aristote , n'a rien ajoûté à la doctrine de ce grand Philosophe , mais a seulement , comme un simple Commentateur , éclairci quelques passages de ces Ouvrages par d'autres passages. Il l'a suivi même si servilement dans toutes ses idées , qu'il a crû avec lui que le monde est éternel. On peut encore remarquer que les Medecins dans toute leur theorie des maladies ont embrassé toutes les maximes & toutes les opinions d'Hippocrates & de Galien , & les ont fait passer à leur posterité , non telles qu'elles étoient dans leur premiere simplicité , mais très-souvent défigurées par leurs vaines fictions , & mêlées quelquefois par leurs subtiles & inutiles speculations. Au fond les principes de leur Physiologie sont les mêmes que ceux des Grecs leurs maîtres : ainsi Barchnisen auroit pû s'épargner la peine qu'il a prise à nous représenter leurs différentes hypothèses , puisqu'ils n'ont ni varié entr'eux , ni differé réellement des Grecs.

Pour en venir à présent à la partie pratique de la Medecine , quoique cet Art semble avoir établi sa résidence chez eux à la chute de l'Empire Grec , & au tems du *Minuit* de l'Eglise , pour me servir de l'expression Angloise , tems auquel la lumiere de toutes les sciences étoit entièrement éteinte , cet art n'a pas fait des progres réels parmi eux à proportion de tout l'honneur qu'ils s'en sont fait. On voit bien par l'histoire de ces tems-là qu'ils ont pris beaucoup de peine à donner des leçons & à écrire sur la Medecine , érigeant dans toute l'étendue de leurs Etats des Ecoles publiques à ce dessein ; mais quand même ils se seroient rendus maîtres de toutes les richesses des Ecrivains Grecs , ils n'ont été , à dire vrai , que de vrais Copistes qui ont pillé tout ce qu'ils ont pû ; & leur principal soin a été de se parer des dépouilles des Grecs , auxquels en les traduisant, ils n'ont rien ajoûté d'essentiel , quoique leurs écrits

aient prodigieusement grossi sous leur plume inutilement fertile. Il y a même une chose qui fait peine , c'est qu'on ne peut rien trouver des anciens Ecrivains Grecs dans ces Traductions Arabes , que ce qui nous en est parvenu dans les manuscrits mêmes Grecs , excepté les cinq derniers Livres de Galien de *Administ. Anatom.* D'où l'on peut inferer que ou les Arabes ont supprimé tout ce qu'ils n'ont pas traduit , ou , ce qu'il est plus raisonnable de penser , que tout ce qui nous manque des anciens Grecs étoit perdu avant que les Arabes s'attachassent à les connoître , ou au moins que cela avoit été détruit dans la rage de leurs premières incursions , qui fut , comme on l'a remarqué , environ cent cinquante ans avant qu'il leur vînt à l'esprit de s'attacher à cette sorte d'étude.

Je ne suis entré dans ce petit détail sur l'introduction des sciences parmi les Arabes , qu'autant qu'il a été nécessaire pour nous donner une idée generale de l'état de la Medecine dans ces tems-là. Si ces Auteurs n'ont été principalement , comme je l'ai remarqué , que des Copistes des Grecs , il pourra sembler inutile que je prenne de la peine à les parcourir ; mais comme je me suis proposé d'écrire une histoire suivie de la Medecine depuis le tems de Galien , il y auroit un grand vuide , si je ne rendois pas compte de ces Auteurs dans leur place. Le Lecteur peut-être attend cela avec d'autant plus de raison , que jusqu'ici on n'a tenté de donner rien là-dessus qui approche tant soit peu de l'exactitude. D'ailleurs , quoique j'avoue qu'ils ne puissent être mis que dans la classe de Copistes des Medecins Grecs , il n'est pas cependant qu'on ne puisse rencontrer en eux certaines choses qui ne se trouveront pas dans les Ecrivains Grecs. Je croi , par exemple , qu'on pourra recueillir quelque chose de cette classe d'Auteurs , de même que je l'ai remarqué auparavant en parlant d'Oribase , d'Ætius & de Paul , qui quoiqu'ils soient reconnus sur-tout pour Compilateurs , ne laissent pas de nous fournir certaines choses nouvelles qu'on ne peut trouver nulle-part ailleurs ; ils méritent sans doute pour cette raison d'être lus & consultez. On m'accordera , je croi , qu'un Livre qui fournit quelque nouvelle observation de pratique , qui décrit quelque nouvelle maladie , ou quelque nouvelle méthode de cure , doit être regardé comme digne d'être consulté par tout homme qui a

à cœur de profiter de l'expérience d'autrui. Je ne croi pas même avancer un paradoxe , si je dis que d'assez mauvais Traitez de Medecine méritent qu'un Medecin y jette quel quefois les yeux ; cela lui donne occasion de réfléchir lui-même sur des matieres de son métier ; à mesure qu'il lit , il doit lui naître des idées ou touchant la theorie , ou sur la maniere dont on pourroit se servir utilement de telle ou telle méthode dans la Pratique ; quelquefois même cela peut mettre un Medecin dans la voie d'inventer lui-même quelque chose d'utile , & qui n'a point été pratiqué. Mais pour revenir aux Arabes , leur caractere a été exposé à nos yeux sur des portraits bien differens dans differens tems ; pendant plusieurs siècles ils ont été en possession des Ecoles de Medecine ; ils ont été élevez sans mesure & au-dessus de leur mérite , non seulement en Asie , mais aussi en Europe , pendant que le sçavoir Grec a été enseveli : grande révolution , les Originaux Grecs n'ont pas été plutôt produits après la prise de Constantinople , que les Arabes ont été décriez à l'excès & sans raison. Depuis ç'a été la mode de les condamner sans prendre la peine de comparer leurs écrits avec ceux des Grecs. Gui-Patin, par exemple, en parle si mal dans toutes ses Epîtres selon sa franchise toujours crüe , qu'il ne veut pas reconnoître le moindre mérite dans aucun Ecrivain Arabe. Mais je croi que lui & tous les autres qui se plaisent à prononcer si décisivement sur ce point , auroient dû au moins lire les Arabes avec plus d'attention avant que de s'arroger le droit de donner si severement leur avis. Pour moi j'en userai à leur égard suivant ma méthode ordinaire , je ferai connoître ce qu'ils ont emprunté d'autrui ; mais je ne leur refuserai pas les louanges qui leur sont dûes sur leurs propres productions.

Pour entrer dans le détail , j'exposerai aux yeux du Lecteur autant qu'il me sera possible les plus considerables Auteurs Arabes qui ont écrit de la Medecine , j'entens ceux qui ont été connus en Europe ; car ce feroit un travail infini de vouloir traiter du reste. Quelques Sçavans ont crû qu'on pourroit tirer beaucoup de lumiere sur ce sujet de Abi-Osbaia , qui dans un style diffus & enthousiaste naturel à ces peuples , a écrit les Vies de plus de trois cens Medecins Arabes , Syriens , Persans , Egyptiens , & autres de differens pays sujets de l'Empire

Turc. Esperant qu'un tel Ouvrage pourroit répondre à une telle attente, & être utile au Public, M. Mead m'a procuré genereusement, à ses frais, une copie de l'Original Arabe, & une Traduction de plusieurs de ces Vies. Mais sur la lecture de cette pièce on conviendra avec moi, que n'étant qu'un absurde rapsodie de misérables contes, elle est d'un très-petit secours pour la véritable Histoire de la Medecine; elle ne sert qu'à nous faire voir quels honneurs & quelles pensées extravagantes, & au delà de toute croïance, les Medecins recevoient alors des Califes. Il est assez extraordinaire que parmi tant d'Ecrivains dont il a écrit la Vie, il n'y en a pas un dont on puisse trouver les Ecrits, excepté ceux de Mezue, Rhazés & Avicenne.

HALY-ABBAS.

LE plus ancien, le plus ample, & le meilleur Memoire qui nous ait été laissé rouchant l'état de la Medecine parmi les Arabes, & sur les Ecrivains Medecins de cette Nation, est de Haly-Abbas, homme qui étoit en réputation dans ces tems-là; son grand sçavoir étoit fort vanté, & il lui a mérité le nom de *Magus*. Vers l'an 980. il écrivit son *Almaleci*, ou Ouvrage Roial, dont le dessein étoit un système complet de Medecine, il le dédia au Calife Adadodaula, & l'écrivit en langage ampoulé, à la maniere des Peuples Orientaux. En 1127. Etienne d'Antiochie traduisit Haly-Abbas en Latin, & c'est cette Traduction qui nous reste. Quelques-uns donnent cet Ouvrage sous le titre de *Pantechni*, ou *Complementum Medicinæ* à Isaac Israélite; il est vrai qu'il se trouve plusieurs passages dans Haly-Abbas qui sont exactement les mêmes que ceux qui sont citez dans Rhazés comme tirez du même Isaac; mais il n'y a pas de doute que ce Haly n'ait pû emprunter quelque chose d'Isaac, comme nous verrons qu'il l'a fait de Rhazés.

HALY-
ABBAS.

Cependant Haly-Abbas en donnant les raisons pour lesquelles il a travaillé à cet Ouvrage, dont il a compré faire un corps de Medecine, dit sur tout que jusqu'alors il n'avoit rien paru que de fort imparfait sur ce sujet. Il specifie les endroits

H A L Y. où s'étoient trompez Hippocrate, Galien, Oribase & Paul.
 A B B A S. Il ne fait pas mention d'Ætius. Il vient ensuite aux Modernes dont Aaron est le premier, je pense qu'il l'appelle ainsi, à cause qu'il a écrit en Syriaque; car pour le tems où il a vécu, nous sçavons que c'est vers l'an 622. qu'il étoit Contemporain de Paul. Il est, dit-il, trop abrégé dans ce qu'il dit sur les choses naturelles & non naturelles; il n'a presque rien sur la conservation de la santé, ni sur la Chirurgie; d'ailleurs il est par tout imparfait & obscur; on en conviendra, si on le compare avec Jean, je croi qu'Haly entend Serapion.

M E S U E.

M E S U E. M E S U E suit Aaron, quoique à la distance au moins de deux cens ans, car il est mort en 846. (ou suivant Abi-Osbaia en 865.) Il le croit coupable des mêmes fautes: il est sans méthode dans l'ordre qu'il suit; il traite au neuvième Livre de la composition des remèdes; & il parle ensuite des choses naturelles, mettant ainsi constamment chaque chose hors de sa propre place. Haly s'arrête là. On peut remarquer par ce récit que les Ouvrages originaux de Mesue sur la Pratique sont perdus; car ce qui nous reste de lui à présent ne répond pas à ce caractère. On trouvera d'ailleurs que Rhazés qui a vécu long-tems après Mesue est cité dans ces pièces qu'on attribue à Mesue. Abi-Osbaia compte trente-sept Livres écrits par cet Auteur: il y en a un sur les Remèdes purgatifs, & un autre sur les décoctions; ces deux Traitez pourroient bien être vraiment de lui, & le reste pourroit venir d'une autre main.

Mesue étoit de Nisabour, fils d'un Apotiquaire élevé sous Gabriel fils de Backtishua, & fait par lui Inspecteur de l'Hôpital: il étoit Chrétien de la Secte de Nestorius, & étoit regardé comme l'homme le plus lettré de son tems & le meilleur Medecin: il fut en grande faveur auprès de plusieurs Califes successivement. Il fut particulièrement employé par Rashid à ramasser & traduire les Livres Grecs qu'on pourroit trouver à Ancyre & dans les autres Villes de cette partie de l'Asie.

JEAN, Fils de Serapion.

HALY continue & nous dit que Jean fils de Serapion n'écrit que de la cure des maladies autant qu'elle peut dépendre de la diete & de quelques remedes : il ne dit rien sur la sanré, ni sur la Chirurgie, & il omet nombre de maladies telles que le Cancer aux yeux, le Chalazium, l'Hordeolum, le collement des paupieres, & la chute des fouscis, les verrues, les *Fungus*, l'*Elephantiasis*, l'Aneurysme, les Varices, les maladies de la poitrine & du Penis. Il marque plusieurs autres particularitez où la méthode de Serapion est mauvaise & défectueuse, comme lorsqu'il met la Gonorrhée & un écoulement fœtide du nez & de la bouche parmi les affections superficielles & cutanées. Il le blâme encore particulièrement sur ce qu'il n'explique pas bien la cure de la petite vérole, & qu'il en parle dans le chapitre des abcès. Cependant si l'on consulte ce même Haly, on trouvera qu'il fait cette même faute lui-même. Malgré cela nous trouvons que ce qu'il dit de Serapion est vrai, & c'est une preuve que les ouvrages de Pratique, qui sont sous son nom, sont bien de lui ; ils peuvent être regardez comme le premier Livre de Medecine écrit en Arabe. Pour Mesue il a probablement écrit en Syriaque sa langue naturelle : je dis sa langue naturelle ; car Abulpharage & Abi Osbaia le regardent & lui & Bactishua comme Syriens, quoiqu'ils soient nez l'un & l'autre à Nisabour ; la raison, je pense, est qu'ils se sont servis de la Dialecte Syriaque qui a été en usage long-tems devant & après eux dans cette partie de l'Orient ; car pour la Province où Nisabour est située, on sçait qu'elle est fort éloignée de la Syrie. C'est peut-être la raison pour laquelle la Langue Syriaque est frequemment appelée Persienne par les Auteurs qui ont écrit de ces tems. Mais une autre chose qui prouve que ce Livre n'est pas supposé, c'est qu'il est cité par Rhazés dans le Continent mot pour mot tel que nous l'avons à present imprimé : par exemple, on peut comparer avec ce qu'on trouve dans Rhazés ^a ce qu'il dit de cette espece de *Soda* ou mal de tête ^b qu'il appelle *Ovum* ou *Galea*, (lequel est principalement décrit d'après Galien.) Je parle des Traitez de Pra-

JEAN,
fils de Sera-
pion.

a 1. 14.

b 1. 21.

JEAN,
fils de Sera-
pion.

a Traç. 2.
Cap. 16.

tique de Serapion ; car pour les Livres touchant les Simples & les remedes appelez *Antidotes*, il est clair qu'ils sont d'une main beaucoup plus moderne, comme chacun peut s'en convaincre aisément en faisant attention aux Auteurs qui y sont citez. Serapion est placé ici par Haly après Mesue, à cause du tems apparemment dans lequel chacun d'eux a vécu ; il paroît par là combien se sont mépris ceux qui disent que Serapion a fleuri sous le regne de Leon l'Isaurien vers l'an 730. c'est-à-dire, cent ans au moins avant son veritable tems ; car suivant ceci il doit avoir vécu entre Mesue & Rhazés vers la fin du neuvième siècle. Si nous consultons Serapion lui-même, nous verrons qu'il n'a pas vécu plutôt ; car il rapporte quelques remedes dont faisoient usage Gabriel, Honain, & Mesue ; il fait mention d'un Dentifrice appellé Almamon ^a, & l'histoire qui a été donnée de ces Medecins, nous apprend qu'ils n'ont pas vécu avant ce tems. Il y a une chose remarquable dans Serapion, c'est qu'il transcrit souvent bien des choses d'Alexandre de Tralles, Auteur qui semble être peu connu des autres Arabes ; ce qu'il dit de l'Hellebore & de la Pierre d'Armenie dans la cure de la mélancolie est pris mot pour mot de cet Ecrivain, quoiqu'il ne le nomme pas, il en a ces expressions-ci : *Les Medecins de notre tems preferent de donner le dernier.*

R H A Z É S.

RHAZÉS.

L'Auteur qui suit, & qui est le dernier dont Haly fait mention, est Rhazés : il a compilé, dit-il, son Contient, où il a ramassé tout ce qui a eu du rapport à la Medecine depuis le tems d'Hippocrate jusqu'à celui d'Isaac ; mais il est écrit dans un style si dur & si concis, qu'il n'explique aucune chose comme elle devoit l'être. Il ne dit rien des choses naturelles & des temperamens. Quoique Haly lui reconnoisse du mérite, toujours le blâme-t-il sur sa méthode. Il imagine deux raisons pour lesquelles Rhazés a écrit ce Livre de cette maniere : c'est qu'il n'a eu dessein de l'écrire que comme un Memoire auquel il pourroit avoir recours ou en cas de vieillesse & d'oubli, ou en cas qu'il arrivât quelque accident à ses autres Livres, afin que celui-ci seul pût lui suffire. C'est pourquoi, dit-il, il ne fit pas beaucoup d'attention à l'arrangement ou à l'élégance

l'élégance de l'Ouvrage : s'il a jamais eu le dessein de lui donner une autre forme , il est pourtant resté imparfait & obscur , tel que nous l'avons aujourd'hui ; & pour cette raison là , on n'a pas voulu le traduire , de sorte que du tems de Haly , à ce qu'il dit lui-même , cet Ouvrage étoit fort rare. Cependant ce Livre contient tout ce qui est essentiel en Medecine ; il seroit à souhaiter pour le bien public qu'il fût dans un meilleur jour & dans un meilleur arrangement ; il semble que ç'a été le principal dessein de Haly-Abbas , en compilant son grand Ouvrage qui est presque aussi gros que le Continent.

Voici le jugement que fait Haly-Abbas du Continent de Rhazés : & il faut avouer qu'il est assez juste. Les Historiens Arabes élevent un Auteur au suprême degré , & le representent comme un homme d'un profond sçavoir en tout genre , en Philosophie , en Astronomie , en Musique , aussi-bien qu'en Medecine. Il est né à Rei , Ville de l'Irak Persien , ou plutôt dans la Province de Chorasan où il avoit la Surintendance de l'Hôpital. Agé de trente ans , il s'en fut à Bagdad , & n'étudia la Medecine que tard ; cependant comme il vécut long - tems , il pratiqua long-tems , d'où il eut le nom d'*Experimentator*. Arrivé enfin à l'âge de quatre-vingt ans , il perdit la vue , & mourut en 932. Les Historiens disent que c'étoit un homme d'une application infatigable , qu'il étoit continuellement à lire & à écrire , de maniere qu'il étoit regardé par les Arabes comme le Galien de son Pays. Il fut choisi sur une centaine des plus habiles Medecins qui étoient alors à Bagdad pour prendre le soin du fameux Hôpital de cette Ville. Il voia gea beaucoup pour acquérir de nouvelles connoissances , & fit pour cela plusieurs courses en Perse , son Pays natal ; comme Medecin il prit soin de plusieurs Princes , & particulièrement d'Almanzor Seigneur de Chorasan , avec lequel il a été souvent en correspondance , & auquel il dédia plusieurs de ses Ecrits. Il frequenta beaucoup les Botanistes ; les Oculistes & les Chirurgiens ; il passa aussi pour un profond Alchimiste. Abi-Osbaia compte deux cens vingt six Traitez écrits par Rhazés , & entr'autres les dix Livres adressez à Almanzor. Ces derniers sont de lui sans contredit ; il est surprenant que Haly - Abbas n'en fasse nulle mention : d'autant plus qu'ils doivent avoir eu un grand cours dans ce tems là. Rhazés se proposoit dans cet Ouvrage

RHAZES, de faire un corps complet, ou plutôt un abrégé de Médecine, dans lequel ce qui n'étoit que confusément dans le Continent, seroit rangé avec méthode sous des chefs, & réduit en système régulier. Comme ce Livre est celui qui suit immédiatement après ce qui a été écrit par Serapion, & qu'il est le grand magasin de la Médecine Arabe, qu'on me permette d'en parler plus amplement. Cette pièce est réellement très-bonne en son genre. Le neuvième Livre particulièrement qui traite de la cure des maladies, eut une telle vogue pendant quelques siècles, qu'on le lisoit publiquement dans les Ecoles, & que les plus sçavans Professeurs s'occupèrent à le commenter. Cependant si on l'examine d'un peu plus près, on verra sur quels léggers fondemens cet Arabe étoit si extraordinairement admiré; & combien peu de raison on eut, de le préférer aux Grecs mêmes. Pour mettre cette matiere dans un plus grand jour, cette Table abrégée fera voir comment Rhazés a suivi assidûment les pas des Anciens, & a pris d'eux ses principaux materiaux.

T A B L E

des dix Livres de Rhazés à Almanzor.

1. De Anatome.	{ Ex HIPPOCRATE & GALENO passim. ORIBASII Collect. 24. 25.
2. De Significationibus Temperaturarum.	{ HIPPOCR. De humoribus. GALEN. De temperamentis. ORIBAS. Collect. 5. ÆTII, 4. PAULI, 1.
3. De Alimentis & Simplicibus.	{ HIPPOCR. De Diæta. GALEN. De Alimentis & Facult. Simpl. ÆTII, 1. 2. 3. Syn. ORIBASII, 2. 4. Collect. 1. 2. 3. 4. 5. II. 12. 13. 15. PAULI, 1.
4. De Sanitatis tuendæ ratione.	{ GALEN. & PAULI, 1. De tuendâ Sanitate. ÆTII, 3.

- | | | | |
|--------------------------------------|---|--|---------|
| 5. De Morbis Cutis, & de Cosmeticis. | { | GALEN. <i>De compositione medicamentorum. secundum loca & cæteris Græcis.</i> | RHAZES. |
| 6. De Victu Peregrinantium. | | | |
| 7. De Chirurgia. | { | HIPPOCR. <i>passim.</i> PAULI, 6. Syn. ORIBASII, 7. ÆTII, 14. | |
| 8. De Venenis. | | | |
| 9. De Curatione omnium Partium. | { | HIPPOCR. <i>De Morbis.</i> GALEN. <i>De locis affect. method. medend. & secundum locos.</i> ÆTII, 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. Syn. ORIBASII, 8. 9. PAULI, 3. 4. | |
| | | | |
| 10. De Febris. | { | HIPPOCR. & GALEN. <i>De Crisibus.</i> GALEN. <i>De Februm differentiis. 7. posterior de methodo medendi lib. 1. ad Glauconem.</i> ORIBASII, Syn. 6. ÆTII, 5. PAULI, 2. | |
| | | | |

On peut voir par ce petit échantillon combien ce fameux Arabe copie les Grecs dans toutes les branches de la Medecine, dans l'Anatomie, dans l'Ætiologie, dans la Patologie, de même que dans la méthode pour la cure des maladies. Je ne dis pas ceci pour faire aucun tort à cet Auteur, car quels autres Auteurs pouvoit-il suivre s'il vouloit écrire un système raisonnable de Medecine, & qui pût être utile à lui ou au Public? Quiconque examinera le Continent, trouvera qu'on en peut dire la même chose: & Serapion suit la méthode du Continent, laquelle est principalement prise d'Ætius & de Paul, qui commençant par les maladies de la tête, passe méthodiquement à celles de toutes les autres parties du corps, & a rangé sous des chefs convenables ce qu'on trouve épars çà & là dans Hippocrate & Galien. Haly-Abbas même, si l'on en excepte sa méthode qui est différente de celle de Serapion & de Rhazés, n'a presque rien que ce qu'on trouve dans ces deux autres Ecrivains de son Pays, ou au moins que ce qui est dans les ouvrages des Grecs que j'ai marquez.

Je dois demander encore un peu de patience pour dire quelque chose de plus de Rhazés, parce qu'il est un des plus anciens Auteurs Arabes qui nous restent; & la source où tou-

RHAZES, les autres, & Avicenne même, ont puisé pour la compilation de leurs Ouvrages. Quoique pour la plupart du tems il ne soit lui-même qu'un Copiste, on le trouve souvent qui parle d'après sa propre expérience, & il rapporte plusieurs cas parmi lesquels il y en a de considérables qui ne lui étoient pas étrangers, & cela non seulement dans la petite pièce séparée qui fait le troisième Livre de ses Aphorismes, mais aussi dans mille autres endroits de ses Ouvrages. Vous trouverez particulièrement dans son Traité sur quelques cas surprenans qu'il a rencontré dans le cours de sa pratique, qu'il parle comme un homme de sens, & qui a fort bien sçu pronostiquer dans les cas difficiles; tels que sont ceux qu'il rapporte des Paroxismes irréguliers dans des fièvres qui se terminent par un abcès aux reins, par une hydropisie à la matrice, & un dépôt au foie. Son Livre sur les maladies des jointures mérite d'être lu, & il décrit dans le troisième chapitre plusieurs cures considérables & peu communes faites principalement par la saignée. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans la méthode dont il se servit à l'occasion d'une femme d'un temperament robuste, qui avoit une grande douleur avec une tumeur dure & enflammée au poignet droit: il ouvrit dans la même heure la Basilique & la Saphene, & tira de chacune demi pinte de sang; demie heure après il délia la ligature, & en tira la même quantité; & après avoir donné une nourriture convenable, il ouvrit encore au bout de trois heures la Saphene une troisième fois, & en tira de même une demie pinte, sur quoi la douleur & les élancemens cessèrent entièrement. Il donne amplement ses raisons sur ce qu'il se détermina à faire la révulsion dans les parties inférieures.

^a Cap. 19. Il a raisonné de même à l'égard de la Sciatique ^a, & il l'a traitée, suivant ce qu'il paroît, par cette même méthode avec beaucoup de succès. Il suit dans la cure de cette maladie la méthode prescrite par Archigenes ^b, & ordonne des clysters très-

^b *Ætius* 2.
^{4. 1.}
^c Cap. 10. violens ^c faits avec la Coloquinte & le Nitre, ce que d'autres ont aussi pratiqué; ces remèdes sont si violents, qu'ils font aller jusqu'au sang, raison pour laquelle le Medecin Grec les jugeoit d'autant plus efficaces. Rhazés dit que sur mille personnes sur qui il a vu faire l'essai de cette pratique, il n'y en pas une qu'elle n'ait guéri, excepté que le mal ne fût inveteré

au point de demander le Cautique. Il pense de même qu'Archigènes à l'égard des vomitifs ^a qui font la plus forte révulsion dans ces douleurs obstinées, & il ajoûte une remarque de lui, laquelle est fort juste, qu'il faut toujours être bien attentif à ne pas donner de purgatif avant le vomitif.

RHAZE'S.

a Cap. 18.

Il décrit fort bien les symptômes d'une hydrophobie ^b. Ce qu'il dit d'une personne qui fut mordue par un chien enragé, & qui étoit à l'Hôpital quand cet accident lui arriva, est très-singulier : cet homme japoit, se plaignoit beaucoup de la soif; & loin d'être effraïé de l'eau, comme c'est l'ordinaire dans ce cas là, il étoit sans cesse à en demander. Cependant quand on lui en offroit, il la refusoit toujours, disant qu'il y avoit quelque chose de sale; si on lui demandoit quelle sorte de saleté, il répondoit qu'il y avoit des tripes de chats & de chiens : & il souhaitoit qu'on lui apportât d'autre eau : on lui en apportoit, mais il n'en vouloit pas boire non plus, il faisoit la même réponse, & se mettoit dans une colere furieuse.

b Ad Ad-manz. 8.
10.

Cet Auteur donne un fort bon conseil à l'occasion d'un cancer ^c; il est bien digne d'être lû par quelques Praticiens modernes. Ceux, dit il, qui par une incision ouvrent le cancer, ne font que causer l'ulcération de la tumeur, excepté que le cancer ne soit dans un tel endroit qu'il puisse être entierement déraciné & détruit ou par le scalpel ou par le cautere.

c 16. 9 7.

Rhazés a employé un Livre entier sur les maladies des enfans; c'est le premier Traité de cette sorte que nous aions des Anciens. Il a écrit aussi de plusieurs maladies plus ou moins particulieres aux Orientaux, telles que le *Ignis Persicus*, le ver appelé *Vena Medinensis*, &c. & il est le premier qui ait parlé d'une autre nouvelle maladie qui est parmi les Arabes, & qui est appelée *Spina ventosa* ^d. J'appelle cette maladie nouvelle malgré Merklin ^e qui prétend que toutes les maladies que nous appellons nouvelles, même la grosse vérole aussi-bien que la petite, ont été connues des Anciens, quoiqu'ils n'en donnent pas de si exactes descriptions. Mais il est inutile de vouloir disputer avec gens qui par prévention en faveur de l'Antiquité, sont entêtés de telles opinions, & voudroient peut-être encore nous faire croire que la circulation du sang n'est pas une découverte moderne.

d Continent.
lib. 28.
e Vid. Pand.
fin. de j. n.
ventos.

Rhazés, dis-je, a décrit le premier la *Spina ventosa*, qui

RHAZES.

consiste, comme il l'explique lui-même, dans une corrosion & une corruption de l'os, suivie d'une douleur piquante & d'une enflure: la description qu'il en donne est très-juste: car la maladie commence originairement dans la substance medullaire de l'os, l'affecte par degrez & disjoint les lames exterieures de l'os au point de produire une tumeur, qui pressant & distendant le Perioste, fait naître la douleur. C'est donc ici une maladie très-differente du *περιόδον* des Grecs où il n'y a qu'une carie & corruption de l'os. La *Spina ventosa* est une sorte de carie, il est vrai; mais il peut y avoir carie à un os sans qu'il y ait enflure & douleur qui sont les symptomes essentiels de ce cas-ci. Cette maladie ressemble aussi peu à ce que quelques-uns appellent *Pædarthrocace*; car cette sorte de tumeur est généralement dans les Epiphyses des jointures, & très-souvent sans aucune douleur: c'est pourquoi Rhazés fait une distinction judicieuse & dit que dans cette affection la matiere morbifique git dans la chair & dans les muscles; au lieu que dans le cas dont nous parlons, elle git dans l'os même. D'ailleurs communément cette maladie ne paroît pas aux jointures, mais dans le milieu de l'os, *in internodiis*. Ajoutez à cela que quoiqu'elle affecte plus frequemment les enfans, les personnes adultes ne laissent pas d'en être souvent attaquées; on en trouve des preuves dans Severinus & Marchetti, & l'experience de nos meilleurs Chirurgiens confirme la verité de cette observation. On peut aussi remarquer que Rhazés sans assigner cette maladie à un âge particulier, en traite comme d'une maladie generale. De plus, cette maladie differe aussi du *Nodus*, car dans le dernier cas les lames exterieures sont affectées les premieres, & font une excrescence superficielle avant que la partie interieure soit endommagée. Cet Auteur montre aussi comment cette maladie doit être traitée; si la tumeur est une fois ouverte, il dit nettement qu'il ne peut pas y avoir de cure jusques à ce que tout ce qui est carié dans l'os ne soit emporté ou par l'incision ou par le caustere. Marchetti ^a donne nettement la maniere de faire l'operation; mais quelques-uns désapprouvent une partie de son conseil qui est de faire une ouverture à la partie si la douleur est grande, quoiqu'il ne paroisse pas de tumeur; je croi cependant que cette pratique peut convenir dans plu-

^a *Observ.*
Med. Chir.
s.

seurs cas ; car quelquefois il peut y avoir entre l'os & le périoste quelque fluide arrêté qui cause une douleur très-vive ; on ne peut guérir ce désordre qu'en donnant issue à la matière qui le cause, ce que font d'habiles Praticiens par le trépan.

Une chose est remarquable, c'est que quoique Rhazés ait décrit, comme on l'a vu, cette maladie d'une manière si ample, de même qu'Avicenne l'a fait après lui ; cependant à peine voit-on qu'un seul des Commentateurs diffus du dernier en fasse mention : & P. de Argillata, environ le milieu du quinzième siècle, semble être le premier des Modernes qui a pratiqué cette opération, ou travaillé à la cure de cette maladie par la Chirurgie.

On a observé auparavant que Rhazés avoit une grande réputation sur l'Alchimie. Abi-Ofbaia dit aussi qu'il écrivit diverses choses dans ce genre. Il se peut qu'il avoit pris cette sorte de science des Grecs, & en particulier de quelques-uns d'entr'eux qui en avoient traité quelques siècles avant son tems. Pour l'art de la Chimie proprement ainsi appelée autant qu'elle a du rapport à la Médecine, on en est sans contredit redevable aux Arabes : & quoique M. le Clerc attribue à Avicenne l'introduction des préparations chimiques dans la Médecine, j'ai fait voir assez clairement dans la première Partie de cet Ouvrage, que Rhazés est le premier qui en ait dit quelque chose.

Le peu que j'ai dit de cet Auteur suffit pour faire voir qu'il y a au moins en lui des choses qui fournissent matière à un Historien. Mais je ne laisserai point cet Auteur sans donner une idée de son goût sur la manière dont on doit étudier la Médecine, & sur les qualitez que devoient avoir les Professeurs qui l'enseignent ; & comme ses pensées sur ce sujet sont neuves & proprement de lui, je m'imagine que tout au moins ce sera faire quelque plaisir que de les donner telles qu'il les a exprimées lui-même. Il l'a fait, je pense, avec assez d'art dans les deux caractères suivans.



Quelles qualitez doit avoir le Medecin qu'on veut choisir, & lequel merite d'être estimé.^a

^a Ad Al-
maz. 4.32.

D'Abord il est extrêmement nécessaire de considerer comment le Medecin que vous avez dessein de choisir a passé son tems, & de quelle maniere il l'a employé dans ses études particulieres. On peut concevoir une bonne idée de lui, s'il a lu & examiné avec application les Livres des Anciens, & qu'il les ait comparé les uns avec les autres. Au contraire on ne doit pas avoir grande opinion de lui, s'il a passé son tems à quelqu'autre occupation differente de celle-ci quelle qu'elle soit, comme s'il paroît adonné à la musique, au vin, ou à d'autres mauvaises inclinations. S'il est donc certain qu'il a toujours été fort studieux, le second point qu'il faut considerer est le genie & la sagacité; il faut observer s'il a beaucoup frequenté d'habiles gens qui lui aient fait des objections & auxquels il ait répondu, & sur quels fondemens raisonnables, on peut esperer qu'il acquerera la connoissance des maladies & l'art de les guérir; on doit sçavoir ensuite combien de tems il a cultivé la connoissance de ces personnes dont on vient de parler, & s'il a déjà acquis par ces moiens la faculté de juger des maladies & d'y apporter du soulagement. De plus il est très important d'observer s'il entend bien ou non, ce qu'il prétend avoir étudié; si l'on trouve qu'il l'entend, l'attention qu'il faut faire ensuite est de sçavoir s'il a vû des malades & s'il a réussi dans ses cures. On doit sçavoir s'il a pratiqué dans de grandes Villes où il y a nécessairement grand nombre de malades & de Medecins; & si cela est, on peut l'appeller sûrement un Medecin capable & faire choix de lui préferablement à beaucoup d'autres. Mais si l'on trouve qu'il lui manquât quelque-une de ces qualitez, il seroit à souhaiter que ce fût la partie pratique; (je n'entends pourtant pas qu'il y fût absolument un ignorant,) plutôt que la connoissance des Livres anciens. Car celui à qui ce sçavoir est familier, & qui a bien digeré les écrits des anciens Medecins, parviendra avec un peu de pratique où d'autres à qui toutes ces

ces branches de connoissances manque, n'atteindront jamais : j'entens par là gens qui ont peu de fonds de science, & qui doivent tout le peu qu'ils sçavent à ce qu'ils ont appris au bout d'un certain tems dans la conversation de personnes qui ont pratiqué dans de grandes Villes, abondantes en malades & en Medecins. D'un autre côté si un homme qui prétend avoir de l'érudition, veut passer pour un Maître ; s'il n'a pas de sçavoir fonciellement, s'il n'a que du superficiel, s'il entend peu ce qu'il lit, ou du moins s'il n'est pas parvenu au point d'en sçavoir faire l'application, on ne peut pas trop se fier à lui, ni compter sur sa capacité : & il n'est pas probable qu'un tel homme fasse des progrès dans sa profession. Il est impossible qu'un homme quelque long-tems qu'il vive, se rende maître dans cette sorte de connoissances, s'il ne suit la trace des Anciens ; l'étendue de cette science étant sans proportion avec les bornes étroites de la vie humaine. Il en est de même de plusieurs autres professions. Les Auteurs qui ont perfectionné cet Art sont en très-grand nombre, & un petit nombre d'années n'est pas suffisant pour en acquérir l'intelligence ; en mille ans de tems il y a eu peut-être mille Auteurs qui ont concouru à perfectionner cet Art, & celui qui sçaura bien les étudier, parviendra dans l'espace de sa propre vie qui est si borné, à sçavoir autant que s'il avoit vécu mille ans lui-même & étudié pendant tout ce tems-là la Medecine. Si au contraire la lecture des Anciens vient à être négligée, de quoi peut se flatter un particulier, quelques talens personnels & transcendans qu'il ait ? ce qu'il en pourra tirer sera-t-il jamais en proportion avec les richesses immenses qu'on peut puiser dans les Anciens ? En un mot celui qui n'a pas lû les sçavans Medecins de l'Antiquité, & qui n'entend pas quelque chose de la nature des maladies avant que de se mettre à pratiquer, ne manquera point, quand il sera appellé dans quelque maladie, de faire du mal par ignorance ou par méprise.

Des Imposteurs. ^a

2 11 61
Muz. 7.2.70

LEs Charlatans ou les personnes qui prétendent sans aucune science exercer la Medecine, ont tant de petits secrets, qu'un Traité entier là-dessus ne suffiroit pas pour les contenir.

tous : l'impudence & la temerité de ces misérables est égale à leur mauvaise conscience ; ils savent qu'ils tourmentent des malades qui touchent à leur dernière heure, & qu'ils les jettent inutilement dans de grandes douleurs. Quelques-uns d'eux se donnent pour sçavoir guérir le mal caduc, ils font pour cela une ouverture au derrière de la tête en forme de croix, & prétendent tirer de l'ouverture quelque chose qu'ils avoient tenu caché dans leur main pendant tout le tems de l'opération. D'autres débitent qu'ils peuvent tirer du nez de leurs malades des serpens ou des lézards ; ils semblent le faire en enfonçant dans le nez le bout d'un fer pointu avec lequel ils blessent la narine de manière que le sang en sort : alors ils montrent une espèce de petit animal artificiel qu'ils ont fait avec de la substance de foie, &c. Quelques-uns assurent qu'ils peuvent ôter les petites taches blanches qui se forment dans l'œil. Ils y glissent adroitement, un petit morceau de fin linge qu'ils en retirent après avec un instrument, & le montrent comme s'ils l'avoient arraché immédiatement de l'œil. Quelques-uns encore se vantent de tirer de l'eau de l'oreille ; ils se servent pour cela d'une tube dont ils appliquent une extrémité à l'oreille, & tiennent l'autre à leur bouche ; ils peuvent ainsi faire passer doucement quelque eau à l'oreille, la sucer & la cracher comme en provenant. D'autres prétendent tirer des Vers qui croissent ou dans l'oreille ou à la racine des dents. D'autres prétendent tirer des grenouilles du dessous de la langue ; donnant un coup de lancette, ils mettent adroitement la grenouille à l'ouverture faite, & la retirent de là. Que dirai-je des os qu'ils ont glissé dans des plaies & des ulcères pour les en tirer quelque tems après ? Quelques-uns après avoir tiré une pierre de la vessie, persuadent à leurs malades qu'il en reste encore une autre qu'ils supposent, afin d'avoir l'honneur d'en avoir tiré plus d'une : quelquefois ils portent la sonde dans la vessie, sans pouvoir s'assurer s'il y a une pierre ou non ; & si après l'opération ils n'en trouvent pas, ils prétendent en avoir tiré une qu'ils avoient toute prête d'avance & qu'ils montrent. Quelquefois ils font une incision à l'anus pour les hémorrhoides, & répétant l'opération, causent une fistule ou un ulcère où il n'y avoit auparavant ni l'une ni l'autre. Quelques-uns disent qu'ils tirent de la verge ou de quelque autre partie

du corps du phlegme qui est d'une substance semblable à du verre; c'est encore par le moyen d'un tube plein d'eau qu'ils tiennent dans leur bouche. D'autres prétendent qu'ils peuvent ramasser toutes les humeurs répandues par tout le corps dans une seule partie; ils frottent cette partie avec des cerises d'hiver, ce qui cause une grande chaleur avec inflammation; ils amolissent après cela la partie avec de l'huile, & emportent ainsi la douleur. Ils comptent ensuite sur la récompense pour avoir guéri une maladie qu'ils avoient en effet causée eux-mêmes. Quelques-uns font accroire à leurs malades qu'ils ont avalé du verre; ils prennent une plume qu'ils leur enfoncent dans le gosier jusqu'à les faire vomir; & ils leur font rendre ce qu'ils leur avoient glissé dans la gorge avec la plume. C'est ainsi que ces Imposteurs font sortir du corps plusieurs choses qu'ils y avoient insinuées par adresse, & exposent quelquefois la santé & même la vie de leurs malades. De tels tours ne passent auprès de gens d'esprit, que parce qu'ils ne soupçonnent point de fourberie, & qu'ils ne doutent pas de l'habileté de ceux qu'ils emploient; mais si enfin on vient à les épier de plus près, l'on découvre la fourbe. Un homme sage mettra-t-il donc sa vie dans les mains de telles gens? Prendra-t-il de leurs prétendus remèdes qui ont été si funestes à tant de personnes trop credules?

Cette description donnée par Rhazés prouve évidemment combien les Charlatans ont été communs en tous tems, & qu'ils ont tous travaillé de la même sorte: il a dépeint cette classe d'hommes si bien, que s'il avoit vécu dans notre tems, il auroit un nombre d'originaux très-ressemblants à ce portrait.

AVICENNE.

L'Auteur qui suit de plus près, & dont les Ouvrages nous soient parvenus, est le fameux Avicenne fils de Haly, né à Bochara en Chorasán vers l'an 980. Il étudia la Philosophie de bonne-heure, de manière qu'à croire Sorfanus son disciple, il entendoit parfaitement Euclide & les autres Livres de Mathématiques dès l'âge de seize ans: il fit peu après en Médecine tous ces progrès qui l'ont rendu si fameux pour son grand sçavoir dans cet art. Les Ecrivains Arabes rapportent un exemple de

AVICENNE.

AVICENNE.

a *Bull Sy-*
rine.

sa sagacité: il découvrit, disent-ils, par le pouls, que la maladie du neveu de Cabous n'étoit causée que par l'amour; & par un stratagème dont il se servit, il découvrit encore quel étoit l'objet de sa passion: on croiroit qu'ils ont copié ce récit de ce qu'Appien rapporte d'Erasistrata^a dans une semblable maladie d'Antiochus, fils de Seleucus, tant il y a de rapport entre ces deux petits contes. Avicenne a passé la plus grande partie de sa vie à Ispaham; les Auteurs parlent de lui comme d'un homme si adonné à ses plaisirs, qu'il en contracta plusieurs maladies différentes; & c'étoit un proverbe, disent-ils, que toute sa Philosophie ne pouvoit le rendre sage, ni toute sa Médecine le rendre sain. Il mourut l'an 58. de son âge, ou si nous voulons calculer plus exactement le 56. * en 1036. à Medine, & il fut enterré dans la Ville de Hamadân. On voit par l'Histoire, qu'il a fait une très-grande figure dans le monde, à tel point que quelques-uns de ses Compatriotes prétendent qu'il fut élevé à la dignité de Vizir; d'où quelques Ecrivains plus modernes se sont imaginez, je pense, qu'il avoit été réellement un Prince, & que d'autres ont dit un Roy, quoiqu'ils ne s'accordent pas si c'est à Cordoue ou en Bithynie qu'il a regné.

C'est ici ce que disent de plus certain de l'origine & de l'âge d'Avicenne les meilleurs Historiens; quelques-uns ont supposé, mais sans fondement, qu'il étoit Espagnol; & d'autres qu'il étoit Egyptien. On ne sçauroit comprendre où Neandre a pu prendre tous les matériaux avec lesquels il a composé ce Roman qu'il appelle la Vie d'Avicenne: il dit formellement que cet Auteur nâquit à Edeffe, capitale de Commagene en 1145. qu'il alla de là à Alexandrie où il étudia sous Rhazés; qu'il voyagea après cela en Espagne où il fut à Cordoue disciple d'Averrhoës; mais il n'est pas nouveau à cet extraordinaire Auteur d'écrire autant de faussetez que de pages.

Avicenne a composé un gros Ouvrage qu'il appelloit le Canon; la réputation de ce Livre étoit si grande dans toute

* Les années Arabes sont lunaires; c'est pourquoi, quoique l'Ere de l'Hegire ait commencé A. C. 622. il faut y faire quelques changemens quand on la réduit aux années de J. C. comme l'a fait le sçavant Editeur d'Abulpharage à l'égard de son histoire. Mais comme cela ne fait pas grande différence dans les âges de ce peu d'Auteurs dont je fais mention ici, j'ai cru qu'il n'étoit pas nécessaire d'être si scrupuleusement exact; ceux qui demanderont plus de précision, n'ont qu'à consulter les Tables du sçavant Docteur Greaves.

l'Asie, qu'il a été mis en abrégé & commenté par nombre d'Auteurs Arabes dans le douzième & treizième siècle, & auparavant il eut une si grande vogue en Europe, qu'on n'enseignoit autre chose dans les Ecoles de Medecine; sa gloire a duré jusqu'au tems du rétablissement des Lettres.

On devroit naturellement attendre dans cet Auteur quelque chose qui répondît à un tel caractère; mais quoique j'aie jetté les yeux dans ses Ouvrages à différentes occasions, je n'y ai pu trouver que très-peu de chose ou même rien qui ne soit pris de Galien, ou au moins que ce qui se trouve, à peu de variations près, dans Rhazés ou dans Haly-Abbas. En general Avicenne semble fort porté à multiplier, sans raison, les signes des maladies: faute beaucoup imitée, (comme on suit le plus aisément le mal,) par nos Faiseurs modernes de systèmes. Avicenne donne souvent pour symptômes essentiels ce qui n'est qu'accidentel, & qui n'a nulle connexion immédiate avec le fondement de la maladie. Pour dire la vérité, si l'on vouloit choisir un système Arabe de Medecine, celui de Haly semble moins confus, plus clair & mieux soutenu que celui d'Avicenne.

AVICEN
NE.

A V E N Z O A R.

AVENZOAR, quoiqu'on ne puisse fixer précisément le tems où il a vécu, semble être venu plus tard; il est sûr pourtant qu'il a vécu avant Averrhoës, qui plus d'une fois lui donne de hautes & justes louanges, l'appellant l'Admirable ^a, l'Illustre ^b, le Trésor ^c de toute science, & le Prince ^d de la Medecine depuis le tems de Galien jusqu'à sien. Il nâquit ou au moins il résida à Seville, capitale d'Andalousie qui étoit alors le siege du Calife Mahometan. Il vécut 135. ans, commença de pratiquer à 40. ans, & eut l'avantage d'une experience plus longue que personne peut-être ait jamais eu, car il jouit d'une parfaite santé jusqu'à sa dernière heure ^e. Il raconte lui-même comment Haly Connétable du Roy dans cette Ville ^f le fit mettre en prison & traiter d'une façon barbare, quoiqu'il paroisse par son propre récit que devant ou après il guérit de la jaunisse ^g le fils de ce Ministre. Il a écrit un Livre qu'il appelle *Thaïffer*, c'est-à-dire,

AVEN
ZOAR.

a 52.
b 30.
c 64.
d 39.

e Averrh.
30.
f 59.

g 55.

AVEN.
Z O A R.

a 55.

b 37.

c 41.

d 47.

e 87.

f 89.

g 37.

h. Si ali-
quis *sophisti-*
cando je vo-
luerit in
curium, &c.

un Livre qui contient toutes les regles pour les remedes & la diete dans la plupart des maladies. Ce Livre prouve certainement qu'il a été un homme extrêmement occupé. Il paroît par là encore qu'il avoit la charge d'un Hôpital^a, & qu'il étoit souvent employé par les ordres des Miramamolins^b.

Il est regardé par le plus grand nombre des Ecrivains comme un Empirique, néanmoins je ne sçauois m'imaginer pourquoi ils se sont avisez de dire une telle chose de lui qui lui convient moins, je pense, qu'à aucun autre des Auteurs Arabes: on pourroit soupçonner par là qu'ils ne l'ont pas lû au-delà de la Préface qui contient un amas de Recettes, dont lui & d'autres se servoient. Il étoit né d'une famille de Medecin, son pere^c & son grand pere^d l'avoient été; il parle même d'eux à cet égard en termes pleins de respect & de reconnoissance; il nous dit lui-même qu'il avoit reçu une éducation régulière; qu'il avoit appris non-seulement ce qu'il est nécessaire à un Medecin de sçavoir, mais qu'il avoit étudié de plus, par amour pour la science, ce qui a du rapport à la Pharmacie & à la Chirurgie. Il pose pour maxime^e que l'expérience est un guide assuré pour une pratique salutaire, & sera le fondement ou de l'absolution ou de la condamnation en cette vie & en l'autre^f pour lui comme pour tout autre Medecin. Il a un autre endroit encore plus remarquable^g, où il dit combien il est indifférent d'employer dans certaines tumeurs une huile ou une autre; & il observe en passant que l'art de guérir les maladies ne s'obtiendra jamais par des distinctions Logiques ou des subtilitez Sophistiques; qu'une longue expérience seule éclairée d'un bon jugement, peut donner un talent si rare. Par exemple,^h dit-il, si quelqu'un se mettoit dans l'esprit de faire des speculations raffinées sur les remedes laxatifs, & qu'il prétendît trouver la quantité & la qualité relative de chaque purgation, de maniere à la proportionner exactement à la constitution du malade & à la nature des humeurs qui doivent être déchargées, & calculer cela si bien qu'il n'y eût ni du trop, ni du trop peu, il pense que de telles speculations ne contribuent presque point à donner des idées justes sur la méthode de la cure. Il fait allusion ici sans doute à Alkindus qui avoit écrit un Traité bizarre touchant les doses & les qualitez des remedes, comme je le remarquerai après.

Cet Auteur a si peu de penchant à la charlatanerie , & il fait si peu de cas d'une simple recette, qu'il se plaint de l'indiscretion des vieilles femmes à ce sujet^a, comme il rejette aussi les vaines superstitions des Astrologues^b. Il raconte une chose de lui-même qui est assez remarquable ; il dit que dans un cas particulier il ne sçut comment procéder^c ; il demanda inutilement le sentiment de plusieurs Medecins : enfin il s'en alla à la Ville où son pere vivoit , pour avoir son avis. Le vieillard ne voulut pas lui donner une réponse directe ; mais il lui montra un endroit dans Galien & lui dit de le lire ; & que s'il pouvoit y découvrir la méthode de la cure, ce seroit fort bien ; mais que s'il ne le pouvoit, il ne devoit pas se flatter de faire aucun progrès en Medecine. Le conseil réussit , & le malade fut guéri à la satisfaction du pere & du fils. Il fait profession certainement dans tout cet Ouvrage de la Secte dogmatique qui étoit l'opposée de l'Empirique ; & on y voit par tout qu'il speculoit beaucoup sur les causes & les symptomes des maladies : dans sa theorie il suit principalement , pour ne pas dire entierement , Galien ; & il le cite à toute occasion beaucoup plus que n'a fait le reste des Arabes.

Quoiqu'il soit si fort partisan de Galien , il y a plusieurs choses particulieres dans ses Ouvrages qu'on ne trouvera que rarement , ou même pas du tout ailleurs ; & il y a plusieurs cas qu'il rapporte d'après sa propre experience qui méritent bien d'être lûs. Il parle de quelques maladies auxquelles il avoit été sujet lui-même, particulièrement de la Sciatique^d & de la Dysenterie^e ; il dit qu'il se guérit de la dysenterie en portant une Emeraude sur son ventre ; il conseille dans le même cas de la donner en poudre environ six grains : Ætius est le premier qui attribue à cette pierre la vertu d'arrêter tout flux de sang.

Avenzoar rapporte encore un cas fort singulier qui lui arriva à lui-même, sçavoir un abcès dans le mediastin qui est la membrane, dit-il, qui traverse le thorax par le milieu. Au commencement de son mal qui arriva dans un voyage, il sentit quelque douleur à cet endroit, laquelle augmenta & fut suivie de la toux ; il trouva son poulx très-dur & la fièvre très-aigue. La quatrième nuit il se fit tirer une chopine de sang. Il en fut peu soulagé ; cependant comme il fut obligé de continuer son voyage tout le jour, il s'endormit à la nuit , & pendant ce

AVEN-
ZOAR.

^a 70.

^b 80.

^c 67.

^d 37.

^e 65.

AVEN-
ZOAR.

tems-là la ligature de son bras se défit; en s'éveillant il trouva son lit inondé de sang & ses forces considérablement affoiblies. Le jour suivant il commença à cracher une matiere sanglante; & quoiqu'après il tombât en delire, & qu'on lui donnât grande quantité d'eau d'orge, comme il l'avoit ordonné d'avance, il attribue cependant sa guérison à l'évacuation considérable de sang qui lui étoit arrivée. Je me suis un peu étendu dans ce détail, parce que c'est le premier exemple que je sçache où cette maladie ait été décrite. Les symptomes de cette sorte d'abcès sont en general, dit cet Auteur, une continuelle & successive toux, une douleur de tension en long; un dérangement dans la respiration qui la rend frequente & petite; une fièvre aigue, une grande soif & un pouls fort & inégal. C'est pourquoi la saignée est absolument nécessaire au commencement; & quoique ces symptomes semblent fort être les mêmes que ceux de la pleuresie, il traite cependant de ces deux maladies, comme de différentes maladies en deux chapitres separez^a; & il est à remarquer que quoiqu'il conseille positivement dans le premier cas de saigner au côté opposé, sans quoi on tuera le malade si l'on fait autrement; cependant dans le dernier cas il permet de faire la saignée où l'on voudra, pourvû que ce soit à la basilique, regardant tout cela comme indifférent.

^a p. 63. &
65.

Avenzoar parle non seulement d'un abcès au mediastin; mais encore au pericarde^b; ce que je ne trouve pas qui ait été décrit ou même remarqué par aucun des Grecs ou des Arabes; il n'y a cependant pas de doute que cette membrane & le mediastin à laquelle elle est contigue, ne soient sujettes à l'inflammation, de même que la pleure & les poulmons. Salius Diversus qui a rendu raison avec beaucoup de jugement de diverses maladies, & duquel la plûpart des Auteurs ne disent pas le mot, décrit cette maladie dans un chapitre distinct^c; & il dit qu'aucun Auteur Praticien ne l'avoit remarqué avant lui. Sa description des symptomes qui suivent une inflammation de cette partie est très-circonstanciée & très-exacte; & parce que le cas n'est pas ordinaire, quoique sans contredit on peut fort bien le connoître si on y fait attention, je donnerai une idée de ce qu'il observe, & qui répond à ce que j'ai rapporté d'Avenzoar. Il y a fièvre aigue, inquiétude, soif, respiration

^c Cuvat.
mortuor. pal-
ticul. 225.

respiration courte & frequente, grande chaleur dans le thorax, une petite douleur par tout excepté au sternum où l'on sent un resserrement & un obstacle plutôt qu'une veritable douleur dans la respiration; avec cela toujours la toux, & le pouls dur positivement comme il est dans la pleuresie. Cependant la douleur qui est moins aigue, la fait distinguer de la pleuresie, & la difficulté de respirer qui est moindre, de la peripneumonie. Quand le pericarde étoit aussi enflammé, il y avoit une plus grande chaleur, & une frequente syncope; en un mot, tous les symptomes étoient pires. Il juge fort sensément que la douleur est moindre dans ces membranes, parce qu'elles sont plus lâches, & ne sont pas attachées aux côtes, comme l'est la pleure: il y avoit seulement quelque embarras au sternum auquel le mediastin est attaché. Et pour preuve de ce qu'il avance, il donne le cas d'une personne qui mourut au neuvième jour, après quelques accez de syncope; par la dissection on trouva une inflammation des membranes séparantes comme il les appelle, de même qu'à une partie du pericarde. Je suis persuadé que cette maladie arrive plus souvent que nos Praticiens n'y prennent garde. Lorsque l'inflammation suppure, la matiere doit crêver dans la cavité du mediastin; car quoiqu'il y ait eu de grandes disputes entre les Anatomistes s'il y a une telle cavité ou non, le Scalpel, je pense, décide la controverse, & montre qu'il y en a une, quoiqu'elle ne soit pas si grande que quelques-uns l'ont décrite: au moins comme il part du sternum; ses deux membranes sont à telle distance, qu'une humeur ou du pus peut tomber entre deux, comme Colomb l'a observé, sur quoi lui & Barbette ont ordonné le trépan au sternum. Spigelius observe de plus qu'il a vû quelquefois des Chirurgiens trompez par des plaies faites transversalement dans cet endroit, à tel point qu'ils croioient qu'elles avoient pénétré les poulmons pendant que réellement elles n'étoient venues qu'à cette cavité. Et pour plus grande & plus convaincante preuve de ce qui a été remarqué ici, une personne qui est estimée par sa longue expérience & par son jugement sûr à l'égard de tout ce qui a rapport à la Chirurgie, m'a assuré que les abcès du mediastin arrivent particulièrement dans les maladies vénériennes, & que dans ces cas-là il a pratiqué souvent le

AVEN-
ZOAR.
a 3. 7.

trépan avec beaucoup de succès. Vous voyez par là combien peu est fondée la pensée de Paré^a, qui semble trouver ridicule de tenter cette operation.

Avenzoar, comme je l'ai remarqué, a fait mention d'une inflammation & d'un abcès au pericarde : & Rondelet dans son Livre sur la distinction des maladies par les symptomes a quelque chose sur celle-là^a. Il remarque que dans ce cas outre

a Cap. 10.

une moindre difficulté de respirer, lorsque le malade vient à cracher, il est moins soulagé par là qu'on ne l'est dans la peripneumonie. Il a trouvé dans une personne qu'il a disséquée une grande inflammation au pericarde, & quelque matiere fanieuse autour du cœur. On peut voir un même exemple dans

b Centur.

1. 43.

Hildan^b, où la matiere extravasée se montoit à plus de deux pintes; & cependant aucune partie du cœur n'étoit ulcérée: la principale chose dont se plaignoit le malade quelque tems avant sa mort étoit une douleur qui s'étendoit en haut vers les épaules & une violente palpitation. Rondelet reconnoît que ce cas étoit aussi aigu & dangereux qu'il est rare, n'ayant été observé de personne auparavant. Pour ce qui est de cet Ecrivain & de Salius, peut être ne sçavoient-ils ni l'un ni l'autre ce qui avoit été dit avant eux sur ce sujet: car quoique Rondelet soit mort plusieurs années avant que son Livre ait été imprimé une année seulement avant que Salius^c ait publié le sien, on voit pourtant qu'après toutes ces nouvelles découvertes, comme les appellent ces deux Auteurs la maladie est ici décrite amplement & clairement par Avenzoar, & il n'y a rien là de plus que ce qui est arrivé à d'autres Modernes, qui faute de lire les Anciens; ont publié quelques observations comme si elles étoient d'eux, & que personne ne les eût faites avant eux.

c 1583.

Notre Auteur a encore quelque chose de plus à l'égard du pericarde. Il dit qu'il est augmenté par la production de quelque nouvelle substance, telle que des cartilages ou des pellicules; chose, dit-il, qui a échappé à l'attention de tous les autres avant lui. Je suppose qu'il faut entendre cela des membranes de ce sac épaissies; car quand il y a là une obstruction des glandes ou une trop grande viscosité de la limphe qui devroit fournir à la liqueur naturellement contenue dans sa cavité, les membranes du pericarde s'épaississent considérablement & sont souvent trouvées adherentes au cœur, & plus particulièrement dans des cas d'atrophie ou d'asthme au point

de causer fréquente syncope & palpitation. Cette adhésion dans ce cas étant examinée avec soin, peut avoir donné occasion à ce que Colomb ^a & d'autres ont dit, qu'ils ont observé des cœurs sans pericarde; il est beaucoup plus raisonnable de supposer l'adhésion de cette membrane au cœur, que de penser qu'elle manque tout-à-fait. J'ai vu un exemple où elle étoit dans toute son étendue épaisse d'un quart de pouce, & si étroitement unie au cœur, qu'on ne pouvoit l'en détacher sans la déchirer. Il paroissoit évident qu'il y avoit eu là inflammation; car elle étoit schirreuse en quelques parties & pleine de petits abcès en d'autres. Il y a eu dans ce cas grande diminution de forces, la fièvre a succédé avec une haleine extrêmement courte & une douleur au thorax; ensuite la douleur s'est répandue davantage dans tout le corps, & particulièrement dans les membres, la fièvre continuant un peu: vers la fin de la maladie on observa une constante vitesse & souvent de grandes inégalitez & intermissions dans le pouls suivies de violentes palpitations. Enfin la personne mourut subitement sans qu'on s'y attendît, quoiqu'après avoir considéré le cas, comme on le découvrit clairement, en ouvrant ces parties, il étoit réellement surprenant que la circulation eût pu continuer si long-tems, puisque le cœur n'avoit presque point d'espace pour se mouvoir; il y avoit d'ailleurs un grand polype & dans l'artère pulmonaire & dans le ventricule gauche du cœur qui devoit peut-être sa naissance à la maladie qui avoit commencé au pericarde.

Avenzoar fait aussi mention d'une hydropisie dans cette partie; cas, dit-il, qu'il n'a jamais vu lui-même & dont Galien ne parle point du tout. Malgré cela ce cas a été observé par d'autres. Dans l'état naturel & dans une constitution robuste l'eau qui est contenue dans cette partie n'est pas en quantité au-dessus de trois cueillerées; cependant dans des corps malades, comme aussi dans des corps de vieillards, on en a trouvé souvent un demi-septier & quelquefois davantage. Pison ^b donne un exemple où on en tira plusieurs pintes: & l'on ne doit pas être surpris de l'extension extraordinaire qui se fait à cette membrane, puisqu'il en arrive autant à beaucoup d'autres. Il décrit lui-même le cas d'un abcès à un des reins où étoient contenues sept pintes de pus, cependant la capsule du rein

AVEN-
ZOAR.
^a Lib. 15.

b S. 3. v.

AVEN-
ZOAR.

étoit entière. On éprouve la même chose dans une partie du corps aussi petite que l'est naturellement l'ovaire lorsqu'il s'y forme une hydropisie, dans ce cas-là non seulement la membrane se distend & forme un grand kyste, mais encore comme il arrive à l'utérus dans la grossesse, ses enveloppes s'épaississent à mesure qu'elles s'élargissent.

48.

En traitant de la consommation ^a il remarque comment Galien recommande fortement le lait d'ânesse; mais il ajoute, que parce que la Loi ne permettoit pas aux Sarrazins de manger du lait ou de la viande de cet animal, il substituoit le lait de chèvre, comme il fait dans cet Ouvrage à toute occasion. Je n'ai pas trouvé, autant que je m'en puis souvenir, cette remarque en aucun autre Medecin Arabe. Aussi il ne me paroît pas que & Rhazés & Avicenne en décrivant les différentes parties d'une ânesse qui peuvent servir à des usages de Medecine, fassent aucune mention du lait; & celles dont ils parlent, ne sont destinées qu'à des applications externes. Ils prescrivent pourtant aussi le foie, le sabot & les excréments pour être pris intérieurement. Avicenne lui-même en recommande le lait pour l'ictisie & la jaunisse. Je laisse à ceux qui seront plus profonds & plus curieux le soin de concilier tout ceci. Par ce que je puis recueillir de M^c Herbelot, il est clair que dans l'Orient, parmi une partie des Mahometans, cet animal étoit en grande estime, & pour d'autres en abomination; que ceux qui étoient scrupuleux observateurs de la Loi étoient de la dernière opinion, de manière que Marissi qui fut estimé pour un profond sçavoir dans la Philosophie & dans la Loi, & qui par son caractère semble avoir été un grand Innovateur, a été un des premiers qui a reconnu qu'il étoit permis de manger de la chair des ânes: son disciple Bokhari qui est mort l'an del' Hegire 236. soutint parmi beaucoup d'autres nouvelles doctrines la même opinion contre le Mufti qui croioit que le lait de vache & de brebis étoit également défendu par la Religion Mahometane.

87.

Il y a les mêmes differends parmi les Mahometans à l'égard d'autres choses qui ont du rapport à la Medecine. Avenzoar lui-même décrit certaines operations en Chirurgie comme abominables, ^b (ce sont ses termes) & mal sçantes à un honnête homme, telle qu'est l'extraction de la pierre; il pense

que suivant la Loi un homme religieux ne doit pas porter sa vûe sur les parties de la generation. Il discours cependant de quelques operations qui concernent ces parties ; le reste des Medecins Arabes fait de même.

AVEN-
ZOAR.

Parmi tous les Arabes le seul Avenzoar semble avoir bonne opinion de la Bronchotomie ^a, dans le cas d'une esquinancie desesperée, quoique comme cette operation est difficile & qu'il ne l'a jamais vû faire lui-même, il n'en parle qu'en passant, & dit qu'il ne voudroit point être le premier qui la recommandât, cependant il la croit praticable sur l'experience qu'il en a fait lui-même sur une chèvre dans cette vûe ; il fit une incision à travers les anneaux de la grandeur environ d'un lupin, pansa la plaie chaque jour avec de l'eau de miel ; & comme la cicatrice commençoit à se faire, il appliqua de la poudrè de noix de cyprès, & acheva parfaitement la cure.

a 41.

Ce qu'il dit d'un relâchement & d'un embarras dans le pharynx, d'où il suit une impossibilité d'avalier aucune nourriture, est nouveau & n'a été expliqué ni par les Auteurs Grecs, ni par les Arabes. Il propose trois manieres d'apporter du soulagement dans ce cas. La premiere est d'insinuer dans l'œsophage un instrument d'étain ou d'argent fait en forme de tube, que nous appellons *Provenque* (& dont il est parlé pour cet usage par cet Auteur avant aucun autre) & introduire par ce moien du lait ou quelque nourriture legere ; la seconde voie qu'il propose est de se mettre dans un bain de lait, &c. afin que quelques parties nutritives du lait puissent s'insinuer par les pores, mais il regarde avec raison cet expedient comme frivole ; la troisième méthode est le clystere, & celle-là est la bonne méthode qui ne manque jamais. Et quoiqu'il observe qu'on peut objecter, qu'il est impossible qu'aucune chose puisse parvenir par cette sorte d'injection jusqu'à l'estomach, comme Galien l'a avancé, il croit pourtant qu'il y a une grande distinction à faire dans cette circonstance particuliere. Il avoue qu'un clystere seringué avec quelque force que ce soit dans les occasions ordinaires, ne peut jamais monter jusqu'à l'estomach ; car la force contractive des intestins résiste & fait effort pour le chasser en bas : il croit que le cas est different ici où le corps a grand besoin de nourriture, & les intestins sont vuides & non embarrasés du poids d'aucuns excréments : il suppose

AVEN-
Z O A R.

^a *Collect.*
S. 34.

^b *Centur*
4. 30.

que dans ce cas il y a un pouvoir attractif dans l'estomach & dans les intestins qui travaille alors & attire ou succe d'un intestin à l'autre tout ce qui peut y être contenu de matiere nutritive. Il s'explique par un exemple ; Pourquoi , dit-il , ne pourrons-nous pas supposer que du lait ou du bouillon peut être porté des intestins dans l'estomac par cette force attractive , pendant que nous voions que si l'on met quelques semences dans un pot ou quelque vaisseau de terre que ce soit , elles attirent l'humidité & s'imbibent de cette nourriture au-delà de l'étendue du vaisseau même ? Quoiqu'on veuille penser de la Philosophie de cet Auteur à ce sujet , il mérite pourtant qu'on fasse attention à sa pratique , parce qu'elle n'est pas une invention de lui , mais qu'elle est appuyée de l'autorité d'Oribase qui a un petit chapitre sur ce sujet ^a. D'ailleurs la chose est bien fondée , & je croi sur experience qu'elle réussira en plusieurs cas. Quelques Modernes croient cet essai inutile , parce que , disent-ils , rien ne peut passer à travers la valvule du colon ; & qu'il n'y a ni dans le colon , ni dans le rectum de veines lactées pour sucer quelque nourriture. On peut contester, je pense, cette dernière idée ; & quelques-uns des plus fins Anatomistes ont fait voir qu'il y a quelques veines lactées dans les intestins, quoiqu'en nombre peu considerable. Car les glandes de Peyer , quoiqu'elles soient séparées & beaucoup plus éloignées l'une de l'autre qu'elles ne le sont dans les intestins grêles , (raison pour laquelle peut-être on les a mis dans la classe des Conglobées) elles sont cependant fort grandes & plus propres apparemment à recevoir les particules les plus grosses des alimens ; mais supposé qu'il n'y ait pas là du tout de lactées , il n'est pas contraire à la nature ni aux Loix qu'elle observe dans l'œconomie animale de dire que les particules nutritives , particulièrement dans un tel état d'inanition , peuvent être absorbées par les pores dans les vaisseaux mêmes du sang. Il y a plusieurs raisons qui appuient cette idée : je n'entrerai pas dans ces détails , j'observerai seulement que la méthode de donner des clysteres nutritifs est fondée sur une experience incontestable , & que nous avons dans l'Histoire de la Medecine nombre d'exemples où cette méthode a été de secours lorsqu'il étoit impossible d'en tenter aucune autre. Hil-danus rapporte qu'une femme enceinte ^b fut alitée d'une fièvre

pendant six semaines, & que durant tout ce tems-là ni solide ni liquide ne put passer dans son gosier, & qu'elle fut soutenue uniquement par des clysteres, de maniere qu'elle guérit & accoucha en bon état d'un enfant puissant. Je parlerai d'un cas extraordinaire & semblable que nous avons vû récemment dans une personne de qualité en qui la déglutition s'étoit extrêmement affoiblie par un relâchement des membranes du gosier qui devint assez considerable pour former une sorte de poche laterale; cette personne souvent pendant des semaines entieres ne pouvoit recevoir de nourriture que par la méthode que conseille si fort Avenzoar.

AVEN-
ZOAR.

Dans le Chapitre sur les causes d'une violente toux, il marque les Vers ^a pour une cause; mais comme c'est une chose qu'il n'avoit jamais vûe lui-même, il avoue qu'il n'en parle que parce que d'autres Medecins l'avoient fait avant lui. Galien dit, il est vrai ^b, que quelques Auteurs l'avoient pensé, & avoient imaginé que ces Vers montant des intestins à l'orifice de l'estomach, pouvoient causer une telle toux; mais il semble regarder cette idée comme étant sans fondement; car il avoit observé lui-même un millier de fois des Vers dans cet endroit, lesquels n'avoient pourtant pas occasionné de toux. Je ne trouve pas que les anciens Ecrivains aient mis la toux parmi les symptomes des Vers: observez qu'il n'en est pas même fait mention dans le Traité des Anciens le plus exact en ce genre, celui d'Alexandre de Tralles; cependant si nous examinons les Modernes, nous y trouvons une infinité d'exemples où ce symptome est marqué, & notre propre experience nous convainc tous les jours que dans le cas des Vers il n'y en a pas de plus fréquent que celui de la toux, sur-tout dans les enfans.

a 50.

b *Comment.*
2. in Epidem.
6.

Nous avons dit ci-dessus qu'Avenzoar s'étoit appliqué à la Pharmacie; pour se servir de ses propres expressions, « Il prenoit plaisir de s'étudier à la maniere de faire des syrops & des electuaires ^c; & il desiroit fort de connoître les operations des remedes par experience; la maniere d'en extraire leurs propres vertus; la maniere de les mêler & combiner. On trouve aussi par tout dans son Traité plusieurs remedes & simples & composez, avec quelques observations qui les concernent, & qui ne sont nulle-part ailleurs. Il a beaucoup

c 87.

AVEN-
Z O A R-
a 70.
b 76.

c 89.

de choses touchant les plantes venimeuses & leurs antidotes ^a ; il parle des grandes vertus de l'huile d'œufs, l'huile appelée *Alquiscemi* ^b, très-merveilleux Lithonhryptique que son pere, dit-il, avoit apporté de l'Orient. Il parle des fleurs de Nenufar ou *Nymphæa* ^c, & son grand pere y a trouvé, dit-il, une vertu particuliere pour corriger la maligne acrimonie de l'hellebore noir ; il dit de même que le maitic corrige la scammonée, & les amendes douces la coloquinte. Matthiolo observe avec raison que les Ecrivains Grecs n'ont pas fait mention des fleurs de cette plante, n'ayant parlé que de sa racine & de sa semence ; il ajoûte que c'est Serapion & Avicenne qui l'ont décrite les premiers. Mais il semble qu'il se trompe en cela ; car Serapion non plus que Rhazés ne dit rien des fleurs ; Avicenne dans cet article transcrit le dernier ; & quoique dans la vieille version il y ait les fleurs, cependant Plempius à qui l'on peut mieux se fier, dit que tous les Manuscrits Arabes obmettent ce mot. De maniere que l'honneur d'avoir parlé le premier de cette partie du *Nymphæa* peut être donné à notre Auteur.

d 88.

Pour ce qui est de l'hellebore noir, il le prescrit ici dans une maladie singuliere, que le remede aura de la peine à faire deviner, c'est l'excrecence d'un os ^d : son pere, dit-il, avoit vû l'exemple d'un qui croissoit sur le dos d'un homme comme une corne, & avoit beaucoup de cette substance. Par des évacuans & des dessicatifs cette excrecence tomba, comme font les cornes du Cerf au printems. Il dit de plus, qu'il en eut une lui-même suivie d'une grande douleur ; que par des remedes purgatifs & dissolvans la plus considerable partie s'étoit détachée, & que ce qui en étoit resté ne l'embarassoit ni ne lui causoit de la douleur. Parmi les purgations qu'il recommande en ce cas, est l'hellebore noir qu'il croit de tous les purgatifs le plus efficace, mais non le moins dangereux. On sçait que les Anciens faisoient grand cas de cette sorte d'hellebore aussi-bien que du blanc pour purger les humeurs superflues, (particulièrement les atrabilaires ; mais ils regardent ce purgatif comme aussi violent que dangereux. La maniere dont ils le donnoient peut avoir fait naître cette opinion : car comme nous l'apprend Aretæus, ils pouvoient souvent la dose à deux drachmes. Actuarius ^e est un des premiers qui a crû qu'on pouvoit le donner avec sûreté & sans causer un grand

e Meth.
Med. 5. 8.

grand désordre ; il le recommande extrêmement comme un admirable remède pour différentes cas ; mais il faut remarquer que sa dose passe rarement une drachme. L'expérience de quelques Modernes a confirmé la justesse de son observation. Mais quelques-uns entr'autres raisons , fondez sur ce qu'on a parlé diversément de l'opération de l'hellebore noir , croient que cette plante ^a dont se servoient les Anciens est inconnue à présent , & que celle que nous employons pour celle-là est une autre.

AVEN-
ZOAR.

a Salmaf.
Hyle Jatric.

Je laisse aux Botanistes à décider sur cette question ; je remarquerai seulement que la plante qui est d'usage parmi nous , laquelle est celle de C. Bauhin , est un remède très-innocent & très-efficace ; & que quand la dose en est médiocre , bien loin d'être un violent purgatif , quelquefois elle ne purge pas du tout , & quoique quelquefois elle fasse vomir , très-souvent elle ne produit aucun effet dans l'estomac. Avicenne fait mention de deux autres vertus qu'elle a , qui est de provoquer l'urine & les mois. La dernière de ces deux qualitez est très-connue. J'ai fait plusieurs essais de ce remède , & j'avoue que j'en ai éprouvé des effets merveilleux dans des hydropisies , plus que de tout autre diuretique. Cependant c'est un remède qui ne fait pas toujours des merveilles ; & ces différences dans son opération , proviennent , je pense , de la nature de la maladie , qui est toujours dangereuse lorsqu'elle le paroît le moins , & qui est tellement variée , que tantôt elle demande une méthode de cure & tantôt une autre : on sçait qu'il y a plusieurs cas de cette nature qui à tous égards se ressemblent , & cependant nous avons la mortification d'éprouver , que quelquefois la même méthode qui a réussi au-delà de toute attente , ne fait plus que blanchir , & cela sans que nous en sçachions donner de raison.

En parlant d'une jaunisse qui , à ce qu'il suppose , avoit été occasionnée par un poison , il ordonne le Bezoar au poids de trois grains d'orge & non au poids de trois grains ordinaires , comme quelques-uns l'ont dit : c'est ici la première fois que je trouve qu'il ait été ordonné comme remède , ou qu'il ait été décrit. Telle est sa description. « Le meilleur est celui qui se trouve en Orient près des yeux des Cerfs. Dans ces Pays , les Cerfs mangent des serpens qui les rendent forts. Avant qu'ils en aient reçu aucun mal , ils se jettent dans des eaux courantes ,

AVEN-
ZOAR.

» & vont avant jusqu'à ce qu'ils aient de l'eau jusqu'à la tête ; ils
 » sont accoutumés à faire cela par un instinct naturel , ils res-
 » sent là sans roucher à l'eau (car s'ils en buvoient , ils en mou-
 » roient immédiatement) jusqu'à ce que leurs yeux commen-
 » cent à degouter : cette liqueur qui sort de dessous leurs pau-
 » pieres , s'épaissit , se coagule , & continue à fluer jusqu'à ce
 » qu'elle s'amasse à la grosseur d'une chataigne ou d'une noix.
 » Quand ces Cerfs sentent que la force du poison est dissipée ,
 » ils sortent de l'eau & retournent à leur repaire ordinaire :
 » cette substance venant par degrez à la dureté d'une pierre ,
 » tombe enfin après qu'ils l'ont beaucoup frottée. C'est là le
 » plus utile de tous les Bezoars. Ce récit d'Avenzoar est confir-
 » mé par d'autres Ecrivains Arabes qui ont voiaagé en Perse &
 » à la Chine où ce Bezoar est abondant ^a. L'Auteur du Livre sur
 » les Simples qui est attribué à Serapion , suppose à tort qu'il
 » croît dans certaines mines : & pour donner une preuve de son
 » prix extraordinaire , il cite Abdalanarack qui a dit que le Pa-
 » lais de Cordoue avoit été donné en échange contre une de
 » ces pierres. Quelques Modernes ne veulent pas reconnoître
 » que le Bezoar d'Avenzoar soit le même que celui qui a passé
 » sous ce nom dans les siècles passés ; parce que ce dernier ,
 » suivant le rapport des plus sçavans Naturalistes , se trouve
 » toujours dans l'estomach , ou plutôt l'*Omasum* d'un animal
 » qu'ils appellent *Cervicapra*. Je ne puis pourtant me figurer
 » que notre Auteur ne veuille parler de la même chose , quoi-
 » qu'il diffère en parlant de l'endroit où il se forme.

^a Herbelot.

J'ai observé que cet Ecrivain étoit non seulement versé en
 Pharmacie aussi-bien qu'en Medecine ; mais il l'étoit encore
 en Chirurgie. Il nous dit ^b » que quand il étoit jeune , il se
 » donna beaucoup de peine pour entendre la situation des os &
 » leur connexion , afin non seulement d'en avoir la connoissän-
 » ce , mais pour pouvoir de plus operer de ses propres mains :
 » il s'appliqua à cette étude avec beaucoup d'ardeur , unique-
 » ment par goût pour la chose même , comme un Laboureur &
 » un Chasseur qui est animé par le plaisir que lui donne la
 » peine même qu'il prend. Ce qui lui avoit donné tant de passion
 » pour cette science est la pensée qu'il pourroit être utile par là
 » ou à lui-même , ou à ses amis , ou aux pauvres. Il traite aussi
 » particulièrement des dislocations & des fractures. Et par ce

^b 87.

qu'il a dit sur ce sujet, comme aussi par ce qu'il a remarqué du pericarde & du médiastin, on auroit du penchant à croire qu'il avoit quelque sçavoir en Anatomie, & avoit fait lui-même quelques dissections: je n'ignore pas qu'on croit communément qu'il étoit défendu aux Mahometans par la Loi d'ouvrir des corps morts: quant à la Chirurgie on ne laisse pas néanmoins de trouver en lui plusieurs choses qui ont du rapport à cette branche de la Profession: telle est la cure d'une hernie^a; une fracture dans l'os de la hanche^b, un cas où par une blessure au ventre les excréments en sortoient^c, des plaies aux veines & aux artères^d, &c. Il rapporte un cas où il fut appelé lui-même, c'étoit une morrification^e; contraire à l'opinion de plusieurs autres qui vouloient qu'on appliquât seulement quelques remèdes, il prononça qu'il n'y avoit pas d'espérance de cure sans une incision par laquelle il falloit emporter toute la chair morte; son avis n'étant pas suivi, le mal empira, & indubitablement le malade en mourut. Il cite une belle & remarquable cure que son pere fit, il s'agissoit d'un empyeme, dans lequel il attira les humeurs vers les parties extérieures (la nature apparemment lui ayant indiqué le chemin) où la tumeur se formant elle-même, elle suppura & emporta la maladie. Je ne puis m'empêcher de dire un mot de sa modestie qu'il fait paroître en nombre d'endroits différens; mais ici particulièrement il avoue ingenuement qu'il n'étoit pas encore arrivé à un point de perfection si considérable que de sçavoir faire une operation aussi miraculeuse.

En lisant cet Auteur, il m'est venu à l'esprit deux observations; l'une est qu'il paroît clairement que dans son tems la Medecine, la Pharmacie & la Chirurgie étoient trois Professions séparées^f; il s'excuse lui-même de ce que contre la coutume de son pays & l'exemple de son propre pere, il s'étoit appliqué aux deux dernières, dont il semble que les Medecins qu'on appelloit *Honorati & Nobiles*, faisoient si peu de cas qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux de les entendre seulement; c'est pourquoi ils négligeoient toutes les operations manuelles telles que de saigner, d'abattre des cataractes, d'appliquer des Caustiques, &c. comme aussi de préparer des remèdes, ils laissoient tout cela à ceux qui étoient dessous eux, *servitoribus aut ministris*.

a 56.

b 87.

c 57.

d 65.

e 87.

f 87.

AVEN-
ZOAR.

Nous trouvons qu'il y avoit en ce tems-là plusieurs grandes Ecoles de Medecine en Espagne, & une particulièrement à Toledé. Par les épithetes d'hommes sages que cet Auteur donne aux Professeurs, & par l'appel qu'il fait souvent à leur jugement, il paroît qu'elles étoient en grande réputation.

L'autre remarque est que les Medecins Arabes plus anciens semblent lui être entierement inconnus; car il n'en cite aucun, ni je n'apperçois pas qu'il fasse jamais d'allusion à aucun de leurs écrits, de maniere qu'il n'y a eu dans ce tems plus ancien que très-peu ou point de correspondance entre l'Espagne & les Pays Orientaux. Il est aisé peut-être d'en donner la raison si l'on se rappelle ce qui se passa parmi les Sarrazins quelques siècles avant le tems d'Avenzoar. L'Histoire nous dit que Abdalrhaman le fils de Moavie, de la maison d'Omniah après l'entiere destruction de cette famille par les Abbasides, l'an de l'He-gire 139. s'enfuit en Espagne dans le tems d'Almanzor qui re-gnoit à Bagdad, & étoit reconnu par tous les Arabes pour le legitime Calife dans l'Occident. Il fit sa résidence à Cordoue, & bâtit la grande Mosquée de cette Ville; il fut celui qui fonda cette Monarchie dans l'Occident, Monarchie qui passa à sa posterité; quelques-uns de ses descendans perdirent l'Andalousie & regnerent en quelques parties d'Espagne, jusqu'à l'an de l'He-gire 416. où cette race de Abdalrhaman fut déposée par le Roy de Maroc vers l'an de J. C. 1030. L'on voit par là le principe de cette haine inveterée qu'il y eut entre la partie Orientale & Occidentale de l'Empire des Sarrazins, aversion qui sans doute rompit tout commerce entr'eux. Pour plus grande preuve de ceci, nous trouvons que les Ouvrages d'Averrhoes qui vécut peu de tems après Avenzoar, quoiqu'ils aient fait tant de bruit dans l'Europe, n'étoient nullement connus & ne le sont pas même encore aujourd'hui des Arabes Orientaux. Nous ne laissons pas de trouver d'un autre côté, que malgré cela, dès le tems même d'Averrhoes les Ecrivains Asiatiques ont commencé d'être connus en Espagne, quoiqu'il paroisse qu'on n'y en faisoit pas grand cas.

Peut-être ai-je été trop long sur cet Auteur; mais mon excuse est qu'il m'a paru moins connu de nos Modernes que les autres Auteurs Arabes; & que je le regarde comme un Auteur plus original que ne le sont les autres de cette Nation.

La Traduction qu'on en a faite aussi-bien que des autres Auteurs Arabes est très-mauvaise. Je ne doute pas que si quelqu'un leur rendoit leur beauté naturelle par une bonne Traduction en quelque langage que ce fût, ils ne fussent du goût de ce siècle même.

AVEN-
ZOAR.

A V E R R H O E' S.

A VERRHOE'S vécut peu après Avenzoar ; car il dit lui-même qu'il étoit en liaison avec ses fils^a. Il mourut à Maroc, l'an de l'Hegire 595. comme le disent quelques-uns, ou en 603. comme le disent d'autres^b. Il fit une grande figure pendant sa vie, & après sa mort ses Ouvrages le rendirent célèbre dans toute l'Europe. Il nâquit à Cordoue & fut élevé dans l'étude de la Jurisprudence, quoiqu'après il étudiât les Mathématiques & la Medecine. J. Leon parle beaucoup de son grand pere, il dit qu'il fut envoyé par ses Compatriotes, lesquels avoient dessein de se révolter, pour offrir la Couronne à l'Empereur de Maroc ; qu'il fut établi Chef des Prêtres & grand Juge du Roiaume de Cordoue ; poste dont il jouit long-tems, & auquel lui succederent & son fils & son petit-fils. Notre Averrhoës eut la réputation par sa liberalité, par sa patience & son application continuelle à l'étude ; il étoit né sans contredit avec d'heureux talens, il fut un subtil raisonneur. On lui donna le titre de Commentateur à cause du grand nombre de volumes qu'il écrivit sur Aristote ; on l'appelloit même aussi *l'ame d'Aristote*. Il écrivit un Livre de Medecine à la priere du Miramamolin de Maroc, lequel Livre porte le nom de *Colliget*, & est divisé en sept parties qui contiennent toute la science de la Medecine, & est, comme il le dit lui-même, un abrégé de tout ce qui avoit été dit par d'autres avec quelques additions qui sont de lui. Il commence par les regles generales de cet art, & descend au détail ; c'est pourquoi, dit-il, personne ne pourra bien entendre ce qu'il a écrit, que ceux qui sont bien versez dans la Logique & la Philosophie naturelle ; il mêle aussi dans sa theorie de Medecine beaucoup plus de Philosophie Aristotelique, que ne le font les autres Arabes ; ce qu'il reproche à ces hommes sages d'Anda-

AVERRHOES.

^a 63. 6.

^b Bib. vet.
Hispan. 242.

AVER-
RHOES.
a p. 1.

louise comme un défaut. Et je suppose qu'on peut entendre qu'il a eu cela en vûe lorsqu'il dit ^a qu'il se servira d'expressions vraiment nouvelles dans ses explications, & qu'il déduira chaque chose des principes de la Philosophie naturelle. Pour l'Anatomie il avoue qu'il ne nous donne rien de nouveau; aussi dit-il vrai, il ne fait que copier Galien; & pour ce qui est de la partie pratique de son Ouvrage, à peine y a-t-il quelque chose qui ne soit emprunté; & quoiqu'il parle souvent de son expérience propre, il ne paroît cependant pas avoir été grand Praticien, comme on peut aussi en juger par l'histoire de sa vie. Il a cependant une observation que je ne trouve nulle-part ailleurs, sçavoir, que personne ne peut avoir la petite vérole plus d'une fois: le principal dessein de son Traité est de donner des idées justes touchant la partie speculative de la Medecine, sur laquelle il y avoit de grandes disputes dans son tems: c'est pourquoi comme il observe la même méthode qu'a suivi son Maître Aristote dans l'Histoire des Animaux, son principal but dans cet Ouvrage a été de concilier les opinions de ce Philosophe avec celles de Galien, Auteur qui semble tenir la seconde place dans son estime.

M. Bayle a ramassé plusieurs passages de differens Auteurs touchant Averrhoës; comme il paroît n'avoir pas connu l'original, il a suivi ces Auteurs implicitement, & ils l'ont égaré. Il dit, par exemple, d'après Champerius, qu'Averrhoës étoit ennemi mortel d'Avicenne, & que par cette raison il évita de prononcer même son nom; il le fait cependant très-souvent dans ce Livre-ci & dans ses Disputes Métaphysiques, pour ne pas parler du Commentaire qu'il a écrit expressément sur le *Cantica* de cet Auteur. Et à l'égard de cette inimitié qu'il lui suppose, si l'on jette les yeux sur ce Commentaire, on peut voir qu'elle n'est qu'une chimere; car il regarde ce Traité comme une des meilleures introductions à la Medecine qui ait jamais paru; & parce qu'il est quelquefois concis & a besoin le plus souvent d'explication, il a entrepris lui-même la Tâche. Et pour montrer sa candeur, lors même qu'Avicenne semble établir quelques fausses positions, Averrhoës explique en quel sens elles devroient être entendues pour être conformes à la vérité, comme particulièrement dans ce qu'il enseigne touchant la saignée des ^b vieillards (sur laquelle il donne fort bien

des éclairciffemens) & dans ce qu'il prescrit au fujet des cavernes^a fouteraines. Cette dernière regle particulièrement, dit-il, ne conviendrait pas trop à ce climat qui est le cinquième (c'est l'Espagne dont il parle) & feroit mieux dans le quatrième qui est plus chaud, & qui est celui où vivoit Avicenne. Ce que M. Bayle écrit d'après Pasquier, que Averrhoës faigna fon fils à l'âge de trois ans, est également une méprise : car Averrhoës dit lui-même que c'étoit Avenzoar^b qui pratiqua cela fur fon propre fils. De même lorsqu'il cite M. Petit pour dire qu'Averrhoës ne donna jamais de remede aux malades, & qu'il reconnoît lui-même qu'il n'étoit pas grand Praticien, est directement contraire à ce qu'on verra dans ce Livre ; je conviens cependant qu'il est probable qu'il ne fut pas fort dans la pratique.

AVER-
RHOËS.
A 277.

b 54.

M. Bayle est surpris que M. Herbelot soit si court dans ce qu'il a fur ce fameux. Ecrivain, & moi je m'étonnerois que M. Bayle soit si prolix sur le même fujet, si je ne confiderois qu'il s'est plû à ramaffer quelques mauvais contes qui ont été faits fur son irréligion, & particulièrement ce mot célèbre qu'on lui attribue, *Sit anima mea cum Philosophis* ; mot qu'on donne à Averrhoës peut-être avec aufli peu de fondement, que les autres particularitez que nous avons déjà observées. Cet Auteur a ramaffé avec beaucoup de peine tout ce qu'il a pû trouver fur cet article dans les Auteurs Modernes ; & il s'étend d'une manière emphatique fur ce qu'il a trouvé cité des disputes que cet Arabe a soutenues contre Algazel homme qui a été fameux le siècle précédent pour avoir été le Fondateur de la Secte appelée *Motazelis*, & lequel mourut l'an de l'Hegire 505. Ces disputes, dit-il d'après Rapin, font une pièce bien écrite, mais très-pernicieuse ; elle contient nombre de speculations fur l'ame, conformes à la doctrine d'Aristote ; l'unité de l'entendement y est expliquée entr'autres choses. M. Bayle voudroit en inferer qu'il étoit un impie qui visiblement soutenoit la mortalité de l'ame, & nioit par conséquent toute récompense ou toute punition future. Je ne chercherai pas à deviner pourquoi M. Bayle se plaît si fort à jeter Averrhoës dans ces opinions ; observons seulement que s'il avoit consulté l'Auteur lui-même au lieu des Collecteurs qu'il cite, il auroit jugé tout autrement de ses idées ; car dans une dissertation Averrhoës

AVER. affirme que l'ame n'est pas materielle^a, & dans une autre;
 RHODES. qu'elle est immortelle^b. Il est commun à ces Compilateurs
^a *Physic.* d'Anecdotes de tomber dans une infinité de méprises, parce
 Diff. 3. qu'ils ne tiennent les choses que de seconde main; au lieu que
^b 4. s'ils avoient été eux-mêmes à la source, & s'ils avoient jetté les
 yeux sur les originaux, leurs memoires auroient été plus exacts.

Mais pour ne pas pousser la digression plus loin, comme il n'y a que peu de chose qui soit considerable à l'égard de la pratique dans Averrhoës, je finis ici de parler & de lui & de ses Ouvrages. Je remarquerai seulement qu'il fait mention d'Alkindus, l'Auteur d'un Traité qui subsiste encore, touchant la proportion & les doses des remedes composez: cet Auteur est peut-être le même que le fameux Peripatheticien de ce nom sous le regne d'Almamoun. Il tâche dans ce Livre de réduire les qualitez des remedes aux regles d'Arithmetique & de Musique; mais Averrhoës pense avec justice qu'il a trop raffiné, & que c'est non seulement un Ouvrage de pure speculation où le principe sur lequel il est bâti, sçavoir que la qualité d'un remede dans le composé croît toujours en raison double, est un principe qui n'a pas de solidité, mais où encore il s'est mépris sur le sens de Galien touchant ce même sujet.

Il y a quelques autres Arabes dont les Traitez subsistent encore tels que Abenguesit, Bulcasem, Jesu Haly, Camanufali, Rabbi Moïse, &c. mais comme ils n'ont rien d'essentiel, & que je me propose de donner plutôt une histoire de la Medecine que des Medecins, je les laisserai là.

ALSAHARAVIUS.

ALSAHARAVIUS.

IL reste cependant encore un Auteur duquel pour plusieurs raisons je dois parler plus au long; c'est Alfaharavius, Auteur dont il n'est fait mention par aucun autre Medecin Arabe, & qui excepté Matthæus de Gradibus qui est mort en 1460 a été à peine connu de quique ce soit en Europe jusqu'à la mauvaise Traduction qui en a été donnée en 1519. par P. Riccius, laquelle même Gesner n'a jamais vûe. Le Traducteur donne à son Auteur de grandes louanges, il dit qu'il écrit
 clairement

clairement & succinctement , & qu'il ne cede à personne, si ce n'est à Hippocrate ou Galien son Interprete. Il a compilé un Ouvrage appelé *Al-Tasrif* ou *Méthode de Pratique* , divisé en trente-deux Traitez ; quelques-uns supposent qu'il est excellent dans ce Traité pour la Diagnostique & la description des symptomes des maladies. Il est vrai que le Livre est écrit méthodiquement & mérite sans doute des louanges ; mais il faut observer que ce Livre n'a presque rien qu'on ne trouve positivement dans Rhazés ; par exemple, le vingt-sixième Traité touchant les maladies des enfans ; le vingt-huitième touchant les défordres que produit la goutte ; le trente sur les remedes mortiferes, sont entierement pris de cet Auteur ; & plus particulièrement dans ce qu'il dit sur la petite vérole ; au trente-unième Traité, il copie presque mot pour mot ce que Rhazés a dit sur la Pestilence , & est si peu different de lui , qu'il retient les mêmes divisions, & même les titres des Chapitres ; il fait encore mention de la vertu extraordinaire d'un remede , qui , neuf pustules fussent-elles sorties , préviendra la dixième ; il décrit cependant le remede un peu differemment.

Qu'il me soit permis de faire ici connoître une faute qui est commune à tous les Editeurs des Ecrivains Arabes aussi-bien qu'à ceux qui les ont commentés ; c'est d'élever tel ou tel Auteur comme original & comme aiant d'excellentes choses qui lui sont particulieres. Peu nous ont indiqué ce que ces Auteurs ont pris des Grecs ; peu même se sont apperçus comment ces Auteurs se sont pillés l'un l'autre. S'ils nous avoient donné un détail semblable à celui-ci, ils se feroient épargnés & à eux & à leurs Lecteurs beaucoup de peine ; quelques courtes remarques auroient été plus utiles que leurs amples Commentaires.

En lisant cet Auteur j'ai observé qu'il renvoie à un Livre qui contient les préceptes de la pratique de la Chirurgie ; il le fait souvent particulièrement pag. 80. 81. 88. 97. 99. 107. 117. 118. 119. 123. 125. 127. &c. J'ai comparé ces passages avec Albucasis, le seul Auteur Arabe qui nous a, dit-on, laissé quelque Traité particulier d'operations chirurgiques , & j'ai eu le plaisir de voir que chaque cas de Chirurgie dont fait mention Alsaharavius, avoit été traité par Albucasis. J'ai prié M. Gagnier qui est fort sçavant dans les Langues Orientales , de s'informer si l'Original Arabe d'Albucasis est dans la Biblio-

ALSAHA-
RAVIUS.

theque de Bodlei. En cherchant, il a trouvé un Manuscrit dans la collection de l'Archevêque Marsh N°. 54. avec ce Titre traduit ainsi en Latin, *Tractatus X. Libri Zaharavi, dictus operatio manus* (id est) *Chirurgia & Ars Medica circa cauterizationem & dissectionem & commissionem fracturarum in tres partes distributus*. Mais ne trouvant pas le nom d'Albucasis (qui est le nom qui lui est donné dans le Manuscrit Latin par *Gerardus Carmonensis* qui l'a traduit) il continua à chercher & trouva un autre Manuscrit parmi ceux du Docteur Huntington N°. 156. avec ce Titre en grand. *Pars XI. Libri Al-Tasrif, Authore Abul-Casem Chalaf Ebn-Abbas Alzaharavi*; & à la fin du Manuscrit il y avoit ces mots ainsi traduits de l'Arabe: *Explicit hic Tractatus de Chirurgia, estque conclusio totius libri Practices Medicinæ, cujus Author est Abulcasem, &c. die primo mensis Safar, anno Hegiræ 807*. Et dans le Manuscrit de Gerard ci-dessus mentionné, il y a, *Particula 30. Libri Albucasim*. Il résulte, je pense, de l'autorité de ces deux manuscrits, jointe à ce que j'ai déjà observé à l'égard des allusions au Traité de Chirurgie, que incontestablement ce que nous avons à présent sous le nom d'Alfaharavius & d'Albucasis a été écrit par la même personne. Ajoûtez à cela qu'Albucasis renvoie souvent à un Livre qu'il avoit écrit sur la pratique de la Médecine; mais comme je vais parler des Ouvrages Chirurgiques de cet Auteur, je l'appellerai par le dernier nom qui est le plus connu, afin d'éviter la confusion sur ce sujet.

ALBUCASIS.

ALBUCA-
SIS.

a 2. 94.

b *Præf.*

JE ne trouve aucune certitude sur le tems auquel cet Auteur a vécu; on le place généralement vers l'an 1085. & j'ignore pourquoi il y a au contraire quelque lieu de juger qu'il n'étoit pas si ancien; car en traitant des plaies il décrit les flèches des Turcs ^a, Nation qui n'a fait quelque figure que vers le milieu du douzième siècle. Et de ce qu'il dit qu'en son tems la Chirurgie étoit presque entièrement oubliée, en sorte qu'il ne restoit presque pas de trace de cet Art ^b, il est naturel de s'imaginer qu'il a vécu long-tems après Avicenne; car on sçait que dans le tems de ce Médecin la Chirurgie étoit assez en crédit. Albucasis la remit sur pied; il pensoit que c'ést une grande impudence d'y tenter la moindre operation sans

être & habile en Anatomie , & connoisseur dans la vertu des remedes ; sur tout il recommande la premiere science , & conjure tous ceux de cette profession de n'entreprendre jamais par intérêt detravailer sur quelque cas qu'ils n'entendent pas. Quoiqu'il prenne beaucoup des Grecs ; & particulierement d'Ætius & de Paul , il ne fait mention cependant en parlant des Ecrivains Pratiques que de Hippocrate & Galien ; & en passant ce peut être ici une autre raison de croire qu'il est la même personne que Alfaharavius , qui de même dans son Ouvrage Pratique ne cite pas plus de quatre ou cinq Auteurs, sçavoir Rhazés , Honain , &c. outre ces deux-ci. Il écarte , dit-il , tout ce qui est superflu en Chirurgie , & ne retient que ce qui est nécessaire & utile : il nous dit qu'il avoir joint une grande lecture à une longue experience ; & il proteste qu'il ne rapportera que ce qu'il a vû lui-même. Il est à louer particulierement en ce qu'il est le seul parmi les Anciens qui ait décrit les instrumens pour chaque operation , & expliqué leur usage ; les figures de ces instrumens sont dans les deux Manuscrits Arabes dont j'ai parlé , quoique dessinez moins proprement que dans la Traduction Latine. Il y a une autre chose qui lui est particuliere & qui est remarquable , c'est qu'il avertit son Lecteur dans tous les endroits où l'operation a quelque chose de dangereux ; précaution souvent aussi utile que les longues & détaillées directions que les autres donnent pour la maniere de faire l'operation.

Il ne traite dans son premier Livre que des cautères , & semble être en extase lorsqu'il parle de la divine & secreete vertu du feu ; il parle de cinquante maladies où les cautères peuvent être utiles , & où il les a réellement emploiez lui-même : il est vrai aussi qu'on a souvent fait des cures surprenantes par cette operation douloureuse & effrayante. Il donne la méthode de les appliquer ; & personne , dit-il , ne devrait pratiquer cette operation que ceux qui sçavent par l'Anatomie l'exacte situation des nerfs , des tendons , des veines & des arteres ^a ; il demande donc beaucoup de circonspection sur cette matiere , & rapporte ce qui arriva à une personne qui dans une Sciatique ^b fut tuée par un cautère mal appliqué à la partie supérieure du pied où les tendons furent blessez. Il décrit pour cette maladie un cautère terrible à voir , dit-il lui-même , & qu'il

ALBUCA-
SIS.

a 1. 49.

b 1. 22.

ALBUCA-
SIS

n'appliquoit que fort rarement, quoiqu'il soit d'une grande efficace; raison pour laquelle il le recommande à ses disciples dans des cas d'extrémité. On voit combien la pratique du cautère étoit familière à cet Arabe, plus même qu'aux Grecs; il faut s'en étonner d'autant moins, que la manière de brûler par le cautère porentiel étoit en usage communément dans cette Nation-là, & étoit appelée depuis plusieurs siècles, *Ustio Arabica*, comme Dioscorides nous l'apprend dans l'histoire qu'il donne de la fiente de Chèvres qui étoit la matière qu'ils appliquoient à ce dessein. Prosper Alpin remarque qu'en son tems l'*ustion* étoit le remède le plus en vogue & celui sur lequel on comptoit le plus dans des maladies inveterées, & particulièrement pour des douleurs, non seulement parmi les Egyptiens, mais parmi les Arabes, gens qui étoient toujours à cheval, qui vivoient la plupart du tems dans des tentes & des deserts ^a. On trouve la même observation dans Bellonius qui a vû lui-même pratiquer cette méthode parmi les Turcs, & ce dont il se servoit pour cela, étoit ou quelque morceau de linge, ou de lumignon.

^a Medic.
Ægypt. lib.
3. 12.

Dans son second Livre il traite amplement des opérations faites par incision; il en compte quatre-vingt-dix-sept, & il observe dans son introduction, que cette partie de la Chirurgie est beaucoup plus dangereuse que celle dont il vient de traiter, c'est-à-dire les cautères; c'est pourquoi elle demande encore plus de circonspection; elle occasionne souvent des pertes de sang, ce fluide qui est le principe & le soutien de la vie. Je ne remarquerai que ce qui semble avoir été ou inventé ou perfectionné par lui; je ferai voir en passant les endroits où il a fait des additions, ou ceux où il s'est écarté des Ecrivains qui l'ont précédé.

Il commence par décrire l'opération par laquelle on ouvre l'Hydrocephale, non seulement lorsque l'eau est amassée entre l'os & la peau, mais aussi lorsqu'elle croupit entre le crâne & la dure-mère. La manière de faire l'opération en chaque sorte est principalement prise de Paul; mais il ajoute d'après sa propre expérience, qu'il ne conseille pas un tel essai qu'il n'a jamais vû réussir; & c'est-là son opinion en general à l'égard des deux sortes dont il fait ici mention. Cependant à l'égard de la première, lorsque la tumeur est externe, quelquefois sur le

devant, quelquefois sur le derriere de la tête, & qu'elle est contenue entre la peau & le crâne, ou peut-être même entre l'os & le pericrane; quoiqu'il ne semble pas encourager à cette operation, même dans ce cas, il y a cependant dans l'Histoire des exemples que cette cure a été faite; je trouverai l'occasion d'en parler en quelqu'autre endroit. Il y a encore une troisième sorte d'Hydrocephale, sçavoir lorsque le fluide est renfermé non seulement entre la dure & la pie-mere, mais dans la substance du cerveau même; lequel Hydrocephale est par sa nature, & de l'aveu general des Auteurs, incurable; & nul homme sage n'y voudra perdre sa peine: la division qui se fait de la dure-mere dans cette operation n'est pas une raison qui fasse voir qu'elle soit si funeste; il est vrai qu'on ne sçauroit blesser sans danger une partie aussi délicate: l'on a chaque jour des experiences qui font voir que la moindre piquûre y cause souvent inflammation, fièvre, & délire suivi du trépas. Albucasis indique aussi à ce sujet une précaution^a importante qui seroit de détacher la dure-mere de l'os, ce qui peut, dit-il, être aisément fait, en appliquant le trépan; & pour éviter de blesser cette membrane, il veut qu'on fasse un bord, un cercle ou bourlet à l'instrument pour empêcher qu'il n'entre trop avant; invention sur laquelle Acquapendente a encheri dans la suite, en y ajoutant des crêtes, & sans doute cette précaution est très-convenable. Quoi qu'il en soit, on sçait que non seulement il y a eu des plaies faites dans des parties de cette membrane où il ne se rencontre pas de grands vaisseaux sanguins; mais que des pièces mêmes de cette membrane ont été emportées, & que la matiere qui étoit enfermée ou dessous ou dans ses duplicatures, a été évacuée sans perte de la vie. Une preuve plus forte encore est que lors même qu'il est arrivé qu'une partie de la substance du cerveau a été enlevée, on a guéri le malade. Sur ce pied-là quelques-uns ont conseillé d'ouvrir cette membrane toutes les fois que quelque humeur ou matiere seroit logée entre elle & la pie-mere. Vertunianus & Gabriel Ferrare semblent être les premiers qui aient recommandé cette pratique; Glandorp & Marchetti nous disent qu'ils l'ont tentée avec succès. Et quoique cette épreuve ait été regardée comme si hardie, qu'il n'y a eu que très-peu de personnes qui aient osé la faire, cependant plusieurs de nos Chirurgiens Anglois ont

ALBUCA-
SIS.

^a 3. 2.

ALBUCA-
SIS.

trouvé par expérience qu'elle a été nécessaire , & qu'elle a réussi.

412.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer encore qu'Albucasis dans l'endroit où il traite de l'application du cautère à la tête ^a (application qu'il n'approuve pas du tout) nous apprend combien quelques-uns en faisoient de cas, s'imaginant qu'on pouvoit tirer du cerveau par une telle issue les fumées & les vapeurs. Quelques Modernes se sont mis une telle chimere dans l'esprit , & ont encore poussé plus loin l'extravagance jusqu'au point de vouloir guérir ces incommoditez par une operation aussi douloureuse que l'est le trépan. Cette membrane est si épaisse & si compacte dans son état naturel , qu'il est impossible que quelque chose qui soit dans sa cavité puisse la traverser : de telles gens devroient bien apprendre par l'Anatomie combien leur conseil est absurde. Si le trépan a quelquefois fait du bien dans le mal de tête , le vertige , l'épilepsie , &c. comme quelques-uns l'affirment , (& sur quoi avec peu de discernement malgré l'expérience des meilleurs Chirurgiens dans tous les tems & les lumieres de l'Anatomie , ils ont ordonné qu'on feroit le trépan au milieu de la suture coronale) c'est qu'il y a eu de la corruption à l'os , ou du pus , ou du sang, ou des vers qui se sont ramassez entre le crâne & la dure-mere , ce qui étant sorti au lieu de ces fumées imaginaires, la maladie se guérit ; cela paroît même parce que dit Severin , l'avocat le plus zélé pour le trépan dans tous ces cas là. Il est encore évident que la chose est telle que je la dis par les argumens mêmes qu'apportent ces Auteurs pour montrer que cette pratique est convenable. Ils nous disent que c'est une chose commune parmi les Fauconniers d'ouvrir par un cautère le cerveau de leurs oiseaux de chasse dans un vertige : d'où il sort , disent-ils , une matiere sanieuse , laquelle étant entièrement écoulée , l'animal se trouve guéri. Ainsi l'exemple même qu'ils donnent pour prouver l'avantage du trépan dans ces cas , fait voir que quelque matiere extravasée étoit la cause de la maladie , & non pas quelque fumée ou quelque vapeur.

Il paroît clairement par ce qui a été dit, que l'incision à la dure mere ne prouve pas qu'il y ait de danger à ouvrir une Hydrocephale interne ; la raison que donne Acquapendente

que le cerveau est exposé à l'air froid, n'est pas plus concluante. S'il y a du danger, comme Albucasis l'apprehende, il viendrait plutôt d'une totale relaxation, d'une foiblesse tant du cerveau que de tout le genre nerveux, d'une dissolution de la nature elle-même; car dans ce cas non seulement les ventricules du cerveau & la moëlle allongée sont affectez, mais souvent la maladie va jusqu'à l'épine même; de maniere que l'eau se faisant chemin au travers de toute la longueur de l'épine, forme souvent des tumeurs cristallines au dos. Si l'on ouvre aussi quelqu'un de ces corps-là, on peut de l'endroit de la tumeur pousser le souffle jusqu'aux ventricules du cerveau. C'est par cette raison que le siège de la maladie étant plus haut, on ne gagne presque jamais rien à ouvrir la tumeur qui est dans le bas.

ALBUCA-
SIS.

Quoique Albucasis ne croie pas qu'aucune incision convienne du tout dans l'Hydrocephale, il la conseille cependant dans toutes les enflures cutanées à la tête si elles sont petites, si elles ne sont pas étendues, si elles sont contenues dans un kyste; il dit qu'il n'y a pas le moindre danger à craindre si l'on évite de couper les artères & les nerfs, & moins encore si ce qui est contenu dans la tumeur est d'une substance dure comme la pierre, parce que là il y a moins de danger d'une perte de sang. Il rapporte un exemple d'une telle enflure qu'il ouvrit dans une vieille femme, il trouva que ce qui étoit enfermé dans la tumeur n'étoit pas plus facile à rompre qu'un caillou.

Albucasis copiant Paul, parle de tumeurs aux amygdales qui s'enflamment & suppurent: & il explique en quelle maniere dans certains cas les amygdales elles-mêmes, lorsqu'elles sont fort tumefiées, devraient être extirpées^a. Cette pratique a ses difficultez, quelquefois cependant elle est sans danger, comme l'assure Celse; & comme l'experience de nos Modernes en fait foi. Albucasis ne conseille cette operation que lorsque la tumeur est de couleur blanche, qu'elle est ronde, & que d'ailleurs la racine en est petite; car si la racine en est grande, il y a fort à craindre un écoulement de sang qui est souvent arrivé dans ce cas-là, & qui a causé tout au moins beaucoup d'embarras s'il n'étoit pas même dangereux. Là-dessus Acquapendente qui n'a pas de penchant pour les operations rudes, déconseille celle-ci, quoiqu'appuïée sur les autoritez dont j'ai

a 2. 36.

ALBUCA- fait mention : d'autres aiment mieux appliquer un caustique,
SIS. qui étant placé à l'ouverture des amygdales, ronge leur substance par degrez, & cette méthode semble la plus sûre & la plus efficace la plupart du tems.

Dans le même Chapitre Albucasis fait mention de quelques autres tumeurs qui croissent quelquefois dans la bouche & dans la gorge, & qu'il faut, dit-il, extirper de la même manière qu'il a décrit auparavant au Chapitre des amygdales. Il rapporte qu'une femme eut une pareille tumeur qui étoit livide, & ne lui caufoit pas de douleur; cette femme ne pouvoit avaler ni solide ni liquide; elle ne pouvoit respirer qu'à peine, elle seroit morte sans doute en un jour ou deux, si elle n'avoit été secourue par l'Art de la Chirurgie. Cette tumeur avoit jetté deux branches dans les cavitez du nez; il rapporte en détail la manière dont il proceda en faisant des incisions par degrez, pour emporter ces deux branches, jusqu'à ce qu'enfin aiant observé qu'après qu'il en avoit déraciné une, il en recroissoit une autre, & que c'étoit le vrai emblème de la tête de l'hydre; il eut recours au cautère qui auroit dû, dit-il, empêcher la naissance de quelque nouvelle tumeur; il est assez ingenu pour avouer qu'il ne sçait pas comment Dieu disposa après de la femme.

Il donne aussi la méthode (conformément à la doctrine de Paul qu'il transcrit ici) de couper entierement la luette^a lorsqu'elle est apostumée, ou si relâchée, qu'aucun topique ne peut la réduire. Il fait faire cette attention de ne pas emporter plus que ce qui est excrescence surnaturelle de peur d'alterer la voix : car ce n'est pas improprement que la luette est appelée *Plectrum vocis*, l'archet de la voix, qui en tire & en produit les sons; & elle est généralement d'une nécessité absolue pour l'articulation des paroles. Hildan rapporte cependant un cas où le défaut de cette partie ne causa pas de difficulté dans le parler. Fallope pense que la perte de la luette n'affecte la voix que lorsque le palais est endommagé; & le cas arrive rarement. Lorsque dans cette maladie de la luette le malade ne veut souffrir ni l'incision, ni le cautère actuel, cet Auteur est d'avis qu'on se serve d'un liquide caustique fait avec de la chaux, lequel appliqué par un instrument, rend dans une demie heure, (Paul dit dans une heure) la partie noire, & la contracte
tellement

tellement qu'elle tombe par degrez ; il a frequemment recours à cette méthode en dautres cas ^a. Nos Chirurgiens ont aujourd'hui ce même instrument appelé *Cueillere à lnette*.

ALBUCA-
SIS.

a 1. 57.

b 44.

En traitant d'un Brochocele ^b ou hernie à la partie anterieure du col , & qui arrive souvent , dit-il , aux femmes , il est beaucoup plus ample que les Grecs & que Celse , & il distingue avec raison le Brochocele naturel de celui qui est accidentel. Il ne faut pas toucher au premier. Le second est de deux especes : l'un est comme une tumeur qui contient une matiere grossiere ; & l'autre est comme un aneurysme. Quoiqu'il soit fort hardi à se servir du Scalpel , il veut qu'on ne l'emploie que pour le premier cas ; & même il ne le fait que lorsque la tumeur est molle , petite & enfermée dans un kyste. Cette sorte de tumeur peut être sans doute emportée par Art. Quelquefois ces excrescences sont pleines d'eau ; quelquefois elles ne le sont que d'air ; dans ce cas-là l'on peut apporter du remede par l'incision , la friction ou la compression. Quelquefois ces tumeurs tournent en une substance charnue qui étant entre la trachée-artère & la peau , ressemble à un fanon qui pend comme celui du Coq d'Inde lorsqu'il est en courroux. Cette maladie est commune dans les pays où l'on boit beaucoup d'eau froide , particulièrement si au lieu de la rafraîchir par de la neige , comme on le fait dans certains pays chauds , on y jette de la glace dedans , comme cela se pratique dans les montagnes de Genes & de Piémont. Le fait est si vrai , qu'ils en attribuent eux-mêmes la cause à cette eau qu'ils boivent , & il n'est pas difficile d'en donner la raison ; car la liqueur en descendant doit rafraîchir les muscles de la gorge , contracter les vaisseaux & épaissir les humeurs qui y coulent , ce qui doit produire une stagnation & une obstruction , qui est suivie après cela d'une enflure. C'est une chose remarquable que les tumeurs qui viennent de cette cause sont & continuent toujours d'être charnues , au lieu que d'autres Brochoceles qui sont causez par des efforts , des froissements , ou de quelques autres accidens suppurent souvent & tournent en meliceres & en steatomes , &c. comme l'observe Albucasis. Les enflures aux glandes de la gorge sont très-frequentes parmi les Espagnols qui boivent beaucoup de liqueurs froides. La froideur des liqueurs n'est pas la seule cause de ce désordre ; le froid d'un climat en fait autant ; cela paroît clairement

ALBUCA-
SIS.

par ce qu'ont observé plusieurs Ecrivains, que ces enflures à la gorge & à la tête sont beaucoup plus fréquentes dans les pays du Nord que dans ceux du Midi.

Il se forme souvent des tumeurs aux glandes thyroïdes ; mais une telle enflure n'est pas proprement un Brochocele, quoiqu'elle soit quelquefois appelée mal-à-propos de ce nom, mais ce sont de véritables écrouelles. J'ai vû dans des corps malades ces glandes devenir d'une grandeur prodigieuse, de façon qu'elles venoient presque aux clavicules, & dans de tels cas elles deviennent généralement schirreuses. Quand la tumeur est devenue telle, on apprend par l'Anatomie, Ætius ne l'eût-il point dit, que cette maladie est d'une nature incurable ; je croi qu'aucun remède ni interieur ni exterieur ne sera capable de dissoudre une telle tumeur, & les repercutifs feront plutôt du ravage, & jetteront l'humeur sur quelqu'autre partie. Je ne crois pas non plus qu'aucun Chirurgien hazarde d'ôter une aussi grande tumeur, de peur de couper quelque artère ou quelque veine, ou le nerf récurrent. Albucasis ^a nous donne un assez bon avertissement dans le récit qu'il fait d'un Operateur ignorant qui en blessant les arrêres du col, laissa la personne morte sur la place.

^a *Præf.*^b 51.

Il rapporte le cas de deux tumeurs fongueuses ^b au ventre, lesquelles il emporta : il y avoit dans l'une dix-huit & dans l'autre six onces d'une substance liquide, ces tumeurs étoient blanches, & leurs racines petites ; les bords en étoient renversez, & il en fluoit continuellement une humeur. Il donne un bon conseil à l'Operateur, il doit, dit-il, s'assurer si ce n'est point un aneurisme : ou s'il y a le moindre soupçon que c'en est un, il doit aussitôt employer le cautère. Quand le malade est effraïé de cette operation, il propose une autre méthode qui est de faire une ligature avec un fil de plomb, jusqu'à ce que la tumeur tombe ; mais si les racines sont larges & épaisses, & la tumeur d'une mauvaise couleur, il défend d'y faire aucune chose, de peur qu'elle ne soit cancéreuse. Pour ce qui est des cancers ^c, il croit que puisqu'ils ne sont jamais bien récents lorsqu'ils sont grands, il est inutile alors d'y rien essayer ; il n'en a jamais guéri aucun lui-même, ni vû personne qui y ait réussi. Vous voyez par là que quoique la Chirurgie de cet Ecrivain soit hardie, au point qu'on l'appelleroit cruelle

^c 33.

aujourd'hui, il prend bien garde cependant à ne pas jouer avec son Scalpel au hazard ; au contraire il a commencé par entendre toujours bien la nature du cas, & examiner la probabilité du succès, avant que de tenter l'opération dans aucune de ces maladies dangereuses.

Il traite de la circoncision ^a dans le cinquante-septième Chapitre, & dit qu'aucun Ancien n'en a parlé, & qu'il est le premier qui l'a imaginée & pratiquée. Ceci est une preuve certaine qu'il avoit non seulement oublié ce que Paul a écrit expressément sur cet article, & qu'il n'avoit pas vû Celse qui décrit au long la même méthode de cure dans le Phimosis ^b.

Il a nombre d'observations très-justes sur la maniere de délivrer à l'accouchement les femmes de leur enfant ou vif ou mort. Il rapporte un cas extraordinaire dont il a eu connoissance : Une femme ^c eut un enfant qui mourut dans l'uterus ; elle devint enceinte de rechef ; le second enfant mourut de même ; quelque tems après un abcès lui perça au nombril, & à son grand étonnement il en sortit non seulement du pus, mais encore des os. Après y avoir réfléchi, notre Auteur jugea que c'étoient les os du fœtus, & il en tira plusieurs ; cette femme vécut plusieurs années depuis, mais il lui resta dans cet endroit un ulcère qui fluoit continuellement. Quelque extraordinaire que paroisse cette histoire, elle est confirmée par plusieurs exemples semblables qu'ont vû nos Modernes ; il y a eu même un cas où non seulement la femme a été guérie, mais encore a eu un enfant depuis ^d. Il y a eu des cas où le fœtus n'a jamais été dans l'uterus ^e, mais a été ou dans l'ovaire, ou la trompe de Fallope ou la cavité de l'abdomen lui-même, de maniere que quelquefois les os se sont fait issue par l'anüs ou à travers les muscles au-dessus de l'os pubis.

Albucasis a encore un cas remarquable dans le Chapitre 86. d'un abcès à la cuisse qui caria l'os de la longueur de la main : toute la substance de l'os sortit peu à peu, & il se forma à la place un calus si dur, que l'homme put marcher fort bien après cela. Il raconte une histoire qui n'est pas moins singuliere, d'un homme qui dans une gangrène se guérit lui-même en se coupant entierement la main, sur le refus qu'Albucasis lui en avoit fait par la crainte qu'il ne mourût ou dans l'opération, ou peu après. Il rapporte cet exemple uniquement pour

A a ij

ALBUCA-
SIS.

^a 57.

^b 7. 25.

^c 76.

^d Vid. Phi-
los. Transact.
^e 87.

ALBUCA-
SIS.

faire voir ce qu'on peut entreprendre avec confiance dans ces cas de mortification : il observe très-à-propos que rien ne peut être plus utile à un Praticien qui a de la sagacité, que d'assister à autant de cas qu'il lui est possible, parce que cela lui fournit des idées pour l'occasion.

Il est plus ample & plus circonstancié que ne le sont ou Celse ou Paul dans la description de la paracentese aux hydropiques : il dit que l'Ascite est la seule sorte d'hydropisie où cette operation convienne ; il auroit pû ajoûter que cette operation est la seule méthode de cure pour cette maladie. Je crains que dans ce cas-là les remedes internes, quelques merveilles qu'on en dise, ne soient inefficaces, & qu'un honnête homme ne soit obligé de conseiller au malade de recourir de bonne heure à la Chirurgie qui seule peut apporter du remede par la paracentese.

Il semble que la nature ait indiqué cette route ; souvent dans une hydropisie on voit de l'eau sortir de quelque partie ou à l'occasion d'une plaie accidentelle, ou par la force même de l'eau qui crève la partie comme par maniere de crise, par exemple, au nombril & en d'autres parties de l'abdomen. C'est pourquoi cette operation est aussi ancienne qu'aucuns Memoires que nous ayons en Medecine. Hippocrate en fait mention plusieurs fois, il l'explique avec tant d'exactitude que les Modernes n'ont pû y ajoûter que très-peu de chose pour la rendre ou plus sûre ou plus aisée. Il décrit l'endroit le plus propre à faire l'ouverture : il donne la méthode pour la faire ; il décrit la forme du spathomele, instrument à deux tranchants qui doit être retiré après que l'incision est faite pour mettre dans le trou une cannule bordée d'une espee d'anneau, de façon qu'elle n'entre pas trop avant. Il rapporte enfin la maniere de l'y retenir, afin de bien évacuer l'eau. Ceci va au même but que l'instrument inventé par Barbette ou plutôt par Blockius, quoique ce premier ait voulu faire croire qu'une telle chose n'a jamais été en usage parmi les Anciens.

A l'égard de la maniere d'évacuer l'eau, il conseille d'entiter environ la moitié à la premiere fois, & ensuite chaque jour par intervalles une aussi grande quantité que le malade pourra le souffrir (ce dont on doit juger par le pouls & la respiration) jusqu'à ce que l'eau soit entierement épuisée. Celse dit que cette quantité doit aller environ à une hemine, quoi-

qu'à notre grand étonnement plusieurs de nos Chirurgiens Modernes assurent que la quantité de l'eau qui doit être évacuée par la paracentese, n'est marquée nulle-part. Il défend, comme le font les Anciens & presque tous les Modernes, de tirer toute l'eau en une seule fois, crainte de syncope & de mort; raison pour laquelle cette operation, quoique pratiquée de toute ancienneté, a été regardée generalement comme extrêmement dangereuse.

Si l'on peut ajouter foi à l'Histoire, de tels accidens sont certainement arrivez; il ne sera donc pas hors de propos d'en chercher la raison, afin de pouvoir mieux éviter le danger auquel cette operation est sujette, puisque d'ailleurs les Ecrivains en Chirurgie ne disent rien là-dessus. Fienus donne deux raisons (qu'il transcrit avec quelque petite variation de C. Aurelianus, quoiqu'il n'en dise rien) pour lesquelles il pense qu'il y a un si grand danger à soutirer toute l'eau à la fois. La premiere, parce que cette eau quoique non naturelle a une certaine chaleur & est remplie d'esprits qui étant tirez du corps soudainement, laissent les parties froides & sans vie. A cela on peut aisément répondre que les viscères de l'abdomen après l'évacuation de cette eau, ont autant de chaleur qu'ils pourroient en avoir dans l'état naturel: supposé même que quelqu'un des viscères pût être saisi de ce refroidissement imaginaire, on sçait par experience qu'il s'en faut beaucoup que les parties vitales pussent être affectées assez soudainement pour éteindre la vie sur le champ. D'ailleurs on trouve souvent par la dissection que le foie & la rate, deux des principaux viscères, ne sont pas endommagés dans cette maladie.

La seconde raison est de même nature que la premiere, c'est, dit-il, que l'eau dans un Ascite est *secundum quid*, ce sont ses termes, devenue naturelle, les parties ont été accoutumées de nager en elles & d'être nourries par elles: l'évacuation change leur état, & la mort suit de cette subite révolution. Ces argumens sont si précaires, & les consequences en sont si peu justes, que du premier coup d'œil on en voit la foiblesse. On peut dire la même chose de l'horreur du vuide dont il fait mention dans un autre endroit. Ce sont là tous les argumens que je trouve dans les Auteurs, de maniere que si l'on desire à ce sujet quelque chose de plus satisfaisant, il faut chercher

ALBUCA-
SIS.

ailleurs la raison des effets que produit quelquefois cette évacuation soudaine : & peut-être expliquerons-nous cela d'une manière assez raisonnable , si nous faisons attention à la façon dont se forme d'abord l'Ascite.

J'examinerai premièrement quelle part ont en cela les vaisseaux de sang ; leurs enveloppes sont tissées de telle manière , que par quelque cause que ce soit que le sang vienne à se ralentir dans son mouvement & à croupir dans les extrémités capillaires , alors les parties les plus minces s'échappent à travers les pores de ces enveloppes , se trouvent ainsi hors de la route de la circulation & n'y peuvent rentrer : plus cette cause agit long-tems & plus les vaisseaux se distendent , & plus les humeurs s'extravasent. On trouvera aussi par expérience , si l'on fait une ligature à l'aorte jugulaire d'un chien , qu'il en suintera une matière sereuse entre les integumens de la tête & les interstices des muscles du col. De même dans les muscles de l'abdomen , si on les presse trop ou qu'on y cause une obstruction , les parties les plus fluides du sang qui sont les sereuses , sont forcées à s'échapper au travers de leurs enveloppes , & croupissent dans la cavité du ventre. De même un schirre ou une obstruction dans le foie , la rate , le mesentere , &c. pourront produire cet effet , & l'on a souvent remarqué un Ascite succéder à des tumeurs dans le bas ventre , si bien que C. Pison qui a fait un bon usage de ses connoissances Anatomiques , dit que qui disséquera plusieurs corps hydropiques , trouvera qu'une tumeur est la cause ordinaire , pour ne pas dire l'unique , de l'Ascite. Cette maladie ne se forme pas pourtant toujours ainsi ; car , comme nous l'avons observé auparavant , on trouve souvent par la dissection les viscères sains dans un Ascite , de même que dans l'hydropisie du péritoine : c'est pourquoi il faut souvent chercher la cause de cette maladie dans la nature même du sang. La qualité que la plupart des Auteurs supposent au sang dans ce cas-là est une trop grande facilité à se fondre en serosité , ce qui lui permet de se glisser au travers des vaisseaux ; ce peut être là quelquefois le cas , mais la qualité contraire peut produire le même effet en rendant le sang plus sujet aux obstructions. Conséquemment à cela on trouve souvent qu'un Ascite est la suite d'une jaunisse , & que dans un Ascite le sang est souvent plus épais qu'il ne devroit être ; & l'on pourra

s'affurer davantage que c'est là le défaut le plus ordinaire du sang, par ce qui a été observé dans la dissection de corps hydropiques, particulièrement de personnes jeunes que les poulmons qui sont le premier instrument de la trituration du sang, sont généralement obstrués. On ne peut déterminer au juste les vaisseaux où cette humeur hydropique commence à se filtrer, sur-tout lorsque les viscères sont entiers, comme cela se trouve souvent, alors il est plus que probable que ce sont ceux de l'*Omentum* ou du peritoine. Hippocrate semble s'attacher à cette première partie, & son opinion a sans doute quelque fondement, car il est très-rare que dans l'Ascite les vaisseaux de l'*Omentum* ne soient corrodés, détruits & pourris: pour ce qui est du peritoine on voit chaque jour comment les glandes de cette membrane sont affectées en de tels cas. Un relâchement des enveloppes des vaisseaux du sang, une rupture des vaisseaux lactées ou lymphatiques produit le même effet que le trop grand épaisissement ou la trop grande division des parties du sang. Ainsi de quelque cause que cette extravasation provienne, il y a un continuel suintement des vaisseaux jusqu'à ce que la cavité du ventre soit remplie, ou au moins jusqu'à ce que l'eau par son poids & sa pression puisse fermer les vaisseaux, & occasionner un arrêt à l'effusion des humeurs. Il y a ainsi dans ce cas une perpétuelle communication entre les vaisseaux & l'eau extravasée, de manière que quand elle est soutirée de la cavité du ventre par une paracentèse, c'est la même chose que si la dérivation avoit été faite directement des vaisseaux eux-mêmes.

Pour revenir au danger que les Anciens ont appréhendé en évacuant toute l'eau à la fois; examinons la raison pour laquelle quelque évacuation que ce soit est dangereuse quand elle est excessive; & il n'y a pas d'exemple plus commun à ce sujet que ce qui arrive dans la saignée. Lorsqu'on tire une trop grande quantité de sang, par cela seul la force de protrusion devient moindre, en sorte que la vitesse diminuant, les parties restent plus attachées les unes aux autres. Par là le sang ne fournit pas une aussi ample sécrétion d'esprits, & le peu même qui s'en détachent, ne sont portés que faiblement dans les nerfs: & si l'on considère que les enveloppes des vaisseaux ne peuvent se contracter immédiatement elles-mêmes, de

ALBUCA-
SIS.

façon qu'elles ajustent leurs cavitez proportionnellement à la quantité des liqueurs qui y coulent, la velocity du sang sera moindre, puisqu'il coule dans des canaux plus larges : de cette lenteur du mouvement du sang & de cette cohésion de ses parties, suit la langueur & le défaut d'esprits, & même la mort si l'évacuation est excessive. J'ai choisi l'exemple de la saignée, parce que Celse lui-même pour montrer le danger qu'il y a d'ôter trop de sang à la fois, prend sa comparaison de l'opération qui se fait dans l'hydropisie ; & si cela a toujours lieu, dit-il, en soutirant l'eau dans les hydropisies, combien plus la règle est-elle vraie dans la saignée ? La raison est certainement la même dans les deux cas ; ce qui prouve encore plus particulièrement ce que nous avons avancé, c'est que dans de grandes tumeurs qui suppurent & où par conséquent la matière n'est plus renfermée dans ses vaisseaux ; si l'on tire trop à la fois de cette matière extravasée, on éprouvera les mêmes mauvaises suites, comme nous l'avons remarqué auparavant. Ainsi dans le cas présent lorsqu'on sous-tire l'eau en grande quantité par la paracentese, les pores des vaisseaux par lesquels l'humeur hydropique avoit accoutumé de se décharger étant vuidez & ouverts, laissent le passage libre à une plus grande éruption, puisque la pression de l'eau est beaucoup diminuée, laquelle pression servoit en quelque façon à restreindre les enveloppes des vaisseaux & à empêcher la serosité d'en sortir aussi abondamment qu'elle le fera sans cela. En emportant l'eau, les vaisseaux s'ouvrent davantage, & il en coule une si grande quantité d'humeurs dans l'abdomen, que cela peut produire la même alteration sur le sang & les esprits, qui arrive dans le cas de la saignée, comme nous l'avons expliqué. C. Aurelianus conseille un bandage après la paracentese, comme le meilleur moyen pour prévenir le retour de cette inondation hydropique ; il en parle deux fois ; & son usage, dit-il, est d'empêcher l'augmentation de l'enflure. La raison en semble fort juste, car plus le ventre est tenu comprimé, plus la pression sur les vaisseaux est grande, & moindre est par conséquent l'effusion de la serosité. M. de Litre recommande cette même méthode d'appliquer un bandage pour réunir promptement les parties après une paracentese dans une hydropisie du peritoine.

Le

Le raisonnement que nous avons fait sur la perte des Esprits, se confirma par les suites mêmes de l'opération, car c'est rarement sans danger qu'on la fait aux enfans. Galien dit qu'il n'en sçait qu'un seul qui en ait réchapé. Le relâchement dans les fibres des vaisseaux (inconvenient naturel à cet âge & qui paroît bien par la continuelle sueur à laquelle les enfans sont sujets) donne une issue trop aisée aux liqueurs; & si elle ne tue pas immédiatement en épuisant les esprits & en occasionnant des syncopes, elle fournit au moins un supplément d'humeurs qui renouvelle la maladie: c'est pourquoi Albucasis ne permet pas qu'on fasse cette opération sur des sujets si jeunes & si tendres. La même observation a lieu lorsque les vaisseaux sont trop foibles, ou que le sang n'a qu'un mouvement languissant (quelle qu'en soit la cause) comme cela arrive dans les personnes usées par des maladies ou par le grand âge. On voit par là clairement pourquoi Hippocrate veut que la paracentèse soit faite dans le tems que la force peut être de quelque secours. De même Albucasis défend de faire l'opération aux vieillards. Il est surprenant que lorsqu'on est assuré qu'il y a un vrai Ascite, qui est tel qu'il ne peut être guéri que par la paracentèse, on diffère pourtant si long-tems de faire l'opération, jusqu'à ce que ce remède qui étoit l'unique, devienne lui-même fatal.

ALBUCA-
SIS.

J'ai tâché de rendre raison de la syncope qui arrive souvent dans cette opération, parce que je ne vois pas que jusqu'ici on en ait trouvé de bonne. Je ne puis comprendre celle qu'en donne le Sieur Garengoet ^a, qui dit que lorsqu'on tire l'eau, le diaphragme descend dans le ventre. Comment le retour du diaphragme dans son état naturel peut-il causer une syncope? J'aurois pensé que plus il descend, plus il laisse au cœur & aux poulmons de liberté pour agir; ce qui semble le moyen le plus propre à prévenir la syncope. Ce raisonnement paroît aussi étrange que celui qu'il fait dans un autre endroit où ^b il dit que dans ce cas la respiration est difficile par l'inaction des muscles épigastriques, lesquels étant extraordinairement distendus, perdent leur ressort, & par conséquent ne peuvent plus contrebalancer l'action de leurs Antagonistes. Si j'avois quelque raisonnement à faire là-dessus, j'imaginerois que plus ces muscles perdent de leur ressort, plus ils sont

a 152.

b 157.

distendus & inactifs, moins les côtes doivent être poussées en bas, & moins le diaphragme doit être pressé en haut; & ainsi le thorax étant moins contracté, il semble que la respiration doit être d'autant plus libre. Je ne puis m'empêcher d'observer en passant combien souvent cet Auteur affecte sans raison de changer les termes de l'Art desquels se sont servis les Anciens: comme dans ce même article il appelle l'Anasarque une hydropisie par infiltration. Les Grecs & depuis eux jusqu'à nos jours tout le monde a regardé cette expression *Anasarque* comme très-propre & très-expressive pour donner l'idée de cette maladie; & je n'entens pas que ce mot d'infiltration, qui est de nouvelle fabrique & qui n'est d'aucune langue, porte avec soi aucune idée qui serve à faire mieux entendre comment cette hydropisie se forme.

Ce que nous avons dit de la communication entre les vaisseaux & la cavité elle-même de l'abdomen, doit être vrai, quand il arrive une syncope, & que la maladie a un retour après la paracentèse; car on ne sçauroit être assez déraisonnable pour penser que l'eau elle-même qui est extravasée, soit nécessaire pour soutenir la vie du malade. C'est pourquoi, supposé que les vaisseaux eussent assez de force pour recouvrer entièrement leur ton, & pour empêcher quelque nouveau débordement d'humeurs au travers de leurs enveloppes, il n'y auroit pas de danger dans la paracentèse à ôter toute l'eau à la fois; & il semble que ce soit là le cas de quelques personnes dont quelques Auteurs de Chirurgie parlent, en qui par une éruption casuelle l'eau s'est déchargée elle-même tout d'un coup & entièrement, sans pourtant qu'elles aient été en danger. Cela a du rapport avec ce qu'Acquapendente rapporte que cette méthode que pratiquoit toujours le téméraire Operateur *Horatio à Nursia* lui réussissoit quelquefois. Et il dit que comme cela arrive rarement, il ne peut y avoir dans l'Art de regles par lesquelles on puisse juger si la chose réussira ou non; c'est pourquoi il s'attache à l'opinion des Anciens, & conseille la méthode de tirer l'eau par degrez. Il faut que je remarque ici un passage important dans Acquapendente qui est une preuve & de son intégrité & de son jugement. Il dit que les deux seuls, à qui il ait fait cette operation, sont morts; l'un, parce qu'elle n'avoit été faite que lorsque le cas étoit de-

espéré, & l'autre, parce que la cannule fut arrachée mal-à-propos, & que l'eau se vuida subitement. Il ne doute pas cependant que l'opération ne pût réussir si l'on gardoit les mesures propres pour cela, & personne n'a donné de meilleures regles que lui à ce sujet. ALBUCA-
SIS.

Quoiqu'on ait pensé generalement qu'il y a un grand danger à décharger l'eau tout à la fois, la méthode de la sous-tirer peu à peu suivant l'ancienne maniere a ses inconveniens, surtout lorsqu'on n'applique pas le bandage; car sans la pression du bandage il n'est pas aisé d'arrêter un nouveau débordement, par les raisons que j'ai avancées: car pendant l'opération qui doit durer plusieurs jours, l'enflure ne s'affaïsse pas à proportion de la quantité des eaux déchargées, & cela sans doute à cause de celles qui surviennent. Ajoûtez à cela que souvent la cannule, qui reste ici du tems dans la partie, la blesse & y cause une mortification. Peut-être que comme le bandage remedieroit au premier inconvenient, de même un caustique appliqué devant que de faire l'incision remedieroit beaucoup à celui-ci; par ce moyen les lèvres de la plaie seroient moins sujettes à s'écorcher & à s'enflammer à l'occasion de cette cannule attachée à leur ouverture.

L'experience de nos tems nous a pourtant appris que la méthode de tirer toute l'eau à la fois peut réussir, méthode que le Docteur Mead a beaucoup cotribué à introduire parmi les Anglois, laquelle est devenue très-familier dans leurs Hôpitaux, & se pratique de même, dit le Sieur Garengot, dans ceux de Paris. Quand l'eau est enfermée, comme c'est frequemment le cas, dans la duplicature du peritoine, cette opération est d'autant moins dangereuse: on voit par l'Anatomie qu'à peine peut-il arriver aucun des accidens dont on a fait mention, les enveloppes des membranes sont rapprochées par le bandage & mises en situation de se réunir plus aisément.

Albucasis décrit chap. 93. une étrange maladie dont il avoit vû un exemple dans une femme d'un temperament si maigre, qu'on lui voioit sensiblement les veines, c'est une douleur qui passoit d'un endroit dans un autre. Cette femme lui montra sa main, il y apperçut une petite enflure qui étoit comme un gonflement d'une veine; dans une heure de tems cela glissa en haut

ALBUCA.
SIS.

un ver , monta au bras plus vîte qu'on ne le ſçauroit croire , & ſe remuoit comme du vif argent d'un endroit à l'autre. La douleur ſuiuoit les mouvemens de l'enflure ; dans moins d'une heure de tems elle fit tout le tours du corps juſqu'à ce qu'elle vînt à l'autre main. Il fut beaucoup étonné de la viteſſe dont elle changeoit ainſi de place , n'ayant jamais vû telle choſe que dans cette femme là. Il ne nous apprend pas ſ'il a donné ou non quelque remede en cette occaſion ; mais la méthode qu'il conſeille en pareil cas , ſur-tout ſi l'enflure eſt fort viſible & que la douleur ſoit grande , eſt de faire une incifion à la partie & d'appliquer le cautère.

a 94.

Il rapporte pluſieurs cas d'après ſa propre experience de bleſſures faites par des flèches, & il parle d'un grand nombre de cures conſiderables qu'il avoit faites lui-même ^a. Entr'autres il tira la pointe d'une flèche hors du nez d'une perſonne à travers le cartilage où elle avoit reſté cachée pendant quelque tems : la cure qui fut parfaite dura quatre mois. Il inferre de ce qu'il vit dans cette operation , combien eſt mal fondée l'opinion de ceux qui affirment que le cartilage du nez , ſ'il y arrive ſolution de continuité , ne peut plus être réuni.

b C. 95.

Il finit ſon ſecond Livre ^b en décrivant pluſieurs manieres de tirer le ſang des veines : il rapporte deux méthodes de les ouvrir en parlant de celles des bras. La premiere par ponction avec un inſtrument fait en forme de feuille de myrthe ou bien de feuille d'olivier , laquelle a l'extrêmité plus étroite & plus pointue : la ſeconde par ſection avec un couteau qu'il appelle *Alneſſil Phlebotomus Cultellaris* , & que Gui de Chauliac dit être la lancette ordinaire ; mais je croi qu'il ſe trompe ; car la figure qu'on lui donne ici eſt entierement differente. Les meilleurs Medecins , dit Albucasiſ , ſe ſervent de cette derniere. Il décrit les formes de ces trois inſtrumens. Pour ouvrir la veine frontale , il conſeille un autre inſtrument appelé *Fofforium* qui eſt comme la flamme dont ſe ſervent les Maréchaux , & ſur lequel on doit frapper pour lui faire pénétrer les membranes de la veine : cette maniere de ſaigner au front eſt meilleure , à ce qu'il penſe , que de ſaigner avec le *Phlebotomus* , & ſi l'on ſ'en fert , il faut prendre garde que l'extrêmité en ſoit large.

C'eſt ici , je croi , la premiere fois qu'il eſt parlé de quels

instrumens les Anciens se servoient en saignant. Il est vrai que Galien explique le μαχαίριον ὀξύβελές qu'Hippocrate recommande pour faire l'ouverture dans un empyème par le mot de φλεβότομον, instrument tel que celui dont on se sert pour la saignée. Il fait mention encore de celui qui étoit en forme de myrte, de même que du μαχαίρα ἀμφήκη à deux tranchans ; mais ces expressions signifient plutôt en general des instrumens incisifs, propres à ouvrir des tumeurs, &c. que des instrumens destinez en aucune façon à ouvrir la veine. Tel est le σμίλη ou σμίλιον des Grecs, c'est-à-dire ; le μαχαίριον σησοειδής, comme Galien le dit en interprétant Hippocrate : tel est aussi le σμίλη dont se servoit Hippocrate pour tirer le sang en scarifiant dans les ulcères : & tel est le scalpel de Celse ; quoique faite d'un autre mot, cet Auteur en parle comme de l'instrument ordinaire dont on se sert dans la Phlebotomie. On voit par ce qui a été dit sur la veine frontale, qu'on se servoit dans ce remède-là de la flamme d'Albucasis, & apparemment l'on s'en servoit aussi pour ouvrir les veines des bras, comme il semble le donner à entendre lui-même en répétant si souvent les termes de *percussio* ; Rhazés & Haly-Abbas se sont exprimez de la même maniere avant lui ; & Constantin l'Africain qui transcrit principalement ces Auteurs, mais qui a vécu avant le nôtre, décrit nettement, en traitant de la saignée, cette maniere d'ouvrir les veines du bras. Le terme dont il se sert est, *Ferire : venis feriendis, ne nervus percutiatur, ne os percutias*. Il semble aussi que Juvenal fait allusion à cette maniere de saigner au bras ; il se sert d'un mot qui a entierement le même sens.

—— *mediam pertundite venam*

J'ai aussi entendu dire qu'il n'y a pas long-tems que quelques-uns de nos Chirurgiens faisoient cette operation de cette même maniere. Le mot dont Celse se sert pour exprimer un instrument à saigner est *Scalpellus*. Constantin & tous les Auteurs de la Basse Latinité l'expriment par le mot de *Phlebotomus*, à l'imitation de C. Aurelianus & de Th. Priscien qui se servent du mot *Phlebotomare*. On ne peut pas dire si cet instrument avoit beaucoup de ressemblance avec la lancette dont le nom nous vient des François, comme selon Diodore de Sicile ils l'ont tiré eux-mêmes du λαγκία des anciens Gaulois.

ALBUCA.
SIS.

Lanceola dans sa propre signification n'est pas un mot qui remonte plus loin que le tems de Jules Capitolin. Je ne puis pas dire au juste combien il y a qu'on s'en sert pour signifier un instrument de Chirurgie; cependant on en peut, je crois, trouver des traces jusqu'à Guillaume de Bretagne qui vivoit en 1220. & qui a écrit l'Histoire de Philippe Auguste dont il étoit Aumônier. Cet Ecrivain nous parle de la *Lanceola*, & la distingue fort clairement du Phlebotomus qui sont deux instrumens differens dont on se servoit en ce tems-là. *Lanceola dicitur subtile ferrum acutum, cum quo minutores aliqui pungendo venam aperiunt in minutione. Aliqui cum Phlebotomo venam percutiunt, unde & Phlebotomia dicitur minutio.*

J'avois presque oublié de dire qu'Albucasis en parlant de l'extraction de la pierre de la vessie, est plus étendu & plus exact lorsqu'il décrit le petit appareil, que ne le sont Celse ni Paul. Il donne en particulier la méthode de faire l'opération aux femmes par incision. Les Grecs n'en disent rien à l'égard de ce sexe, & Celse est le seul entre les Anciens qui nous en donne une petite description; cependant je doute fort si Albucasis a jamais fait l'opération lui même: car il paroît évidemment par les termes dont il se sert, que dans ces tems là & dans le Pays où il demouroit alors, quel qu'il fût, on employoit rarement, ou peut-être jamais, un Chirurgien dans ces occasions. Il n'étoit pas permis de faire l'opération à une vierge, & les femmes vertueuses ou mariées ne se pouvoient résoudre à découvrir à un homme une pareille infirmité. Ainsi une Sage-femme ou quelqu'autre femme expérimentée sur les maladies de son sexe devoit d'abord examiner la malade; & quoiqu'elle prît l'avis d'un Chirurgien, & se fît donner les instructions nécessaires, il falloit cependant qu'elle fît l'opération manuelle elle-même, quoiqu'il y en eût très peu qui fussent capables de la bien faire. On nommoit ces femmes parmi les Grecs tantôt *Iareivas*, & tantôt *Maïas*.

La méthode qu'il prescrit est d'introduire le doigt dans le vagin, & en pressant sur la vessie avec la main gauche, de conduire doucement la pierre aussi bas qu'il est possible, depuis l'orifice de la vessie jusqu'auprès de la tubérosité de l'os* Ischion &

* *Fars inferior (ossum ilium) ἰσχίον sive os Ischii nominatur vel os coxendicis Celsi simpliciter coxa. Riolan. Comment. de Ossibus, Cap. 26.*

là de faire une incision sur l'endroit où l'on sent la pierre. Cette incision doit néanmoins être fort petite d'abord ; on doit ensuite introduire un fillet ; & si on sent la pierre , on doit agrandir l'incision à proportion de sa grosseur. Il paroît par cette description que le lieu de l'incision est plus bas que l'endroit où Celse prescrit de la faire ; à sçavoir , entre le passage de l'urine & l'os Pubis , *inter urinæ iter & os Pubis* , en commençant probablement depuis le vagin. Cela paroît encore évidemment par une autre circonstance ; car l'une des raisons qu'il donne de la difficulté de cette operation , difficulté beaucoup plus grande , dit-il , dans les femmes que dans les hommes , c'est que l'endroit où se fait l'incision est beaucoup plus éloigné dans les femmes de celui où est la pierre , & par conséquent demande une incision plus profonde , ce qui ne se peut faire sans que le danger en soit plus grand.

Brunus est le seul de tous les Chirurgiens Italiens qui transcrit de notre Auteur la méthode qu'il faut suivre dans cette operation ; mais quand même il auroit entendu l'endroit où Celse la décrit ; l'Anatomie nous convaincroit facilement que le passage qui conduit à la vessie est beaucoup plus court par ici. Car si on fait l'incision sur l'un des côtez du conduit de l'urine , l'instrument glisse immédiatement le long du vagin dans la partie antérieure de la vessie ; & si cette incision se faisoit au perinée , il n'y auroit point de différence d'un sexe à l'autre quant à la distance de la pierre.

L'endroit marqué ici pour l'incision par Albucasis est entièrement le même que celui où Frere Jacques , & après lui M. Rau avoient accoutumé de la faire , quoique je ne me puisse pas facilement persuader que ni l'un ni l'autre ait appris cette maniere de tailler de l'Auteur dont je parle ici.

On peut encore faire une remarque, qui est qu'Albucasis ordonne deux sortes d'incisions dont on doit se servir selon les occasions , comme faisoit M. Rau , pour arriver plus sûrement à la pierre. On peut faire l'incision à cet endroit sans blesser le vagin (faute que le Frere Jacques commettoit souvent) . On peut sur-tout éviter cet accident dans les filles qui n'ont pas eu de commerce avec les hommes. C'est pour cette raison sans doute que M. Rau remarque fort judicieusement que l'operation est bien plus difficile dans les femmes qui n'ont pas été

ALBUCA-
SIS.

I. 47.

dans l'inaction, ou qui ont eu des enfans : car alors le vagin étant beaucoup plus dilaté, il se rencontre bien plus aisément dans le chemin de l'instrument, & dans ce cas on voit bien qu'il faut nécessairement qu'il soit ouvert en deux endroits : ce qui doit pareillement arriver si on fait l'incision au perinée, & c'est à quoi Guillaume de Salicet prenoit garde ^a. Ainsi il est aisé de voir que cet endroit que propose Albucasis est le seul où il y ait quelque possibilité d'éviter le vagin.

Je trouve ici une chose fort remarquable, c'est que si dans l'opération il arrive qu'on coupe une artère, & que l'hémorragie jette dans l'embarras, notre Auteur conseille de ne pas aller plus loin, & de laisser la pierre où elle est. Il veut qu'alors on ne pense qu'à guérir la plaie, & après que quelques jours se seront passés, & que la plaie sera en bon état, on revienne à l'opération, & qu'on tire la pierre. C'étoit là la méthode de P. Franco ; il faisoit l'incision & tiroit la pierre le jour suivant ou quelque autre jour après. M. Ciprian faisoit ici la même chose à l'égard des hommes.

J'ai remarqué ci-dessus avec quelle hardiesse les Grecs faisoient les opérations de Chirurgie, hardiesse bien plus grande que n'a été celle des Romains. Les Grecs en pratiquoient qui pour la cruauté qu'on y a trouvée & la difficulté de l'entreprise, ont été prosrites par les Modernes. Mais si nous jettons les yeux sur Albucasis, & que nous le comparions soit avec Celse, soit avec Paul, nous le trouverons certainement l'Opérateur de tous le plus hardi. La seule lecture du Catalogue de ses opérations seroit capable de donner une espece d'horreur à quiconque n'auroit pas vû beaucoup de cette sorte de Chirurgie. Ce dont je m'étonne cependant, c'est qu'il n'ait pas dit un seul mot de la méthode que quelques Chirurgiens Arabes se font hasardés de mettre en pratique pour la pierre des reins, qui étoit de la tirer en faisant une incision à travers les muscles du dos. Il est certain, selon ce que Serapion & Avicenne en disent, que plusieurs pratiquoient cette méthode en ce tems-là. Il est vrai aussi que ces deux Auteurs croient cette opération extrêmement dangereuse, & qu'il est fort vraisemblable qu'elle ne peut être suivie que de la mort.

Je touche cet article en passant pour faire voir que dans ces tems-là il n'y avoit point d'opération, quelque douloureuse, difficile,

difficile ou même d'angereuse qu'elle fût qui ne trouvât des Chirurgiens assez hardis pour l'entreprendre, & des malades pour la souffrir. ALBUCA-
SIS.

Mais pour ce qui regarde le cas dont j'ai parlé, quelque chose qu'on ait jamais dit des suites funestes de ces sortes de plaies qui pénètrent dans le bassin du rein, nous le trouvons clairement détruit par ce sçavant homme feu M. Bernard dans l'histoire qu'il rapporte du Consul Hobson, à qui le fameux Dominique Marchetti a tiré à Padoue une pierre du rein, & qui néanmoins a vécu ensuite plusieurs années en parfaite santé. Le cas est décrit avec beaucoup d'exactitude, & les réflexions qui y sont jointes méritent d'être lûes. Nous trouvons dans ce même endroit qu'il est bien vrai que les Arabes parlent de cette operation, mais qu'ils croient aussi qu'il n'appartient qu'à un furieux ou à un Charlatan de l'entreprendre, & que Rouset a été le premier qui l'ait jamais conseillée serieusement.

Outre l'exemple cité ci-dessus, nous en trouvons encore un pour prouver que cette operation (la Nephrotomie) a été faite. C'est dans l'Histoire de France par Mezerai ^a, que nous voions le fait rapporté dans les termes suivans. « Les Docteurs de la Faculté de Medecine de Paris aiant appris qu'un Archer de Bagnolet qui souffroit beaucoup de la pierre, avoit été condamné à mort pour quelque crime, supplierent le Roy de leur accorder cet homme pour faire sur lui une expetience, & voir s'ils pourroient ouvrir le rein & en tirer la pierre; ils firent l'operation qui réussit très-heureusement, en sorte que cet homme vécut ensuite plusieurs années en parfaite santé. Ceci arriva sous le regne de Charles VIII. qui mourut en 1498. près de cent ans avant que Rouset écrivît, & lorsque la Chirurgie en France n'étoit encore, pour ainsi dire, que dans son enfance.

Tulpius s'imagine que le sentiment de Rouset est fondé sur ce qu'on a quelquefois remarqué que la pierre forme un abcès au rein, & s'ouvre ainsi un passage, comme elle fit effectivement dans l'occasion dont il parle. Hippocrate a fait mention de quelque chose de semblable; mais il est aussi probable du moins que Rouset s'est fondé dans ce qu'il en a dit, sur ce

^a Tom. 4. pag. 41. Edit. d'Amsterdam, 1682.

ALBUCA- même trait d'Histoire que nous avons rapporté , lequel sans
sis. doute avoit fait du bruit dans son Pays , & que lui-même rap-
porte d'après le Supplément de Monstrelet , quoiqu'il varie
dans une ou deux circonstances.

Quoique ces deux exemples (qui sont peut-être les deux
seuls dont les Histoires aient parlé ,) puissent à peine autoriser
cette méthode , cependant on en peut du moins conclure
qu'il n'est pas impossible que l'opération , toute dangereuse
qu'elle est , ne puisse réussir , & qu'on peut la permettre dans
des cas desesperez ; sur-tout si le chemin est tracé par un
abcès.

Les argumens que Rouset tire de l'Analogie méritent en-
» core de l'attention. Nous avons , dit-il , tout lieu de croire
» que la Lithotomie fut regardée d'abord comme une très-dan-
» gereuse opération , d'autant plus qu'Asclepiade & toute sa secte
» la rejetta comme une méthode très-pernicieuse : qu'Hippocrate
» de toutes les opérations de Chirurgie veut qu'on laisse celle-
» là à une sorte de gens qui en fassent leur unique profession.
En effet il est bien difficile de déterminer dans tous les cas ce
qui est impraticable dans la Chirurgie. Il y a des entreprises de
cette nature faites par les Anciens , lesquelles ont une si grande
apparence de hardiesse , que je ne doute nullement que nous
ne soions trop portez à les croire impossibles ; & cela unique-
ment parce que nous ne voions pas qu'on les fasse de nos
jours.

Voilà quels sont les differens caractères des plus célèbres
Medecins d'entre les Arabes. Je crois que j'ai rapporté plu-
sieurs choses qui prouvent qu'ils ont du moins perfectionné
quelque chose dans notre profession , & qu'ils ont ajouté des
Remarques en divers cas à ce qu'ils ont trouvé dans les
Grecs. Supposant néanmoins que cela ne fût pas tout-à-fait
véritable , il y a du moins une chose & même très-importante
dont je n'ai pas encore parlé , & que nous ne devons chercher
que dans ces mêmes Auteurs Arabes , c'est l'histoire de la pe-
tite Vérole : car depuis le tems d'Hippocrate jusqu'à celui où
nous sommes , il n'est jamais rien arrivé de si remarquable
dans la Medecine que la naissance de cette nouvelle & surpre-
nante maladie. Il est certain qu'on en peut rechercher l'origi-
ne dans leurs propres Auteurs , & plus haut même qu'on ne

se l'imagine communément, & qu'on pourroit remonter jusqu'à la fameuse époque de Mahomet au commencement du septième Siècle. ALBUCA-
SIS.

La Rougeole qui selon les apparences est née dans le même-tems que la petite Vérole, & qu'Avicenne appelle avec assez de raison *Variola Cholericæ*, est regardée par ces Auteurs comme lui appartenant de si près qu'ils traitent généralement de toutes les deux ensemble, comme si la plus grande renfermoit toujours la moindre. C'est une maladie qu'on ne peut pas douter qui ne fût absolument inconnue aux Grecs, quelque chose que certains Modernes aient dit pour prouver le contraire. Elle a paru en premier lieu parmi les Arabes, & les Mahometans sont ceux qui en ont donné les premières descriptions. C'est une maladie si extraordinaire dans ses symptômes, si régulière dans son cours, & à laquelle le genre humain est si généralement sujet, qu'il seroit à souhaiter que M. le Clerc nous eût donné du moins quelque petit abrégé de ce que ces Auteurs originaux en ont dit; sur-tout puisqu'il est vrai que nous trouvons une description exacte de cette maladie, même dans son enfance, & la méthode de la traiter fort clairement expliquée dans tous leurs Ouvrages.

Le seul Traité de Rhazés intitulé *Discours sur la Peste* peut nous faire voir parfaitement quelles étoient leurs idées sur cette maladie, & nous montrer qu'ils n'ignoroient point du tout la différence qu'il y a entre l'espece qu'on nomme *Discrete*, & celle qu'on nomme *Confluente*.

Selon les Histoires les plus anciennes que nous ayons de la petite Vérole, nous trouvons qu'elle parut d'abord en Egypte du tems d'Omar successeur de Mahomet; puisque les Grecs n'en avoient aucune connoissance, il falloit que les Arabes l'eussent apportée de leur propre pays, & peut-être l'avoient-ils eux-mêmes reçue originairement de quelques autres régions Orientales plus éloignées. Car leurs plus anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie qui fût nouvelle & dont on pût trouver l'origine en ne remontant qu'à très peu d'années. Mais comme ces Peuples étendirent leur Religion & leur Empire dans moins de trente ans, il en fut de même de cette maladie jusques-là inconnue aux Peuples qu'ils avoient conquis; & elle ne se répandit pas seulement dans toute l'Egypte,

ALBUCA-
SIS.

mais encore dans la Syrie , la Palestine & la Perse , & fort peu après le long des côtes d'Asie , dans la Lycie & dans la Cilicie ; & enfin au commencement du siècle suivant on la vit s'étendre dans les Provinces maritimes de l'Afrique , & même bientôt après passant la Méditerranée se jeter dans l'Espagne.

Nous voilà à présent dans un nouveau point de vue que nous offre la Médecine , je ne ferai néanmoins qu'un récit fort abrégé de tout ce que je trouve sur cette matière dans les Auteurs de cette Nation , & particulièrement dans Rhazés le plus ancien & le meilleur de tous , & le premier , comme il le dit lui-même , qui ait écrit aucun Traité sur ce sujet avec tant soit peu de clarté ou d'exactitude.

Pour suivre sa méthode je dirai que comme le mal avoit été jusqu'alors inconnu , il lui a donné une cause absolument nouvelle , & impraticable jusques-là en Médecine , à sçavoir une sorte de contagion innée. Cette contagion est une espèce de levain dans le sang , semblable à celui qui est dans le vin nouveau , lequel levain fermente & se purifie après cela ou plutôt ou plus tard , en rejetant hors de soi les matières peccantes par les glandes de la peau , ce qui est une hypothèse que plusieurs Modernes ont depuis appliqué avec assez peu de fondement à toute sorte de fièvres en général. Il suppose que ce levain vient de la mère dans la matrice , ce qui fait que tout le monde est si universellement & si également sujet à cette maladie. Elle est beaucoup plus épidémique dans le Printemps & en Automne , particulièrement si l'Hyver a été chaud , ou l'Été plus vieux.

Les enfans & les adultes y sont les plus sujets ; les vieillards en sont rarement atteints , à moins que la saison ne soit fort contagieuse. Les gros corps dont les chairs sont molasses , qui abondent en humeurs , qui ont souvent fait des excès de vin , ou qui se sont trop accoutumés à user du lait en quantité , prennent l'infection beaucoup plutôt que les autres ; mais ceux qui sont naturellement secs & d'un temperament bilieux sont plus sujets à l'espèce qui attaque avec le plus de violence. Le Traducteur Grec qui a traduit sur le Syriaque , qui étoit probablement la Langue dans laquelle Rhazés a écrit , donne à cette sorte de petite vérole un nom tout-à-fait inconnu qui est *Ευλογία* , & qui , à ce qu'il nous dit , répond au terme Syriaque

Chassé. Il est vrai que ce mot dans cette Langue-là aussi-bien que dans l'Hebreu & dans l'Arabe signifie Εξανθήματα, une pustule inflammatoire ; c'est pourquoi N. Machelli qui nous a donné une élégante Traduction du Grec, rend assez proprement ce mot là par le mot *Incendium*, mais le Grec, dit-il, se sert de Ευφρορία. Allons encore un peu plus loin, & supposons qu'il faille lire Εμφρορία, le sens de l'Auteur n'en souffrira nullement, & il n'y aura que très-peu de variation dans la maniere de lire.

ALBUCA-
SIS.

Les symptômes qui précèdent cette maladie sont une fièvre aigue, un mal de tête fort violent, de grandes douleurs dans le dos qui en sont en particulier un signe indubitable ; la peau paroît fort sèche ; on est appesanti ; on a de la peine à respirer ; les yeux deviennent rouges ; on sent des picotemens par tout le corps ; on est agité durant le sommeil de songes effraians, on bâille, on s'étend ; on sent des battemens & de la pesanteur à la tête, enfin on a des maux de cœur continuels avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos sont violentes, les maux de cœur insupportables, si l'inquiétude & l'ardeur se répandent par tout le corps, si la couleur est haute & enflammée, sur-tout autour de la gorge, ce sont des signes d'une mauvaise espece.

Il nomme les pustules ^a tantôt *sublimia* qui sont sans doute les discrettes & qui s'élevent en pointe, & tantôt *luta* larges & plates qui sont les confluentes.

^a Ad Al-
manz. 10. 3.

Plusieurs de ces symptômes sont communs à la rougeole. Si la chaleur est plus forte ^b, la difficulté de respirer & l'oppression extrêmement violentes, & particulièrement s'il survient une toux & une demangeaison aux oreilles & au nez, ce sont là plutôt des signes de cette dernière maladie qui est plus dangereuse que la petite vérole elle-même.

^b Division
lib. 1. 159.

Notre Auteur s'étend beaucoup lorsqu'il parle des différences & des pronostics de la petite vérole. Si, dit-il, l'éruption se fait aisément, que les pustules viennent bien à maturation, & que la fièvre cesse, il n'y a point de danger ; mais si après l'éruption la fièvre continue encore, c'est tout le contraire. On peut juger que l'espece est la plus favorable lorsque la respiration est aisée, le pouls réglé, la tête dégagée, & que le malade peut prendre de la nourriture & dormir.

ALBUCA-
SIS.

Lorsque les pustules qui contiennent une matiere blanche, sont larges, distinctes, en petit nombre, & qu'elles viennent à maturation sans beaucoup de fièvre, ou quand même elles seroient en grand nombre & confluentes en quelques endroits, si nonobstant cela elles sont pour la plupart larges, & qu'elles continuent leur cours doucement, de sorte que les forces du malade n'en soient point diminuées, & qu'il n'y ait ni oppression, ni chaleur immodérée, on ne doit pas regarder cette espece de petite vérole comme une des plus mauvaises. Mais si les pustules sont pressées & cohérentes, de sorte que plusieurs n'en fassent qu'une en se confondant; si la circonférence des grains unis en forme de grappe est fort grande; si elles sont comme de la graisse ou du suif; si elles se répandent comme des herpes, ou ce qu'on appelle *Formica*, ce qui corrode la peau, l'ulcère & la contracte, si les pustules s'élevent comme des verrues, & qu'elles ne contiennent point de matiere, on doit conclure de tout cela que c'est une espece très-maligne, particulièrement lorsqu'après l'éruption elles ne font pas des progresz favorables, & que le malade n'en est pas soulagé. De même si la fièvre augmente après l'éruption de l'humeur, c'est un fort mauvais signe, & si des pustules nouvelles viennent à fortir, ce qui arrive quelquefois, cela marque une grande plenitude d'humeurs.

L'espece est bien meilleure lorsqu'elle n'est pas accompagnée de grandes rougeurs; mais s'il y a beaucoup de pâleur, elle est dangereuse. Si l'éruption se fait le premier jour de la maladie, cela marque trop d'impetuosité dans les humeurs; si elle n'arrive que le troisième jour, leur mouvement est plus modéré & plus languissant; si cela n'arrive qu'aux jours de crise, par où je croi qu'il entend le quatrième & le septième jour, la maladie est encore moins dangereuse.

Si le malade sent une grande douleur à quelque partie, que cette partie devienne verdâtre ou noire, & que les forces manquent, c'est un signe fatal. Si les pustules sont fort petites & dures, de couleur violette, verte, d'un rouge foncé ou de couleur noire, & qu'elles ne viennent pas à maturation, c'est un fort mauvais présage. Si elles continuent dans cet état durant tout le cours de la maladie; si la fièvre ne diminue pas, & qu'elle soit accompagnée de syncope, de maux de cœur ou

palpitations , on n'en doit rien attendre qu'une prompte mort. Voilà ce que dit notre Auteur quant aux symptômes de cette maladie & aux differens jugemens qu'on doit former sur l'évenement. ALEUCA-
SIS.

La cure vient ensuite ; mais pour en juger plus sagement nous devons toujours avoir devant les yeux que Rhazés a vécu & a écrit dans l'ardent climat de la Perse. Il saigne d'abord, ou applique les ventouzes même aux enfans : & si les symptômes sont violens , il saigne jusqu'à la syncope ; s'ils sont plus moderez , il modere aussi la quantité de sang. Si la veine du bras ne se peut pas trouver aisément , on peut ouvrir la Poplitée. La chambre doit être tenue fraîche , & tout le régime de vivre consiste à user de choses rafraîchissantes. La tisane doit être la nourriture , & pour remedes on doit principalement user des Trochisques de *Spodium* qui est un bon absorbant , de jus de grenades & d'autres plantes acides & astringentes. La regle qu'on doit observer dans ce régime rafraîchissant , c'est de le proportionner à l'ardeur plus ou moins grande de la maladie , & de le ménager avec tant de moderation qu'on n'éteigne pas la chaleur naturelle. Il commence par l'eau glacée , jusqu'à ce que le malade vomisse , & sue ; ensuite il lui fait recevoir des vapeurs d'eau chaude. Il assure que cette méthode est la plus efficace pour faire sortir les pustules. Ainsi pour précaution , il ordonne qu'on se fasse saigner , qu'on se réduise à une diete acide & la plus rafraîchissante , qu'on use de verjus & de salade , qu'on se baigne , & qu'on boive souvent de l'eau glacée.

Il donne un remede composé d'Acides & de *Spodium* fort en vogue parmi les Indiens ; ils assuroient , à ce qu'il paroît , que quiconque en useroit n'auroit pas en tout dix pustules. Si le ventre est resserré , il faut le tenir libre par le moien de quelques infusions qu'on doit prendre deux fois par jour. Cela rendra encore le nombre des pustules bien moindre , & on le doit faire sur tout si le mal est violent. Après l'éruption , il faut éviter les purgatifs violens , particulièrement vers le tems de la crise , de peur de jeter le malade dans une dysenterie : & l'on doit toujours empêcher toute sorte de flux trop abondant.

Si l'on a obmis de faire saigner le malade au commence-

ALBUCA- ment, il faut tâcher de le faire suer doucement, pour aider
SIS. l'éruption. Si le malade sent de l'ardeur, & que les pustules ne sortent pas bien, on doit le faire user d'une décoction de figues, de raisins, de lentilles, &c. Si le mal est léger, qu'il n'y ait pas beaucoup d'oppression, & que la petite vérole soit bien sortie, on ne doit pas donner beaucoup de rafraîchissans, de peur de retarder l'éruption, mais il faut continuer l'usage de la décoction, & y ajouter un peu de Safran, &c. Lorsque les pustules sont toutes sorties, il faut faire recevoir au malade les vapeurs de l'eau. Pour délaïans il faut se servir d'eau d'orge, de Grenades, de Melons, & autres semblables liqueurs tempérées. Toute autre chose qui dissoudroit davantage les humeurs, seroit moins utile, sur-tout dans la rougeole.

Si l'oppression est fort grande, & prête à causer la syncope, on prendra le bain d'eau froide, & on usera de frictions, pour faire sortir la rougeole. Mais il faut bien prendre garde qu'il ne se fasse pas une trop grande dissolution des fluides, & que la sueur ne soit pas trop abondante. Après le cinquième jour, en comptant le jour que le malade a été attaqué, si les pustules ne sortent pas, il faut user de remèdes qui les fassent sortir. Cependant il faut toujours agir avec circonspection, & avoir égard aux symptômes, particulièrement à la fièvre, dont on jugera mieux que d'aucune autre manière par la respiration & par le pouls. Mais si les pustules sont dures, raboteuses comme des verrues, & que le malade soit abattu, c'est en vain qu'on penseroit à en tenter la maturation; on ne viendra jamais à bout de la procurer; cet état est funeste.

Les Opiates sur-tout sont excellentes lorsque le malade ne peut pas dormir, ou qu'il a une diarrhée, qui arrive ordinairement sur la fin de la maladie, sur-tout lorsque c'est de la plus mauvaise espèce qu'on est attaqué. On ne doit pas purger devant la crise; mais s'il en est besoin & que le corps soit sec, il le faut faire dès le commencement, & avant que le mal décline; d'abord pour abattre la chaleur & diminuer le battement que le malade sent dans la tête; & ensuite pour décharger la nature de son fardeau, & emporter avec lui la matière morbifique. On peut juger de la nécessité de recourir à ce remède soit avant soit après la saignée par la constitution du

du corps ; comme par exemple s'il est foible , & cependant bouffi & rempli d'humeurs ; s'il y a une espece de fièvre lente & cachée , & si le pouls est unduleux. Dans ce cas il vaut mieux purger ; mais si la bouche est amere , s'il y a vomissement & grande inflammation , si la gorge est si embarrassée qu'il y ait danger de suffocation , il faut saigner. Les autres avis qu'il donne soit pour les gargarismes , les collyres , &c. soit pour prévenir les ulcères ou les marques que cette maladie pourroit laisser , &c. sont fort circonstanciés.

Telle est la description que Rhazés donne de la petite vérole. On peut dire qu'elle est fort fidele , quoiqu'il n'entre pas dans toutes les plus petites circonstances ; on l'a crû même si complete pendant plus de cinq cens ans , que les Auteurs qui ont écrit ensuite y ont à peine rien ajouté. Mais enfin on en est venu à present jusqu'à distinguer les differents periodes de cette maladie , & à observer même les jours dans chacun de ces périodes avec la derniere exactitude. Cependant depuis ce tems-là jusqu'au nôtre , quoique les Auteurs Modernes soient descendus dans un détail plus exact des signes & des symptomes qui accompagnent cette maladie , nous voions dans notre Auteur , quant à ce qui peut regarder la pratique , le fondement de tout ce qu'ils ont écrit. J'en vais donner quelques exemples.

Les Arabes ont parfaitement bien marqué les deux especes de petite vérole , & la difference qu'il y a entre chacune d'elles & la rougeole. Ils ont non seulement décrit les especes régulières , mais ils ont aussi parlé des anomales. Ils ont aussi observé ces cas où de nouvelles pustules succedent aux premières.

Dès le commencement , & même quelque tems après l'éruption , ils prescrivent les évacuations tant par la saignée que par la purgation. Ils étoient persuadés que le bon ou le mauvais succès de la maladie dépendoit si fort de la maniere dont on traitoit le malade aussitôt qu'il étoit attaqué , ou tout au moins dans les premiers jours , qu'on voit qu'ils sont extrêmement exacts & soigneux à l'égard du régime , lequel selon ce qu'ils ordonnent , doit être fort rafraîchissant comme étant le plus convenable pour le climat brûlant où ils vivoient. Il n'y a point de doute que cette méthode n'eût de bons fon-

ALBUCA-
SIS.

demens , quoique d'autres l'aient suivie d'une manière ridiculement scrupuleuse , & qu'on l'ait même poussée plus loin parmi des Nations où ni la nature du mal , ni la température de l'air ne la demandoient.

Il n'y a pas eu jusqu'à notre Compatriote Sydenham , qui n'ait porté les choses jusqu'à l'extrémité là-dessus dans les premières éditions de ses Ouvrages. Mais il a eu la sagesse de retracter dans la suite beaucoup de ce qu'il avoit dit auparavant ; & de revenir à une méthode plus modérée , comme étant sans contredit plus conforme à la raison & à la température de notre Isle.

Nous pouvons remarquer que toute la conduite des Arabes pour ce qui regarde soit le régime , soit les remèdes dans ce période de la maladie , consiste à détremper , ce qu'ils croient être le moyen le plus efficace de produire une éruption bénigne , & d'empêcher que les pustules ne rentrent ; car quant à ce dernier article , quelque rafraîchissant que fût en general leur régime , ils ne faisoient aucun scrupule de donner des cordiaux actifs , lorsque la nature sembloit demander d'être assistée , ou lorsqu'ils apprehendoient que les pustules ne vinssent à s'affaîsser.

C'étoit pour la même fin que lorsqu'il y avoit un désordre considérable & trop de fermentation dans les humeurs , ils avoient recours aux remèdes calmans , & lorsqu'il paroissoit quelque symptôme terrible qui empêchoit les pustules de venir à maturation , ils avoient recours à ce souverain & divin remède l'Opium , remède dont ils se servoient souvent dans ces occasions , quoique Sydenham paroisse avoir été le premier qui nous ait donné la première idée de cette pratique parmi nous.

On trouvera ici que sur le déclin de la maladie , après que la nature s'est déchargée autant qu'elle a pû , & qu'elle est prête à succomber sous le poids de la matière morbifique , ils prenoient les moyens les plus propres pour la secourir par art. C'est pourquoi ils nous enseignent à nous servir tant de la saignée que de la purgation dans ces cas d'extrême nécessité.

Je n'ai remarqué dans ces Auteurs toutes ces choses qui regardent la petite vérole , que comme Historien. Je ne veux pas pénétrer plus avant dans cette matière pour le présent ;

mais je laisse à Monsieur Mead toutes ces recherches; à lui, ^{ALBUCA-}
dis-je, qui entend parfaitement cette matiere, & qui, j'espere, ^{SIS.}
fera part au Public des observations qu'une connoissance parfaite des anciens Auteurs, jointe à la plus heureuse comme à la plus étendue de toutes les pratiques, puisse présenter à l'esprit.

C'est ici que je finis l'Histoire des Auteurs Arabes. J'ai peur que quelques personnes ne la trouvent trop longue, & que d'autres ne la jugent pas assez importante ou assez nécessaire à sçavoir pour être communiquée au Public; mais pour parler avec équité de leur caractère & de leur mérite, je dirai en general, que quoiqu'ils ne soient presque pour la plupart que des Copistes des Grecs, nous leur avons l'obligation de certains progresz qui ont été faits dans la Medecine.

D'abord il est certain qu'ils furent les premiers qui introduisirent des préparations chimiques dans la pratique de la Medecine. Il est bien vrai que ces préparations étoient en très-petit nombre; & il ne paroît pas que les progresz qu'ils firent dans la Chimie fussent fort considerables; car outre les préparations que j'ai rapportées de Rhazés, il n'y a que Mesue qui a compilé un Dispensaire, & Bulcasem qui a écrit en Espagne dans les derniers tems, qui fassent mention de quelques autres préparations, & encore ne montent-elles pas à plus de six.

L'Anatomie ne se trouve pas avoir été en aucune maniere perfectionnée parmi eux. La Chirurgie y est restée sur le même pied, & ils ne l'ont pas poussée plus loin que les derniers Grecs n'avoient fait, jusqu'au tems d'Albucasis qui a porté cet Art jusqu'à un degré de perfection fort considerable. L'Histoire nous apprend aussi que la Chirurgie dans ce siècle commença à se separer des autres branches de la Medecine plus qu'elle n'avoit fait dans les précédents, & qu'elle s'érigea en Profession particuliere & distinguée des autres, ce qui donna sans doute à ceux qui l'exerçoient, beaucoup plus de tems & d'occasions de se rendre habiles.

Ils ajoûterent beaucoup à la Botanique & à la Matiere Medicinale par l'introduction de plusieurs drogues nouvelles, particulièrement des aromates qu'ils tiroient des Pays Orientaux. On en peut voir un Catalogue dans Garcias du Jardin &

ALBUCA-
SIS.

dans Ch. Acoſta; & comme elles ſont en fort grand nombre; auſſi y en a-t-il pluſieurs qui ſont d'un uſage conſiderable en Medecine, ſur-tout la claſſe entiere des plus doux purgatifs. Il faut auſſi leur faire la juſtice de dire à ce ſujet, qu'ils n'ont pas ſeulement décrit des plantes nouvelles, mais qu'ils ont auſſi découvert des vertus dans les anciennes: vertus qui étoient abſolument inconnues aux Grecs.

À l'égard de la Pharmacie, les Arabes y ont apporté les premiers l'uſage de l'or en feuille & de l'argent; mais nous pouvons remarquer une choſe aſſez particuliere, c'eſt qu'ils étoient beaucoup plus réſervez à ſe ſervir des métaux en applications exterieures, que ne l'avoient été les Grecs leurs maîtres. Ils ſont les premiers qui ont trouvé la maniere d'extraire le ſucre par coction, & auſſi la méthode de faire les ſyrops: ces deux choſes nouvelles ſont d'un grand uſage pour faire le mélange des remedes compoſez, & ſont préférables en divers cas au miel dont les Grecs étoient obligez de ſe ſervir ſi fort. Ils ont décrit en conſequence les formules de beaucoup de compositions, pluſieurs deſquelles, telles particulièrement que les pilules & les electuaires ſont encore dans nos Diſpenſaires.

Malgré cela Guy-Patin un des derniers de leurs ennemis declarez avec ſa maniere dure qui lui étoit naturelle, tombe ſur eux avec furie, & dit que tout ce qu'il y a de bon en eux eſt pris des Grecs. Pour moi je croi qu'il en dit plus là qu'il n'en auroit pû prouver. N'y a t-il donc rien de bon dans tout ce dont j'ai fait mention? Les obſervations qu'ils nous ont laiffées touchant la *Spina ventroſa*, la petite vérole, & quelques autres maladies, ne ſont-elles d'aucun uſage? La Chirurgie d'Albucasiſ ne mérite-t-elle aucune eſtime? Il s'emporte contre les Arabes de ce qu'ils ont été les ^a inventeurs de la Pharmacie compoſée; mais s'il avoit conſideré les Grecs dans ce point de vûe, il auroit trouvé, je croi, dans Galien & dans ceux qui ont écrit après lui, autant de remedes compoſez d'autant d'ingrédiens: même il ſ'en faut ſi fort que les Arabes aient été ou les inventeurs ou les ſeuls qui aient ſoutenu l'uſage des remedes compoſez, qu'un de leurs Anteurs fait tant de cas des remedes ſimples, qu'il les préfere dans toutes les maladies, & remarque que trop de multiplicité dans la composition des

^a Lettres à
M. Spon. 30.

remedes n'est qu'un vain travail ^a. Cependant la bile de Patin ^{ALBUCA-}
s'échauffe tellement sur ce sujet, qu'il ne déclame contre le ^{SIS.}
sucre & les syrops, que parce que c'étoit les Arabes qui les ^{a Alfabar-}
avoient mis en usage. Il les blâme injustement d'avoir intro- ^{rar. Theor.}
duit les remedes chauds & les eaux cordiales ; car on ne trou- ^{Fr. 15.}
vera pas dans tous leurs Ouvrages une seule eau cordiale
forte. Mais la passion de cet Auteur égare souvent son ju-
gement, sur-tout quand il donne des caractères : on trou-
ve un exemple de cela dans ce qu'il dit de Riviere, à cause
que Patin avoit eu quelque dispute avec l'Université de Mont-
pellier, & que Riviere y étoit Professeur, il ne le regarde que
comme un fieffé Charlatan : de même aussi aiant eu quelque
dispute avec M. Goris, il dit qu'il n'avoit pas le sens d'une bête
brute, quoiqu'il eût écrit un Livre intitulé *Definitiones Me-*
dicae. Il décrie avec la même vehemence l'Antimoine & le Ki-
nakina, remedes qu'il semble avoir peu connus, & dont l'ex-
perience a prouvé souvent l'utilité lorsqu'ils ont été donnez
avec discernement. A l'égard des remedes composez qui sont
le principal objet de ses plaintes, quoique la composition en
soit multipliée sans nécessité & sans jugement quelquefois, je
ne vois cependant pas de raison pour les exclure tous entiere-
ment. Car quoique je ne pense pas qu'on puisse calculer exac-
tement les vertus d'un remede composé par les qualitez pro-
portionnelles des Simples qui y entrent, comme auroit voulu
faire Alkindus, cependant il doit résulter du mélange une cer-
taine vertu qu'on n'auroit pû trouver dans aucun des ingrediens
separément. Le Mithridat & la Theriaque d'Andromache ont
été en usage depuis près de deux mille ans, & sont encore esti-
mez à present par les Juges les plus capables : cependant si
on venoit à les examiner en détail, on seroit bien embarrassé
de déterminer par quelle raison on y a mis telle ou telle dro-
gue, & comment elle ajoûte quelque degré d'efficacité au re-
mede. L'usage & la méthode de la composition des remedes
sont aussi anciens au moins qu'Hippocrate, qui se servit plus
qu'on ne l'imagineroit d'abord, de ces sortes de remedes,
quoiqu'il ne les chargeât pas d'un si grand nombre d'ingrédiens
que ceux qui lui ont succédé. Cette maniere de mêler les Sim-
ples devint si fort en vogue, qu'environ deux cens ans après

ALBUCA-
SIS.^a Galen.
Compos. Medic. v. 1.^b *Method. Medic.* 5. 6.^c 216.^d 238.

Mantias disciple d'Herophile & Heraclide de Tarente ^a écrivirent des Traitez exprès sur les regles & la méthode pour les composer ^b. Actuarius cite un antidote d'Hippocrate qui consistoit dans un mélange de différentes choses, & pour lequel les Atheniens lui firent present d'une Couronne: remede, dit-il, qui est efficace en plusieurs cas. M. le Clerc ^c suppose que ceci est un artifice de ce Grec qui controuva, à ce qu'il croit, cette fable pour faire mieux estimer son remede sous un aussi grand nom; mais je ne vois pas que cette remarque soit bien fondée: car outre ce dont nous avons fait mention auparavant & pour ne pas parler d'un autre remede dans le même genre rapporté sous le même titre par Myrepsus ^d, si on examine Celse qui a fort bien entendu Hippocrate & qui l'a constamment copié, on trouvera parmi les antidotes *Acopa & Catapotia* remedes aussi composez que ceux dont j'ai parlé, ou autant au moins qu'aucun qui ait été décrit par les Arabes. Quoiqu'il en soit, quelque absurde que puisse paroître la composition de certains remedes, il est pourtant sans doute quelquefois raisonnable, convenable, & même nécessaire de s'en servir. Nous voions que la nature suit la même méthode, mais d'une maniere bien plus parfaite: comme dans les eaux minerales; en voulant l'imiter on ne laisse pas par un procedé chimique d'incorporer tellement de simples substances, qu'il en provient un troisiéme corps entierement different de chacune d'elles dans ses effets: on peut aussi faire un remede d'une nature toute contraire en changeant seulement les proportions des mêmes ingrediens, & cela non seulement par le secours du feu, mais aussi par la simple voie de la composition qui est la trituration. Ceux qui sont habiles en Pharmacie, & qui ont de la pratique, sentent bien comment les mêmes drogues differemment combinées, suivant que le cas le demande, sont plus convenables & plus efficaces. C'est pour cela qu'il paroît que les Arabes aussi-bien que les Grecs ont conseillé dans des cas particuliers, ou au moins dans certaines circonstances particulieres de ces cas-là de se servir de remedes composez.

Pour finir sur ce sujet à l'égard de la partie pratique, quoique je doute qu'on puisse donner aux Arabes la gloire d'avoir beaucoup inventé, cependant on peut remarquer qu'ils n'ont pas laissé de s'écarter des Grecs dans quelques cas particuliers:

par exemple , leur maniere ordinaire de purger n'étoit pas à ^{ALBUCA-}
beaucoup près si rude que celle des Grecs ; & outre qu'ils se ^{SIS.}
sont servis de remedes qui , comme on l'a insinué , sont plus
doux , ils ont aussi diminué les doses des anciens remedes lorsqu'ils les ont ordonnés ; pratique qu'on peut soutenir en plusieurs cas avec raison. On peut faire la même reflexion sur la saignée qu'ils n'ordonnoient jamais si forte que les Grecs. La méthode des Grecs de saigner jusqu'à défaillance dans des maladies qui demandoient une subite révulsion , comme les hémorragies , les inflammations , &c. étoit très-raisonnable ; mais comme il est naturel de donner dans les extrêmes , peut-être y avoit-il d'autres cas où ils suivoient cette méthode avec trop de facilité & sans nécessité. Ainsi si les Arabes ont penché du côté opposé , on doit plutôt les louer que les blâmer de s'être écartez en cela de l'ancien usage.

On voit combien ces Auteurs ont été maltraitez par cette absurde controverse , sçavoir si l'on doit saigner dans la pleurésie au côté direct ou au côté opposé ; sur laquelle dispute tous les Medecins d'Europe au commencement du quinzième siècle ont extravagué. Il paroît que les Arabes suivirent l'opinion d'Archigenes & d'Aretæus , & pencherent pour la dernière pratique ; ils furent raillez par cette raison comme s'élevans contre la doctrine d'Hippocrate & de Galien , quoiqu'il ne semble pas que ni l'un ni l'autre ait établi quelque regle constante & invariable dans ce point. L'Université de Salamanque prit le parti des Arabes , & fit un decret que personne ne pourroit saigner qu'au bras contraire ; ils tâcherent pour donner de l'autorité à ce decret , d'engager Charles-Quint à l'appuyer par un Edit , disant que l'autre méthode n'étoit pas moins dangereuse que l'Hérésie de Luther. L'expérience a montré que les Arabes étoient aussi-bien fondez dans leur opinion , que leurs Adversaires l'étoient dans la leur : & M. Curtius qui étoit un des plus zelez Ecrivains contre les Arabes , étant tombé malade lui-même de cette maladie , préfera pour sauver sa vie de suivre la pratique des Arabes plutôt que celle qu'il avoit soutenue par ses écrits. J'ai montré par les loix de la circulation combien cette difference dans cette saignée est indifferente , quelque guerre qu'elle ait élevé parmi les Sçavans.

Je ne sçaurois quitter ces Auteurs Arabes sans remarquer que leur maniere d'écrire sur la Medecine aussi-bien que sur la

ALBUCA-
SIS.

Philosophie naturelle (quelque mauvaise qu'elle paroisse dans les Versions Latines qu'on en a donné) étoit plus juste & plus serrée que sur aucun autre sujet , & ils ont dû cela sans doute aux Grecs, modèles qu'ils ont suivi. Ils ont conservé ce caractère non seulement dans ce qu'ils ont copié des Grecs , mais aussi dans ce qu'ils ont écrit de leur chef ; & il n'y en a pas de preuve plus convaincante que le Livre que j'ai si souvent cité, le discours de Rhazés *de Pestilentia*. Dans d'autres parties du sçavoir , comme dans la Poësie & l'Histoire , leur style étoit diffus, dereglé & enthousiaste : je joindrai ici pour modèle de leur style historique la Vie de Gabriel Bachtishua traduite du Manuscrit de Abi-Osbaia qui est dans les mains du Docteur Mead : modèle que j'ai choisi non seulement parce qu'il donne une idée de leur manière de penser & d'écrire , mais en même tems parce qu'il fait voir comment les Medecins étoient regardez & recompensez parmi ces Peuples.

Comme il arrive souvent que les Traductions survivent aux Originaux traduits, à cause de la Traduction même , par cette raison la réputation des Arabes a éclipsé celle des Grecs , en sorte qu'à peine se trouvoit-il quelqu'un qui jettât les yeux sur leurs Ouvrages jusqu'à la fin du quinziesme siècle. La Medecine Arabe fut promptement introduite dans l'Europe avec un applaudissement extravagant ; plusieurs autres branches de leur sçavoir devinrent de même en vogue dans l'Occident , si bien que dans le onzième siècle les études de la Philosophie naturelle & des Arts liberaux étoient appelez communément les études des Sarrazins. Cela n'arriva pas uniquement , comme le suppose M. le Clerc , à cause des Croisades qui ouvrirent une communication entre les Parties Orientales & Occidentales du monde , mais en grande partie à cause des Maures qui s'établirent en Espagne , & par le commerce qu'eux & les autres Arabes firent sur les côtes d'Italie. Car long-tems avant ce tems-là , & probablement au milieu du septiesme siècle , il s'étoit établi à Salerne des Professeurs de Medecine Hebreux , Arabes & Latins : cette Ville acquit une si subite & si grande réputation , que Charlemagne jugea à propos d'y fonder un College en l'an 802. l'unique College en ce genre qui fût alors en Europe , excepté qu'on ne veuille ajouter foi à ce que quelques Ecrivains débitent de Paris & de Bologne.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

LA MEDECINE

DEPUIS GALIEN.

TROISIEME PARTIE.

CONSTANTIN, l'Africain.



CONSTANTIN l'Africain fleurit dans cette Ville sur la fin du onzième siècle, quoique Neandre ait dit qu'il a vécu en 750. Il nâquit à Carthage, mais il voiagea dans l'Orient, & passa trente ans à Babylone & à Bagdad, & par là il se rendit maître des langues & des sciences orientales. Il retourna à Carthage; aiant appris qu'on formoit quelque dessein contre sa vie, il s'enfuit dans la Pouille où aiant été recommandé à Robert Guiscard créé Duc de ce Pais-là en 1060. il le fit son Secrétaire: on l'appelloit *Rheginus*, probablement parce qu'il avoit résidé à Reggio pendant le tems qu'il avoit été employé à cet office. Car enfin il fut Moine Benedictin du Mont-Cassin & dédia quelques-uns de ses Ouvrages à l'Abbé de ce Convent, nommé Desiderius, qui eut lui-même quelques connoissances en Medecine, qui fut créé Pape dans la suite sous le nom de Victor III. & mourut en 1087. deux ans

CONS.
TANTIN
l'Africain.

CONS-
TANTIN
l'Africain.

après la mort du Duc Robert. Constantin étoit estimé comme fort sçavant en Grec aussi-bien que dans les Langues Orientales ; & il semble être le premier qui ait introduit la Medecine & Grecque & Arabe en Italie. Il a compilé plusieurs Livres ; & quoique la plus grande partie de ce qu'il a écrit soit empruntée, il dit qu'il y a ajouté nombre de choses qui sont de son invention : il fit une version d'Arabe en Latin du Traité d'Isaac sur les fièvres ; il traduisit quelques pièces en Grec, comme le *Viazicum* du Syriaque & l'*Antidotarium* du Latin. Il est le premier, dit-il, qui ait traité distinctement des maladies de l'estomach ; il est vrai aussi que ce discours, dont on peut placer l'époque entre 1057. & 1087. & qu'il dédie à Alphanus premier Archevêque de Salerne (homme de Lettres & qui sçavoit quelque chose en Medecine) est très-ample, très-méthodique, & contient principalement tout ce qui est répandu çà & là dans les Auteurs précédens. Il cite souvent entr'autres J. Damascene, lequel, je pense, ne peut être le même que celui qui est appelé Mesue : car outre que les remedes qu'il rapporte ici, ne peuvent, tels qu'il les décrit, se trouver dans les Ouvrages de Mesue, cet Auteur doit avoir vécu bien avant dans le onzième siècle ; car il fait mention d'Avenzoar qui ne pouvoit avoir écrit tout au plûtôt qu'au commencement de ce siècle-là. Il nous a laissé un Traité séparé sur la Mélancolie ; on y voit que le Livre écrit par Rufus d'Ephese sur ce sujet, lequel est si fort loué par Galien, & que nous n'avons plus à présent, étoit existant alors ; & il en profite si bien, qu'il semble le transcrire. Il publia un autre volume qu'il appella *Loci communes*, qui contient toute la theorie & la pratique de la Medecine, il le dédia à son Abbé : il nous dit qu'il le ramassa des Grecs & des Latins, & sur-tout des premiers ; & qu'il entreprit cet Ouvrage, parce qu'il n'avoit jamais été bien executé auparavant, les uns ayant été trop prolixes sur un sujet ou sur un autre, & d'autres trop brefs ; il croit que quand il n'y auroit rien ajouté du sien, comme il ne pense pas que cela soit, néanmoins ce seroit toujours un fort bon Commentaire sur Hippocrate & sur Galien. On sera surpris, après une telle déclaration, de trouver que cet Ouvrage entier est transcrit de Haly-Abbas : la division des Livres & theoriques & pratiques est la même ; également au nombre de dix ; & chaque Livre est divisé en mêmes Chapitres par les deux Ecrivains. Je ne croi pas lui faire injustice en croiant

qu'il vouloit faire passer cet Ouvrage pour original parmi les Italiens ; ce à quoi il n'y avoit pas de difficulté, puisque les Ecrivains Arabes n'y étoient peut-être pas encore connus, & que les Grecs y étoient entièrement perdus. Ce soupçon semble d'autant mieux fondé, que dans tout son Ouvrage il ne nomme pas une seule fois Haly-Abbas ; ou ce qui revient au même, Isaac ou quelqu'autre Arabe que ce soit. On voit aussi que dans des tems reculez, l'Empirique Marcellus a été un grand Plagiaire, & qu'il a tout pris de Scribonius Largus sans faire aucune mention de lui.

Je ne trouve rien de nouveau qui soit considerable dans les Ouvrages de Constantin : il fit pourtant une grande figure ; on le regardoit comme un homme très sçavant, il l'étoit aussi eu égard au tems où il a vécu. Et même si on le compare avec Gariopontus son Contemporain (qui a pillé son Livre presque entier de Th. Priscian,) on lui reconnoitra de la politesse dans le style ; car quoiqu'il mêle beaucoup de mots Arabes ou de la basse Latinité, cependant il est beaucoup plus intelligible que cet autre Auteur, ni aucun même des Medecins qui ont vécu dans ce tems-là. Il fit beaucoup pour l'avancement de toute science qui a du rapport à la Medecine, & il contribua sans doute à ce que le Duc Robert donna tant d'émulation à la fameuse Ecole de Medecine à Salerne, après qu'il se fût mis en possession de cette Ville en l'an 1076.

Quelque tems après, c'est-à-dire, vers l'an 1100. on fit une Compilation de la doctrine de l'Ecole de Salerne ; cette Compilation fit & alors, & dans les siècles suivans, un très-grand bruit : Arnould de Villeneuve l'honora d'un Commentaire. Elle fut faite par Jean de Milan, & dédiée par toute la Communauté à Robert duc de Normandie, fils de notre Guillaume le Conquerant qui à son retour de la guerre sainte, fit quelque séjour dans la Pouille avec les Guiscard ses Compatriotes qui s'étoient établis là depuis peu ; il s'y arrêta à l'occasion d'une blessure qu'il avoit reçue au bras, sur laquelle il consulta les Medecins de Salerne.

Ce Livre contient les principaux préceptes sur la conservation de la santé, & traite de six choses non naturelles : il est composé en Vers Leonins, pour plaire apparemment au Prince à qui il étoit dédié, cette sorte de poésie étant alors fort estimée

CONS-
TANTIN
l'Africain.

parmi les Normands. On dit que c'étoit par le même motif qu'on mit dans ce Livre un Chapitre particulier sur la cure de la fistule, cas dans lequel il semble que le Duc se trouvoit, la plaie qu'il avoit reçue par une flèche empoisonnée aiant dégénéré en ulcère. L'Histoire nous dit aussi que l'opinion des Medecins fut que puisque la plaie venoit d'une telle cause, elle ne pouvoit être guérie par d'autre moien que le sucement de l'ulcère. Le Duc ne voulut consentir à un tel expedient, de peur d'empoisonner la personne qui le succeroit ; mais sa femme saisissant l'occasion des momens où il dormoit la nuit, suçoit frequemment sa plaie, ce qui le guérit. Cette Dame étoit Sybille, fille de Geoffrey Comte de Conversana ; elle avoit la réputation d'une beauté & d'une vertu extraordinaire & sans doute elle étoit digne d'un meilleur sort que celui qui peu après finit ses jours par ce même poison dont elle avoit si genereusement sauvé son mari.

En imitation de cet Ouvrage Poétique, Ægidius qu'on dit avoir été Premier Medecin de Philippe Auguste vers la fin du douzième siècle, & qui étoit d'Athenes & Moine Benedictin, écrivit sur les qualitez des remedes, des urines & du poulx, en Vers Latins Hexametres, quoique sans beaucoup d'attention à la quantité des syllabes. Il dit que Galien & Constantin avoient été trop prolixes sur le dernier sujet, & Philaretus trop court. Il fait quelques reflexions sur ceux qui avoient été élevez à Montpellier, Ecole de Medecine fameuse dans ce tems-là, quoique suivant ce qu'en dit notre Compatriote J. de Sarisbury, elle avoit perdu de son ancien lustre : ce Poëme tel qu'il est avoit une telle vogue, qu'on le lisoit dans les Ecoles publiques, & que Gentilis l'un des plus grands hommes de ce tems-là y fit un Commentaire. Leland fait mention d'un autre Ægidius Anglois qui avoit écrit, dit-il, quelques Livres de Medecine, lesquels il n'avoit jamais vûs.

Le Duc Roger premier Roy des deux Siciles en 1130. de même que ses successeurs Guillaume premier & second, furent à l'exemple de leurs predecesseurs de grands Protecteurs des études de Medecine dans cette Ville-là. Ainsi Ordericus Vitalis l'Historien qui mourut en 1141. dit de ce College, que pour son grand sçavoir en Medecine il étoit renommé par tout le monde. Et Benjamin de Tudela Juif, étant de retour vers l'an

1165. des voïages qu'il avoit fait dans la plus grande partie du monde connu, dit que c'est ici le meilleur Seminaire de Medecine parmi les fils d'Edom ; c'est ainsi qu'il appelle les Chrétiens d'Occident.

CONS.
TANTIN
l'Africain.

Cet Auteur fait dans son Itineraire un narré des différentes Villes où il y avoit des Juifs établis, & du nombre qu'il y en avoit en chaque endroit. Il est à remarquer qu'il nous dit qu'il y avoit une grande quantité de Medecins parmi eux. Ces Medecins pratiquoient non seulement au milieu d'eux, mais encore parmi les Maures & les Chrétiens ; car quoique par le Droit Canon aucun Juif ne pût être le Medecin d'un Chrétien, ni lui donner aucun remede, cependant l'Histoire nous apprend qu'il n'y avoit presque pas de Cour Chrétienne où l'on n'entretînt des Medecins Juifs. Charlemagne en avoit deux auprès de lui, Farraguthus & Buhahyliba Bengesla^a qui composa par son ordre le Livre appelé *Tacuïn* ou les Tables de santé, qui sont les mêmes ou fort approchantes de celles qui sont imprimées sous le nom de Elluchasem Elinithar. Charles le Chauve eut de même pour son premier Medecin Zedekiah un Juif, par qui on soupçonna qu'il avoit été empoisonné^b. Vers la fin sur-tout du dixième siècle où l'on ne pouvoit avoir de traductions de Hippocrate & de Galien, les Juifs qui entendoient la Langue Arabe, furent les principaux Medecins en Europe : quelques Papes même les retinrent à leur service. Les Juifs de cette profession avoient aussi entrée dans les Palais des Rois Maures d'Espagne : lors même de la premiere irruption des Maures en Espagne, vers l'an 714. que les Chrétiens en furent chassés, alors les Juifs furent en quelque maniere incorporez avec les Maures, & reçurent ensuite Grenade & Cordoue pour être les lieux de leur séjour. Ils eurent vers l'an de J. C. 200. une Université à Sora en Asie ; au commencement du Mahometisme plusieurs d'entr'eux furent employez pour la Medecine par les Califes, & depuis ce tems-là on trouve qu'ils ont continuellement donné beaucoup dans cette Profession. On peut remarquer que l'étude de la Medecine étoit parmi eux une éducation nationale, de même que celle qui étoit nécessaire à faire un Pourvoieur. On lit dans l'Histoire Byzantine que les Juifs étoient employez à pourvoir à la fourniture de toutes les choses nécessaires dans les troupes de l'Empereur,

a C. Egass.
Bulei Hist.
Antiq. uni-
vers. Paris.
tom. I. 573.

b Ibid.

CONS-
TANTIN
l'Africain.

& ils se sont encore employez jusqu'à present à ce genre d'affaires dans toutes les armées de l'Europe.

Les Statuts du College de Salerne sont très-anciens & fort raisonnables : comme ils sont les premiers dans ce genre , & qu'ils ont peut-être servi de modele à tous ceux qui ont été faits dans la suite , j'en donnerai une idée en peu de mots. Le College a pour son Patron saint Matthieu , & pour la devise de son sceau, *Civitas Hippocratica*. Il consiste uniquement en dix Docteurs qui se succedent à raison de l'ancienneté. L'examen est très-rigide ou sur les Therapeutiques de Galien , ou sur le premier Livre d'Avicenne , ou sur les Aphorismes. Le Candidat doit être âgé de 21. ans. (Je suppose que 21. est là par méprise pour 25. ou 27.) le Candidat doit apporter des témoignages qui prouvent qu'il a étudié sept ans en Medecine : s'il aspire à la Chirurgie , il doit avoir étudié un an l'Anatomie ; il doit jurer d'être fidele & obéissant à la Societé ; de refuser toute récompense des pauvres , & de n'avoir aucune part dans les profits des Apotiquaires. Alors on lui met un Livre à la main & un anneau au doigt , sa tête est couronnée de laurier , & la cérémonie finit par un baiser. Il y a plusieurs autres Statuts concernant le reglement de la pratique , & particulièrement les Apotiquaires ; ils sont obligez de faire les Medecines exactement suivant l'ordonnance du Medecin , & de les vendre à un certain prix.

C'est ainsi que fleurit de bonne heure l'Ecolè de Salerne qui ensuite eut de grands privileges (& particulièrement avec celle de Naples le privilege exclusif de donner des degrez & la permission de pratiquer) qu'elle reçut de l'Empereur Frederic en 1225. grand Juge & grand Protecteur du sçavoir : il fut aussi dans ce tems-là un de ceux qui donna le plus d'encouragement pour faire traduire en Latin les Ouvrages des Arabes. Ainsi non seulement les Ecrits originaux des Arabes furent traduits , mais leurs Traductions mêmes des Auteurs Grecs furent rendues aussi en Latin ; & quoique sans doute pour cette raison entr'autres les Originaux Grecs eussent été négligez pendant quelques siècles , cependant si les versions n'en avoient pas été faites en Arabe , les Copies Grecques n'auroient pas été peut-être recherchées dans la suite , & elles auroient pû avec le tems se perdre entierement.

Comme il n'arrivé pas moins de révolutions aux Arts & aux Sciences qu'aux Etats, la Medecine commença dans ce tems-ci à décliner en Asie & à faire une figure plus considérable en Italie, en Afrique & en Espagne. Cependant quoique le sçavoir sur la Medecine fût ainsi transplanté en Europe, je ne trouve pas que depuis le onzième jusqu'à la fin du quinzième siècle on ait fait grand-chose en Medecine, en Anatomie ou en Chirurgie à proportion de la multitude des volumes qui fut publiée. Car dans cet espace de tems les Ecrivains furent dans un nombre prodigieux; mais comme ils étoient presque tous ou Professeurs ou Commentateurs, peu se donnerent la peine de se tirer de la route battue, on se crut assez riche avec le fonds de sçavoir qu'on trouvoit dans les Arabes; il semble que la seule étude comme la seule gloire dans ces tems-là ait été de citer & d'amener des passages d'Auteurs Arabes sur le sujet qu'on traitoit. Ainsi quoique nous ayons une quantité énorme d'Ouvrages de ces tems-là quiexistent encore: je ne ferai mention que des Auteurs qui au moins ont eu dessein d'introduire quelque chose de nouveau.

ROGER BACON.

LA Chymie qui auparavant n'avoit été connue que parmi les Arabes en Asie ou en Afrique, commença alors à faire quelque figure en Europe, & ce ne sera que faire justice à mon Compatriote Roger Bacon, que de lui en donner l'honneur. Il a été au moins un des premiers (car il étoit Contemporain d'Albert le Grand) qui ait cultivé cet Art dans les Pays de l'Occident; & pour prouver combien peu cet Art avoit été connu jusques-là, Bacon dit qu'il n'y avoit dans tout le monde Romain que trois personnes qui en entendissent quelque chose; l'une desquelles étoit le fameux Pierre de Maharn-Court, Picard, qu'il appelle *Dominus Experimentorum*. Bacon a laissé plusieurs Traitez sur cette science; on en peut voir plusieurs à présent dans les Bibliothèques de Bodley & de Harley. Il a traité de la plûpart des Métaux & Minéraux, & croit que le Mercure & le Souffre en sont les premiers principes: il parle presque de chaque opera-

ROGER
BACON.

ROGER tion qu'on fait à présent en Chymie, & décrit la méthode de
BACON. faire les Teintures & les Elixirs. Il fait mention de l'incinération de la Fougere dont les Anglois font le verre. Dans sa Préface particulièrement sur l'Art de la Chymie, il vante cette science comme étant la perfection de la Philosophie naturelle; & ce qui en fait, dit-il, le plus grand mérite, c'est qu'elle est utile à la santé, à la cure des maladies & à la prolongation de la vie. Il en dit assez pour faire voir que la recherche de la pierre Philosophale ne tarda pas à commencer; Lully qui se reconnoît son disciple (ce qui peut avoir été lorsqu'ils furent tous les deux à Paris) poussa ces idées visionnaires à un point extravagant. Cependant il y a beaucoup de neuf & de solide

^a *Speculum
Alchymia
de arte Chi-
mia Epistola
res ad Joh.
Parisien.*

sur ce point de Chymie dans les Ouvrages de Bacon^a, si on le dégage de ce jargon de science qui étoit si fort à la mode dans ces tems-là. On doit être d'autant moins surpris de trouver de telles découvertes en lui, qu'il étoit la merveille du siècle où il vécut, & de plus le plus grand génie qui ait été au monde pour les Mathématiques depuis le tems d'Archimede: Il naquit d'une famille honnête en 1214. (car il mourut le onzième de Juin en 1292. & non en 1248. comme le suppose Seland) près de Ilchester; il commença ses études de fort bonne heure à Oxford, après cela il alla à Paris où il étudia les Mathématiques & la Medecine, & fut fait au rapport de quelques-uns, Professeur en Theologie; à son retour à Oxford il s'appliqua aux Langues & à la Philosophie, en quoi il fit de si prompts & si prodigieux succez, qu'il écrivit une Grammaire Latine, Grecque & Hebraïque; sur-tout il se rendit sçavant dans cette dernière Langue à un point incroyable. Il entendit & expliqua la nature des verres concaves sphériques, sur lesquels il écrivit un Traité^b, & montra leur force brûlant des matieres dans l'éloignement.

^b *De Speculis
Ap-
pend. n. 2.*

On voit clairement par son Livre de Perspective à quel point de perfection il a poussé l'Optique dans toutes ses branches, il y traite de la reflection & refraction de la lumiere^c: il décrit la chambre obscure & toutes les sortes de verres qui grandissent ou appetissent l'objet en les approchant ou les écartant de l'œil; il a connu entr'autres l'usage du Tube Optique ou Telescope, qu'on a crû d'une plus moderne invention. Quelques-uns de ces instrumens-là ou autres instrumens

Mathematiques

^c *Append.
n. 3.*

Mathematiques lui avoient coûté deux à trois cens guinées, & il dit qu'en vingt ans il dépensa deux mille livres sterling, ou en instrumens ou en livres, somme prodigieuse pour un tel sujet dans ces tems-là. En lisant son Traité de Perspective j'ai remarqué qu'entre plusieurs Traductions Latines d'Aristote, il se servoit d'une qui avoit été faite récemment du Grec, comme il l'observe, & que les Ouvrages d'Averrhoës étoient bien connus alors; qu'ainsi il faut qu'on ait fait d'abord une Traduction Latine de l'Original vers le tems même de l'Auteur, qui, dit-il, a vécu dans le siècle précédent. Je remarque aussi que dans sa description de la structure de l'œil il renvoie souvent à Avicenne, & jamais à Galien: ce qui me semble, rend plus que probable que les Ouvrages Anatomiques de cet Auteur n'avoient pas été encore traduits en Latin: car Galien a donné un détail si circonstancié & si exact de cet organe, que Bacon n'auroit jamais manqué de le citer s'il avoit connu ce Traité.

Bacon étoit presque le seul Astronome de son tems; il remarque aussi une erreur dans le Calendrier ^a à l'égard de l'année Solaire qui a augmenté toujours depuis le tems de Jules César; il proposa en 1267. au Pape Clement IV. (homme de quelque sçavoir, & qui donna aux autres beaucoup d'émulation) un plan pour corriger cette erreur. Et ce plan est le même que celui que le Pape Gregoire XIII. a suivi plus de trois cens ans après pour la réformation du Calendrier Julien, avec cette seule difference que Bacon auroit voulu la faire remonter jusques à Notre-Seigneur, au lieu que la correction Gregorienne ne prend que depuis le Concile de Nicée.

La pénétration de son génie ne s'arrêta pas là, il sçut à fonds les mécaniques, & connut si bien la force des corps élastiques, qu'à l'imitation d'Archytas qui avoit fabriqué un pigeon de bois qui pouvoit voler, il inventa, suivant qu'on le dit, un char volant, & avoit l'art de mettre des statues en mouvement, & de tirer des sons articulez d'une tête d'airain, & cela non par aucun pouvoir magique, mais par un autre pouvoir beaucoup supérieur, sçavoir celui de la Philosophie & de la Nature qui peut operer, suivant ses propres expressions, des choses que les ignorans regardent comme des miracles.

ROGER
BACON.

*a Appen-
dix n. 5.*

Il y a aussi une chose en Chymie qu'il remarque comme fort extraordinaire, & c'est le secret de la poudre ^b : il décrit les matériaux dont elle est composée & les effets étonnans qu'elle produit, sa lumière, son bruit. Ce sont là de prodigieuses découvertes pour un seul homme qui n'a pas eu de maître, & qui a dû tout tirer de son propre cerveau ; mais il est encore plus surprenant que de telles découvertes aient resté cachées si long-tems, & jusques à ce que dans les siècles suivans il ait paru des gens qui ont voulu avoir le mérite d'une invention qui étoit véritablement due à Bacon.

*b Vid. Hist.
Antiq.
Oxon. pas-
sim,*

Bacon continua ses études avec une application infatigable & une dépense proportionnée pendant plus de quarante ans : il fut aussi un très-sçavant homme dans un siècle où l'ignorance regnoit. On ne peut se former une idée plus juste de cette ignorance, qu'en recueillant ce que cet Auteur a laissé là-dessus çà & là. Il fait lui-même de grandes plaintes à ce sujet : les Réguliers, dit-il, soit Dominicains, soit de son propre Ordre étudioient sur-tout la Theologie scholastique ^a : les Séculiers s'appliquoient à l'étude des Loix Romaines, & ne tournerent jamais leurs pensées du côté de la Philosophie. La Philosophie d'Aristote étoit si peu cultivée, qu'elle étoit même condamnée à Paris vers l'an 1204. Elle avoit moins été en vogue en Angleterre, parce qu'elle n'avoit pas été traduite en Latin comme l'étoit Platon : on commençoit seulement à en lire quelques pièces environ trente ans auparavant. On n'avoit jamais lu aucune leçon de perspective à Oxford avant l'année 1267. excepté deux seules depuis la fondation de l'Université ; (& encore parle-t-il là peut-être de celles qu'il y avoit lûes lui-même :) on ne sçavoit rien du tout alors à Paris sur cette science, & il n'y avoit que trois hommes en Angleterre qui l'entendissent ; de manière qu'un berceau auroit mieux convenu aux gens d'étude d'alors qu'une chaire. L'étude des Langues n'étoit pas moins négligée que celle de la Philosophie. Dans une lettre à Clement IV. qui étoit son Patron, il déplore le misérable état des sciences, & il dit que parmi tous les Latins il n'y avoit pas quatre personnes qui entendissent les premiers principes de la Langue Hebraïque ou de la Grecque, & moins encore de l'Arabe. Le Latin, même pour ce qui est de son exactitude ou de sa

Beauté, n'étoit presque connu de personne. L'on peut deviner par là de quelle maniere pouvoient être faites dans ce tems obscur des Traductions de Livres écrits dans les Langues sçavantes : pour donner quelques preuves de cela, Michel Scot qui s'appelloit lui-même *Grandis Astronomus* de l'Empereur Frederic Second, prétendit traduire Avicenne, mais il ne sçavoit point l'Arabe, & il pilla entierement à cette occasion un Juif nommé André. De même environ le même tems Hermanus Alemannus fit de l'Arabe une version Latine d'une Logique; il se represente dans le titre comme sçachant parfaitement les deux Langues; cependant il n'eut pas honte d'avouer à Bacon qu'il ignoroit entierement & les deux Langues & la Logique même, mais qu'il avoit pris à gages en Espagne certains Sarrazins pour le faire. Maître Paravicius qui s'appelloit lui-même *Physicus*, publia une Traduction d'Avenzoar d'après un manuscrit Hebraïque en 1281. mais il fut assez modeste pour ajoûter que ce n'étoit que *ipso sibi vulgarizante Magistro Jacobo Hebraeo*. A l'égard des Mathematiques en general, il avoue que Robert (Grotest) Evêque de Lincoln & son frere Adam de Marisco Moine, avoient été éminens dans ce genre^a; ils l'étoient encore dans les autres sciences, mais ils moururent quand Bacon étoit à la fleur de son âge. Ainsi racontant dans les dernieres années de sa vie à quel point de perfection on avoit amené cette science, il nous dit qu'il n'y avoit alors que quatre personnes en Europe (parmi lesquelles étoit son pupille *Joh. Londinensis*) qui eussent fait quelques progres dans cette science: le reste, dit-il, s'étoit arrêté aux premiers élémens, à la cinquième proposition d'Euclide qui fut appelée dans la suite *Pons Asininus*.

ROGER
BACON.

^a *Specul.*
Mathem.
p. 12.

Il n'est pas étonnant que dans des tems si ignorans on comprît si peu les découvertes de Bacon, par cela même qu'au moien de ses connoissances Mathematiques il executoit des choses qui surpassoient les esprits ordinaires; il fut soupçonné de magie, & comme l'ignorance & la malice agissent violemment, il fut persécuté particulièrement par ses Confreres qui ne voulurent pas recevoir ses Ouvrages dans leur Bibliotheque, & enfin eurent assez de pouvoir sur l'esprit du General de l'Ordre, qu'ils le firent emprisonner, de maniere que comme

ROGER
BACON.

il le dit lui-même, il eut lieu de se repentir d'avoir pris tant de peine pour les Arts & les Sciences.

Le sçavoir de ce grand homme étoit si universel, qu'il avoit aussi des connoissances sur la Medecine; car outre ce que j'ai déjà dit de lui touchant la Chymie, il a laissé entr'autres Traitez sur la Medecine, un Ouvrage dans lequel il reprend les Medecins de quelques erreurs. Un autre Traité de lui sur les moïens de retarder les accidens de la vieillesse & de conserver les sens, existe encore imprimé: ce Livre fut dédié au Pape Nicolas I V. & écrit pour son usage quelque tems avant la mort de l'Auteur, dans la vûe apparemment d'adoucir l'esprit de ce Prélat qui, comme il avoit été General de l'Ordre des Franciscains, étoit entré sans doute dans la persécution de Bacon. Ce Traité n'est pas mal écrit, Bacon y a ramassé tout ce qu'il a trouvé sur le sujet dans les Auteurs Grecs & Arabes, & y a ajouté plusieurs remarques de lui-même. Il donne des regles pour la diette & pour les remedes, & juge à propos, dit-il, de ne pas s'expliquer si clairement qu'il l'auroit pû dans certains points (il entend des points de Chymie) de peur que ce qu'il écrit ne tombe dans les mains des Infideles ^a. Il parle beaucoup des préparations de remedes dont il avoit fait l'épreuve lui-même ^b, & insinue qu'une teinture d'or peut contribuer considerablement à prolonger la vie : il fait un conte très-remarquable d'un vieux laboureur Sicilien qui bûvant avidement dans un ruisseau jaunâtre, que l'Auteur soupçonne être impregné d'or, redevint jeune & vécut encore plusieurs années en pleine vigueur. Il s'étend beaucoup sur les grandes vertus de l'os qu'on trouve dans le cœur des Cerfs, os qui étant le produit d'un animal qui vit long-tems, doit suivant son raisonnement être bon pour prolonger la vie. Un de ces Cerfs, dit il, fut trouvé de son tems avec un collier d'or autour du col, sur lequel il y avoit cette inscription : *Hoc animal fuit positum in hoc nemore tempore Julii Caesaris*. Ce conte semble incroyable; on en trouve cependant un semblable dans l'Histoire du Pere Daniel ^c au regne de Charles V I. qui prit, dit-il, pour supports de ses armes deux Cerfs, parce que chassant un jour dans la forêt de Senlis, il avoit pris un Cerf qui avoit un collier de cuivre doré, sur lequel ces mots

^a c. 2.

^b 8.

^c Tom. 2.
p. 1016.

étoient gravez : *Hoc Cæsar mihi donavit.* L'Historien ajoûte que sans doute c'étoit un des derniers Césars. Bacon parle beaucoup ici sur les louanges de la chair des Viperes au sujet de la diete, & fortifie son opinion par ce qui étoit arrivé de son tems à une Dame en Allemagne ^a, laquelle avoit été empoisonnée par sa sœur de maniere que les cheveux & les ongles lui tomberent; en usant de la chair de viperes elle se rétablit si bien qu'elle devint plus jeune & plus belle, & que son teint reprit un plus grand éclat. Galien ^b rapporte l'histoire de deux ou trois cures très-extraordinaires operées par le même remede dans un Elephantiasis. Notre propre experience nous apprend ce qu'on peut attendre de merveilleux par cette méthode de diete dans plusieurs cas, & particulierement dans les maladies de la peau & dans une Atrophie. Sur toutes choses il recommande les purgations avec des lénitifs & des détersifs qui emportent les humeurs phlegmatiques : la pratique qu'il conseille ici est certainement très-juste, & son grand Sectateur dans la recherche des voies de la nature, sçavoir Milord Bacon, fait la même remarque ^c, que rien ne contribue davantage à prolonger la vie, que de douces évacuations de cette sorte.

Je ne me serois pas arrêté si long-tems sur cet Auteur, si je n'avois trouvé que non seulement il est presque inconnu aux Etrangers, mais que ceux qui ont écrit *ex Professo* l'Histoire d'Angleterre, ont à peine dit quelque chose ou de lui ou de ses Ouvrages, quoiqu'assurément un genie aussi extraordinaire méritoit bien autant d'avoir place en leurs écrits qu'une étoile lumineuse ou une pluie de sang dont ils ne manquent jamais de donner une ample relation; & ce qu'ils auroient dit de ce grand homme auroit pû avoir autant d'usage & d'agrément pour le Lecteur, que leurs longs narrez de l'élévation & de la chute d'un grand Ministre, ou des guerres & des victoires de nos Rois. Nos Biographes Anglois parlent de deux autres Livres de Bacon, *Rogerina major & minor*; il y en a une copie parmi les inestimables Manuscrits qui sont renfermez dans la Bibliotheque de Harley. Mais comme ces Traitez contiennent en quelque maniere une pratique entiere de Medecine dans toutes les maladies, je doute beaucoup si Bacon, qui sans contredit n'a pas fait sa profession de la Medecine, en est le veritable Auteur. Il est plus vraisemblable que ces

ROGER
BACON.

^a c. 13.

^b Simil.
Med. 11.

^c Histor.
Vit. &
Mort. 163.

ROGER
BACON.

deux Traitez ont été écrits par Roger de Parme dont les Livres sur la Chirurgie existent encore. A l'égard des Ecrits de Bacon en general, il est certain que plusieurs qui courent sous son nom, sont veritablement supposés; telle est la pièce qui fait tant de bruit parmi les Chymistes touchant l'huile d'antimoine, Ecrit dans lequel on cite quelques Auteurs qui ont vécu long-tems après Bacon. Ses Ouvrages veritables étoient selon Leland en très-grand nombre. Pour les louer comme ils le méritent, il voudroit avoir cent Langues; mais ils ne pouvoient se trouver, ajoute-t-il, qu'avec tant de peine, ou au moins ils étoient si mêlez & si imparfaits dans la plupart des Bibliothèques qu'il avoit vûes, qu'il seroit aussi aisé de ramasser tous les Ecrits des Sybilles, que de faire le seul Catalogue des Livres que cet Auteur a écrits.

J'ai remarqué combien l'on doit à Bacon pour les jours qu'il a jettés dans la Chymie. Mais le premier Auteur Pratique qui ait prescrit quelque remede Chymique est, je croi, Guillaume de Salicer qui fleurit au milieu du treizième siècle, & qui recommanda pour les yeux deux eaux composées distillées dont il avoit vû de bons effets dans la pratique. Thaddæus son Contemporain l'un des plus célèbres Professeurs de ce tems-là à Bologne, grand & riche Praticien fait mention de l'Esprit de vin & d'une eau chymique qui étoit un bon remede contre la dysenterie. On trouvera aussi quelques préparations chymiques dans Gilbert qui étoit Anglois & qui vécut à peu près dans le même tems: il dit qu'il y a quatre choses qui peuvent être sublimées^a, l'or, l'orpiment, le soufre & le sel Ammoniac: il fait mention de l'huile de Tartre, & décrit une eau distillée^b qui se tire des serpens. Il fait cette remarque particulière^c en parlant des purgations dans le cas du vertige, que si on souhaite de les avoir plus délicates ou plus agréables, il faut distiller les ingrédiens avec de l'eau, de la même maniere que se fait l'eau de roses; il ordonne en consequence de distiller avec le vin, l'Hellebore, le Senné & le Thitimale. J'aurai occasion dans la suite de dire quelque chose de plus de cet Auteur.

^a 173.

^b 110.

^c 104.

ARNAULD de Villeneuve.

Monsieur le Clerc a remarqué combien la Chymie fut perfectionnée par Arnauld de Villeneuve; je place ici cet Auteur comme celui qui suit immédiatement, j'en donnerai bientôt les raisons. Il fut réellement un grand Chymiste, & écrivit aussi plusieurs Traitez exprès sur ce sujet^a: & dans son abrégé de Medecine Pratique il décrit nombre de remèdes chymiques, tels que *aqua Euphrasie*, *aqua Mirabilis*^b, un autre de ce même nom pour la pierre, & une huile distillée pour la paralysie^c; il fait mention de l'eau de vie & de l'huile de Therebentine^d; il recommande fortement pour la lepre une eau distillée de métaux^e. Richard appellé l'*Anglois*, dit dans son Traité Chymique intitulé *Correctorium*, que ce Medecin guérit le Pape Innocent (c'est apparemment Innocent V.) de la peste par une teinture d'or^f. Dans cet Ouvrage qui à l'égard de la Pratique ne contient rien d'extraordinaire ou de nouveau, Arnauld donne une multitude de recettes chymiques & Galeniques; il y en a beaucoup qu'il n'a point pris des Livres, mais qu'il a sçû de ses Contemporains avec qui il étoit en relation. Il se plaint de ce que la plupart des Medecins Latins sont infatuez d'Avicenne. Arnauld nâquit à Milan^g, si on l'en veut croire lui-même, plutôt que d'autres qui le font Catalan, ou que S. Champerius qui dans l'histoire de la Vie de cet Auteur qu'il a écrit, tâche de prouver qu'il nâquit en France dans la Province de Narbonne. Il étudia à Paris vingt ans, à ce qu'il nous dit, passa dix ans à Montpellier, & visita toutes les Universtés d'Italie. Il avoit un si grand desir d'apprendre, qu'il alla en Espagne, & apprit des Medecins Arabes non seulement leur sçavoir en Medecine, mais encore leur Langue. Il acquit là une si grande réputation par son sçavoir en Medecine & en Astrologie, qu'il fonda en quelque maniere une Secte qu'on appelloit les Arnoldistes, & il parvint à un si haut degré de faveur auprès de Jacques Second, Roy d'Arragon, que ce Roy l'envoia au Pape Clement V. à Avignon en 1309.^h pour ajuster certaines choses touchant son titre de Roy de Jerusa-

ARNAULD
de Villeneuve.a *Flos florum, novum lumen*, Richardus, Philosoph. 1. 18.

b 1. 18.

c 1. 24.

d 1. 30.

e 2. 47.

f c. 133

g 7047

h *Antiq. Acad. Par.*
1093. 4. 121.

ARNAUD
de Villeneuve.

lem. Pendant son séjour en Espagne il fit connoissance avec Raymond Lulle qui l'appelle souvent son maître. Il avoit étudié la Theologie aussi bien que la Medecine, & étoit regardé comme un des meilleurs Disputeurs du tems : il eut une dispute sur quelques points importans avec Martin de Atera Dominicain en presence du Pape Clement V. à Bourdeaux. Il avoit fait voir un peu trop librement ses idées, particulièrement certaines opinions qui portoient sur les Moines & sur la Messe ; ce qui anima si fort le Clergé contre lui, que la Faculté de Paris condamna quinze propositions qu'il avoit avancées, une desquelles étoit : *Que les œuvres de charité & de Medecine étoient plus agréables à Dieu, que le sacrifice de l'Autel.* Sur quoi apprenant en même tems que l'Inquisition procedoit contre P. de Apono son Contemporain, il se retira vers Frederic d'Arragon qui étoit Roy de Sicile & de Naples par une sorte de Traité de partition ; & pour se mettre bien auprès de ce Prince, il écrivit le Traité sur la maniere de ménager la santé, & un Commentaire sur l'Ecole de Salerne.

Champerius marque sa naissance en 1300. Vanderlinden le suit en cela, & dit que comme il alloit par mer de la part de Frederic faire visite au Pape en 1363. il mourut dans son voyage, & qu'on porta son cadavre à Genes pour y être enterré : Champerius differe dans cette dernière circonstance, il le fait mourir à Tunis. Il y a ici autant de méprises que de paroles ; car & notre Auteur & le Roy Frederic étoient morts long-tems avant ce tems-là. Et il s'en faut assez qu'il ne soit né qu'en 1300. pour que dans les articles contre le Pape Boniface VIII. dressés en 1303. par le Concile Gallican, il y en ait un qui approuve un Livre écrit par Arnould, lequel avoit été condamné auparavant pour hérésie à Paris : ainsi en cette année-là il faut qu'il ait été Auteur depuis un tems assez considerable. A l'égard de sa mort, il est clair qu'elle doit être arrivée au moins avant 1313. car dans cette année au Concile de Vienne le Pape Clement écrit une Lettre circulaire où il conjure^a un chacun qui vit sous son obéissance Apostolique, de découvrir où étoit caché un Traité de Pratique de Medecine écrit par Arnould, & dont Arnould avoit promis de faire present à Sa Sainteté, mais qu'il n'avoit pu lui donner, aiant été prévenu par la mort.

a 16. 166.

Il y a dans ses Ouvrages plusieurs passages très-extraordinaires, particulièrement touchant les maladies des femmes ; & il y a quelques observations sur ce sujet qui ne sont dans aucun autre Ecrivain ni devant ni après lui. Il donne une véritable idée de la débauche & de l'impudicité de ces tems-là ^a : & s'il y a quelque chose de singulier & de surprenant ^b dans l'abandonnement des femmes Toscanes dont il parle, son conseil pour réformer ces désordres n'est pas moins extraordinaire.

ARNAUD
de Villeneuve.

^a 3. 6. &c

^b 2.
69.

On peut observer en lisant cet Auteur, que quoique les Ecoles de Medecine fussent alors dans un état florissant, particulièrement à Salerne, à Naples & à Bologne, & qu'il s'y formât des hommes de sçavoir & d'experience ; cependant le Clergé Régulier & Séculier s'empara de la pratique de la Medecine. Cette coûtume avoit commencé à gagner depuis long-tems dans l'Eglise ; & l'Auteur des Antiquitez de l'Université de Paris ^c regarde cela comme un des stratagème du diable pour affoiblir la Religion, en tirant les Religieux hors de leurs Convents, sous prétexte de faire du bien à leurs freres malades & languissans ; mais l'abus devint en peu de tems si infâme, que le Concile de Rome assemblé par le Pape Innocent II. en 1139. défendit absolument au Clergé de se mêler de Medecine. Le Concile de Tours où présida Alexandre III. en 1163. fit encore une défense plus severe, sçavoir : « Qu'aucune personne « après avoir pris le vœu & fait profession, ne pourroit aller en- « tendre aucune leçon de Medecine : que si quelqu'un sortoit de « son Cloître & n'y revenoit dans l'espace de deux mois, on de- « voit l'éviter comme un Excommunié ; & que de plus à son « retour il seroit dégradé & incapable d'aucune promotion, à « moins que le Pape le rehabilitât. Le Canon ajoute, que tous les Evêques, les Abbez & Prieurs qui consentiront à de telles énormitez, & n'y mettroient pas ordre, seroient dégradés de leurs dignitez & expulsés de l'Eglise. Cet ordre fut réitéré par le même Pape en 1179. & confirmé par Honorius III. en 1216. Malgré ces Edits qui tomberent en oubli, ou dont les Moines trouverent moien d'éviter les effets, la quantité d'Ecclesiastiques Medecins se multiplia si fort, que c'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer les commencemens de la décadence de l'Ecole de Salerne & de celle de Montpellier. Il y avoit quelques raisons dans ces tems-là pour se servir de

^c Tom. 2.

312.

ARNAUD
de Villeneuve.

cette sorte d'hommes qui avoient un grand pouvoir sur les consciences, & qui d'ailleurs convenoient dans des cas qui demandoient le secret; mais la réformation *, je pense, est ce qui a mis fin à cet abus; & ce n'est pas une grande perte pour le Public, qu'il n'y ait plus à présent d'Ecclesiastiques Medecins ils ne pourroient être bien habiles dans leur profession ni dans la nôtre.

PIERRE D'APONO.

PIERRE
D'APONO

Monsieur le Clerc semble croire que Pierre d'Apono peut fournir certaines choses non seulement en chymie, mais en d'autres points qui ont du rapport à la Medecine. Je ne croi pourtant pas qu'il mérite cet éloge ni à l'un ni à l'autre égard, quoiqu'il soit loué si extravagamment par Bern. Scardeonius & par M. Naudé; je croi plutôt que ce qu'en dit S. Chamberius lui convient mieux, sçavoir qu'il est homme de beaucoup de lecture & de peu de jugement, quoiqu'il ait été appelé du nom de *Conciliator*, titre qu'il a pris lui-même de sa propre autorité, & duquel il a joui dans la suite.

Il nâquit, comme on le rapporte, en 1250. dans le territoire de Padoue à Aponus, où sont les bains chauds si fameux de toute ancienneté, & qui sont décrits dans une lettre de Theodoric Roy des Goths. Il étudia & vécut long-tems à Paris où il prit ses degrez, & écrivit le *Conciliator* au sujet des différentes opinions des Medecins anciens & modernes. On le croioit grand Physionomiste, Chymiste, Mathématicien & Astrologue: on disoit qu'il s'appliquoit beaucoup aux Talismans; pour cela il fut soupçonné de magie: il fut persécuté par l'Inquisition; mais étant mort avant qu'on eût pu proceder à sa condamnation, il fut brûlé en effigie, quoique quelques-uns disent qu'il fut brûlé réellement, & que d'autres assurent qu'il fut absous. La plupart des Auteurs, comme je l'ai observé auparavant, mettent sa mort en 1316. Conringius & M. Naudé en 1305. mais, reflexion faite, je croi qu'ils ont tous deux tort: car il dédia le Livre dont j'ai déjà parlé, au Pape Jean, communément appelé XXII^e. qui étoit son ami particulier, qui comme lui avoit une lecture prodigieuse, & qui ne fut élevé à la Papauté qu'en 1316. c'est pourquoi Aqi-

* Ce n'est pas la premiere réformation qui a corrigé cet abus: le Cardinal d'Etouteville Restaurateur de l'Université de Paris, a ordonné que les Medecins ne seroient plus asservis au Célibat.

lin^a ne fixe l'époque du plus haut degré de la réputation de cet Auteur qu'en 1319.

PIERRE
D'APO NO
a Chiro-
mans, c. 5.

Après son retour dans son pays il pratiqua à Bologne où il acquit de la réputation & des richesses ; ce qu'il a sur la chymie est fort peu de chose ; outre ses vapeurs mercurielles, lesquelles, dit-il, quoique nuisibles aux nerfs, sont propres à détruire l'effet de tous les autres poisons ; il parle aussi de l'arsenic sublimé ; il parle d'esprits^b extraits de métaux par une sublimation chymique, desquels, dit-il, on fait un Elixir : on trouve encore dans son supplément à Mesue un baume artificiel distillé qui est fort recommandé pour la paralysie, & duquel il faut frotter le long de l'épine du dos. Gui par méprise, & Gesner après lui de même que Tagault en attribuent l'invention à Mesue lui-même, & l'appellent *Liquor Balsamitis*.

b Different.
59.

On peut conjecturer combien peu l'on se servoit de préparations chymiques dans la Medecine, par ce que dit Gordon qui a écrit en 1305. & qui en faisant mention de l'huile de tartre qu'il décrit, & qu'il veut qu'on applique extérieurement, fait cette reflexion que cette méthode n'est connue que des Alchymistes. *Quia modus chymicus in multis est utilis in Medicina, in aliis verò est tristabilis, quod in ejus via infinitissimi perierunt.* Cet Auteur fut un célèbre Professeur à Montpellier, Ville où cette étude avoit long-tems fleuri, & que le Pape Nicolas IV. avoit érigé en Université en 1289. Il a laissé un gros volume appelé *Lilium Medicinæ*, (car dans ce siècle affecté tout ce qu'on écrivoit en Medecine étoit ou lis ou rose.) Ce Livre fut extrêmement loué dans ces tems-là ; mais à peine y a-t-il quelque chose de remarquable excepté les Trochisques qui portent encore aujourd'hui son nom : & la description de la poudre *ad Guttetam* si fameuse alors dans ces parties de la France pour l'épilepsie, & qui est en vogue encore aujourd'hui. Mundin Milanois son Contemporain fit quelques essais en Anatomie, quoique fort imparfaits, vers l'an 1315. Il composa un corps régulier de cette science ; & comme il disséquoit lui-même, il y a semé quelques observations & découvertes de lui, particulièrement touchant l'Uterus. Ce Livre fit revivre à un certain point l'étude de l'Anatomie ; & il étoit en telle vogue jusqu'au tems de la restauration des sciences, que les Statuts de Padoue ne permettoient pas qu'on enseignât d'autres systèmes dans ses Ecoles.

FRANÇOIS DE PIEDMONT

ET

MATTH. SYLVATICUS.

François de
Piémont &
Matth. Syl.

ROBERT Roy de Naples vers 1310. fit beaucoup pour l'avancement de la Medecine ; il avoit à son service deux Medecins qui firent alors une figure considerable dans leur profession, FRANÇOIS DE PIEDMONT & MATTH. SYLVATICUS. Le premier continua un supplément à Mesue, Ouvrage que P. d'Apono avoit commencé : ce Livre n'est presque qu'une compilation prise des Auteurs Arabes qui avoient écrit des systêmes pratiques de Medecine. L'autre qui étoit Mantouan, & qui mourut vers l'an 1340. publia un gros volume en 1317. appelé les *Pandectes de Medecine* ; d'où il eut le nom de *Pandectarius*. Son but dans cet Ouvrage étoit de faire une sorte de Vocabulaire de Medecine pour faciliter la lecture des Traductions faites des Auteurs Grecs & Arabes ; mais les mots Grecs, Arabes, & même Latins qui ont du rapport à la Medecine, y sont si mal rendus, soit par la faute de l'Auteur, soit par celle des Copistes, qu'à peine y peut-on entendre quelque chose, n'y aiant presque pas une ligne où l'on ne trouve quelque expression barbare & inintelligible ; en sorte qu'on auroit besoin d'un autre Dictionnaire pour expliquer celui-ci. Reinesius a pris beaucoup de peine dans ses leçons variantes pour corriger cet Auteur, de même que l'Ouvrage d'un autre qui vaut encore moins, je veux dire le *Passionarium* de Gariopontus ; mais comme c'est dans une sorte de Langue franque que ces Auteurs ont écrit, ils ne valent pas assez pour avoir mérité l'attention d'une personne qui auroit pû faire un meilleur usage de son érudition & de son travail. On peut pourtant dire avec justice de Sylvaticus, qu'il fit quelques progresz en Botanique, & fut plus exact à décrire la nature & les vertus des Simples que personne ne l'avoit encore été dans ces tems d'obscurité. Rainesius observe qu'il

cite Demosthene, l'Hérophiléen qui écrivit sur les yeux trois Livres louez par Galien en plus de soixante endroits. Ainsi il est clair que ce Livre subsistoit alors, quoiqu'il ne nous en reste à présent que quelques fragmens dans *Ætius*.

Je ne sçaurois passer sur ce période, sans jeter un coup d'œil sur notre pays, pour considérer en quel état y étoit la Medecine. Le progrès qu'y fit cette science étoit, il faut l'avouer, très-peu de chose; il n'est pas étonnant qu'elle n'en fit pas davantage, si l'on réfléchit sur le peu d'encouragement que la Cour donnoit à l'étude dans les Universitez; & si l'on se rappelle le monopole que faisoient de la Medecine les Moines qui l'avoient prise entierement dans leurs mains. Malgré cela il y avoit même dans ce siècle, quelque ignorant qu'il fût, quelques personnes qui tâcherent de se distinguer en Medecine, soit par leur pratique, soit par leurs écrits.

GILBERT L'ANGLAIS.

LE premier Auteur Pratique qu'ait produit notre Nation, & dont les Ecrits nous aient été conservez, fleurit environ dans ce tems-ci. Je veux parler de GILBERT appelé l'*Anglois*. Bayle le place en 1210. dans le regne du Roy Jean; mais Leland dit, quoiqu'il ne donne pas les raisons sur lesquelles il fonde son assertion, qu'il étoit de date plus récente. Ce Gilbert écrivit entr'autres un abrégé de Medecine qu'on a encore à présent, & par cet Ouvrage il paroît clairement qu'il doit avoir vécu plusieurs années plus tard: car il cite Averrhoés qui atteignit la fin du douzième siècle; les Ouvrages de cet Arabe n'auroient pû être traduits sitôt, & aussi ils ne l'ont été que vers le milieu du treizième siècle; comme Bacon qui est un fort bon garant, nous l'apprend; il fait mention du Livre de *Speculis* qui est sans doute celui de Bacon; ce qu'il transcrit aussi de Theodoric touchant la lèpre montre évidemment qu'il a vécu bien avant dans ce siècle, & probablement au commencement du regne d'Edouard Premier. Leland le loue beaucoup sur sa grande érudition & son sçavoir en Philosophie & en Medecine qu'il avoit acquis par l'étude & par les voyages: il le loue sur les cures qu'il a faites,

GILBERT
l'Anglois.

GILBERT sur les bonnes maximes qu'il donne touchant la conservation
l'Anglois. de la santé, & particulièrement sur ce qu'il s'est rendu à la
portée des esprits les plus ordinaires dans tout ce qu'il rapporte
des vertus des Simples. Si cet éloge est poussé un peu trop
loin, comme je m'imagine qu'il l'est, je croi qu'on peut dire
ceci de notre Compatriote avec justice, qu'il a écrit aussi-
bien qu'aucun de ses Contemporains d'aucune autre Nation,
& qu'il n'a fait que comme eux, s'il a pris le fonds de ce qu'il a
compilé des écrits des Arabes. Il est vrai qu'il prend assez de
liberté avec eux; quelquefois il transcrit des Chapitres entiers
mot pour mot de Rhazés, particulièrement sur des cas de
goutte. ^a Il y a en lui une chose remarquable, que non seule-
^a P. 314.
[&] 322. &c. ment il cite souvent Alexandre, mais encore qu'il extrait
quelques-unes de ses meilleures observations, ce qui fait voir
au moins qu'il sçavoit puiser en bonne source. Il cite de même
deux ou trois fois un autre Auteur nommé Cophon que je ne
trouve cité nulle-part ailleurs, excepté dans Thomas de Gar-
bo le Florentin ^b son disciple. Ce Cophon nous a laissé un
^b M. S.
in Bibl. Har-
lejan. petit Traité sur les purgatifs & sur ce qu'il appelle Opiates,
lesquels (il parle des Opiates) ont, dit-il, un meilleur effet
^c 275. 6. quand il y a quelque humeur entre la chair & la peau ^c: ceci
semble un paradoxe que j'entens aussi peu que ce qu'il ajoute
que les Garamantes ne sçavent rien de cette pratique. Cophon
donne une recette qui paroît & fort extraordinaire & fort bi-
^d 74. zarre, c'est de nourrir un poulet avec de l'hellebore blanc ^d, le
tuer huit jours après, & en faire du bouillon; ce bouillon,
dit-il, purge doucement.

Pour revenir à Gilbert, quoique dans ce tems-là on eût
^e 87. 222.
187. grande foi aux charmes ^e & autres applications empyriques,
cependant sa pratique étoit généralement réglée sur le raison-
nement, & telle qu'elle avoit été laissée par les Grecs. On
peut aisément juger par l'étymologie qu'il donne de *Hiera*
Logodion Memficum, (méprises je suppose pour *Hiera Lo-*
gadii vel Menphitæ) qu'il fait dériver du Grec λόγος ^f, & qui
^f 44. signifie, dit-il, le débarrasement de quelque difficulté de par-
ler; on peut juger, dis-je, par cette interprétation de même
que par cette autre sur *Philonium* qu'il rend par *Amicus novus*,
combien son sçavoir étoit borné. Conformément à l'usage de
son tems il emploia nombre d'expressions barbares, par exem-

ple, *Plagella* ^a pour *Plumasseau Argalia*, (il devoit y avoir *Ergaleum*) pour un instrument dont on se servoit à sonder, & quantité d'autres mots de ces tems-là qui enrichiroient un Dictionnaire Latin. Je remarquerai seulement deux ou trois choses particulieres dans cet Auteur.

GILBERT
l'Anglois.
a 204.

Il décrit le cas d'un jeune homme ^b d'un temperament mélancolique, qui après une longue indigestion, eut une enflure au ventre & une leucophlegmacie suivie quelquefois de fièvre tierce, d'urines jaunâtres, & quelquefois de dévoiement. Il traita le malade par des rafraîchissans, & il le purgeoit de tems en tems avec des myrobolans. Il ajoûte que le malade fut mené à des bains soufreux, & qu'il fut guéri. Il ne s'explique pas davantage sur ce sujet, mais très-probablement il veut parler des eaux de Bath; & je croirois aussi que le malade fut guéri en bûvant de ces eaux, & non en s'y baignant; car la maladie telle qu'il la décrit, étoit l'effet d'une constitution gâtée, ainsi le malade ne pouvoit mieux être guéri qu'en prenant de ces eaux interieurement; au lieu que le bain n'auroit pas été convenable dans ce cas, & n'auroit pû produire aucun bon effet. Si cette conjecture est juste (ce que je croi) comme elle est naturelle, cela prouveroit qu'on bûvoit de ces eaux environ trois cens ans plutôt qu'on ne compte: car le Docteur Guidor, dans le tems duquel on les remit en usage, & qui nous a donné la meilleure relation historique de ces eaux, avance seulement sur l'autorité du Docteur Jonés, qu'on s'en servoit interieurement sur la fin du seizième siècle. Et quoique nos Annales n'aient rien là-dessus, il est probable que l'usage de boire de ces eaux étoit très-ancien, puisque c'étoit une chose usitée de même depuis nombre de siècles dans plusieurs autres pays où il se trouvoit des eaux de même nature.

b 250.

Gilbert a un Chapitre ^c remarquable sur les désordres qui suivent du commerce avec une femme qui a eu affaire avec un lépreux. Les symptomes de cette infection varient suivant la constitution; si c'est une personne d'un temperament chaud, elle sent des pointillemens & de l'ardeur aux parties cutanées, sa couleur change, c'est une rougeur & quelque chose qui lui glisse sur tout le visage, le sommeil ne revient plus. Si c'est une personne d'un temperament froid & mélancolique, la

c 344.

GILBERT
l'Anglois.

couleur lui change davantage & plutôt, le visage paroît tâcheté, il survient une pesanteur & une inaction avec un frisson au visage qui de là se glisse dans tout le corps. Cette description est exactement la même que celle qu'on trouve dans le Rogerina, & aussi est-elle transcrite pour la plus grande partie de Theodoric; & je ne fais mention de cela que pour faire voir qu'on avoit alors en Angleterre sur les symptômes de cette maladie les mêmes idées qu'en Italie. Je dirai quelque chose de plus de ceci dans un endroit plus convenable. Jean de Gaddesden encherit sur tous ces Auteurs; & pour ce qui est de la cure qui regarde la femme, il donne une bizarre ordonnance^a, mais qui est aisée à suivre, & avec laquelle il répond du succès.

^a P. 49. b.
*Salut retro
& descendat
fortiter per
gradus, &c.*
^b 174.

En traitant des enflures scrophuleuses^b, il dit qu'on les appelle le mal du Roy, parce que les Rois le guérissent. Le récit, quoique concis, de la part d'un Medecin qui ne paroît pas avoir eu d'interêt à parler ainsi, prouve assez que c'est depuis très long-tems que nos Rois ont introduit l'usage de toucher ces malades; & il est clair par la maniere dont cet Auteur s'exprime, qu'il regardoit lui-même cet usage comme fort ancien. Les Historiens François suivent par des autoritez incontestables la trace de cet usage aussi avant que le onzième siècle, & remontent jnsqu'au regne de Philippe Premier^c, mais ils ne sçauroient dire d'une maniere assurée combien plus anciennement il avoit commencé, quoique quelques uns prétendent le faire remonter jusqu'à Clovis. Il y a la même raison de croire par ce passage, comme aussi par ce qu'on peut recueillir de certains endroits de notre histoire d'Angleterre, que cet usage avoit prévalu ici du moins quelques centaines d'années auparavant, & ceux qui le portent aussi loin que Edouard le Confesseur, Contemporain de Philippe Premier Roy de France, semblent avoir de bonnes raisons pour cela; je ne sçache pas au moins qu'on puisse apporter de bonnes preuves pour détruire leur opinion. Si l'on suppose que tous les Moines qui ont écrit sont parriaux & toujours prêts à flatter la Cour, il y a à ce sujet d'autres Auteurs dont on ne peut contester la sincerité. Le Chevalier Jean Fortescue, homme très-sage & très-lettré, dans sa défense du Titre de Lancastre^d, immédiatement après l'avenement de Henri IV. à la Couronne, represente ce droit de guérir comme un privilege qui

^c Daniel
Tom. I. p.
1032. &
1128.

^d Append.
n. 6.

a appartenu aux Rois d'Angleterre de tems immémorial, & GILBERT
il l'attribue à l'onction de leurs mains qui se fait au couron. l'Anglois.
nement: il dit que par conséquent les Reines ne peuvent avoir
ce don, parce qu'à leur couronnement on omet cette partie
de la cérémonie. On sçait pourtant que la Reine Elizabeth
crut que tous les droits attribuez aux Rois lui appartenoient si
bien, que parmi les autres fonctions de la Roiauté, elle exerça
très-souvent celle-ci. L'Archevêque Bradwardine qui mourut
en 1348. & qui en appelle au témoignage public sur les cures
faites par l'attouchement roial^a, se sert d'expressions très for-
tes à l'égard de l'antiquité de cet usage, ce qu'il n'auroit cer-
tainement point fait, si ç'avoit été une pratique aussi moderne
que quelques-uns se l'imaginent.

a Appenz,

n. 7.

JEAN DE GADDESSEN.

P EU après Gilbert fleurit un autre Anglois, JEAN DE GAD-
DESSEN, Auteur de la fameuse *Rosa Anglica*. On apprend
très-peu de chose de lui par l'histoire de ces tems, & le curieux
Antiquaire A. Wood, quoiqu'étant comme lui du College de
Merton à Oxford, ne dit rien de lui, sinon que par un vieux ca-
talogue il trouve que Gaddesden fut Docteur en Medecine, &
fleurit en l'an 1320. Je suppose par là qu'il n'a pû trouver
d'autres memoires qui regardent cet Auteur; car il auroit été
sûrement bien-aîsé de nous apprendre quelque chose sur une
personne de son propre College. Nous pourrions cependant
de cet Ouvrage même qu'il a laissé, recueillir quelque chose
sur sa vie & son caractère. Il l'écrivit, dit-il, à la septième
année de sa lecture; telle est son expression, & probable-
ment c'étoit dans son propre College; cette Société aiant été
en quelque maniere fondée dans le dessein de perfectionner la
Medecine; dessein qu'elle a soutenu par les encouragemens
qu'elle a donné à cette étude plus que toutes les autres de
l'Université. La cure qu'il dit avoir faite dans un jeune Ecolier,
qui étoit une personne de qualité, semble prouver que ce fut
au College qu'il compila son Livre: ce qui doit avoir été entre
l'an 1305. & 1317. car il fait mention de Gordon, & il est

JEAN DE
GADDES-
DEN.

JEAN DE
GADDES-
DEN.

nommé par M. Sylvaticus dans ses Pandectes. Ce Livre comprend une pratique entière de Medecine ; il l'a ramassé principalement des Arabes & des Modernes qui avoient écrit en Latin immédiatement avant lui ; mais il l'a beaucoup grossi par un nombre infini d'additions que lui a fournies sa propre experience. Il fut sans contredit un aussi grand Praticien que qui que ce fût dans son tems , quoique je doute que sa pratique fût fondée sur un sçavoir extraordinaire dans sa Profession ^a . Leland lui donne cependant le titre de profond Philosophe , d'habile Medecin , & d'homme le plus éclairé qui fût de son tems ; il appelle ce Livre une pièce sçavante & exquise. Conringius en dit autant ^b ; mais Guy de Chauliac Chirurgien très-estimé & très-entendu , qui a écrit plus tard dans le même siècle , en parle d'une autre maniere , & même avec des expressions remarquables : *Ultimo insurrexit una fatua Rosa Anglicana quæ mihi missa fuit & visa , credidi in eâ invenire odorem suavitatis , & inveni fabulas Hispani , Gilberti , & Theodorici* ^c . J'ai peur que la fin du caractère ne soit que trop véritable ; cependant malgré cette severe censure de Guy , vous trouverez que Jean n'étoit pas un sot ; & quoique pour dire la verité ce ne fût gueres qu'un Empyrique , cependant il paroît avoir été ce qu'on peut appeller de meilleur dans ce genre : il s'est conduit avec adresse ; il paroît par ses propres Ecrits qu'il avoit assez de sagacité pour pénétrer les différens foibles de la nature humaine : il sçavoit bien juger à quel point il pouvoit en imposer , ainsi il ne manquoit jamais de profiter de la crédulité des gens à qui il avoit à faire. Il présente avec beaucoup d'art des amorces aux personnes délicates ^d , aux Dames , aux riches ; il a une si grande attention pour les Dames , qu'il a la complaisance de leur enseigner des parfums & des secrets pour se laver ^e ; à quelques-unes même la maniere de teindre leurs cheveux ; & il a tant d'égards pour les riches , qu'il est toujours à étudier & à inventer pour eux quelques remedes très-recherchez & très-chers ; s'il y a quelque chose de bien bon réel , il en ordonne pour eux le

^a *Ut lumen sui sæculi facile crederetur , opus luculentum & eruditum.*

^b *Perdoctum.* ^c *Præfat.*

^d *Istam voco Medicinam Regalem pro delicatis , pro dominabus , pro divitibus.*

^e *De modo faciendi lac virginis 134. De decoratione 131.*

double^a plus que pour les pauvres. Dans les cas d'épilepsie il ordonne une vessie de Verrat bouillie, & outre le guy de cheſne un coucou; il eſt même aſſez obligeant que de leur preſcrire la maniere d'accommoder les peaux de renard dans la paralysie contre le froid de l'hyver. Il crut que ce n'étoit pas aſſez de ſe montrer un habile Medecin ſans donner quelques preuves d'une grande érudition; c'eſt pourquoi il ſe hazarde ſur des points auſſi difficiles que des étymologies de mots. *Peritonæum*^b, dit-il, eſt ainſi appellé, parce qu'il eſt *juxta tonantem*. *Hernia*^c *quasi rumpens enia*, id eſt *intestina*. *Phtifis* vient de *Tuffis*^d; *Chiragra* de *Chiros* & *gradior*^e. Il eſt encore plus docte dans ſa dérivation du mot *Epilepsie*^f; ce mot vient ce ſemble, dit-il, de *Epi* & *lædo*, & il obſerve que cette maladie étoit auſſi appellée *Hieranoſon* de *Hiera* qui ſignifie *sacra* & *noceo*, parce qu'elle offenſe les parties nobles. Il déploie ainſi, comme vous voiez, à l'imitation de ſon maître Gilbert, ſon talent en Philologie, & avec autant de ſuccès.

Il y a une autre branche de littérature pour laquelle il ſemble avoir beaucoup de paſſion, c'eſt la Poëſie. Il paroît ſi grand amateur de rimes, qu'il n'y a preſque pas de page où il ne cite des Vers; quelquefois il en infere des ſiens, ſi bien que ſouvent on ne ſçait s'il eſt meilleur Poète que Medecin. Et il a au moins ce talent particulier, que ſoit proſe, ſoit vers, ſon ſtyle eſt ſi divertifiant, que le Lecteur ne peut qu'en être réjoui.

Malgré tout cela, Jean fit ſans doute quelque figure dans ſon tems pour ſon ſçavoir, & fut regardé comme un homme de jugement dans ſa pratique. Car je trouve qu'il eut de l'emploi à la Cour, où il fut chargé de ſoigner dans la petite vérole le fils du Roy Edouard Premier ou Second, au moins à ce que je penſe. Il joua là fort bien ſon rôle; & pour montrer ſon habileté dans les maladies inflammatoires, il ordonna avec toutes les formalitez requiſes & avec un air important qu'on enveloppât le malade dans de l'écarlate^g, & que tout ce qui étoit autour du lit fût rouge de même, la tapisſerie de la chambre étoit rouge auſſi ſans doute. Cela, dit-il, le guérir ſi

JEAN DE
GADDES-
DEN.

a *Experimentum
meum ſi ſit
pro divite,
duplum eſſe
cordis cervi.*

b 75.

c 129.

d 52.

e 35.

f 609

^g *Capiatur Scarletum, & involvatur variolofus totaliter, ſicut ego feci filio nobiliſſimi Regis Anglia, & feci omnia circa lectum eſſe rubra, & eſt bona cura.*

JEAN DE
GADDES-
DEN.

bien, qu'il ne lui resta pas une seule marque au visage. Il loue donc cette méthode comme excellente ; il semble la tenir des recettes de vieilles femmes qu'il a trouvées dans Gilbert ^a ; il connut certainement bien son monde , & comprit de quelle importance il est souvent de garder des apparences extérieures , & d'appuier sur les plus grandes bagatelles.

Jean ne fut pas plutôt à la Cour , qu'il fut un bon Courtisan , & devint maître en l'art des complimens : lorsque dans les écrouelles le mal ne cedit pas aux souverains remèdes , tels que le sang de Belette , ou la fiente de Pigeon , il exhortoit les malades d'aller supplier le Roy de vouloir bien les toucher ^b.

Jean semble avoir été d'un caractère entreprenant & remuant. Il n'étoit pas content du seul commerce qu'il faisoit de la Médecine , il se mêla encore des opérations manuelles de Chirurgie : il parle beaucoup de son expérience à cet égard ; il se hazarde même à trouver des défauts dans la pratique de quelques Chirurgiens de son tems ^c. Il se donne pour fort expert à remettre les os ; & à l'égard des infections des yeux ^d, comme il parle , il a un *Nostrum* qui ne peut être que pour les riches.

Il nous apprend qu'il a un sçavoir profond en physionomie : il se proposoit , dit-il , si Dieu lui donnoit & de la vie & du loisir , d'écrire un Traité de Chiromancie ^e ; mais à notre grand regret , cet excellent Traité sur l'Art de dire la bonne aventure , est perdu. Le mot qu'il en dit là feroit croire qu'il tenoit Boutique pour donner ses audiences sur cet Art.

Il est fort homme à secrets , & il en a quelques-uns qui sont les secrets des secrets , & qui operent des miracles ^f. Comme il en fait un très-grand cas , il recommande beaucoup qu'on ne les divulgue pas aux Laïques ; quelquefois même il va plus loin , & comprend les femmes dans cette prohibition ; il est

^a 349. *Vetula provinciales dant purpuram combustam in potu , similiter pannus tinctus de grano.*

^b 28. *Si ista non sufficiant , vadat ad Regem , ut ab eo tangatur & benedicatur , valeat tactus nobilissimi & serenissimi Regis Anglicorum.*

^c *Et se undum Lanfrancum & Rolandum , & Brunum , & est error.*

^d *Experimentum meum quod divitibus convenit.*

^e *Vitam & pacem.* 35.

^f 39. *De quo possum dicere multa miracula.*

le plus exprès là-dessus, quand il s'agit de liqueurs fortes & d'eau de vie. Il se plaît à parler des grands gains ^a qu'il faisoit en les vendant quelquefois à un prix si extravagant, qu'il ne peut dire combien ^b il lui en revénoit non seulement en argent, mais encore en presens. Il dit-qu'il eut beaucoup ^c d'argent d'une recette faite avec des grenouilles d'arbre qu'il vendoit aux Chirurgiens-Barbiets, sur quoi il se felicite, comme s'il les avoit dupez. Cependant different de la manœuvre de ces gens à secrets, il dit au moins tout franchement en quoi ils consistent. On peut remarquer que pour quelque maladie que ce soit, il en a tout prêts, & ne manque jamais d'en avertir, son fort est en recettes; & sans se donner beaucoup de peine de former un jugement sur le cas, il s'imagine que s'il peut faire parade d'un grand nombre de remedes, il n'y a pas de maladie qui puisse lui résister. Si on l'en croit, il fait des choses merveilleuses avec quelques-unes de ses recettes. Il guérit, dit-il, vingt hydropisies avec de la Lavande; mais c'est un remede, dit-il, pour lequel il faut se faire paier d'avance ^d.

Tout étoit bon pour Jean sans exception dans la Profession, & il n'y a rien qu'il ne voulût entreprendre: plus un cas étoit dangereux, plus il semble y proceder gaïement. Quelqu'un avoit-il la pierre? il étoit l'homme qui pouvoit la dissoudre. Eroit-ce la goutte la plus violente? il pouvoit l'emporter avec des cataplasmes ou avec un onguent; il sçavoit arrêter les accez d'épilepsie par un collier, & guérir la paralysie à la langue avec de l'eau de vie. Ces cas sans doute sont si difficiles qu'ils embarrassent les esprits les plus pénétrants: ils demandoient sans doute toute sa circonspection; mais cela ne l'inquiétoit pas si fort qu'il ne pût donner attention aux minuties. Il propose différentes méthodes pour entretenir le corps propre & net; si une dent gâtée faisoit mal, il pouvoit l'arracher; si un homme étoit sujet aux poux, il avoit l'art de les tuer: par amitié même pour ses Pratiques, il avoit la complaisance de leur couper les corps aux pieds. Il pouvoit guérir

^a *Magnam pecuniam in multis locis.*

^b 49. *Hoc est meum pro quo habui pecunias, & tot alia quæ nescio quot & quantæ.*

^c *Pro quo habui bonam pecuniam à Barbitoribus.*

^d *Nec debet dari, nisi accepto salario.*

JEAN DE
GADDES-
DEN.

la colique par une ceinture faite de la peau d'un poisson de mer, pourvû qu'une petite boucle en fût faite de côte de Ba-leine ; il avoit un emplâtre & un caustique infailible pour les hernies ^a : il pouvoit guérir un cancer qui avoit une cause extérieure avec de la Patience rouge. Et je ne doute pas que s'il avoit vécu dans notre tems, il n'eût été à la tête des Inoculateurs ; & la maxime qu'il pose contraire à l'expérience des meilleurs Medecins , qu'on peut avoir la petite vérole plus d'une fois ^b , auroit pû lui fournir un bon subterfuge en bien des occasions.

Il a compris pardeffus toutes choses les douceurs qu'il y a à soigner les femmes dans leur grossesse : il leur recommande la rhubarbe torrefiée. Il a sçû qu'il y a un langage particulier dans ces cas-ci, aussi le trouve t-on sur ces matieres non seulement babillard, quelquefois familier, mais encore gaillard, pour ne pas dire luxurieux. Il parle beaucoup du métier d'Accoucheur ; il ne dit pas directement s'il a fait l'operation lui même ; mais on pourroit bien juger par son empressement à se mêler de tout, s'il aura négligé un emploi si avantageux. Au moins il semble avoir étudié toutes les méthodes (& donné dans une grande variété) pour préparer la conception, & il y a apparence qu'il étoit fort recherché pour ses secrets sur cette matiere. Ceux qui voudront avoir une idée de ses talens, peuvent le ^c consulter lui-même & ses doctes Commentaires & recettes sur l'usage détestable des choses qui excitent à la débauche ^d.

Pour finir sur le caractère de cet Auteur, quoiqu'il soit presque entierement redevable aux autres de tout ce qu'il dit sur les symptomes & les causes des maladies ; car il n'a presque rien de nouveau touchant la consommation qui est une maladie endémique dans notre Isle ; cependant à l'égard des remedes il a beaucoup de choses qu'on ne trouvera point ailleurs. Il semble avoir fait une collection de toutes les recettes qu'il avoit pû trouver, ou dont il avoit oui parler, & je croi que son Livre contient la meilleure histoire des remedes qui étoient en usage non seulement parmi les Medecins de ce

^a 129. *Consolidat omnia vulnera, & debet haberi in honore.*

^b 40. *Homo var. olatur bis.*

^c *De modo generandi. p. 77.*

^d *Coagulum leporis. Qui isto utuntur, possunt coire si volunt. Ibid.*

tems-là, mais aussi parmi le peuple dans toutes les parties de l'Angleterre, & dans le genre empyrique, & dans le superstitieux. JEAN DE
GADDES-
DEN.

On trouvera aussi en lui plusieurs choses curieuses touchant la maniere de se nourrir & de manger de nos Ancêtres ; il semble avoir fort bien entendu la cuisine, & a fait conséquemment de très-judicieuses observations sur l'art d'apprêter les mets ^a. Les Amateurs de l'Antiquité & des bons morceaux trouveront ici un trésor de science en ce genre, & auront le plaisir de voir plusieurs plats ^b qui sont en usage à présent, rapportez par cet ancien Auteur, & quelques-uns même avec leur nom Anglois ; car il se plaît à mêler beaucoup de sa langue naturelle dans tous ses Ecrits.

Nous apprenons qu'il y avoit un Chanoine de saint Paul de son nom dans la Chaire de Ealdland ^c ; il est placé près de Richard le Medecin, mais il n'y a pas d'année marquée, en sorte que c'est une question de sçavoir si c'est le même que notre Auteur. Il est certain par plusieurs endroits de son Livre, qu'il n'étoit pas Moine, comme plusieurs se le sont imaginé ; il y parle trop librement de la mal-propreté des Religieux ^d.

Il y a dans la vie de cet Auteur une chose particuliere que je n'omettrai pas, qui est qu'il a été le premier Anglois employé à la Cour comme Medecin ; car jusqu'alors tous les Medecins de la Couronne avoient été des Etrangers. Le même usage dura beaucoup davantage à l'égard des Apotiquaires. Dans le détail de la garderobbe du Prince, la trente-deuxième année d'Edouard III. en 1360. il paroît que son Apotiquaire étoit Pierre de Montpellier, & le premier Apotiquaire qui a vendu des remedes en Angleterre, si l'on en peut croire Reyner ^e, étoit J. Falcand de Luca en 1357. L'Ouvrage de notre Auteur J. de Gaddesden étoit si fort en vogue en ce tems-là, que Chaucer lui a fait l'honneur de le mettre au

^a *Cibus Laicorum est bonus, id est Tortellus factus de flore frumenti decoctus in furno cum vitellis ovorum, &c. Lucius & Truta cum Agresta & Acedula, &c. 58.*

^b *Pulli Gallinacei elixentur cum Petrojelino. Cum Petrojelino spinachiis aut Bletis. 95. Ibid. Pulli lardati. 68.*

^c *Newcourt vol. 1. 145.*

^d *Tango hic multa, quia Religiosi qui non curant de ornatu corporis, sicut utentes cilicio, frequenter abundant nimis in istis, & repetunt consilium à secretis Medicis.*

^e *Antiq. Benedict. in Anglia. 107.*

JEAN DE
GADDES-
DEN,

nombre des plus célèbres Ecrivains en Medecine ; sans contredit la Rose de notre Compatriote méritoit bien autant d'éloges que le Lis de Gordon , qui paroît avoir été la principale Idole de ces tems.

Il parle souvent de Girard ; il cite sur un cas de dysenterie ce qu'il dit dans le Chapitre 4. de son *Viaticum*^a, Livre qui doit être le même que celui qui est intitulé *Glossa Viatitici Isaac* ; il y a un manuscrit de ce Livre dans la Bibliotheque de Harley ; ce Livre fut écrit par Gerard de Carmona^b Ville d'Andalousie , qui vécut au milieu du treizième siècle , & qui vivant avec des Maures , avoit fort bien appris la Langue Arabe , & fit plusieurs Traductions de leurs Livres de Medecine.

Pitte notre Compatriote place un autre Medecin Anglois dans ce siècle vers l'an 1360. Barthelemy Glanvill lefameux Auteur du Livre de *proprietas rerum* , & il le regarde comme un Compilateur d'un Ouvrage Pratique de Medecine. Mais j'ai raison de croire que ce sont ici deux différentes personnes , car Leland , & après lui Bale , ne font pas mention d'un tel Livre écrit par Glanvill , & ne donnent pas du tout à penser qu'il eût jamais étudié la Medecine , quoique je trouve que dans son septième Livre il traite de plusieurs maladies , & qu'il transcrit de Constantin la plus grande partie de ce qu'il a là-dessus. Outre cela Barthelemy qui a composé le *Breviarium Præcticum* (c'est ainsi qu'il est appelé) cite Glanvill de maniere qu'on ne sçauroit supposer qu'il ait été l'Auteur de ces deux Ouvrages^c. Cet abrégé est très-gros & est divisé en quinze Livres fort longs : il y en a un manuscrit dans la Bibliotheque de Harley. Il y a ici^d le même détail presque mot pour mot touchant une sorte d'infection dans la lèpre , les symptomes en sont les mêmes que ceux que j'ai observez auparavant dans Gilbert , & ce passage ne se trouve pas dans Glanvill. Pour le reste de ce Livre on ne peut mieux se former une idée de ce qu'il contient , que par l'aveu^e sincere que fait l'Auteur lui-même à la fin du Livre de n'avoir rien ajouté du sien sur

^a 58. B.

^b Biblioth. Hispan. ver. 2. 264.

^c Lib. 6. c. 13. Dicit Bartholomæus in libro suo de proprietatibus rerum.

^d Lib. 2. 4.

^e Protestor enim in fine hujus opusculi quod nihil quod est ad propositum de meo apposui , quia quod apponerem ex meipso , in meipso non inveni.

le sujet, parce qu'il n'avoit rien à fournir de lui-même; mais qu'aussi il avoit amassé tout ce qu'il avoit pû trouver d'écrit dans les Philosophes & les Medecins, & particulièrement une grande quantité de recettes. Et je croi en verité, sur la lecture courante que j'en ai fait, qu'il a dit très-vrai.

Ce caractère ne convient pas à notre Compatriote seul; car la plupart des Ecrivains Etrangers, qui ont écrit sur la Pratique, ont été de la même trempe dans ce siècle & le suivant. On n'a qu'à lire la collection des Auteurs sur les fièvres pour être d'abord convaincu combien peu ils ont ajouté à ce qui avoit été dit auparavant sur ce sujet.

JEAN DE
GADDES-
DEN.

VALESCUS DE TARENTA.

VALESCUS DE TARENTA fut presque le seul qui vers l'an 1400. écrivit d'après son expérience, & non pas uniquement d'après les Livres; il n'entendoit pas le Grec, & écrivoit fort mal en Latin; il avoit cependant pratiqué plus de trente-six ans à Montpellier, & fut Premier Medecin de Charles Sixième. Il a laissé un Livre appelé *Philonium*, dans lequel il y a plusieurs bonnes observations & sur la Medecine & sur la Chirurgie. Il y a ceci encore de particulier en lui, c'est que de tems en tems il donne l'histoire de quelque cas extraordinaire qu'il avoit rencontré; il parle entr'autres d'une personne qui mourut pour s'être coupé la lnette; & d'une autre qui eut un retour périodique de fièvre chaque treizième jour durant trente ans entiers. Il s'étonne beaucoup de ce que les Anciens donnoient des remèdes chauds dans la pleurésie, tels que l'hyssope, l'origan vulgaire, &c. & dit avec raison que la méthode rafraîchissante des Modernes est préférable. Cet Auteur interpose souvent son jugement dans quelques points difficiles de Pratique, exemple fort rare en ces tems-là où personne presque ne s'étoit enhardi à penser par soi-même. Il fait souvent mention de Roger & de Roland ensemble touchant la pratique dans les maladies; ce qui me feroit soupçonner que c'est ce Roger & non Bacon qui a écrit la *Rogerina*. Dans l'édition des Ecrivains concernant les fièvres, donnée par Fernel, le *Philonium* est pris par méprise pour un Auteur; & il insere encore par méprise sous le nom d'Arnould

VALES-
CUS DE
TARENT.

non seulement ce qu'il a écrit lui-même , mais encore des additions qui ont été faites long-tems après par d'autres mains.

MICHEL SAVONAROLE.

MICHEL
SAVONA-
ROLE.

TEL étoit l'état de la Medecine à l'égard de la Pratique dans ces tems ; on fit quelques progres dans d'autres branches de la Profession : par exemple les Medecins devinrent plus curieux dans la recherche des qualitez des Eaux Minerales , & sur-tout des eaux chaudes , & ils nous ont laissé plusieurs observations sur leurs vertus & leur usage. Entr'autres Michel Savonarole se distingua , & encherissant sur ce que *Jean de Dondis* & *Ugolinus de monte Catino* avoient déjà publié , écrivit un Traité sur tous les bains qui étoient alors connus en Italie. Il entreprit cet Ouvrage en 1440. & 1450. comme on peut aisément le prouver par sa dédicace , quoiqu'il y ait fait quelques additions après en l'an 1460. comme on peut le recueillir de ce qu'il dit lui-même. Il étoit de Padoue , d'une grande famille , & fut grand-pere du Frere Jérôme ; il fut le Medecin de trois differens Marquis de Ferrare , & fut fait Chevalier de Jerusalem : il fut en estime alors ; & comme il vécut assez long-tems , il eut beaucoup d'experience , & écrivit plusieurs Traitez , & particulièrement un fort ample sur les fièvres. On fit aussi quelques essais en Botanique vers la fin du quinzième siècle , & *Hermolaüs Barbarus* fit revivre cette étude ; il pensa le premier à corriger les fautes qui étoient alors nombreuses dans les copies de Dioscorides & de Pline ; cependant vers ce tems-là Constantinople ayant été prise , plusieurs Grecs se retirerent en Italie , & apporterent avec eux les manuscrits des Ecrivains Grecs Medecins ; alors toute l'étude des Medecins sembla être uniquement employée à entendre & expliquer ces Auteurs : effort louable en lui-même sans doute , & qui fraia le chemin à de plus grands progres. Dans cette étude il étoit naturel d'examiner comment les Arabes avoient suivi les Grecs , & en quoi ils s'en étoient écartez , & ces recherches occuperent les Medecins les plus lettrez pendant l'espace de cinquante ans au moins. Mais comme tout ce travail rouloit plutôt sur des

mots que sur des choses, * ce seroit inutilement qu'on cher-
 cheroit dans cette classe d'Auteurs quelque progrès consi-
 dérable de l'Art ; cependant il pourra être de quelque usage
 de connoître ce qu'on ne faisoit point dans ce tems.

MICHEL
 SAVONA-
 ROLE,

ROGER DE PARME.

C'est ici le terme du plus grand déclin de la Medecine ,
 (qui tomboit depuis environ 400 ans) de la Medecine ,
 dis-je, qui regarde la cure des maladies par des remedes inter-
 nes : car comme je l'ai remarqué, la plupart des Medecins ne
 faisoient guere que transcrire, & composer de prodigieux Com-
 mentaires sur les Arabes, qui n'étoient déjà que trop proli-
 xes eux-mêmes. Pour la Chirurgie, il faut l'avouer, elle fit
 dans ce période un peu meilleure figure. J'ai parlé déjà au
 long d'un grand homme de cette Profession, Albucasis, &
 j'ai remarqué qu'on ne trouvoit point ni où il est né, ni où
 il a vécu : quoiqu'il en soit, ses Ouvrages parvinrent bien-
 tôt en Italie ; car immédiatement après, Roger de Parme, ou
 selon d'autres, de Salerne, écrivit ; il emprunta beaucoup de
 lui, quoiqu'il n'en fasse pas mention non plus qu'aucun au-
 tre. JAMERIUS suivit alors, lequel, comme s'exprime Guy,
 & après lui Roland, mit en usage une sorte de Chirurgie bru-
 tale ; cependant ces deux Auteurs, & sur-tout le dernier, se
 sont contentez de copier Roger. BRUNUS leur succeda ; il na-
 quit en Calabre, & fit à Padoue en 1252. une collection de
 Chirurgie plus ample qu'elle n'avoit été faite par d'autres ; mais
 elle étoit prise principalement d'Albucasis & des autres Ara-
 bes, comme il l'avoue lui-même ^a, quoiqu'il dise qu'il eût
 pris beaucoup de peine pour que tout ce qu'il avoit ramassé
 fût conforme à l'experience. Cependant l'expression de Seve-
 rin est fort juste, il appelle tous les Ecrivains en Chirurgie de
 ce tems *Arabistæ*. Il semble que c'étoit fort la mode dans
 ce tems-là de se parer du travail d'autrui : ainsi comme Brunus

JAME-
 RIUS.

BRUNUS

^a 130. Nam apud compositionem ejus non fui promptus ad aliud, nisi ut colligerem non
 solum id excipere, sed cum experientia & ratione.

THEO- s'étoit accommodé des Ouvrages des Arabes: THEODORIC;
DORIC. Moine, & après Evêque de Cervie, le servit de même, quand
il fut sur le point de quitter la vie; il publia sous son propre
nom une collection de Brunus mot pour mot, avec une petite
addition de quelques passages fabuleux pris de son Maître *Hu-*
go de Luca, comptant ainsi de se faire un nom.

Comme Moine, il crut qu'il pouvoit legitiment faire
usage du bien d'un Laïque; & il a l'assurance de dire qu'il ne
voudroit rien avancer dont il n'ait lui-même fait l'expérience,
mais il étoit bien ridicule à lui & superflu d'écrire, si tout ce
qu'il avoit dit pouvoit se lire dans d'autres Livres. Il avoit vû
Roland à Bologne. Il y a peu de choses particulieres en lui,
comme on l'a dit: il remarque qu'un os mal remis devoit se
rompre de rechef: quand le calus est récent, les embrocations
& les emplâtres peuvent être d'usage; mais s'il est vieux, le
2. 23. bistouri est nécessaire ^a. Il n'explique pas comment il faut s'en
servir: il dit seulement que les Anciens ne donnent pas de
regles là-dessus; il en voudroit même dissuader la pratique.
b 3. 19. En traitant des abcès ^b, il n'y laisse jamais, dit-il, de tente
après le premier appareil, expérience qu'il avoit vûe plus de
c 4. 7. cent fois. Il fait mention de l'huile de tartre ^c bénite. Il a un
passage remarquable, comme j'en ai dit un mot ci-devant;
il fait une claire exposition des symptomes qui arrivent après le
commerce avec une femme qui a eu affaire avec un lépreux. Il
ne doit rien à Brunus sur cette matiere; & je ne trouve pas où il
peut avoir pris cette description, (si ce n'est dans la *Rogerina*)
car les Arabes disent seulement en general qu'on peut gagner
par là du mal, & ils n'entrent dans aucun détail sur les sympto-
mes qui en peuvent suivre immédiatement. Ainsi ce dé-
tail peut être véritablement de lui. J'aurai occasion dans la
suite de rapporter quelque chose de particulier qu'il a observé
3. 49. touchant la salivation ^d. Car cet Evêque a si peu de choses
bonnes qui soient de lui, qu'il faut bien en conscience lui re-
connoître celles qui lui appartiennent.

GUILLAUME DE SALICET.

GUILLAUME DE SALICET, appelé *Placentinus*, GUIL. DE
SALICET. étoit contemporain de Theodoric; il fut Professeur à Verone, & suivant Vanderlinden mourut en 1270 la même année que Thaddée le Florentin, ce qui est, je pense, une méprise; car Chamberius place la mort du dernier en 1280. Cet Auteur semble mieux connoître sa profession que les autres, quoiqu'il ait beaucoup écrit comme eux dans un style barbare; & quoiqu'il copie considérablement & d'Albucasis & d'autres, il a cependant plus l'air d'un Auteur original que tout le reste. Guy de Chauliac lui donne avec justice le titre de *Valens homo*, & d'homme entendu en Medecine & en Chirurgie. Il eut certainement une longue experience, & il pose pour maxime que cet Art ne peut être enseigné par écrit, mais qu'un homme doit voir lui-même & operer. Il répète particulièrement cette maxime en traitant de la pierre ^a, l'extraction de laquelle est si détaillée & d'une manière si différente de tout le reste, qu'il faut certainement qu'il ait été Operateur lui-même. Et ce qu'il remarque sur la difficulté de faire l'incision dans les femmes à cause de la position de l'uterus entre la vessie & le *Rectum*, semble mettre hors de doute qu'il étoit tel. On peut juger de la simplicité de l'homme, & juger de l'état de la Medecine dans ce tems-là, par le conseil qu'il donne à un Praticien, *ne delectetur familiaritate Laicorum. Nimia autem familiaritas contemptum parit, & etiam per nimiam familiaritatem non sic audacter & securè petitur remuneratio operationis condecenter. Et scias hoc unum quod bona remuneratio de labore, & salariū optimum reddit Medicum authorisabilem, & confortatur fides infirmi super ipsum.* A l'imitation d'Albucasis, il dit qu'il n'a jamais vû d'Hydrocephale guérie par l'incision ^b, mais il en vit une à l'Hôpital à Crémone qui se guérit d'elle-même, elle survint à un garçon qui vécut long-tems après. L'experience nous apprend aussi que quelquefois dans ce cas l'humeur se-reuse peut se repomper dans les vaisseaux, sans besoin d'aucune décharge artificielle. Il guérit une fille par un cautère appliqué

a 47.

b 1. 1.

GUIL. DE
SALICET.

a 1. 18.

b 1. 23.

une fois au-devant & deux fois au derriere de la tête, ce cautéré fit sortir les eaux. Il est clair que dans ce cas la tumeur étoit extérieure. Il est le premier au moins parmi les Modernes qui ait décrit particulièrement cette maladie des enfans qu'il appelle *Cruſta & Laſtitium*, l'*Achor* des Grecs, & le *Laſtumen* des Bas-Latins; & il donne la méthode de le guérir ſans aucun danger. Il ſemble auſſi le premier qui conſeille les eaux mercurielles pour le viſage ^a. Il indique une bonne précaution ſur les tumeurs, & dit qu'il eſt difficile de juger ſ'il y a de la matiere quand la tumeur eſt profonde, & que la partie où elle ſe trouve eſt épaiſſe; que le meilleur moiſen pour en juger eſt l'attouchement, c'eſt-là la précaution la plus néceſſaire; car ſouvent par inattention on a coupé un aneurifme ^b au lieu d'un abcès.

Il eſt plus détaillé que d'autres ne l'avoient été dans la deſcription de la cure du ſarcocèle, laquelle eſt quelquefois difficile, & quelquefois dangereuſe, parce qu'elle ne peut être faite ſans incifion. Il recommande expreſſément que l'on ſepare du teſticule l'excreſcence charnue, & qu'on l'arrache entierement; & ſi le teſticule eſt tant ſoit peu offeſé, il ordonne qu'il ſoit auſſi coupé au même inſtant, & c'eſt la ſeule méthode de Pratique, dit-il, qu'il ait jamais vû réuſſir. Cette excreſcence qui reſſemble ſi bien à de la chair, prend generalement ſa naiſſance à l'extremité des vaiſſeaux ſpermatiques; ſ'entortille autour du corps du teſticule, & croît quelquefois à un point ſi énorme, qu'elle ſurpaſſe en groſſeur la tête d'un homme. La cauſe de cela eſt touſjours ou une congeſtion d'humeurs, une rupture, ou une contuſion de vaiſſeaux, & dans tous ces cas la ſuite naturelle eſt une obſtruction dans les conduits capillaires au moins, ſi ce n'eſt dans de plus larges. Là où qu'il y ait obſtruction, il y a non ſeulement une plus grande diſtenſion des vaiſſeaux, mais encore une plus grande affluence des fluides, comme cela ſe voit aſſez clairement dans toutes les tumeurs inflammatoires. Ainſi quand les vaiſſeaux des enveloppes vaginales ſont obſtruez, les parties ſolides doivent néceſſairement ſe dilater, & par une dilatation extraordinaire paroître dans une forme différente. Ces tumeurs peuvent ſe former, de cette maniere, & ce n'eſt pas l'unique, comme je l'ai inſinué ailleurs, il n'eſt pas beſoin de

mettre la nature en frais en lui faisant créer de nouveaux vaisseaux pour loger cette matiere qui nourrit continuellement l'enflure ; les petits tuiaux & les fibres creuses sont presque infinis, non seulement dans le corps d'un animal, mais encore dans chaque partie de l'animal dont tout le corps n'est qu'un composé d'une quantité innombrable de tels petits canaux ; plusieurs de ces tuiaux , au moins les plus petits dans l'état naturel , sont ou vuides ou peu distendus ; viennent-ils à être offensez , ils sont tout prêts à ouvrir leur capacité & à recevoir une quantité extraordinaire d'humeurs dans leurs cavitez ; c'est ainsi que par une accréction graduelle se forme le Sarcome & la Loupe , de même que lorsque l'écorce d'un arbre est blessée ou froissée, il s'y forme des nœuds. L'on sera plus convaincu que c'est bien là la maniere dont la nature produit ces excrescences , si l'on fait attention à quelques exemples semblables dans lesquels on voit plus clairement la maniere dont opere la nature. L'œuf quand il tombe dans la matrice, animé par la chaleur naturelle qu'il y trouve ne s'étend il pas & n'enfle-t-il pas ses minces vaisseaux , comme font les semences des vegetaux dans la terre ? & ces mêmes vaisseaux ne sont-ils pas les rudimens de l'embryon qui se développe, lorsque ces vaisseaux sont parvenus au point d'extension auquel la nature les a limitez. Les extremittez des vaisseaux ombilicaux s'enlissent & forment le *Placenta* , de plus ils percent l'uterus au point qu'ils s'inoculent avec les vaisseaux qui le nourrissent. Et non seulement l'œuf quand il est dans la matrice, mais l'ovaire lui-même par quelque accident s'enfle & vient à une grosseur prodigieuse. Mais rien ne peut nous donner plus de lumieres sur ce sujet, que de considerer l'uterus lui-même. L'uterus est fort mince, comme on sçait , dans les femmes qui ne sont pas enceintes, & les vaisseaux tortillez & contractez serpentent en grand nombre sur ses enveloppes , & paroissent très-petits ; mais dans le tems de la grossesse, sur-tout dans les derniers mois, on trouve les enveloppes beaucoup plus épaisses, le fonds de l'uterus est épais au moins d'un pouce, & les vaisseaux prodigieusement distendus. Et pour preuve que ce sont bien les mêmes vaisseaux qui étoient dans cette partie avant l'impregnation, lesquels ne sont que distendus de la maniere que nous avons dit , on éprouve que quand la femme est délivrée, que le lait coule aux mam-

GUIL. DE
SALICET.

melles, alors l'uterus par la révulsion se rétrécit tellement qu'il se remet à son état naturel : ainsi quand il y a flux d'humeurs dans les enveloppes vaginales, les petits vaisseaux sont tous ouverts & distendus. Quelquefois cette substance charnue s'attache non seulement à cette enveloppe, mais aussi au scrotum, de la même manière que fait le Placenta à l'uterus. Il y a quelques exemples, quoique rares, où cette matière charnue semble être jointe d'une manière si lâche à la membrane où elle est renfermée, qu'on peut aisément l'en séparer, comme l'insinue ici cet Auteur : ce qui n'est pas du tout contradictoire avec ce qui a été dit d'abord de sa production : car la chair consiste en différens plans de fibres, & quand un plan est enflé, on peut aisément comprendre comment il se rompt & se détache du reste. Les cors & les verrues sont différens plans de l'Épiderme séparés l'un de l'autre, & on voit quelquefois un grand nombre d'hydatides distinctes sortir des membranes des vaisseaux lymphatiques. Dans ce cas où l'excroissance peut être détachée de l'enveloppe vaginale, on peut l'arracher sans couper le testicule, comme cela étoit proposé ici, pourvu que la racine en soit courte. Mais généralement l'excroissance est si fort adhérente à l'enveloppe, qu'on ne peut l'emporter sans arracher aussi le testicule : opération qui se peut faire aisément & sûrement, si le sarcome ou le schirre ne remonte pas plus haut, le long des vaisseaux spermatiques, comme cela arrive souvent, dans lequel cas un Chirurgien prudent ne hasardera pas sa réputation sur une cure qu'il ne peut achever. Il y a plusieurs exemples où un sarcocèle est suivi d'un hydrocèle ; quelquefois un hydrocèle, quelquefois même une tumeur des épидidymes a été prise pour un sarcocèle, lequel doit être distingué avec soin des deux autres. Très-souvent la substance du testicule est fistuleuse & tourne en pus. En ce cas quoique quelquefois il ne paroisse pas de symptôme par lequel on puisse certainement déterminer si le testicule est sain ou non, cependant l'avis que donne notre Auteur de l'emporter avec le reste, semble fort convenable. Quelquefois le sarcocèle devient dur & schirreux, d'où Scacchus lui a donné le nom de *Tophacea*. Severin a observé qu'il forme une concrétion blanche comme la coquille d'un œuf ou d'une huître : outre cela elle se termine souvent en cancer. On a tenté plusieurs méthodes

méthodes pour guérir cette hernie sans excision. Mathiole en rapporte une & Scultetus plusieurs qui avoient été guéris par la poudre d'Ononis, avec quelques applications topiques; mais ce spécifique, comme eux & quelques autres l'appellent, n'a pas si bien réussi, non plus qu'aucun autre remède, qu'en general nous ne trouvions que le seul vrai remède est l'excision comme l'Auteur le propose. Hildan nous dit qu'il n'avoit rencontré dans le cours de sa pratique qu'un sarcocele qui étoit au testicule gauche, & conclut de là que le testicule droit y étoit plus sujet, comme le gauche l'étoit à l'hydrocele; mais comme cette opinion ne semble pas fondée dans la nature, aussi il n'y pas d'observations, il y en a peu au moins suivant l'expérience d'autres Ecrivains qui établissent que la chose arrive ainsi: les raisons qu'Hildan en donne sont si peu satisfaisantes, que quand même le fait seroit vrai, nous ignorerions parfaitement pourquoi il l'est.

Cet Ecrivain donne plusieurs exemples de sa pratique dans les plaies; ^a il paroît qu'il a fait quelques cures qui ne sont pas communes. En parlant des plaies au thorax, il a un passage très-remarquable, touchant les nerfs de cette partie: ^b il dit que ceux de la sixième & septième paire, qui prennent leur origine du cerveau & de la nuque, servent pour les mouvemens volontaires, & que les autres servent pour les mouvemens naturels, ou vitaux; ce qu'il prouve par le cas de l'apoplexie. Je remarque cela, parce que c'est exactement l'idée du fameux Docteur Willis, le premier inventeur du système nerveux. Cet Auteur voudroit que la différence entre le cerveau & le cervelet, à l'égard de leurs différens usages, consistât en ce que le premier est intéressé dans les mouvemens animaux ou volontaires, & le dernier dans les vitaux ou involontaires. Mais cette idée est entièrement renversée par ce qu'on peut observer des nerfs; car nous voions plusieurs parties qui ne sont sujettes qu'aux mouvemens volontaires, comme la langue, la bouche, les yeux & tout le visage, recevoir des branches de la cinquième, sixième, septième & huitième paire des nerfs, tous prennent leur origine de la moëlle allongée, qui, selon lui, appartient au cervelet. Il est vrai que les mouvemens involontaires du cœur, du diaphragme, &c. peuvent être con-

GUIL. DE
SALICET.

a 2. 4. 5.
15. &c.

b 4. 3.

pag. 315.

GUIL. DE
SALICET.

tinuez, si le cervelet reste, le cerveau fût-il emporté; comme la circulation continue pour deux ou trois jours à un chien dans cet état, on trouve aussi que dans l'apoplexie, après que tous les mouvemens volontaires sont arrêtés, la respiration continue & le pouls bat. Mais cela n'arrive point, parce que le cœur & le diaphragme reçoivent leurs nerfs du cervelet, c'est plutôt parce que ce sont des muscles qui n'ont pas d'antagonistes, & qu'une moindre quantité d'esprits suffit pour continuer les fonctions vitales, quoiqu'elle n'ait pas le pouvoir d'operer les mouvemens volontaires. On trouve par cette raison que les plaies au cerveau sont souvent guéries, & qu'elles sont presque toujours mortelles au cervelet: les symptômes qui les suivent en sont des prognostics assez sûrs, le vomissement, la syncope, le hocquet, & l'intermission du pouls. La distinction que fait Sennert en ce cas est très-juste, il dit que les plaies au cerveau sont fatales, non pas tant parce que le cerveau est offensé que parce que les fonctions vitales sont troublées, comme elles doivent l'être, lorsque le cervelet est blessé.

L A N F R A N C.

L A N.
F R A N C.

LANFRANC, dans ce qu'il dit, a beaucoup pris de Guillaume de Salicet, mais il a changé sa méthode; & quoiqu'il cite Theodoric, je ne trouve pas qu'il ait fait mention de l'autre à qui il avoit plus d'obligation. Il nâquit à Milan, il passa après en France; il étudia à Lyon, de-là il alla à Paris en 1295. où il finit ^a l'année suivante le Livre que nous avons à présent. Il paroît singulier en certaines choses; il est fort opposé à la taille dans le cas de la pierre; parce qu'il avoit vû des exemples où cela empêchoit la génération ^b: il dissuade & la section & les caustiques dans l'hernie ^c: il désapprouve aussi le Trepan ^d; un plus grand nombre, dit-il, sont guéris sans cela, & il renvoie à la Pratique d'Anselme des Portes pour une preuve du mauvais succès de cette operation. Il rapporte un cas d'une blessure ^e à la tête, qui étant suivie ^e de convulsions, le malade se

^a 3. 11.

^b 3. 3. 8.

^c 3. 3. 7.

^d 2.

^e 3. 1. 15.

trouva bien ; il observe au contraire , que lorsque la fièvre suit les convulsions aux plaies de la tête ou des nerfs , il n'a jamais vû de guérison.

GUY DE CHAULIAC.

GUY DE
CHAULIAC.

PAr le secours de tous ces Auteurs , & par sa longue expérience, GUY DE CHAULIAC, disciple de N. Dertrutius, dans une vieillesse fort avancée, réduisit en 1363. l'art de la Chirurgie en système; & quoiqu'il n'ait pas ajouté à ce qu'il a trouvé dans ses Prédecesseurs beaucoup de choses nouvelles , comme il le dit lui-même , (car pour quelques-unes il l'a fait) Fallope qui n'est pas un mauvais juge en fait de Chirurgie , le compare à Hipocrate. Guy avoit été Professeur à Montpellier; il pratiqua à Lyon plusieurs années ; il s'établit enfin à Avignon , où il fut le Medecin du Pape Clement V. & de ses successeurs. Il dit qu'il n'avoit vû que le sixième Livre de Paul , duquel il semble qu'il fit un bon usage , car il le transcrit souvent. Le principal Auteur qu'il suit outre celui-là , & qu'il suit avec jugement , est Albucasis. Je ne puis m'empêcher d'observer qu'entre plusieurs Auteurs qu'il cite , il ne fait point mention de Celse , qui , à ce que je trouve , étoit aussi peu connu des Ecrivains de ce tems-là que des Arabes. Il cite les Livres qu'il avoit lû & consulté , en compilant cet Ouvrage : il loue la traduction de quelques parties de Galien qu'avoit fait récemment sur l'ordre de Robert , Roy de Sicile , Nic. de Regio , Calabrois , sçavant en Grec & en Latin ; cette traduction , dit-il , surpassoit de beaucoup la version Latine , faite de l'Arabe , laquelle étoit la seule en usage alors. Non-seulement il cite plusieurs Auteurs , mais encore il en donne son jugement. De plus il donne une histoire abrégée de la Chirurgie de son tems ; il dit qu'il y avoit cinq Sectes parmi les Professeurs en cet Art : La première suivoit Rôger & Roland , & les quatre Maîtres , qui appliquoient indifféremment des cataplasmes à routes les plaies & à tous les abcès. La seconde suivoit Brunus & Theodoric , qui , dans ces cas là ne servoient que de vin. La troisième suivoit Guillaume de Sa-

G U Y. licet & Lanfanc, qui tinrent le milieu & traiterent les plaies avec des onguens & des emplâtres mols. La quatrieme Secte étoit celle des Allemans, qui suivit les guerres & qui usa de charmes, de potions, d'huile & de laine. La cinquieme enfin étoit composée de femmes & de peuple ignorant, qui dans toutes les maladies, n'avoient recours qu'aux Saints. Il fait cette réflexion generale & judicieuse sur toutes ces Sectes, qu'il est étonnant qu'elles se transcrivissent perpetuellement l'une l'autre, & que toutes allassent par le même chemin, se suivant comme des grues.

Il rapporte un cas où il emporta une partie du cerveau & guerit le malade : c'est peut-être là un des premiers exemples de cette sorte en Chirurgie ; ^a car Galien & les autres ne parlent que de cerveau blessé, mais jamais de cervelle tirée dehors. Il croit pourtant le cas incurable s'il falloit emporter, comme il s'exprime, une cellule toute entiere ; néanmoins, Theodoric ^b fait mention que son Maître Hugue *de Luca* guerit ; mais ceci pourroit bien être une de ces fables dont Guy ^c parle. Il rapporte d'une maniere particuliere une hernie inguinale & intestinale, & donne des différentes manieres de faire la cure ou par section, ou par caustique ; il préfere le caustique & décrit amplement l'operation : il dit qu'il l'avoit vû faire trente fois avec succès par son maître Pierre de Bonanto. Sur ceci & en plusieurs autres endroits, on trouvera différentes choses que nos Praticiens modernes ont voulu faire passer pour être de leur invention. Tagault a donné à cette Auteur une belle forme, & on peut le lire à présent en latin fort élégant. Mais outre qu'il a omis beaucoup de choses, & que quelquefois suivant Joubert il se trompe sur le sens, quand il differe de lui, il est dans le tort.

Je ne puis quitter cet Auteur sans parler d'une description ^d remarquable qu'il donne de la peste de 1348. qui fut suivie d'une mortalité inouïe. Elle vint des Indes, fit le tour du monde, & détruisit la quatrieme partie du genre humain. Elle dura trois ans dans l'Orient & y fut plus mortelle. Elle désola Avignon pendant sept mois ; il y en avoit de deux especes : la premiere qui dura pendant les deux premiers mois, laquelle étoit suivie d'une fièvre violente, & d'un crachement de sang (& ressembloit fort à la peste qui avoit été observée,

par Fracaſtor dans ſon tems) ; aucun de ceux qui en furent attequez ne vécurent , & ils mouroient dans l'eſpace des trois premiers jours. L'autre ſorte qui ſucceda à la premiere parut avec une fièvre continue , des charbons , des abcès , particulièrement aux aiſſelles & aux hanches : elle étoit auſſi mortelle que l'autre ; & il y avoit cette différence , que ceux qui furent attequez de celle-ci mouroient dans l'eſpace de cinq jours. Guy reſta lui-même à Avignon pendant le tems de cette peſte , & vers la fin il prit l'infection & en fut ſi mal pendant ſix ſemaines de tems , qu'il étoit abandonné ; mais enfin un bubon parut , & le ſauva heureuſement.

J'ai obſervé auparavant que la plûpart de ces Auteurs ; & Guy lui-même , tranſcrivent ſur tout Albucasiſ ; mais ils s'écartent du modele qu'il a laiffé dans ſon Ouvrage Chirurgique , en ce qu'ils ne ſe renferment pas uniquement dans les bornes de la Chirurgie ou des opérations manuelles , mais qu'ils traitent auſſi d'autres maladies , de celles ſur-tout qui demandent des applications extérieures , imitant en cela Avicenne & les autres Arabes. Leur intention ſemble avoir été de nous laiffer un corps complet de Medecine , mais leurs Ecrits auroient bien mieux valu ſ'ils s'étoient tenus dans les bornes de la Chirurgie , ſur laquelle en bien des cas ils ont des obſervations bonnes & nouvelles , au lieu que quand ils ſe jettent ſur les autres maladies ils n'ont rien qu'ils n'aient pris.

A R D E R N.

Parmi les Ecrivains de ce tems-là & de cette eſpece , il y a un Anglois qui mérite au moins qu'on faſſe mention de lui : JEAN ARDERN , Chirurgien , qui fit une figure aſſez conſiderable. Il dit qu'il vécut à Newark depuis 1349. lorsque la peſte commença juſqu'en 1370 de-là il ſe rendit à Londres , où ſa réputation l'avoit devancé depuis long-tems. Il dit encore qu'il pratiquoit bien avant qu'Henry , Comte de Derby , fût créé Duc de Lancaſtre en 1350. ce qui prouve qu'il n'auroit pû vivre aſſez pour être Chirurgien d'Henry IV. Il a laiffé un gros volume de Medecine & de Chirurgie , mais ſur-tout de Chirurgie ; il y en a parmi nous pluſieurs manuſcrits , cependant il n'a pas encore été imprimé ; ce qui eſt d'autant

ARDERN. plus étonnant, que cet ouvrage est peut-être aussi utile qu'aucun qui ait été écrit sur cette profession dans ces tems-là ; excepté celui de Guy. Il semble être le premier homme qui a fait revivre la Chirurgie dans cette nation : car nos Compatriotes, desquels j'ai fait mention auparavant, paroissent avoir été peu exercez eux-mêmes aux opérations, ils n'ont fait que transcrire les Auteurs qui étoient les plus modernes. Ardern étoit certainement un homme d'expérience, comme le prouvent suffisamment les differens cas qu'il décrit dans ce Livre-ci. Il y a un air de simplicité répandu dans tout le Livre ; & quoiqu'il y paroisse souvent empirique, & quelquefois superstitieux, cependant eu égard à l'état où étoit alors la Medecine & la Chirurgie, on peut le regarder comme un Chirurgien passablement habile & rempli de probité : qualité, qui, après l'autre, est la principale à désirer dans un Chirurgien. Ses Ecrits contiennent une bonne pratique, & elle y est couchée de maniere que le Lecteur peut en profiter. Il a un grand nombre de remedes, de la plupart desquels il étoit l'inventeur, comme le sont particulièrement ceux qu'on a reenus dans nos dispensaires ^a. Il a inventé un nouvel instrument pour les clysteres, desquels il traite amplement ; il recommande particulièrement le sel comme une des meilleures choses qui y doivent entrer. Il insiste beaucoup sur les avantages de ce remede, ou pour guerir les maladies, ou pour les prévenir ; & on croiroit, par ce qu'il en dit, que cette pratique étoit fort peu en usage, & fort peu connue parmi les Anglois dans ce tems-là : il dit que c'est l'ouvrage ^b d'un maître parfait ; qu'une grande circonspection est requise pour qu'il ne soit fait ni négligement, ni avec témérité, & que pour l'avoir bien fait lui-même il a gagné souvent beaucoup d'argent & de crédit dans des lieux très-éloignez ; & il y a une telle dextérité suivant lui à bien faire l'operation dans des cas de colique ou quand l'anus est trop resserré, qu'à Londres ^c, lorsque les Lombards (qui gagnoient autant par cette voie-là, que par celle de l'usure) essaioient en vain de donner du soulagement ; sa méthode réussissoit. Il conseille de prendre chaque année deux ou trois clysteres ; les avantages qui reviennent de cette méthode sont, dit-il, innombrables, & pour cela elle doit être reverée ^d.

^a Valen-
tia scabiosa
Tapfervalen-
tia, & Tap-
simel.

^b In hoc
invigilet
medicus, &
in operatione
non sit negli-
gens, neque
temerarius,
quoniam o-
pus est perfe-
cti magistri,
pro quo cen-
ties, &c.

^c Cum plu-
ribus vici-
bus Lum-
bardy clyste-
ria sumere,
&c.

^d Hanc e-
jus benefi-
cium nemo
potest nume-
rare, habea-
tur ergo in
reverentia.

Il y a dans cet ouvrage un long Traité sur la fistule à l'Anus, ARDERN. lequel a été traduit par Jean Read en 1588. & ce qui est surprenant, dit-il, c'est qu'il n'a jamais connu personne dans son tems, ou entendu parler de qui que ce soit, ni en Angleterre, ni au-de-là de la mer, qui ait prétendu la guérir, excepté un Religieux qui avoit été avec le Prince de Gales en Aquitaine, lequel étoit, ce semble, un imposteur : car lui Read en guérit plusieurs que le Religieux avoit laissé comme presque incurables. Les anciens Chirurgiens n'ont sçu la guérir & ont avoué qu'ils ne pouvoient le faire : Dieu, dit-il, qui a donné la sagesse, cache plusieurs choses aux sages, lesquelles il découvre aux simples. Il est vrai que les essais de cette operation étoient très rares dans son tems ; on peut observer qu'entre tous les Chirurgiens d'alors, desquels je viens de faire mention, il n'y a que Guillaume de Salicet qui en traite à dessein, & il décrit la maniere de faire l'operation par une ligature qu'on serre, en tirant le fil comme si l'on scioit, ce qui doit être certainement très-douloureux. La raison pour laquelle on trouve que ces Auteurs Latins font si peu mention de cette operation, est peut être qu'Albucasis, qu'ils copient tous, la dissuade en plusieurs cas ; & lorsqu'il la conseille, il semble qu'il aimeroit mieux qu'on la fît par le cautere actuel que par aucune autre méthode, ce qui étoit la pratique des anciens. Peut-être se figuroient-ils que cette pratique étoit si affreuse & si dangereuse, parce qu'il ne l'avoient jamais vû mettre en usage, quoiqu'elle ait été depuis recommandée par F. *ab Aquapendente* ; cependant notre Compatriote Alexandre Read ^a croit que quiconque l'a hazardée, ressemble ^a *Leff. 11.* à un homme qui voudroit jouer au coq les yeux bandez.

Ardern rapporte les deux méthodes de faire l'operation par incision ou par ligature, telles qu'elles sont décrites amplement par Paul & Celse ; il semble les avoir prises du premier Auteur : cependant il a décrit quelques nouveaux instrumens, comme le *Tendiculum*, & a donné de nouveaux noms aux anciens, comme ce qu'il appelle *sequere me* pour *specillum* ; *acus rostrata*, pour la *faulx* de Paul ; & *frenum Casaris*, pour le fil avec lequel on fait la ligature. Je ne trouve ces termes d'art dans aucun autre Auteur avant lui.

Il est clair par son propre récit qu'il avoit grand nom :

ARDERN.

*a Centum
Marcas (à
Nobili) vel
xi. libras
cum Robis &
Ecclis & cen-
tum solidos
per annum
ad termi-
num vitæ.*

*b Inflatio
in verga xi.
solidos.*

*c In virga
vini cuius-
dam Recto-
ris pruritus
repente ac-
cessit, ita
quod à frica-
tione absti-
nere non po-
tuit, fricato
vero per ali-
quod tem-
pus, &c.*

bre de malades de cette espece, dont plusieurs étoient gens de la premiere qualité, & qu'il eut des succès extraordinaires. On peut remarquer une chose, c'est qu'il est très-soigneux à faire de bons prix^a, & recommande une précaution, qu'on s'assûre, autant qu'on le pourra, d'être réellement payé suivant la convention, après que la cure sera faite. Il recommande la même chose^b en d'autres cas, & il n'y a pas de doute que ce ne fût la coûtume dans ces tems-là. Il donne plusieurs recettes pour la chaleur d'urine appelée chaude-pisse, qui vient souvent, dit-il, de la pierre; & il parle souvent cà & là d'abcès & de tumeurs scirrheuses, particulièrement de celles qui se forment au membre viril, mais il ne donne pas à penser le moins du monde qu'elles fussent veneriennes; cela est très clair par le cas fameux qu'il rapporte d'un Curé, en qui il nous dit que le mal venoit d'une toute autre cause.^c

Je ne puis quitter cet Auteur, sans remarquer que quoiqu'il fasse mention de caustiques faits avec de l'orpiment & de l'arsenic sublimé, il est cependant assez sincere pour donner une longue histoire des effets terribles qu'ils avoient produits dans deux de ses malades, quand il étoit jeune Practicien. Ces deux cas paroissent rapportez avec assez d'impartialité, & doivent avoir assez de poids pour détourner tout autre d'un essai si téméraire.

Ce période, quelque stérile qu'il ait été, n'a pas fini sans nous faire voir quelque chose de fort étonnant; c'est une maladie dont on n'avoit encore entendu parler nulle-part, & qui revenant de tems en tems pour quelques années, a presque entièrement disparu depuis. Cette maladie étoit la sueur, elle prit son origine dans notre propre Isle, c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'elle ait été décrite avec toute l'exactitude possible par un de nos Compatriotes le grand & docte Caius. Elle commença pour la premiere fois en 1483. dans l'armée d'Henry VII. lorsqu'elle mit à terre à Milford Haven, & se répandit dans Londres depuis le 21. de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. Elle reparut ici cinq fois, & toujours en esté: la premiere fois en 1485. après en 1506. ensuite 1517. alors elle fut si violente qu'elle tuoit en trois heures de tems, de maniere que nombre de personnes de qualité moururent, & que parmi le peuple en différentes villes la moitié

moitié en périt. La quatrième fois que cette maladie repa- CA 1 U S.
rut fut en 1528. elle cauſoit la mort en ſix heures de tems ;
plusieurs perſonnes à la Cour en moururent , & Henry VIII.
lui-même en fut attaqué dangereuſement. En 1529. & alors
ſeulement , elle infecta les pays-bas & l'Allemagne ; elle fit
ſur-tout beaucoup de ravage en Allemagne, & elle fut la prin-
cipale cauſe de l'interruption de la Conference qui ſe tint à
Marpurgk entre Luther & Zuingle, ſur l'Euchariftie. La dernière
fois qu'elle a reparu parmi nous a été en 1551. Elle emporta
dans un jour cent vingt perſonnes à Weſtminſter, & les deux
ſils de Charles Brandon , tous les deux Ducs de Suffolk en
moururent. Elle éclata d'une manière furieuſe , particulière-
ment à Shrewsburi, où réſidoit *Caius* notre Auteur. Il dé-
crit cette maladie telle qu'elle reſſemble fort à l'affreuſe Peſte
d'Athenes : il l'appelle , avec raiſon , une fièvre peſtilentielle
contagieuſe , qui duroit l'eſpace d'un jour naturel ; il regarde la
ſueur ſeulement comme un ſymptome ou une criſe de la fièvre.
Voici comment on en étoit ſaiſi : d'abord elle affectoit quelque
partie ; elle étoit ſuivie d'une chaleur ardente & interieure ;
d'une ſoiſ qu'on ne pouvoit éteindre, d'inſomnie, de mal d'eſto-
mac & de cœur , quoique rarement avec vomifſement ; de
mal de tête , de délire & de défaillance , & d'un aſſoupifſe-
ment exellif. Le pouls étoit fréquent & vif , la respira-
tion courte & embarſſée. Les enfans , les pauvres & les
vieillards y étoient les moins ſujets ; tous les autres preſ-
que en étoient attaquez , & la plûpart en mouroient. Dans
cette Ville là où elle dura ſept mois , il perit environ mille
perſonnes. Ceux du pays qui voyagerent en France ou en
Flandres n'en réchaperent pas : ce qu'il y a de plus étonnant ,
c'eſt que les Ecoſſois en furent exempts ; que dans les pays
étrangers les Anglois ſeuls en furent attaquez , & que les
Etrangers qui étoient en Anglererre ne le furent point. Per-
ſonne ne guérit avant vingt-quatre heures. D'abord les Mé-
decins étoient fort embarſſez comment traiter cette mala-
die : la ſeule méthode de cure étoit d'entretenir long-tems
la ſueur qui étoit néceſſaire ; car ſi elle étoit arrêtée , elle
devenoit dangereuſe & même fatale, de manière qu'on n'a-
voit qu'à prendre patience ; ſe tenir couché, & ne pas prendre
de froid : ſi la nature n'étoit pas aſſez forte pour cela , c'étoit

à l'art de l'assister , en provoquant la sueur par plus de couvertures , par des remèdes , par du vin , &c. La violence du mal passoit en quinze heures , mais on n'étoit pas hors de danger avant que les vingt-quatre fussent écoulés. Il étoit nécessaire de renouveler la sueur en quelques-uns jusqu'à douze fois , s'ils étoient d'un tempéramment robuste ; le plus grand danger étoit de sortir du lit. Quelques-uns qui n'avoient pas assez sué tomberent dans de très-mauvaises fièvres. Pendant tout le tems il ne falloit pas manger de viande ni boire dans les cinq premières heures. A la septième le mal augmentoit , à la neuvième survenoit le délire ; sur toutes choses il falloit absolument éviter de dormir. Il parut par expérience que cette maladie étoit plutôt une surprise de la nature , comme Milord Bacon l'observe , qu'un mal d'une nature incurable : car lorsqu'on prenoit les soins convenables , généralement le malade se rétablissoit.

A l'ouverture du seizième siècle il se présenta une nouvelle scène , la Médecine prit alors une face nouvelle , & l'histoire de ce siècle auroit pû fournir à M. le Clerc beaucoup de particularitez plus dignes d'être rapportées , que le vain système de Paracelse , lesquelles aussi auroient pû être préférées étant de date antérieure. Du tems des Arabes parut une nouvelle maladie , comme nous l'avons observé ; ce siècle ne fut pas moins fameux par la naissance d'une nouvelle maladie , qui , en peu de tems infecta toute l'Europe , & détruisit beaucoup plus de monde que l'autre maladie n'avoit fait. Cette maladie est la verole , apportée par quelques Compagnons de Colomb , des Indes Occidentales , où elle étoit alors épidémique & contagieuse comme la gale : elle avoit fait quelque progrès en Italie dans l'an 1492. mais comme elle fut peu répandue , on y fit peu d'attention. Cependant deux ans après , le Siège de Naples lui donna occasion de se répandre dans l'Armée Française , qui en porta l'infection au travers de toute l'Italie , en France & en Espagne , d'où peu de tems après elle fut , non-seulement répandue dans toute l'Europe , mais encore portée en Asie & en Afrique. Ici on peut observer une chose fort extraordinaire , c'est que les Espagnols de cette première expédition qui se fit en Amérique en rapportèrent cette infection , &

peu après ils portèrent eux-mêmes aux Indes une autre sorte de contagion qui est la petite verole, dont l'histoire dit que le Prince Indien Montezume mourut. On raconte l'origine de la grosse verole de manieres différentes, quoiqu'on s'accorde sur l'époque. Sydenham l'a fait venir de Guinée, & Manard rapporte qu'une fameuse Prostituée de Valence en Espagne, laquelle aiant eu affaire avec un malheureux couvert d'un *éléphantiasis*, donna l'infection à plus de quatre cent, quelques-uns desquels suivirent Charles VIII. en Italie. Mais il y a apparence que cette miserable de Valence avoit reçu l'infection de quelqu'un qui venoit d'Amerique. M. le Clerc à peine rend-il aucune raison des symptomes de cette maladie ni de sa cure; comme elle est cependant la chose la plus étonnante qu'il y ait encore eu dans l'Histoire de la Medecine, si nous considerons ou la cause de sa production, ou la nouveauté de son origine, ce sera bien la peine d'observer sous quelle forme elle parut d'abord, & comment elle a varié après; quels progrès elle a fait, & par quelle nouvelle méthode on a essayé d'arrêter la furie de cette nouvelle peste. Je donnerai donc une idée abrégée de ce qu'elle a été dans les cinquante ou soixante premieres années, par où on découvrira quelque chose de la Theorie & de la Pratique de ceux qui ont vécu & écrit dans ce tems-là.

D'abord il ne sera pas hors de propos de remarquer que d'abord que cette maladie parut, & depuis même, il y a eu des gens, qui n'étant pas accoutumés à penser par eux-mêmes, & à marcher dans d'autres voyes que celles que les Anciens ont tracées, se sont donnez beaucoup de peine pour prouver que cette maladie a été connue & des Grecs & des Arabes, & qu'imparfaitement décrite à la verité elle est représentée sous les noms de différentes sortes de lepres, ulcerations & autres affections cutanées. En cette maladie on a un exemple comment le sens des anciens Auteurs peut être forcé, pour servir d'appui à une opinion favorite. Ici donc, citer a été raisonner, apporter des lambeaux de différens Auteurs, a été prouver; on a accumulé des symptomes tirez de divers Auteurs, jusqu'à ce qu'on a formé une maladie telle que les Anciens n'en ont jamais eu la moindre idée.

^a Comment.
de
Erbus, &c.

^a Sunt spe-
cies lepre
meo iudicio
quo vocan-
tur Elephan-
tiasis.

^c Ulcero-
sa facies ac
plerumquo
medicami-
nibus inter-
finita.

Ceux qui ont tâché de prouver que la petite verole se trouve dans Hippocrate & Galien, ont suivi la même maniere de raisonner. Telle est la chimerique idée de M. Huet sur les éruptions & les pustules vésiculaires, qu'il prend de Vectius Valens, d'Ætius & de Gregoire de Tours^a. Des Ecrivains & des Raisonneurs de cette trempe, peuvent nous montrer leur lecture; mais ils font voir en même tems qu'ils peuvent lire sans jugement. Pour ne pas pousser la chose plus loin, disons, que qui que ce soit qui a le sens commun n'a qu'à lire les cas rapportez par G. Torella, qui vécut & pratiqua au tems de la première éruption de ce mal, & voir s'il pourra appliquer quelque description de maladie qu'on trouve dans les Anciens à ces symptômes & à ces apparences. Qu'on examine avec attention la belle & exacte peinture d'un *elephantiasis*, faite par *Arctæus*, & qu'on forme de tout ses traits, si l'on peut, quelque chose qui ressemble à la nouvelle maladie. On pourroit aussi-bien, je croi, avec *Jean de Gaddesden*, s'imaginer que *Chiragra* & *Podagra*, deux sortes de ce qu'il appelle *gutta*, sont des especes de la lepre appelée *elephantiasis*^b, comme de croire que l'*elephantiasis* des Anciens est la verole des Modernes. On peut passer à des personnes purement speculatives & non versées dans la pratique, de pousser loin leur imagination sur ces matieres, & sur une lueur ou une expression d'Auteur ancien, s'efforcer de faire à l'antiquité des honneurs dont elle n'a pourtant pas besoin. On peut rapporter à ce propos ce que *Valesius* conclut d'un récit de *Tacite*^c sur le visage de *Tibere*, ç'a été, selon lui, un cas venerien. Cependant, comme dans aucune maladie qu'on puisse lire dans les Ouvrages des Anciens, il n'y a pas eu la même complication de symptômes, la maladie dont je vais parler à présent, a été observée si particulièrement dans plusieurs circonstances, que le plus grand nombre des Praticiens les plus sçavans & les plus experimentez, ont d'abord été convaincus qu'elle étoit d'une nouvelle espece & d'une origine moderne, & telle, qu'elle n'a été connue ni des Medecins Grecs, ni des Arabes. C'est ainsi, dis-je, qu'en ont pensé ceux qui ont vécu dans ce tems là. Le pere de *Fallope* étoit au Siege de Naples, & c'est probablement de lui que vient le détail de l'origine de cette maladie tel qu'on le lit dans

les Ecrits de son Fils. *Torella*, l'un des premiers qui ait écrit sur cette maladie, suppose qu'elle est nouvelle ; car sans cela il n'auroit jamais eu recours à une telle cause que la conjonction de quelques planetes. La lepre étoit commune alors, & il n'avoit pas besoin d'en aller chercher la cause dans les phenomenes célestes. Et Jacques de Catane, qui a écrit quelques tems après, quoiqu'il remarque qu'il y paroïssoit de tems en tems quelques symptomes de lepre, comme cela arrive souvent, affirme cependant d'une maniere très positive que c'est une nouvelle maladie, & pour cela on lui donna souvent le nom de *Paturfa*, expression qui étoit en usage parmi les Indiens.

Telle étoit l'opinion des Européens en ce tems-là, & on trouvera dans J. Leon qui a écrit l'Histoire d'Afrique bien-tôt après la naissance de cette maladie, qu'on en a eu là la même idée : « En Barbarie, dit-il, ils meurent pour la plûpart, & sont rarement guéris : sur les montagnes d'Atlas, « & par toute la Numidie & la Lybie, à peine connoît-on « cette maladie ; de maniere que souvent les personnes infectées, fuient en Numidie ou dans la Terre des Negres, dans « lequel pays l'air est si temperé, que le seul séjour qu'ils y « font les rétablit en parfaite santé, de sorte qu'ils s'en retournent très-sains chez eux ; ce que j'ai vû de mes propres « yeux arriver à plusieurs sans le secours d'aucun remede. Le « nom même de cette maladie n'étoit pas connu en Afrique « avant que Ferdinand, Roy de Castille, eut chassé les Juifs « d'Espagne : après le retour des Juifs en Afrique certains « malheureux débauchez connurent leurs femmes, & ainsi de « l'un à l'autre la maladie se répandit dans toute la nation, « de maniere qu'il n'y avoit presque pas une famille qui en « fût exempte. Malgré cela on fut très persuadé que cette maladie venoit originairement d'Espagne, surquoi faute d'autre « expression ils l'appellent *la Verole Espagnolle*. Néanmoins à « Tunis & par toute l'Italie, elle est appelée *le mal François* : elle est encore appelée de même en Egypte & en Syrie, « & c'est un mot très-commun pour maudire quelqu'un : « *Le mal François te prenne*. Je trouve aussi que de fort bonne heure on lui donna ce nom en Angleterre, comme cela paroît par le Testament de D. Collet, Doyen de Saint Paul

en 1518. Il faut cependant avouer qu'il y a quelques passages remarquables dans quelques Ecrivains devant ce tems, sur lesquels on auroit une raison plausible au moins de soupçonner qu'ils avoient eu quelque sorte de connoissance de cette maladie : car quelques uns d'eux attribuent en termes directs la cause d'un symptome ou deux, fréquens dans les cas veneriens, à un coït impur.

Gordon, en parlant des abcès, des ulcères & des douleurs *in peni*, donne entr'autres cette cause : *Facere cum muliere cujus matrix est immunda, plena sanie, aut virulenta.* Et avant lui Lanfranc qui est plus détaillé dans sa description du même mal, laquelle description il prend comme presque toute autre chose de Guill. de Salicet à ces expressions-ci :

a 3. 11.

Ulcera veniunt ex pustulis calidis virgæ supervenientibus quæ postea crepantur vel ex acutis humoribus, vel ex commixtione cum fæda muliere, quæ cum agro talem habente morbum de novo coiverat. Si quis vult membrum ab omni corruptione servare, cum recedit à muliere quam habet suspectam ab immunditia, lavet illud cum aqua cum aceto mixta. Notre Com-

patriote Jean de Gaddesden prend de là mot pour mot ce qu'il dit de ce symptome & de la recette, & il l'insere dans son chapitre sur la Lepre. Quelques-uns auroient voulu inferer de là que ce n'étoit pas une veritable lepre : car, disent-ils, la lepre n'est pas contagieuse, ni elle n'est jamais communiquée par la copulation charnelle : mais sûrement quiconque examinera bien l'histoire de cette maladie trouvera

b 4. 1. 120.

que les Anciens en avoient une toute autre idée : *Ætius* dit expressément qu'elle est contagieuse ; & pour cette même raison il pense qu'il n'est pas sain d'être trop près d'un lépreux. Il est probable que c'est pour la même raison qu'il prononce que le coït est très-pernicieux dans ce cas là ; c'est aussi pour cela qu'il parle de la castration comme d'un préservatif, il avoit vû lui-même la cure faite par là ^c.

c 4. 1. 122.

d 4. 3. 3.

Avicenne ^d dit que l'air même est corrompu dans ce cas là, comme il l'est dans la peste, la rougeole & la petite-verole ; & si la contagion peut être ainsi répandue, c'est-à-dire, par le moyen de l'atmosphère dans la lepre, combien plus le venin doit-il être actif dans un contact immédiat ? C'a été une mode dernièrement de nier qu'il y ait aucune con-

tagion dans les maladies , même dans celle qui est si terrible pour cette même raison , je veux dire la peste : mais dans le cas de la lepre ces nouveaux Directeurs en Medecine feroient bien de considerer que Moÿse , le plus grand aussi-bien que le plus ancien Ecrivain du monde , étoit d'une opinion tout-à-fait contraire , car autrement il n'auroit pas été si circonstancié dans la loi qu'il a faite à ce sujet , dans laquelle il marque quand & comment les personnes souillées doivent être séparées de celles qui sont nettes , & il n'auroit pas été si rigoureux dans ses édits , par lesquels ils ne souffroit pas que ces personnes vecussent dans le même camp ou dans la même ville , de peur de répandre l'infection ^a. Et comme cette ma-

maladie étoit communiquée par la proximité , & particulie-
rement par l'attouchement , ceci seul peut être une bonne raison , pour laquelle les Septante ^b dans ces chapitres qui regardent la lepre , rendent toujours l'expression hebraïque , qui signifie un coup par le mot *אִשָּׁה* ; c'est pourquoi aussi la Traduction Angloise l'appelle peste ou lepre. Mais pour revenir à Avicenne , je dois observer qu'il remarque cette même maniere de communiquer la lepre , & qu'il parle de ce symptome particulier , c'est-à-dire , d'un ulcere *in peni* avec une ardeur d'urine , comme le coït en occasionne souvent , quoique cet Auteur ne dise rien de plus de son impureté , sinon que la personne étoit lépreuse. Les Ecrivains que j'ai citez font mention de ce seul symptome , comme devant quelquefois son origine au coït , & aussi la description est directement celle d'une gonorrhée virulente ; mais ils ne supposent pas qu'une personne ainsi infectée soit attaquée d'aucun autre mal. Je crois que l'on peut dire que ceci a tout-à-fait l'air d'une maladie venérienne , qui si elle se confirme , se manifeste après en cent autres formes , & produit autant de maux différens , c'est avec aussi peu de raison qu'on appliqueroit à ce cas la tache de la chair , si souvent mentionnée dans le 15. du Levitique ; car si on fait attention au nombre des jours de séparation qui est enjoint , on verra clairement que ce dont il s'agit là ne peut être du tout cette maladie ; & l'on sçait outre cela qu'une simple gonorrhée , les menstrues mêmes étoient regardées dans tout l'Orient comme aiant en elles quelque impureté & quelque contagion ; c'est pourquoi la loi Mosaique

^a Levitic.

^{3.}

^b Levitic.

^{13. & 14.}

^{Deuteron.}

^{17. 8.}

les soumet aux mêmes restrictions que pour la lèpre. Rhazès, qui comme on l'a vu, pratiquoit en Perse, fait mention d'un ^a *Comit. ulcere in peni*^a, causé par une manière particulière de coït, ^{ment. p. 75} *ascensio mulieris supra virum* : mais personne ne voudra, je pense, conclure de là qu'il l'a regardé comme ce que nous appellons à présent mal venerien, ou qu'il ait entendu qu'une telle position seulement communique ce poison. L'absurdité d'un tel raisonnement est très-évidente, comme si tout ulcere qui flue à cette partie étoit venerien, & ne pouvoit venir d'aucune autre cause, ou qu'une gonorrhée virulente fût toujours une suite nécessaire d'un coït impur. De telles idées seront très-bien réfutées par l'histoire de cette maladie ; on y verra que ce symptôme même n'a paru au moins que quarante ans après l'infection Neapolitaine, & même à présent il ne se trouve pas dans toutes les personnes qui ont la verole.

Cependant pour ne rien cacher, il y a encore quelque chose de plus fort en faveur de l'opinion de ceux qui croient cette maladie plus ancienne, & on le trouvera dans Guillaume de Salicet, lequel va plus loin sur cette matière que Lanfranc son Copiste. En parlant d'un bubon il dit qu'il arrive souvent ^b, *cum accidit homini in virga corruptio, propter concubitum cum fœda muliere, aut ob aliam causam : itaque corruptio multiplicatur & retinetur in virgâ, unde non potest natura mundificare virgam aut locum primò propter multam plitaturam partium illarum, & propter strictam viam illius loci, unde redit, & regurgitat materia ad locum inguinum, propter habilitatem loci illius ad recipiendam superfluitatem quamlibet, & propter affinitatem, quam habent hæc loca ad virgam.* Cela est exprimé en termes très-clairs, & même ce passage paroît le premier qui semble dire quelque chose sur ce sujet, & qui prouve autant qu'aucun autre que j'aie pû trouver depuis : je ne vois pourtant pas qu'aucun Auteur y ait fait attention. *Pierre de Argileta*, qui a écrit long-toms après Guillaume de Salicet, a emprunté de lui tout ce qu'il a sur ^c ce sujet, sans le nommer, il ajoute seulement, *unum recordeo vobis, &c. id est.* Si l'on ne purge pas avant que d'appliquer aucun onguent astringent dans un ulcere à la verge, il surviendra un bubon. Mais je crois qu'il s'en faut beaucoup

coup que cela prouve que la maladie venerienne fût connue, même de Guillaume de Salicet. S'il l'avoit connue, sûrement il auroit fait mention de quelques autres symptômes, qui sont aussi particuliers & aussi remarquables dans ce cas que le bubon. Il ne parle même de ce dernier qu'en passant, & comme provenant d'un coït impur, & met cette cause parmi les autres, qui suivant lui produisent souvent une semblable tumeur. Comme il est le premier qui fasse mention d'un bubon produit ainsi, il peut se faire qu'il en eût rencontré un exemple, & que le mal fût provenu de quelqu'autre cause, car sûrement tous les bubons ne sont pas veneriens: & à l'égard de l'origine du bubon, nous voyons tous les jours dans la Pratique qu'une humeur ou un ulcere mal traité ou arrêté trop tôt, en quelque partie du corps qu'il soit, occasionne une enflure ou un abcès dans quelque partie voisine. On peut assurer, je pense, avec beaucoup de raison, qu'il peut y avoir des ulceres ou un flux de quelque matiere corrompue en quelque endroit de la verge, lesquels peuvent n'avoir pas une cause venerienne, mais être produits par quelque humeur âcre & virulente qui se décharge là. Quelquefois même les glandes du gland & celles de l'extrémité de l'urètre, poussent au-dehors leurs humeurs dans une quantité à donner le change à gens qui ne feront pas sur leurs gardes, & ils les regarderont par méprise comme un écoulement venerien; les parties sont quelquefois si fort excoりées dans ce cas, qu'elles occasionnent un phimosis. Dans quelque flux d'humeurs qui arrive à ces parties, s'il ne s'y fait pas une décharge suffisante, il pourra se former un bubon dans l'aîne, lequel ne fera pas venerien. Il pourra se former de telles humeurs corrompues non-seulement des bubons, mais encore des tumeurs & des abcès dans lequel que ce soit des parties génitales, & sans doute un tel mal peut venir du commerce avec quelque femme, qui sans lepre ou maladie venerienne pouvoit avoir quelque ulcere ou quelque abcès à ces parties. Par là on peut rendre raison de la putrefaction observée dans le cas de Jean de Gaunt, & l'échauffement dont il est si souvent fait mention dans notre histoire d'Angleterre. Tout ce que nos Anciens Medecins, & Jean d'Arden ont dit sur ce dernier sujet, est pris des Ara-

bes , qui dans quelque excoriation ou ulcere au *penis* ou au vagin , font mention de l'ardeur d'urine, que leurs Traducteurs ont appelé *ardor* , *arsura* , *incendium* , surquoi ils prescrivent plusieurs injections différentes. On pourroit tirer des argumens de ce que j'ai rapporté de Guillaume de Salicet , & plus encore du chapitre que j'ai cité de Theodoric ; mais ces symptomes tels qu'ils sont décrits , quoique survenus après le coït, forment-ils un mal qui ait du rapport véritablement au mal venerien ? Quiconque lira l'examen des lépreux publié par Gesner , ne trouvera pas six symptomes dans ce catalogue qui en contient près de cent , lesquels puissent convenir avec ceux qui paroissent dans tous les différens périodes du mal François , si on les examine de près.

Quoi qu'il en soit , je n'en dirai pas davantage : comme M. le Clerc l'observe très-bien , si cette maladie avoit été ancienne , les Poètes au moins en auroient parlé , s'il avoit été possible que les Medecins n'en eussent rien dit. C'est là , je pense , un argument qui prouve fort bien que cette maladie n'étoit pas connue dans des tems plus reculez , autrement un sujet si abondant n'eût pas échappé à la raillerie du Dante , de Petrarche & de Boccace. Je passe à l'histoire de cette maladie , telle qu'elle a été rapportée par les Modernes.

N. Leoniceus , le grand Restaurateur de la Medecine Grecque , qui a été un Professeur célèbre à Ferrare , a le premier publié quelque chose sur ce sujet , & les seuls symptomes qu'il décrit sont des pustules qui surviennent d'abord aux parties de la génération , & qui se répandent par tout le corps , & particulièrement sur le visage avec beaucoup de douleur ; ce traité n'est gueres qu'une dispute d'école. Comme le sujet étoit nouveau , l'Auteur examine à quel point ce mal ressemble ou ne ressemble pas à un *éléphantiasis* , ou à l'*ignis sacer* , ou *persicus* , ou d'autres maladies décrites par les Anciens ; il parle beaucoup des causes , mais il ne dit rien de la cure. En un mot il ne semble pas avoir jamais eu de pratique touchant ce cas. On peut en dire autant de Seb. Aquilanus , qui écrivit à peu près dans le même tems ; de même que de Noël Montresor , qui répond à *Leoniceus* , comme d'Ant. Scanarole , qui repliqua en défense du dernier en 1498.

Dans cette même conjoncture parut G. Torella , Medecin de César Borgia , & du Pape Alexandre VI. que ce Pape fit après Evêque de S. Justa ; mais il ne rassembla tous ses mémoires que dix ans après qu'il eut quitté la Pratique. Il va un peu plus loin que *Leoniceus* touchant cette maladie ; il observe des douleurs nocturnes & des ulceres excorians de différentes sortes : tout son discours est pris d'Avicenne , suivant la mode de ce tems-là d'appliquer la doctrine Arabe à quelque maladie que ce fût , quoiqu'il pût n'y avoir aucun rapport. Cependant il ajoute cinq cas où il y a quelque chose de remarquable & de neuf : Dans le premier il parut au second jour un chancre fort dur ; il survint au sixième jour de grandes douleurs , & au dixième nombre de pustules. Dans le second cas au treizième jour il parut des pustules , au trente-cinquième il survint de vives douleurs & un enrôlement. Au troisième cas , après dix mois , il y eut une espece de gale & des douleurs. Au quatrième cas des douleurs se firent sentir presque immédiatement ; après deux mois , il sortit une gale qui couvrit tout le corps , & alors la douleur diminua : cela continua ainsi pendant dix mois , & à la fin de l'année deux ulceres parurent à la jambe avec beaucoup de douleur. Dans le cinquième cas il remarque douleurs, pustules & ulceres, en sorte que l'os étoit presque entièrement découvert. Il semble que ce soit-là le premier détail qui donne une idée de cette maladie : détail assez imparfait , dira-t-on ; mais on aura lieu de se plaindre encore davantage à l'égard de la méthode de la cure. Il dit que la découverte de cette méthode fut faite dans le tems de Borgia , mais elle ne consiste qu'à purger , saigner , délayer , baigner , & n'est autre chose que la méthode Arabe dans toutes les maladies cutanées & les ulceres. A l'égard de la friction mercurielle il la condamne comme pernicieuse , & remarque combien de personnes ont été tuées par d'ignorans Charlatans qui l'ont hazardée. Il nomme entr'autres le Cardinal de Segorbe , Alonso Borgia & son frere , comme victime de cette méthode : ce dont on se servoit beaucoup dans son tems étoit , dit-il , *unguentum sar-racenum* , que Guy recommande beaucoup pour la gale , & lequel , quoiqu'il offense les dents & les gencives , fait sortir les humeurs par la bouche. Il décrit deux autres sortes d'on-

guents mercuriels ; il dit qu'ils ont détruit un nombre infini de personnes qui ne mouraient pas , mais qui étoient tuées sur le champ ; sur quoi il ajoûte que ces téméraires empiriques doivent rendre compte de leur manœuvre en l'autre monde, si ce n'est en celui-ci , & être plongé dans l'abîme du repentir. Je répète ces paroles pour vous faire voir en quel état étoit alors la Pratique : il est visible qu'avant que les Médecins eussent appris à connoître la maladie & la méthode de la cure , on fit beaucoup de ravage par un traitement hardi & indiscret , & que les remèdes furent aussi meurtriers que la maladie même. Fallope (dont j'aurai occasion de faire mention dans la suite) fait une remarque très-juste , que Borgarutius prend de luy mot pour mot, qui est que les Médecins étoient fort méprisés alors ; & que si les Espagnols n'avoient pas découvert comment cette maladie se guérissoit aux Indes par le guaiac , & qu'un Chirurgien hardi n'eût pas trouvé par hazard l'usage du mercure , cette maladie auroit encore été indomptable. A l'égard du mercure , c'est par hazard qu'on a connu qu'il guérissoit la vérole en donnant un flux , mais je ne sçauois convenir avec ceux qui s'imaginent que c'est en ce tems qu'on découvrit que le mercure avoit cette

^{a Num. 6.} qualité : car outre ce que Guy a remarqué ^a, il est clair que cette propriété du mercure même en maniere de friction étoit connue de Theodoric , qui décrit différentes formes de pareils onguens, & prescrit combien souvent & combien longtems cette friction doit être continuée , jusqu'à ce que le flux commence ; il ordonne que le malade prenne garde de gagner du froid , il lui défend de se laver pendant quarante jours. L'humeur fluera de la bouche comme une riviere, & il sçait , dit-il , que cette méthode aura un succès assuré *in malo mortuo & scabiè* ^b. Ces applications mercurielles ont été évidemment prises des Arabes , & par analogie à la gale , aux dartres & à la lepre , elles ont été heureusement appliquées à celle-ci. Rhazès , Avicenne & les autres , prescrivent les mêmes remèdes extérieurs pour les affections cutanées , quoi que sans dessein de provoquer le flux. Cependant *Alfaharavius* qui a vécu plus tard , semble avoir connu cet effet ; car il traite de la cure au cas où la bouche , la langue , & surtout le gozier , sont enflés & suivis de corrosion & d'une odeur

^a Num. 6.
^{1. 3.}

^b Quæst. 3.
^{49.}

forte des onguens mercuriels ; cas qu'il avoit vû très souvent ^a.

a 30. 3.

Reprenons notre histoire. En 1516. J. Almenar, Espagnol publia un petit Traité, mais il n'y ajoûte rien à la description de *Leoniceus* ; il paroît recommander l'usage du mercure, mais tel que les Arabes l'ont prescrit ; car il est si éloigné de conseiller la salivation, que lorsqu'elle commence à paroître son principal soin est de la détourner, en déterminant les humeurs vers les parties inferieures par des remedes convenables.

En 1518. Leon Schmaï imprima une répétition de ce que *Leoniceus* avoit dit auparavant ; il n'a rien de neuf que le Guaiac dont il parle, lequel avoit été apporté nouvellement en Europe. Mais dans la même année Jean de Vigo, Medecin de Jules II. écrivit quelque chose sur cette maladie : il observe que les pustules aux parties secrètes deviennent souvent livides, & après avoir été guéries reparoissent en forme de verrues par tout le corps. Souvent après six semaines on a senti de grandes douleurs ; souvent après douze mois on a vû des ulceres virulens, des nodus, des caries d'os, des abcès, des douleurs, particulièrement aux jointures & au front. Ordinairement cette maladie est confirmée en dix, douze ou dix-huit mois, & se termine enfin par d'autres maladies, tantôt l'une, tantôt l'autre. A l'égard de la cure il remarque que tous les Anciens remedes ont manqué ; & que si la maladie est confirmée, il n'y a rien à espérer que des onguens mercuriels, qui par salivation la guérissent infailliblement, à ce qu'il dit, dans une semaine. C'est là la premiere trace que nous trouvions où cette Pratique soit recommandée. Il décrit le cerat mercuriel qu'il avoit éprouvé mille fois ; il est le moins pénible pour le malade, il opere plus sûrement & plus efficacement que tout autre. Le fameux Anatomiste & Chirurgien Jacques de Carpi, ou Berenger qui fut en grande réputation au commencement de ce siecle, est, à ce qu'on suppose, le premier qui eut ce secret avec lequel il se fit une fortune immense, de maniere qu'il laissa 40. ou 50000 écus au Duc de Ferrare, ouvre une grande quantité de vaisselle. M. le Clerc dit qu'il tua beaucoup de monde, mais je ne vois pas par où cela paroît : peut-être fût-ce de ce grand homme que J. de Vigo apprit cette

méthode de faire des frictions ; quoi qu'il en soit il eut un grand succès dans cette Pratique à Rome , & devint très-riche aussi-bien que ce Chirurgien.

C'est là jusqu'à ce tems tout ce que je puis trouver sur cette maladie , soit à l'égard de la description , soit à l'égard de la cure. Un peu avant le guaiac , ce grand spécifique avoit été apporté en Europe , & acquit un tel renom , qu'on en faisoit au moins autant de cas que du mercure , & que même pendant quelque tems il eut une plus grande vogue : Gonsalvo Ferrand fut le premier qui l'apporta. Il avoit gagné lui-même la maladie à Naples ; & n'ayant pû réussir à se faire guérir , il alla aux Indes Occidentales , dans le dessein de découvrir comment les Habitans de ces pays-là traitoient cette maladie , qu'il sçavoit être fort commune parmi eux , & aussi commune que la petite verole l'étoit en Europe. Circonstance assez remarquable ; le même pays a donné la maladie & l'antidote peu d'années l'un après l'autre : cela semble prouver que c'étoit une maladie toute nouvelle , & apportée du monde nouvellement découvert , comme on l'a déjà dit , autrement qu'est-ce qui auroit pû engager Ferrand à aller chercher aux Indes sa guérison ? Quand il eût acquis la connoissance du remede , (lequel avoit là un succès universel , & principalement , suivant les apparences , parce que le climat est chaud , & la maniere de vivre modérée) il revint en Espagne , s'établit lui-même pour la cure de cette maladie , & gagna autant de biens par cette méthode , que les personnes qui traitoient avec le mercure avoient pû en acquérir par la leur. Je suppose qu'il fit monopole du remede ; car il paroît que quelque tems après on le vendoit sept écus d'or la livre.

Jac. de Catane , qui semble avoir écrit avant ce tems (car il ne fait pas mention du Guaiac) & certainement après Torella , est un peu plus détaillé : outre les symptômes déjà décrits il remarque une grande chaleur *in peni* , & des ulcères à la gorge , de même que dans cette partie. La luete est quelquefois rongée , & quelquefois le venin est caché pendant des années entieres avant qu'il paroisse ; Fernel semble aller un peu trop loin , quand il dit pendant l'espace de trente ans. *J. de Catane* fait mention de la méthode commune de la

cure , ordonne l'usage de l'onguent mercuriel jusqu'à ce que les gencives enflent , & propose les précautions qu'il faut prendre en les faisant ; il donne les remèdes contre les accidens qui peuvent arriver dans le cours de l'opération ; & il est le premier qui , au cas qu'il reste après la friction quelques symptômes virulens , conseille d'y revenir une seconde fois après que le malade a repris ses forces ; pratique qu'il a vû souvent réussir.

Pierre Maynard de Verone , autre Auteur de ce tems là ou environ , ne dit rien ni du guaiac , ni du Mercure , mais il décrit les symptômes mieux qu'aucun autre n'avoit fait avant lui. Il parle des corrosions qui se font non-seulement à la luete , mais encore à la trachée artère & au nez ; il fait aussi mention des ulcères & des nodus aux jointures. Et quoiqu'il fasse mention des abcès en plusieurs endroits , j'observe qu'il ne dit rien , particulièrement du bubon ; je n'ai rien trouvé non plus là dessus dans tous les autres Auteurs. Il est fort adonné à l'Astrologie , & avoit une telle connoissance du Firmament , qu'il prédit que cette maladie , qui devoit sa naissance à certaines conjonctions malignes de planetes , se termineroit en 1584. Il fit cette prédiction un peu témérairement : il eut pourtant la prudence de fixer le tems de l'accomplissement si loin de lui , qu'en tout cas on ne pût lui faire pendant sa vie le reproche d'avoir prophétisé à faux.

Fracastor qui fut habile dans sa profession , comme dans toutes les autres sciences , parle à peu près de même sur cette maladie , & dans son admirable Poème qu'il appelle Syphilis , lequel il écrivit vers la fin du regne du Pape Leon , il fait mention particulièrement du bubon & du dérangement dans la voix causé par des ulcères à la gorge , ce qui prouve qu'il n'étoit pas moins excellent dans ses descriptions de Médecine que dans les Poétiques. Non-seulement il parle de la friction mercuriel & du guaiac , il fait encore mention des suffumigations de Cinnabre , mais il semble les craindre.

Quelque tems après , lorsque les vertus de la squine & de la salsépareille furent découvertes , *Louis Loberu* , Espagnol , qui avoit beaucoup voyagé , & qui fut Médecin de Charles Quint , publia un Traité sur cette maladie ; il est

court il est vrai , mais il contient de meilleures observations que des volumes entiers de quelques autres. Outre les chancres (qu'il regarde comme le signe le plus certain de l'infection) & d'autres symptômes , il parle du relâchement de la luete ; d'une enflure aux sourcils , laquelle ne suppure jamais ; de douleurs sur-tout aux chevilles des pieds & aux cuisses , de pustules calleuses aux mains & aux pieds ; d'abcès en plusieurs endroits , sur-tout aux membranes & aux os ; & quand le cas est tel , l'os ne manque pas d'être offensé & carié. Cet Auteur , ou *Fracastor* est le premier qui fasse mention du bubon , ou qui observe que cette tumeur là ou d'autres , quand elles s'ouvrent & sont bien guéries ; emportent la maladie. Il traite aussi de la cure avec beaucoup de jugement , & donne la méthode de la friction d'une manière très-exacte : il ordonne que la chambre où est le malade soit chaude ; il ne veut pas que le malade change de linge ; il voudroit qu'on continuât la friction jusqu'à ce que la salivation vînt bien , & que les symptômes diminuassent , mais il ne fixe pas le tems que cela demande. Il est aussi le premier , si ce n'est *Fracastor* qui recommande les suffumigations mercurielles : cependant il le fait avec cette précaution , que quoiqu'à son avis elles operent la cure plus aisément & plus vite , quand elles sont faites par un homme expérimenté , il en déconseille l'usage , considérant qu'elles peuvent être dangereuses lorsqu'elles sont appliquées par de mal habiles gens. Il décrit très-clairement la methode des suffumigations , de même que les préparations nécessaires pour cela : il les regarde comme un admirable remede dans des cas inveterez & des sujets robustes ; mais il les défend entierement à ceux qui sont d'une constitution foible , hectique , sujets à la toux , à l'asthme ou à l'hydropisie.

Les autres (qui ne sont pas en petit nombre) lesquels ont écrit environ ce tems ci ou peu après , n'ont presque rien qui mérite attention. Le meilleur Ecrivain parmi ceux qui ont suivi , je veux dire celui qui semble avoir le plus d'expérience , & entendre le mieux ce qu'il écrit , est *Nicolas Massa* , qui , outre cela , étoit un des plus habiles Anatomistes de ce tems là. On trouve chez lui une énumération complete de tous les symptômes terribles & distinctifs qui surviennent

surviennent à cette maladie. Pour donner tout d'un coup une idée de cette maladie, je rappellerai tous ces symptômes tels qu'ils sont dans son discours. « Ce sont des pustules dures à la tête & au front; des douleurs à la tête & dans les membres spécialement au cuisses; douleurs qui augmentent la nuit: il dissequa en 1524. une personne en qui il trouva un amas de matiere blanche sur la membrane de la cuisse;) ce sont encore des abcès, non-seulement à la cuisse, mais aussi en d'autres endroits; des ulcères, qui, s'ils sont *in peni* & calleux, sont une preuve démonstrative de l'infection, des nodus, des tubercules douloureux, des tumeurs aux jointures, des fissures & des écailles aux mains & aux pieds, & des croutes sur le corps comme à la lepre. La luerette est relâchée, il vient des ulcères à la bouche, au gozier & à l'épiglotte, lesquels ne suppurent point; les cartilages du larynx se corrodent, les os se carient. Il y a Bubon, qui, s'il supure, opere la cure; les cheveux & la barbe tombent. Cette dernière circonstance qu'il rapporte montre qu'il a écrit en 1536. quarante ans environ après le commencement de cette maladie; car il se passa cet espace de tems, à ce qu'assure Fallope, avant qu'on observât ce symptome survenir à cette maladie. C'est là une vive description quoique désagréable de cette maladie; on remarquera d'abord sans doute que parmi tous ces symptômes il y en a un dont il n'est pas fait mention, c'est la gonorrhée, qui, quoiqu'elle soit à présent le symptome le plus commun au commencement des maladies veneriennes ne parut point (ce qui est extraordinaire) que plus de quarante ans après l'origine de la maladie, suivant le calcul de Fallope, que je crois être juste. Le premier Auteur que je trouve qui en ait parlé est Fernel. Je m'étonne comment Massa peut avoir oublié ce symptome, puisque dans son tems il devoit avoir paru, & long-tems même avant qu'il publiât la troisième édition de son Traité en l'an 1567.

Massa est fort exact dans la méthode de la cure, il déclare que ce mal doit être traité par de nouveaux remèdes, & qu'il a été au moins un des premiers, pour ne pas dire le premier, qui les a inventés & communiqués au Public. Quoi qu'il soit fort long sur les éloges du Guaiac, il reconnoît pourtant que le remède le plus sûr est la salivation,

qui peut être donnée sans danger aux enfans mêmes & aux femmes enceintes. Il donne plusieurs formes d'onguens, dont le fond est le lard & le mercure : il donne différentes regles pour préparer le corps, & le préserver contre tous les accidens qui pourroient arriver pendant & après le cours de l'opération. Il observe que l'humeur flue quelquefois, non-seulement par les glandes salivaires, mais encore par les selles, les urines ou la sueur, & souvent avec succès. Il pratique cette méthode de friction quelquefois pendant trente-sept jours, la continuant par intervalle suivant que les circonstances le demandent, & il la pousse au point que le malade est prêt d'y succomber. Il traite aussi des suffumigations, & propose les mêmes précautions que Lobera; il donne plusieurs exemples de succès qu'il a eu par cette opération, lorsqu'on avoit manqué la cure par la friction; en un mot il paroît de tous ces Auteurs le plus versé dans la Pratique.

Dans les Ecrivains qui suivent il n'y a presque rien de neuf ou d'important. *Brasavole*, qui est très-ample, compte deux cent trente quatre combinaisons ou especes de cette maladie : il auroit pû de la même maniere les multiplier par milliers, cependant avec toute sa prolixité il ne dit rien de nouveau, ni sur les symptomes, ni sur la méthode de la cure. Il a écrit en 1551. & a été le premier qui s'est servi du Guaiac à Ferrare en 1525. *Fallope* son Ecolier, grand Maître dans sa profession, donna ses leçons sur cette matiere vers l'an 1555. plus tard que M. le Clerc ne le dit; il traite de chaque branche de cette maladie, mais il ne rapporte que très-peu, ou même rien, qu'on ne trouve dans *Massa*. Il fait mention, il est vrai, d'une circonstance que je ne trouve dans aucun autre Auteur; c'est un bruit dans les oreilles, tel que le son des cloches. Il avoit observé ce symptome environ huit ans plutôt; & comme c'est un symptome qui ne manquoit presque jamais de se trouver dans les cas invétérés, il l'avoit trouvé le plus embarrassant & le plus difficile à guérir. Il est le premier qui soit le plus circonstancié à l'égard de certains points de la salivation, comme la quantité de l'évacuation ou le cours de l'évacuation. La mesure qu'il rapporte est depuis sept jusqu'à dix pintes par jour; & quoi-

que quelquefois dix jours ou environ de flux continu suffisent , & que les empiriques terminent toujours le flux au quinzième , cependant il y a des cas où il croit convenable de le prolonger jusqu'au vingtième. Nous trouvons , par expérience , que son observation est très-vraie ; les circonstances de la maladie peuvent varier si fort , qu'il est impossible de fixer à certain jour le tems du flux.

Les Auteurs qui suivent méritent à peine d'être lus , & je ne puis m'empêcher d'observer que ceux qui ont écrit environ l'an 1560. ou après nous en apprennent moins que ceux qui les ont précédés. Par exemple dans l'Onvrage intitulé , *Scriptores de Morbo Gallico*, le second & le troisième tome qui font plus de la moitié du Livre , ne contiennent aucune chose importante qui soit nouvelle. Et l'on auroit bien pû se passer des longs discours de *Tomitanus* & de *Petrone* ; la plus grande partie de ce qui est là est superficiel & superflu , & ce qui est de quelque conséquence a été mieux expliqué par d'autres. Ces Auteurs paroissent foibles en pratique , quand il survient quelque difficulté dans le cas. Le premier a un chapitre entier sur ce point, si c'est une maladie ou non : & pour donner une idée de sa méthode , il finit où il auroit dû commencer par les symptômes de la maladie. L'autre Auteur est méthodique à l'excès , mais sa méthode , dans laquelle beaucoup de gens excellent , ne fait que répandre beaucoup d'embarras sur le sujet : il est toujours plein d'observations de rien , qui , comme elles paroissent faites sans fondement , ne méritent pas qu'on s'en charge la mémoire , fût-il possible de le faire. La seule chose , dont d'autres n'avoient pas parlé , est le traitement de ce qu'on appelle perle virulente , lequel symptôme ne cede à aucune des méthodes de cure , pas même à la salivation.

On peut conclure en general de ces Auteurs que cette maladie varioit beaucoup , & paroissoit sous différentes formes. D'abord , suivant Fernel , les pustules étoient en grand nombre & la douleur médiocre ; quelquefois il n'y avoit presque pas de pustules , mais on sentoit de vives douleurs ; il survenoit des nodus. Cependant *Fracaflor* dans ce qu'il écrit des Maladies contagieuses , dit que dans celle-ci il y avoit d'abord plus de nodus & moins de pustules ; mais au tems qu'il écrivit , peu avant sa mort en 1553. c'étoit l'opposé , les douleurs

étoient plus violentes ; & de rechef dans les six dernières années, il y avoit plus de nodus, moins de pustules, & presque pas de douleur. Quelque différens que puissent sembler ces détails, ils peuvent être tous vrais, & plusieurs incidens peuvent en être la cause, comme aussi la différence des pays dans lesquels ces Ecrivains vivoient. Mais ils conviennent tous en ceci, que cette maladie, peu après qu'elle avoit paru, étoit fort maligne ; qu'il y étoit arrivé de grands changemens depuis que *Leoniceus* en avoit donné la description ; car dans les tems suivans elle n'étoit pas toujours suivie de douleurs ; il n'y avoit pas toujours des pustules ; & quand il y en avoit, elles ne survenoient pas toujours comme d'abord aux parties secrètes. On remarqua des changemens considérables vers l'an 1530. & alors parurent particulièrement ces symptomes, la chute des cheveux, des dents & des ongles ; la perte des yeux & la gonorrhée.

Une autre chose qu'on peut observer, est combien peu on étoit fixe alors sur la méthode de la cure. Le régime dans le cours de remèdes tirez du guaiac, étoit d'abord extrêmement circonstancié & rigoureux ; le malade étoit mis dans un cachot pour qu'il suât ; & de la maniere dont Fallope s'exprime, les os & l'homme même étoient macérés : ce qui prouve la vérité de la description que *Fracaſtor* fait des lieux qu'il appelle *caca penetrabilia*. Quelques expériences qu'eussent fait d'habiles gens, quelques succès qu'ils eussent eu par des frictions mercurielles & les suffumigations, on voit pourtant combien est incertaine la pratique des derniers Ecrivains sur ce sujet. Fernel se déclare contre la friction ; Fallope, homme d'expérience & de crédit, regarde la cure par cette méthode comme moins certaine ; & quoiqu'il donne d'excellentes regles sur la maniere de la faire, son avis est qu'on ne la tente jamais que lorsque la salsépareille & le guaiac n'ont pas réussi, lesquels, selon lui, sont les vrais & souverains antidotes de cette maladie. Il s'oublie assez lui-même, pour dire que la carie des os ne vient jamais que de la friction. La recette ^a qu'il donne pour prévenir ce venin, paroît extravagante ; la maniere qu'il donne pour le préparer & s'en servir, sont empirique : on diroit cependant qu'il a grande foi à ce tour de charlatanerie. ^b La lecture de cet Auteur donnera mille

^a *Zintee-
lum nun-
dum gossypi-
num*, c. 89.

^b *Ego ex-*

occasions de réfléchir combien peu l'on doit compter sur les topiques , & de quelle mauvaise conséquence ils sont très-souvent. Ils ne procurent pas sûrement un soulagement présent ; & quand cela seroit , l'expérience montre trop souvent que c'est cherement qu'on l'achete. *Antoine Fracastrianus* , perimentum feci in multis hominibus, Deum testor nullum esse infectum. qui a écrit quelque tems après lui , & quelquefois d'après lui , observe que la friction mercurielle guérit quelquefois ; mais que comme c'est un remede très-violent , on avoit eu la prudence de l'abandonner. Il dit cependant que depuis deux ans , la maladie devenant plus violente , on en avoit renouvelé l'usage. Il n'est pas étonnant , ces Auteurs sont encore moins conformes & plus vagues sur la suffumigation ; méthode qui demande plus d'habileté & de circonspection pour en avoir du succès.

J'entre dans ces détails , parce qu'un peu de réflexion sur ces Auteurs nous apprendra avec quelle circonspection il faut les lire & les suivre. Il n'y a que gens bien expérimentez dans la Pratique sur cette maladie , qui soient capables de bien juger qui est celui qui donne les meilleurs avis , & qu'on peut regarder comme le meilleur Auteur. Ceux qui ont fait essai des remedes qui y sont décrits , & qui ont observé eux mêmes avec soin les effets de ces remedes , sont ceux qui peuvent le mieux discerner qui de tous ces Auteurs parle le plus en maître dans sa Profession.

Malgré toutes les différentes méthodes que les plus habiles Medecins ont essayé depuis plus de deux cens ans , & malgré toutes les hardies assurances de ces gens qui prétendent avoir des secrets spécifiques , j'ose dire qu'au jugement de ceux qui sçavent le mieux la chose , la voie la plus efficace pour la cure , quand le cas a de la malignité & qu'il est inveteré , c'est la salivation. L'expérience montre encore que la salivation , qui est provoquée par les frictions , produit plus sûrement son effet dans ces cas terribles , que celle qui est produite par des remedes interieurs. Je finirai par une autre remarque , qui est que la grande efficace du mercure pour la cure de cette maladie , consiste principalement si ce n'est uniquement à donner le flux , quelque belles choses qu'on ait dit de frictions & d'applications mercurielles , spécialement de celles de Montpellier en dernier lieu ; si elles ne produisent pas de saliva-

vation du tout , ou que la salivation soit très-impairfaite , il y a lieu de foupçonner que la cure n'eft que palliative. On a tenté plufieurs fois parmi nous cette méthode ; & fur les meilleures obfervations , je puis dire qu'elle n'a réuffi que très-rarement , ou même pas du tout. Ainfi quelque gloire qu'on fe foit donné dans ces derniers tems , d'avoir trouvé un art de guérir plus sûr , je fuis perfuadé qu'il vaudroit mieux , & qu'il y auroit plus de probité à marcher fur les traces de nos Ancêtres.

Il y a une chofe remarquable dans cette maladie , & qui n'arrive à aucune autre , c'eft que ceux qui en ont été infectez une fois ne fe croient jamais fi bien guéris , qu'ils ne s'imaginent que la maladie a encore quelque prife fur eux , & qu'ils font continuellement en danger : imagination toute oppofée à celle de ceux qui font en confomption , lesquels , ce qui eft particulier à cette maladie , fe flattent tous de telle forte , que même au dernier foupir ils ne fçauroient fe perfuader que leur état eft défefpéré. Dans cette autre malheureufe maladie , s'il reparoit le moindre bouton , ou qu'on fente la moindre douleur , fur tout s'il furvient quelque écoulement aux glandes du *penis* , fuivant que je l'ai dit auparavant , on fe jette dans de furieufes apprehenfions , on ne doute pas que l'infection ne fubfifte encore , & qu'elle ne foit prête à éclater de nouveau : terreur qui rend la vie infupportable & qui conduit de telles perfonnes chez le premier charlatan , qui , pour gagner quelque argent , ne manque pas de fortifier leurs craintes. Ces imaginations font fi fortes pour l'ordinaire , qu'un honnête Praticien a fouvent plus de peine à guérir le mal chimerique que le réel.

Je n'en dirai pas davantage : cependant un Hiftorien qui voudroit s'étendre plus au long fur ce fujet , trouveroit dans le commencement de ce fiecle plufieurs autres chofes qui mériteroient d'être rapportées. Il pourroit décrire auffi une autre maladie nouvelle , qui n'a été connue ni des Grecs , ni des Arabes ; je veux dire le scorbut , qui a éclaté avec violence en ce tems. Il doit fon origine probablement à la nourriture qu'on prend fur mer , ce qui a paru par plufieurs fymptomes , tels que l'enflure prodigieufe des gencives , &c. parmi la Flote Portugaife , quand elle alla à la découverte des Indes Orienta-

les. Cette maladie sembla se transplanter après, & je ne sçai par quelle voie, en Dannemarc & dans les pays voisins du Nord pour quelque tems; le nom originaire de cette maladie est même Danois: cependant *G. Fabrice* dans les Antiquitez de son pays, qui est la Misnie, l'a fait de date plus ancienne, & dit qu'en l'an 1486. cette nouvelle & inouïe maladie se répandit beaucoup, & fut non-seulement dangereuse, mais encore contagieuse. Les Mariniers de Saxe l'appelloient, dit-il, *Scharbock*, qui, dans leur langage signifie une inflammation. Ce fut une des formes sous lesquelles elle parut d'abord, se terminant après en gangrene. Enfin vers l'an 1600. elle se répandit par toute l'Europe, & est devenue à présent un mal épidémique.

On auroit pû aussi observer quelques progrès faits par les Modernes sur les Remedes & sur la Chirurgie: à l'égard des remedes on auroit pû décrire la fameuse composition du *Dias cordium de Fracastor*, & donner un détail des drogues de l'Amerique qu'on commençoit de nous apporter alors, & qui ont depuis si fort enrichi la matiere medicale. Monard, Pison & Margrave, auroient fourni beaucoup là-dessus. Pour ce qui est des simples, & de tout ce qui a du rapport à leurs vertus pour la cure des maladies, on l'auroit trouvé dans le bel Ouvrage que le Chevalier Hans Sloan a publié dernièrement; Ouvrage qui fait autant d'honneur à sa Nation qu'à lui-même. En Chirurgie le traitement des plaies, causées par le feu des armes, étoit un sujet nouveau, lequel a apporté un nouveau jour dans cet Art, & a enseigné à ceux qui le professent, non-seulement une meilleure méthode pour la cure des plaies en general, mais encore leur a appris à juger plus sûrement à quelles parties elles pouvoient arriver sans être mortelles. Ce sujet a été traité au long par *Barth Maggi* (en 1551.) & par *Alfonso Ferri*. Ce dernier a inventé un nouvel instrument, qu'il appelle de son propre nom *Alfonfin*, une sorte de verge de fer ronde, armée de dents à l'extrémité pour avoir prise sur la bale. Il a décrit le premier, à ce qu'il croit, une caroncule ou carnosité au col de la vessie, & il explique la maniere de la guérir; Mais Galien en fait mention², quoiqu'il ne dise rien sur la cure. Je remarquerai sur cette maladie qu'elle n'est pas toujours une excroissance d'une

a l'oc. af.
d. 1. 1. 1.
c. 4.

substance charnue , mais qu'elle est le plus souvent la suite d'une contraction de l'urèthre

Il y a un article sur lequel la Chirurgie a fait un progrès plus considérable , c'est la pierre , au sujet de laquelle on a imaginé la maniere de tailler qu'on appelle le grand appareil ; méthode amplement expliquée par *Marianus sanctus de Bartole* , disciple de J. de Vigo , dans un Livre qu'il dédia à Vincent Caraffa, Gouverneur de Rome , à la vacance du saint Siege arrivée par la mort du Pape Leon en 1521. Il apprit cette méthode de *Jean des Romains* Cremonois, Chirurgien , à ce qu'il paroît , d'un bon jugement , & qui avoit à Rome une réputation considérable ; il étoit aussi meilleur Ecrivain que son disciple. Il fut le premier qui inventa cette operation , conduit uniquement par un instinct naturel , comme voudroit nous le persuader *Marianus*. Les instrumens dont il se servoit , lesquels sont huit en tout , sont rapportez par *Marianus* , & quelques uns ne sont pas à présent en usage ; il est fort détaillé sur tout ce qui a du rapport à l'opération. Il faut , dit-il , qu'un homme soit un sot , s'il ne sçait pas deviner par la sonde la grosseur de la pierre. Il donne le même avis que Paul , de ne pas faire l'incision dans le milieu du Perinée , ou *Commiffura* , comme il l'appelle , & dit , que cela pourroit être dangereux ; il marque de même les précautions convenables pour éviter de couper les parties nerveuses de la vessie , ou les muscles qui empêchent l'écoulement de l'urine. On peut juger par là que cet Auteur a été de l'opinion des Anciens , qu'une blessure , à la substance même de la vessie , est mortelle : on peut observer encore une chose , qui est qu'alors & long-tems même depuis , ceux qui faisoient cette operation , quelques bons Anatomistes qu'ils fussent , ne sçavoient au travers de quelles parties cette incision étoit faite. Car par la description de cet Auteur , il semble qu'il ait crû , de même que Celse dans sa maniere de faire l'operation , que l'instrument traversoit tout le sphincter , ou au moins une partie ; & l'on peut juger par la précaution dont j'ai fait mention ci-dessus , sçavoir d'éviter les parties nerveuses de la vessie , qu'il craignoit par inadvertance on ne poussât l'incision jusques-là. A l'égard de l'operation de *Marianus* , il est certain qu'il la faisoit dans l'urèthre même , & generalement environ un pouce du

du sphincter; Tolet va trop loin d'ailleurs lorsqu'il dit trois ou quatre pouces. Puisque les Anciens, comme Celse ^a *Fig. 392*, nous l'apprend, ont connu l'usage de la sonde, il est étonnant qu'ils n'aient pas été plus loin, & qu'ils n'aient pas découvert la manière de tailler par le haut appareil, qui sembloit une suite naturelle de l'autre usage. De cette manière l'opérateur ne peut offenser l'intestin, & moins encore les vésicules séminales, comme cela arrive quelquefois par l'autre méthode; & ce dernier accident, qui, quelquefois ôte la faculté d'engendrer, ce qui est remarqué par *Ætius*, est la raison pour laquelle différens Chirurgiens, & particulièrement *Lanfranc* ^b, homme distingué dans son tems, étoit tout-à-fait opposé à la taille. Mais quelque préférable que soit la méthode de *Marianus* à l'ancienne qu'on appelle le petit appareil, elle est souvent suivie de bien des inconveniens ^c, & quelquefois de danger, à cause de ^c *Fig. 293* la grande force avec laquelle il faut distendre les parties; c'est pourquoi quelques uns qui ont vécu plus tard n'ont pas été contents de cette méthode, & ont pris une autre route pour cette operation. *P. Franco* fait mention d'une de ces méthodes, laquelle est recommandée par *Rosset*, & a été depuis peu remise en usage parmi nous par l'industriel M. Jean Douglas; suivant cette méthode l'incision se fait dans la vessie même, au travers les muscles de l'abdomen, au-dessus de l'os pubis. L'autre méthode est ce qu'on appelle parmi nous la section latérale, laquelle est décrite si amplement & si exactement par M. Douglas: méthode qui fut inventée par Frere Jacques, & perfectionnée par M. Rau. Mais comme ces deux opérations n'ont pas encore été beaucoup pratiquées parmi nous; quoi qu'on les y fasse avec toute la dextérité possible, c'est à l'expérience à déterminer laquelle des deux vaut mieux, ou même si quelqu'une des deux mérite d'être préférée à celle qu'a décrit *Marianus*.

Pour donner une juste idée de l'état de la Médecine dans ce tems, il faudroit sur-tout marquer les grands progrès qui ont été faits en Anatomie, dans l'espace d'un petit nombre d'années. Jacques de Carpi que nous avons cité, fut non-seulement le premier restaurateur de cette sorte de savoir, il y fit de plus lui-même de grands progrès, il disle;

qua plus de cent corps , chose fort extraordinaire dans ce tems là , & qui étoit regardée comme très-barbare : il a laissé aussi dans ses autres Ouvrages , particulièrement dans ceux qu'il a fait sur les plaies à la tête , de même que dans ses Commentaires sur *Mundinus* , plusieurs remarques & découvertes , & a mis l'étude de l'Anatomie en grande réputation dans son tems. A son exemple plusieurs autres furent excités à contribuer de tout leur possible à l'avancement d'un Art si nécessaire. *Massa* & *Jac. Sylvius* parmi plusieurs autres , y ont eu beaucoup de part , jusqu'à ce qu'enfin avant le milieu du siècle , *Vesale* , par son travail infatigable , a porté cet Art près du point de la perfection. Quelque tems après *Columb* , *Eustachy* & *Fallope* , trois grands hommes dans cet Art , & très-éminens dans les trois différentes Professions à sçavoir les trois branches de la Medecine , l'ont poussé aussi loin qu'il étoit possible , sans la découverte de la circulation.

Qui voudroit donner un détail des progrès que ces grands hommes ont fait dans cette science , seroit obligé , en quelque maniere , de transcrire leurs Ouvrages. Je ferai seulement cette remarque en general , que ces Anatomistes originaux se contenterent de donner une description toute nue des parties , & suivirent l'ordre qui s'accorde le mieux avec la dissection.

Comme plusieurs d'entre ces Anatomistes étoient gens de bons sens , & qu'ils étoient devenus capables par leur éducation , aussi-bien que par leur travail , il seroit à souhaiter qu'ils nous eussent aussi laissé leurs opinions. Car les Anatomistes modernes semblent être d'un caractère inférieur ; ils ont été assez exacts pour ce qui regarde la dissection , mais sans aucun égard à la nature ou aux principes d'une bonne philosophie , ils bâtissent chaque jour de nouvelles hypothèses sur la découverte de la moindre vetille. De là sont nez ces vains songes , touchant le suc nerveux , le suc pancréatique , la bile & la salive. *Nuck* prétend aussi rendre raison de la variété des sécrétions par les couleurs de la ciré , comme si chaque Injecteur étoit capable d'expliquer les phénomènes du corps animé. La plus grande partie de cette sorte d'Ecrivains ressemblent à quelques ouvriers mécaniques.

qui entendent la figure & la position de chaque roue & de chaque ressort , mais qui ignorent la raison des mouvemens de la machine. Et ceux qui ont composé un système entier d'Anatomie à dessein d'expliquer l'œconomie animale , ont été rarement de bons Anatomistes , comme ils ne tiennent la description des parties que d'emprunt , ils tiennent les usages de la même source ; ainsi ou ils raisonnent sur des faits faux , ou ils entendent mal ce qui est vrai : on doit donc regarder ces gens là moins comme des Auteurs , que comme des Compilateurs. Et si l'on examine quelqu'un de ces faiseurs de systèmes , même des meilleurs , on verra qu'ils expliquent une chose par les principes d'Aristote , une autre par ceux de Descartes , une autre par des principes de mécanique : différentes sortes de raisonnemens , qui , conformes au système de l'Auteur original duquel ils sont copiez , peuvent être supportables , mais qui sont contradictoires & absurdes dans le Compilateur , dont l'ouvrage devoit être uniforme & tout d'une même main. Il seroit à souhaiter que quelque personne habile voulût mettre cette matiere dans son vrai jour , & expliquer l'œconomie animal par les loix inaltérables que la nature a imprimé dans la matiere & au mouvement ; & puisque le corps humain n'est autre chose qu'un merveilleux composé de solides & de fluides qui suivent des regles de mécanisme , il est surprenant qu'on aille chercher d'autres principes pour les expliquer. Quelqu'un oseroit-il s'égarer assez , pour vouloir expliquer les mouvemens d'une montre , par la doctrine précieuse des acides & des alkalis ; ou emploieroit-il la matiere ætherée de Descartes , pour résoudre tous les phenomenes de l'hydrostatique ? Tels ont pourtant été ceux qui ont introduit dans l'Anatomie une maniere semblable de raisonner , & qui peut être tout aussi peu appliquée au sujet. Il y a quelques personnes qui condamnent toute sorte de raisonnemens sur ce point ; mais puisqu'eux-mêmes , quand ils viennent à en traiter , sont obligez de se servir ou d'une sorte de principe ou d'une autre , la seule question est de sçavoir quels sont les principes réels & les imaginaires.

Il y auroit beaucoup de choses agréables & utiles à dire sur ce sujet : un Historien , qui , outre qu'il marqueroit les

LINACRE. progrès qui ont été faits dans cette science d'un tems à l'autre, pourroit observer comment les Anatomistes mêmes de ce tems-là ont, en représentant mal certaines choses, fait tort à leur ancien maître Galien, & comment ceux qui leur ont succédé les ont pillé eux-mêmes d'une manière aussi mal-honnête.

Il faut mettre fin à ce discours qui est déjà trop long : qu'on me permette seulement d'ajouter qu'en parlant de l'état de la Medecine dans le commencement de ce siecle, je me reprocherois d'avoir oublié de faire mention d'un homme, qui, pendant & après sa vie, par ses Ecrits & ses bienfaits, a fait beaucoup d'honneur, non-seulement à sa Profession, mais encore à son pays. Je veux dire LINACRE, qui, dans son tems, a été reconnu par les meilleurs Juges pour homme d'un beau génie, d'un bon jugement, & d'un sçavoir extraordinaire à différens égards : ses Ouvrages qui subsistent à présent prouvent la vérité de ces éloges. Il est né à Cantorbery, & a été élevé à Oxford ; il fut choisi en 1484. Associé du College de toutes les ames, & désirant de se perfectionner en voiageant, il crut ne pouvoir faire mieux que d'aller en Italie, qui étoit le pays où a commencé de revivre le sçavoir, & Grec & Latin. Il reçut toutes les politesses possibles de *Lorenzo de Medicis*, l'un des hommes le plus accompli de son tems, & qui favorisoit les lettres, lequel aussi l'aidoit dans tout ce qu'il pouvoit désirer sur ses études, jusqu'à lui donner les mêmes Précepteurs qu'à ses propres fils. Linacre sçut tirer tout le parti possible de circonstances aussi heureuses ; il acquit aussi par les soins de *Demetrius Calcondyle*, natif de Grece, une connoissance parfaite de la Langue Grecque, & fit tant de progrès sous Politian son Maître de Latin, qu'il le surpassa pour le style correct. Il fut réellement à ces deux égards l'homme le plus parfait de son tems. En Latin son style étoit si élégant & si exact, qu'Erasme son ami le regarda comme trop recherché : cependant le Chevalier *Jean Cheke*, (peut-être pour contredire son antagoniste l'Evêque Gardiner) semble lui reprocher qu'il n'est pas assez Ciceronien, & représente Linacre comme étant, par mauvaise humeur, ennemi de ce grand Orateur. Cependant il est certain que Linacre avoit

un meilleur goût sur la manière classique décrire, qu'aucun de ces Auteurs modernes : le premier, quoiqu'abondant & clair dans son style, ne s'est pas attaché à l'exactitude ; & l'autre, suivant la mode de son tems, s'est trop amusé & chercher les nombres & les périodes dont Cicéron remplissoit surtout ses harangues & ses autres pièces de Rhetorique. Pour Linacre, quoiqu'il connût parfaitement tous les Ouvrages de Cicéron, le style des Epîtres & des Ouvrages philosophiques lui plut principalement ; d'ailleurs il tâcha d'imiter l'élégance de Terence & la clarté de Celse, qui convenoit le mieux aux sujets de Médecine dont il traitoit.

Ayant fait un fond si extraordinairement riche de science, il s'appliqua à la Philosophie naturelle & à la Médecine ; il fit particulièrement son affaire de la Médecine, & fut le premier Anglois qui chercha à avoir l'intelligence des Ouvrages originaux d'Aristote & de Galien. Il traduisit & publia plusieurs Traitez de ce dernier ; je ne sçauois mieux faire entendre quels ils sont, & comment ils furent reçus du Public que par une Lettre du sçavant M. Mattaire, que je joins ici. J'ajouterais seulement qu'à la lecture de la Preface * des

* Cum & tu sæpe alias, charissime Hiero, & alii quidam amici me uincunt ut sibi medendi methodum conscribam : ego sane, tamen tum vobis in primis gratificari, tam vero posteros non nihil pro viribus iuvare studens, semper tamen, fateor, cunctabar ac distuli, multis de causis, quas nunc quoque percommode discursus videor, priusquam id quod petitis aggrediar : sunt enim ad ea, quæ post dicentur, sane non inutiles. Earum igitur omnium illa præcipua fuit quod frustra me scripturum timebam : cum nemo prope dixerim, hac nostra ætate veritatis inquisitioni sit deditus, sed pecuniam & civilem potentiam & inexplebiles voluptatum delicias omnes eo usque suspiciant ut si quis sapientiæ quodvis studium sectetur, pro infano hunc habeant : quippe qui primam ipsam & vere sapientiam quæ divinarum humanarumque rerum est scientia, ne esse quidam omnino existimant : Medicinam Geometriam, Rhetoricen, Arithmeticeen, Musiceen, ac reliquas id genus artes esse quidem autument : cæterum ad finem earum studio contendendam minime censeant. Me vero ex iis qui me unice diligere sunt visi, nonnulli sæpe increpant, quasi plus iusto veritatis studio impendam ; quasi qui nec mihi ipsi usui, nec ipsis in tota vita sum futurus nisi & ab hoc tanto veritatis indagandæ studio desistam, & mane salutando circum eam, & vespere apud potentes canem. His enim artibus tum amari, tum accersi tum vero pro artificibus haberi ; nequaquam ex iis quæ in propria professione sunt consecuti. Neque enim esse qui de ea judicent, ubi omnes totum diem diversis studiis transigant ; mane quidem omnes salutationibus publice occupari, mox in alia munia distracti, utique ad forum & lites non exigua turba, ad salutaciones & aurigas alia major, jam vel alex vel amoribus, vel balneis vel ebrietati, vel comestationi, vel denum alicui corporis voluptati deditus sane non exiguis numerus. Vespere vero rursus omnes ad symposia publice collecti, ubi postquam vino se implevere, non lyra, citharæ aut aliud musicum instrumentum circumferunt (quod

LINACRE. quatorze Livres touchant la méthode de cure, si l'on ne sçavoit que c'est une Traduction de Galien, on croiroit, par l'exactitude & la justesse du style, que ce Traité a été écrit dans le tems des Auteurs classiques.

Un certain Etranger qui a publié dernièrement les Ouvrages de Buchanan, semble être étonné que cet Auteur ait pu écrire si bien Latin dans notre Isle, puisque ce sont les Italiens & les Hollandois qui ont brillé à cet égard, & qu'à peine ce critique peut-il trouver dans la grande Bretagne quelqu'un qui y ait excellé. Il ne cite que Cambden à qui on pourroit en donner l'éloge; il le laisse pourtant très-froidement. Il seroit aisé de refuter le reproche qu'on fait là à notre Nation, en produisant nombre de personnes, qui, parmi nous ont fort bien réussi dans ce genre; mais je ne me jetterai pas dans cette digression. Je dirai seulement que si ce Critique avoit connu les Ecrits de Linacre, & particulièrement son excellent Livre, dans lequel la pureté & l'exactitude du style Latin est enseignée & expliquée si nettement, il n'auroit pas porté un tel jugement; il auroit peut-être appris lui-même à écrire plus élégamment. L'Auteur qu'il publie & qu'il loue, Buchanam, avoit une grande opinion de Linacre; opinion si grande, qu'il crut ne pouvoir mieux contribuer à l'avancement du sçavoir qu'en traduisant & publiant sa Grammaire. Si, en vérité, ce n'est

sicut olim in ejusmodi congressu tetigisse, honestum: sic contra non contrectasse; admodum erat turpe) sed nec sermones, ulli habentur quales in symposiis agitari solere veteres prodiderunt, nec aliud honestum quicquam: imo invicem sibi propinquant & de magnitudine poculorum certant: utpote inter quos optimus censetur non qui plurimis instrumentis mulicis aut etiam sermone Philosophico uti novit, sed qui multos cosque maximos calices exsiccavit adeo mihi mane etiamnum ebrui videntur ex his plerique: nonnulli vero etiam tam plane vinum olere quasi modo hausissent. Eoque fit ut quoties agitare caperint, medicos advocent non quidem optimos utpote quos per sanitatem noscere nunquam studuerunt, sed eos quos maxime familiares habent, quique ipsis maxime adulantur: qui & frigidam dabunt si hanc possent, & lavabunt cum jusserint, & mixtum vinumque potrigent: postremo quidquid jubebitur, mancipiorum ritu efficiunt contra plane quam veteres illi medici Æsculapio oriundi, qui tanquam Duces militibus, & Reges subditis imperare ægris voluerunt. Nequaquam vero Getarum & Fibiorum, & Phrygum & Thracum emptiorum ritu parere atque obsequi. Itaque is non qui melius artem caller, sed qui adulari aptius novit, magis in pretio est: huicque plana omnia perviaque sunt: huic ædium fores patent: hic brevi efficiunt dives, plurimumque potest. Huic discipuli formosi à cubiculis, ubi am fuerint exoleti traduntur. Atque hoc Thesalus ille cum animadvertit, non solum in alius Romæ divitibus assentabatur, sed etiam ætatem tradere sex mensibus se promittens, complures discipulos brevi comparavit.

pas flatterie de dire qu'il fut un des premiers avec Collet , LINACRE, Lilly, Grocin & Latimer , (lesquels avoient tous acquis hors de l'Angleterre la connoissance de la Langue Greque) qui restaura le sçavoir des Anciens dans notre Isle. Tel fut Linacre en qualité d'homme de Lettres & d'Écrivain.

Il se distingua si fort dans sa Faculté , que peu après son retour , il fut choisi par notre Salomon le Roy Henry V I I . comme la personne qu'il pourroit le mieux charger du soin de la santé & de l'éducation de son propre fils le Prince Arthur : il fut fait successivement Medecin de ce Roy , d'Henry V I I I . & de la Princesse Marie. Mais si de telles faveurs de la part de la Cour ne sont pas une sûre preuve de mérite , nous avons en faveur de Linacre le témoignage des personnes les plus éclairées de son tems , qui reconnoissent en lui une grande sagacité naturelle , & un jugement sûr dans les matieres de sa Profession. On en a une preuve dans le Prognostic qu'il fit sur le cas de son ami Lilly , où il prédit qu'il mourroit , s'il se soumettoit à l'avis de quelques personnes téméraires , qui lui conseillèrent de se faire couper une tumeur scrophuleuse & maligne qu'il avoit à la hanche : le conseil de ces gens là prévalut , il mourut. Le Docteur Kaye (qui est mieux connu sous le nom de Caius) grand admirateur de Linacre , & pour cette raison entre beaucoup d'autres , digne d'être admiré lui-même , nous apprend , particulièrement dans le monument qu'il a élevé à la mémoire de ce grand homme , quelles cures extraordinaires il faisoit en plusieurs cas dont on avoit désespéré. Il ajoute à son caractère des traits bien aimables ; il dit qu'il eut toujours la dernière aversion pour la charlatanerie , & pour tout ce qui pouvoit renfermer la moindre bassesse ; qu'il étoit ami très-fidèle , & qu'il jouit de l'estime & de l'amitié de tout le monde depuis les personnes du premier rang jusqu'à celle du dernier ordre. Comme il étoit très-habile dans son Art , il eut toujours beaucoup de bonté pour tous ceux qui tournerent leurs études de ce côté là ; & quand il trouva dans de jeunes Etudiants du génie , du sçavoir , de la modestie , de bonnes mœurs , & un désir d'exceller , il les assista de son crédit & de sa bourse.

Pour prouver mieux encore combien il avoit à cœur les

LINACRE. bien de sa Profession & celui du Public , il fonda deux Chaires en Medecine à Oxford , & une à Cambridge. Celles qui furent établies à Oxford (l'une de douze livres sterling l'année , & l'autre de six) ont été données par le survivant de ses Exécuteurs testamentaires Cuthbert Tonstell , Evêque déposé de Durham au College de Merton , & la raison de cette transmutation a été qu'on se tournoit davantage dans ce College du côté de la Medecine. Ces Professeurs sont obligez d'expliquer Hippocrate & Galien aux jeunes Etudiants de l'Université ; & si dans le College il n'y a personne capable de le faire , on doit chercher dans d'autres Societez des personnes qui le puissent. Par cette donation il a laissé , dis-je , une preuve du cas qu'il faisoit de sa Profession & de l'Université où il avoit été élevé.

Il pouvoit ses vûes plus loin encore sur l'avancement de notre Profession ; il sentit en quel pitoyable état étoit alors la Pratique de la Medecine , qui étoit presque entièrement dans les mains de Moines & d'Empiriques non lettrez , qui en imposoient d'une maniere infâme au Public ; l'Evêque de Londres , ou le Doyen de saint Paul pour lors , aiant le principal pouvoir d'admettre qui il leur plaisoit à pratiquer , de même que tous les Evêques chacun dans leur Diocèse , il crut qu'il n'y avoit pas d'autre moien de remédier à ce désordre ; qu'en donnant de l'encouragement à des personnes de réputation & de sçavoir , & mettant en de meilleures mains ce pouvoir de donner licence. Il projetta donc de fonder notre College ; & par son crédit à la Cour auprès de ce grand Protecteur des sciences le Cardinal Woolsey , il obtint des Lettres Patentes du Roy , lesquelles furent confirmées par le Parlement , pour établir un Corps de Medecins dans cette Ville : en vertu de cette autorité , le College jouit seul du privilege de recevoir tous ceux qui se destinent dans la Pratique de la Medecine , comme aussi le droit d'avoir inspection sur toutes les Ordonnances des Medecins ; & il est déclaré expressément que personne ne pourra exercer la Medecine en aucun des Diocèses d'Angleterre hors de Londres , qu'il n'ait auparavant été examiné par le Président & trois des Elûs , dont il doit avoir des Lettres Testimonials ; excepté qu'il ne soit Gradué dans l'une des deux Universitez ;

dégéré

dégré qui est un titre pour pratiquer par toute l'Angleterre à sept mille près à la ronde de Londres inclusivement, sans être obligé de prendre aucune licence de l'Evêque. Cet acte du Parlement est aujourd'hui en vigueur, & il y a lieu d'espérer qu'on s'y conformera dans chaque Diocèse.

Outre cela il prit soin fort prudemment qu'il fût donné un pouvoir pour que ses Successeurs fussent les maîtres de faire de tems à autre tels Statuts & Ordonnances qu'il jugeroit à propos pour le bien public : & pour leur rendre justice, il faut dire qu'ils ont aussi suivi ponctuellement les intentions de leur Fondateur ; qu'ils ont toujours agi tellement en vûe & de leur dignité, & du bien du Peuple, & particulièrement de l'honneur des Universitez, que c'est une regle constante dans la Compagnie, que personne, excepté qu'il n'ait pris un degré de Docteur dans l'une des deux, ne pourra être choisi Associé, ni être admis à l'Administration d'aucune des affaires de la Société, excepté qu'il ne soit Medecin du Roy.

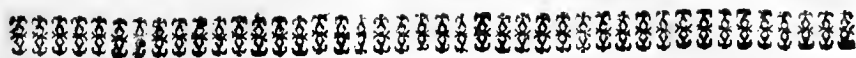
Par d'autres Actes, un autre point important est remis aux soins du College, c'est la visite des Boutiques & l'inspection des remedes ; chose qui importe autant au malade qu'au Medecin. Ce pouvoir ne fut donné alors que pour Londres, n'y ayant peut-être pas alors dans les Fauxbourgs de Boutique où l'on vendit des remedes : mais comme depuis peu par la sagesse de Sa Majesté & du Parlement, cet ordre a été étendu, il a aussi été exécuté par les Censeurs du College avec tant de soin, de candeur & d'impartialité, qu'il n'y a pas de doute que le gouvernement ne trouve bon de continuer ce pouvoir dans les mêmes mains.

Linacre fut le premier Président de ce College nouvellement érigé, il remplit cette place pendant sept années qu'il vécut depuis cet établissement : les Assemblées se tenoient en sa propre maison, qu'il laissa & légua à la Compagnie & qu'elle posséda encore après eux. La sagesse d'un tel établissement est sensible : son but, sans doute, fut de répandre dans sa Profession un esprit de bonne intelligence & d'unanimité ; vûe louable en elle-même, mais qui rend encore à rendre les Medecins plus utiles au Public. Il s'imagina qu'en les tirant de la foule des Empyriques vulgaires, & en les

mettant sur un pied de distinction il verseroit dans l'ame de gens , si bien élevez & instruits , une émulation qui les exciteroit à la recherche & de la nature des maladies, & de la vraie méthode pour les guérir , dans l'unique vûe de faire du bien au genre humain. Aucun Fondateur peut-être n'a eu le bonheur de voir réussir si bien son projet : cette Societé a toujours produit une Classe d'hommes, lesquels successivement ont fait de l'honneur & du bien à leur pays par leur Pratique & par leurs Ecrits ; & quiconque a des yeux ne peut qu'être charmé du coup d'œil d'une telle docte succession.

F I N.





V I T A G A B R I E L I S

Filii BACHTISHUÆ, filii GEORGII,

Ex *Arabico* Latine reddita

A SALOMONE NEGRI DAMASCENO.

BENEFICENTIA & scientiæ præstantia celeberrimus, in medicando solertissimus, magno excelsoque fuit animo, opera felix, Principibus simul & Imperatoribus carissimus, summumque apud eos honoris fastigium consecutus est: quin & tantas ab illis obtinuit opes, quantas nullus medicorum. Refert Quinun interpres, anno centesimo septuagesimo quinto cum ægrotasset Giafar, Errashidi primus consiliarius, Barmacensis, præcepisse Errashidum medico suo Bachtishuæ, ut eum inviseret, ipsique operam daret medicaretque; & post aliquot dies, Giafarum dixisse Bachtishuæ, volo ut mihi medicum aliquem peritum eligas, quem beneficiis afficiam & honore ornem; Bachtishuam vero respondisse, filius meus est me ipso peritior, nec inter medicos, qui illi sit similis, reperitur. Mihi, inquit Giafar, ipsum sistas velim. Cumque Gabrielem ad eum adduxisset, tribus ei diebus est medicatus, & Giafar sanitatem recuperavit; unde eum, sicut semetipsum dilexit Giafar, nec poterat illius consuetudine vel una hora carere: adeo ut cibum & potum una simul caperent ambo. In illis autem diebus Errashidi concubina, cum inter jactandum se funibus, manum suam sustulisset, remansit illa extensa, ita ut retrahere ipsam nequireret, cui cum medicum linimento & unguentis adhibendis nihil proficerent,

Pp ij

Errashid dixit Giafaro , jam actum est ; remansit hæc puella cum morbo suo. Respondit Giafar , medicum habeo peritissimum , estque Bachtishuæ filius , eum advocemus & cum ipso de isto morbo sermonem conferamus , ille forsitan aliqua ad illum curandum arte pollet. Jussit ergo ipsum ad se adduci ; cui adducto quodnam , inquit Errashid , est nomen tuum ? Gabriel , inquit ille : tum Errashid , quid scis ex arte medica ? Respondit , calidum reddo frigidum , & frigidum item calidum : siccum efficio humidum , & humidum pariter siccum. Ridens Chalifa dixit , hoc est omne , quo opus habetur in arte medica : deinde statum ei puellæ exposuit ; si mihi , inquit Gabriel , non succensēbit fidelium Imperator , est mihi ad eam sanandam commentum. Quodnam est illud , inquit , Errashid ? Ille , prodeat , inquit , huc puella in omnium conspectum , ut quod velim faciam , tum autem patiaris me , nec subito irascaris. Jubente ergo Errashido prodiit illa , quam conspiciatus Gabriel ad ipsam accurrit , & inclinato capite , fimbriam ipsiusprehendit , quasi ipsam denudaturus ; puella vero commota præ conturbationis & pudoris vehementia , membra sua demittens , manu deorsum extensa fimbriam suamprehendit. Gabriel autem , sanata est , inquit , ô fidelium Imperator. Dicente ergo Errashido puellæ , extende dextrorsum & sinistrorsum manum tuam , cum fecisset illa , miratus ipse cum adstantibus omnibus : statim Gabrieli dari jussit quingenties mille drachmarum , ipsumque dilexit ut semetipsum , & omnibus medicis præfectum constituit. Interrogatus Gabriel de morbi causa , respondit , profudit se in puellæ istius membra inter venerem humor tenuis præ motu & caloris diffusionē , & cum subito à motu coitus quiesceret , congelatus est in interiori parte nervorum , adeo ut nisi à motu consimili solvi non posset : usus sum ergo commentro , quo dilatato calore , solutus est humor superfluous.

Res Gabrielis , inquit Quinun , & dignitatis gradus augebantur in dies , adeo ut Errashidus suis diceret familiaribus , quicumque opus habet aliquid à me petere , de eo cum Gabriele sermonem conferat ; quia quidquid ille à me , vel petierit vel exegerit , ego facturus sum. Ipsum itaque Duces omnium negotiorum suorum causa adibant ; & ille magis ac magis in honore habebatur. A quo certè operam dare cepit

Errashido per annos quindecim , hic morbo in corpore suo non laboravit , qua de causa ipsum in oculis ferebat. Verum ultimis diebus cum in urbe Tus esset Errashid , in morbum , quo mortuus est , incidit , quo ingravescente , Gabrieli dixit , an non sanas me ? Hic respondit , semper tibi ciborum commistionem prohibebam , semper tibi inculcabam ut venere minus uteris & jam jam rogavi te , ut in patriam tuam redires , ibi enim aer temperamento tuo accommodatior est , & tamen consilium meum non admittis ; morbus vero iste gravissimus est , spero fore ut Deus tibi largiatur sanitatem. Tum Errashidus in carcerem conjici Gabrielem jussit. Cum autem narratum illi esset reperiri in Persia Episcopum quemdam artis medicinæ callentissimum , misit qui eum accerterent ; accessit ille & viso Errashido , illi dixit qui tibi medicatus est nullam habet notitiam ; quod quidem dictum odium in Gabrielem auxit , eumque magis alienum reddidit. At vero El-Fadl Ebn Errabii cum prosequeretur amore Gabrielem , animadvertit mendacem esse episcopum , velleque forum , ut dici solet , fervefacere , sive phaleratis dictis homines ducere , sua venditandi causa , & quantum inter utrumque interesset discriminis , optime cognovit. Interea morbus Errashidi ingravescebat , augebaturque medicante licet episcopo , & tamen dicebat ei , tu es sanitati proximus , deinde addidit , iste morbus totus quantus est , oritur ab errore Gabrielis : quapropter jussit Errashid tolli è medio Gabrielem ; verum El-Fadhl jussum noluit admittere , utpote de ipsius vita desperavit ; Gabrielem itaque in vita superstitem servavit. Paucis postdiebus è vita excessit Errashid , El-Fadhlus dolore colico gravissimo fuit correptus , adeo ut de ipsius salute desperarent medici , Gabriele vero benigne ei ac solerter medicante , sanatus est : magis igitur magisque ipsum amavit , atque admiratus est.

Inquit idem Quinun , mortuo Errashido eique suffecto El-Emino , ad quem cum accessisset Gabriel , perhumaniter ac honorifice ab eo exceptus fuit , concessis illi magnis opibus. Immo plus quam pater ipsius ei dabat , nec cibum potumve nisi illius permisso sumebat El-Emin. Sed post ea quæ Eminum inter & Elmamunum accidere & gesta sunt , summam rerum

adeptus Elmamun, ad Hasanum Ben Sahl, cum vicem ipsius in Aula supleret, scripsit, ut Gabrielem apprehenderet, eum-
qum in carcerem conjiceret, eo quod, mortuo Errashido
ipsius patre, ad ipsum tendere neglexerit, & fratrem suum
El-Eminum adiverit; quod & fecit El-Hasan. Anno autem
ducentesimo secundo gravi morbo laboravit ipse El-Hasan,
medicantibus ei medicis & nihil proficientibus, Gabrielem
è custodia eduxit; hic paucis eum diebus sanitati restituit.
Datis itaque illi clam multis pecuniis, ad Manunum scripsit
de morbo suo, & quomodo valetudinem opera Gabrielis re-
cuperaverit, eum certiore faciens, & pro illius negotio
deprecans. El-Mamun se illi condonaturum respondit. Anno;
inquit Quinun, ducentesimo quinto, cum in aulam ingressus
esset El-Mamun, Gabrielem domi suæ detineri nec dari ei
famulos aut exeundi facultatem jussit, misitque qui accerse-
rent Michaellem medicum Gabrielis generum, quem in ip-
sius loco constituit, & summo honore, ut Gabrieli ægre fa-
ceret, complexus est.

Anno, inquit Quinun, ducentesimo decimo gravi morbo
laboravit El Mamun, ad eum medendi causa accesserunt me-
dici, ipse vero cum nihilo melius se haberet, Michaeli dixit,
remedia, quæ tu mihi das malum augent; congrega igitur
medicos, & ab ipsis consilium circa morbum meum petito:
tum Isâ ipsius frater, ô Imperator fidelium, inquit, adesto
Gabriel, quia ille temperamenta nostra ab ineunte adolescen-
tis novit; at ipse non curavit dicta illius audire, & Abu-
Isaac Joannem filium Messue accersivit; quem Michael ipsius
medicus repellens obtrectando petivit dictis conviciatusque
est. Porro viribus Mamuni deficientibus nec amplius remedia
admittentibus, Gabrielem ipsi in memoriam revocarunt; ip-
sum igitur adesse jussit, qui, cum accessit, omnem medi-
candi rationem immutavit; ac unum post diem imminutus
fuit Mamuni morbus & tres dies postea recte se habuit, ita
ut brevi in pristinam restitutus fuerit sanitatem, & ipsi cibum
& potum permisit Gabriel; quod & ille fecit. Ac tum Isâ
ipsius fratre dicente, ejusmodi vir cui non est par, annon
debet honore affici? Jussit ergo El-Mamun Gabrieli dari
millies aureorum millia, & mensurarum tritici mille, ipsique
omnia quæ ab eo vi abstulerat sive pecunias sive prædia resti-

tuit: atque ipsum majori, quam ipsius pater, in honore habuit.

Narrat Josephus Abrahami filius, die quodam, inquit, mensis Julii ingressus sum domum Gabrielis, quæ in hippodromo sita est, & ecce coram eo mensa, super quam appositæ erant plumipedes avium pulli majores pipere conditi; ipse comedens rogavit me, ut una simul cum ipso comedere: quomodo, inquam ego de istis comedam hac anni tempestate, & hac mea juvenili ætate? Tum ille quid, inquit, existimas esse ciborum abstinentioniam? Respondi, est sibi à gravibus cibis cavere. Erras, inquit, non est id, quod dicis, ciborum abstinentionia, dixitque neminem novi sive nobilem, sive plebeium, sive senem, sive juvenem eo pervenisse, ut per totam ætatem suam, à qualicunque abstineret alimento, nisi aut illud horrore habeat, aut suus non cupiat appetitus. Quia homo quidem per ætatem suam à vescendo cibo aliquo diutissime abstinet, deinde alterius obsonii defectu, necessitate pressus ad eundem comedendum adigitur; vel propter aliquem morbum curandum, vel ut agrotum domi suæ jacentem adjuvet, eique præat exemplo ad eundem comedendum; vel amici gratia qui ipsum ad id adjurat, vel denique vel propter appetitum ipsi recens obortum. Quando autem comedit illud à quo diutissime abstinerat, id non recipit illius natura, repugnatque quin & illud creat in toto illius corpore morbum magnum, imo nonnunquam ipsum enecat. Melius ergo & magis convenit corporibus, ut cibis omnibus assuefiant gravibus, ut illis consuefiant; & comedatur de iis singulis diebus exiguum quid, nec uno eodemque die graves cibi duo simul comedi debent. Cum vero homo aliquid de iis comederit, si postea ad multum de iis comedendum adactus fuerit, ab hoc non refugit natura. Etenim videmus resolventia remedia, si quis frequentius iis usus fuerit, atque corpus illis consueverit, eorum imminui effectum & nullatenus resolvere. Videmus etiam Andalusios, qui cum velint solvere naturam ejus, qui Scammonea frequentius fuerit usus, illi, ad emollescendam naturam pondus trium drachmarum præscribunt, cum in patria nostra dimidium drachmæ sufficiens sit quantitas. Quod si remediis ita consuefiant corpora, ut illorum impendant effectum; simi-

liter & magis adhuc alimentis consuescant quantumvis gravibus. Hunc, inquit Josephus, sermonem Bachtishuæ Gabrielis filio cum retulissim, rogavit me, ut illum ipsi dictarem, eumque manu sua exaravit.

Ait idem Josephus, retulit mihi Salomon Chorasensis Rashidi servus; die quodam, inquit, cum starem prope caput Rashidi in urbe Hira dum cibum sumebat meridianum, & ecce ingressus est ad eum Aoun El-Ebadi Elgiavhari, discum manibus portans in quo erat piscis butyro conditus, adjecto farto quod ipse accommodaverat. Voluit itaque Errashid de illo pisce comedere; at impedivit eum Gabriel, noctuque oculi Præfecto mensæ indicavit, ut illum auferret; qua de re monitus fuit Errashid. Sublata mensa & lotis manibus, discessit ab eo Gabriel; tum præcepit mihi Errashid, ut ipsum insequerer, memetipsum occultans, & quid facturus esset explorarem, ipsique referrem; quod & feci, existimans me ipsum occultasse, sed ita sibi cavit Gabriel, ut me deprehenderit. Abiit ergo domum Aouni, & iussit cibum sibi afferri. Sistiterunt illi piscem eundem, tum tria pocula argentea afferri curavit, & posita in unoquoque piscis particula vinum Trabedense purum in uno eorum super piscem infudit, dicens hic est Gabrielis cibus. In altero aquam nive permixtam infudit, dicens hic est Imperatoris cibus, quando non miscet piscem cum aliquo alio cibo. In tertio frustra carnis variorum generum ex columbis, carnibus rostris, dulciariis & oleis, imposuit, affusa frigida, nive permixta, dicens hoc est cibus Imperatoris fidelium, quando miscet piscem cum aliquo, alio, & tollens pocula ad eunuchum mensæ artulit; hæc, inquit, serva, donec expergefiat Imperator è somno meridiano. Deinde ad piscem accessit & de eo, donec distentus fuerit usque ad costas, comedit & quotiescunque siti premebatur, sibi poculum meri afferri jubebat, bibebatque postea dormitum abiit. Expergefactus è somno Errashid me vocavit interrogans quid, inquit, notitiæ habes de facto Gabrielis: an aliquid de pisce comederit vel non? Eum de rota re feci certiore. Tribus igitur poculis sibi allatis ac detectis, comperit, illam piscis partem, super quam vinum affuderat Gabriel, valde comminuram esse? Illam vero super quam frigidam nive mixtam addiderat, duplo quam fuerat prius majorem

maiores evasisse: illam demum quæ cum carnibus in poculo mixta fuerat, odorem suum amisisse, maximamque illi lenitatem obtigisse. Tum Errashid quinquies mille denariorum, sive aureorum ad Gabrielem deferri iussit, dicens, quis me amoris, quo virum ejusmodi prosequor, accusare potest, qui tam bene me regit tantumque mei curam habet? aureos ut ille acciperet, diligenter studuit.

Refert Isaacus Rohaensis ab Ja filio Masse, quod Joannes filius Mesue ipsum certiores fecerit Errashidum è sacra peregrinatione Meccana reducem, Gabrieli dixisse, an scis, inquit, ô Gabriel, qualis sit tuus apud me dignitatis gradus? Hunc respondisse quomodo Domine mi, id nescio; ac addidisse Errashidum, multas, inquit, causa tui ad Deum fudi preces, in eo quidem loco, ubi sacra festi Meccani celebrari solent; tum ad Hashimenses viros conversum dixisse, forte, inquit, hæc mea ad ipsum oratio minus vobis probatur? Illos respondisse, at ille, inquiunt, est in clientelam prophetæ receptus. Ita sane inquit, verum rectus corporis mei habitus stat per ipsum & bonus Musulmanorum status pendet à me, bonus ergo illorum status est per ipsum & per durationem ipsius vitæ. Responderunt recte dixisti, ô fidelium Imperator.

Refert Josephus Abrahami astronomi filius, qui alias Ebn-Eddahl dicitur, habebat, inquit, mater Gafari Abil-Faehli filia confessum in palatio Isæ filii Ali, quod ipsemet inhabitabat; in illo loco nonnisi astronomi & medici sedebant; illa nunquam de ullo morbo apud aliquem medicum conquirebatur, donec adessent omnes artis professores, & ibi starent, donec ipsa sederet: porro ea in alterutro sedebat loco, aut prope fenestram reticulatam, quæ est super officinam magnam è regione fenestræ & ostii primi aulae, aut prope januam minorem, quæ est è regione ædium sacrarum aulae. Astronomi verò & medici sedebant extra locum, in quo illa sedebat, tum ipsa de eo quod sentiebat, querebatur. Medici disputabant inter se, donec ad eandem sententiam venirent circa morbum & medendi rationem: his inter se dissentientibus, controversiam dirimebant astronomi, & ei, qui in ipsorum sententia, rem acu tetigerit, fidem habendam esse pronuntiabant. Deinde mater Gafari astronomos de tem-

pore ad medicandum idoneo rogabat. Hi etiam, ni in eandem conspirent sententiam, redarguuntur, & medici opiniones eorum perpendunt, & id quod exigit recta ratio judicant. Conquerente illa de morbo quod sibi in ultimo itinere, facræ peregrinationis religionis causa suscepto contigerat; medicos inter convenit de sanguinis è crure illius detractione cucurbitarum ope. Astronomi quoque diem, quo illi cucurbitæ admoveri possent, elegerunt. At tunc temporis erant dies esuriales sive jejunium mensis Ramadhan; nec nisi sub finem diei poterant illi applicari cucurbitæ. Inter astronomos qui dissenserunt fuere El-Hassan, filius Mahomedis Ettussi, & Ettamimi dictus El-Abahi, & Omar Ebn El-Pharhan Tabriensis, & Shoaib, Judæus.

Inquit Iosephus, Abrahami filius, cum impedimentum aliquod aut morbus Labaho accidebat, vicem illius supplebam; illi igitur confessui in ejus loco interfui, in quo agebatur de eligendo tempore matri Gafari cucurbitas applicandi; ibique filium Davidis filii Serapionis juvenem, qui nondum viginti annos ætatis attigisse videbatur, inveni. Jussérat enim Gafari mater, ipsum, ut in tali confessu erudiretur, accersiri; nam in mandatis dederat omnibus, qui ad ipsam accedebant medicis, ut doctrina eum instituerent, eique auxiliares manus afferrent idque ob eam quam de eo gerebat curam habita illius parentis, qui, ipsi operam dederat, dignitatis ratione: inveni, inquam, ipsum, cum monaco quodam medico, de civibus Ah-Elwaz (qui jussus fuerat adesse illo die in aula) disputantem circa portionem aquæ, cum quis è somno expergefit, ac dicente filio Davidis, neminem video stultiorem eo, qui cum de somno expergefactus fuerit, aquam bibit, accessit Gabriel & in confessum ingressus, non desit dicere, illum eo, per deum stultiorem, cujus in hepate accenditur ignis, nec illum extinguit; deinde petiit quis esset ille, qui, sermonem, quem audierat, protulerit? Responderunt ei, esse Davidis filium. Eum itaque duriter corripuit graviterque exprobravit, ipsi dicens vah! Pater tuus in arte medica primas tenuit & tu tamen ita loqueris ut audiivi! Respondit adolescens, quasi verò tu (honoret te Deus) permittis, ut bibatur aqua noctu, cum quis è somno expergefit? Respondit Gabriel, quantum ad eum

qui calido siccoque præditus sit stomacho, & ad eum qui in coena cibum aliquem falsum comederit, his duobus aquam bibere permitto: illam verò inhibeo ei, qui humidum habet stomachum, & iis qui falsa abundant pituita. Omnes itaque conticuerunt excepto me, ô Abu-Ja, inquam ego, unum adhuc restat, quod nam, ait ille? Respondi, si ille qui siti laborat, medicinam æque ac tu intelligeret, sitim suam an ab amaro aliquo, an à falsa pituita sit orta dignosceret. Tum ille ridens mihi dixit, quando siti urgeris noctu, pedem tuum ex toralio deducito & paululum aquæ bibito; si augeatur sitis, illa à calore aut à cibo super quo bibere necesse est, tunc bibe, si verò sitis non nihil imminuatur à bibenda aqua abstineto, nam sitis tum à pituita falsa exoritur.

Interrogatus Gabriel ab Abu-Isaac de morbo qui Werse Kin appellatur; respondit nomen hoc Persæ composuerunt è duabus vocibus, fractionis videlicet & pectoris, nam in puriori sermone Persarum, nomen pectoris est Wer quod vulgo Ber dicitur, nomen autem fractionis EsKin, si ambæ voces una jungantur efficiunt WerseKin, id est, morbus ille in quo pectus necessario frangitur, qui quidem si in aliquo firmetur ex illo non assurget, & is qui ex illo evadit, ne recrudescat morbus annuo spatio verendum est, nisi tempore morbi vel postea vomitus sanguinis, quem expellit natura per nares aut inferne, copiose accidat, tunc salus speranda est. Tum Abu-Isaac admirantis in morem quid, inquit, annuo spatio! Ita sane respondit Gabriel, pro te peream, & est alius morbus quem parvi pendunt homines nempe El-Hasba seu morbillorum; ego quidem, pro eo qui illo tentatur, ne recrudescat per annum timeo, nisi post illos contingat ei alvi solutio, & tanta in copia dejiciat, ut parum absit ab exitio; horum alterutrum si eveniat, desino metuere.

Inquit Josephus, intravit Gabriel ad Abu-Isaac post morbum, quo afflictus fuerat, & jam ipsi, ut crassiores ederet carnes permissum fuit, cum ad mensam consedisset apposuerunt coram eo cibum Kesh Kie; ac ille iussit discum auferri, rogante me causam; respondit nunquam, ait, ulli Chalifæ, qui vel uno die febris laboraverat, ut edulium Kesh Kie per annum integrum ederet, permisi. Tum Abu-Isaac, utrum

duorum, inquit, KeshKorum, significare vis; an illud cum lacte pinsum vel sine lacte. Respondit Gabriel non permisum illius, quod sine lacte confectum fuit per anni spatium, immo etiam juxta regulas artis, nec debet permitti esum Kesh Kie lacte subactum nisi post finitos tres annos.

Refert Maimun Ben Harun accepisse à Soaido Isaaci filio qui & Christianus fuit. mihi, inquit, Gabriel Ben Bactishuæ narravit, eram, ait ille, cum Errashido in quodam loco Raqua dicto, & erant una simul duo ipsius filii El-Mamun & Mohammad El-Emin, erat autem ipse homo pinguis edax & bibacilimus, die quodam cum res commistas edisset, latrinam ingressus deliquium passus est, eo inde ducto ita invaluit deliquium ut de illius obitu non dubitaretur, ipsius nutu me vocarunt, accessi & cum arteriam tetigissem pulsus latentem inveni. Aliquot verò ante hac dies, de repletionem & de concitato sanguinis motu conquestus erat: dixi itaque illis eum esse moriturum rectamque rationem suadere, ut protinus illi admoveantur cucurbitulæ: ipso consentiente chirurgum accersiri curaverunt; tum præcepi ut ipsum sedere facerent: appositis ei cucurbitulis illisque suctis, locum jam rubrum evasisse deprehendi: bono itaque fui animo cognovique eum in vivis futurum: tum chirurgo incide, inquam, fissuram, atque eo incidente sanguis missus fuit, unde ego prostratus Deo gratias egi, & prout sanguis emittebatur ipse caput movebat suum, & illius color illucebat, adeo ut loquutus sit, dicens: ubi Ego sum? Animum illi addidimus, & in cibum pectus gallinæ & potui vinum dedimus, nec cessavimus odores suaves olfaciendo illi dare & aromata in ejus nares inde-re, donec redierint illius vires, & intrarent ad ipsum homines & largitus est illi Deus sanitatem.

Aliquot post dies, excubiarum, sive custodum stipatorum corporis præfectum advocavit, interrogavitque de proventu, quem singulis annis percipiebat, ac ille significavit ipsi, suum annum stipendium esse trecentorum millium sestertiorum sive drachmarum. Idem à ductore ordinis sive duce cohortis militum quæsit, qui dixit illi esse illud quinquies centum millia; ab eunucho suo idem percontatus est, qui respondit illud esse millies mille drachmarum; tum Gabrieli dixit, jus tuum tibi minime tribuimus quando quidem proventus ho-

tum, qui ab hominibus, ut ipsi dicunt, me custodiunt, majores sint tuis, qui me à morbis ac infirmitatibus custodis. Jussit itaque ut mihi assignetur proventus millies mille drachmarum; at ego dixi ipsi, ô Domine mi, ego non indigeo pensionibus, verum mihi largiaris unde possim villas pagnive emere; quod & fecit: atque ego iis, quas mihi dedit pecuniis, villas in possessionem emi proventus millies milliunt drachmarum.

Inquit Josephus Abrahami filius, narravit mihi Abu Isaac Mohdi filius, cum populus Gabrielis domum diripuisset, sub imperio Mahometis El-Emin, illum ad se confugisse & secum hospitio exceptum, ab iis, qui ipsum interficere volebant, defendisse: at videbam, inquit Abu-Isaac, turpem in Gabriele impatientiam nimiumque ob jacturam opum suarum moerorem arque & moestitiam præter modum, adeo ut non existimem ullum mortalium tantum unquam doluisse ac ægrè tulisse opum jacturam, quantum Gabrielem. Quando autem tumultuata est secta Elmebidatu & prodierunt hostili animo in Bassra & in Ahwaz, venit ad me summa perfusus lætitia, tanquam centies mille drachmarum accepisset: video, inquam, Aba-Isa lætum? Respondit sic sane: tum ego causam tantæ lætitiæ rogavi: pervalerunt, inquit, El-Alawie meas villas in easque immiserunt ignem. Quam mira, inquam ego, tua agendi ratio! quando populus opum tuarum partem diripuit, ita moerore afficiebaris ut parum abesset quin animam efflares; & jam capiunt El-Alawie omnia penitus quæ possides, & tu tamen hanc præ re fers lætitiā? Respondit, impatientia mea inde erat, quod opibus in somnio donatus fuero; at sum spoliatus tempore gloriæ meæ ac dignitatis; & prodidit me qui præsidio mihi esse tenebatur, nec grave accidit mihi quod El-Alawie fecerunt; irritum enim conatu, bona viri similis mei, qui sub duobus imperiis opibus iisdem semper afflueret, consumunt. Et ni fecissent, quod fecerunt (quamquam debebant, utpote conscii integritatis animi mei ergo Dominos meos, quos Deus suis cumulavit bonis) in mandatis dare ut salva remanerent prædia mea, & parcere-
tur meis administratoribus; ni fecissent, inquam, dicturi fuissent, Gabriel nostri semper est studiosus, quam diu imperium dominorum ipsius durat, opibus suis de nobis bene meretur.

& nuncia dominorum suorum ad nos curat perferri; atque tum fama harum rerum ad Imperatorem allata fuerit, meque de medio sublaturus fuisset; latitia ergo afficior, quod villæ meæ sint dirutæ, & ego sim incolumis.

Inquit Iosephus, narravit mihi Farach, dictus Abba-Kharasan, servus ac familiaris Salchi Ben Errashid, summam, inquit, rerum administrat herus meus Bassræ, & præfectus ipsius in ea erat Abu-Errazi, cum autem ædificium domus suæ, quæ in hippodromo sita est, restaurare vellet Gabriel, herum meum rogavit, ut daret ipsi in munus quingentas trabes ex ligno arboris platani indicæ (singula autem trabs aureis tunc variis tredecim.) Meus verò herus multam pecuniarum esse summam existimans respondit, quingentas non, at scribam ad Abu-Errazi, ut ducentas tibi adferri trabes curet; non opus habeo, inquit, Gabriel ducentis. Tum hero dixi meo, opinor equidem aliquid in perniciem tuam Gabrielem esse moliturum. Ille verò respondit, Gabriel est mihi quacumque vili re despicabilior; quid? ego potionem medicam ab eo non accipiam, nec eum, ut me curet, rogabo. Aliquandiu post herus meus voluit Imperatorem invisere, completo per adventum Mamuni confesso, video, inquit Gabriel, vultum tuum, ô Princeps fidelium, esse immutatum, deinde assurgens accessit ad ipsum & arteriam contrectavit, dixitque bibat Imperator fidelium Oxymel, differatque prandium, donec scientia assequamur quid rei sit. Fecit itaque El-Mamun prout indicavit Gabriel. Postea capit arteriam identidem palpare, nec quidquam mali sentiebat. Illico Gabrielis servi ingressi sunt, manibus ferentes offulam panis & una simul fercula ciborum ex citrinis cucurbitis & viridibus phaseolis minoribus & similibus rebus confectorum. Non mihi probatur, inquit Gabriel, quod fidelium Imperator quidquam ex animalium carnibus hodie comedat, ex his igitur cibus velit comedere. Ille itaque sumpto cibo dormitum abiit, eoque expergefatto à meridiano somno Gabriel dixit, ô Imperator fidelium, odor vini calorem auget, auctor tibi sum; ut in secessum tete recipias: discessit ergo El-Mamun & non multo post, omnia heri mei stipendia fuere perditâ.

Inquit Iosephus, mihi retulit Georgius filius Michaelis accepisse se ab avunculo suo Gabriele (quem ob multiplicem

doctrinam in honore habebat noster Gabriel , nam hoc excepto , nemo , mea quidem sententia , illo doctior fuit , at amore & admiratione sui magnaue dementia laborabat) quod anno centesimo octogesimo septimo die primo mensis Moharram , Gabriel improbaverit causam ; cur Errashid victum suum imminueret , ut pote nihil deprehendebatur in eo , neque in arteriarum pulsu quod necessariam redderet cibi diminutionem , quodque Errashido dixerit , ô princeps fidelium , corpus tuum , laus sit Deo , integrum ac sanum est , neque scio ullam rationem , cur nolis alimentum tuum integre assumere ? Ille mihi , inquit Gabriel , cum multoties ipsi quaestionem hanc inculcabam dicebat ; in salubrem Bagdadi urbem sum expertus , nolo tamen , hisce diebus ab ea procul abesse ? an scis , inquit , aliquem locum illi vicinum , cuius aer sit salubrior ? Respondi , urbs El-hira , ô fidelium Imperator : multoties , inquit , iter fecimus in illam urbem , & detrimento Aounum Ebadensem in ipsius regione diversando maximo affecimus . Dixi , ô Princeps fidelium , civitas Anbar optima habetur , & ipsius aer illo El-Hiræ est salubrior . Illuc itaque sese contulit , nec tamen plus cibi sumebat , immo indies minus cibi comedebat ; quin & die Jovis , duos ante dies ac noctem , quam Giafarum interimi curasset , se à cibo abstinuit , jejunium agens . Giafar ad ejus interfuit coenam , atque ipse quoque jejunus erat , in qua non multa Rashidius tetigit . Dicente illi Giafaro , ô princeps fidelium , quid si aliquid plus cibi sumeres ? Possem sane , ait , si vellem , sed malo levi stomacho noctem transigere , ut crastino mane cibum magis appetens cum uxoribus prandeam . Diluculo diei veneris surrexit ad equitandum , & cum ipso etiam Giafar Ehn Jahia equitavit . Vidi ipsum introducensem pedem suum in manicam Giafari , donec ad illius manum pervenerit ; ac tum illum sibi adjungens amplexatus & inter duo lumina deosculatus est , atque manu sua in manu Giafari contenta incedit plusquam mille cubitorum . Deinde reversus ad tentorium suum dixit , per vitam meam ne vinum hauseris hoc tuo die , illumque diem lætitiæ feceris . Ego quidem , inquit , familia sum distentus mea , tum ad me ô Gabriel , ait , ego pransurus sum cum uxoribus meis , mane tu cum fratre meo atque eidem ac ipse gaudio indulge . Bibi itaque cum Giafaro &

accerfitis eduliis pransi sumus ambo ; quin & cantorem Abā Rekan cæcum accersiri jussit , nec quisquam præter nos duos illi interfuit confessui. Videbam autem famulos alterum post alterum ingredientiés ad nos quos ipse interrogabat , & illis respondentibus , suspiria edebat , mihi dicens , vā tibi , ô pater Isā , nondum adhuc cibum cepit Imperator , ego per Deum , inquit , timeo ne sit in eo aliquis morbus , qui ipsum impediāt quominus vescatur. Quoties verò bibere volebat , ad unumquemque cyathum vini jubebat Aba Rekan carmen aliquod canere. Nec desimus hoc modo indulgentes hilaritati usque ad tempus precationis serotinæ , cum ecce ingressus est ad nos Hashem Masrur natu major & cum ipso Chalife Harthame filius Oion & multa militum cohors , tum Chalife extensa manu sua in manum Giasari dixit illi , surge ô improbe , mihi verò nihil vel dictum vel jussum est ; ex templo igitur domum meam petii mentis minime compos ; vix ibi dimidium horæ steri cum ad me venit Rashidi nuncius me ad ipsum ire jubens , ad illum ingressus caput Giasari coram eo in pelvi positum vidi. Interrogabas me , inquit , ô Gabriel , de causā , cur victum meum imminuerim. Ita sane respondi ego. Cogitatio , ait , de eo quod vides eo me adduxit : ego verò hodie sum apud memetipsum tanquam ovans camela ; cœnam affer meam , ut videas quantum plus cibi quàm antea sumpturus sim. Comedebam quidem aliud post aliud ne ingravesceret cibus super me , & in morbum conjiceret. Ac tum afferri sibi jussit cibum suum eo ipso tempore , & illa eadem nocte comedit optime.

Inquit Josephus , retulit mihi Abrahamus Mohdi filius ; quod cum reliquisset confessum Mahometis , tempore Chalifatui sui , vesperi ob remedium quod ille sumpserat , Gabriel filius Bachtrishuæ ad ipsum venerit mane diei sequentis & Eminī salutem ipsi renunciaverit ac de statu valetudinis & de remedio sciscitatus fuerit ; deinde propius ad eum accedens dixerit. Imperator est missurus Ali filium Isā filii Mahan in Chorasānum , ut captivum in compede argentea Mamunum adduceret : verum alienus sit à fide Christi Gabriel , ni Mamun vincat Mohametem , eoque occiso regnum ipsius invadat. Tum ego , vā tibi , inquam , quare dicis hoc & quomodo dicere audes ? Respondit ille , quia iste Chalifa delirus

ac furore percitus, est hac nocte inebriatus & advocavit Aba-Asmet custodum suorum praefectum eumque vestibus nigris exui meisque indui vestimentis iussit, illi zona mea & mitra capiti impositis, & mihi ut illius tunicis vestibusque induerem & gladium accingerem atque in loco praefecti suorum custodum usque ad ortum solis sederem, praecepit: alterum in alterius loco constituens & possessionem muneris more solito conferens. Ergo, inquit Abrahamus, Deus eas gratias & ea quibus fruitur beneficia, est immutaturus, eo quod ipse in se ipso illa mutaverit. Etenim hominem Christianum in custodiam sui constituit. Quando quidem Religio Christiana omnium est vilissima; quia in nulla alia habetur tanquam necessaria conditio, sese ad quidquid exosum ingratumve, quod vult inimicus, submittendi, uti parere cum quis ad aliquod opus sine mercede faciendum adigitur; & si jubeatur incedere milliare, adjiciat & aliud milliare; si colapho illi cedatur altera gena, vertat & alteram, ut illa quoque percutiatur: quæ omnia plane sunt aliena à religione mea. Tum, inquit Gabriel, declaravi illi, honorem hominis in hac vita fluxum esse, parvique faciendum. Verum cum Imperator in loco medici sui, qui ipsi vitæ custos, corporis minister & naturæ servus est, sedere fecit hominem qualis est Aba-Asme, qui ex his omnibus nec multum nec parum intelligit, minime victurus est, & anima illius exitio futura.

Inquit Josephus, audiivi Gabrielem filium Bachtishuæ alloquentem Aba-Isaac, Abrahamum filium Mohdi, se apud Abbassam filium Mahometis fuisse; cum ad ipsum intravit aliquis poeta ejus laudes carminibus celebraturus, non desisse poetæ auscultare donec venerit ad hoc distichon.

Si diceretur Abbasso, ô fili Mahomedis, dic non (id est denega petenti) & tu immortalis futurus es, non diceret illud (scil. non. id est non denegabit.)

Audito, inquit Gabriel, hoc disticho non potui memetipsum continere, utpote sciebam Abbassum hominum avarissimum. Poetæ itaque dixi: heus tu! puto loqui te de munificentia, voluisti igitur dicere etiam (dabo) at tu dixisti non. Tum Abbas subridens procul esto, inquit, Deus faciem tuam detestetur.

Inquit Josephus, alloquutus est Gabriel de se ipso Aba-

Isaacum in eo confesso; intravi, ait, ad Abassum uno post Pascha Christianorum die, & erat in capite meo aliquid residui vini hesternæ diei (idque accidit antequam Errashido operam dedissem) sciscitanti mihi quomodo princeps, quem honore dignetur Deus evigilavit mane? Respondit ille, prout ut cupis. Non, per Deum, inquam ego, evigilavit Princeps prout cupio, neque prout cupit Deus, neque prout cupit diabolus. Ipse ob dicta ista mihi iratus, dixit, quid sibi vult hic loquendi modus; improbet te Deus? Respondi ego, penes me est demonstratio. Afferro illam, inquit, sin minus despectui objiciam te, nec ingredieris domum meam amplius. Quantum ad id, aiebam, quod ego cuperem, est, ut fias Imperator fidelium: nequaquam, ait ille. Quod verò, inquam, expetit Deus à servis suis est, ut pareant ei in iis quæ præcepit ipsis & recedant ab iis quæ prohibuit. Tu autem, ô Rex, ita te habes? Minime, inquit, Deus mihi condonet. Denique quod ab hominibus diabolus desiderat, est, ut impii sint erga Deum summamque ipsius potestatem abnegent; similiter & tu ô Princeps? Respondit Abbas, nullatenus: at ne redeas posthac ad ejusmodi sermonem.

Anno, inquit Quinun interpres, ducentesimo decimo tertio cum in Græciam, inferendi belli causa, proficisci decrevisset El-Mamun, videretque Gabrielem, qui tum gravissimo laborabat morbo, valde debilem, ab eo petiit ut secum Bachtrishuam ipsius filium mitteret, & illum sibi sisti jussit. Ille autem similis erat patri suo intelligentia & judicio. Quando ipsum alloquutus est El-Mamun & audiit quam optime responderet, eo summopere delectatus est, ipsum maximo in honore habuit, dignitate auxit, secumque in Græciam duxit.

Profecto ad expeditionem bellicam Elmamuno longum duravit Gabrielis morbus, adeo ut supremum diem obierit. Testamenti sui curatorem nominavit El-Mamun; illudque ad Gabrielem generum suum deferri curavit. Porro Gabrielis exequiæ, pro eo quo erat dignitatis gradu & pro ipsius benemeritis & bonis operibus tanto decore tantaque pompa celebratæ sunt, quanta nulli è suis paribus contigit.

Sepultus fuit in monasterio sancti Sergii in Medain. Cum autem rediisset è Græcia Bachtrishua ejus filius, monachos ad

inhabitandum illud monasterium congregavit , illisque vitæ necessaria constituit atque redditibus ipsos ditavit.

Familia Georgii, inquit Quinun interpret, & ejus poster, fuerunt omnium gentis suæ præstantissimi propter eximia illa, quæ Deus ipsis peculiariter tribuit, naturæ & virtutis dona; animos videlicet liberales, beneficentiam, æquitatem, bona opera, erga pauperes misericordiam, in visitandis ægrotis & egenis sedulitatem, & in auxiliandis adversa fortuna utentibus & afflictis alacritatem; quæ omnia enarrandi & explicandi modum superant.

Spatium autem temporis, quo Gabriel opera sua apud Errashidum meruit usque ad ejusdem mortem, est viginti trium annorum. Inventus verò codex apud Gabrielem ab Amanuensi suo conscriptus, in quo ea ad quæ pervenerat dum Rashidio operam dedit, ordine recensentur. Scilicet quod habuerit pro honorario solito singulis mensibus decies mille drach. quæ sunt in anno centum & viginti millia. Spatio 23. an. bis mille millium & septingenta & sexaginta millia. Pro victu unoquoque mense quinquies mille drachm. quæ in anno sunt sexaginta millia, spatio 23. an. sunt millies mille & ter centum & octoginta millia.

Habebat pro honorario ab Imperatoris familia seu Gynacæo singulis annis quinquaginta millia drach. quæ spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Pro vestimentis accipiebat singulis an. quinquaginta millia drach. spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Enumeratio singulorum.

Dabantur ei viginti volumina panni optimi Phrygii operis Tirazensis.

Item, Decem volumina panni ex sericoneto contexti Mansurensis.

Item, Decem alia ex sericoneto amplo.

Item, Tres partes (decem cubitorum singula ad faciendâs tres vestes) serici panni colorati pictive Jemanici, s. in Arabia Felice confecti.

Item, Tres partes panni serici Nisibensis colorati.

Item, Amicula tria ex pilis caprinis vel camelinis contexta.

Rr ij

Et ad assuendum vestibus alterum pannum loco panni dabatur ei ex pellibus mustelæ Scythicæ, & mustelæ Fœnariæ vulgo Fovinæ: item ex pellibus mustelæ albæ sive muris Hermelini & muris pontici.

Dabatur ei, ineunte Christianorum jejunio quadraginta dierum, quinquaginta millia drach. pecunia signata: spatium 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Et die Hosannæ s. Dominicæ Palmarum dabantur ei vestes, panni serici & similia pretio decem millium drach. spatium 23. an. sunt ducenta & triginta millia drach.

Et die solutionis jejunii Multimorum unoquoque anno, quinquaginta millia drach. pecunia signata: spatium 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia drachm.

Pro sectione venæ Errashidi bis in anno, quinquaginta millia drach. singulis vicibus. Spatio 23. an. sunt bis mille millium & trecenta millia drach.

Pro portione medica bis in anno, quinquaginta millia drach. singulis vicibus, spatium 23. an. sunt totidem.

Habebat à familiaribus Rashidi singulis annis in vestimentis, aromatibus & jumentis centum & quadraginta millia: spatium 23. an. sunt tria millia millium ducenta & viginti millia drachm.

Designatio personarum, & summarum singulatim enumeratio.

Ab Ja filio Giasari, quinquaginta millia drach.

A Zobaida, matre Giasari, quinquaginta millia drach.

Ab El Abbassò, quinquaginta millia drach.

Ab El-Fadhlo, filio Rabii, quinquaginta millia drach.

A Fatime matre Mahometis, septuaginta millia drach.

In vestimentis, aromatibus & jumentis centies mille.

Et de proventu villarum suarum, quæ sunt in Giandisabur & Wafwasi & Bassre, vectigalibus solutis, octingenta millia drach. pecunia signata: spatium 23. an. sunt octodecim millium & quadringenta millia drach.

Et quod remanebat de vectigalibus ipsi assignatis septingenta millia drach. spatium 23. an. sunt millies mille sex centum & decies mille drach.

Accipiebat à familia Barmacensi unoquoque anno pecunia signata, duo millia millium & quadringenta millia drach.

Designatio personarum & summarum enumeratio.

Dabant ei, Jahia, filius Chalid, sexcenta millia drach.

Giafar filius Jahiæ, millies mille & centum millia drach.

El-Fahdl filius Jahiæ, sexcenta millia drach. sunt spatio 23. annor. triginta & unum mille millium & ducenta millia drach.

Præter munera & largitiones de quibus in hoc codice non fit mentio.

Summa omnium, quæ acquisivit 23. annis quibus operam dedit Rashidio & 13. an. quibus apud Barmacensem familiam opera meruit, abit ad 888800000 drachmarum.

Munera, quæ non memorantur inter impensas & res alias juxta codicem ab autographo descriptum sunt nongenta aureorum millia & sexcenta millia drachmarum.

Sumptus ejus singulis annis circum circa bis mille millium & ducentæ drachmæ. Spatio 36. an. viginti septem millia millium.

Pretium gemmarum & quæ recondidit, quingenta millia aureorum & quinquaginta millium drach.

Quæ impendit in emendis prædiis, domibus, hortis, locis amœnis, servis, bestiis, balneis, sunt septuaginta millia millium & duodecim millia drach.

Quæ impendit in instrumentis, stipendiis, artibus & artificibus, & similibus, octo millia millium.

Quæ prædictis annis impendit in bonis operibus, erogationibus, muneribus, beneficiis & largitionibus; & quæ perdidit in sponsonibus, & rapinis ter mille millium drach.

Quæ ipsi denegarunt depositarii sunt tria millia millium drach.

Nihilominus tamen his omnibus toleratis deductisque testamento scripsit filio suo Bachtishuæ, curatorem El-Mamunum constituens, nongenta millia aureorum, rogansque ut illa, nullo obice interposito, filio tradantur.

Gabriel autem filius Bachtishuæ est idem ipse, quem innuit Abu-Nwâs in illo carmine, quod Mamuno tribuitur, quando sic canit-

Interrogavi Aba-Isa, num Gabriel judicio præditus est.

Dixi vinum perplacet mihi:
Respondit multum de eo, interitus est.
Dixi itaque ipsi quantum defini mihi.
Respondit, & sententia ejus decisio est:
Inveni, ait, naturas hominis,
Quæ sunt ipsa prima principia;
Quatuor quidem ad quatuor pertinent
Unicuique igitur naturæ litra (vini sufficit.)

Inter præclarè dicta Gabrielis hæc habentur,
Quatuor æratem destruunt,
Cibum ad cibum introducere ante concoctionem.
Et jejuno stomacho bibere.
Connubio cum vetula conjungi,
Veneri in balneo indulgere.

Gabrielis sunt libri.

1. Epistola ad Mamunum de cibo & potu.
2. Liber introductionis ad artem Logicam.
3. Liber de coitu.
4. Epistola continens epitomen artis medicæ.
5. Syntagma suum.
6. Liber de descriptione & proprietatibus Thurium, quem scripsit gratia Abdallah Elmamuni.

B A C O N 168.

DE SPECULIS

EX concavis speculis ad solem positis ignis accenditur.
Hæc ultima propositio libri de speculis communibus sic demonstratur ibidem. Esto concavum speculum, &c.

Ibidem 177.

Ex quibus omnibus quod prædicta positio insufficiens est ; & nimis diminuta tam ratione multiplicationis , quam ratione combustionis. Ratione quidem multiplicationis deficit minus , quia ut præostensum est , infinities infiniti radii ad superficiem speculi multiplicantur , de quibus non fit mentio in dicta positione & tamen omnes reflectuntur à superficie speculi ad locum combustionis , sicut fide oculata experimur. Ratione etiam combustionis nimium deficit , quia ut prius satis diffuse dictum est , infinities infiniti fortiores quam sint radii secundum modum illius positionis multiplicati perveniunt ad superficiem speculi ; qui omnes ad locum combustionis reflexi in parvum locum congregantur , utpote infra latitudinem unius denarii , quod fide oculata probamus , ut prædictum est. Et patet ex hoc , quod tota lux in superficie speculi paulatim & gradatim coartata pervenit ad locum combustionis , in quo est maxima coartatio , quæ potest per talem figuram scil. sphericam taliter aliquantulum causari , quoniam ab illo loco , & citra & ultra est major lucis latitudo.

B A C O N P E R S P E C T I V Æ.

165.

NAm per reflexionem contingit unum apparere multa , & infinita. Sic enim visi sunt aliquando in Cœlo simul plures soles , & lunæ , secundum quod Plinius recitat in naturalibus ; & hoc non accidit , nisi quando vapor dispositus fuit ad modum speculi , & hoc ut sit multiplex vapor , & in diverso situ , & quod natura potest illud operari ; unde possunt specula sic fieri , & taliter poni & ordinari , quod una res apparebit quotquot volumus. Et ideo unus homo videbitur plures , & unus exercitus plures : etiam præactæ sunt radices ad hoc , una scil. de speculo fracto , cujus partes recipiunt situm diversum , & diversæ erunt imagines secundum diversitatem fractionum. Et alia radix de aqua & speculo , à quibus diversæ imago resplendet. Si ergo ordinarentur spe-

cula utroque istorum modorum, quot voluerimus, manifestum est, quod una res apparebit in tot imaginibus, quot cupimus, & sic pro utilitatibus Reipublicæ & contra Infideles possent hujusmodi appericationes fieri utiliter & terribiliter. Et si quis noverit aerem densare, ut reflexio fieret ab eo, posset multas hujusmodi appericationes insolitas procurare. Sic verò creditur, quod dæmones ostendunt castra, & exercitus, & multa miraculosa hominibus, & possunt per visionem reflexivam omnia occulta in locis abditis, in civitatibus, exercitibus, & hujusmodi deduci in lucem. Similiter possent specula erigi in alto contra civitates contrarias & exercitus, ut omnia quæ fierent ab inimicis viderentur, & hoc potest fieri in omni distantia, qua desideramus, quia secundum librum de speculis, potest una & eadem res videri per quinque specula si volumus, si debito modo situentur, & ideo possunt propinquius & remotius situari, ut videremus rem quantum à longe vellemus. Possunt autem specula sic ordinari, ut appareant quot voluerimus, & quæcunque in domo vel platea, & omnis aspiciens res illas videbit secundum veritatem, & cum currat ad loca visionis nihil inveniet. Nam sic situabunt specula in occulto respectu rerum, ut loca imaginum sint in aperto, & appareant in aere in conjunctione radiorum visualium cum cathetis, & ideo aspicientes currebant ad loca visionis, & æstimarent res ibi esse cum nihil fuerit, sed appericatio tantum: & sic secundum hujusmodi nunc facta de reflexione, & consimilia possent fieri non solum utilia amicis, & terribilia inimicis, sed solatia maxima valent philosophicè procurari, ut omnis jocularum vanitas obfuscetur ex pulchritudine miraculorum sapientiæ & gaudeant homines ex veritate, longius exclusa magicorum fallacia.

De visione fracta majora sunt: nam de facili patet per canones supradictos, quod maxima possunt apparere minima, & è contra, & longe distantia videbuntur propinquissime, & è converso. Nam possumus sic figurare perspicua, & taliter ea ordinare respectu nostri visus & rerum, quod frangentur radii & reflectentur quorsumcumque voluerimus, & ut sub quocumque angulo voluerimus. Videbimus rem prope, vel longe; & sic ex incredibili distantia legeremus litteras minutissimas, & pulveres, ac arenas numeraremus, propter magnitudinem

tudinem anguli, sub quo videremus; nam distantia non facit ad hujusmodi visiones, nisi per accidens; sed quantitas anguli. Et sic posset puer apparere gigas, & unus homo videri mons; & in quacunque quantitate. Secundumque possemus videre sub angulo tanto sicut montem, & prope ut volumus; & sic parvus exercitus videretur maximus, & longe positus appareret prope, & è contra. Sic etiam faceremus solem, & lunam, & stellas descendere secundum apparentiam hic inferius, & super capita inimicorum apparere, & multa consimilia, ut animus mortalis ignorans veritatem non posset aliquid sustinere.

In MS. Musæi Protobibliothecarii Oxoniensis.

Quod autem hic intendo est de correctione Calendarii, quo utitur Ecclesia. Julius quidem Cæsar in Astronomia edoctus, complevit ordinem Calendarii secundum quod potuit in tempore suo; & sicut Historiæ narrant, contra Achorium Astronomum, & Eudoxum ejus Doctorem disputavit in Ægypto, de quantitate anni solaris, super quam fundatum est Calendarium nostrum, unde sicut Lucanus refert, ipse dixit

Non meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Sed non pervenit Julius ad veram anni quantitatem, quam posuit esse in Calendario nostro 365. dies, & quartam diei integram, quæ quarta colligitur per quatuor annos, ut in anno bissextili computetur unus dies, plusquam in aliis annis communibus. Manifestum autem est per omnes computistas, antiquos & novos, sed & certificatum est per vias Astronomiæ, quod quantitas anni solaris non est tanta, imo minor; & istud minus æstimatur à sapientibus esse quasi 130. partes unius diei, unde tanquam in 130. annis superflue computatur unus dies, qui si auferretur, esset Calendarium correctum quoad hoc peccatum.

Secundum quod expono circa Ecclesiastica, & de corruptione Calendarii, quæ est intolerabilis omni sapienti & horribilis omni Astronomo, &c. Julius quidem Cæsar constituit Calendarium, quod habemus, nec unquam fuit postea correctum, & in tempore suo non habuit falsitatem, quæ nunc regnat, propter mutationes à tempore ejus, &c. Sed non fuit Astronomia in usu Latinorum nisi parum, nec in usu Ecclesiæ, apud Græcos & Hebræos. Sed modo sunt Astro-nomi sufficientes ad hæc, &c.

Epistola ad Johannem Parisiensem. cap. 6. (a)

IN omnem distantiam, quam volumus, possumus artificialiter, componere ignem, comburentem ex sale Petræ, & aliis: (viz. Sulphure & Carbonum pulvere, ut in MS. Germani Langbaine legitur) Præter hæc (id est combustionem) sunt alia stupenda naturæ: nam soni velut Tonitrus, & coruscationes possunt fieri in aere, imo majore horrore, quam illa quæ fiunt per naturam: nam modica materia adaptata, scilicet ad quantitatem unius pollicis, sonum facit horribilem & coruscationem ostendit violentem, & hoc fit multis modis, quibus Civitas aut Exercitus destruat... Igne exsiliante cum fragore inæstimabili... Mira hæc sunt, si quis sciret uti ad plenum, in debita quantitate & materia.

Clarissimi Viri Johannis Fortescui Militis, Defensio Tituli Domûs Lancastræ, in Bibliothecâ Cottonianâ.

Item Regibus Angliæ Regali ipso officio plura incumbunt, quæ naturæ muliebri adversantur.... Reges Angliæ in ipsa unctione sua talem cœlitus gratiam infusam recipiunt, quod per tactum manuum suarum unctarum infectos morbo quodam, qui vulgo Regius morbus appellatur, mundant & curant, qui alias dicuntur incurabiles. Item aurum & argentum

^a In opere suo ad Clement. IV. MS.

facris unctis manibus Regum Angliæ in die Paschæ Divinorum tempore (quemadmodum Reges Angliæ annuatim facere solent) tactum devote & oblatum , spasmodicos & caducos curant ; quemadmodum per annulos ex dicto auro seu argento factos , & digitis hujusmodi morbidorum impositos , multis in mundi partibus crebro usu expertum est. Quæ gratia Reginis non confertur , cum ipsæ in manibus non ungantur , &c.

7. *Bradwardinus, Archiepiscopus Cantuariensis, in libro de causa Dei, l. 1. cap. 1. corol. pars 32. pag. 39.*

QUicunque negas miracula Christiane , veni & vide ad Oculum , adhuc istis temporibus in locis sanctorum pervices miracula gloriosa. Veni in Angliam ad Regem Anglicum præsentem , duc tecum Christianum quemcumque habentem morbum Regium , quantumcumque inveteratum , profundatum & turpem , & oratione fusa , manu imposita , ac benedictione , sub signo crucis data , ipsum curabit in nomine Jesu Christi. Hoc enim facit continue , & fecit sæpissime viris & mulieribus immundissimis , & catervatim ad eum ruentibus , in Anglia , in Alemannia , & in Francia circumquaque ; sicut facta quotidiana , sicut qui curati sunt , sicut qui interfuerunt & viderunt , sicut populi Nationum , & fama quam celebris certissime contestantur. Quod & omnes Reges Christiani Anglorum solent divinitus facere , & Francorum , sicut libri antiquitatum & fama regnorum concors testantur : unde & morbus Regius nomen sumpsit.

Viro Doctissimo JOHANNI FREIND, M. D.
MICHAEL MAITTAIRE, S. D.

FIdem , Vir Amicissime , libero ; quam haud ita pridem , cum sermones inter nos super nostratum Medicorum scriptis haberemus , dedi , me tecum , quæ mihi literaria veterum monumenta evolventi passim de Linacro Cajoque occurrerunt , communicaturum.

Thomas Linacrus anno circiter (*a*) 1460. natus, studiorum tyrocinia (*b*) Florentiæ sub Demetrio Chalcondyla & Angelo Politiano, una cum Laurentii Medices filiis, posuit. Inclaruit ea maxime tempestate; qua crassa præcedentium sæculorum barbaries, renascentibus in Europa literis, coeperat paulatim exolescere. Viri tunc literati solebant suam plerumque operam in Græcorum Authorum Libris latine reddendis collocare: Opus sane nemini nisi linguæ utriusque apprimè peritissimo suscipiendum. Plurimi ex Italis in hoc se exercuerunt: Linacrus inter Anglos (nisi fallor) primus huic negotio manus haudquaquam impares admovit. Virium suarum periculum fecit in opusculo Procli de Sphæra latine vertendo; (*c*) quod alius antea quidam fertur, at misere, tentasse. Postquam Romam, (*d*) ubi cum Hermolao Barbaro amicitiam confluxit, invisisset, in Angliam reversus, illam Procli versionem à se politius limatam, & ab Aldo Manutio, anno 1599. excusam, Arthuro Cornubiæ Walliæque Principi Henrici VII. filio & hæredi, addita præfatione, dedicavit. Accipe hic honorificam Linacri mentionem ex epistolis supra-dictæ editioni præfixis.

*Aldus Manutius R. Alberto Pio Carporum Principi,
S. P. D.*

» Cum superioribus diebus curassem imprimenda Arati
» Phænomena cum Theonis enarratione, visum est illis adjun-
» gere Procli Sphæram, & eo magis, quod eam Thomas Li-
» nacrus Britannus docte & eleganter Latinam nuper fecerit,
» ad meque nostris excudendam formis miserit. Est enim opus-
» culum iis, qui in Astronomiam induci atque imbui cupiunt,
» utilissimum. Quod cum ipse Linacrus noster acri vir judicio
» perçenseret, Arcturo Principi suo hoc à se translatum opuscu-
» lum nuncupavit; quod adolescens ille bonarum literarum
» studiosus astrologiæ operam daret. Quamobrem & nos id
» ipsum opusculum nostra cura impressum ad te legendum mit-
» timus, quod jam Peripateticus mathematicis disciplinis na-

a Consule Paulo post annum, quod obiit.

b Baile Diction.

c & *d* Ibidem.

vare operam cœperis. Quod eo etiam libentius leges, quod
 sit à Thoma Linacro summa tibi familiaritate conjuncto in-
 terpretatum. Qui utinam & Simplicium in Aristotelis Physica
 & in ejusdem Meteora Alexandrum, quos nunc summa cura
 Latinos facit, ad me dedisset, ut & illos una cum Proclo ad
 te mitterem. Quanquam (ut spero) eosque & alios in philo-
 sophia medicinaque peritiles libros aliquando dabit; ut ex
 eadem Britannia, unde olim barbaræ & indoctæ literæ ad
 nos profectæ Italianam occuparunt, & adhuc arces tenent, La-
 tine & doctè loquentes bonas artes accipiamus, ac Britan-
 nis adjutoribus fugata barbarie arces nostras recipiamus, &c.
 Horum ego Latinitatem & eloquentiam admiratus Gulielmi
 Grocini viri Græce etiam, nedum Latine, peritissimi, quam
 ad me doctam quidem & elegantem dedit, epistolam sub-
 jungere placuit, &c. Venet. pridie Idus Octob. M. ID.

*Gulielmus Grocinus Britannus Aldo Manutio Romano,
 S. P. D.*

« Rediit in Britanniam nuper amicus meus summus, idem-
 que tuus, Alde Humanissime, Thomas Linacrus, salvus (est
 Deo gratia) & incolumis. Is, cum tua singularia in se me-
 rita abunde mihi exposuisset, facile perfecit, ut te vel hoc
 solo nomine mirifice diligerem, &c. Noster Linacrus nun-
 ciavit mihi te statutum habere, ut libros sacros Veteris Te-
 stamenti Latine, Græce & Hebraice, Novi Græce & Latine
 imprimas, &c. Quod ad nos attinet, nihil prætermittemus,
 quod huic rei futurum adjumento videbitur, &c. Ex urbe
 Londino 6. Calendarum Septembris.

Quod in Aldina epistola legitur de Aristotele, videtur
 (a) Erasmus expectavisse; & (b) nonnulli asserunt, initum
 fuisse inter Linacrum, Latimerum, Grocinumque consilium,
 ut Aristotelem integrum Latine conjunctis operis ederent.
 Verum id successisse nondum comperi. De Galeno autem
 habebis, quæ ad meam notitiam pervenerunt.

Linacrus in patriam redux, & totus ad medicinæ studium
 conversus, nihil antiquius habuit, quam ut Galeni sua vix

a Epist. 29. lib. 10. Expectamus prima forma libros Aristotelis Meteorologicorum.

b Bæker, tom. 3. ject. 826.

(a) adhuc lingua noti opera Latio donaret. Initium sibi ducendum proposuit à sex de tuenda sanitate (b) libris: quorum Latinam editionem, viris doctissimis (ut ipse ait) partim ex Italis, partim ex Germanis & Gallis, præcipue Erasmo & Budæo, hortantibus vulgatam, Henrico VIII. Angliæ Regi nuncupavit, epistola Londini 16. Calend. Quintiles, M. D. XVII. data: in qua (ut summam modestiam cum summa eruditione conjunctam facile agnoscas) hæc animadvertas velim; *Qui libri (inquit) si à me Latinitate donati minores fortasse cuipiam videbuntur, quam sunt à me prædicati; erit id fateor insanie meæ maxime imputandum: nisi forsan eorum virtuti, utpote quam pro merito exæquare nec modestus quispiam speraverit, nec temerarius possit.*

His deinde adjunxit quatuordecim de morbis cūrandis libros; opus plane (ut fatetur) arduum, & quod sive id ob subtilitatem suam, sive prolixitatem, mille jam annis nemo satis Latine, ne dicam ex tanti operis dignitate vertere (quod sciam) est aggressus. Horum versioni ejusdem Regis, cujus medicus erat, patrociniū conciliavit: quem sic præfatur; *Interim, Rex Clarissime, fines has quoque lucubrationes sub tui nominis patrociniū commendatiores exire: præsertim cum non tam à me tibi destinatæ sint, quam plane debitæ; vel quod, in qua natæ sunt, aulæ tuæ veluti factura sint; vel quod tu quicquid usquam laborum est meorum, jure tibi vendices; qui me tam munifice non victu modo stipendioque alis, sed etiam amplissimis muneribus ornas. — Cui potius medicus tuus hoc, quo sanitati tuæ consuli possit, conferam, quam tibi? &c.* Hanc editionem Janus Lascaris sequenti epigrammate commendavit:

Omnigenos Pæan suetum te pellere morbos
In Latio, & Diti subtrahere arte animas,
Desidem ubi & bardum vidit, facunde Galene,
Posthabituūque aliis quos memorare piget;
Dixit prospiciens populis; Age, mysta Linacre,
Redde virum ingratis quamlibet Ausoniis,
Tam sibi, quam proavis, qui dogmata prisca relinquunt.
Tricisque involvunt ingenia & tenebris.
Hæc Deus. At Thomas afflatus numine, talem
Te vertit, qualem Græcia culta tulit.

a Therapeutica Græce prodierunt Venetiis anno 1505.

b Hi postea Parisi apud Simonem Collinaum prodierunt 1530.

Hanc versionem postea Simon Colinaus Parisiis anno 1530. impressit recognitam à Gulielmo Budæo, qui animadvertit Linacrum in illo opere multo plus tribuisse priscae scribendi vertendique severitati, quam istius temporis indulgisse licentiæ lascivienti.

Linacrus, cui (a) nihil magis in votis fuit, quam Galeni opera omnibus, qui Romana lingua utuntur, communicari; quæ in manus inciderunt, & per valetudinem potuit, ipse fecit Latina: & egregium ejusdem de motu muscutorum opusculum, quod Nicolaus Leonicensis vir doctissimus Latinum fecerat, & Florianus amicus suus ipsi ab urbe miserat, formulis in multa exemplaria quam primum excudendum curavit.

Libros præterea tres de temperamentis, unum de inæquali intemperie, Latine versos (Cantabrigiæ primum per Joannem Siberch 1521. & deinceps Parisiis in officina Simonis Colinaei 1523. impressos) epistola Londini anno M. D. XXI. Nonis Septembris data, Papæ Leoni X. obtulit; cupiens aliquo officii genere se declarare non immemorem collatæ recens in se non vulgaris munificentiae; qua ipsum quoque, sicut reliquos, quicumque illum olim in ludum comitabantur, Pontifex beare dignatus fuerat; promittens interim plura majoraque (ut primum per valetudinem & ministerii sui officia liceret) sub illius Pontificis nomine edenda.

Alias aliquot Linacri lucubrationes recenset sequens ipsius ad Gulielmum Cantuariensem Archiepiscopum epistola.

« Statueram, amplissime Præsul, pro otio, in quod me honorifico collato sacerdotio ex negotio primus vindicasti, merito primos ejus fructus tibi dedicare. — Id consilium quemadmodum necessario, non sponte mutarim, alia (b) epistola significavi. Decreveram & aliud animi mei exiguum illud quidem, sed tamen non omnino incongruum monimentum tibi nuncupare; ut Galeni de elementis opere, quod ceteros ejus libros ordine præcedit, à me converso, & tibi dicato, in ipsa maxime fronte mearum in eum lucubrationum primus author otii nostri legereris. Sed cum id certis negotiis districtus distulisssem, ecce malum hoc, quo assidue cru-

a Linacri ipsius hæc sunt verba, quæ lego in istius opusculi editione per Guinterium Joannem Andernacum ex Simonis Colinaei officina Parisiis anno 1528. emissâ.

b Hæc nondum ad meam notitiam pervenit.

» cior, ita defœvire cœpit, ut, quod destinaram, absolvi à me
 » posse desperarem. Unum igitur, quo me munificentiae tuæ
 » non immemorem testarer, fuit reliquum, ut Galeni de na-
 » turalibus facultatibus libros, quos inchoatos in manibus ha-
 » bebam; ubi per morbi sævitiam liceret, absolverem; ac
 » ultimos saltem otii mei fructus, quando primos non licuit,
 » sub tuo nomine publicarem, &c.

Hos tres libros, & unum de pulsuum usu, cum quibus-
 dam Pauli Æginetæ de diebus criticis, ex Linacri interpreta-
 tione, prælo iterum subjecit Colinæus anno 1528. cum hac
 Guinterii Joannis Andernaci præfatione. En habes, optime
 » lector, Galeni libros tres de naturæ facultatibus, elegantissi-
 » me, à Thoma Linacro, Deum immortalem quo viro! in
 » Latinum sermonem tralatos. His & alter de pulsuum usu,
 » tum ejusdem authoris tum interpretis, est additus. Qui jam
 » vel hoc nomine tibi gratiores esse debebunt, quod hætenus
 » in Gallia lucem non viderint. Nam Petrus Bellus Ducis Ven-
 » doviensis physicus, nuper ex Anglia primus, quo cum Ora-
 » toribus Christianissimi Regis Gallorum profectus erat, unà
 » secum eos faustis avibus advexit: sed ita quibusdam in locis
 » typographorum vitio depravatos, ut falsa interim pro veris,
 » ascita pro nativis continerent; denique non parum quasi de-
 » generare ab origine viderentur. Quod cum sensisset acri vir in-
 » genio, recognoscendum nobis de integro ad Græci exempla-
 » ris veritatem tradidit, &c.

Hunc de pulsuum usu (cum aliis de pulsibus Galeni libris)
 tractatum Latine iterum luce donavit Colinæus anno 1532.
 recognitum ab Hermanno Cruferio Campensi, cum ipsius
 Cruferii præfatione; in qua Henricum VIII. Angliæ regem sic
 affatur, *Alumni tui institutum sequor Thomæ Linacri, ut quem
 ille vir doctissimus patronum elegisset & defensorem exactissimo-
 rum suorum operum, eidem mea, non illa quidem climatissima,
 sed tamen plurimi laboris & operæ certe, offerrem; quo ejus au-
 spiciis in vulgus feliciter exirent.*

Constat (a) Linacrum obiisse anno salutis Christianæ
 1524. ætatis suæ 64. in D. Pauli Æde apud Londinenses se-
 pultum.

Post ejus mortem quadriennio, viz. 1528. Parisiis apud Si-

a Baile Diction.

monem Colinæum impressi sunt, Latine, illo interprete, quatuor Galeni de Symptomatibus libri, scil. unus de eorum differentiis, tres de causis: quibus anonymus quidam sic præfatus est.

Vix potest explicari, studiose Lector, quam elegans & eruditum de symptomatis opusculum in manibus habes. Nec tacendum esset, quantis Latinæ linguæ deliciis hos commentarios Linacrus dudum donavit, vir ut utriusque linguæ doctissimus, ita reconditarum artium cum primis eruditus: qui studiosos omnes (dum dixerat) ad meliorem illam mentem non modo adhortabatur, verum etiam maximis muneribus & fovere & alere solebat, ut non immerito tanquam alter Mecænas doctis hominibus haberetur. Ille suis lucubrationibus & vigiliis fortassis in non parvum suæ valetudinis dispendium nostræ conditionis miseratus, tantum de re medica meritis est, quantum nostri sæculi nemo alius, quippe qui meliorem partem medicinæ è Græco in Latinum rara felicitate verterit. *Quatuordecim enim libros de methodo medendi, de sanitate tuenda sex, de naturali facultate tres, de temporamentis tres, de inequali intemperie unum, de usu pulsuum unum, cum his de symptomatibus, summa sui ingenii foetura, tam Latine vertit, ut non melius aut elegantius Græce eos olim Galenus scripserit. Multa item alia à se versa reliquit, quæ, quod ante obitum non erant edita, verendum est, ne in manus studiosorum nunquam exeant.*

Sine hic interjiciam luculenta quædam de interpretandi, qua Linacrus valuit, facultate testimonia. En (a) Erasmi inter veteres de nostrate judicium. *Tandem apud nos prostare cæpit Galenus à Linacro versus, qui mihi supra modum placet. Posthac & medicum fieri juvat. Et mitto dono libros Galeni, opera Linacri melius Latine loquentes, quam antea Græce loquebantur. Et, est apud Britannos vir undequaque doctissimus Thomas Linacrus multis annis climatas lucubrationes suas vicissim edit in lucem. Prodiit Galenus οὐδὲ ἴψ' ὑγιεινῶν tanta fide, tanta luce, tanto Romani sermonis nitore redditus, ut nihil usquam desideret Lector Latinus: imonihil non melius reperiatur, quam apud Græcos habeatur. Successerunt libri Therapeutices, quod scis, quales antehac habuerimus. Et, apud*

a Lege passim Erasmi Epistolæ,

Britannos studio Thomæ Linacri sic nuper disertus cæpit esse Galenus, ut in sua lingua parum disertus videri possit. Ejusdem opera sic Latine legitur (a) Aristoteles, ut, licet Atticus, vix in suo sermone parem habeat gratiam. Et in Ciceroniano, Linacrum nōvi virum undiquaque doctissimum. Urbanitatem nusquam affectat, ab affectibus abstinet religiosus quam ullus Atticus, brevilloquentiam & elegantiam amat, ad docendum intentus: & in aliqua suarum ad Linacrum epistolarum. At tu si mihi permittis, ut omnium eruditissimas lucubrationes, ut libere tecum agam, sine premis tuas omnium eruditissimas lucubrationes, ut periculum sit, ne pro cauto modestoque crudelis habearis, qui studia hujus sæculi tam lenta torqueas expectatione tuorum laborum, ac tam diu fraudes desideratissimo fructu tuorum voluminum. Ecce Petri Danielis (b) Huetii inter recentiores de Linacro testimonium & censuram. Sed ad Anglos pergamus. Et primum omnium, cum propter hominis ætatem, tum propter insignia in rem literariam beneficia, adeamus Thomam Linacrum, quo nemo majorem orationis nitorem, castitatem & condecenciam ad interpretationem contulit, quarum virtutum integritatem, dum diligentius tueri studet, fidelem verborum affectionem, raro quidem, at aliquando tamen, omisit.

Nunc ad illam Anonymi Præfationem, quam hæc digressio, haud quaquam intempestiva, abruperat, redeo.

» Linacrus Grammaticam absolutissimam paulo ante mortem chalcographis excudendam commiserat. In quibus (scil.
» lucubrationibus) ut cæteris omnibus satisfaciebat, ita sibi
» fere nusquam; utpote qui per valetudinem, quæ multis annis
» parum erat prospera, otium illud litteris dicatum, vel
» minutatim concidere cogebatur. Ex hujus hominis interitu
» res medica tantam jacturam passa est, ut suo jam patrono
» vidua prope elanguescat & periclitetur. Bene precemini, studiosi
» lectores, animæ hujus de re literaria tam bene meriti;
» qui ad hæc tum Oxonii cum Cantabrigia suis impensis publicas
» lectiones medicinæ studiosis perpetuo futuras easque
» honorificis salariis sustinendas curavit; quo ars una generi humano
» maxime necessaria, jamdiu prope extincta, veterem
» illum suum nitorem resumat & assequatur. Vale.

a Nihil adhuc Aristotelis à Linacro versum legi. Vide prius not. (c)

b Lib. de Clar. Interpret.

De illa Grammatica paululum aliquid dicendum est: quam Linacrus in Mariæ Cornubiæ & Walliæ Principis Henrici VIII. filiæ gratiam conscripsit. Ille (ut ejus præfatio declarat cum Mariæ à rege patre, pro sanitate tuenda, comes datus fuisset, nec id ministerium obire per valetudinem liceret; secum cogitavit, quam alia ratione ei esse usui potissimum posset. Itaque cernens in ea generosum felicissimi ingenii ad studia literarum impetum, hunc juvandum fovendumque censuit, & Latine linguae rudimenta, quæ Anglis antea ediderat, nunc in summam quam potuit, redigit claritatem. Eadem postea Buchananus cum Gilberto Kennedo Comiti Cassilisæ summæ spei odolefcenti prælegeret, placuit illi supra modum in eo virò etiam in rebus minimis citrà curiositatem exacta diligentia, & ordinis lux, quanta in tam confusa rerum congerie esse potest, & quædam sani judicii lectoribus in argumento vulgato non ingrata futura novitas. Quare visus est sibi operæ pretium facturum, si cum libellum è vernaculo Anglorum sermone, quo primum ab authore est editus, in Latinum verteret. Hanc Buchananani versionem nitidissimè excudit Stephanus 1536.

Aliud autem Grammaticale opus composuit, nempe sex de emendata Latini sermonis structura libros, ex Richardi Pynsoni officina Londini primum mense Decembri 1524. & postea Parisiis ex Roberti Stephani prælo 1527. & 1532. & ab aliis typographis sæpius deinceps editos: in quibus consummatam artis illius peritiam & multifariam optimorum quorumcumque authorum lectionem eruditus harum rerum judex non poterit non admirari.

Habes jam nostri Linacri imaginem; ex elaboratis & elegantissimis illius operibus, unitisque complurium doctorum per universam Europam virorum ipsi plaudentium suffragiis delineatam. Obganniat, nunc Batavus iste Buchananani prætumidus editor: Clamitetque peculiari petulantia fretus, nulum ex Anglis scriptorem cum eruditis aliarum gentium viris (aut, juxta Burmanianam Latinitatis elegantiam, cum aliis gentium eruditis) posse comparari.

Quod ad Cajum attinet, de ejus scriptis copiosissime egi in tertio meorum Annalium Typographicorum tomo, paucos intra dies prodituro; ad quem, si hisce tui amici nugis delectari possis, te remitto.

Vale. Ex Museolo. M. DCC. XXV. 16. Cal. Novemb.

T t ij

Thomas Linacrus, Regis Henrici VIII. Medicus; vir & Græcè, & Latinè, atque in re medica longè eruditissimus: Multos ætate sua languentes, & qui jam animam desponderant, vitæ restituit. Multa Galeni opera in Latinam linguam, mirâ & singulari facundiâ vertit. Egregium opus de emendatâ structurâ Latini sermonis, amicorum rogatu, paulò ante mortem edidit. Medicinæ studiosis Oxoniæ unam, in perpetuum stabilivit. In hac urbe Collegium Medicorum fieri sua industria curavit, cujus & Præsides proximus electus est. Fraudes dolosque mirè perosus; fidus amicis; omnibus justo carus: aliquot annos antequam obierat, Presbyter factus, plenus annis ex hac vita migravit, multum desideratus, anno Domini 1524. die 21. Octobris.

Vivit post funera virtus.

Thomæ Linacro clarissimo Medico Joannes Caius posuit;
anno 1557.

F I N I S.

TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIERES.

Contenues dans ce Volume.

A

- A** *Abcès* dans le mediastin, page 160. *Abcès* au péricarde, *ib.* Autre *abcès* à l'un des reins qui contient sept pintes de pus. 163
Abi Ochia, mauvais Livre. 140
Academies fameuses en Espagne du tems d'Avenzoar. 172
Actuarius; on ne sçait pas le tems auquel il a vécu; disputes là-dessus, 106. Son histoire, ses emplois, ses Ouvrages, 107. Il a fait un Chapitre sur les syrops, 111. Il ne traite point de certaines maladies, dont les Arabes ont parlé, 112. Sept discours de lui sur les urines. 116
Aegidius, son Ouvrage en vers latins, 221
Aetius, son origine, il ordonne la saignée dans les éruptions préjugées vulgaires là-dessus, combatus & détruits, 30. Il tient les cauteris ouverts quarante & soixante jours, 17. Il a le premier parlé des dragonaux, 18. Il est fort étendu sur les applications extérieures, 22
Abucasis distingue le Bronchocele en naturel & non naturel, 185. Il décrit le petit appareil pour la taille, 198. Brunus le transcrit, 196. Frere Jacques & Monsieur Rau conformes à Albucasis, *ibid.*
Alexandre est original & méthodique, selon M. le Clerc, 34. Il a des particularitez remarquables au sujet de quelques maladies, 37. Il parle de la faim canine, 45. Cas singuliers qu'il rapporte là-dessus, 46. Ses Ouvrages, 49
Alexandrie. Ecole d'Alexandrie; sa Bibliotheque brulée par les Sarrasins, 128
Alfousin, instrument de Chirurgie, 287
Alkindus, ce que c'est que cet Auteur. Averrhoës en parle, 176
Almamon, fils de Rashid, protege les sciences, 132
Almenar, Espagnol, a publié un petit traité sur le mercure, 277
Alfaharavins, Auteur considerable, 176. Ses Ouvrages; il copie beaucoup Rhazès, *ibid.* Il est le même qu'Albucasis, aussi le Docteur Freind l'appellera dans la suite de ce nom, 168. Il est lettré & expérimenté, *ibid.* Il a été restaurateur de la Chirurgie, *ibid.* Il parle des instrumens propres à chaque operation, & en donne des planches, 179
Ambroise Paré, inventeur de la ligature des arteres, 97. La cir-

- circulation n'est point interrompue, quoique les grosses artères soient coupées, *ibid.*
- Amputation* du sein aux hommes décrite par Paul; il faut amputer ou se résoudre à n'avoir jamais de guérison, 85
- Anasarque*, guérison de cette maladie, 14. Observation de Leonides sur l'opération de l'Anasarque. 15
- Anciens*, étoient judicieux dans la composition des remèdes, 28. Ils connoissoient peu les ventouzes, 8
- Aneurismes*, Paul & Aëtius différens à ce sujet, 74. Opinions différentes des Medecins, disputes curieuses; réflexions judicieuses du Docteur Freind, *ibidem.* Aneurismes disséqués par Bartolin, *ibid.* Les Aneurismes sont mieux traités quand on entend bien les loix de la circulation. 97
- Anne Comnene*: cette Princesse entendoit la Medecine, 114. Elle décrit très-bien la maladie de son Pere, 115
- Années*. Il faut ajouter aux années Arabes, si on veut qu'elles s'accordent avec les nôtres. 156
- Antidotes* de Nicostatus, vendues deux talens, 32
- Antiquité* des eaux de Bath, observation la-dessus, 139
- Arabes*, origine des sciences parmi eux, 128. Ils gâtoient ce qu'ils traduisoient; l'état de l'Astrologie parmi eux, 135. Leur progrès dans l'Astronomie, *ibid.* Etat des Mathématiques parmi eux, 136. Edition Arabe d'Euclide très-fautive, *ibid.* Plusieurs autres de même, *ibid.* Ils ont mal traduit les Auteurs Latins, 137. Etat de la Philosophie naturelle & de la Botanique parmi eux, *ibid.* Leurs Medecins suivent Hippocrate & Galien dans leur Theorie, 138. Pratique de leurs Medecins, *ib.* Les Arabes, quoique Copistes, ont des choses nouvelles, 139. Ils ont été loués & blâmés avec excès & sans raison, 148. Du grand nombre d'Arabes, dont parle Abe-Oibaia, on n'a pu recouvrer que Mesué, Razés & Avicenne, 141. Les Arabes ont modéré la méthode violente de purger & de saigner des Grecs, 194. Avantages que l'on peut retirer de leurs Auteurs, 24. Ils sont les premiers introducteurs des préparations chymiques dans la Medecine; la Chirurgie n'a pas été perfectionnée parmi eux jusqu'à Albucasis, 211. Ils ont beaucoup ajouté à la botanique, & à la matiere medicale, 212. Ils ont inventé plusieurs choses à ce sujet. Gui Patin, leur ennemi passionné, *ibid.*
- Ardern*, Chirurgien Anglois, 264. Ses Ouvrages, *ibid.* Il est instruit & habile. *ibid.*
- Ardeurs* d'urine, peuvent n'avoir point de principe venerien, 272
- Arnaud* de Villeneuve, grand Chymiste, 231. Ses préparations Chymiques, *ibid.* Il guérit un Pape de la peste, 231. Son origine, son histoire, ses voanges, ses Ouvrages, ses querelles avec les Ecclesiastiques, *ibid.* Il y a dans son Traité des Maladies des Femmes des choses étranges sur l'impudicité de ce sexe dans son tems. 233
- Artere*, ouverture d'une artere dans un verriage, 66. Nécessité de faire deux ligatures à l'artere piquée. 98
- Arteriotomie* décrite par Paul. Galien donne plusieurs exemples du suc-

cès. Intention de l'arterioromie réduite à la derivation & à la revulsion, depuis pag. 71. jusqu'à 73

Afne, les Arabes en ont recommandé le foye, la corne des pieds & la fiante, comme remèdes internes. 164

Astrologie, Astronomie, Progrès des Arabes dans ces sciences. 135

Avenzoar a précédé Averrohés qui lui donne de grandes louanges, 157. Il vécut 135 ans; *ib.* ses Ouvrages, *ibid.* Réfutation de ceux qui le font passer pour un homme empirique; remarque importante de cet Auteur, 158. Conte singulier de son pere, *ibid.* Il paroît dogmatique dans ses Ouvrages; il cite beaucoup Galien, dont il est grand Partisan, 159. Cas singulier qui lui est arrivé, *ibid.* Autre cas arrivé à lui-même d'un abcès dans le mediastin, 160. Il parle d'un abcès au pericarde: ses symptômes, *ibid.* Il aime la pharmacie, 167. Il s'étend sur les plantes venimeuses, & sur les antidotes. Il donne le nenuphar comme antidote de l'hellebore noir, *ibid.* Il est versé en chirurgie, 170. Il traite des Dislocations, *ibid.* De son tems la Médecine, la Pharmacie & la Chirurgie, étoient trois Professions distinctes, 171. De son tems Académies fameuses en Espagne, 172

Averrhoés, ses Ouvrages inconnus jusqu'à présent aux Arabes d'Orient, 172. Son histoire, 173. Celle de son grand-pere racontée par Leon, *ibid.* Son caractère & ses Ouvrages, *ibid.* Il n'a point pensé sur Avicenne comme Bayle le prétend, 174. Quelques-autres erreurs de Bayle à son sujet, *ibid.*

Averrhoés parle d'Alkindus, 176

Avicenne, sa naissance son pays, 155.

Ses Ouvrages, 156. Sa mort, *ibid.* On l'a prodigieusement loué sans raison, 157. Il n'a rien qui donne à penser qu'il ait voulu parler des distillations. 114

Auteurs; quelques-uns de ce tems-là ne méritent pas, dit le Docteur, qu'il en parle. 119

B

Bacon le Moine, appelé Roger Bacon, aussi digne qu'un Ministre d'Etat ou qu'un Prince, de l'attention des Biographes: sa naissance, son caractère, son sçavoir étonnant, 225. Il est contemporain d'Albert le grand, ses Ouvrages, la Chymie & ses sentimens, *ib.* C'étoit un prodige de son siècle, sur-tout pour les Mécaniques, 224. On le soupçonnoit de magie, 227. Ses Ouvrages de Médecine, où il étoit fort versé & non connu pour tel; Ouvrages qu'on lui a attribué mal-à-propos; Milord Bacon, fameux, 228 & 229

Baëlishua a traduit plusieurs Livres, sa Patrie & celle de plusieurs autres fameux Auteurs Arabes. 131

Baume d'Agrippa remarque de Zwelfer. 28

Bernard, Passage de lui sur la Chirurgie ancienne & moderne, 87. Les Modernes n'ont presque rien ajouté aux Anciens. 88

Besoar, description & histoire de cette Pierre par Avenzoar, 169

Bibliothèque de l'Ecole d'Alexandre, brûlée par les Sarrazins, à la destruction de laquelle les Médecins Grecs furent probablement épargnez, 128. Preuves de cette

336 TABLE ALPHABETIQUE

- conjecture , 129. La Bibliotheque de Vienne renferme plusieurs Manuscrits ramassez par Busbe-
gius, *ibid.*
- Botanique*, science par laquelle les
Arabe sont beaucoup ajouté à la
matiere medicale, 212. Ils ont
inventé beaucoup de choses à ce
sujet, *ibid.*
- Bronchocele* décrit par Paul, 83.
Aurelien tourne cette operation
en ridicule; Paul répond du suc-
cès, Purman y a réussi, 84. Al-
bucasis le distingue en naturel &
non naturel, 85. Bronchoceles
changez en meliceres & en steato-
mes; les Espagnols sujets à cette
maladie. Il est dangereux d'extir-
per ces tumeurs. 185
- Bronchotomie* conseillée par Aven-
zoar dans une Esquinancie; il
en fait l'expérience sur un bouc
qu'il guérit 165
- Bubons*; il s'en faut bien que tous
ceux qui viennent aux aînes soient
veneriens. 273
- C**
- Cadavre* ouvert où l'on trouva le
pericarde enflammé. 161
- Calife* Alwalid interrompit le pre-
mier l'Ere d'Alexandrie. 129
- Cancer*; avis de Rhazés à ce sujet,
149. Albucasis en traite, 186.
Inutilité d'y rien essayer lorsqu'ils
font grands; il n'en a jamais gué-
ri, ni vû personne qui y ait réussi.
ibid.
- Cas* d'une femme qui se coupe la
gorge. 84
- Cas* de Chirurgie où s'est trouvé Va-
lesius. 241
- Cantere* actuel & potentiel, 15;
leur ancienneté, 17. *Ætius* les
tient ouverts jusqu'à quarante ou
soixante jours, *ibid.* Les canteres
des Anciens & les nôtres font les
mêmes, *ibid.* Histoire du cau-
tere appelé Seton, 18. Albuca-
sis traite au long des canteres,
179. Leur usage plus ancien par-
mi les Arabes qu'ailleurs. 180
- Celse* a augmenté la matiere medi-
cale. 28
- Cerfs* vivent long-tems, contes à ce
sujet. 228
- Cerveau*, sa membrane blessée, une
partie emporcée, & même de la
substance du cerveau perdue sans
que les malades en meurent, 181
& 260
- Chair* de vipere, histoire à ce su-
jet, confirmée par plusieurs cho-
ses que rapporte Galien.
- Chaud-pisse*; Ardern en parle, sans
dire qu'elle ait quelque cause ve-
nerienne, 264. Elle n'a paru
que trente ou quarante ans après
l'origine de la verole, 272. Jac-
ques de Catane dit que la verole
est quelquefois plusieurs années
à paroître, 278. Caustiques d'Ar-
dern, accidens qui les ont suivis.
264
- Chinois* & les Turcs ne cultivent que
les Arts Mechaniques. 133
- Chirurgiens* Grecs ont été plus har-
dis qu'aucuns autres. 200
- Chirurgie*; Passage de Monsieur Ber-
nard sur l'ancienne & la moder-
ne, 87. Les modernes n'ont
presque rien ajouté aux anciens.
88, 89
- Chirurgie*, perfectionné du tems
d'*Ætius* & Paul. 122
- Cholera morbus*, pour lequel le vin
est ordonné. 46
- Chymie*; son introduction en Euro-
pe, 223. Epoque de son intro-
duction

- duction dans la Médecine. 113
Circulation du sang, dont la con-
 noissance est nécessaire pour en-
 tendre ce que c'est que revulsion. 98
Cire, est un remede suppuratif, de
 même que les gommés & les ré-
 fines. 27
Clergé & les Moines s'emparentent
 de la Pratique de Médecine, 233.
 Decret du Concile de Tours con-
 tre cet abus, *ibid.*
Clystère; Galien nie qu'on puisse
 donner par leur moyen de la
 nourriture au corps, Avenzoar
 est d'opinion contraire, 165. Di-
 verses histoires la-dessus. 166
College de Salerne, ses Statuts. 222
Collyre de Danaüs vendu 1200 écus.
 32
Commerce avec une femme gâtée,
 ses suites: Gilbert en parle, 239.
 Description de pareils sympto-
 mes dans le Livre intitulé *Rogeri-
 na*, 239. Recette curieuse de
 J. de Gaddefden à ce sujet, *ibid.*
Constantin l'Africain, 217. Preu-
 ve qu'il a vécu dans le onzième
 siècle; jugement sur cet Auteur.
 228
Corps aux pieds & aux mains, sont
 différentes couches d'épiderme.
 256
Coûtumes des Mahometans en bâ-
 tissant leur Mosquées. 131

D

- Decott'on*. Gesner veut que les Arabes
 n'ayent pas parlé d'autres choses.
 114
Demoniaque de l'Ecriture attaqué de
 λυκανισμός. 9
 Cette maladie n'a pas été incon-
 nue en Irlande & en Livonie. 10
Diascordium. de Fracastor. 287

- Delaïans*, sont de la dernière impor-
 tance dans les fièvres & toutes
 les maladies aiguës. 45
Dysenterie. Alexandre ordonne la
 Rhubarbe pour la guérir, opiates
 nuisibles à cette maladie, méprisés
 à éviter dans la dysenterie ulcèreu-
 se. 46
Distillation. Il n'y a rien dans Avi-
 cenne qui donne à penser qu'il ait
 voulu en parler. 119
Dragonaux. Aërius est le premier qui
 en a parlé, histoire de cette mala-
 die. 18
Drogues de l'Amerique, Monard,
 Pison & Margrave en ont traité.
 287

E

- Eaux* ferrugineuses utiles dans les
 maladies chroniques, 48. Eaux
 du Pô nuisibles à la digestion selon
 Procope, 56. Eaux minérales pri-
 ses intérieurement, 339. Eaux de
 Bath; observation sur leur anti-
 quité, 239. Recherches à ce sujet,
Ibid.
Ecole d'Alexandrie, 128. Ecole de
 Salerne fondée par Charlemagne,
 216. Ecole de Montpellier fa-
 meuse pour la Médecine, nean-
 moins un peu tombée. 220
Edition d'Euclide en Arabe très fau-
 tive, plusieurs autres de même.
 136
Esophage nouveauté dans Aven-
 zoar à l'égard du relâchement de
 cette partie, 165. Trois manières
 de guérir cette maladie. *Ibid.*
Eloge de l'Histoire de la Médecine
 de M. le Clerc. 1. Jugement sur
 le supplément. 2
Ellebre noir dont Avenzoar fait un
 usage singulier. 168 Il le recom-
 mande pour un bon purgatif,
 mais dangereux, la dose qu'en

338 TABLE ALPHABETIQUE

- donnoient les anciens étoit trop forte, *ibid.* Si l'Ellebre des anciens, & le nôtre sont le même, 169. Deux vertus de l'Ellebre. *Empire* des Sarrasins, révolution qui lui est arrivé. 172
Emplâtre de Nechepso. 28 *Emplâtre* stictique de Paracelse nuisible à la cure des playes & aux foulures, 27. Galien les condamne. 29
Enfans, Ouvrage de Rhazés au sujet de leurs maladies, 149. Enfant mort dans la marrice, un autre y naît; ils sortent tous deux par le nombril, 187. Autre cas, *ibid.*
Epilepsie. Oribasé l'a mieux connu que Galien, les Evacuans & les Confortatifs ne sont pas contradictoires dans cette maladie.
Epoque de l'introduction de la Chymie dans la Médecine. 113
Ere d'Alexandrie que le Calife Alwalid a interrompu le premier 129
Ere de Nabonassar tres moderne. 136
Escrivelles. Usage de se faire toucher par les Rois, aussi ancien en Angleterre qu'en France, 241. La Reine Elizabeth d'Angleterre a touché les malades. 240
Esquinancie. Méthode d'Alexandre à ce sujet, sentiment d'Aurelien & d'Ætius sur le même sujet. *ibid.* Passage entier d'Alexandre touchant cette maladie, les modernes n'ont rien à ajouter, *ibid.*
Etat de la Philosophie naturelle & de la Botanique parmi les Arabes. 137
Estienne l'Athenien ou l'Alexandrien, ses ouvrages. 102
Etude. En quoi elle consistoit du tems de Bacon, 225. La Philosophie & les langues étoient très négligées. *ibid.*
Excrecenses charnues leurs causes. 255

F

- Fallope* préfère le guaiac aux onguens mercuriels dans les maladies veneriennes. 289
Faute commune à tous les Editeurs des Arabes, 117. Autre de Chronologie ordinaire aux Historiens de Médecine touchant Ætius, Alexandre, Oribasé & Paul, deux pareilles erreurs au sujet de Dioclés, nécessité d'éclaircir ce point. 27
Femmes gâtées, symptômes du mal qu'on peut gagner avec elles, 252. Femmes Toscanes, leur impudicité. 233
Fer; Différentes opinions des Anciens sur son usage dans les maladies. 48
Ferrand, son voyage aux Indes, dont il rapporte du guaiac, 270
Fieures tierces doivent être attaquées par le purgatif, selon Alexandre & Galien, 37. Tierces & quartes, attaquées par le vomitif. 39
Fistule à l'anus, Traité d'Ardern à ce sujet, 263. Différentes manières de le traiter, *ibid.*
Flamstead compte près de 3000 étoiles. 136
Fracastor, habile Médecin, parle du mercure & du guaiac. 279
François de Piémont. 236
Frederic II. Empereur, grand protecteur des sciences, 222. Frederic, Moine, & depuis Evêque de Cervie, croit en Moine pouvoir user librement des biens d'un Laïque, & pille mot pour

mot *Brutus*. 252
Freneſe ; méthode d'Alexandre pour la guérir. 4
Freind fait l'éloge de l'histoire de la Medecine de M. le Clerc , 1.
 Son jugement ſur le ſupplément 2, de même que ſur Oribafe & *Ætius* , 5. Oribafe a mieux connu que Galien l'épilepſie , 11. Ses réflexions ſur les Medecins Grecs, & ſur les éditions qu'on en a donné. 20
Friſion mercurielle ; le Cardinal de Segorbe , Alonſo , Borgia & ſon frere , victimes de cette méthode. 275

G

Gadeſden , Medecin propre pour la Cour , pour la Ville , pour les femmes , pour les riches , & pour toute la terre , 241. Son hiſtoire qui n'eſt pas longue divertira beaucoup , *ibid.* Il eſt le premier Medecin Anglois qui ait été employé à la Cour d'Angleterre. Il cite Girard ; quel eſt ce Girard , *ibid.*
Galien a dans ſes Ouvrages des remedes compoſez , 212. Pluſieurs Traitez lui ſont fauſſement attribuez. 37
Gilbert , Chymiſte Anglois , 280.
 Quelques préparations chymiques de lui , *ibid.* Il eſt le premier Medecin qui ait écrit en Angleterre de la Pratique , 238. Ses Ouvrages prouvent le tems où il a vécu , *ibid.* Il a pillé les Arabes comme bien d'autres , mais il l'a fait avec choix & jugement , *ibid.* Bizarre recette de lui pour purger doucement. Hiſtoire d'une cure conſiderable qu'il a faite. 239
Glandes extirpées , *Albucaſis* , 143.
Acquapendente ſe ſert de cauſtiques pour cela , *ibid.*

Goute , remedes d'*Ætius* , 33. Alexandre la croit guériffable , 49.
 Son remede extravagant , 33.
Gadeſden la prend pour une eſpece de lépre. 267
Guaïac , Leon Schmaï en parle , de même que J. de Vigo qui le fait plus en détail. 277
Guillaume de Salicet , bon Auteur expérimenté ; Paſſage de lui que tous les Medecins devroient ſavoir par cœur , 253. Il eſt le premier qui ait preſcrit des remedes chymiques , 230. Il montre ſon habileté à l'occaſion des playes au thorax. 257
Guy de Chauliac comparé par Fallope à Hyppocrate , 259. Qui il étoit , *ibid.* Il réduit la Chirurgie en ſyſtème , *ibid.*
Guy Patin ſe déchaîne mal-à-propos contre l'Antimoine & le Quinquina. 212

H

Hali , Abbas. 141
Harvé , Contemporain de Colomb , 95. Son Ouvrage eſt le plus court & le meilleur qui ait été écrit ſur la circulation , *ibid.* C'eſt à lui qu'on doit cette découverte , *ibid.* Sa doctrine eſt combattue , *ibid.* Utilité de cette doctrine dans la Medecine , ce que le Docteur Freind prouve par des exemples. 96
Hernies inguinales ; Paul exact là-deſſus : ſa méthode de cure qui a été miſe en pratique par Hildan ſur une perſonne âgée de ſoixante dix ans , 67. Méthode de Barbette , *ibid.* L'hernie inguinale eſt le commencement de l'intestinale , *ibidem.* Méthode de Guy de Chauliac , pour gué-

- rir l'intestinale & l'inguinale , 260. Remarques & réflexions sur les hernies, la nature du péritoine , *ibidem* & suiv. Hernies charnues, leur cause , réflexions à ce sujet. Méthode de Guillaume de Salicet pour les guérir , 254. Marhiol & d'autres ont cru pouvoir les guérir , sans le secours du fer. 257
- Hydrocele* pris pour *sarcocoele*. 256
- Hildan* rapporte un cas singulier sur l'inflammation du pericarde, 162. Il condamne l'usage des matieres grasses dans la gangrene. 26
- Hippocrate* ne se sert dans les tumeurs que de cerat. 28
- Histoire* de la maladie du Calife Rashed , 132. Bactishua fut son Medecin avec dix mille dragmes d'appointement par an, *ibid.* Vuide de cinq cens ans dans l'Historien Grec de la Medecine, 99. Histoire d'un homme mordu d'un chien enragé, 149. Celle de la Maladie du neveu de Cabous , 156. Celle du Consul Obson , à qui on tira une pierre des reins. 201
- Honain* , fameux Traducteur , son histoire , 134. Son fils & son neveu ont traduit Hippocrate , Aristote & autres , mais mal. 134
- Hôpital* magnifique, fondé par Alexis ; établissement digne de curiosité. 115
- Huile* d'antimoine , 230. Huile nuisible aux inflammations & aux foulures. 27
- Hydrocephale*, Vertunianus, Gabriel de Ferrare , & depuis les Chirurgiens Anglois , ont fait le trépan sans danger , 121. Albucasis décrit l'ouverture d'un hydrocephale , son avis la dessus. 180
- Hydrosotum* d'Ætius & de Paul. 112
- I
- Jannisse*. Methode d'Avenzoar. 169
- Ignis* Perficus, Vena Medensis, Spina ventosa. Razés en parle, 149. Si la tumeur s'ouvre, il faut emporter la partie cariée de l'os. *Ibid.*
- Impudicité* des femmes Toscannes. 233
- Instrumens* inventés par Paul pour scarifier , 67. Autre pour les clistères par Ardern. 262
- Invention* d'Aquapendente pour rendre le trépan moins dangereux. 181
- Jugement* de Freind sur Ætius & Oribase 5
- L
- Lanfranc* ; quel il est ; ses opinions singulieres & dignes d'attention. 258
- Lecture* pour un Medecin , tout est bon pour lui ; réflexions qui font voir l'esprit & le jugement du Docteur Freind , 123 & suiv.
- Leonard* de Capoue , qui prétend que les Grecs n'ont rien entendu en Medecine , est réfuté. 92
- Lepre*, il y a en qui ne la croient pas contagieuse, 267. Lépreux, l'examen que Gesner en fait ne prouve pas l'ancienneté de la vérole , 274. Remarques de M. le Clerc à ce sujet , *ibid.* L'histoire de Leoniceus , *ibid.*
- L'état* des Lettres au commencement du Mahometisme. 33
- Linacre* , Auteur Anglois , digne d'une estime singuliere , & des plus grandes louanges de tous les amateurs des sciences , restaurateur de la Medecine en Angleterre ; sa naissance , ses études ,

- son caractère , l'élevation de son esprit , la solidité de son jugement , les établissemens dont le peuple Anglois lui est redevable , 290 & suiv.
- Lobera* , Espagnol , a un Traité court & excellent sur la verole. 279
- Loupes*. 255
- S. Luc* l'Evangéliste a parlé en Médecin. 90 , 91
- Luette* coupée sans nuire à la parole , 284. Luette détruite par un cautere liquide , *ibid.*
- M
- Main* , un homme se la coupe au refus d'Albucasis. 187
- Maladies* des yeux dont a parlé Hippocrate , ne sont pas en si grand nombre que celles dont a parlé *Ætius*. 121
- Manuscrits* , il faut peu s'arrêter à leur titre. 100
- Massa* parle du guaiac , du mercure , des suffumigations , 280. Il décrit les symptômes de la verole. 281
- Matières* visqueuses ; leur usage dans les compositions , 28. Matière médicale , augmentée par Celse.
- Matthieu Silvaticus*. 236
- Medecine* comme toutes les autres sciences a déchu dans les siècles d'ignorance , 122. *Medecine* renfermée dans des familles. 131
- Medecins* Grecs , dont on a donné l'histoire , ont beaucoup perfectionné la Medecine , 121. Medecins Juifs , leurs intrigues , les Papes s'en servent , *ibid.*
- Melancholie* ; méthode d'Alexandre sur cette maladie. 41
- Mercur* , les Arabes s'en servoient sans dessein de provoquer la salivation , 276. Il servit à enri-
- chir Jacques de Carpi. 277
- Mesue* , Professeur célèbre à Bagdad. 131 , 142 , 144
- Michel Savonarole*. 250
- Mirobolans* , Myrepsus en distingue cinq sortes. 111
- Modernes* s'attribuent sans fondement la gloire d'avoir inventé plusieurs choses qu'on trouve dans Guy de Chauliac. 260. Leurs progrès touchant les remèdes de la Chirurgie. 287
- Morsure* d'un chien enragé : Actuarius a vu des cas où il ne survient d'hydrophobie qu'un an après. 107
- Mouvements* vitaux continuent quand les mouvements animaux cessent ; pourquoi. 257
- N
- Nemesius* , un Passage de lui sur la bile , 93. Il a connu , si l'on en croit son Editeur , la circulation du sang , *ibid.*
- Nerfs* ; sentimens de Willis à ce sujet , est le même que celui de Salicet. 257
- Nonus* , Copiste d'Ætius , d'Alexandre & de Paul.. 107
- Nouveauté* dans Avenzoar à l'égard du relâchement de l'œsophage. 165
- O
- Oribase* décrit les glandes salivaires , 6. Plusieurs monumens de l'antiquité , conservez dans Oribase & Ætius , 7. Il parle de la saignée par scarification , *ibid.* Il décrit la maladie appelée *λοχαγρία* , 8. Il parle de la cure de l'épilepsie , 10. Il l'a mieux connue que Galien , 11. Il donne

des spécifiques sans y trop compter , *ibid.* Patrie , éducation , caractère , histoire d'Oribase , 12. Ses Ouvrages , 13. Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate , que Guinther lui attribue mal-à-propos , 13. Inutilité de l'Ouvrage de Barchuisen sur la theorie d'Oribase. 13

Os de la cuisse carrié , sans que cela ait empêché le malade de marcher. 287

Ovaires , capables d'une prodigieuse dilatation , 164. Ovaire , œuf , maniere dont il se nourrit. 255

Ouvrage fameux. 218

P

Palladius le iatrofophiste , son histoire ; il a vécu après Ætius & Alexandre ; quels sont les Ouvrages , dont quelques-uns ont été attribuez à Theophile & à Erienne. 99 & 100

Palpitation ; ses causes suivant Actuarius , 107. Opinions de divers Auteurs là-dessus ; solidité de celle d'Actuarius , 108. Hollier rapporte un cas particulier à ce sujet , 109. Actuarius dit plus sur la cure de cette maladie que tout autre , *ibid.* Galien rapporte un cas extraordinaire , *ibid.* Salius veut qu'on saigne , 110. Excellente regle de Sennert à ce sujet , *ibid.* Palpitations guérissables , & Incurables , *ibid.*

Paracense ; comment Albucasis en traite , 188. Cette opération doit être ancienne , *ibid.* Observations curieuses sur la façon dont cette opération doit être faite , *ibid.* Réflexion du Docteur Freind à ce sujet sur les causes de l'hydropisie , *ibid.* Bandages pro-

posez par Aurelien & Monsieur le Litre à ce sujet , 192. Paracenses dangereuses dans les enfans , 193. Conseil à ceux qui sont attequez de l'hydropisie , *ibidem.* Garengot rebuté , *ibid.* S'il faut tirer toute l'eau à la fois ou non , *ibid.*

Parotides , méthode d'Alexandre à ce sujet , 42 ; deux sentimens de divers Auteurs sur les parotides , *ibid.*

Patriarche d'Alexandrie vers l'an 800. est très-renommé pour son sçavoir en Medecine , 130

Paul , son histoire , 85. Le jugement de Saumaïse , severe sur lui , est mal fondé , 86. Il diffère sur plusieurs choses de Galien , Leonide & Hippocrate , 66. Choses curieuses dans son Traité de Chirurgie , *ibid.* Sa méthode pour tirer d'une playe les fleches , 67. Il a été copié de tout le monde à la fourdine. 86

Pericarde enflammé , Rondelet en parle , 162. Salius & Rondelet ont écrit sur ce sujet dans le même tems sans le sçavoir , *ibid.* Pericarde épaissi & augmenté ; raison de ce phenomene , 163. Cœurs trouvez sans pericarde , *ibid.* Hydropisie du Pericarde si bien uni au cœur , qu'on ne peut séparer *ibid.*

Peritoine , capable d'une grande extension , comme il paroît par l'hydropisie , le peritoine ouvert se réunit très-bien. 70

Peste de 643. Son histoire par le même , 58. Rapport de cette peste à celle d'Athenes , dont parle Thucydide , 63. Différence de cette peste d'Athenes avec celle de Constantinople , *ibid.* Autre décrite par Guy de Chauliac , 260

Phénomene causé par une famine extraordinaire. 56

Pierre d'Apono, sa naissance, son pays, ses Ouvrages, 134. De son temps on se servoit peu de préparations chymiques, 235. Pierrescas où l'on en a craché, ce que le Docteur Freind a souvent rencontré, 44. Alexandre à ce sujet en contradiction avec Galien, *ibid.* Il prescrit la saignée, 41. Progrès des Modernes sur la pierre pour son extraction; ils ont imaginé la taille par le grand appareil, 15. Pierre Arménienne qu'Alexandre préfère à l'hellébore blanc dans la mélancholie. 41

Pleurésie; dispute sur le côté où l'on doit ouvrir la veine dans cette maladie, 98. Pratique d'Alexandre à ce sujet; il est indifférent d'ouvrir telle ou telle veine, *ibid.*

Ponction; Sylvius propose la maniere de la faire.

Poudre à canon, inventé par Bacon. 226

Procope crû Medecin, & pourquoi, 56. Il fait honneur à la Medecine, *ib.* Il descend dans un détail curieux sur les playes d'Artabazes & de Trajan, d'Artes, de Cutilas & de Budas. 57

Progrès des Modernes sur la pierre; ils ont imaginé le grand appareil pour la tirer, 15. Progrès fait dans l'Anatomie par Sylvius, Vesale, Columb, Eustachy, 290. Les Modernes & faiseurs de systèmes ont tous gâcé depuis, *ibid.*

Psellus, Compileur d'autres Compileurs, est compilé à son tour par Simeon. 106

Psichrestus, son histoire donne à con-

noître combien il étoit ignorant, fourbe & impertinent. 52

Purgation dans la goutte n'est pas une invention moderne, 36. Purgatifs trop forts, dangereux, 41. Purgatifs lents, bons, de même que les eaux minerales dans certaines maladies chroniques. 41

R

Raimond Lulle, disciple de Bacon, 224. Grand chercheur de la pierre philosophale, *ibid.*

Rhazès est le premier des Arabes qui se soit adonné à la Chymie, 113. Naissance de cet Auteur, 145. Son caractère, *ibid.* Il est le premier qui parle de l'*oleum benedictum*. Il compila le Livre appelé Continent, 144. Ses emplois, ses voyages, ses occupations, ses Ouvrages, *ib.* Erreur d'Haly-Abbas à ce sujet, *ibid.* Table de dix Livres de Razès, 146. Razès a plusieurs choses nouvelles, telles que les paroxismes irréguliers d'une fièvre, 148. Sa méthode dans le cas d'une tumeur au poignet, *ibid.* Il suit Archigenes pour la cure de la sciatique, & donne des clysteres assez violents, *ibid.* Son sentiment sur les vomitifs, 149. Il a composé plusieurs Livres sur la Chymie, 151. Ses sentimens sur les qualités que doit avoir un Medecin, 152. Il parle des Charlatans ou imposteurs, 153. Il fait une énumération de leurs friponneries. 154

Reflexions du Docteur Freind sur les Medecins Grecs, & les éditions qu'on en a donné. 120

Remedes universels dangereux. 32

Revolutions dans la Medecine. 223

344 TABLE ALPHABETIQUE

Révolusion contraire à la suppuration. 30
Rhodoſtagma & l'intyboſtagma d'A-
 ctuarius. 112
Rhubarbe confondue avec le rha-
 pon- ric, 46. Son hiſtoire. 47
Richard, Chymiſte. 231
Roger Bacon auſſi digne qu'un Mi-
 niſtre d'Etat ou qu'un Prince, de
 l'attention des Biographes. 229
Roger de Parme. 230
Rougeole regardée comme la petite
 vérole, 203. Symptomes de rou-
 geole. 205

S

Saignée eſt redoutée par Oribaſe dans
 le cas même de plénitude, 38.
 Oppoſé en cela à Hippocrate,
ibid. Cas ou Baſtiſhua la propoſe
 avec jugement, 133. Diſputes ex-
 travagantes ſur la ſaignée à un
 bras ou à un autre, 25. Diffé-
 rens inſtrumens d'Albucaciſ pour
 la ſaignée. 19
Sang. Colomb n'en a pas bien con-
 nu la circulation. 94
Sarcome. L'opération n'eſt pas diffi-
 cile; en quel cas. 156
Seſte méthodique, ſon caractère,
 50. Toutes les Seſtes ſont con-
 fondues après Galien dans la dog-
 matique qu'il avoit établie. 50
Senné, ſes qualitez. 111
Scarification, bonne dans l'éreſipele.
 31
Sciences paſſent d'Orient en Occi-
 dent; pourquoi, 216. Ecole de
 Salerne fondée par Charlemagne,
ibid.
Schirre; uſage de l'acier dans cette
 maladie, trouvé par Alexandre,
 47. L'Anatomie diſte comment
 doit être traité le ſchirre. 48
Scorbut, hiſtoire de cette maladie.
 286

Sylvius de le Boë, propoſe une ma-
 niere de faire la ponction; il par-
 le du caustère actuel & potentiel;
 il le conſeille dans l'aſthme in-
 veteré, 15. Il parle de la paracen-
 teſe. 17
Sueur, hiſtoire de cette maladie.
 286
Suppuration, quelle en eſt la vérita-
 ble idée. 29
Sybilie Converſana, trait de cette
 Princeſſe ſi généreux & ſi tou-
 chant, qu'il mérite d'être remar-
 qué. 220
Syncope produite par la ſuppreſſion
 de quelque évacuation naturelle.
 38

T

Tailler, différentes manieres de le
 faire. 286
Tetrapharmacum, violent ſuppura-
 tif. 30
Thadée, Contemporain de Guillau-
 me de Salicet. 230
Theodocus & Theodonus, Medecins
 d'Alexandrie, vers la fin du ſeptié-
 me ſiècle. 130
Theophile, ſes Ouvrages. 101
Thorella, Medecin de Céſar Bor-
 gia, décrit pluſieurs ſymptomes de
 la verole.
Toux, Averroes croit que les vers
 peuvent la cauſer, 167. Il eſt
 oppoſé en cela aux Anciens, *ibid.*
Traductions des Ouvrages Grecs &
 Arabes en Latin, 222. Tein-
 ture d'or, hiſtoire à ce ſujet. 228
Trepan au ſternum, conſeillé par
 Colomb & Barbette dans les ma-
 ladies du mediaſtin, 161. Obser-
 vation de Spigelius à ce ſujet, *ibid.*
 Ambroïſe Paré s'eſt trompé à ce
 ſujet, *ibid.* Il eſt ridicule d'em-
 ployer le trepan pour de préten-
 dues

dues vapeurs, 182. Tous les adversaires du trépan ne donnent pas de bonnes raisons, 185.
Tribunus, Medecin, son histoire par Procope, 56.
Triphera Parva, composition, 111.
Tubercules aux poudrons, 53.
Tumeurs cristallines au dos, 183.
 Cas singulier, *ibid.* Tumeur qui contenoit un cailloux, *ibid.* Tumeurs dans la bouche & à la gorge, 184. Histoire d'une Tumeur livide sans douleur. Il est difficile de connoître si dessous une tumeur, il y a de la matiere ou non, 254. Tumeur changée en substance charnue, 185.
 Tumeur aux glandes Tyroides, 186. Tumeurs fongueuses au ventre, *ibid.* Autre, *ibid.* Quel but on se propose pour les dissiper, 24. Méthode de différens Medecins anciens pour les guérir, *ibid.*

V

Valesius de Tarenta a composé le philonium, 249.
Variations de la verole, 283. Conjectures dessus, *ibid.*
Veine, ouverture de la jugulaire, 66.
Ventouses peu connues aux anciens, 8.
Verole (la petite) son origine, 203. On ne peut l'avoir deux fois, selon Averrhoës, 174. Elle se fait sentir en Europe, *ibid.* Elle étoit inconnue aux Grecs plusieurs siècles après les ravages qu'elle avoit fait par tout ailleurs, 112. Razès est celui des Arabes qui en parle le mieux, *ibid.* Principes de cette maladie, 204. Quelles personnes y sont les plus sujettes, *ibid.* Ses sympto-

mes, 205. Différence de ses pustules à celles de la rougeole, *ibid.* Autres différences entre les deux sortes de petite verole, *ibid.* pronostics de la bonne & mauvaise, *ibid.* La rougeur excessive en est un bon, la pâleur un mauvais, *ibid.* Plusieurs signes funestes, *ibid.* Les remedes prescrits par Razès ne peuvent convenir dans un autre climat, 207. Il faut éviter les purgatifs violens, les laxatifs conviennent, *ibid.* Bassin d'eau froide, ordonné par Razès, 208. Nulle guérison sans que les pustules suppurent, *ibid.* Quand il convient de purger, *ibid.* On a peu ajoûté à ce qu'à dit Razès de cette maladie, 209. Les Arabes ont prescrits les Evacuations dès le commencement de la maladie, 209. Sidenham suit les Arabes, puis il se retracte, 210. à quoi se réduit l'intention des Arabes pour la cure de cette maladie, *ibid.* L'opium employé quelquefois chez les Arabes, *ibid.* Sur la fin de la maladie ils assistoient la nature accablée, *ibid.*
Verole (la grosse) son origine, 266. Les Espagnols portent la petite verole dans l'Amerique, & en rapportent la grosse, 267. Sentimens différens sur l'origine de la verole, *ibid.* Cette maladie inconnue aux Anciens, Hippocrate, Galien, &c, *ibid.* Les plus sçavans & les plus experimentez Medecins ont regardé cette maladie comme nouvelle, 26. Détail qui le prouve, *ibid.* Ulcere à la verge, dont Razès donne une raison burlesque, 119, 272. Variations de la verole, 283. Conjectures sur ces variations, 204. Symptome singulier de la verole

345 TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES.

observé par Fallope, 282. Réflexions consolatoires pour les ve-
roles. 286
Vers de trois sortes, décrits par Ale-
xandre. 49
Versions, sur-tout celles du Prêtre
Aaron, ont fait connoître les
Grecs aux Arabes. 130
Vesufe, mont dont l'air & les soul-

phres sont salutaires. 56
Vieillards, méthode de les saigner
174.
Université Juive dès l'an 200. de
J. C.
Urmes; Theophile est le premier
Auteur qui en ait parlé *ex pro-
fesso*, 101.

ERRATA DE LA PREMIERE PARTIE.

Page 6. lig. 32. traitez qui, *lis*. traitez de
Machinamentis & laqueis
Pag. 16. l. 7. plus bas vers, *lis*. plus bas en ar-
rière vers.
Pag. 18 l. 5. il peut arriver qu'on fit, *lis*. on pour-
roit faire.
Ibid l. 34. 310. *lis*. 1310.
Pag. 16 l. 34 qu'il reconmande, *lis*. pour un
cataplasme.
Pag. 29 l. 35. d'air, *lis*. rien du tout.
Pag. 32. l. 11. Niteostratus, *ajoutez*, contre la
colique.
Pag. 35 l. 17. quelques raisons, *ajoutez*, en s'ap-
puyant sur l'exemple de Galien
Pag. 39 l. 30. toutes les autres, *lis*. la plupart des
Pag. 40 l. 30. la pleuresie & la toux, *lis* la
phrenesie & de la pleuresie.
Pag. 44 l. 11. intensiblement, *lis*. en marasme.
Pag. 46. l. 31. la thubarbe étoit comme, *lis*.
étoit connue
Pag. 50. l. 5. son Livre, *lis*. son 11. Livre.
Pag. 51. l. 28. d'Alexandre, *lis* de Psycræstus.
Pag. 58. l. 26. 643. *lis*. 543.
Pag. 63. l. 5. aux maladies qui viennent de la
sueur, *lis*. à la sueur Angloise.
Ib. l. 24. ce qui a été dit des, *lis*. bubons & des.
Pag. 64. l. 23. qu'il entens, *ajoutez*, que ce
n'est pas.
Pag. 71. l. 24. du vaisseau du sang, *lis*. des
vaisseaux sanguins
Pag. 73 l. 27. n'opere, *lis*. n'opere-t elle.
Pag. 74. l. 21. on y remarque, *lis* on n'y remar-
que pas.
Pag. 75 l. 30. sept fois. *lis*. cinq fois.
Pag. 80. l. 17. à une, *lis*. à la.
Pag. 84. l. 21. quelqu'accident, *lis*. étouffement.
Pag. 86 l. 1. 1. mémoralistes, *lis*. faiseurs de mé-
moires
Pag. 97. l. 32. souvent, *lis*. rarement.
Pag. 102. l. Aretous, *lis*. Philareus
Pag. 106. l. 5. qu'il est mort. *lis*. que Psellus est
mort.
Pag. 109 l. 11. la cuisse, *lis*. la caisse du thorax.
Pag. 111. l. 31. nupobolans, *lis*. remèdes.
Pag. 112. l. 21. chirurgique, *lis*. chymique.

Pag. 114 l. 22. quelques plantes de liqueur,
lis. quelques suc de plantes.

Seconde Partie.

Pag. 134. l. 18. l'appella, *lis*. s'appella.
Pag. 138. l. 19. mêlées par, *lis*. mêlées de.
Pag. 141. l. 8. pensées, *lis*. pensions
Pag. 144. l. 2. remèdes, *aj.itez*, composés
Pag. 145. l. 13. un Auteur, *lis*. cet Auteur.
Pag. 151. l. 29. les Professeurs qui l'enseignent,
lis. ceux qui la professent.
Pag. 158. l. 5. des miramamolins, *lis*. de mirama-
molin.
Pag. 159 l. antepenult. chopine, *lis*. pinte.
Pag. 160. l. 36. quoique, &c. *lis*. quoi qu'il arri-
ve sans contredit, & qu'il.
Pag. 164. ajoutez en note, *Vid. Hemar. Mariff.*
Bokari
Pag. 168. l. 2. huile d'œufs, *ajoutez*, qui est un
baume naturel
Pag. 184. l. 8. au chapitre, *lis*. dans le cas.
Ibid. l. 32. & *ajoutez*, quoi qu'il avoue qu'il.
Pag. 187. l. 32. de la main, *lis*. d'une palme.
Pag. 190 l. 16. muscles de l'abdomen, *lis*.
vaisseaux de l'abdomen.
Pag. 198. l. 22. note omise, laquelle est, *Dans*
les Manuscrits citez par Volpius, il est appelé
*Cyropolitanus. Cyropolis étoit une des princi-
pale Villes de Médie, située sur la Mer Cas-
pienne.*

Troisième Partie.

Pag. 120. l. 18. Mathématiques, *lis*. mécani-
ques.
Pag. 130. l. 24. dissenterie, *lis*. difficulté d'uriner.
Pag. 131. l. 10. Paris, *ajoutez*, en 1300
Pag. 140. l. 18. quelques siècles auparavant, *lis*.
durant quelques siècles.
Pag. 250. l. 13. en 1440. *lis*. entre 1440.
Pag. 261. l. 5. hanches, *lis*. côtes.
Pag. 267. l. 7. au-nt, *lis*. avoit
Pag. 270. l. 15. humoribus, *ajoutez*, lacum exul-
cerantibus.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez à féaux Conseillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JACQUES VINCENT, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous aiant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit qui a pour Titre : *Histoire de la Medecine depuis Gallien, avec des Observations sur la Taille*, qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & beaux caractères, conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la datte de'dites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelques qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre Obéissance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglement de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château

du Louvre , & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses aians cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenue pour dûement significée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire , pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-septième jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cent vingt-six, & de notre Regne le onzième. Par le Roi en son Conseil.

NOBLET.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, num. 474. fol. 376. conformément aux anciens Reglemens, confirmé par celui du 28. Février 1723. A Paris le 22. Août 1726.

D. MARIETTE, Syndic.



